This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

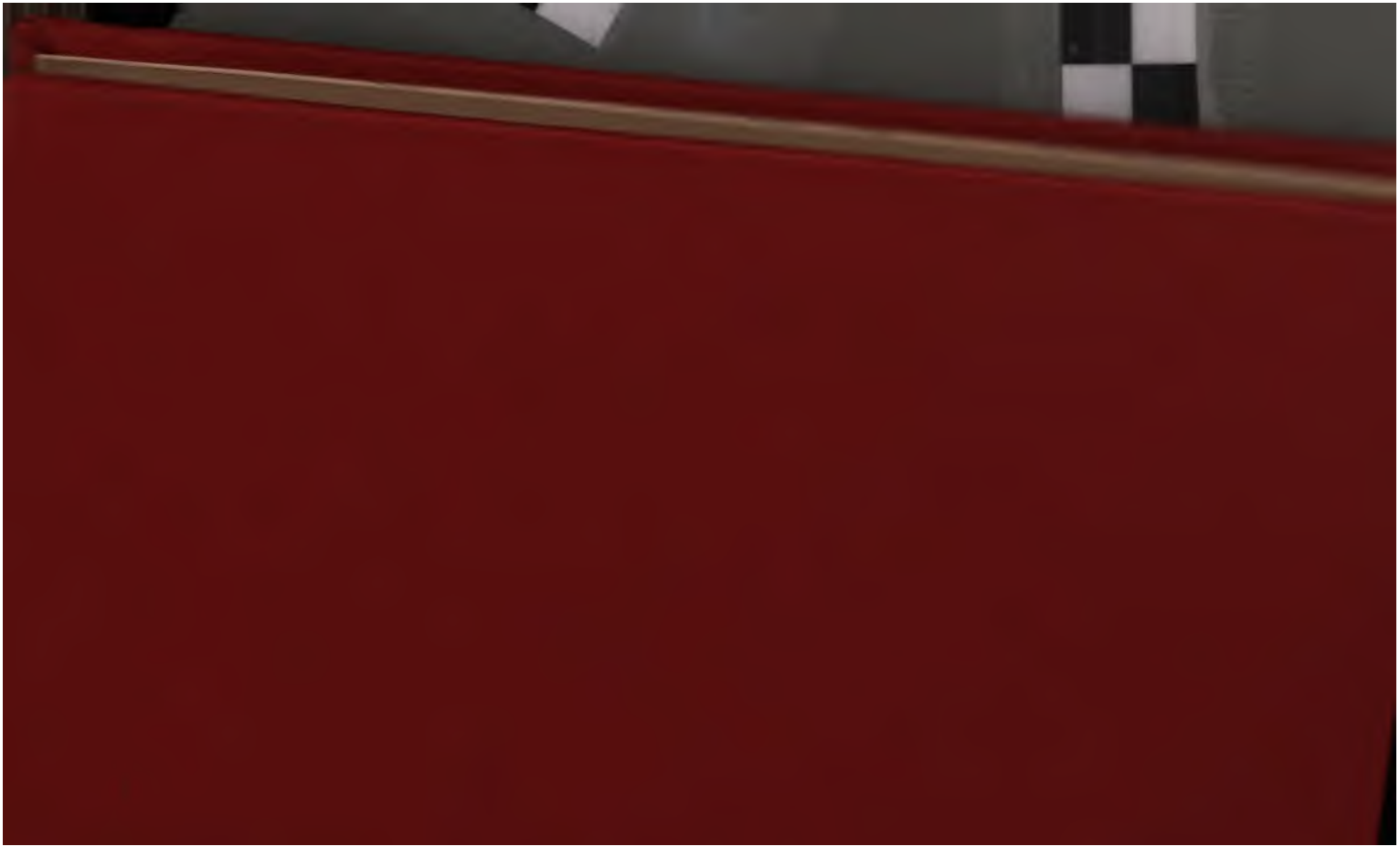
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

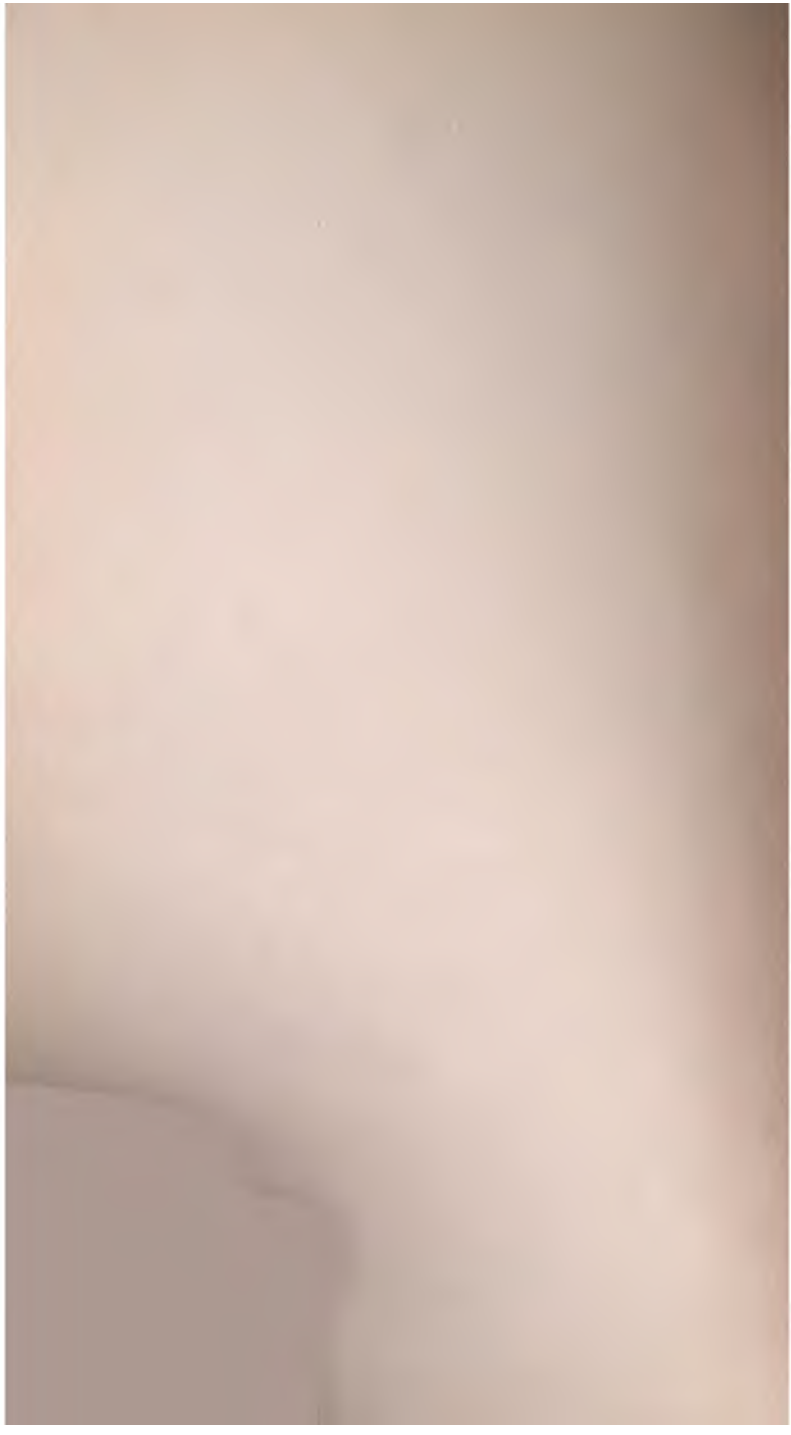
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891

STANFORD
LIBRARIES
UNIVERSITY
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891



R. P. LECANUET

PRÊTRE DE L'ORATOIRE

MONTALEMBERT

SA JEUNESSE

(1810-1836)

PARIS

LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE

RUE CASSETTE, 15

1895

PROPRIÉTÉ DE

DU MÊME AUTEUR :

BERRYER : SA VIE ET SES ŒUVRES
In-8° avec portrait et autographe, 8e édition
(*Libr. Bloud et Barral*).

R. P. LECANUET

PRÊTRE DE L'ORATOIRE

MONTALEMBERT

SA JEUNESSE

(1810-1836)

PARIS

LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE

RUE CASSETTE, 15

1895

F 2

AVANT-PROPOS

Un quart de siècle s'est écoulé depuis la mort de Montalembert et son histoire n'est point écrite.

Une brochure consciencieuse mais fort incomplète de M. Foisset, un récit agréable, rapide et trop peu étudié de Mgr Ricard, un livre intitulé : M. de Montalembert en Franche-Comté, *par Mgr Besson, évêque de Nimes, puis diverses notices parues çà et là dans des revues ou dans des recueils de biographies catholiques, voilà tout ce que nous possédons en France sur le grand orateur.*

En Angleterre, deux volumes ont paru sous ce titre : Memoir of Count de Montalembert *par MRS Oliphant. Ils sont écrits avec beaucoup de sympathie, de*

charme et d'impartialité. Toutefois, la nationalité et surtout la religion protestante de l'auteur ne la désignaient point, malgré ses mérites très réels, pour présenter au public l'histoire de Montalembert. Cet ouvrage n'a d'ailleurs pas été traduit en français.

Enfin, tout prochainement, va paraître dans la collection des grands écrivains de la librairie Hachette une courte étude sur Montalembert par M. le vicomte de Meaux, son gendre, son héritier, l'homme assurément le plus compétent, à tous égards, pour parler de lui.

Nous avons pensé qu'il y avait place à côté de ces travaux divers pour une biographie plus complète de l'orateur catholique et nous publions aujourd'hui le récit de sa jeunesse. Cette jeunesse si merveilleusement précoce, variée par des voyages en Suède, en Angleterre, en Irlande, en Allemagne et en Italie, remplie des plus nobles et des plus tendres amitiés, mêlée aux plus graves événements religieux, présente l'intérêt d'un drame saisissant.

La famille de Montalembert, sans intervenir d'ailleurs dans nos appréciations, a bien voulu nous confier les plus précieux documents sur l'époque que nous retracions, notamment le Journal intime *de l'orateur et ses lettres inédites à Lamennais, Lacordaire, Gerbet, Lemarcis, etc. Que Madame la comtesse de Montalembert et Monsieur le vicomte de Meaux daignent recevoir ici l'expression de notre profonde gratitude. D'autres personnes ont été autorisées à nous communiquer les correspondances demeurées entre leurs mains; nous tenons à leur adresser aussi nos vifs remerciements.*

Pour répondre à cette confiance, nous nous sommes efforcé de reproduire fidèlement la noble figure de Montalembert. Ce n'est point un panégyrique, c'est une œuvre de conscience, de justice et de vérité que l'on attend de nous et que nous avons entreprise; c'est une histoire impartiale, écrite dans la pleine indépendance de nos opinions et de nos jugements.

Mais l'impartialité n'est point l'indifférence; Montalembert nous a séduit, après tant d'autres, par la vigueur de sa foi, la noblesse de son caractère, son ardeur chevaleresque à combattre le mal sous toutes ses formes. Les deux années que nous venons de passer en contact journalier avec ce vaillant chevalier de Dieu et de l'Église compteront parmi les meilleures de notre vie.

L'auteur de la Romance du Cid rapporte qu'au moment où le héros espagnol allait mourir, les Maures, conduitspar leur roi Bucar, envahirent le territoire de Valence. A cette nouvelle, le vieux guerrier appela ses amis : « Je serai mort, leur dit-il, quand arrivera Bucar et sa canaille. Mais vous me placerez droit entre deux planches sur mon cheval Babiéça, m'attachant solidement afin que je ne tombe point; vous mettrez mon épée dans ma main droite; l'évêque don Géronimo se tiendra à mes côtés et me conduira face à l'ennemi. »

Puis le Cid rendit l'âme, et le bon écuyer Gil Diaz obéit ponctuellement à son maître; il le plaça d'aplomb sur son cheval de guerre; Tizona, sa bonne épée, lui fut attachée à la main droite; elle se levait dans sa main raidie d'une façon toute merveilleuse.

Et quand ils virent le Cid Campéador s'avancer avec ses six cents chevaliers dans la plaine de Valence, les Maures épouvantés s'enfuirent vers la mer.

Nous lisions cela, un soir de l'automne dernier, dans cette grande bibliothèque de La Roche en Breny où furent composés les Moines d'Occident. *Aussitôt notre pensée se reporta sur cet autre Cid que fut Montalembert. Les Maures ne sont-ils pas toujours là, plus audacieux, plus menaçants que jamais? Et il nous sembla que le fils des Croisés tressaillait dans sa tombe, qu'il nous demandait de le remettre sur pied, comme fit pour le Cid le bon écuyer Gil Diaz, et de le conduire encore dans la bataille, face aux mécréants qui insultent le Christ et l'Église.*

C'est ce que nous avons tenté de faire.

Juilly, en la fête de saint Charles, 4 novembre 1895.

LA JEUNESSE

DE

MONTALEMBERT

1810-1836

CHAPITRE PREMIER

L'ÉDUCATION DE LA FAMILLE. — Mr JAMES FORBES.

1810-1826

Le 16 octobre 1832, Charles de Montalembert, pair de France, âgé de 22 ans, parcourait à cheval la route qui va de Ruffec à Civray, dans la Charente. Parvenu à égale distance de ces villes, il quitta la grande route et s'engagea dans le département des Deux-Sèvres. « Ces campagnes, dit-il, qui appartenaient jadis à mes ancêtres, sont vraiment charmantes, sillonnées de haies, de bois et de coteaux... Le peuple me plaît infiniment; je le trouve simple, poli, religieux et surtout désintéressé. » Quand il eut traversé le village d'Essé, patrie du fameux capitaine de François Ier, le jeune voyageur gravit une colline et atteignit Montalembert, gracieuse

bourgade, entourée d'arbres et de prairies et dominant toute la région. C'est là que pendant des siècles ont vécu ses aïeux; c'est là qu'ils dorment leur dernier sommeil, à l'ombre de la vieille église romane. Montalembert les évoque dans une rapide et fervente prière; puis il vient se reposer sous un grand arbre, devant l'église. Le banc est une pierre tombale, « sur laquelle, dit-il, je reconnais avec émotion la grande croix ancrée de nos armes ». A deux pas de là, le château, non plus le manoir féodal du treizième siècle, mais un grand bâtiment moderne flanqué de pavillons. Longtemps le voyageur se demande s'il ne doit pas racheter et restaurer le foyer de ses pères; d'insurmontables obstacles s'y opposent. Il frappe à la porte du presbytère; le curé vient ouvrir : « Je lui demande l'hospitalité, nous dit Montalembert, au nom d'un de ses prédécesseurs, mort il y a cinq cents ans et qui était de ma famille et de mon nom. » Le bon prêtre se montre fort surpris et reçoit son hôte avec une cordialité charmante. Avant de reprendre sa route, le pélerin laisse pour les pauvres une somme d'argent; il est heureux d'apprendre que les paysans de la contrée ont conservé un grand respect pour le vieux nom de Montalembert. N'est-ce pas le cas de répéter, dit-il : *Major e longinquo reverentia?*

Ce respect a sa raison d'être, ailleurs même que dans l'Angoumois. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir l'histoire; il est facile, à travers les siècles, sur tous les grands champs de bataille, de suivre les Montalembert à la trace du sang qu'ils ont versé pour leur pays. (1)

(1) « La maison Montalembert,
D'Essé, de Vaux et de Cers,
Mi partie Angomoisine
Et mi partie Poitevine,
Vaillamment a combattu
Ès champs d'honneur et vertu. »

Bordeaux, 1632.

I

En 1249, Geoffroy de Montalembert (de Monte Aremberti) envoie à la croisade ses deux fils Guillaume et Aimery; ils combattent à la prise de Damiette, aux côtés de saint Louis, et à la Mansourah auprès de Robert d'Artois. Jean III, arrière petit-fils de Geoffroy, commande une compagnie d'écuyers et bataille vigoureusement avec Duguesclin contre les Anglais. Sous Charles VI, Jean Élie de Montalembert accompagne le comte de Nevers, plus tard Jean sans Peur, dans son expédition contre les Turcs; il est blessé à Nicopolis en 1396. Son fils Étienne se distingue à la bataille de Formigny (1441).

André de Montalembert, seigneur d'Essé, fut un héros. Nous le trouvons tout enfant à Fornoue, en 1495, près de Charles VIII. « Et le mena avecques luy qu'il n'avait pas douze ans, dit Brantôme, le voyant bien nay et qu'il promettait beaucoup de luy, et ne le voulut laisser au logis tout jeune garçonnet qu'il était, et fit le voyage fort bien, sans aucune maladie. » (1) Dans les guerres d'Italie, sous Louis XII, d'Essé conquiert par sa vaillance l'estime de Bayard et l'amitié de François Ier. « Nous sommes quatre gentilshommes, disait le roi, qui combattrons en lice et courrons la bague contre tous allants et venants de France : Moi, Sansac, d'Essé et la Chastaigneraye. »

Chargé en 1543 de défendre Landrecies, « place faicte de boue et de crachat », dit énergiquement Brantôme, Montalembert se voit assailli par l'empereur Charles-Quint lui-même et 50.000 Espagnols. Ni le nombre des ennemis, ni leur acharnement, ni la fai-

(1) Brantôme, *Hommes illustres et grands capitaines Français.*

blesse de la ville, ni la famine n'ébranlent l'indomptable courage du général. Après quatre mois de siège, l'empereur songe à la retraite lorsque François Ier arrive à la rescousse et délivre Landrecies. Il embrasse son vaillant capitaine, le nomme gentilhomme de sa chambre et du même coup anoblit tous ses compagnons d'armes. Mais la charge de chambellan convenait peu à Montalembert, car il était « plus propre à donner une camisade à l'ennemi qu'une chemise au roi ».

Henri II lui continue la même confiance et l'envoie avec une armée guerroyer en Écosse. D'Essé y gagne plusieurs victoires sur les Anglais, mais aussi de nombreuses blessures et la jaunisse, ce qui l'oblige à se retirer dans sa terre de Panvilliers. Là, « il traînait sa vie en langueur, se désolant d'être reduict à mourir en un lict comme un caignardier le plus pauvre qui fut jamais ». Mais un jour arrive l'ordre de partir : l'ennemi menace Thérouanne, il faut se jeter dans la ville pour la défendre. « Mes amis, s'écrie le vieux chevalier, voilà le comble de mes vœux arrivé! Je vous jure bien que madame la jaunisse n'aura point l'honneur de me faire mourir. » Et prenant congé du roi : « Sire, je m'en vais de bon et loyal cœur. Quand vous entendrez que Thérouanne est prise, dites hardiment que d'Essé est guéri de sa jaunisse et mort. » Cependant les Impériaux attaquent la place avec furie, font pleuvoir sur elle 50.000 coups de canon, ouvrent une brèche de soixante pas et s'élancent à l'assaut. Deux fois Montalembert les culbutte dans les fossés, ils reviennent plus nombreux. Le vieillard était là sur les décombres, la figure décomposée par la fièvre, dominant de sa haute taille ses compagnons et les encourageant. Il voit venir un officier espagnol et le provoque : « A moi, capitaine, je suis le général! » Mais un coup d'arquebuse l'étend raide mort sur le rempart! « Et fut, dit Paradin, l'âme du grand d'Essé enlevée au ciel sur les

ailes de la victoire. » Il avait 70 ans et allait être nommé maréchal de France.

Le fils de ce héros, Gabriel, fut tué à la journée des Provençaux où commandait le maréchal de Cossé-Brissac. A la célèbre bataille de Coutras, en 1587, périt également pour la cause royale Jean de Montalembert. Sous Louis XIV, Madame de Maintenon, ayant pour aïeule une Montalembert, chercha vainement à attirer à Versailles le chef de la famille. La faveur royale était à ce prix. Mais ces fiers gentilshommes préféraient vivre au fond de leur province, inconnus et indépendants. Leur sang généreux n'en continua pas moins de couler. Citons seulement Claude de Montalembert gravement blessé à Staffarde en 1690, Armand tué au siège de Turin, Charles-César tué à la Mirandole, Jean Armand et un de ses cousins à Hochstedt, Jean Charles atteint à Guastalla d'un coup de fusil en plein visage et trois ou quatre autres qui périssent dans des grades obscurs en Flandre et sur mer.

Dans cette glorieuse galerie d'ancêtres, une des plus intéressantes figures est sans contredit celle du marquis Marc-René de Montalembert. C'est avec raison qu'on l'a nommé le Vauban du dix-huitième siècle, bien qu'il se soit parfois montré injuste pour son illustre devancier. Après avoir combattu avec honneur pendant les guerres de succession d'Autriche et de Sept Ans, il se consacra tout entier à l'étude des fortifications et fit construire dans ses terres de l'Angoumois des forges considérables qui rendirent plus tard d'utiles services à l'armée et à la marine. Son principal ouvrage a pour titre : *La fortification perpendiculaire ;* mais il écrivit aussi des comédies et des contes d'une plume élégante et spirituelle. Quand il mourut en 1802, il était le doyen de l'Académie des Sciences et des généraux français.

En 1792, Jean de Montalembert, beau-frère de l'ingénieur, fut contraint d'émigrer avec son fils Marc-René.

Ce dernier est le père de l'orateur catholique. Il avait quinze ans à peine et devait en passer vingt-deux loin de son pays. Dans un temps où toute l'Europe était en guerre, un Montalembert ne pouvait laisser dormir son épée. Il combattit donc, à l'armée de Condé d'abord, puis il entra comme cornette dans la cavalerie britannique. Tour à tour en Égypte, aux Indes, au Portugal et en Espagne, il soutint vaillamment l'honneur de son nom. Sorti de France avec ses princes, il ne voulait pas y rentrer sans eux. Ce fut lui que le prince-régent d'Angleterre chargea d'aller annoncer dans Hartwell à Louis XVIII son rétablissement sur le trône de France. Dans l'intervalle, vers la fin de 1808, il avait épousé M^lle^ Élise Rosée Forbes.

Les Forbes descendaient des comtes de Granard établis en Irlande sous Charles II et qui se rattachaient eux-mêmes à l'une des plus vieilles familles de l'Écosse. M. James Forbes, le beau-père de M. de Montalembert, était parti tout jeune encore pour Bombay et avait parcouru pendant vingt ans l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, non pas en explorateur distrait et superficiel, mais en philosophe, en savant et en artiste. « Ses dessins de voyage et les descriptions qui y sont jointes ne remplissent pas moins de 150 in-folio, contenant plus de 52,000 pages écrites de sa propre main. » (1) Il rentra à Londres en 1784 et sa réputation s'étendit bientôt dans toute l'Angleterre. Lorsque fut rompue la paix d'Amiens, au mois d'avril 1803, il se trouvait en France; on l'arrêta avec tous ses compatriotes par ordre de l'empereur et on le retint à Verdun jusqu'en juillet 1804. Mais Carnot, en sa qualité de directeur de l'Institut, s'interposa et fit délivrer le savant voyageur. De retour dans

(1) « His drawings and accompanying descriptions, during these travels, fill 150 folio volumes, containing upwards of 52.000 pages, the work of his own hand. »

Notice de M. James Forbes, Londres 1819.

on pays, M. Forbes se fixa près de Harrow, à Stanmore-Hill, un des coins les plus frais des environs de Londres. Il y composa tous ses ouvrages : *Lettres de France*, 1803-1804 (2 vol. in-8°, 1806), qui renferment de curieux renseignements sur la situation des prisonniers anglais en France; *Réflexions sur le caractère des Hindous et la nécessité de les convertir au Christianisme* (in-8°, 1810); et surtout *Les Oriental Memoirs* (4 vol. in-4° 1813), important résumé de ses voyages et de ses observations dans l'Inde.

Ce ne fut pas dans le gracieux domaine de Stanmore, mais à Londres même, dans Albemarle Street, que vint au monde, le 15 avril 1810, Charles-Forbes-René de Montalembert dont nous écrivons l'histoire. Deux autres enfants devaient encore réjouir le foyer des exilés, Marc-Arthur, né le 6 août 1812, et Élise, cette douce et aimable enfant dont nous dirons bientôt la fin prématurée.

Arthur suivit la voie que ses ancêtres lui avaient tracée; il se fit soldat et porta sous les drapeaux la vaillance chrétienne de son frère. Quant à Charles, d'autres destinées l'attendent. Nous allons le voir grandir, unissant dans sa personne les qualités des deux races, l'ardeur, le dévouement chevaleresque du Français avec l'amour passionné de la liberté qui distingue le caractère britannique. Il ne portera point l'épée, mais sa parole même sera une épée. « Je suis le premier de mon sang qui n'ait guerroyé qu'avec la plume, dira-t-il un jour, mais que ma plume elle-même devienne un glaive, qu'elle serve avec honneur dans la rude et sainte lutte de la conscience, de la vérité, de la majesté désarmée du droit, contre la triomphante oppression du mensonge et du mal! » (1) La révolution a renversé la Croix, cette croix que ses ancêtres avaient gravée sur leur

(1) *Moines d'Occident.* Introduction.

écusson ; Montalembert va consacrer sa vie à la
ver : « Longtemps, dit Lacordaire, elle avait été
légende, ayant assez de gloire pour se taire, jus
jour où dans l'exil une noble modestie y grava ces
Cecidi, sed surgam! »

II

Dès que Charles de Montalembert a quinze
M. Forbes se dévoue à l'élever. Pendant les voyage
jeunes parents, partagés entre la France et l'Angle
il accomplit cette œuvre délicate avec une tend
infinie. Rien de touchant comme l'attachement
proque du vieillard et de l'enfant. M. Forbes conc
sur son petit-fils ses espérances, ses affections,
même. Cultiver, exercer, développer non seulem
corps mais l'intelligence, le cœur, l'âme tout e
de celui qu'il aime, voilà un but plus noble que c
diger les *Oriental Memoirs*. M. Forbes les rédig
pendant, mais c'est pour Charles qu'il écrit, c'est
l'espoir de lui être utile, c'est animé par son sou
pour lui surtout il ornera son ouvrage de magni
dessins. L'enfant ne sait pas lire encore que M. F
dans des lettres passionnées lui dédie son œuvre.
la préface émue qu'il lui adresse au commencem
sa seconde année :

« A Charles Forbes Montalembert,

« ... Quand on aime, le travail devient déli
Pourrais-je donner à mes efforts un but plus che
vous-même, mon enfant?... La douceur de voti
ractère dans un âge si tendre offre à vos parer
meilleures espérances. Il m'est doux de penser
bourgeon à peine entrouvert va bientôt deveni

ès belle fleur, destinée à produire plus tard des fruits ombreux. Telles sont les idées qui me pénètrent au ébut de cette année nouvelle. C'est pourquoi, mon nfant bien aimé, je vous dédie ces volumes... Me sera-t-il donné de les poursuivre et de les achever? Que Celui-là en décide qui tient ma vie entre ses mains. Quant à vous, mon cher fils, croissez dans la foi, dans la grâce et l'amour du plus grand et du meilleur des êtres; c'est l'ardente prière de votre affectionné père.

James Forbes.

1er janvier 1811. (1)

Le portrait de Charles, peint de la main du vieil artiste, orne le frontispice de l'ouvrage. C'est un gracieux enfant en robe blanche, aux longs cheveux bouclés, aux grands yeux bleus, aux lèvres roses, sur lesquelles une légère expression de défi laisse déjà pressentir l'orateur. Au-dessous du portrait, M. Forbes a écrit des vers anglais que nous traduisons.

« Acceptez, cher enfant, ce gage de ma tendresse. Acceptez le vœu de mon cœur et ma fervente prière. Que Celui qui veille sur votre jeunesse et peut seul la guider à travers les détours tortueux de la vie, que Dieu verse sur vous toutes ses bénédictions et toutes ses joies! Puissiez-vous posséder la santé, la vertu, la gloire, cette noble gloire qu'on n'obtient qu'en luttant contre le joug des passions. Qu'une juste ambition fasse battre votre cœur, mais que ce cœur sache toujours battre aussi au récit des souffrances d'autrui. Que le lait de la bonté n'y tarisse jamais, que la voix de l'humble pauvreté ne vous trouve jamais insensible. »

Pendant plusieurs années Charles ne quitte guère la bibliothèque de Stanmore. Ses premiers jouets, ses pre-

(1) Papiers de la Roche en Brény.

miers amis d'enfance sont des livres, les œuvres des orateurs et des poètes anglais. De bonne heure M. Forbes lui apprend à lire, à écrire; il lui enseigne les éléments du latin et du grec. En voyant s'éveiller cette intelligence précoce, curieuse, ardente, en sentant poindre surtout cette piété naïve, cette horreur du mensonge, ces nobles sentiments qu'il a semés lui-même, le vieillard verse des larmes de joie. Son rêve, c'est que son petit-fils soit l'héritier de ses pensées, de ses études, qu'il devienne un savant riche et respecté; il oublie que le sang des croisés coule dans les veines de l'enfant; il ne se doute pas, lui protestant, qu'il élève le grand défenseur du catholicisme au dix-neuvième siècle.

Cependant Louis XVIII est remonté sur le trône de ses pères et M. James Forbes en éprouve une grande joie. Il a beaucoup fréquenté le prince pendant son exil; il s'est assis à sa table; il a dédié à ce « frère intellectuel » (c'est ainsi qu'il nomme le comte de Provence) un des trois exemplaires de son grand ouvrage. Aussi s'empresse-t-il de le féliciter de son avènement, et voici la réponse royale :

« A Hartwell, le 15 avril 1814.

« Je suis vivement touché, Monsieur, de la part que vous prenez aux grands événements qui viennent d'avoir lieu en France, et j'y adore avec vous le pouvoir et la bonté de Dieu.

« Les sentiments que vous m'exprimez à cette occasion, ainsi qu'à ma nièce, ne nous sont pas nouveaux; ils avaient éclaté dans un temps où ce qui se passe aujourd'hui était presque impossible. Aussi, parmi les souvenirs reconnaissants que j'emporterai de cette isle hospitalière, le vôtre occupera toujours une place distinguée.

« C'est une vérité dont je vous prie, Monsieur, d'être

ussi persuadé que de mon estime et de tous mes senti-ments pour vous.

LOUIS. »

De son côté, le comte de Montalembert est rentré en France avec son roi et a reçu, en récompense de sa longue fidélité, le grade de colonel, la croix de Saint-Louis et celle d'officier dans la Légion d'honneur. Après diverses missions militaires et diplomatiques, il est nommé, au mois d'août 1816, ministre plénipotentiaire à Stuttgard. A cette époque, M. Forbes et son petit-fils âgé de six ans font un voyage en France. La France! M. Forbes ne l'aime guère, il a contre elle les préjugés de sa race; mais tout ce qu'il a de cher au monde, sa fille unique et son petit-fils appartiennent maintenant à ce pays; de plus, Charles doit être catholique, et c'est pour le vieillard une pensée pénible de n'être point de la religion de son cher enfant; volontiers se ferait-il catholique si cette confession répondait à ses idées et à ses goûts. Il l'étudie donc, mais superficiellement, sans se préoccuper des doctrines, sans consulter ceux qui pourraient l'éclairer; il s'en va à travers nos rues et nos boulevards, l'âme toute remplie des sublimes pensées de la foi, ayant toujours sur les lèvres les paroles de l'Écriture : on dirait l'un de ces vieux moines du cinquième siècle que Montalembert a décrits plus tard, apparaissant tout à coup sans le comprendre dans notre monde moderne, ou plutôt l'un de ces puritains austères de la fin du seizième siècle, avec quelque chose pourtant de plus sympathique et de plus tendre. M. Forbes entre dans nos églises; les cérémonies du culte catholique l'intéressent, mais il admire bien plus quelques humbles religieuses priant avec ferveur dans l'ombre d'une chapelle latérale, et il s'agenouille pour invoquer lui aussi le divin Rédempteur, qui veut être adoré en esprit et en vérité.

Après le sermon, M. Forbes s'étonne qu'on ne ménage pas au moins un quart d'heure de réflexion et de silence profond, « de même qu'une douce et tranquille soirée termine une brillante journée de printemps ». Mais combien déplore-t-il davantage de voir les affaires et le commerce continuer le dimanche, et les vendeurs installés jusque sous les portiques du temple saint! Charles accompagne son grand-père et proteste avec lui. A une marchande qui lui offre des pêches et des grappes de raisin fort appétissantes : « Madame, répond-il avec dignité, nous n'achetons jamais rien le dimanche! » (1)

Pourtant M. Forbes n'est pas au bout de ses surprises. Une chose le révolte plus que tout le reste et lui semble absolument inconciliable avec l'esprit du christianisme, c'est le passage subit, *Sudden plunge,* de l'église à l'Opéra, au bal, au théâtre. « Je ne voudrais pas, dit-il, manquer de charité. Que ne puis-je au contraire embrasser dans un fraternel amour tous les membres de l'Église universelle, car c'est de la sorte que nous devrions nous aimer les uns les autres; mais que penser de la religion dans une capitale où plus de trente théâtres restent ouverts, comme autant de temples du plaisir, en ce jour saint que Dieu s'est réservé pour lui-même? » (2) Et il part de là pour semer dans l'âme de son cher petit-fils un principe de conduite très élevé : « Le plaisir, mon enfant bien aimé, n'est que secondaire. Avant toutes choses un homme raisonnable, responsable — *mens sibi conscia recti* — doit s'acquitter des grands devoirs que Dieu et sa situation lui imposent. Remplir bien son devoir, c'est le comble du bonheur humain. »

D'ailleurs les théâtres parisiens dégoûtent M. Forbes.

(1) Toutes ces impressions sont résumées du Journal inédit dont nous avons l'original sous les yeux.

(2) Journal de M. Forbes, 20 octobre 1816.

'esprit n'y a rien à prendre, le cœur y a tout à perdre. 'est une façon de tuer le temps : tuer le temps, voilà a grande affaire des Parisiens. Décidément Paris est un nonde sans âmes, *a world without souls;* ses habiants des êtres éphémères, *ephemeral beings*, absorbés lans leurs plaisirs du jour, insouciants de l'avenir et nettant Dieu à l'arrière plan. — « Êtes-vous allé voir *Le sacrifice d'Abraham* »? (1) lui demande un Anglais le ses amis; c'est fort intéressant. — Si jamais je vais u théâtre, répond M. Forbes, je ne me permettrai point l'assister à un drame tiré de la Bible, et représentant une cène aussi auguste que celle dont vous parlez, une scène ui nous offre la figure la plus saisissante du sacrifice le la croix. » Et comme on se récrie, M. Forbes soutient nergiquement son opinion. Avant de céder, son ami lui ait promettre qu'il conduira Charles voir le géant Gulliver mettant dans sa poche un fermier du Brobdignag l'au moins huit pieds de haut.

Pour M. Forbes le théâtre, c'est le boulevard des Itaiens. « Je ne paie rien, dit-il, pour la comédie perpéuelle qui s'y déroule sous mes yeux. » Il s'y installe onc et dessine des croquis pour amuser Charles dans es soirées du prochain hiver. Son plaisir encore, c'est de ollectionner des plantes et des fleurs rares. Pendant sa aptivité à Verdun en 1804, il avait pour compagnon un auvre rossignol qui le charmait par ses chants et dont a situation offrait beaucoup de rapports avec la sienne; ujourd'hui ce sont ses orangers et ses jasmins en fleurs ui le réjouissent de leur parfum. Ne lui dites pas que ela est encombrant et incommode pour un voyageur, vous répondra qu'il a rapporté un laurier de la tombe e Virgile, en plein hiver, à travers les Alpes et l'Allagne.

Mais le grand événement de son séjour à Paris semble

(1) Il s'agit d'une pièce portant ce titre et représentée alors à Paris.

avoir été sa visite à Louis XVIII. Le roi reçut le vieux savant avec une affectueuse bienveillance. Comme il lui exprimait son plaisir de le revoir : « Mon bonheur est complet, répondit M. Forbes, puisque c'est ici que je retrouve Votre Majesté. » Charles assistait à cette entrevue et la duchesse d'Angoulême lui fit mille caresses. M. Forbes fut frappé de la tristesse empreinte sur le visage de la fille de Louis XVI : « Je demeure convaincu, dit-il, que ni l'éclat du trône, ni toutes les joies du monde n'effaceront jamais le chagrin de son cœur ». Il visita ensuite les Tuileries et se montra très flatté d'apercevoir les *Oriental Memoirs* dans la bibliothèque vitrée, près de la table de travail du roi.

Il avait hâte pourtant de rentrer dans sa vieille Angleterre, qu'il appelle avec une complaisance excessive « le sanctuaire de la religion, de la vertu, de la justice, de l'intégrité et du vrai libéralisme. » A son retour, il dut se résoudre à un douloureux sacrifice; il se sépara de Charles et le conduisit à l'école de Fulham, sur les bords riants de la Tamise. Voici en quels termes il annonça à sa fille cet événement :

« Je vous ai dit, ma chère Élise, que je mettrais Charles au collège le plus tôt possible après son jour de naissance, et c'est ce que j'ai fait. A Paris, lorsqu'il n'avait que sept ans, il comprenait déjà fort bien que c'était par tendresse pour lui que je ne voulais pas l'empêcher d'aller au collège écossais; il devait donc le comprendre encore mieux maintenant qu'il en a huit. Quoi qu'il en soit, le jour de notre séparation vint la semaine dernière, jour pour moi d'une épreuve peu commune, car depuis cinquante et un ans je n'ai presque jamais vécu seul, et j'en souffre beaucoup.

« Je lui dis que je comptais le conduire en pension après le déjeuner, mais que, s'il aimait mieux, il pourrait dîner avec moi, et que nous irions (à Fulham) dans la soirée. Après un moment d'hésitation, il répondit :

Puisque je dois y aller, j'aime mieux partir tout de suite ». « En conséquence nous partîmes, et lorsque nous fûmes à moitié chemin entre Londres et Fulham, observant qu'il regardait soigneusement autour de lui, je lui demandai ce qu'il cherchait. Il me répondit « qu'il voulait voir s'il y avait encore des maisons sur la route ». Je lui répondis que nous étions sur la partie du chemin où il y en avait le moins. Je lui demandai ce que cela lui faisait. Alors, mettant ses deux petits bras autour de mon cou et cachant son visage sur mon épaule, il me dit avec un gros sanglot et d'une voix entrecoupée :

« Maintenant, cher grand-papa, comme vous m'avez enseigné qu'il fallait toujours dire la vérité et que je ne devais rien vous cacher, je vous supplie de répondre vous-même avec vérité à la question que je vais vous faire. » Je le lui promis, et maintenant, voici pour vous et Montalembert les propres paroles que ce cher enfant m'adressa :

« Vous savez, mon cher grand-papa, que lorsque papa et maman, mon frère et ma sœur, sont partis pour Stuttgard, ils m'ont laissé ici pour être votre enfant. Et maintenant, jusqu'à ce que nous les retrouvions, vous et moi nous sommes tout l'un pour l'autre. Dites-moi donc, — mais dites-le-moi bien vrai, — depuis que je suis venu de Paris, ai-je été tout à fait ce que vous désiriez, et ce que vous attendiez que je fusse? et m'aimez-vous autant que lorsque nous étions à tous ensemble? » C'en était trop pour moi. Cependant je pus lui assurer avec vérité qu'il avait été tout, et au delà de tout ce que j'attendais de lui. — « Alors, dit-il, je suis le plus heureux garçon qu'il y ait au monde, et je ne verserai pas une larme en vous quittant. Et il n'en versa point en effet. » (1)

(1) Mme Craven, *M. de Montalembert*, pages 6 et 7.

Quelle charmante scène, remarque avec raison Mme Oliphant. Cette route solitaire éclairée par le soleil d'avril, cet enfant dont le jeune cœur déborde, ce vieillard non moins ému et qui se prépare, en le quittant, à subir *une épreuve peu commune*. Que peut-on imaginer de plus doux que cette expansion d'une part, cette émotion contenue de l'autre, et quel cœur ne serait attendri de ces paroles du pauvre grand-père : « C'en était presque trop pour moi! »

Charles ne demeura qu'une année à Fulham; il acheva d'y apprendre l'anglais, qu'il parla et écrivit toute sa vie avec correction et facilité. Cependant le comte de Montalembert s'inquiétait de l'avenir de son fils. L'éducation tout anglaise qu'il recevait alors ne pouvait se prolonger. Le moment vint d'avertir M. Forbes et de dissiper ses dernières illusions.

« ... Charles doit être Français, lui écrivit le comte de Montalembert (*Charles must be a Frenchman*)... Sa destinée est d'être un homme en France (*to be a man in France*). Je suis responsable de son bonheur et je dois empêcher que son éducation ne soit trop anglaise. Il importe qu'à cet âge où les impressions s'emparent de l'âme et s'y enracinent à jamais, il importe que mon fils ne considère point la France comme un pays étranger; je ne veux pas l'exposer à mener plus tard, même au sein d'une fortune brillante, l'existence misérable d'un cosmopolite qui ne sait à qui offrir son dévouement, que le noble *amour de la patrie* n'inspire jamais...; je ne veux pas qu'un jour il puisse accuser son père de l'avoir empêché, par une éducation mal conçue et mal dirigée, d'être quelqu'un dans le monde (*to be somebody in the world*); je ne veux pas qu'en France on lui dise : Allez en Angleterre, ou en Angleterre : que faites-vous au milieu de nous? Une pareille situation briserait son cœur, étoufferait son esprit si brillant de promesses.

« Ce sont là, cher monsieur, des considérations qui méritent sérieuse réflexion. Je vous assure qu'elles me préoccupent souvent. Ne nous berçons point d'illusions; ne répétons point : l'enfant est encore très jeune. Vous savez aussi bien que moi qu'il a, par le développement de son intelligence, cinq années d'avance sur les enfants de son âge. Je regarde cette année 1819 comme la plus importante de sa vie. S'il n'est pas *francisé* maintenant il ne le sera jamais. » Or pour cela, conclut M. de Montalembert, il faut placer Charles dans un collège français; il faut qu'au mois de juin il vienne à Stuttgard avec son grand-père et qu'après les vacances il entre en octobre dans l'établissement qu'on aura choisi. En terminant, M. de Montalembert s'efforce de mettre un peu de baume sur la blessure qu'il vient de faire au pauvre grand-père : « Je comprends combien il serait doux à votre cœur que Charles devînt anglais et restât le fidèle compagnon et la consolation de votre vieillesse; mais la divine Providence conduit les événements sans tenir compte des désirs humains; nous devons adorer sa volonté et ne rien négliger pour le bonheur de notre cher enfant... » (1)

Un moment bouleversé par cette brusque décision, M. Forbes en comprit pourtant la haute sagesse. Il répondit qu'il s'inclinait devant les projets de M. de Montalembert. « ... Quand il s'agit de ce cher enfant, j'oublie toute considération personnelle. Mon attachement pour lui est si grand, ma sollicitude pour son bonheur temporel et éternel est si profonde, que je sacrifierais de bon cœur tout sentiment qui serait contraire aux intentions de son père. Mais je vous assure que je pense comme vous..., que j'apprécie la prudence de votre paternelle affection, que je seconderai de mon mieux vos idées... »

(1) Lettre du comte de Montalembert à M. James Forbes, 5 janvier 1819.

Pourtant, il demande que la première séparation ne se prolonge pas au delà du mois de mai 1820 : « N'est-ce pas assez pour un vieillard qui entrera alors dans sa soixante-et-onzième année? » Puis, il n'y tient plus, l'émotion le saisit, il semble entrevoir la mort qui bientôt va le frapper et il ajoute : « Il est possible qu'à cette époque je ne sois plus de ce monde et que mes inquiétudes terrestres au sujet de cet aimable enfant soient ainsi terminées... Mais je me fie aux paroles de mon divin Rédempteur, et, dans le monde meilleur où il lui plaira de m'introduire, je n'oublierai jamais les joies, les bénédictions de toute sorte dont il m'a comblé par l'entremise de mon enfant bien-aimé. Il est et sera toujours une partie de moi-même. Ce ne sont pas des liens ordinaires qui unissent nos âmes. Et l'affection qu'il me porte est peut-être plus vive encore que celle que j'éprouve pour lui. C'est vraiment l'*amor ascendente*...

« Je ne rougis pas des larmes qui en ce moment coulent de mes yeux et me laissent à peine apercevoir un mot de ce que je vous écris; car ce sont des larmes de joie qui s'échappent d'un cœur débordant, et, puisque l'objet de notre mutuelle tendresse dort maintenant profondément, qu'ai-je besoin de me contraindre?... »

A la fin de sa lettre, M. Forbes aborde la question qui le préoccupe par-dessus tout : « ... Vous m'avez toujours accordé la plus entière confiance au sujet de Charles et j'ose dire que vous avez eu raison d'agir de la sorte. Sans cela qu'aurais-je pu faire? Laissez-moi donc vous rappeler avec instance votre solennelle promesse de ne jamais souffrir que les principes religieux que j'ai inspirés à cet enfant puissent être altérés dans les collèges où vous le placerez sur le continent; laissez-moi vous demander de lui permettre, lorsqu'il aura dix-huit ans, — que je sois alors vivant ou mort, — de choisir en toute liberté la confession religieuse qu'il préférera. Oh! J'espère très fermement qu'il sera un vrai chrétien;

serais trop malheureux de ne point le croire. Mais, vous en prie, unissons l'un et l'autre nos efforts pour préserver son âme de la contagion de cette philosophie moderne qui domine en France en ce moment. » (1)

Cette lettre touchante devait être comme le testament du pieux vieillard. Par une mystérieuse disposition de sa providence, Dieu lui avait confié, à lui protestant, à cause sans doute de la droiture de sa conscience et de l'intégrité de sa vie, la mission de former l'âme d'un des plus grands défenseurs du catholicisme au dix-neuvième siècle. Avec quel zèle il accomplit cette œuvre, nous venons de le voir. Maintenant c'était fini. On allait lui reprendre, on allait remettre en d'autres mains l'enfant de sa tendresse. Quand M. Forbes lui annonça cette nouvelle, Charles demeura longtemps silencieux : « Votre père a raison, lui dit M. Forbes. Ce sera un grand sacrifice, mais il est nécessaire. — Fort bien, mon cher grand-papa, répondit Montalembert, je tâcherai d'être à Paris aussi heureux qu'il m'est possible de l'être loin de vous. » Et, faisant déjà paraître ce double amour du travail et de l'indépendance qui l'a animé toute sa vie, il ajouta « Vous me donnerez des livres pour me consoler, n'est-ce pas? et assez d'argent pour que je dépende seulement de vous et de mes parents. » Ils partirent pour Stuttgard à la fin de juillet 1819 et arrivèrent à Aix-la-Chapelle le 1er août. Soudain, au milieu de la nuit, sans que rien pût faire prévoir un pareil malheur, M. Forbes, frappé d'un mal subit, expira en quelques heures entre les mains de son petit-fils. Jamais Montalembert n'oublia cette nuit affreuse où pour la première fois il rencontra la mort; jamais surtout il n'oublia l'aïeul vénérable qui avait entouré son enfance d'une tendresse passionnée, lui inspirant pour toujours le goût du travail, le culte de l'honneur et l'amour de Dieu.

(1) M. Forbes au comte de Montalembert, Albemarle street, 14 février 1819. Papiers de la Roche-en-Breny.

umilité et les efforts qu'il faisait pour cacher sa vie, il evint en peu de temps le confesseur à la mode, et les randes dames de la cour vinrent à l'envi s'agenouiller ses pieds. « Quand j'y réfléchis, remarque Montalembert, et que je me demande d'où venait cette vogue, en vérité je n'y peux voir que l'ascendant même d'une sainteté reconnue et admirée de tout le monde. »

Or, Mme de Montalembert, bien qu'appartenant à la religion anglicane, voulut connaître le confesseur de son fils. La duchesse de Duras décida facilement l'abbé Busson à rendre visite à la noble étrangère, en lui montrant une âme à éclairer et à convertir. L'impression produite sur Mme de Montalembert fut profonde : l'intelligence supérieure et la piété du prêtre la remplirent de respect, sa charité et sa bonté la pénétrèrent de confiance. Des discussions, des conférences eurent lieu, auxquelles prit également part le P. Mac Carthy. Tout jeune qu'il était, Charles fut associé à cette œuvre. Rien n'affermit la foi comme les efforts que l'on fait pour y ramener les autres. En cherchant à convaincre sa mère, il devint lui-même ardent catholique. « Je me rappelle très bien, disait-il plus tard, que ce fut en écoutant et en transcrivant de ma main d'enfant les éclaircissements réclamés par ma mère que je fus porté à réfléchir pour la première fois aux preuves historiques de la religion et à prendre goût pour ce genre d'études. » (1) A la fin, les prières de son fils, la science et la vertu de l'abbé Busson l'emportèrent et Mme de Montalembert fit son abjuration solennelle entre les mains du cardinal de Latil, le 6 mars 1822.

L'année suivante Charles suivit à Saint-Thomas-d'Aquin le catéchisme de l'abbé Eugène de la Bourdonnays; l'époque de la première communion approchait; Montalembert s'y prépara avec une foi et une piété

(1) Mgr Besson, *Montalembert en Franche-Comté.*

admirables. Quand il rentra de l'auguste cérémonie, il écrivit dans son journal ces paroles étonnantes : « Pour la première fois j'ai compris qu'il pouvait être doux de mourir! »

La précocité, voilà ce qui frappe le plus dans l'enfance de Montalembert. Il dut à sa nature exceptionnelle et à sa première éducation d'être sérieux à l'âge où les autres ne songent d'ordinaire qu'à se divertir. A douze ans, ne voulait-il pas faire jurer à son frère Arthur qui n'en avait que dix, une fidélité éternelle à la Charte! — « Mais qu'est-ce que la Charte? » demandait l'autre en ouvrant de grands yeux. Quant à Charles, il y avait beau temps qu'il le savait. Depuis plusieurs années il rédigeait son journal. C'était une habitude qu'il tenait de son grand-père et qu'il a toujours conservée. En 1824, à la mort de Louis XVIII, Montalembert âgé de treize ans fait cette remarque que la patience héroïque du roi à supporter sa longue maladie « est digne de l'illustre auteur de la Charte ». (1) On le voit aussi suivre des cours qui semblent bien au dessus de son âge. Souvent le vénérable duc de Montmorency, qui l'aime comme son fils, l'enmène aux conférences de la *Société des Bonnes Études*. Là, il est en commerce avec les esprits les plus distingués; aujourd'hui il applaudit Berryer, demain il entend M. Rio, dont il ne tarde pas à devenir l'ami : « Quand je le rencontrai pour la première fois, a écrit ce dernier, il avait treize ans et je fus non moins émerveillé de ses connaissances précoces que de son impatience d'en acquérir de nouvelles. » (2)

Cette éducation indépendante, si peu conforme à nos vieilles méthodes françaises, se prolongea longtemps encore. Montalembert avait quinze ans lorsque l'intervention de M. l'abbé Nicole mit plus de régularité dans

(1) *Journal*, 1824.
(2) Rio, *Epilogue à l'art chrétien*, I, 328.

ses études. Nul n'a plus fait que ce prêtre distingué pour la restauration de l'enseignement français au commencement de ce siècle. Pendant la période révolutionnaire il avait, d'accord avec son ami le duc de Richelieu, construit des collèges et répandu l'instruction chrétienne dans le midi de la Russie. A son retour, il fut nommé recteur de l'Université de Paris et rendit dans cette charge les plus utiles services. Frappé de l'intelligence de Montalembert, il accepta de diriger ses études. Charles suivait alors les leçons de M. Gobert professeur au collège Henri IV. De temps à autre l'abbé Nicole examinait l'enfant pour juger de ses progrès. Un jour qu'il lui avait exprimé sa satisfaction, l'élève écrivit dans son journal : « Il est beaucoup plus satisfait que je ne le suis moi-même. » Alors, une véritable fièvre de travail s'était emparée de lui. Nous voyons par ses notes de chaque jour qu'il dévore quantité d'ouvrages de toute sorte. Il en transcrit les plus belles pages et nous donne son avis sur Tacite, Corneille, Racine, Shakespeare, etc. Par exemple, il trouve la *Tempête* sublime dans certaines parties, ridicule dans d'autres, le *Songe d'une nuit d'été* un peu ennuyeux, *Othello* trop émouvant, *Hamlet* divin.(1)

Ce n'était pas sans souffrances que Montalembert s'acharnait ainsi à l'étude, et parmi les obstacles qu'il rencontrait, le principal venait de sa mère. La fille de M. James Forbes n'avait point hérité des goûts studieux de son père. Soit qu'elle redoutât pour Charles un excès de travail, soit plutôt qu'elle ne comprît pas les nobles aspirations de son âme, elle s'obstinait à le distraire, à l'arracher à ses études. Que de fois pour intercepter la lumière, échapper aux reproches et prolonger ses veilles, l'enfant dut placer un matelas devant la porte de sa chambre. Souvent sa mère l'entraînait dans ses promenades à travers Paris, le laissant enfermé

(1) *Journal*, passim.

dans la voiture tandis qu'elle rendait ses visites. R
n'exaspérait Montalembert comme ces atteintes port
à sa jeune liberté. « On se figure, écrivait-il, que
besoin de distractions et l'on cherche à me jeter d
des futilités et une paresse qui me font horreur
Ayant entrevu dans ses rêves d'enfant l'Église et
France qui l'appelaient à les servir, il jugeait
toute perte de temps l'éloignait de ce noble but
compromettait son avenir.

CHAPITRE II

LE COLLÈGE SAINTE-BARBE. — PREMIÈRES AMITIÉS.

1826-1828.

I

Depuis son retour de Stuttgard en 1820, M. le Comte de Montalembert siégeait à la chambre des Pairs. Dans toutes les occasions qu'il avait de se faire entendre, par exemple dans les affaires de la guerre d'Espagne, du milliard d'indemnité et du droit d'aînesse, il parlait en patriote et se montrait catholique si convaincu « qu'on eût pris, dit Lacordaire, pour un de ses ancêtres ressuscité d'un tombeau des croisades ». (1)

En 1827, il rentra dans la carrière diplomatique et fut nommé ministre plénipotentiaire à Stockholm. Mais on décida que Charles achèverait ses études à Paris et ferait sa rhétorique à l'institution Sainte-Barbe. Cette maison, située rue des Postes, est devenue, après 1830, le collège Rollin. Elle jouissait d'une excellente réputation justifiée par ses succès et par l'autorité de son supérieur, M. l'abbé Nicole. Nul doute que les relations bien connues de l'abbé avec la famille de Montalembert aient décidé le choix de l'établissement.

(1) *Notice sur le C^te^ Marc-René de Montalembert.*

Charles y entra au mois d'octobre 1826 et fut reçu avec cordialité par le supérieur et son frère Henri Nicole, que les élèves adoraient pour sa bonté. M. Bouillet, l'auteur du dictionnaire, MM. Poret, Lainé et Binet de Saint Preuve furent ses principaux professeurs. Quant à ses camarades, plusieurs se sont distingués dans la suite : il suffit de nommer M. de Melun, le général Fleury, aide de camp de Napoléon III, Alfred Nettement, Mgr du Marhallac'h qui pendant de longues années édifia le diocèse de Quimper, Victor Duruy et Désiré Nisard, de l'Académie française.

A cette époque, toute la jeunesse était libérale et faisait au Gouvernement de Charles X une guerre acharnée. Les journaux de l'opposition, *le Constitutionnel*, *le Globe* et *le Courrier français*, rédigé par Thiers et Mignet, pénétraient secrètement à Sainte-Barbe et circulaient de groupe en groupe. On les lisait avec passion, et il fallait se découvrir en prononçant les noms de Lafayette, de Béranger ou du général Foy. Dans les discussions, Montalembert ne se montrait ni le moins ardent ni le moins libéral. Il l'emportait par sa véhémence naturelle, ses nombreuses lectures, et sa connaissance du régime parlementaire anglais. Comme il savait par cœur les plus beaux discours de Fox et de Burke contre Lord Hastings, quand de sa voix vibrante il en récitait des passages, ses camarades l'applaudissaient. (1)

Mais bientôt tout changea. On s'aperçut que Montalembert était chrétien. Il ne cachait pas plus d'ailleurs ses idées religieuses que son libéralisme. Ce fut un scandale. Aussitôt les attaques et les railleries de pleuvoir. S'il y avait autour de lui quelques chrétiens, ils n'osaient se montrer. Beaucoup faisaient profession d'athéisme. Un jour, en philosophie, les élèves firent sortir leur maître, mirent aux voix la question de l'existence de

(1) V. *Lettres à un ami de collège*. Introduction.

Dieu, et Dieu n'obtint qu'une voix de majorité. De sorte que Charles se trouva presque seul contre tous. Il leur tint tête, il les brava deux années sans faiblir jamais. « Combien étions-nous de jeunes chrétiens, même dans les collèges les mieux famés, disait-il plus tard? A peine un sur vingt. Quand nous entrions alors dans une église, est-ce que la rencontre d'un de ces jeunes gens des écoles, d'un de ces hommes du peuple qui aujourd'hui remplissent nos temples, ne produisait pas presque autant de surprise et de curiosité que la visite d'un voyageur chrétien dans une mosquée d'Orient? » (1) Grâces à Dieu, nous n'en sommes plus là aujourd'hui. Et il faut en savoir gré à ces vaillants catholiques, tels que Montalembert et Ozanam, qui en affirmant résolument leur foi, en la défendant avec intelligence, ont tué le respect humain.

Rien de pénible pourtant comme cette lutte stérile et solitaire. Sous les dehors d'une fière attitude, et malgré la satisfaction intime de sa conscience, Montalembert souffrait. « Dans la conversation des jeunes gens que je fréquente, écrivait-il avec amertume, et qui sont ce qu'il y a de mieux, il y a une impiété et une impureté qui m'effrayent. » Pour échapper à l'ennui, il se réfugia dans sa cellule comme en une forteresse, se livrant à un travail acharné et appelant Dieu à son aide par la prière.

Charles demandait avant tout de rencontrer un cœur qui pût le comprendre. « *Nondum amabam et amari amabam*, répétait-il avec saint Augustin. Son âme était « plus éprise des suaves joies de l'amitié chrétienne que des lointains échos de la renommée ». Cette grâce inappréciable, Dieu la lui accorda.

Il y avait alors à Sainte-Barbe un jeune homme d'une excellente famille de province, fils d'une sainte mère et petit-fils d'un martyr décapité pendant la Révolution.

(1) *Des intérêts catholiques au XIX^e^ siècle.* T. V des Œuvres, p. 58.

Il s'appelait Léon Cornudet et était en philosophie. Depuis plusieurs années il défendait aussi la liberté de sa foi contre ses camarades incrédules. Naturellement les deux écoliers se rapprochèrent, et, comme ils avaient les mêmes croyances, la même élévation d'idées, les mêmes combats à livrer, une étroite amitié s'établit entre eux.

Bientôt, les récréations troublées par des camarades importuns ou par des absences nécessaires ne suffirent plus aux nouveaux amis pour épancher leurs sentiments. Ils résolurent de s'écrire quand il leur serait impossible de se rencontrer. De là une correspondance presque journalière, qui respire le plus juvénile et le plus religieux enthousiasme. Des mains filiales ont publié pour la jeunesse ces feuilles intimes : on ne saurait trop les en bénir. Il y a peu d'écoliers de dix-sept ans dont les lettres valent d'être publiées. Celles-là le méritent à tous égards. C'est un recueil précieux et unique. L'âme de Montalembert, l'une des plus belles de notre siècle, s'y révèle tout entière. On assiste au développement continu de ses brillantes facultés ; on y voit son esprit déjà plein de maturité et de vigueur s'élancer vers l'idéal. Ses opinions politiques sont déjà formées; ses idées littéraires et religieuses s'affirment nettes, précises et ne changeront plus tant qu'il vivra. *Qualis ab incepto,* c'est une des devises de Montalembert.

Comme il sent le prix de sa jeunesse et la nécessité de la bien employer! « Qu'elle est précieuse, écrit-il à son ami, cette jeunesse à laquelle nous attachons si peu de prix! Hélas! ils passent si vite, ils sont si peu nombreux, ces jours heureux où le cœur est encore dans toute sa fraîcheur, où toutes les impressions nobles et désintéressées l'élèvent et l'enflamment, où la vie est vraiment un bienfait, la sensibilité un bonheur! Nous nous blasons si vite sur tous les plaisirs, sur tous les sentiments; notre âme, notre cœur s'usent si souvent

comme notre corps, et les charmantes illusions du jeune âge font place si rapidement aux tristes réalités de la vie et de la corruption humaine! »

Aussi, Montalembert astreint-il ses journées à un règlement véritablement monacal. Voici son ordre du jour de philosophie. — Lever à quatre heures et demie. En gagnant cinq minutes chaque matin sur sa toilette, il a, au bout de l'année, traduit du grec les œuvres complètes d'Épictète. De cinq heures à six heures, il alterne entre l'étude de la philosophie grecque dans Xénophon et celle de l'histoire d'Allemagne dans Pfeffel. A six heures, après un court intermède accordé à un poète, il fait son devoir de mathématiques. A sept heures et demie, déjeûner et récréation avec ses condisciples. De huit heures jusqu'à dix, classe de mathématiques suivie d'une demi-heure de récréation. De dix heures et demie à midi un quart, étude ou classe de physique. Puis le dîner. A midi trois quarts, répétition de chimie deux fois par semaine, le mardi et le vendredi; les autres jours, récréation passée avec un ami. De deux heures à quatre heures un quart, classe de philosophie. A quatre heures un quart, goûter et récréation. De cinq à six, lecture d'ouvrages de philosophie. De six heures à sept heures et demie, devoir de philosophie. A sept heures et demie, récréation ou prolongation de l'étude dans sa chambre. A huit heures et demie, souper et prière. A neuf heures, notre jeune collégien rentré dans sa chambre, lit un poète grec ou latin, puis étudie l'histoire grecque dans Thucydide ou Xénophon jusqu'à dix heures. Alors, jusqu'à onze heures, c'est le tour de l'histoire d'Allemagne dans Pfeffel où dans Schiller. Un tel programme scrupuleusement rempli se passe de commentaires.

Mais c'est un caractère élevé, un cœur ardent, magnanime, débordant d'affection que nous montrent partout les *Lettres à un ami de collège*. Tout ce qui est

généreux le fait vibrer, tout ce qui est bas lui inspire de l'horreur : « Seul chrétien, seul sentimental, je n'entends autour de moi que de fades et grossières plaisanteries. Je me détourne avec dégoût et ennui de cette gaieté factice, de cette dissipation perpétuelle qui règne dans la plupart des sociétés de ce monde. Je me retourne vers le doux souvenir de ces entretiens charmants où l'amitié et la confiance n'ont point de bornes, où l'on jouit doublement des plaisirs de l'âme, les seuls qui existent véritablement, où l'on oublie ses peines en les partageant. » (1)

Il aimerait mieux mourir que de compromettre l'honneur de sa conscience : « Ne vaudrait-il pas mieux périr à la fleur de l'âge, jeune de sentiments et d'innocence, heureux par la seule anticipation du bonheur et de la gloire, que de s'éteindre tristement, après avoir vu toutes ses espérances déçues, s'être souillé peut-être par des passions impures, s'être abaissé aux idées d'intérêt qui souvent déshonorent l'âge mûr et la vieillesse, enfin après avoir survécu à tout ce qu'on a de plus cher au monde... » (2)

Quatre grandes passions le dominent, les plus hautes qui puissent faire battre un cœur humain, Dieu et son Église, la France et la liberté. Sans doute Charles est rempli d'ambition, mais son ambition, c'est de servir ces causes sublimes, de se dévouer et de se sacrifier pour elles. Au dessus de tout, dans son âme d'enfant, il place Dieu et l'Église. La religion inspire de plus en plus ses pensées et ses actes. Son amitié même n'a pas d'autre base. Dieu l'a créée, la prière l'entretient. « Ton souvenir, dit-il à Cornudet, n'est jamais plus présent à mon esprit que lorsque je pense à Dieu. » — « Ce qui me rassure le plus sur la durée de notre

(1) *Lettres*, p. 25.
(2) *Ib.*, p. 58.

amitié, c'est le *sentiment religieux* qui nous unit. Puissions-nous ne jamais la perdre, cette sainte religion! Puissions-nous par notre exemple mutuel nous raffermir dans ses doctrines sublimes, et qu'entre toi et moi elle soit, comme dit Bossuet, une *immortelle médiatrice!* » — « Nous montrerons au monde qu'on peut être chrétien sans être rétrograde et servir Dieu avec la noble humilité d'hommes libres... » — « Quelle douce chose que la prière! Quel bienfait inexprimable de notre religion! Quel plaisir pour moi de rassembler dans ma cellule, à Sainte-Barbe, le petit cercle de tous ceux que j'aime, de m'unir à ces personnes bien aimées par la prière, de me rappeler les vertus des absents, d'oublier leurs défauts et de m'occuper d'eux en m'entretenant avec Dieu!... » (1)

Le but de l'amitié n'est-il pas d'ailleurs le progrès des âmes dans la vertu? « Si tu veux me convaincre que tu accueilles favorablement mon amitié et ma confiance, j'exige de toi que tu sois inexorable sur tout ce que tu verras de répréhensible en moi et que tu m'avertisses *sans ménagements* sur-le-champ. C'est la meilleure preuve d'une amitié véritable et chrétienne; c'est à cette seule condition que je reconnaîtrai la tienne. Comme j'ai de nombreux défauts, tu ne manqueras pas d'occasions pour me donner des preuves de ta fidélité. » (2)

Mais Montalembert ne sépare pas dans son cœur la religion, la France et la liberté. « Qu'il serait beau, lui écrit Cornudet, de mettre la religion, cette religion sainte que nous professons, à la tête de cette belle révolution qui s'opère sans trouble et par la seule force des choses dans tous les esprits! Qu'il serait beau de montrer que la religion est la mère de la liberté!.. Sa base est assez large pour qu'elle puisse suivre les progrès de l'esprit humain, et moi, je voudrais qu'elle ne les suivît

(1) *Lettres*, p. 2.
(2) *Ib.*, p. 6.

pas, mais qu'elle les guidât ! » — Montalembert pense comme lui, mais il prévoit bien qu'après avoir fait triompher leurs idées, les libéraux deviendront persécuteurs. Alors il n'hésitera pas un instant.

« Ce ne sera plus la liberté et la Charte qu'il faudra défendre, écrit cet enfant de dix-sept ans; ce sera le christianisme, le catholicisme qui sera exposé aux attaques de l'impiété, du déisme, du protestantisme, enfin de tout ce qui est ennemi de la vraie religion. Je ne sais si Dieu appesantira sur la France le bras de sa colère, s'il lui fera acheter la possession de ses libertés par la perte de sa religion, ou s'il ne fera pas plutôt éclater sa grandeur et sa gloire en l'affranchissant et en la sanctifiant en même temps; tout ce que je sais, c'est que je me range du côté des défenseurs de la religion, quels qu'ils soient. La vérité est encore plus pour moi que la liberté, et mon ardeur et mon dévouement croîtront, s'il est possible, avec l'importance de la cause qui les réclamera. Tout ce que j'espère, c'est qu'il me sera permis de montrer, avant cette crise fatale, combien je redoute peu le pouvoir, combien j'adore la liberté. Mais, quoi qu'il en soit, je me transporte en esprit à ce moment où, séparé de ceux avec qui j'aurai combattu jusqu'alors, méconnu peut-être par ma patrie, je serai confondu avec ceux dont j'abhorre les principes politiques, mais qui auront pris pour bannière la croix de Jésus-Christ. Cette pensée m'attriste, mais elle ne me décourage pas. Tite-Live a dit qu'il fallait sacrifier à sa patrie non seulement sa vie, mais encore l'honneur; j'applique ces paroles à la religion, et, fort de ma conscience, me confiant en la miséricorde de mon Dieu, je tâcherai de mourir pour ma foi: car la calomnie survit rarement à sa victime, et la couronne du martyre me semble bien au-dessus même de celle du patriote. » (1)

(1) *Lettres*, p. 91.

Un jour que les parents de Cornudet ont *jeté du froid* sur son enthousiasme civil et religieux, Montalembert lui écrit, pour l'affermir, cette lettre admirable : « Il me semble que l'un des plus beaux privilèges d'un véritable ami est celui de servir pour ainsi dire de contre-poids à toute influence nuisible au bonheur commun, de soutenir son ami dans les résolutions vertueuses, comme de le consoler dans les malheurs, de partager avec lui à la fois les beaux sentiments et les peines du cœur.

« Trop souvent on étouffe dans le cœur des jeunes gens ces inspirations divines qui les élèvent au-dessus de la fange mortelle, qui nourrissent en eux ce sentiment d'oubli de soi-même, de dévouement à autrui qui fait leur gloire et leur bonheur. Je te citerai un exemple où l'on ne réussit point. A vingt et un ans, William Pitt était député de son pays; à vingt-trois, ministre des finances; à vingt-quatre, premier ministre. Il conserva cette dignité éminente pendant vingt-trois ans, à un petit intervalle près; et jamais la gloire et la prospérité de l'Angleterre ne furent plus éclatantes que pendant cette époque. Mais on ne dévoue pas impunément sa vie entière au service de la patrie : à quarante-sept ans, le corps du grand homme était épuisé. Son cœur, son esprit étaient jeunes encore de vertus et de talents; mais ses facultés physiques n'existaient plus : vingt-six ans de travaux et de fatigues les avaient complètement usées; il s'était sacrifié pour sa patrie. Aussi, lorsque en présence des deux chambres et de tout ce que l'Angleterre comptait de plus grand et de plus illustre, on descendit ses restes sacrés dans le caveau où reposaient ceux de son père l'immortel Chatham, le roi d'armes put s'écrier avec raison : *Non sibi, sed patriæ vixit.* Y eut-il jamais d'éloge plus sublime? Peut-on avoir un témoignage plus éclatant de sa vertu et de son patriotisme?

« Nous n'aspirons pas à égaler ce martyr du dévouement civique ; Dieu ne permet qu'à bien peu d'hommes de venir ainsi jeter dans tous les cœurs l'amour et l'admiration. Mais, sans égaler ses talents, ne pourrions-nous point égaler son patriotisme? Pourquoi nos concitoyens ne diraient-ils point sur nos tombeaux : *Ils ne vécurent point pour eux, mais pour la patrie?* Pourquoi ne pas nous sacrifier pour nos concitoyens, aujourd'hui que le dévouement est une qualité si rare, le vrai civisme une fonction si peu recherchée? Pourquoi ne pas mériter cet éloge, le plus beau qui puisse sortir de la bouche des hommes? En vivant pour notre patrie, nous aurons obéi à la voix de Dieu qui nous ordonne de nous aimer les uns les autres ; et comment pourrions-nous mieux aimer nos concitoyens, qu'en leur dévouant notre vie entière? Nous aurons ainsi vécu pour ce qu'il y a de plus beau et de plus grand dans le monde, la religion et la liberté... ». (1)

Avant même d'entrer au collège, dans un moment d'exaltation juvénile, Charles avait écrit et signé de son sang sa profession de foi religieuse et politique. Son ami l'en reprit doucement : « ... Tu es trop passionné, lui dit-il, tu seras malheureux... Songe un peu combien l'homme est sujet à être victime. Si jamais tu éprouves un désappointement, que deviendras-tu? Plus ton espérance aura été brillante, plus ta chute sera affreuse... » (2)

Cependant Léon Cornudet avait achevé sa philosophie ; les deux jeunes gens se séparèrent. Qu'allait devenir leur amitié? qu'allaient devenir surtout leurs généreux desseins? L'idée leur vint de prendre devant Dieu un solennel engagement de fidélité. Une poésie illyrienne, *les Probratimi* (demi-frères), où deux amis s'enchaînent pour la vie l'un à l'autre par un serment

(1) *Lettres*, p. 91.
(2) *Ibid.*, p. 12.

religieux, les avait enthousiasmés. Ils firent de même. Après avoir communié ensemble, Montalembert rédigea et tous deux signèrent ce pacte admirable, qu'on ne peut relire sans émotion, sans croire « qu'on a sous les yeux je ne sais quel parchemin oublié d'une croisade d'enfants ». (1)

« Dieu nous a comblés de bienfaits; il nous a fait naître dans un pays libre; il nous a mis en état de profiter des lumières de notre siècle; il a sanctifié notre vie par la religion; il l'a embellie par l'amitié. Notre reconnaissance ne pourra jamais égaler sa miséricorde; mais du moins pourrons-nous lui en donner un témoignage, en consacrant notre vie à sa gloire et à sa volonté...

« *Nous aimerons Dieu de tout notre cœur et notre prochain comme nous-mêmes.* Dans un siècle où l'on méconnaît les vérités sublimes du christianisme et où l'on se joue de ses mystères, nous sacrifierons toutes nos inclinations, nous surmonterons toutes les oppositions pour lui rester fidèles. Nous observerons exactement les lois divines, et le respect humain ne nous entraînera jamais à des complaisances coupables. Nous tâcherons de pratiquer une charité universelle et les malheureux seront toujours l'objet de nos soins et de notre compassion. Sincèrement convaincus, nous bannirons de notre esprit les doutes que pourrait y élever une raison faible et orgueilleuse...

« Nos mœurs seront exemptes de tout reproche; pratiquant ouvertement la religion et dévoués au culte de la liberté, nous ne souillerons pas cette sorte de sacerdoce par des désordres qui nous dégraderaient autant qu'ils nous rendraient malheureux...

« Aujourd'hui, nous avons confirmé cette consécration à Dieu et à la patrie, ce pacte d'amitié, par l'acte

(1) M. Cochin.

le plus auguste de notre religion. Nous l'offrons à Dieu dans toute la pureté de nos âmes, et nous espérons qu'il ne rejettera pas cet élan de deux jeunes cœurs vers la vertu, la liberté et l'amitié. »

II

Montalembert passa le mois de septembre 1827 à la Roche-Guyon, château des Rohan, hardiment construit sur un rocher qui domine le cours de la Seine, et entouré à perte de vue par de magnifiques forêts. Le jeune duc, héritier d'un des plus illustres noms de Bretagne et de France, était l'ami des Montalembert. On sait qu'il entra dans l'Église à la suite d'un événement tragique et douloureux. Il avait épousé une jeune fille charmante, M^lle^ de Serant. Un soir, au moment de partir pour un bal, la duchesse passa trop près du foyer; le feu prit à ses vêtements et la consuma elle-même dans d'atroces souffrances. M. de Rohan, après avoir été colonel des mousquetaires rouges, devint dans la suite archevêque de Besançon et cardinal, ce qui fit dire qu'il était voué au rouge. De manières affables et distinguées, d'une charité et d'une piété admirables, ce prélat d'ancien régime en avait gardé les idées absolues et le libéralisme lui faisait horreur.

Montalembert, dans ses lettres à Cornudet et à Rio, nous décrit son voyage et son séjour à la Roche-Guyon. Rien de pittoresque comme l'arrivée. Il se trouve en voiture publique avec de gros cultivateurs et des paysannes : les uns dormaient, les autres bavardaient entre elles. « De Mantes à la Roche, dit-il, je suis venu en carriole menée par une jeune paysanne des environs. La veille, j'avais vu Michelet qui m'avait beaucoup parlé de l'utilité et du devoir qu'il y avait pour tout homme éclairé de communiquer les lumières. Je me mets à entamer une discussion tour à tour théologique, morale et politique. Oh!

tu aurais ri de bon cœur si tu m'avais vu dans le fond de ma carriole, gesticulant et employant toutes mes ressources rhétoriciennes pour convaincre les faibles esprits de ma conductrice. Je réussis à lui démontrer que, dans son état d'obscurité et de pauvreté, elle était tout aussi heureuse que moi, et ensuite que l'état des classes inférieures était bien meilleur qu'avant la Révolution. Après avoir gagné ces deux points, je tombe sur M. de Villèle. Mais il paraît que l'esprit de la brave fille se bornait à des généralités : car elle se brouilla entièrement dès que je commençai à particulariser. Toutefois j'arrivai à la Roche tout fier : car je sentais que j'avais rempli un devoir, que j'avais communiqué des lumières. » (1)

Charles est reçu à la Roche-Guyon de la façon la plus gracieuse. Les vertus du duc de Rohan lui inspirent beaucoup de respect; ses bontés une vive reconnaissance. Ce qui l'impressionne le plus, ce sont les cérémonies religieuses, car, on l'a dit avec raison, le châtelain de la Roche n'a guère que l'ambition d'un maître de cérémonies. L'idéal pour lui serait de diriger sous la pourpre cardinalice les solennités de Saint-Pierre. La société est nombreuse et choisie; mais les idées y respirent une grande exagération politique et religieuse. Trop franc pour dissimuler, Montalembert découvre vite ses propres sentiments : « Les suites ont été telles que je m'y attendais, écrit-il à Rio; on a traité de chimères les idées auxquelles j'ai fait vœu de consacrer ma vie; on a couvert de railleries insultantes les hommes que j'ai coutume d'entourer de mon respect et de ma vénération, et, au nom d'une religion qui a introduit la vraie liberté dans le monde, on me prêche l'arbitraire et l'ancien régime. Vous concevez bien que de pareilles attaques ne sont rien pour moi. Si j'étais seul au monde de mon opinion, je ne sais si je voudrais

(1) *Lettres*, p. 43.

y renoncer; mais aujourd'hui je ne désespère pas de trouver des hommes qui comme vous et moi prennent pour mobile de leur conduite Dieu et la liberté. » (1)

Montalembert n'a pas à chercher loin pour en rencontrer. A la Roche même, il trouve un nouvel ami. M. Gustave Lemarcis, plus âgé que lui de quelques années, possède un esprit supérieur, un cœur ardent, dans un corps frêle et languissant déjà touché par la mort. Les deux jeunes gens s'entretiennent entre eux; leurs opinions sont les mêmes et la ressemblance des idées amène vite le rapprochement des âmes. « Depuis le jour, lui disait-il plus tard, où je vous serrai la main dans une des profondes embrasures de la Roche-Guyon, j'ai toujours cru que nul ne serait plus d'accord avec moi que vous sur tous les points. » (2) Aussi promettent-ils de se revoir à Paris; nous les y retrouverons. Parmi les hôtes du château, Montalembert remarque encore un séminariste à la physionomie distinguée, qui deviendra plus tard un de ses meilleurs amis, l'abbé Dupanloup ; mais alors ils se parlent à peine.

Pour Charles, le bonheur consiste à se perdre au fond des bois, un livre à la main, dans de longues et solitaires promenades. « Vois un peu ce que j'aurai lu pendant le mois que j'aurai passé à la Roche : d'abord Byron tout entier, ce qui n'est pas peu de chose; Delolme, *de la Constitution anglaise*, livre excellent et très important; l'*Odyssée* en entier, vingt-quatre chants, un par jour; Thomson; Cowper; les lettres de Pline; les *Lettres Provinciales;* la *Vie de saint François Xavier*, par Bouhours, que le duc m'a forcé de lire; trois volumes du *Mercure;* enfin la partie poétique de l'*Excerpta* grec. Qu'en dis-tu? » (3)

(1) Montalembert à Rio, 7 septembre 1827, lettre communiquée par M^me^ Gurdon, née Rio.

(2) Montalembert à G. Lemarcis, 4 avril 1830.

(3) *Lettres*, p. 66.

Quand il est fatigué de lire, il monte sur un tertre, et, préludant à ses triomphes oratoires, interpelle avec véhémence les grands arbres de la forêt : « Tu rirais bien si tu me voyais livré, pendant mes promenades, à une de mes occupations favorites, la déclamation. Souvent, au milieu d'un bois, je commence une improvisation fougueuse contre le ministère, et puis, avec ma vue basse, je tombe nez à nez sur quelque bûcheron ou quelque paysanne, qui me regardent d'un air ébahi et me croient sans doute échappé d'une maison de fous. Moi, couvert de honte, je me sauve à toutes jambes, puis je recommence à gesticuler et à déclamer. » (1)

III

Au retour de la Roche, Montalembert reprit la vie de collège. Cette vie n'était pas pour lui sans plaisirs. Chaque semaine, il sortait chez sa vieille tante, M^me^ de Montalembert, veuve de l'ingénieur, ou chez M^me^ de Davidoff, « femme excellente, dit-il, qui remplace ma mère auprès de moi ». Avec Cornudet, il assistait aux grandes cérémonies religieuses, aux représentations du théâtre anglais où l'on jouait Shakespeare et aux débats de la Chambre des pairs qu'il jugeait « d'une médiocrité effrayante ». Les deux amis avaient aussi leurs pauvres qu'ils visitaient assidûment. A chaque sortie, Montalembert ne manquait pas de leur porter, à l'un ou à l'autre, quelque secours. « Notre vieux menuisier a toujours l'air de se bien porter, écrit Cornudet; il m'a demandé si nous étions malades, afin qu'il pût changer ses prières et prier pour la *conversion* de notre santé. »

Dans le salon de M^me^ de Davidoff, Charles rencontrait souvent M. Rio, alors professeur d'histoire au lycée Louis-

(1) *Lettres*, p. 63.

le-Grand. « Il me plaît de plus en plus, écrivait Montalembert. Je sais qu'il est très religieux et personne ne pourrait douter de son indépendance. » A l'époque des Cent Jours en effet, n'avait-il pas, jeune collégien de Vannes, refusé nettement, par fidélité à ses idées, de saluer l'aigle impériale, puis, devant les violences des bonapartistes, entraîné ses camarades, tenu avec eux la campagne pendant près d'un mois, et, au retour des Bourbons, reçu à dix-sept ans la croix d'honneur? Rien ne touchait Montalembert comme cette juvénile et héroïque équipée. (1) De son côté, M. Rio appréciait toute la valeur de Charles : « Malgré votre jeune âge, lui écrivait-il, vous offrez des garanties suffisantes à ceux qui vous aiment de la bonne manière... Vous êtes le seul avec qui je sympathise pour les sentiments et les opinions à la fois. Ce dernier chapitre est pour moi la condition *sine qua non* de l'amitié. » (2)

De nouveaux amis viennent d'ailleurs s'ajouter aux premiers : ce sont d'Herbelot, Saint-Laumer et surtout Gustave Lemarcis. Charles l'avait entrevu à la Roche-Guyon; il le fréquente beaucoup à Paris, et leur amitié devient chaque jour plus étroite. « C'est avec avidité, avec ravissement, lui écrit-il, que je m'attache à tous ceux chez qui je crois découvrir une véritable sympathie pour mes opinions religieuses et morales. » Aussi bien, pour donner à ses chères opinions plus de chance de vaincre, Montalembert rêve-t-il de grouper ceux qui pensent comme lui. Il présente son

(1) Chateaubriand a écrit au sujet de cette petite Chouannerie :

« Pendant les Cent-Jours, dans la terre du royalisme, apparut tout à coup une armée d'enfants : les vieux avaient vingt ans, les jeunes en avaient quinze.

« Tout ce qui se trouvait entre ces deux âges, parmi les élèves du collège de Vannes, échangea ce qu'on peut posséder au collège de quelque valeur contre des armes, et courut au combat. Quinze ou vingt élèves furent tués; les mères apprirent le danger en apprenant la mort et la gloire. » *Mémoires d'Outre-Tombe.*

(2) Rio à Montalembert, 1er septembre 1827.

nouvel ami à l'abbé Busson d'abord, puis à Cornudet et à M. Rio. Il conçoit l'idée d'une association de jeunes gens, « d'une espèce de *congrégation libérale*, formée par tous ceux qui regardent la religion comme nécessaire à la liberté et la liberté comme nécessaire à la religion. » (1) Mais les événements se chargent vite de déjouer ce généreux dessein. Lemarcis avait une jeune sœur qu'il adorait. Au mois d'avril 1829, elle est foudroyée par la maladie. Pendant cette cruelle épreuve, Montalembert ne quitte guère son ami, il obtient de le voir chaque jour, il l'accompagne au cimetière et leur mutuelle affection se trouve ainsi consacrée par la douleur et par la mort. « Et moi aussi, remarque Montalembert avec un triste pressentiment, j'ai une sœur que je pourrais perdre! — O mon ami, répond Lemarcis, puissé-je n'avoir jamais de pareils devoirs à vous rendre! »

Bientôt Lemarcis, atteint lui-même du mal qui a emporté sa sœur, est obligé d'aller chercher en Italie un ciel plus clément. Cette première séparation est très pénible à Montalembert. « Il est possible, lui écrit-il, qu'une longue absence puisse ralentir notre correspondance, mettre de la diversité dans nos goûts et nos opinions, concentrer notre intérêt sur des objets différents. Mais pourra-t-elle jamais ralentir le feu du cœur qui nous consume et qui nous unit; pourra-t-elle exercer quelque influence sur cette noble sympathie qui est la plus sûre garantie de notre affection? Ne le croyez pas, mon ami : nos deux cœurs se comprendront, s'aimeront d'un bout de l'univers à l'autre, parce qu'ils seront toujours ouverts aux mêmes émotions, parce que nous avons prié et pleuré ensemble, parce que la douleur et l'espérance sont longues comme la vie... » (2)

(1) Montalembert à G. Lemarcis, 2 décembre 1827.
(2) Montalembert à G. Lemarcis, 8 mai 1828.

Cependant Montalembert continue ses études philosophiques avec l'activité et la conscience qu'il apporte à toutes choses. Chaque semaine il assiste au cours de Cousin : « Il a été admirable, écrit-il le 17 juillet ; il a montré la nécessité de l'éclectisme en politique comme en philosophie ; il a proclamé les idées les plus hautes sur la Révolution française, ses causes, et ses suites, et a fait de la Charte le plus magnifique éloge. « Il n'y a eu, dit-il, ni vainqueurs ni vaincus à Waterloo. La Charte seule est sortie victorieuse de ce combat. » Je n'ai jamais vu d'enthousiasme au-dessus de celui qu'il a excité. » (1) Charles ne se contente pas d'assister aux cours de Cousin, il va le voir, il lui adresse de longues dissertations et le philosophe, frappé de sa merveilleuse intelligence, le traite en disciple préféré. « Je suis resté deux heures avec lui, écrit le jeune étudiant... Il est impossible d'être plus aimable... il m'a embrassé avec tendresse en partant. » — « Fort bien, lui écrit Cousin, lorsque Montalembert lui adresse ses dissertations, fort bien ! Continuez. Envoyez-moi beaucoup de lettres semblables ; je vous y invite de la manière la plus pressante... Allez jusqu'à la fin... puis venez me voir et nous causerons ensemble des difficultés qui vous arrêtent. » (2)

Le 2 août 1828, Charles subit avec succès devant MM. Guizot et Villemain, l'épreuve du baccalauréat. En rhétorique il a obtenu le second prix d'honneur au Concours général. Il n'a pas le même bonheur en philosophie, ce qui le contrarie infiniment. Une couronne d'honneur à la fin de ses études, nous avoue-t-il, l'eût rendu bien heureux. Il assiste cependant à la distribution du Concours pour applaudir ses camarades, mais il en revient le cœur très gros, n'ayant pour se consoler que le vers du poète :

« Grâce aux dieux mon malheur passe mon espérance, »

(1) *Journal intime*, 17 juillet 1828.
(2) Cousin à Montalembert, 4 juin 1828.

et la conscience que dans les huit collèges de Paris personne n'a mieux travaillé que lui.

La dernière nuit de Montalembert à Sainte-Barbe est pleine de tristesse. Un ordre de son père vient d'arriver l'appelant en Suède, et cette décision bouleverse tous ses projets d'étude. Il s'afflige aussi de quitter pour toujours cette chère cellule, témoin de son énergique travail et de ses ferventes prières. « Jamais on n'a été plus heureux que moi au collège », dit-il. En effet, sans parler de l'affectueuse sollicitude de ses maîtres, n'a-t-il pas agrandi son esprit, fortifié son cœur; n'a-t-il pas goûté les joies délicieuses d'une amitié partagée? « Maintenant, que vais-je devenir? Je sens que mon enfance, que mon adolescence est finie... *Je me fais vieux*... Mes plaisirs diminuent tous les jours... Ah! puissé-je du moins ne jamais perdre, ne jamais oublier ni la simplicité, ni l'enthousiasme de l'enfance!.. »

Et, à genoux dans sa cellule, le jeune chrétien demeure longtemps en prière, les yeux de l'âme fixés sur le sombre avenir. Il voit le faux libéralisme déclarer à l'Église de Dieu une guerre acharnée; il se voit lui-même entraîné sur le champ de bataille des idées. « Quel rôle jouerai-je dans ces combats? se demande-t-il avec angoisse. Comment concilier mon ardent patriotisme avec mon attachement invincible à la foi de mes pères? O mon Dieu, guidez-moi, éclairez-moi... Je vous remercie de m'avoir fait traverser ces deux années d'épreuves religieuses, sans que ma foi subît la plus légère atteinte... Daignez me continuer vos bienfaits pour l'avenir. Puisse votre miséricorde croître comme mes besoins! » (1)

(1) *Journal intime*, 10 et 14 août 1828.

CHAPITRE III

LE VOYAGE EN SUÈDE.

Avoir dix-huit ans, un idéal sublime à atteindre, et se sentir arrêté, détourné de sa voie par les nécessités de la vie, voilà ce qui remplissait de mélancolie le cœur de Montalembert. « J'ai tant travaillé, tant aimé, pendant ces derniers neuf mois, que mon cœur et mon esprit s'effrayent également de leur oisiveté future... Ma mère me parle de voyages à Pétersbourg et en Norwège. Je voudrais, pour ma part, que la Scandinavie et la Sarmatie fussent encore au pouvoir des Goths et des Huns inhospitaliers. On ne pourrait pas alors aller y perdre sa jeunesse. » (1)

I

Montalembert quitte Paris le 26 août 1826 et jouit, malgré tout, de son voyage. Rien n'échappe à son regard attentif et à son âme d'artiste. Chaque soir, il écrit ses impressions dans son *Journal* intime. Et ces notes très complètes constituent une géographie vraiment attrayante des pays qu'il a parcourus. C'est ainsi qu'il nous dépeint tout d'abord la fertilité des campagnes fla-

(1) Lettre à Lemarcis, juillet 1828.

ndes, les monuments de Bruxelles et d'Anvers, et riginalité de la Hollande, avec « ces routes étroites couvertes de gazon, ces innombrables canaux, ces amps et ces maisons environnées d'eau ou de marais, s mâts de navires paraissant au milieu des arbres et es toits, et surtout cette propreté universelle. » A Amsrdam, Charles étudie longuement les chefs-d'œuvre lu musée, et nous donne en détail les motifs de ses préférences et de son admiration. Près de Hambourg, il visite e tombeau de Klopstock, et s'assied sous le chêne où Burger composait ses chansons. Les lacs et les forêts du Holstein l'enchantent : « Je n'imagine pas un pays où l soit plus agréable de vivre, dit-il... Mes jouissances nt été pures et douces : il ne m'a manqué qu'un ami le cœur pour les partager... » (1)

Combien délicieuse est la traversée de Kiel à Copenhague ! « Je me suis couché sur le pont par la plus belle nuit du monde. La Baltique, qui n'a ni flux ni reflux, n'est guère agitée que par quelques courants; ussi on y navigue de la manière la plus agréable : les ndes sont d'une couleur noire très prononcée... La oute du bateau passe entre les îles nombreuses qui rment l'archipel Danois, toutes plus pittoresques les nes que les autres. Parsemées de villages, de clochers, moulins, les forêts y descendent jusqu'au bord de mer, et les arbres superbes qui les composent semlent sortir du sein des flots. » (2)

A Copenhague, « le célèbre M. Rask, qui sait vingtnq langues sans savoir le français », lui fait les honeurs de sa bibliothèque et de ses manuscrits runiques orientaux; le professeur Thomsen le guide à travers musée des antiquités celtiques et scandinaves, « qui re une des collections les plus remarquables qu'on

1) *Journal intime*, 9 septembre 1828.
2) *Journal*, 12 septembre 1828.

puisse imaginer ». La ville elle-même, — son histoire, ses églises, ses différents quartiers, ses habitants, ses ateliers, ses arsenaux, — est minutieusement décrite par le jeune voyageur. Mais tout cela ne suffit pas à remplir son âme. « Voilà le troisième dimanche, écrit-il, que je passe sans prendre part aux cérémonies de mon culte, et malgré les distractions du voyage, mon cœur se reporte avec amour au milieu des temples de ma patrie : j'y ai laissé la paix et l'amitié. » (1)

Enfin, Montalembert entre en Suède et, longeant les bords de la Gotha, s'avance dans l'intérieur du pays. « La nature est âpre et inculte; d'immenses rochers de granit, à peine parsemés de quelques broussailles, bordent les deux côtés du fleuve et persuadent au voyageur, habitué aux moelleuses ondulations du Holstein et de Séeland, qu'il est transporté sous un climat plus rude et sur une terre moins favorisée du Ciel. »

Cependant, si Montalembert apprécie les beautés de la Suède, il en juge très sévèrement les habitants. C'est du dégoût que lui inspirent tout d'abord les Suédois. « Le peuple, dit-il, est parvenu au dernier degré de la dégradation. Il n'y en a pas où l'ivrognerie et la débauche soient plus en honneur, autant dans les hautes que dans les basses classes. » Mais cette impression n'est ni juste ni définitive. Six mois plus tard, Charles se rétractera lui-même. « Je commence, écrit-il, à devenir plus indulgent pour les Suédois. Leur pauvreté et leur dénuement méritent la compassion plutôt que le mépris; puis je crois que l'esprit public se forme graduellement; il y a, parmi la noblesse, des jeunes gens qui ont voyagé, qui ont des idées élevées. Les bourgeois sont déplorables, mais les paysans ont beaucoup d'énergie et de sens commun. » (2)

(1) *Journal*, dimanche, 14 septembre 1828.
(2) Lettre à Lemarcis, 17 février 1829.

Nous ne pouvons suivre Montalembert dans toutes les descriptions qu'il nous donne de la Suède. Au mois de mars 1829, il entreprend avec M. de Tallenay, attaché d'ambassade, une excursion en Dalécarlie. Il fait le voyage à la suédoise, en traîneau découvert, couché tout de son long sur du foin et enveloppé de peaux de mouton. Bien des mésaventures lui arrivent, soit que ses chevaux s'emportent et le renversent dans des fossés pleins de neige, soit que les voyageurs doivent loger dans des auberges dégoûtantes, remplies de fumée et infestées de vermine. Revêtu de la camisole du mineur et couvert d'un chapeau « où s'était incrustée la transpiration d'au moins cinq à six générations successives », Charles descend jusqu'au fond des mines célèbres de Sala, dont les grands murs noirs lui font l'effet d'un cercle de l'enfer de Dante. Dans les ténèbres, il entrevoit les figures hâves et blêmes des mineurs qui tiennent des torches allumées entre les dents pendant qu'ils voiturent le minerai : « ils semblent, dit-il, devoir être les plus malheureuses gens du monde et forment cependant une des classes les plus considérées et les plus indépendantes de la nation suédoise. » (1)

Montalembert explore aussi, à 840 pieds sous terre, les galeries de Fahlun, attiré par le souvenir de ces héroïques mineurs dalécarliens qui se révoltèrent quatre fois avec acharnement et luttèrent jusqu'à la mort pour défendre la foi de leurs pères contre le luthéranisme de Gustave Wasa. Upsal, la plus vieille cité de la Suède, la patrie de Linné, avec sa cathédrale, son université, sa bibliothèque de cent mille volumes et ses manuscrits précieux, l'intéresse vivement. Mais par-dessus tout, il admire, il aime Stockholm, « la ville la plus pittoresque du monde », bâtie entre la mer et le lac

(1) *Journal*, 10 mars 1829.

Mœlar, d'une variété d'aspects infinie, mélange impossible à décrire de palais, de forêts, d'eau et de rochers.

II

Là du moins, Montalembert va-t-il goûter les joies de la famille? Le laissera-t-on libre de travailler et d'étudier? Il ne rencontra pas près de sa mère l'opposition qu'il redoutait sous ce rapport. A peine reconnut-il sa sœur. Il l'avait quittée tout enfant; il la retrouvait d'une beauté parfaite, d'un cœur excellent, d'un esprit vif et pénétrant. Une douce intimité s'établit entre eux. « Chose étrange, nous dit-il, ses traits offrent une ressemblance frappante avec ceux de la jeune infortunée qu'une mort si cruelle enleva, il y a peu de mois, à sa famille et à son frère. » (1) Hélas! la mort achèvera bientôt cette ressemblance.

M. de Montalembert témoigna à son fils la plus vive tendresse. Tout ce qu'il en apprenait le comblait de joie et d'espérance. Volontiers adopta-t-il la ligne de conduite que lui indiquait M. l'abbé Busson. « C'est avec peine, lui écrivait ce vénérable prêtre, que je vois cet enfant quitter Paris; je l'aime presque comme si j'étais son père. Habitué que je suis à le voir souvent, je souffrirai de son absence. Cela me fait mieux sentir avec quel plaisir vous le serrerez dans vos bras et quel a dû être votre empressement à le rappeler auprès de vous. Félicitez-vous d'avoir un tel fils; il sera, je le dis sans aucun doute, la gloire et la consolation des auteurs de ses jours. La religion, la patrie, trouveront en lui un appui, un défenseur. Je ne suis point prophète et je ne prétends pas

(1) Mlle Lemarcis, dont la mort, au mois d'avril précédent, avait vivement affecté Montalembert.

faire de prédictions, mais il faut que les causes aient leur effet... Telles ont été jusqu'ici ses dispositions au bien, que l'on peut croire qu'elles ne changeront jamais. Elles se fortifieront au contraire et produiront enfin des réalités...

« Ce serait dommage s'il ne pouvait continuer pendant quelque temps encore de s'appliquer profondément à la culture des sciences et au développement de son intelligence, et il est vrai qu'à son âge, quelque avancé que l'on soit, on n'est guère qu'au début de sa carrière. Je dois vous dire, monsieur le comte, puisque votre lettre m'y autorise, que Charles a vu avec un peu de peine l'ordre qui le rappelle à Stockholm, non qu'il n'eût un vif désir de vous revoir, car il vous aime tendrement, mais parce qu'il a craint la dissipation de la vie qu'il lui faudra mener. Cette crainte l'a rendu malheureux. J'ai tâché de le rassurer. Je lui ai dit que cette disposition était bonne, et que vous l'apprécieriez d'autant plus qu'elle est plus rare dans les jeunes gens de son âge; que loin de la contrarier, vous lui fourniriez, au contraire, les moyens d'en suivre l'impulsion et que, joignant l'expérience du monde à la théorie de la science, il ferait des progrès plus rapides et plus sûrs. J'ai cru qu'en lui parlant de la sorte, j'interprétais vos sentiments et que je ne serais pas désavoué. Charles me paraît être entré dans les espérances que je lui donnais. Il compte surtout qu'il lui sera permis de revenir à Paris à l'époque fixée par vous pour son retour. Il brûle de reprendre la suite des études qu'il a commencées et d'entrer dans de nouveaux cours. Oserai-je vous le dire, il me semble qu'il serait dangereux de contrarier trop ce jeune homme dans ses goûts... » (1)

Mais l'épreuve de Montalembert, ses « bêtes noires »,

(1) Lettre de l'abbé Busson, 24 août 1828. Papiers de la famille de Montalembert.

comme il les appelle, furent les fêtes et les réceptions. « Jamais je n'ai trouvé de plaisir dans la société que l'on a décorée du nom de *grand monde*. Je m'y suis toujours senti déplacé; je croyais y être à charge à d'autres et je ne savais que trop que j'y étais à charge à moi-même. »

Impossible d'y échapper cependant, à cause de la situation de son père. Il parut donc dans les salons de Stockholm, l'air grave, ennuyé, pensant à autre chose. Dans son *Journal*, il reconnaît que les dames suédoises raillaient sa sauvagerie hautaine. « Tout le monde se moque de moi, je n'entends résonner que les noms de *globiste*, doctrinaire, jeunesse ardente, présomptueuse et folle. » La comtesse d'Ugglas lui avoua qu'elle l'avait trouvé « pédant et altier », et cet aveu piqua beaucoup l'amour-propre de Charles. Un jour il fait l'éloge d'une jeune personne avec qui il a pu soutenir une conversation sérieuse tout en dansant un quadrille. Ajoutons cependant que Montalembert finit par se départir de sa première réserve et se fit bientôt de solides amitiés dans les rangs de la haute société suédoise. Parmi ces relations, il convient de nommer la comtesse d'Ugglas, née Stedingk. Charles dut à cette femme distinguée d'esprit et de cœur les meilleures joies de son séjour en Suède; il conçut pour elle une chevaleresque affection qui ne se démentit jamais.

Quelques jours après son arrivée, le fils de l'ambassadeur de France dut paraître à la cour et porter ses hommages au roi Bernadotte. Rien ne répugnait à Charles comme cette cérémonie, et après une lutte vigoureuse, il obtint de son père d'être présenté comme simple bourgeois et en visite du matin. « Hier, écrivait-il, ma mère m'a mené en bourgeois et sans cérémonie au château, où j'ai eu l'*ineffable* honneur d'être présenté à Sa Majesté Charles XIV Jean, roi de Suède et de Norwège, des Goths et des Vandales, et à son auguste

épouse, Bernardine-Eugénie-Désirée. Le roi a fort bonne tournure et un air extrêmement jeune, malgré ses soixante-quatre ans. C'est certainement celui de nos soldats de fortune qui a l'air le plus distingué. En parlant, il a un accent gascon très désagréable. Il descend, en effet, d'un avocat de Pau. Quant à la reine, c'est une très bonne femme et sans prétentions, mais une des femmes les plus communes qu'il soit possible de voir. Elle est fille d'un négociant de Marseille, Clary. Bonaparte en a été, dit-on, très amoureux dans son jeune temps. Tous deux se sont montrés aimables pour moi... » (1)

A cette époque, Bernadotte s'inquiétait des visées du prince Gustave, fils de son avant-dernier prédécesseur Gustave IV. Ce jeune homme ayant pris, à l'occasion de son futur mariage, le titre de prince de Suède, Charles XIV Jean s'adressa personnellement aux souverains ses alliés, pour protester contre cette usurpation prétendue. Quand M. de Montalembert, ministre de France, eut reçu la réponse autographe de son maître, il eut avec le jacobin couronné une conversation curieuse que Charles nous a conservée dans son journal :

« Je n'oublie pas que je suis Béarnais, que je suis né sujet de Charles X, lui dit le roi. Si le trône des Bourbons était menacé, je dirais à mon fils : « Prends cette « couronne pour laquelle je t'ai élevé, tu la conserve- « ras si tu en es digne. Et alors, emportant mon épée, je « volerais à la défense du roi de France. »

M. de Montalembert s'inclina, mais il était trop avisé pour prendre au sérieux cette gasconnade, débitée d'ailleurs avec un accent et un clignement d'yeux tout particuliers. Le ministre de France lui ayant parlé ensuite des dotations poméraniennes réclamées par plusieurs généraux de Bonaparte, le roi se prononça contre leur demande avec la plus violente indignation :

(1) A Cornudet, 26 octobre 1828.

« Avec la justice, s'écria-t-il, on obtiendra tout de moi; mais qu'on se garde bien de me demander des concessions : plutôt que de céder à la force, j'aimerais mieux, comme Samson, arracher une de ces colonnes et faire écrouler mon palais sur ma tête! » Ce disant, Bernadotte saisit une des colonnes de son appartement et sembla vouloir l'ébranler.

Et comme le diplomate gardait le silence, Sa Majesté reprit : « Je ne suis qu'un roi exilé sur le trône, monsieur le comte, mais j'ai du courage. Songez que j'ai regardé la France en face, que j'ai eu pour ennemis ces soldats qui ont fait ma gloire, et dont le sang était monté jusqu'à mes genoux. Après cela, croyez-moi, on n'a peur de rien! » Et Charles XIV Jean termina ses rodomontades en disant : « Je sais bien que je n'ai pas l'éloquence des cours ni de la tribune, mais j'ai celle du bivouac, celle qui parle au cœur. » (1)

Le passé de Bernadotte, son caractère peu honorable, ne disposent pas Montalembert à la bienveillance. L'attitude équivoque du roi, le mépris que cet ancien républicain affecte pour la liberté remplissent d'indignation le jeune libéral : « Conçoit-on, écrit-il, que Bernadotte ait dit à mon père : « Ah! si j'étais roi de « France avec 1200 millions et 300.000 hommes, je me « moquerais bien de vos Chambres! » La Suède est vraiment à plaindre d'avoir détrôné la race antique de ses rois, pour aller prendre un parvenu qui épouse avec acharnement tous les vieux préjugés de l'oligarchie. » Aussi Charles ne paraît-il au palais que le moins possible et avec répugnance. Il trouve les fêtes de la cour « royalement ennuyeuses ». En revanche, il étudie avec le plus vif intérêt les institutions politiques de la Suède, l'organisation et le fonctionnement des États-généraux composés des députés de la noblesse, du clergé, de la

(1) *Journal*, 14 décembre 1828.

bourgeoisie et des paysans. Voici en quels termes saisissants il décrit, pour son ami Lemarcis, la première séance de la diète.

« Il y a environ quinze jours j'ai assisté à l'ouverture des États-généraux du royaume : ce spectacle si intéressant restera longtemps gravé dans ma mémoire. Il me faudrait votre imagination pittoresque et votre plume éloquente pour pouvoir vous en donner une juste idée. Figurez-vous, au fond d'une salle immense et sous un dais magnifique, un trône d'argent massif, présent fait à Christine par un de ses amants, Lagardie ; figurez-vous sur ce trône revêtu d'un manteau royal et la couronne de Gustave Wasa sur la tête, un sergent français né au pied des Pyrénées, que la république nourrit de sang et de victoires et qu'une longue suite de révolutions poussa vers le nord pour le faire régner sur le peuple le plus ancien de l'Europe. A ses pieds, *les seigneurs du royaume* et les chevaliers des Séraphins, vêtus de l'antique costume national, semblent attendre sa volonté ; des cavaliers équipés comme au temps de Gustave-Adolphe lui servent de garde ; et autour de son trône se tient respectueusement debout une cour nombreuse et brillante, mais où ses yeux chercheraient en vain un confident, un compatriote. Son maintien est impassible, sa figure immobile ; rien ne trahit les émotions d'orgueil, de surprise et de satisfaction qui doivent dévorer son âme ; il semble étranger à cette scène dont il est le principal acteur ; seulement quelques regards lancés de temps en temps vers la tribune diplomatique semblent destinés à s'assurer qu'il y a là vingt témoins qui vont sur-le-champ envoyer aux extrémités de l'Europe la narration de ces pompes royales.

« Debout devant lui sont les représentants de la nation qui attendent en silence la proclamation de ses volontés : une noblesse nombreuse et toute militaire éclipse entièrement le petit nombre des députés du clergé, de

la noblesse et des paysans. Bientôt un jeune homme, que l'on reconnaît à sa couronne gothique et à son manteau royal pour l'héritier du trône, se lève et parle à la nation au nom de son père, car le monarque ne parle ni ne comprend la langue du peuple qui l'a élu. Un ministre s'avance alors et expose à l'assemblée l'état du royaume; puis le grand maréchal de la noblesse, le primat de la Suède, et les orateurs des bourgeois et des paysans, viennent tour à tour baiser la main royale et prodiguer des éloges et des flatteries à leur souverain, sans obtenir un seul sourire ou même un regard moins indifférent. Enfin la noblesse défile en sortant devant le trône; on voit les chefs des plus grandes familles, les Brahe, les Oxenstierna, les Stemback, les Lewenhaupt, les descendants de ces hommes qui ont un moment effrayé l'Europe et qui ont tant de fois changé la face de leur patrie, se courber humblement devant le soldat étranger qu'ils se sont donnés pour maître; et le monarque, ne daignant pas admettre les autres ordres au même honneur, se lève de son trône et sort de l'assemblée, sans avoir prononcé une seule parole.

« En vérité, pour bien rendre une pareille scène, il ne faudrait rien moins que la plume de Walter Scott ou de Chateaubriand... » (1)

Plus que cette mise en scène, l'œuvre même des États attire l'attention de Montalembert. Il se fait présenter au chef de l'opposition constitutionnelle, le baron d'Anskarsward, qui l'accueille avec sympathie et dont il fait ce bel éloge : « On l'a toujours vu le premier sur la brèche, quand il s'est agi de défendre les libertés ou l'honneur de la Suède, soutenir avec une rare éloquence une lutte qui ne lui offrait pas la plus faible perspective de succès et s'associer autant par ses écrits que par ses discours aux intérêts méconnus et oubliés qu'il s'est chargé

(1) Lettre à G. Lemarcis, 28 novembre 1828.

e revendiquer... Tout Français doit ressentir un intérêt articulier pour celui qui, en 1813, encourut une disrâce qui n'a point cessé, pour avoir plaidé avec trop e chaleur la cause de la France menacée par l'Euope. » (1)

Grâce à l'appui d'Anskarsward, Charles pénètre dans jeu des partis; il saisit leurs intérêts opposés, il suit s travaux de la diète, analyse les projets et les réformes ui lui sont soumis. Nous ne pouvons l'accompagner ur ce terrain spécial. Ses conclusions sont sévères pour assemblée : « Nourrie pendant dix-sept mois par le ays, elle ne lui a légué aucune réforme, ne l'a doté aucune nouvelle institution. Toutes les charges du euple ont été maintenues, tous les besoins oubliés; la présentation nationale s'est montrée plus aveugle, lus retardataire que le gouvernement, plus faible, lus incertaine que l'opinion publique. » (2)

III

La question religieuse en Suède ne pouvait laisser Montalembert indifférent. Mais quel triste sujet d'études! Il y a longtemps que l'hérésie règne en ce pays. « Deux siècles ont passé depuis qu'un fantôme de création humaine, audacieusement paré des dépouilles du catholicisme, s'est assis en triomphe sur ses ruines. »

Avec quel zèle pieux et touchant Montalembert ne fouille-t-il pas ces ruines? Il y découvre une poignée de catholiques restés seuls avec leur pauvreté, leurs souvenirs et leur foi; il va s'agenouiller avec les fidèles Suédois dans leur pauvre église en planches; il les visite,

(1) *Revue française*, février 1830, « *De la liberté constitutionnelle Suède.* ».
(2) *Œuvres*, t. IV, p. 76.

il s'enquiert de leurs besoins; deux ans plus tard, il les signale à l'attention du monde catholique, et sa voix éloquente suscite des apôtres, qui viennent dans ces régions glacées répandre la lumière de Dieu. Qu'on nous pardonne de citer cette page émue :

« Aujourd'hui, il ne reste plus en Suède qu'environ trois cents catholiques, débris cher et sacré d'une nation entière, germe immortel que la main de Dieu a gardé libre et pur à travers des siècles de persécution et de mépris. Ils ont pour pontife un vieillard étranger et solitaire; pour temple, une vieille salle abandonnée et humide, dans un des faubourgs de Stockholm. Ils sont tous pauvres, presque tous pêcheurs; et tandis que toutes les familles riches et aisées du pays abandonnaient à l'envi, et sans exception, le culte de leurs pères, Dieu se réfugiait parmi ces pêcheurs, comme autrefois il alla chercher au bord de la mer Morte les pêcheurs de la Galilée. Privilège sublime de l'humble et obscure Église de Suède! Il lui est donné, après dix-huit siècles et à mille lieues du berceau du Christ, d'offrir au monde le type de ce berceau et d'être aujourd'hui la vivante image de ces Églises primitives de Grèce et d'Asie, à qui le disciple chéri du Christ et l'apôtre des nations parlaient avec tant de simplicité et d'amour!...

« Le vieillard, commis par le pasteur commun des fidèles à la garde du bercail précieux de la Suède, est Français (l'abbé Gridaine). Exilé pour la foi dans sa jeunesse, il a porté ses pas sous le ciel de la Scandinavie, et là, pendant trente années, il a dévoué sa vie à cultiver la petite vigne du Seigneur. L'éducation religieuse et scientifique des enfants, le soin des malades, l'entretien des ornements sacrés, la célébration des cérémonies, le soulagement de ceux que la misère accable, tout lui est imposé, et il s'acquitte de tout...

« Il demande si, dans le clergé de France et d'Allemagne, il ne se trouvera personne qui veuille ve

partager ses travaux, et, quand il sera endormi dans le seigneur, en recueillir le glorieux héritage... » (1)

IV

« On ne peut pas servir à la fois Dieu et Mammon, dit l'Évangile. On ne peut pas vivre à la fois dans l'étude et dans la société, dit l'expérience... » Montalembert se trompe, du moins en ce qui le concerne. Sans doute, il ne travaille plus, comme à Sainte-Barbe, quinze heures, mais seulement six ou sept heures par jour.

Le matin est réservé à la philosophie. Suivant le conseil de Cousin, Montalembert a acheté Kant à Hambourg, et, dès son arrivée en Suède, il s'adonne courageusement à cette pénible lecture. Bientôt, la subtilité des abstractions, l'obscurité des termes le fatiguent et le rebutent. Vainement Cousin vient-il à la rescousse : « Non seulement, lui écrit-il, je vous conseille de vous occuper de la philosophie de Kant, mais je vous conseille même de n'en guère sortir d'ici à un an. C'est une excellente salle d'armes, où il faut travailler longtemps, ne fût-ce que comme exercice. J'attache peu de prix à l'ordre dans lequel vous lirez les divers ouvrages de Kant, pourvu qu'après les avoir lus d'une façon, vous les lisiez d'une autre. Le mieux serait de commencer par la morale, c'est-à-dire par la *Critique de la raison pratique*. Cet ordre n'est pas logique, mais c'est celui qui vous donnera le plus de goût pour cette philosophie vraiment admirable, quelles que soient ses imperfections systématiques. Ainsi, la critique de la raison pratique, puis la métaphysique des mœurs, puis la doctrine du droit, celle de la vertu. Ensuite, vous attaquerez la raison pure spéculative, si vous l'osez. Aidez-vous de Schulze,

(1) *Avenir*, 1831. *De l'état du catholicisme en Suède.*

de Beek, de Krug et autres qu'on vous indiquera. Car je ne puis penser que Stockholm soit si peu philosophique que vous le craignez. Je désire vivement que vous cultiviez, par ces fortes études, votre amour pour tout ce qui est bien et noble et des facultés qui m'ont paru si distinguées... Adieu, mon cher enfant, travaillez et souvenez-vous un peu d'un homme qui vous est si sincèrement attaché. » (1) Toutes ces exhortations sont inutiles et Montalembert abandonne l'étude de Kant.

A ce moment d'ailleurs, Charles a fait une connaissance qu'il juge tout à fait précieuse, c'est celle d'un jeune prêtre catholique allemand, l'abbé Studach, alors aumônier de la princesse royale et depuis, vicaire apostolique de Suède. « J'ai mis mes intérêts philosophiques entre ses mains, écrit-il, je continue mes études sous sa direction... Sa tolérance répond à sa science, et plût à Dieu que notre clergé possédât seulement dix hommes comme lui. » (2)

L'abbé Studach apprit à Charles qu'en Allemagne Kant était abandonné, et qu'il existait, à Munich, une école nouvelle aspirant à la foi par la science et cherchant à expliquer la religion par la philosophie. Les chefs de cette école étaient Schelling et ses deux disciples Zimmer et Baader. La place occupée par l'esthétique dans ce système, son côté mystique et élevé, enthousiasmèrent Montalembert. « Vous qui savez, écrivait-il à Lemarcis, que l'étude de la philosophie, à laquelle je me suis livré avec tant de zèle, n'a été pour moi qu'une entreprise religieuse, vous apprécierez sans peine toute la joie mêlée de surprise que j'ai ressentie, en voyant ainsi mes espérances accomplies, mes opinions favorites proclamées, avec tout le talent et toute la science des philosophes allemands. Cette dé-

(1) Cousin à Montalembert, 5 novembre 1828. Papiers de la Roche-en-Brény.

(2) Montalembert à Rio, décembre 1828.

e a jeté un véritable charme sur mon existence
re et scientifique. Mon avenir s'est tout à coup
; je me suis senti heureux et fier d'avoir pu,
enfant, m'élever jusqu'à cette hauteur philoso-
; et, comme de raison, j'ai donné aux produc-
cette école toute l'attention, tout le temps dont
disposer. A peine ai-je commencé à les étudier,
j'y retrouve toutes mes émotions; tous les be-
e mon intelligence et de ma raison me semblent
isfaits. Je ne sais quelle sympathie extraordinaire
u entre les nobles efforts qui ont signalé l'appa-
es chefs de cette école dans le monde scientifique,
faibles débats contre l'influence contraire de
îtres et de mes camarades; comme moi, ils ont
ncé par la religion et ont pris pour base de leurs
hes une foi inébranlable; comme moi, ils ont
'un dogmatisme déplacé et ignorant ne suffisait
ur convaincre et réfuter une génération éprise
nnements et de science, et ils ont été puiser dans
ıce même des arguments en faveur de la foi;
moi, ils ont été tourmentés par des doutes, des
ons diverses et contradictoires, et ils en ont triom-
mme moi enfin, ils ont été méconnus et insultés,
nt même encore par ceux qui prêchent la tolé-
une liberté absolue de conscience. » (1)
ıdant Cornudet est resté sous le charme de Cou-
e son école, il tient pour l'éclectisme du maître,
ɔie à Montalembert de longs résumés de ses cours.
riposte par les thèses de Zimmer et de Baader.
de Stockholm à Paris et de Paris à Stockholm,
roulant de discussions philosophiques s'engage,
ion nécessaire de l'âme et du corps, sur la ré-
on des corps, la Trinité, etc. Avec beaucoup de
de bon sens, Montalembert attaque l'éclectisme,

e à Lemarcis, 12 décembre 1828.

« Cet éclectisme, que tu proclames comme la *seule vraie philosophie universelle*, ne saurait être, à proprement parler, une philosophie, car une philosophie pour être vraie doit être exclusive; la vérité est essentiellement exclusive... Vouloir ériger en philosophie, en seule vraie philosophie, un système qui vit d'emprunts, qui, conciliateur timide, ne saurait faire faire un seul pas à l'esprit humain, c'est une vraie dérision, une prétention insoutenable. » De son côté, Cornudet n'épargne guère le « système aristocratique », de l'abbé Studach, il raille son « intuition pure, » et avertit son ami qu'il va, s'il n'y prend garde, tomber dans un mysticisme étrange. Alors, Montalembert s'impatiente et déclare à Cornudet qu'il l'assomme : « Depuis quelque temps, tu es devenu chicaneur et ergoteur au possible : on dirait un clerc d'avoué muni de trois années de scolastique. »

De toutes ces discussions nous citerons seulement cette belle page, où Charles rappelle à son ami la nécessité et la grandeur de la foi : « Tu dis que tu es mécontent de toi-même, parce que tu as été forcé d'avouer que tu *croyais ce que tu ne comprenais pas*. Mais, mon Dieu! en es-tu donc encore à ignorer ce qui constitue vraiment la foi comme vertu chrétienne? N'est-ce pas justement cette incompréhensibilité qui fait le mérite de la foi, qui fait de la foi la vertu la plus sublime et le sacrifice le plus digne de Dieu? Aurai-je quelque mérite à croire à la fidélité de ma femme, au dévouement de mon ami, si j'ai en main les preuves de cette fidélité et de ce dévouement? Tu te plains de ce qui t'ennoblit; tu voudrais changer la foi divine en conviction mortelle. Ah! mon ami, n'oublie donc pas, au milieu de tes études terrestres, la suprématie de cette vertu qui est la marque de ton origine céleste et qui nous prépare à la vraie science. Avant de vouloir faire de la science sur la religion enferme-toi dans ta foi comme dans une forteresse imprenable. Si une curiosité légitime, le désir d'exercer te

facultés ou de servir tes semblables égarés, t'entraîne hors de la foi pour t'attirer sur le domaine de la science ou du moins pour te faire chercher le point de réunion de ces deux puissances, n'oublie jamais que ce n'est là que du superflu, qu'un travail noble et fertile, il est vrai, mais qui, étant nécessairement borné à un petit nombre d'individus, ne peut être indispensable à l'homme. Au moindre doute, à la moindre hésitation que t'inspire la philosophie, réfugie-toi dans ta forteresse et repose-toi des fatigues de la science mortelle dans les jouissances inaliénables d'une foi humble et silencieuse. » (1)

Montalembert trouvait M. Rio plus disposé à accepter ses nouvelles idées. Il lui exposa dans ses lettres les théories de l'école de Munich, « autant du moins, dit M. Rio, que le permettaient les inconvénients de l'improvisation en pareille matière et les inconvénients encore plus graves d'une terminologie arbitraire ; mais les nuages étaient assez transparents pour laisser entrevoir des solutions dont l'affinité avec la poésie était pour nous un charme de plus ; ou plutôt, c'était le seul charme, car, de la partie métaphysique, nous ne pouvions guère apprécier que les tendances. Cette lecture fut un événement dans ma vie intellectuelle. Non pas que je comprisse la portée des idées qui constituaient le système, mais j'en comprenais assez pour désirer passionnément d'en comprendre davantage ». (2)

V

Mais Montalembert ne s'occupe pas seulement de philosophie. Il profite de son séjour en Suède pour étudier la langue et l'histoire de ce pays. « Je traduis du sué-

(1) *Lettres*, p. 210.
(2) Rio, *Epilogue*, I, 333.

dois en allemand, raconte-t-il, ce qui est un excellent exercice pour deux langues aussi semblables. J'ai lu ainsi les chefs-d'œuvre de l'évêque Tegner, le premier et presque le seul poète de la Suède : il a de l'originalité et de la grâce. La langue est très harmonieuse et très poétique; on la nomme l'*italien du Nord*, à bien plus juste titre qu'on n'a nommé les Suédois *Français du Nord* ». (1)

S'agit-il d'histoire, Montalembert va dans les bibliothèques dépouiller les vieilles chroniques « ennuyeuses à mourir ». A dix-huit ans, il projette d'écrire une *Histoire constitutionnelle de l'Europe*, en commençant par l'Irlande et l'Angleterre. Bientôt nous reviendrons sur ce dessein de Montalembert. Il compose une brochure à l'adresse du clergé de France : « Quand notre clergé, dit-il à ce propos, voudra-t-il se convaincre que l'instruction et l'indépendance sont les seules armes qui pourront lui rendre, non pas l'amour, mais l'estime des Français? » (2)

Dans une correspondance active avec MM. Cornudet, Lemarcis, Rio, d'Herbelot, etc., Charles suit avec attention le mouvement politique et littéraire de son temps. Comme Lemarcis connaît personnellement Chateaubriand, il en parle souvent à son ami, et la gloire du grand écrivain n'empêche pas Montalembert de le juger avec sévérité. Il le blâme d'accepter l'ambassade de Rome, au lieu de jouer le rôle de médiateur à la Chambre des pairs, où l'opinion publique lui avait assigné une place si élevée. « Est-ce que la froide et tortueuse diplomatie est faite pour un homme tel que lui? » Et, au mois de juillet 1829, après un discours à la Chambre des pairs, où Chateaubriand, suivant sa coutume, a beaucoup parlé de lui-même, Montalembert trace de

(1) Lettre à G. Lemarcis, 10 mai 1829.
(2) Lettre à Lemarcis, 27 mars 1829.

orateur parlementaire ce portrait idéal qu'il réalisera us tard : « C'est dans un moment pareil à la crise où ous sommes, que le génie revendique son empire, si ce énie est vraiment fait pour commander. Il me semble ue, quand la première tribune du pays vous est ouverte que le pays vous écoute d'une oreille attentive, on y onte avec recueillement et courage, non pas pour arler de soi et de ses prédictions, mais pour protester, u nom de la religion et de la liberté, *fière et sainte*, ntre le manque de croyances dans les masses et le anque d'énergie dans les chefs. » (1)

M. Rio est à la fois légitimiste et libéral; mais il se éfie des conséquences qu'entraînerait une alliance ec un parti très habile et très fort, dont les avances ourraient couvrir un piège. La correspondance des deux nis, à cette époque, roule principalement sur cette uestion, alors vivement débattue entre les deux fracns du parti royaliste. En termes élevés et éloquents, ontalembert encourage M. Rio et répond à ses sinistres évisions sur l'avenir de la France : « ... Comme vous, on âge, mes goûts, mon avenir, m'attachent aux idées uvelles, mais comme vous aussi mes croyances reliieuses, mes émotions morales, me font regretter avec nertume les temps antiques, les siècles de foi et de déuement; elles me font souvent aussi envisager avec ainte et incertitude cet avenir, si fécond en désenchanments, en crève-cœurs, en tristes découvertes. C'est nc avec une entière connaissance de cause que je is m'identifier avec vous sur ce sujet et vous adresser conseils de ma sincère amitié.

« N'allez pas, je vous en supplie, vous abandonner à découragement politique que Burke appelle si justent la plus funeste des maladies. N'allez pas déseser de la cause que vous avez embrassée et renoncer

(1) Lettre à G. Lemarcis, 6 juillet 1829.

à des principes sacrés, parce qu'une génération sans croyances et sans élan semble les déshonorer par le prétendu attachement qu'elle leur porte. Je le vois, vous êtes consterné de ce manque absolu d'enthousiasme et de foi politique, de ce désolant individualisme qui, depuis le triomphe du côté gauche, paraît prendre chaque jour de nouvelles forces; mais, dites-moi, mon cher ami, est-ce en reculant vers le passé que vous pouvez remédier à ce triste état de choses? Est-ce en vous associant à des gens dont le but, la direction intellectuelle et les émotions politiques sont toutes différentes des vôtres, que vous espérez pouvoir rendre quelques services à votre pays? Ne devez-vous pas plutôt chercher à vous mettre à la tête du mouvement actuel, à le maîtriser, à le diriger dans la bonne voie, à montrer que la foi religieuse n'est point une puissance retardataire, que sa marche est moins timide, bien moins chancelante que celle d'une indépendance purement rationnelle... Pour moi, j'ai eu aussi des moments de désespoir et de découragement, mais j'ai su vaincre mes craintes. Ma propre carrière m'inspire bien peu de confiance, mais mon âme demeure inébranlablement attachée aux espérances qu'elle a conçues sur l'amélioration graduelle de la société, sur la régénération de l'Église. Pour que le catholicisme triomphe, il faut qu'il ait pour alliée, pour tributaire la liberté. Je suis persuadé qu'un jour viendra où cette grande œuvre sera accomplie; nous ne verrons pas ce jour, mais, du moins, ne le retardons pas. » (1) Que le lecteur veuille bien ne pas oublier que l'auteur de cette lettre avait dix-huit ans.

(1) Montalembert à Rio, mai 1829, lettre communiquée par Mme Gurdon née Rio.

VI

Le retour en France, auquel Montalembert aspirait avec tant d'ardeur, devait être plus pénible et plus douloureux que l'arrivée en Suède. Nous avons dit plus haut la tendre affection de Charles pour sa sœur. Dans son *Journal*, il laisse voir la grande place qu'elle occupe dans ses pensées. « Elle m'a promis toute confiance, écrit-il, j'espère qu'elle tiendra cette douce promesse. » Or, depuis quelques mois, Élise semblait atteinte d'un mal mystérieux : une pâleur continuelle, une langueur et une faiblesse générales, une indifférence absolue, excitaient au plus haut point l'inquiétude de sa famille. « D'affreux pressentiments remplissent mon âme, écrivait Montalembert le 17 juin 1829; depuis quatre ou cinq jours, je suis poursuivi de l'idée que cette jeune et charmante enfant est aussi une de ces émanations célestes destinées seulement à apparaître sur la terre, sans avoir le temps d'y connaître le bonheur par elles-mêmes, ni de rendre heureux ceux qui les entourent. J'espère et je prie Dieu de nous épargner ce cruel châtiment; mais j'avoue que rien ne me rassure. » (1)

En effet, de jour en jour le mal s'aggrave et l'attitude des médecins révèle leurs craintes. Charles ne peut se résoudre à perdre l'espoir. « Non, écrit-il dans son *Journal*, tant que je verrai cette chère enfant debout ou assise devant moi, tant que je contemplerai son sourire mélancolique, son regard inquiet et interrogateur, tant que je pourrai baiser son front fatigué, ses mains pâles et amaigries, je ne désespérerai point. Mourir! Je ne puis admettre cette idée. Ce soir, je l'entendais parler suédois si bien; cette langue si belle par elle-même redoublait d'harmonie sur ses lèvres. Après

(1) *Lettres*, p. 296.

avoir tant brillé, tant conquis de cœurs à Stockholm, est-il possible qu'elle disparaisse pour jamais de la terre? » (1)

Cependant, les médecins conseillent un changemen de climat et on décide que Charles accompagnera sa mère et sa sœur en Italie. Le départ est fixé au 7 août 1829. Après avoir adressé à ses amis de Stockholm le plus tristes adieux, après s'être prosterné devant le viei abbé Gridaine pour recevoir une dernière bénédiction Charles s'embarque avec sa famille. « Il faisait un temps magnifique, dit-il; au milieu de la foule immens qui se pressait sur le rivage, j'ai distingué le baron d'Anskarsward, arrivé trop tard pour m'embrasser une dernière fois, mais qui m'a écrit ce matin la lettre la plus amicale et la plus touchante du monde. Le navire s'éloigne lentement. Élise, pâle et agitée, est assise sur son fauteuil... Nous voilà au milieu d'une foule d'étrangers qui nous regardent avec curiosité et compassion... Nous voguons sur le délicieux lac Mœlar : Stockholm se présente à nous dans toute sa beauté. Appuyé sur l'arrière du navire, je vois tour à tour disparaître derrière les rochers et le faubourg du Sud, où j'allais chercher chez Studach les lumières de la philosophie et les clochers de la cathédrale, et le colossal château et le pont, et tous les bâtiments antiques et irréguliers du Biddarholm. Bientôt il ne reste plus en vue qu'une partie du faubourg du Nord, la paroisse de Sainte Claire, où se trouvaient notre maison et celle de tous nos amis... Longtemps mes yeux ont pu se reposer sur les derniers aperçus de Stockholm... A la fin, tout a disparu, et j'ai senti comme si les portes de mon cœur se refermaient sur le bonheur. » (2)

Rien de plus douloureux que ce voyage de deux mois que ce long tête-à-tête avec la mort, dont le *Journal*

(1) *Journal*, 17 juillet 1829.
(2) *Ibid.*, vendredi 7 août 1829.

s'il ne fallait que deux jours, au lieu d'une froide et insuffisante lettre, c'est moi que tu verrais arriver...; mais que puis-je? Mon cœur est tout plein de ta douleur. Lis ce chapitre de l'*Imitation* : « Seigneur, rien « de ce qui est sous le ciel ne peut me consoler; vous « seul le pouvez, ô mon Dieu, céleste médecin des âmes, « qui blessez et qui guérissez, qui menez jusqu'au « tombeau et qui en ramenez... » Ce matin, j'ai communié à une messe que l'abbé Busson disait pour ta sœur et pour toi... Dieu lit dans les cœurs et je ne lui ai jamais rien demandé avec plus d'instance qu'un peu de bonheur pour toi après tant de souffrances. Je serais, je crois, le plus heureux des hommes, si mes prières avaient obtenu quelque chose... »

« — ... Cher bien-aimé ami, réplique Montalembert, comment te dirai-je le bonheur que cette lettre m'a procuré, le bonheur paisible et complet dont elle m'a fait jouir pendant quelques instants de ma triste journée?... Je sens que c'est en vain que je tente de t'exprimer mon saisissement de joie, je sens que c'est faire tort à ma reconnaissance que de vouloir l'analyser... Il y avait quinze longs jours qu'aucune voix amie n'avait retenti dans mon cœur et n'était venue y porter un peu de consolation et de distraction, et voici que tout à coup, cette voix qui la première m'avait révélé les douceurs de l'amitié, surgit plus forte que jamais, plus impérieusement consolante que toutes les autres, et vient me convaincre d'une honteuse ingratitude envers ce Dieu que j'osais accuser de m'avoir persécuté et qui m'a donné un ami comme nul n'en a eu dans ce monde, un ami qui m'ouvre le cœur le plus pur et le plus aimant, afin que j'aille m'y reposer de mes ennuis et y chercher un inaccessible refuge contre les passagères épreuves de cette vie... » (1)

(1) *Lettres*, p. 351.

endant le voyage continue avec une lenteur dé-
ante : six cent cinquante lieues, à raison de dix
par jour, dans un pays étranger, par un temps
, avec des routes détestables et des auberges dé-
ites ! Le passage de la Baltique est particulièrement
e : « Vingt-quatre heures en mer par un orage
t, et douze heures échoués sur un banc de sable à
e du port; tout cela par une pluie battante et
ovisions ! Dieu ne nous épargne aucune épreuve;
t-il, en considération de tous ces malheurs mini-
ous délivrer d'une catastrophe réelle !... »
, après Stettin, Berlin, Francfort, Strasbourg,
ageurs épuisés arrivent à Besançon le 2 octobre,
endent à l'*Hôtel de France*. Le lendemain, tout
, et Montalembert peut écrire :
n ami, mon meilleur, mon bien-aimé ami,
entre tes mains le cœur de ton ami et console-
ut est fini ! Aujourd'hui, à midi, mon Élise, ma
nique, est montée au ciel après une agonie de
heures ; ses derniers instants ont été doux et pai-
elle s'est endormie dans le Seigneur sans an-
, sans effort... Réveillé à minuit par la nouvelle
danger, je l'ai trouvée dans des convulsions vio-
et dans une insensibilité complète qu'elle con-
usqu'à l'heure de sa mort. C'est le duc de Rohan
a administré hier, comme par une prévoyance
leuse, le sacrement de pénitence. C'est lui qui
s prières des agonisants à côté de son lit, qui a
e crucifix entre ses mains mourantes. Il nous
qu'elle est au ciel ; je le crois du fond de mon
. Elle est morte, elle est là, gisant sur un lit
leur, deux Sœurs de Charité à ses côtés... Mon
ous m'êtes témoin que j'achèterais par le sacrifice
te ma jeunesse encore une année de sa vie... »
ques jours plus tard, il ajoute ces détails poi-
:

« Ami de mon cœur, peut-être le 5 octobre tu étais heureux, tu jouissais de toutes les joies domestiques; et, ce jour-là, ton ami était en proie à la plus cruelle douleur qu'il ait jamais connue, qu'il ait jamais imaginée. Ce jour-là, j'ai du rendre les derniers honneurs à la dépouille mortelle de mon angélique sœur. Ce jour-là, j'ai été condamné à être à mon tour la victime de ces usages inhumains et cruels, qui semblent inventés pour envenimer le supplice de ceux qui ont perdu ce qu'ils aiment. J'ai été contraint de traverser une foule indifférente et curieuse, de livrer ma douleur en spectacle pendant deux heures aux regards d'un monde d'étrangers; j'ai vu le cercueil de ma sœur livré aux mains profanes et grossières de je ne sais quels porteurs et acolytes; puis je l'ai vu déposer dans sa fosse et j'ai entendu le bruit de la terre que le prêtre laissait tomber sur ces planches funèbres, et puis je l'ai perdue de vue... »

Dans cette même lettre, Montalembert ajoute : « Dieu nous a envoyé un véritable consolateur dans la personne d'un jeune homme, Henri de Bonnechose, avocat-général à la Cour de Besançon, que nous n'avions jamais vu de notre vie et qui nous dévoue la sienne. Depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir, il est resté auprès de ma mère; et moi, il m'a soutenu tout le temps de cet affreux service, pendant que j'étais agenouillé devant la fosse de ma sœur. C'est un jeune homme admirable sous tous les rapports, et je lui ai voué une longue et sincère amitié. » Ce jeune avocat-général de Besançon est devenu le cardinal de Bonnechose, mort archevêque de Rouen.

Tant que Montalembert vécut, le souvenir de sa sœur resta profondément gravé dans son âme. Pendant les mois suivants, il se nourrissait en quelque sorte de sa douleur et l'exprimait dans les termes les plus touchants. Au milieu des occupations les plus absorbantes, le doux

ntôme se dressait devant lui, et Charles versait d'abon-
antes larmes. « Pensez qu'il y a quelques semaines je la
oyais vivante... Le matin, au milieu de mes abstractions
hilosophiques, le soir, au milieu de mes rêves de voya-
eur et d'historien, apparaissait son aérienne et angé-
ique figure : elle venait ou pour déjeuner avec moi,
u pour me donner le baiser de la fin du jour. Elle
nlaçait ses bras autour de mon cou, elle regardait
l'un œil dédaigneux mes travaux, elle me contait ses
eines et ses espérances, car elle en avait beaucoup,
auvre enfant, et les unes étaient plus profondes que
es autres n'étaient ardentes... » (1)

L'année suivante, au mois d'avril, Charles montait vec son père au calvaire de Montmartre pour y déposer e cœur d'Élise, rapporté de Besançon. « On plaça le vase oir sur l'autel, puis on nous laissa pour aller préparer a fosse. Nous restâmes une heure dans cette étroite en-einte, en présence du dernier vestige de cet être char-nant, en présence aussi de la croix du Sauveur qui de-ait nous servir de consolation et d'appui... Dieu ! quelles ugubres pensées s'éveillèrent alors dans mon âme : eul, à côté de mon pauvre père à qui je n'osais parler, enant à la main une *Journée du Chrétien*, le dernier ivre dont elle ait fait usage, je fus fidèle à mes souve-irs, je priai sans distraction..., je lus tout le sublime Office des morts... Enfin les prêtres reviennent..., un homme inconnu s'empare du vase sacré et nous allons le déposer dans une fosse profonde, sur le penchant de la montagne... Quand tout est fini, nous nous promenons longtemps, mon père et moi, en pleurant, en parlant d'elle, de ses charmes, de ses souffrances..., mais aussi de la miséricorde et de la sagesse de Dieu, qui sait quand il faut retirer à lui ses serviteurs... » (2)

(1) Lettre à G. Lemarcis, 21 décembre 1829.
(2) *Journal*, 6 avril 1830.

Quelques mois après, à deux cents lieues de la France, au fond des montagnes d'Irlande, le souvenir d'Élise oppresse encore Montalembert; il passe en prières toute la nuit anniversaire du 3 octobre et, le lendemain, fait célébrer un service funèbre par l'évêque de Killarney. « Je viens de communier avec cinq à six cents paysans des environs. Le pain de vie m'a fortifié et consolé. » (1)

Plus tard, il dédiera à la mémoire de sa sœur son délicieux chef-d'œuvre : *Sainte Élisabeth de Hongrie*, et le cimetière de Besançon lui deviendra un cher pèlerinage. Que de fois, pendant quarante années, n'a-t-on pas vu le vaillant chrétien, fatigué de ses luttes pour la défense de l'Église, venir s'agenouiller sur cette tombe d'enfant et retremper son âme dans la prière! « Pauvre petite, lui écrivait l'abbé Busson, elle vous regarde du haut du ciel avec amour; elle jouit à la fois de vos regrets, de votre résignation et du pouvoir qu'elle a de vous être utile. Priez pour elle, mais en même temps adressez-lui aussi vos prières. »

(1) Lettre à Lemarcis, 3 octobre 1830.

CHAPITRE IV

UN ÉTUDIANT EN 1830. — LA RÉVOLUTION DE JUILLET.

L'année 1830, qui devait être si féconde pour Montalembert, commence dans la désespérance. Cependant, à peine rentré à Paris, il court à Conflans, où demeure Lemarcis. Longtemps les deux amis s'entretiennent avec un abandon complet. Leurs confidences se précipitent, confuses, sans ordre, « comme une armée victorieuse après le combat. Il n'y a que ceux auxquels on a tout dit à qui l'on ait toujours quelque chose à dire ».

Durant quelques semaines, ils s'efforcent d'oublier le passé, ils se livrent à mille projets chimériques et enchanteurs, études communes, voyages en Allemagne et en Irlande, etc. « Est-ce que ce serait le bonheur? se demande Lemarcis. Je m'étais résigné à ne plus le connaître. En le retrouvant, j'éprouve combien il est doux, et combien ce serait chose triste de le voir seulement passer. » Hélas! oui, c'était le bonheur, mais il ne faisait que passer. Déjà l'hiver était venu, et les médecins inquiets prescrivirent au jeune malade un second séjour en Italie. « J'ai été atterré par cette nouvelle catastrophe », écrit Montalembert. — « Voilà bien les pauvres rêves humains, répond Lemarcis. Dieu ne veut pas bénir ces projets que nous caressons longtemps à l'avance; il punit comme une usurpation ces joies anticipées que notre cœur, mécontent du présent et

regrettant le passé, se permettait de prendre dans l'avenir. »

Du moins, avant de se quitter, les deux amis se promirent de s'écrire souvent; ils tinrent parole. Chaque soir, parfois à une heure très avancée, Montalembert résumait les impressions et les événements de sa vie d'étudiant. Ce qu'il ne disait pas à son confesseur laïc, (c'est ainsi qu'il nomme Lemarcis), il le confiait à son *Journal*. Cette correspondance inédite, ce journal intime que nous avons sous les yeux, feront le principal intérêt de ce chapitre.

I

Une grande tristesse se dégage de ces pages, du moins pendant les premiers mois. Charles ressent le vide du cœur, et il éprouve, nous dit-il, « que ce vide est quelquefois bien pesant ». Sa mère est seule avec lui, et leurs goûts ne sont pas les mêmes. Autant elle recherche les relations du monde, autant il les fuit. Plus elle s'exaspère de voir son fils plongé dans ses livres et ses études, plus l'ardent jeune homme s'irrite à son tour contre les visites banales et les insipides soirées auxquelles on veut le condamner. « La joie des hommes m'effraye : il y a si longtemps que je n'en ai goûté, et je sens si bien qu'elle est passagère ! Chaque fois qu'une personne rit ou s'amuse, je suis tenté de lui demander si elle sait où elle en est de la vie et quelles douleurs la menacent peut-être en ce moment. » (1) N'est-ce pas là un sentiment bien rare et tout à l'honneur de Montalembert? Combien se laisseraient séduire et glisser sur cette pente facile? Charles résiste, mais il souffre cruellement de ces luttes.

Sa tristesse tient à des causes plus profondes encore.

(1) Lettre à Lemarcis, 21 novembre 1829.

a de la destinée humaine une conception élevée
t austère. Dès l'âge de quatorze ans, il s'est fixé un
ut : travailler par la parole et par la plume, à dé-
ndre l'Église et la liberté. Mais que cet idéal est loin
t difficile à atteindre! « Qu'ai-je fait de ma vie? se
emande-t-il sans cesse. Comme elle est vide, terne et
écolorée! Que de défauts au fond de mon cœur! que
'orgueil! une imagination ardente et stérile, voilà
out mon être!... Il n'est rien au monde de plus tiède,
e plus pitoyable, de plus dérisoire que ma reli-
ion... S'agit-il de se résigner à une contrariété, à un
alheur, de prendre patience, d'imiter Jésus-Christ, de
roire aux mérites de la souffrance et de l'ennui, d'ou-
rir les yeux sur le désenchantement et le néant de la
ie, de comprendre la sublime portée de ce mystère,
lors je suis aussi impuissant que le dernier des impies...
oilà ma vie, répétait-il avec saint Augustin. Est-ce
onc là vivre, ô mon Dieu? *Talis vita mea, numquid
ita erat, Deus meus?* O mon ami, priez, priez beau-
oup pour moi. Demain j'aurai vingt ans, et cet anniver-
aire me plonge dans une tristesse profonde (1)... Me
oilà homme et rien! Être homme, c'est si peu de chose,
'est si pitoyable, si chétif, et toute l'enfance se passe à
nticiper, à parer cette chimère. » (2)

Il en est de même au point de vue intellectuel. Monta-
embert se plaint de ne rien faire, de ne rien savoir. « Je
perds mon temps à m'ennuyer, à bavarder, à flâner, à
dormir... ; si seulement j'étais malade, mais je me porte
horriblement bien... » A chaque instant, il accuse sa
« progression décroissante, son reculement progressif
ou sa dégradation intellectuelle ». — « Il est vrai que
vous ne faites plus de progrès, lui dit un jour Lemarcis,
mais c'est tout naturel, attendu que l'homme reste
homme et que votre croissance morale étant parvenue

(1) Lettre à Lemarcis, 14 avril 1830.
(2) *Journal*, 15 avril 1830.

à son plus haut point, vous ne devez plus grandir. » Montalembert bondit à ces paroles : « Quelle cruauté! s'écrie-t-il ; vraiment ce serait à vous jeter par la fenêtre si vous étiez près de moi! Quoi! vous vous résignez ainsi avec la meilleure foi du monde, à me voir rester perpétuellement dans l'odieuse médiocrité où je suis maintenant, dans cette eau tiède où je barbotte depuis un an, ne jouant aucun rôle, ne sachant rien à fond, ne rendant service à personne, obscur, inconnu, sans amour, sans passion, sans intérêt, sans exaltation durable et active, en un mot, être manqué et médiocre en tout, au physique, au moral, à l'intellectuel? Grand merci de vos compliments, je vous les rends avec dédain, je les repousse... Si je devais rester toute ma vie ce que je suis maintenant, j'irais demain me faire voleur de grand chemin ou agent de change, ce qui revient à peu près au même. » (1)

Dans ces heures de détresse morale, dans ces crises de découragement, mille projets s'agitent dans l'âme ardente de Montalembert. Parfois il se prend à regretter la Suède; tantôt le sacerdoce l'attire, les missions lointaines surtout : « Que ne puis-je me laisser absorber par la seule passion qui me semble digne du cœur de l'homme, celle de Dieu et des choses divines! » (2) Il se trouve déplacé dans un siècle où il n'y a plus de martyrs, et répète avec enthousiasme les beaux vers de Victor Hugo :

> Hélas! ne puis-je aussi m'immoler pour mes frères?
> N'est-il plus d'opprimés, n'est-il plus de bourreaux?
> Sur quel noble échafaud, dans quels murs funéraires
> Chercher le trépas des héros?

Tantôt « l'amour de la guerre succède à la pensée du sacerdoce » (3); le sang des croisés bouillonne dans les

(1) Lettre à Lemarcis, 9 mai 1830.
(2) *Journal*, 1er janvier 1830.
(3) *Ibid.*, 23 janvier 1830.

eines de Montalembert; il veut rejoindre l'armée fran-
aise qui vient de débarquer sur le rivage où mourut
aint Louis. « J'ai sommé formellement mon père de me
aisser aller à Alger. Cette idée m'a occupé le plus sé-
ieusement du monde. Je suis intimement persuadé que
ette expédition m'aurait fait grand bien... J'aurais eu
ans ma vie un antécédent d'enthousiasme et de dévoue-
ient. » (1) Il faut toute l'autorité de son père et les
upplications de ses amis pour le faire renoncer à ce
essein. Encore n'y renonce-t-il qu'à regret. « Que n'au-
ais-je pas donné pour que vous me vissiez défiler devant
ous en pantalon garance? Mais, je suis un lâche. »

Si nous insistons sur ces détails, c'est qu'ils font bien
essortir la nature inquiète et passionnée que nous étu-
ions, sa soif ardente de liberté, de progrès et de per-
ctionnement. Sans doute, ces sentiments sont parfois
xagérés, ces plaintes injustes. Montalembert le sent
ui-même, il le confesse simplement, avec une touchante
chrétienne humilité : « Vous savez qu'en tout je ne
is pas ce que c'est que la modération, qu'en tout je
'abandonne avec excès à l'impression du moment. (2)
ne guérirai de ce défaut qu'en mourant... Je suis vé-
tablement un grand pécheur... Je sens tout ce qu'il y a
injuste et d'ingrat dans cette révolte perpétuelle con-
e la volonté de Dieu, dans cet oubli persévérant de
s bontés et de sa miséricorde. (3) Si vous saviez quelles
nnes résolutions j'ai prises hier en communiant.
mme je me suis bien promis d'accepter avec résigna-
n toutes les croix qui pèsent sur ma jeunesse, de les
garder comme autant de bienfaits de Dieu, destinés à
mûrir plus tôt pour une autre vie. » (4)

1) Lettre à Lemarcis, 30 mars 1830.
2) Au même, 20 mars 1830.
3) Au même, 11 janvier, 1830.
4) Au même, 25 décembre 1829.

II

Cette mélancolie de Montalembert est saine et féconde parce qu'elle le porte à agir, à redoubler d'efforts vers l'idéal ; ces découragements, loin de paralyser son âme, l'excitent et l'enflamment de plus en plus. Toujours la raison, la conscience, la foi, ont le dernier mot. Quelque dégoût que lui inspire le devoir à certaines heures, Charles ne le néglige jamais. Il a sous ce rapport un principe très élevé : « Quand il y a deux lignes de conduite à suivre, appuyées par des raisons également fortes, je cherche toujours à me décider pour ce qui me coûte le plus, je suis sûr ainsi de n'avoir pas sacrifié à mon égoïsme. » (1)

Pour se soutenir dans ces épreuves morales, Montalembert a sa foi profonde et sa vive piété ; l'amitié et l'étude ne lui manquent pas davantage. « L'influence de l'amitié se joint à tous les autres motifs qui doivent me contenir et me vaincre. » (2) Lemarcis, par ses lettres charmantes, Cornudet, Rio, d'Herbelot, Saint-Laumer, par leur présence et leurs conseils, s'emploient à l'envi à dissiper ses défiances de l'avenir et les obscurcissements passagers de ses croyances chéries.

Au reste, Charles donne plus à ses amis qu'il n'en reçoit ; il exerce sur eux une action salutaire, il les prévient, il les stimule, il les entraîne à l'étude et à la pratique du bien : « Je suis très heureux de mes relations avec Saint-Laumer, écrit-il à Rio ; le sentiment religieux reprend chaque jour une nouvelle influence sur son âme pure et enthousiaste. Je me flatte de n'être pas pour rien dans cette bonne œuvre. » Bien plus, Montalembert se dévoue parfois à ses amis avec un courage ad

(1) Lettre à Lemarcis, juin 1830.
(2) *Journal*, 21 février 1830.

irable. Que de fois, rentré dans sa chambre, après ne journée d'études et de travaux de toute sorte, il aperçoit qu'il n'a pas écrit à son ami Lemarcis. Cependant la nuit est avancée ; il est une heure, deux heures du natin, le sommeil l'accable. Mais son ami attend cette ettre ; il est exilé, malade, mourant peut-être ; il a beoin d'être fortifié et consolé. Et Charles prend la plume t écrit de longues lettres débordantes d'affection et 'espérance : « Je ne sers, lui dit-il, qu'à vous exalter n peu, en faisant résonner dans votre cœur ces cordes e poésie et d'enthousiasme qui y tiennent une si large lace... O mon ami, vivez et remettez à plus tard votre épart pour cette céleste patrie, où deux anges vous ttendent. Vivez, pour tous ceux qui vous chérissent, our moi que vous chérissez tant. Vivez, et nous nous imerons, et nous aimerons ensemble pour être plus ertueux ici-bas, plus heureux là-haut (1)... Si aujourhui je me sens plus fort, plus enclin à vous encouraer, à vous tendre la main pour vous retirer de cet bîme d'incertitude et de méfiance où j'ai roulé si ongtemps avec vous, n'est-ce pas uniquement parce ue l'amitié fait aussi des miracles, qu'elle fait oublier l'un ses propres erreurs, ses propres souffrances, uand l'autre a besoin de consolations et d'encouragenents. Oh ! oui, mon ami, je m'associe de tout mon œur à cette délicieuse pensée : *la vérité, c'est l'amitié.* l y a longtemps que j'ai remarqué que l'amitié est la eule illusion du jeune âge qui se réalise, la seule espérance ui ne soit pas brisée ou étouffée, la seule puissance le l'âme qui porte ses fruits dès l'entrée de la vie. » (2)

Montalembert s'est également remis à l'étude avec ne ardeur dévorante. Ses journées sont divisées en ragments et remplies par les objets les plus variés. La

(1) Lettre à Lemarcis, 19 novembre 1829, à minuit.
(2) Au même, 20 mars 1830.

matinée est consacrée au droit et à l'histoire de France, qu'il travaille avec Cornudet; l'après-midi à l'économie politique et à la philosophie allemande avec Rio; dans la soirée, il lit les journaux, reçoit ses visites et se plonge dans l'histoire du droit. Vers neuf heures, Charles quitte le salon pour lire un chapitre de la Bible, écrire son *Journal* et ses lettres, faire ses extraits, continuer ses travaux sur l'Irlande et la Suède. Ces occupations le mènent très avant dans la nuit, en dépit des ordres et des plaintes de sa mère. Quelquefois, Cornudet vient veiller avec son ami pour l'empêcher de dormir. Jamais Charles ne sort le soir; le théâtre et le spectacle ne l'attirent point : « Une fois seulement, j'ai dérogé, dit-il, pour entendre Mme Malibran, et cela dans un de ses plus mauvais rôles. » Voilà certes une vie d'étudiant bien austère; mais c'est en imposant à sa jeunesse de tels devoirs qu'on parvient à rendre sa vie utile et féconde pour le pays. Aussi Montalembert s'attache-t-il avec ardeur à son règlement. S'il y manque par hasard, il semble que tout soit perdu.

En plus de ces travaux réguliers, Charles s'en impose d'extraordinaires. Le droit ne lui suffit pas, il aborde même la médecine : « J'ai commencé mes études anatomiques avec Rio, écrit-il, c'est-à-dire que j'ai été avec lui au cabinet de médecine... J'y retournerai trois fois la semaine... Dans quelque temps viendra la dissection. Vous voyez que je donne dans l'horreur (1). »

Bientôt nous parlerons de son *Histoire d'Irlande*. Vivement entraîné vers la presse, Montalembert prépare des articles sur la Suède. « Je dois en faire sur la Diète actuelle pour la *Revue française*, nous dit-il, sur la législation suédoise pour le *Globe*, et sur l'organisation militaire pour la *Revue des Deux Mondes*. » (2)

(1) Lettre à Lemarcis, 15 mars 1830.
(2) Au même, 13-14 décembre 1829.

ul le premier de ces articles fut achevé et publié ns la *Revue française*, dirigée par MM. Guizot, de roglie et de Barante.

Vers cette époque, Charles se mit en relations avec *Correspondant*. Cette feuille semi-hebdomadaire vait été fondée, au mois de mars 1829, par plusieurs unes gens distingués, MM. de Carné, de Cazalès et Austin de Meaux. L'article-programme écrit par M. de eaux fut très remarqué. Les mots de Canning : *Liberté vile et religieuse par tout l'univers,* enlacés dans un usson en tête du journal, lui servaient de devise. En fet, le *Correspondant* se proposait avant tout de réncilier le catholicisme et les idées modernes. Rien ne nvenait mieux aux aspirations de Montalembert que libéralisme élevé. « Je suis fort content du *Corresndant*, écrivait-il à Lemarcis. Il est à merveille pour philosophie et la religion, et prendra certainement place du *Globe*, qui déchoit tous les jours. » (1) Dans cours de cette année, il donna à ce recueil plusieurs ticles dont nous parlerons plus loin.

III

En même temps, Montalembert suit les cours des plus lèbres professeurs de l'époque, Villemain, Guizot, uffroy, Cousin et bien d'autres. Il a une grande symthie pour Michelet qu'il voit fréquemment, mais il ne rait pas apprécier beaucoup Villemain. Entrant un ur dans la salle où celui-ci fait son cours, Charles tend de grands éclats de rire. C'est M. le professeur i cherche à égayer son auditoire aux dépens de Dante, sa barbe rousse, des croyances superstitieuses du uple à son égard, etc. Quelle n'est pas l'indignation

(1) Lettre à Lemarcis, 23 mars 1830.

de Montalembert! Il sort en protestant et écrit le soir à Lemarcis : « En vérité, ce ton goguenard de votre ami, en parlant de l'apparition de l'épopée chrétienne sur la scène du monde, aurait mérité deux bons soufflets! » (1)

Quant à Guizot, Charles est trop sévère pour lui; il déclare son enseignement froid et prétentieux. Cependant, au début de l'année 1830, Guizot est élu à Lisieux, comme libéral, et Montalembert exulte de voir arriver pour la première fois à la Chambre un député de la jeune France, un représentant des idées nouvelles, un homme pur à la fois de l'empire, de la république et de l'émigration. « Je vous assure, écrit-il, que c'est de bien bon cœur que j'ai été me mettre au nombre des claqueurs pour célébrer son inauguration... Nous lui avons donné *un triomphe*. Il y a eu un enthousiasme bruyant, mais un peu factice. Lui est resté froid et impassible, comme toujours. » (2)

Avec Cousin, les relations de Montalembert sont anciennes et chaque jour les rend plus intimes. Ce n'est pas que Charles adopte les idées philosophiques du maître, il les repousse énergiquement et ne s'en cache pas. De plus en plus le mysticisme de Schelling et de Baader le séduit : « Ma philosophie n'est pas de ce monde, c'est-à-dire de ce monde français... Je déteste la déduction, le raisonnement et toutes les niaiseries scolastiques : c'est bon pour les petits doctes qui veulent être licenciés, ou pour les très grands hommes comme Cousin et Kant, qui savent les manier à leur gré. Moi qui donne dans le médiocre en plein, je me suis fait une petite philosophie à moi, où je n'entre qu'avec mon imagination, où je ne cherche que des inspirations poétiques, où je ne procède que par bonds et par sauts.

(1) Lettre à Lemarcis, 24 février 1830.
(2) Au même, 30 février 1830.

r ceci me réussit parfaitement; j'ai l'âme fort tran-uille et quelquefois très exaltée, l'imagination occu-ée et la raison, cette fameuse inconnue, satisfaite. omme je discute peu et que je ne raisonne jamais, je ne tire fort bien d'affaire, cherchant surtout dans la olitique et la morale des applications à mon théolo-ico-scolastico-mysticisme. Je n'ai qu'un regret, c'est elui de n'être pas à la campagne. On a besoin de la ature quand on étudie *die Naturphilosophie*. » (1)

Mais Cousin a remis en honneur le spiritualisme ; il 'a cessé de combattre la philosophie « mesquine et égradante » du dix-huitième siècle; il ne lui manque ne d'être catholique. Ce fils de blanchisseuse, né dans n grenier et élevé dans le ruisseau, est « étonnamment ristocrate », (2) plus peut-être que Montalembert. Ce-endant il est libéral et a souffert pour ses idées : « Fai-ons-nous libéraux, répète-t-il à Charles, pour nous dé-arrasser de la canaille libérale. » (3) Ne l'a-t-on pas ppelé aussi « un orateur en philosophie » et « le penseur plus causeur de l'Europe? » Et quel merveilleux cau-ur! Montalembert qui, chaque semaine, l'entretient s heures entières, est sous le charme. A vrai dire, il trouve bien un peu solennel. « En fermant les yeux, pourrait se le figurer gesticulant devant quinze cents diteurs, tandis qu'il est en veste et en culotte de ire, à se chauffer les mains sur son poêle. » Mais il ne ut pas fermer les yeux, il faut voir Cousin, le visage ès pâle exprimant la souffrance, les yeux ardents, les eveux en désordre; il laisse tomber lentement ses ériodes savantes et harmonieuses; il parle longtemps de toutes choses avec une verve intarissable, aujour-'hui philosophie, demain histoire et politique.

« Plébéien comme je suis, dit-il à son jeune ami,

(1) Lettre à Lemarcis, 21-22 février 1830.
(2) *Journal*, 24 juillet 1830.
(3) *Ibid.*, 28 avril 1830.

l'extrême-gauche est ma place; si je m'occupais de politique, j'irais m'y placer et, là, je défendrais la monarchie... Il ne peut y avoir aujourd'hui de république, il faut une démocratie pure et forte comme dans l'antiquité, ou bien on tombe dans l'ignoble comme les Colombiens. Ce que je crains le plus pour la France, c'est la démagogie. Je veux que la part du pouvoir soit grande; mais je veux aussi que ce pouvoir soit national. » (1) La Charte est l'idéal de Cousin, son idole. Il voudrait que d'ici un siècle on ne modifiât aucun de ses articles: « Respectons-la comme une vierge de quinze ans. Les anciennes constitutions sont seules bonnes. Si la France ne sait pas être libre avec ce qu'elle a, c'est qu'elle *est incapable de liberté.* » Et parlant des menées secrètes de Charles X et de ses ministres, il s'en montre effrayé et ajoute : « Le roi est le seul conspirateur de son royaume. » (2)

Un jour il donne à Montalembert des conseils sur l'éloquence parlementaire : « Elle ne doit être, dit-il, ni poétique ni esthétique. En France, tout est prose, tout est bon sens, et tant mieux. » Puis il interroge Charles sur sa carrière et lui conseille de mener de front de grandes études politiques et religieuses : « A votre place, j'entreprendrais une monographie de Pitt et la vie de quelque docteur du moyen âge, par exemple de saint Bonaventure. »

Dans une autre visite, le philosophe lui propose brusquement de traduire Kant avec lui. Montalembert recule épouvanté, mais Cousin lui insinue qu'il est un des rares Français qui connaisse assez la langue allemande pour entreprendre une telle œuvre; il parle « d'une manière si caressante », que Charles n'y peut résister. Il emporte le volume de Kant et traduit, tant bien que mal,

(1) Lettre à Lemarcis, 30 janvier 1830.
(2) *Journal*, juillet 1830.

« pour le compte de Cousin », cent pages de la *Critique de la raison pratique*.

Aussi, quand Montalembert rapporte la traduction, le maître lui fait plus aimable accueil que de coutume, il le retient pendant deux heures et lui confie ses aspirations académiques que favorise ardemment Lamartine. « Un jour, lui raconte-t-il, en allant à la sonnette de ma porte, je trouvai un grand et beau jeune homme qui me demanda si je m'appelais Cousin et me dit se nommer Lamartine. Je le fis entrer, et après bien des révérences et bien des demi-mots, je lui dis : « Monsieur, nous « venons de deux camps différents, vous de la cour, moi « du peuple, mais enfin peut-être serons-nous d'accord, « et je ne demande pas mieux que d'être votre ami. » Depuis lors, leur amitié a grandi; et « maintenant, dit Cousin, Lamartine n'a pas d'admirateur plus sincère, d'ami plus dévoué, plus sympathique que moi. Seulement, a-t-il ajouté, pour Lamartine, vivre c'est aimer, pleurer et soupirer des vers (avec 50.000 livres de rente, intercale méchamment Montalembert). Il ne songe qu'à son salut (?); ses malheurs passés, ses espérances de bonheur l'occupent tout entier; c'est bien, c'est très bien, mais ce n'est pas tout; moi je crois que vivre c'est penser et agir, je crois que le monde est beau, que ce brillant soleil est beau et que la vie est une assez belle chose pour que l'homme ne la dédaigne pas. » — « Et comme il disait ces mots, ajoute Montalembert, ses beaux yeux réfléchissaient les rayons du beau soleil d'avril, et il avait l'air d'un inspiré, et je suis sorti de chez lui le cœur gros d'exaltation et d'amour pour le génie. » (1)

Dans cette première moitié de l'année 1830, on était en pleine renaissance littéraire, en plein romantisme; le *Cénacle* poursuivait avec énergie sa guerre contre les classiques, dans le but d'affranchir la poésie et de la

(1) Lettre à Lemarcis, 14 avril 1830.

ramener à la nature et à la vérité. Montalembert ne pouvait se désintéresser de ce mouvement. Aussi le voyons-nous, en mainte rencontre, rompre des lances en faveur de la jeune école. Non pas qu'il adopte aveuglément ses doctrines et ses manières d'agir : « Je trouve, dit-il, qu'il y a, en général, peu d'originalité dans la pensée des chefs du *Cénacle*, qu'ils ont fait trop d'emprunts à l'étranger, que quelques-uns sont fort insolents envers le grand siècle et que certains de leurs acolytes, tels qu'Antony Deschamps et Musset, n'ont pas le sens commun. » Et il rapporte ce joli trait d'Alexandre Dumas. « L'autre jour, au *Cénacle*, comme deux apprentis romantiques s'exerçaient à dire du mal de Racine, Voltaire, etc., le sieur Dumas les a vertement réprimandés en leur disant : « Après tout, Messieurs, il est à parier que « nous n'aurions pas fait mieux, si nous avions vécu de « leur temps. »

Ces réserves faites, Montalembert se déclare nettement pour eux : « La cause est juste et sainte; elle l'est tellement à mes yeux, qu'elle absorbe dans son éclat tous les défauts de ses défenseurs. Là seulement il y a de la jeunesse, là seulement il y a de l'avenir, de la régénération, et surtout de la régénération morale. » Il les défend contre tout venant, même contre son ami Lemarcis, qu'il traite avec une amusante vivacité : « Allez, lui dit-il, vous êtes un vieux classique encroûté. Vous êtes enfoncé dans la boue du dix-huitième siècle, et je ne sais pas qui vous en retirera. Moi, je vous abandonne pour y étouffer comme Jérémie dans son cachot. Vous ne voyez que la forme; tout ce qui révolte vos habitudes scolastiques vous ferme les yeux au mérite de la pensée et de la chose. Vous ne comprenez pas ce que c'est qu'une réaction; vous voudriez que ces braves gens fussent bien polis, bien modestes, bien modérés, comme si c'étaient les fil[illegible] [illegible]neurs et non plus les combattants eux-mêmes [illegible] au contraire qu'il n'y a pas de révolution

sans exagération, sans violence, sans excès dans les théories comme dans l'application; tous ces défauts existeront et grandiront jusqu'à ce que la victoire soit remportée et que le terrain soit libre, pour que chacun s'y case à l'endroit qui lui convient. » (1)

Si Montalembert a l'horreur des relations mondaines, il recherche par contre celles qui ont pour objet la poésie et les arts. C'est ainsi qu'il fait la connaissance des chefs de la nouvelle pléiade. Alfred de Vigny, le chantre d'*Eloa*, reçoit plusieurs fois le jeune étudiant, et celui-ci, charmé de son accueil, l'appelle, dans son *Journal*, « le plus aimable et le moins prétentieux de nos génies modernes ». L'éloge n'est-il pas ici un peu forcé? Nous ne voulons pas contester le génie du poète, mais personne n'a semblé à la plupart de ses contemporains avoir plus de prétentions. Chez Alfred de Vigny, Charles rencontre Sainte-Beuve, dont les œuvres, *J. Delorme* et les *Consolations*, le « ravissent au troisième ciel ». — « M. Sainte-Beuve a un extérieur peu prévenant, mais il cause fort bien et avec âme. Je lui ai adressé du fond du cœur, non pas des compliments, mais des remerciements pour ses vers délicieux, et il m'a paru très satisfait... J'ai été enchanté des opinions de MM. de Vigny et Sainte-Beuve sur la position religieuse du monde et sur la régénération de l'Europe par le catholicisme. » (2) En ce temps-là, Sainte-Beuve cherchait encore sa voie. Il ne semblait guère moins éloigné de l'abbaye de la Trappe que de l'abbaye de Thélème, et les paris étaient ouverts sur la question de savoir s'il mourrait disciple de Rancé ou disciple de Rabelais. (3)

En 1830, deux poètes surtout attirent les regards et l'admiration, Lamartine et V. Hugo. Le premier paraît à l'apogée de sa gloire. Son *Hymne au Christ* et ses

(1) Lettre à Lemarcis, 26-27 février 1830.
(2) *Journal*, 7 avril 1830.
(3) De Carné, *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 136.

Novissima verba viennent de paraître. C'est le temps où David d'Angers, le grand statuaire, peut écrire : « Hier, Lamartine a lu des vers chez Hugo. Il faisait presque nuit; cependant le ciel gardait une suffisante clarté. Lamartine s'était adossé à la fenêtre. Sa tête se détachait en silhouette sur le ciel qui lui servait de fond. Il semblait une statue de bronze, et parfois on eût dit qu'il allait prendre place parmi les astres. » A plusieurs reprises, Montalembert assiste à ces lectures. Une première fois, il a rencontré et entretenu le poète chez M^me^ de Narbonne; depuis lors, il le voit fréquemment. Un soir même, Lamartine se rend chez le comte de Montalembert. La société est choisie; on y remarque Lainé, Martignac, Delphine Gay et bien d'autres. Le poète récite deux pièces sublimes de ses *Harmonies : la Prière du soir dans le temple* et *le Souvenir des morts*. Quelle n'est pas l'émotion de Charles, en entendant ces strophes admirables sur la réunion des êtres séparés par la mort :

Non, non, mon Dieu! si la céleste gloire
Leur eût ravi tout souvenir humain,
Tu nous aurais enlevé leur mémoire;
Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain?
. . . . . .
Étends sur eux la main de ta clémence;
Ils ont péché; mais le ciel est un don!
Ils ont souffert : c'est une autre innocence!
Ils ont aimé : c'est le sceau du pardon!...

« Voilà vraiment le génie, s'écrie Charles... Ah! si je n'ai pas été doté comme les fils du Génie, si je ne puis charmer comme eux la postérité, au moins j'ai respiré comme eux quelque chose de cet enthousiasme, de ce sublime amour du beau, qui vaut peut-être mieux que la gloire elle-même. »

Montalembert assiste de même, le 1^er^ avril, à la réception de Lamartine à l'Académie. Le poète ne pensait-

l pas à son jeune auditeur lorsqu'il s'écria : « Une eunesse studieuse et pure s'avance avec gravité dans la ie; les grands spectacles qui ont frappé ses premiers egards l'ont mûrie avant l'âge. On dirait qu'un siècle a sépare des générations qui la précèdent. Elle sent la lignité de la vocation humaine, vocation relevée et largie par les institutions où toutes les libertés de homme ont leur jeu, où toutes ses forces ont leur mploi, où toutes ses vertus ont leur prix. »

Mais Victor Hugo occupait la première place dans les mitiés littéraires de Montalembert. « Un jour que le oète accrochait dans son cabinet une bibliothèque omposée de quatre planches reliées entre elles par des ordons et qu'il s'en tirait assez mal, le prince de Craon ui amena un jeune homme blond, d'un visage agréable, ù l'on ne voyait d'abord que de la douceur et ensuite ue de la finesse. Ce jeune homme était allé à *Hernani* et vait voulu complimenter l'auteur. Il était ravi de voir le héâtre s'affranchir, il voulait la liberté partout, il s'apelait M. de Montalembert. » (1) Charles n'avait point ncore assisté à *Hernani*, comme le raconte le témoin e la vie du poète, mais il avait lu le drame et s'en déarait « le partisan acharné ». La puissante imagination e Hugo, la richesse de son coloris et surtout la pureté son inspiration enchantaient le jeune étudiant. Son inion sur l'amour conjugal du poète ferait sourire, si le n'était aussi sincère. « Oui, je suis enthousiasmé, rivait-il, non pas que je ne lui reconnaisse de nomeux défauts et surtout celui de systématiser son style d'avoir beaucoup trop d'indulgence et d'amour pour pensée, souvent capricieuse et baroque; mais quelle ve, quel sentiment vraiment poétique, surtout quelle fondeur de sentiment moral! Comment ne pas aimer homme qui consacre tout un livre de ses odes à

(1) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, II, p. 290.

IV

Cependant les événements se précipitent en France. Depuis le mois d'août 1829, M. de Polignac gouverne, et la lutte s'accentue chaque jour entre la royauté et l'opinion publique. Montalembert le constate avec douleur. « Rien au monde, dit-il, n'est plus attristant, plus immoral, plus antisocial qu'un état de choses où le pouvoir est entièrement en dehors de la nation; où les employés, les fonctionnaires forment un peuple à part, dont la première condition est de ne pas penser comme l'autre peuple qui leur obéit; où les destitutions sont des titres d'honneur et les accusations judiciaires des triomphes. » (1) Il voit se former à l'horizon politique du pays l'orage qui doit emporter la vieille monarchie, et il annonce la prochaine révolution avec un perspicacité saisissante. « Je pense comme vous, écrit-il le 7 mars, que l'existence de la dynastie est nécessaire à la prospérité de la France, telle qu'elle est actuellement... mais je crois fermement aussi que cette existence est menacée et compromise... » (2)

Lorsque, plusieurs mois après, le 25 juillet, à onze heures du soir, Charles se met en route pour l'Angleterre, il ne se doute pas que sa prédiction est à la veille de se réaliser, il ne sait pas que, le jour même, au conseil des ministres, Charles X a signé les ordonnances fatales. D'ailleurs, pense-t-il, « le peuple ne répondra pas à des coups d'État par une révolte. Ce peuple est trop riche, trop *possesseur*, pour risquer ses propriétés nationales, ses manufactures... Mais il y aura guerre morale, haine et défiance perpétuelles, divorce complet. »

(1) Lettre à Lemarcis, 4 avril 1830.
(2) Au même, 7 mars 1830.

Pendant que Montalembert s'extasie devant les mo-
ments incomparables de Rouen, « la ville peut-être
plus curieuse de France sous le rapport de l'art »,
Parisiens se soulèvent pour défendre la liberté de
presse et des élections. Charles apprend cette nou-
lle à Jumièges, en descendant la Seine, en con-
mplant les ruines croulantes de la vieille abbaye
rmande. Il poursuit néanmoins son voyage. Au mo-
nt où il va s'embarquer, la jeunesse du Havre s'in-
ge, repousse la police venue pour briser les presses
journal libéral, et Montalembert peut apercevoir,
pont de son navire en partance, les troupes qui
cendent de la citadelle « pour enfoncer le peuple ».
elle n'est pas son émotion, son agitation ! « J'ai pensé
uspendre mon voyage, dit-il; toutes mes meilleures
érances sont détruites, mon existence compromise,
n pays à qui je l'ai consacrée plongé dans un abîme
maux... Heureux ceux qui mourront les premiers
r l'honneur, la patrie, la justice, la liberté ! » (1)
l arrive à Londres sur l'impériale d'une exécrable
gence, exténué de fatigue et trempé de pluie. Mais
pluie n'a pas refroidi sa juvénile ardeur. A peine
nd-il le temps de courir à Stanmore, dans cette
re maison où s'écoulèrent ses premières années, et
ller à Westminster-Abbey s'agenouiller sur les tom-
sacrées de ses autres ancêtres, Chatham, William
t, James Fox et Grattam. « Je me suis agenouillé sur
te pierre auguste, dit-il à propos de ce dernier ora-
r, pour offrir à ce grand homme l'intention toute
ndaise qui m'a animé pendant deux ans. » (2) Puis,
prenant par les journaux que le peuple de Paris a
is les armes pour venger sa grande injure, inquiet
illeurs du sort de sa famille, Montalembert n'y peut

1) *Journal*, 26 et 27 juillet 1830.
2) *Ibid.*, 30 juillet 1830.

tenir et part brusquement pour la France : « Je suis en chemin, écrit-il le 1er août, mais arrêté à chaque instant par des embarras sans nombre et menacé d'une interruption complète de communications; les bateaux à vapeur ne veulent plus passer; je vais m'embarquer dans une petite chaloupe française. » (1)

A Calais, Charles arbore la cocarde tricolore, s'arrête seulement une heure à Amiens pour visiter la cathédrale. Là, une bande de forcenés l'arrête, manque de le massacrer parce que son passe-port est signé de Polignac. Il court par la malle-poste toute la nuit du dimanche, toute la journée du lundi et arrive à Paris le mardi matin. Les rues sont dépavées, les murs percés de balles et de boulets, les voitures versent et se brisent à chaque pas. Du reste, le drapeau tricolore flotte partout et la bataille est finie. « Je ne me pardonnerai jamais, écrit Montalembert, de n'avoir pas été à Paris pendant ces glorieuses journées, de n'avoir pas tiré l'épée et peut-être versé mon sang pour la cause du peuple, tandis qu'elle est encore pure et belle. » Chez lui, personne ne l'attend, il trouve sa famille bouleversée par les derniers événements. La carrière de M. de Montalembert est brisée, sa pairie menacée; son second fils Arthur, page de Charles X, a dû s'échapper par une fenêtre. Aussi fait-on mauvais accueil à l'enthousiaste voyageur, et son père l'oblige à reprendre immédiatement la route de Londres. Étourdi, consterné, Charles remonte en diligence et retourne en Angleterre. Il y reste un grand mois à s'ennuyer mortellement : « Londres, dit-il, est un vrai désert, triste à écraser le cœur. » (2)

Ce voyage et surtout la réflexion ne tardent pas à modifier les idées de Montalembert. Il est royaliste, sans

(1) Lettre à Lemarcis, Douvres, 1er août 1830.
(2) *Journal*, 8 août 1830.

être profondément attaché aux Bourbons; le principe de l'hérédité ne le domine pas comme Berryer. Au-dessus de tout, il place et placera toujours la liberté de l'Église et du pays; au-dessus du roi, la Charte. Or, le roi a violé cette Charte, il a manqué à ses serments, le peuple l'a renversé, le peuple a bien fait. Ce peuple qui se soulève pour la défense de ses droits excite l'enthousiasme de Charles : « Vous ne sentez pas assez, écrit-il à Lemarcis, ce qu'il y a de généreux, de sincère, d'unanime, de non prémédité, dans le mouvement du 28 au 30 juillet. Vous savez ce que je pense des chefs, mais j'avoue que j'admire beaucoup les masses. Que dites-vous de ces gardes nationales de Dreux qui cachent leurs cocardes tricolores au moment du passage du roi déchu? Et cet ouvrier qui disait à mon ami d'Herbelot : « Je sais bien qu'il ne nous reviendra » rien de ce que nous avons fait, et que nous n'en » mourrons pas moins de faim à l'hôpital, mais nous » l'avons fait pour la patrie, pour vous qui êtes un » *bourgeois* et qui en profiterez ». (1)

Telle est la première impression, voici maintenant la seconde, la meilleure : « Je n'aime pas les causes victorieuses... Charles X est malheureux, sa cause devient sacrée pour moi... » Bientôt, avec un grand bon sens, il se prend à déplorer le résultat de ce qu'il appelait un glorieux triomphe. « Maintenant je vois le funeste côté de la révolution... La liberté ne gagne rien à une victoire subite et inattendue; elle vit de sacrifices longs et graduels, de conquêtes lentes et successives ». (2) Ce que comprenaient seuls, à ce moment, les meilleurs esprits, comme Royer-Collard et Lainé, ce qu'ont reconnu plus tard les vainqueurs eux-mêmes, Louis-Philippe et M. Guizot, Montalembert l'aperçoit

(1) Lettre à Lemarcis, 11 août 1830.
(2) *Journal*, 3 août 1830.

déjà. Le peuple a trop vu sa force; « la hiérarchie so-
ciale qui commençait péniblement à se rétablir est de
nouveau entièrement détruite; le passé est de nouveau
rejeté, renié, bafoué, et, c'est à mon avis le plus grand
malheur et le plus grand crime d'une nation ». (1) No
seulement sa colère contre Charles X est tombée,
donnerait tout son sang pour lui rendre son trône, s'
voulait régner avec sagesse; et il proclame qu'on
commis une injustice et une faute politique en ne don
nant pas la couronne au duc de Bordeaux.

Et puis les libéraux le dégoûtent par leurs excès.
liberté que Montalembert aime avec passion, ce n'e
pas un idéal abstrait, une conception théorique;
n'est point la liberté révolutionnaire qui dégénère
licence. « Je vous supplie de ne pas me confondre av
les dominateurs du jour... Je ne suis lié à la cause no
vellement triomphante que par l'amour et l'admirati
que je porte à la France, si grande même dans ses é
reurs. Mais la liberté, au nom de laquelle on nous go
verne, n'est certes pas celle que j'avais rêvée, celle qu
eu mon premier amour, mon premier dévouement;
la voulais morale et non pas matérielle, consacr
par l'histoire et par cette religion chrétienne qui
trouve partout où il y a une grande et pure pensée.
ne voulais certes pas cette liberté de commis-voyage
informe mélange de journalisme et d'industrialis
que l'on nous donne aujourd'hui. » (2)

Aussi n'a-t-il pas de termes assez énergiques po
flétrir « les folies, les *crimes* » commis au nom de
liberté pendant les jours qui suivirent la victoire
peuple. « Comment irais-je m'associer à une cause
autorise la profanation honteuse et systématique
Sainte-Geneviève, — où l'on va sans doute repla

(1) Lettre à Cornudet, 10 août 1830.
A Lemarcis, 10 septembre 1830.

Marat et Robespierre, — de la Madeleine, du monument de la place Louis XVI? Sais-tu par exemple que le peuple éclairé et patriote de Reims a renversé la croix des missions, et puis, séparant le Christ du bois sacré, a promené en triomphe l'image de Notre-Seigneur comme un trophée de sa honteuse victoire?... Quant à moi, le cœur désespéré, ulcéré, saignant, mais déterminé, pénétré d'une conviction invincible, je me détache de plus en plus d'une cause qui se détache elle-même de tout ce qu'il y a de noble et de pur dans la nature humaine. » (1)

Au milieu de l'effarement général, quand les pairs et les députés royalistes, les officiers et les magistrats brisent leur carrière et se retirent dans les provinces pour ne point servir un régime révolutionnaire, Montalembert pense à la France et s'attriste de ces désertions. Il admire Chateaubriand jetant fièrement sa démission de pair de France à la tête des vainqueurs. « Quelle magnifique apostrophe aux courtisans! écrit-il; Démosthène n'a rien qui la surpasse en à-propos et en vérité historique. En somme, c'est à mon avis ce que notre régime parlementaire a produit de plus parfait, et ce discours seul suffirait pour ennoblir et immortaliser ce régime. » Mais il trouve qu'en se retirant Chateaubriand, Hyde de Neuville et ses amis ont mal agi : « Ce n'est pas un fonctionnaire qu'un pair de France ou un député : c'est un homme revêtu d'une mission auguste, nécessaire à son pays; y renoncer, c'est renoncer à la France ». Combien plus il approuve son père, M. de Martignac et Berryer! Comme il adjure les autres de ne pas s'annihiler, « émigrer à l'intérieur! » « Catholiques, anciens royalistes..., remplissez, nous vous en conjurons, les devoirs sacrés de jurés et d'électeurs; restez maires de vos communes, membres de

(1) Lettre à Cornudet, septembre 1830.

vos conseils municipaux, gardez toutes les fonctions qu'un gouvernement jaloux daigne encore vous laisser; combattez surtout pour cette patrie que menace une guerre sanglante; combattez, sinon pour une liberté que l'on vous conteste, du moins pour une nationalité qui doit vous être plus chère que la vie. » (1)

Personne, pas même Berryer, n'a défendu avec plus d'éloquence les grands hommes et les glorieux souvenirs de la Restauration. « Les vieux royalistes, les vieux aristocrates, les agents déchus d'un pouvoir tombé, tous ces hommes-là, ce sont nos pères, nos amis, les premiers protecteurs de notre enfance, les guides de notre jeune ambition... Bien que nous soyons étrangers à beaucoup de leurs opinions..., nous aimons leurs adversités, nous défendons leurs droits, nous tenons pour nôtres leurs injures... » (2)

Son cœur se révolte quand on les attaque injustement. Il voudrait être à la tribune, il se figure y être, pour confondre et réfuter leurs adversaires. Écoutez-le répondre au général Lamarque, qui avait affirmé que depuis quinze ans la France était effacée de la carte d'Europe :

« Quoi ! elle était effacée de la carte de l'Europe, cette France qui, en une seule campagne (n'importe pour quelle cause), a marché victorieuse de la Bidassoa à Cadix ! Effacée, elle qui seule a affranchi la Grèce, qui seule a détruit la traite des Blancs ! Enfin, effacée, elle qui tout dernièrement encore, après avoir étonné l'Europe par le déploiement de ses forces maritimes et militaires, a achevé en quinze jours une conquête que les plus beaux siècles de l'histoire envieront au nôtre ! Ne sont-ce pas là des gloires auxquelles le cœur d'un loyal soldat, d'un vrai Français, ne devrait pas rester

(1) *Correspondant*, 14 décembre 1830.
(2) *Ibid.*, 28 décembre 1830.

insensible? Quant à nous, quelque humble que soit notre voix, nous protestons de toutes nos forces contre des paroles qui insultent notre pays et qui calomnient quinze années de notre histoire » (1).

Avec Berryer il s'indigne d'entendre donner aux royalistes la qualification de vaincus? « Et où donc nous avez-vous vaincus? Sur quel champ de bataille avons-nous mesuré nos forces? Parce que vous vous proclamez nos ennemis, il ne s'ensuit pas que vous soyez nos vainqueurs, ni que vous ayez le droit de jeter ce nom de vaincus à des gens que vous n'avez fait que tromper... » (2)

Avant de le voir engagé dans les luttes ardentes de l'*Avenir*, il était bon, il était juste de faire ressortir cette noble et généreuse attitude de Montalembert.

(1) *Correspondant*, 14 décembre 1830.
(2) *Ibid.*, 14 décembre 1830. — « *De l'intolérance du parti qui se proclame vainqueur.* »

CHAPITRE V

L'IRLANDE ET O'CONNELL (SEPTEMBRE ET OCTOBRE 1830).

I

Nous avons laissé Montalembert à Londres au mois d'août 1830, sur le point d'entreprendre son voyage d'Irlande. L'Irlande ! depuis longtemps, il s'est pris de passion pour ce malheureux pays, pour « cette brillante émeraude de l'Occident enchâssée dans la couronne de l'étranger » ; il rêve de visiter ses vertes prairies et d'écrire son histoire ; il veut se dévouer pour elle et contribuer à sa délivrance.

C'est pendant son séjour en Suède ; Charles a dix-huit ans. La lecture des admirables discours de Grattan (1) lui donne l'idée d'offrir au public français un tableau des luttes héroïques de l'Irlande depuis 1688. Le sujet est attrayant, nouveau, romanesque même. Il s'agit de raconter la guerre acharnée soutenue par les Jacobites irlandais contre la révolution de 1688 et ses principes, l'asservissement et la persécution des catholiques sous Guillame III, Anne et Georges Ier, les efforts

(1) H. Grattan (1750-1820), célèbre orateur irlandais qui lutta de toutes forces pour empêcher la réunion du Parlement d'Irlande à celui de la e-Bretagne, et, quoique protestant, défendit énergiquement les ts catholiques.

eux mais mal soutenus des Swift, Molineux et patriotes, éloignés les uns des autres par leur re- et le temps où ils vivaient; plus tard, le glorieux de l'Irlande guidée par Grattan en 1782; l'admi- révolte de 1798-99; la triste, mais intéressante ion de l'Union législative en 1801, qui ôte à l'Ir- son Parlement.

sujet offre de l'intérêt, l'occasion aussi est favo- Depuis plus de vingt ans, Daniel O'Connell lutte manciper son pays, pour faire rendre aux catho- leurs droits civils et politiques. Reçu avocat en il groupe autour de lui une immense clientèle; cabinet aux salles d'audience, des tribunaux aux ts et aux meetings, il concentre en lui-même par quence enflammée toute la vie de l'Irlande; il ent le peuple dans un état d'agitation incessante. l'opposition la plus acharnée, il fonde l'*Association que*, qui comprend bientôt la nation entière; et nulle association ne vit et n'agit sans ressources, ande à chaque Irlandais de verser deux sous par la société. Cette rente de l'émancipation fait des lles. Plusieurs fois l'Angleterre effrayée dissout iation; le lendemain, elle renaît sous un autre ar O'Connell est de force, il s'en vante lui-même, à re sans accrocher un carrosse à quatre chevaux rs les lois anglaises. « Il ne faut pas parler au- ui et demain, dit-il, il ne faut pas s'associer au- ui et demain, il faut parler toujours, écrire tou- pétitionner toujours, s'associer toujours, jusqu'à le but soit atteint et le droit satisfait. Il faut a patience de l'injustice et forcer la main à la Pro- e. » Lorsqu'en 1828, il a l'audace, quoique catho- de se présenter aux électeurs de Clare, l'Irlande rnit en dix jours plus de 700,000 francs et il est nthousiasme. A cette heure, il touche au succès, talembert brûle de prendre part à cette grande

œuvre de l'affranchissement d'un peuple et d'exciter en sa faveur les sympathies de la France.

Cependant quand il fait part à ses amis de son dessein, ceux-ci se montrent peu encourageants. Cousin le blâme formellement; il expose une théorie du succès qui révolte Montalembert : « L'Irlande, lui dit-il, est un peuple étranger au mouvement européen; c'est un animalcule qu'il faut grossir au moyen d'une loupe pour en tirer quelque chose. Les Irlandais, comme les Polonais, sont indignes de la liberté, parce qu'ils ont été esclaves. Croyez-moi, les peuples méritent toujours leur sort. » (1) De son côté, Rio déclare Montalembert trop jeune; Cornudet lui conseille de ne pas se presser : « L'histoire ne demande pas seulement une imagination brillante, une âme fraîche et enthousiaste ; il faut aussi un peu de maturité; il faut être homme; il faut avoir plus d'expérience que tu n'en as; il faut que le temps ait mûri ton esprit. »

Montalembert n'écoute rien; il est emporté par la magnificence de son projet : « Sa seule pensée, dit-il, me fait tressaillir de joie et d'enthousiasme. » Toutes ses lettres en sont remplies; il écrit au fils de Grattan, entasse des documents, dévore volumes sur volumes, traduit les poètes et les orateurs anglais. Quand son plan est arrêté, il le fait approuver par Chateaubriand lui-même. Alors son bonheur redouble : « J'ai souvent des moments d'émotion bien délicieux, et il me serait impossible de te décrire l'orgueil et l'enthousiasme qui se sont emparés de moi lorsque, l'autre jour, je traçai ces paroles que je mettrai dans mon introduction : « On me pardonnera peut-être un peu de partialité : je me trouve seul du côté des vaincus et des persécutés. » (2)

Mais à mesure qu'il travaille, son sujet grandit, prend

Journal, 9 juillet 1830.
tre à Cornudet, 9 janvier 1829.

des proportions imprévues. Bientôt Charles s'aperçoit qu'il ne pourra publier l'ouvrage au temps fixé; c'est une première déception. Puis il apprend que les Communes d'Angleterre ont voté l'émancipation de l'Irlande; il s'en réjouit : « Il est temps, dit-il, que les grands principes de l'ordre représentatif retrouvent leur pureté et leur énergie naturelles; il est temps que l'édifice monstrueux des richesses du clergé et de l'aristocratie s'écroule. » (1) Mais la pensée qu'il arrive trop tard pour donner un coup de bélier à cette constitution vermoulue refroidit son ardeur. En outre, la maladie de sa sœur entrave ses études et retarde l'époque de son voyage. Alors le découragement s'accentue; il est à son comble lorsque le poète irlandais Moore publie une histoire d'Irlande. « Pour concevoir tout ce que je dois souffrir, écrit Charles à Lemarcis, il faut se figurer combien je m'étais identifié avec mon projet, comment je faisais rentrer dans cette sphère unique toutes mes pensées, toutes mes occupations, toutes mes illusions. Il me semble que l'Irlande était devenue pour moi presque une amie. Il y avait là, j'ose le dire, plus que de la vanité littéraire, plus qu'une ambition puérile, plus qu'une manie passagère d'écrire; il y avait une sainte et noble cause à défendre, une cause que j'aurais seul en France embrassée d'une manière sérieuse, une cause qui réunissait tous les grands mobiles de notre vie, tous les objets sacrés de notre admiration, la religion et la liberté, le catholicisme et le gouvernement représentatif, un héroïsme digne des Croisades dans les masses populaires, une éloquence digne de Démosthène à la tribune nationale, partout de la foi, de l'enthousiasme, de la poésie. Ah! je puis bien dire avec Grattan : « *My heart was in my cause.* » (2) Non, je n'ai jamais senti

(1) Lettre à Lemarcis, 26 mai 1829.
(2) « Mon cœur était tout à ma cause. »

plus amèrement le néant et la vanité des desseins de l'homme ; jamais la Providence ne s'est jouée plus impitoyablement des folles passions de ma volonté impuissante. » (1) Il faut maintenant que ses amis relèvent son âme et le reprennent de son désespoir : « De même que tu te passionnes trop vite, lui dit Cornudet, tu t'abandonnes aussi trop promptement au découragement. C'est un mal... Allons, cher ami, relève la tête. L'espérance est un devoir comme la foi ; un chrétien ne doit jamais l'oublier. »

II

Si Montalembert fut contraint de sacrifier son *Histoire d'Irlande*, il ne renonça pas du moins à visiter cette chère contrée. Le 3 septembre 1830, il s'embarqua à Liverpool et le lendemain il entrait dans la magnifique baie de Dublin que l'on compare à celle de Naples. En touchant cette terre des martyrs, cette île des saints, l'émotion du jeune voyageur fut profonde. Les Croisés n'éprouvaient pas plus de respect et de bonheur en apercevant Jérusalem. « Comme les chrétiens du moyen âge, dit-il lui-même, fatigués des combats et des violences de leur époque, tournaient sans cesse leurs pensées vers la contrée d'où leur foi avait surgi, paisible, innocente, céleste, et de temps à autre se précipitaient avec une incroyable ardeur aux lieux qui renfermaient le berceau et la tombe du Sauveur, ainsi nous, du sein de cette civilisation qui nous énerve et qui nous ennuie, nous devrions aller en pèlerinage à ce débris vivant du moyen âge et nous reposer quelques instants sous son ombre ! »

Le voyage ou plutôt le pèlerinage de Montalembert

(1) [illegible], 1830.

ura un mois et demi. Après avoir visité longuement et inutieusement Dublin, il descendit vers le sud de l'île ar Kilkenny, Waterford, Cork, Bantry, Killarney et imerick. Puis, ses vacances s'abrégeant, il fit une excursion rapide dans le nord de l'Irlande, en s'arrêtant à elfast et à Drogheda. Son journal, qu'il rédigeait chaue soir avec soin, ses lettres nombreuses à Lemarcis t à Cornudet ne sont qu'un long cri d'admiration et de onheur : « L'air de l'Irlande, son ciel bleu et son beau leil me rafraîchissent le cœur... C'est une vraie patrie our moi, pour mes rêves d'enfance, pour mes longues chères illusions... Mon attente a été remplie et même épassée. » — Nous allons résumer rapidement ses impressions sur le pays, les habitants, le clergé et O'Connell. ue s'il manque des ombres au tableau idéal que Monlembert nous trace de l'Irlande, nous n'avons pas le rechercher; c'est lui et non l'Irlande que nous udions et il nous sera doux de nous laisser entraîer au courant de son juvénile enthousiasme et de sa i.

Comment rapporter toutes les descriptions que Charles ous fait de ce beau pays? En quittant Dublin, il s'enage dans le comté de Wiclow, et déclare qu'il n'est en de comparable aux gorges sauvages de cette conée : « Figure-toi, écrit-il à Cornudet, tout ce que tu eux concevoir à la fois de plus grandiose et de plus ant, des torrents à cascades innombrables se frayant ec peine un chemin à travers des roches perpendilaires; des forêts d'une épaisseur fabuleuse; des prés une verdeur digne de l'*Emerald Isle;* de vieilles abyes, des châteaux *modernes* du gothique le plus pur le plus aérien... Dis-toi de plus que c'est là que attan passa son enfance, qu'il méditait ses discours long de ces torrents, que l'un de ces châteaux lui a donné par sa patrie et qu'il y passa ses vieux jours, tous ces beaux lieux ont été sanctifiés et immorta-

lisés par les exploits héroïques des rebelles de 1798. « Cette lettre, Montalembert l'écrit « dans la plus gentille petite auberge du monde », au bord du charmant Avoca au doux et perpétuel murmure, en face du banc sur lequel le poète irlandais Moore composa la mélodie qu'aiment tant les deux amis.

Mais Montalembert court d'enthousiasme en enthousiasme. Les rives du Suir, « où les rochers se marient si bien avec la verdure des bois », lui font oublier les bords de l'Avoca; la baie de Bantry lui semble le plus bel endroit de la création; Killarney et ses environs infiniment variés lui plaisent plus que tout le reste. Se figure-t-on une plus délicieuse promenade que celle du lac supérieur de Killarney? C'est le soir, un soir mélancolique d'octobre. On vogue doucement sur les eaux calmes et limpides, la barque côtoie des îlots charmants, dont les bords sont garnis de bruyères et de fleurs violettes; dans le lointain se distinguent les teintes automnales des grands bois. Cependant un *bugleman* enchante l'âme aux accents de son cor, répétés trois fois par l'écho le plus curieux et le plus expressif qu'on puisse entendre (1).

Qu'importent après de telles jouissances les averses qui de temps à autre trempent jusqu'aux os, les carrioles sans ressorts qui disloquent les membres, la saleté des auberges où l'on descend et les chemins où l'on enfonce dans la boue jusqu'aux genoux? Et pourtant, il y a plus beau encore que les rives du Suir, que la baie de Bantry ou le lac de Killarney, c'est au nord de l'Irlande, la chaussée des Géants, le promontoire de Bleaskin et les grottes de Bangor. « Je ne sais pas, dit Montalembert, comment graduer mon admiration ni comment trouver des paroles pour l'exprimer »; et il répète pour la ving-

(1) *Journal*, 5 octobre 1830.

ième fois : « Décidément je n'ai jamais rien vu de si grandiose ».

III

Cependant notre voyageur admire plus encore les rlandais que l'Irlande elle-même. Il entre en rapport vec tout le monde, protestants ou catholiques. L'aris- ocratie lui offre dans ses châteaux une hospitalité anti- que et vraiment cordiale. « Si Dante eût connu l'Irlande, crit Montalembert, je ne sais s'il eût chanté combien e pain d'autrui est amer et combien il est dur de tou- ours monter et de toujours descendre l'escalier d'une maison étrangère. Il me semble qu'en Irlande un exilé pourrait presque se consoler de son exil. »

Mais si Charles apprécie l'hospitalité des landlords, il aime aussi à étudier le pauvre peuple irlandais; il pénètre dans les chaumières, et tout en se chauffant au feu de tourbe et en goûtant le whiskey, il accable les paysans de questions; ou bien, il les aborde sur les grandes routes et voyage avec eux. Un matin qu'il va de Kilkenny à Waterford par la voiture publique, il se trouve seul avec un vieil Irlandais à la physionomie expressive et douce; la conversation s'engage, Montalembert ap- prend que son compagnon est marchand de drap dans la ville voisine et se nomme Robert Hennessy. A son tour, le vieillard l'interroge : « De quelle religion êtes- vous, monsieur? — Catholique. — Alors je vous aime bien; et de quel pays, s'il vous plaît? — Français. — Alors je vous aime bien plus encore. » L'affection des Irlandais pour la France, remarque Montalembert, est tenace et générale. Comment ne pas aimer ceux pour qui l'on a versé son sang? Or, d'après les archives du mi- nistère de la guerre, plus de sept cent mille (1) Irlan-

(1) *Vie de Th. Moore,* par O'Sullivan, p. XXIII.

dais sont tombés pour la France sur tous les champs de bataille du monde. Cependant l'entretien continue entre les deux voyageurs. Mis en confiance et pressé de questions, l'Irlandais se laisse arracher sa touchante histoire. Il voulait, raconte-t-il, se consacrer à Dieu et était entré dans un monastère; mais son frère mourut de douleur, après avoir vu mourir sa femme; il laissait onze enfants en bas âge. Alors Hennessy sortit de son couvent, recueillit les pauvres orphelins et mena rude vie pour les nourrir et les élever. « Au collège, l'aîné montrait des dispositions brillantes... Jugez-en, monsieur... » Et le vieillard se mit à réciter l'exorde d'une des dissertations de son neveu sur l'oppression de l'Irlande. « Je voulais le destiner à l'Église; mais lui, n'étant pas rempli du désir de Dieu, préférait le barreau. Hélas! ajouta-t-il, en versant d'abondantes larmes, j'avais ses dix frères et sœurs à élever; il m'a été impossible de payer sa pension à l'école de droit. Le malheureux s'est embarqué à Waterford, il y a trois mois; il est peintre en bâtiment à Londres; il a seize ans et fait des économies sur sa nourriture afin de pouvoir plus tard continuer ses études. »

Et Montalembert, très ému, mêla ses larmes à celles du pauvre Irlandais; ils déjeunèrent ensemble. « Je me croyais à côté d'un vieil ermite du moyen-âge, tant il y avait de sincérité dans sa foi et de poésie dans son langage... O mon Dieu, ajoute-t-il, combien je suis indigne de ces bienfaits que vous m'avez prodigués et que j'apprécie si peu, tandis que tant d'autres qui les méritent mieux que moi souffrent d'en être privés et sacrifieraient tout pour les obtenir. » (1)

Une autre fois, nous trouvons Montalembert sur une grande route poudreuse, accompagné de trois paysans irlandais; ils le conduisent à Glendalough visiter les

(1) *Journal*, 21 septembre 1830.

es des sept églises fondées par saint Kévin, le com-
ion de saint Patrick. Chemin faisant, les « boys »
isputent bruyamment : c'est à qui dira au jeune
çais la plus belle légende du pays. L'un raconte
nent saint Kévin ne put échapper à l'amour de la
Kattleen qu'en la précipitant dans le lac : « Ah!
ints ont un cœur trop cruel! Furieux, il se lève, et
choc impétueux il la précipite du haut de la roche
rbée. Glendalough! tes sombres vagues furent le
eau de la belle Kattleen. Bientôt le saint (trop tard,
!) comprit son amour et gémit sur son sort : « Que
iel, dit-il, pardonne à son âme! » Comme il parlait,
louce musique sortit du sein du lac et l'on vit une
e souriante glisser sur l'onde fatale. » L'autre, qui
ut pas être en reste, explique comment saint Kévin,
t avec saint Patrick, inventa le whiskey, « divi-
'avorite des Irlandais ». Ils entremêlent leurs récits
ouvenirs et de bons mots et se querellent sur le
re d'Anglais qu'ils ont *piqués*, c'est-à-dire percés
lance, pendant la révolte de 1798. Montalembert
vi : « J'ai rarement rencontré, dit-il, des paysans
gais et plus intelligents. » (1)

effet, au fond de sa misère profonde, le paysan
dais conserve une franche gaieté. Mais cette gaieté
mpérée par des retours de mélancolie. « Il est un
souvenir, un chagrin qui projette son ombre pâ-
te sur nos joies..., une pensée qui demeure au sein
ouissances comme une branche morte et nue au
u des jours brillants de l'été. » C'est l'idée de la
e souffrante et persécutée. Ainsi s'exprime Moore,
ète national, dont les gracieuses mélodies sont
ées d'un bout de l'Irlande à l'autre ; Montalembert
ve un plaisir extrême à les entendre. Il est trans-
de joie lorsque le soir, à la veillée, quelque jeune

(1) *Journal*, 16 septembre 1830.

Irlandaise, à la voix inspirée, lui chante *le Passé* : « Oh ! qui nous rendra les glaives des anciens jours ? Qui nous rendra les hommes qui les portaient ? Armés pour la justice, ils se levaient sublimes, et l'oppresseur tremblait devant eux... »

IV

Aussi bien tel peuple tel clergé, et l'Irlande a un clergé admirable. Montalembert le voit de près. Il étudie, il admire, il envie la libre constitution de cette antique Église et la nomination des évêques où le gouvernement n'a aucune part. A la mort de leur pasteur, les curés du diocèse s'assemblent et désignent, soit entre eux, soit dans le reste du clergé, trois candidats parmi lesquels le Pape choisit. Dans cette élection de ses chefs, le clergé inférieur déploie un instinct, une pénétration merveilleuse. Ces évêques n'observent aucune pompe extérieure ; ils vivent, comme le reste des prêtres, d'une portion des produits de deux ou trois paroisses qu'ils administrent eux-mêmes. Ce qui frappe surtout Montalembert, c'est le profond et inviolable respect du clergé pour les chefs que lui-même élit, que nulle distinction extérieure ne sépare de lui et à qui l'autorité civile et politique refuse tout secours.

Tous accueillent le jeune étranger avec distinction et sympathie. Il s'entretient longuement avec Mgr Doyle, évêque de Kildare, qui, l'hiver précédent, ôtait les couvertures de son propre lit pour les donner aux pauvres. L'archevêque Murray, de Dublin, le vénérable chef de l'Église d'Irlande, donne dans son grand séminaire de Maynooth un banquet en l'honneur de Montalembert. A la fin du repas, le vieil évêque se lève, fait l'éloge de son hôte et propose aux nombreux convives de boire à sa santé, à son avenir, aux brillantes espérances que l'Église fonde sur lui. Ce toast est accueilli par les ap-

plaudissements de tous. « J'étais tellement surpris et confus, écrit Montalembert, que je ne sus pas répondre un mot... Je me contentai de baisser la tête pour cacher les larmes d'orgueil et de joie que m'arrachait cet hommage de sympathie et d'estime rendu par tant d'hommes âgés et vénérables, à moi, laïc, étranger et presque enfant. » (1)

Charles ne visite pas seulement les évêques, il pénètre dans les plus humbles presbytères; il nous décrit la vie du prêtre irlandais, pauvre, mais libre et invincible; il nous le montre tout à la fois père, consolateur, médecin, instituteur, avocat et à vrai dire souverain de son troupeau. « Ce prêtre a compris, nous dit Montalembert, que, pour qu'il y eût alliance entre son peuple et lui, il devait être pauvre et nu comme son peuple, et il l'est devenu! » — « Il n'y aurait qu'un moyen de détruire l'influence du clergé catholique, déclare à Charles le chef du parti orangiste, ce serait de le prendre à la solde de l'État et de lui donner un traitement fixe et payé par le Trésor. » (2) Mais ce traitement, le prêtre irlandais le refuse avec énergie. Il vit exclusivement des dons de ses fidèles : « Chacun lui apporte au pied de l'autel la chétive portion de gains qu'il a économisée, pour maintenir le ministre et le temple du Seigneur; deux fois par an, à Noël et à Pâques, ces offrandes toutes volontaires se renouvellent; on donne ce que l'on peut et tout ce que l'on a de superflu avec une entière bonne foi, car on sait que ce superflu reviendra à son premier possesseur, s'il n'y a aucun de ses frères plus nécessiteux que lui; le fermier aisé offre soixante à quatre-vingts francs; le laboureur en donne un ou deux; le mendiant ne donne rien, et c'est le jour où sa misère lui est le plus à charge. Du reste, jamais le prêtre ne fait

(1) *Journal*, 13 octobre 1830.
(2) *Ibid.*, 22 septembre 1830.

entendre une demande, un reproche ; jamais le caractère spontané de l'offrande n'est altéré, et jamais surtout il ne refuse le don de ses prières ou des sacrements de l'Église à ceux qui sont hors d'état de lui payer la légère rétribution que l'usage a établie... » (1)

Rien de plus touchant et de plus expressif que le patriotisme des prêtres irlandais. Comme on sent que leur cœur bondit chaque fois que l'étranger leur parle de leur pays! Comme on voit qu'au premier signal ils saisiraient la pique nationale et marcheraient de grand cœur au combat! « Oui, nous avons combattu pour la patrie, dit à Montalembert l'évêque de Kildare, et ceux qui n'ont pas combattu ont prié pour elle nuit et jour. » (2) L'Irlande, la pauvre et chère Irlande! son image est au fond de toutes leurs pensées, de toutes leurs émotions. « Si vous regardez le cachet d'un prêtre, c'est la harpe brisée de son pays et pour devise ces mots : *Elle ne retentit plus*. Si vous examinez sa bibliothèque, à côté de son bréviaire, vous trouverez les mélodies patriotiques, presque séditieuses, de Moore. » (3)

Aussi quelle n'est pas l'influence de ce clergé! Le P. Mahony, de Cork, déclare à Montalembert qu'il lui suffirait d'un seul mot pour armer 40.000 hommes. (4) Avec quelle ardeur, avec quelle soumission le peuple se presse à la voix de ses prêtres autour des autels du vrai Dieu! Qu'on nous pardonne de citer encore une page de Montalembert ; si nous insistons de la sorte sur son voyage, c'est qu'il eut sur ses idées religieuses une grande influence :

« Je n'oublierai jamais, dit-il, la première messe que j'entendis dans une chapelle de campagne. J'arrivai un jour au pied d'une éminence, dont la base

(1) *Avenir*, janvier 1831.
(2) *Journal*, 18 septembre 1830.
(3) *Avenir*, janvier 1831.
(4) *Journal*, 25 septembre 1830.

était revêtue d'une épaisse plantation de sapins et de chênes; je mis pied à terre pour y monter. A peine avais-je fait quelques pas que mon attention fut attirée par un homme agenouillé au pied de ces sapins; j'en vis bientôt plusieurs autres dans la même posture; plus je montais, plus ce nombre de paysans prosternés était considérable; enfin, au sommet de la colline, je vis s'élever un édifice en forme de croix, construit en pierres mal jointes, sans ciment, et couvert de chaume. Tout autour, une foule d'hommes grands, robustes, énergiques, étaient à genoux, la tête découverte, malgré la pluie qui tombait par torrents et la boue qui fléchissait sous eux. Un profond silence régnait partout. C'était la chapelle catholique de Blarney et le prêtre y disait la messe. J'arrivai au moment de l'élévation et toute cette fervente population se prosterna le front contre terre. Je m'efforçai de pénétrer sous le toit de l'étroite chapelle qui regorgeait de monde. Pas de sièges, pas d'ornements, pas même de pavé; pour tout plancher la terre humide et pierreuse; un toit à jour, des chandelles en guise de cierges. J'entendis le prêtre annoncer en irlandais que tel jour, il irait, pour abréger le chemin de ses paroissiens, dans telle cabane, qui deviendrait pendant ce temps-là la maison de Dieu, qu'il y distribuerait les sacrements et qu'il y recevrait le pain dont le nourrissent ses enfants.

« Bientôt le saint sacrifice fut terminé; le prêtre monta à cheval et partit; puis chacun se leva et se mit lentement en route pour ses foyers; les uns, laboureurs itinérants portant avec eux leurs faulx de moissonneurs, se dirigèrent vers la chaumière la plus voisine, pour y demander une hospitalité qui est un droit; les autres, prenant leurs femmes en croupe, regagnèrent leurs lointaines demeures. Plusieurs restèrent pour prier plus longtemps le Seigneur, prosternés dans la boue, dans cette silencieuse enceinte choisie par le peuple

pauvre et fidèle au temps des anciennes persécutions.

« L'étranger qui vit ces choses s'était, lui aussi, agenouillé avec ces pauvres chrétiens et il s'était relevé le cœur plein de fierté et de bonheur, en songeant que lui aussi était de cette religion qui ne meurt point, et qui, au moment où l'incrédulité se hâte de lui creuser un tombeau, se retrouve dans les déserts de l'Irlande et de l'Amérique, libre et pauvre comme à son berceau ». (1)

V

Mais Montalembert désire par dessus tout rencontrer et entretenir O'Connell. A vrai dire, son ardente imagination attribue au Libérateur des proportions surhumaines; elle s'en fait un idéal si grandiose, qu'elle s'expose à une légère déception. Pour Charles, O'Connell, c'est l'éloquence, c'est la liberté et la foi triomphantes, c'est l'Irlande, c'est la personnification d'un peuple héroïque.

Le célèbre agitateur se trouvait alors dans sa vieille abbaye de Derrynane. Pour s'y rendre, Montalembert vint à Kenmare par Bantry et Glengarif. « Quel pays! écrivait-il dans son *Journal*, qu'il est beau, mais aussi qu'il est rude et sauvage! Ce n'est pas de la désolation et de la stérilité pour rire. Pendant dix milles irlandais on passe littéralement au milieu des nuages, et l'on suit une route de temps en temps verticale, au risque imminent de se casser le cou. » (2) Il voyageait à cheval; un enfant de quinze ans, nommé John Brennan, lui servait de guide. Monté en croupe derrière lui, le jeune Irlandais l'amusait par son spirituel babillage. Il

(1) *Avenir*, janvier 1831.
(2) *Journal*, 28 septembre 1830.

dissertait sur toutes choses avec l'aplomb d'un philosophe et avait son opinion faite sur la révolution qui venait de s'accomplir en France. Montalembert souriait aux saillies de son compagnon. Mais quand celui-ci se mit à parler religion, à comparer les chapelles couvertes en chaume où il adorait son Dieu avec les temples somptueux des protestants; quand il exprima le bonheur et les consolations que le catholique puise dans sa piété envers la Sainte Vierge et les saints; enfin, quand il termina ses réflexions naïves sur les abus de l'Église établie, par ces mots : « Dieu (gloire soit à Lui et louange à son saint nom!) Dieu les voit comme il nous voit nous-mêmes; ils auront leur récompense dans l'autre monde et nous la nôtre », alors Montalembert l'eût embrassé. « Cela dans la bouche d'un enfant de quinze ans, dit-il, c'est sublime! » Ils causèrent longtemps de la sorte. Cependant le soleil disparaissait de l'horizon; la nuit les surprit dans la longue vallée de Bonane; tout à coup le guide se mit à chanter, c'était les litanies de la Sainte Vierge.

Quel émouvant et gracieux tableau! Le fils des chevaliers français et le jeune paysan animent seuls le sévère mais splendide paysage. L'une après l'autre les étoiles se lèvent dans le ciel; les grandes ombres descendent lentement du haut des montagnes; on n'entend que l'harmonie lointaine des cloches d'Irlande qui carillonnent l'*Angelus* et la voix pure et vibrante de l'enfant qui chante les louanges de la mère de Dieu. Montalembert écoute silencieux et ravi; il est ému jusqu'aux larmes et comme enveloppé par un profond sentiment religieux. Le chant sacré va réveiller dans son cœur une foule de souvenirs, exciter mille espérances, mille ardents désirs de se sacrifier pour Dieu, pour l'Église et pour l'humanité.

Derrynane est peut-être l'endroit le plus sauvage du comté de Kerry, qui passe pour le plus sauvage de l'Ir-

lande. C'est une petite baie ouverte sur l'Atlantique; des montagnes boisées l'entourent de toutes parts; le Gulf-stream y entretient une douce température et y développe une flore merveilleuse. Le *roi sans couronne de l'Irlande* trouve ce lieu unique au monde. « Il l'adore, nous dit Montalembert, il en a toujours l'éloge à la bouche. »

L'abbaye se compose d'une vaste maison rectangulaire flanquée d'ailes à ses extrémités et entourée d'arbres et de pelouses. De la bibliothèque on jouit d'une vue admirable sur l'Océan et les montagnes. « C'est là, dit O'Connell, que je formai le grand projet de laisser à ma mort ma terre natale plus heureuse que je ne l'ai trouvée à ma naissance et de la rendre, s'il plaît à Dieu, glorieuse et libre... Que ne puis-je vous faire admirer ces immenses baies et ces promontoires de montagnes dont l'exquise beauté est maintenant adoucie par la pâle clarté de la lune qui enchante cette soirée. Tout ce qui pendant le jour se montrait grand et terrible offre, dans la tranquillité silencieuse de la nuit, un spectacle plein de sérénité. Vous pourriez vous convaincre que l'homme si souvent traité de féroce démagogue est, en réalité, un doux amant de la nature, un admirateur enthousiaste de toutes ses beautés, puisant dans la majesté ou la tristesse de l'Océan et de ces scènes alpines qui l'entourent, au milieu de son inexprimable admiration des œuvres divines, une plus vive ardeur pour travailler au bien des hommes. »

A Derrynane, O'Connell mène une vie toute patriarcale. Son temps se passe à s'occuper des affaires d'Irlande, à chasser dans la montagne, à jouer avec « ses chers petits enfants » et à prier. Car il ne reste pas un seul jour sans entendre la messe, faire sa méditation et réciter le bréviaire avec son aumônier.

En arrivant plein d'enthousiasme à Derrynane, Montalembert trouva la porte de l'abbaye assiégée par un

groupe d'Irlandais aux costumes bariolés. Ils attendaient le retour d'O'Connell pour le consulter sur leurs affaires; chaque jour il accueillait ainsi avec bonté une foule de pauvres gens qui avaient recours à ses conseils. Cette circonstance ne fit qu'augmenter la vénération du jeune voyageur : ne venait-il pas lui aussi pour une grande consultation d'où peut-être allait dépendre sa vie entière? Sans prendre garde au tapage assourdissant des paysans, il s'assit et prit patience.

Bientôt parut « le Conseiller » ; c'est le nom que les Irlandais donnent à O'Connell. Il tendit la main à Montalembert avec rondeur et affabilité. C'était un homme de haute stature, à la physionomie enjouée et brillante de santé, au regard franc et animé. Mais pourquoi ses yeux ne pénétrèrent-ils pas ce jour-là au fond de l'âme supérieure que Dieu lui envoyait? Manifestement, il prit Charles pour un de ces jeunes Français superficiels, amenés près de lui par la curiosité, attirés par son universelle renommée. Après quelques propos aimables, il s'excusa ayant à expédier ses nombreux clients et introduisit son hôte dans le salon de famille.

Grande fut la surprise de Montalembert. Le salon où il entra était rempli d'une société joyeuse et bruyante. Toute la famille d'O'Connell s'y trouvait réunie, ses enfants, ses gendres et belles-filles, ses neveux et nièces et ses nombreux petits-enfants. Chacun s'empressa autour de l'étranger, qui gardait bonne contenance, mais était consterné au fond d'avoir tant de connaissances à faire, tant de mains à serrer, tant de saluts à rendre. Qu'allaient devenir ces beaux entretiens qu'il avait rêvés sur la politique, la liberté et l'avenir de l'Église? Était-ce donc pour se trouver dans ce milieu qu'il avait accompli ce long voyage, pour jouir une nuit de cette hospitalité bourgeoise qu'il avait traversé la mer et les montagnes?

Après une longue et pénible attente, O'Connell entra. L'heure du dîner était venue. On se mit à table au nombre de vingt-cinq; Montalembert espérait se dédommager. Nouvelle déception. Ce fut à peine si O'Connell toucha en passant les hautes questions politiques. En revanche, il se montra gai, spirituel, plein d'entrain. L'idée lui venait de moins en moins qu'un jeune Français de vingt ans pût préférer une conversation sérieuse aux badinages ordinaires en pareil cas.

Le repas se termina aux sons de la cornemuse irlandaise. Montalembert se disposait à aborder le grand homme, mais O'Connell se déroba de nouveau, engagea les jeunes gens à bien s'amuser et s'assit dans un coin du salon pour dépouiller sa correspondance et lire les journaux. Puis on invita Charles à danser. En vérité, il avait bien le cœur à la danse! Son désenchantement était complet, et, regardant à la dérobée la bonne figure d'O'Connell plongée dans ses papiers : « Je me suis trompé, pensait-il avec désespoir. Cet homme est loin d'être l'objet le plus intéressant de l'Irlande. Il a l'air d'un bon fermier. » (1) Il est probable aussi que les jeunes dames de la maison n'éprouvèrent pas un moindre désappointement et trouvèrent M. le vicomte de Montalembert bien original et bien maussade.

Le lendemain matin, Charles, après une conversation insignifiante avec O'Connell, continua son voyage. Un meeting populaire devait avoir lieu à Killarney, Montalembert y assista ainsi qu'au banquet donné à cette occasion. Toujours sous l'impression de sa déconvenue, il trouve tout exécrable, le dîner et les discours. La foule trépigne, « applaudit furieusement son libérateur », Charles reste glacial et mécontent. Il juge l'illustre tribun avec un dédain tout aristocratique; il s'amuse à noter certaines particularités qui lui sem-

(1) *Journal*, 29 septembre 1830.

ıt ridicules, comment O'Connell divise ses discours quatre parties et marque la fin de chaque point en oussant un des coins de ses manches, comment, nd il a lancé une phrase vigoureuse, il renfonce sa ruque avec un mouvement presque convulsif (1), etc. on éloquence, conclut-il, ne m'a nullement inspiré. n'est qu'un démagogue, ce n'est nullement un grand teur. »

Iontalembert quitta l'Irlande le 23 octobre. Malgré léception que nous venons de rapporter, il éprouva, lare-t-il, un véritable déchirement de cœur. Il avait u là les semaines les plus poétiques, les plus émou-tes de sa vie : « Je ne suis plus le même homme, ivait-il, ma foi et mon fervent attachement au ca-licisme ont beaucoup profité de ce voyage : sous rapport, j'ai puisé ici dix ans de force et de vie. ise au ciel que je devienne aussi zélé dans la pra-ıe des vertus chrétiennes que je le suis pour la cause la liberté de l'Église du Christ! » (2) — « Adieu oi, Erin, répétait-il avec Moore; il est des reliques bonheur que le temps ne saurait détruire... Long-ıps mon cœur sera rempli de ces doux souvenirs, nme le vase dans lequel on a distillé des roses; on ıt détruire la coupe, mais le parfum des roses s'at-he encore à ses débris. »

L'année suivante, quand Montalembert apprit que la mine ravageait l'Irlande, il ouvrit, dans l'*Avenir*, une ouscription et adressa aux catholiques de France un haleureux appel. Nous en extrayons ces quelques li-gnes : « Les habitants d'une vaste paroisse située dans un des comtés les plus reculés de l'Irlande, complète-ment dépourvus de nourriture et réduits au dernier degré d'inanition, n'attendaient plus que la mort pour

(1) *Journal*, 11 octobre 1830.
(2) Lettre à Rio et *Journal*, 23 octobre 1830.

terminer leur supplice. Le prêtre catholique
pas voulu quitter son troupeau et mourait de fai
eux; quand il vit que nul secours n'était proche
n'y avait plus d'espoir, il alla de hutte en hut
dire : « Mes enfants, en ce moment fatal, n'ou
pas Notre-Seigneur, le Seigneur Dieu qui do
vie et qui la retire. » A sa voix, quinze cents s
nus se traînent à l'église et s'y prosternent; le
monte à l'autel, et là, étendant ses mains amaig
la tête des mourants, il entonne les litanies des
sants et les prières des morts. Cette agonie de
peuple est sainte comme l'agonie d'un martyr,
les vastes tombes où ce peuple va descendre,
n'aura pas une victime. » (1) Cette parole élo
fut entendue, et la souscription produisit en tro
80,000 francs.

VI

Il nous reste un regret toutefois, c'est que Mo
bert, avec l'exigence de ses vingt ans, n'ait pas a
comme il convenait l'admirable éloquence d
nell. Personne au monde pourtant, pas même
thène, n'offre à un plus haut degré l'idéal de l'o
« Comme conducteur d'hommes, dit avec raiso
stone, O'Connell a été non seulement le plus gr
son temps, mais il peut soutenir la comparaiso
les plus illustres de l'histoire. » Sans doute, ce n'
un parlementaire. Ce géant est à l'étroit, il étouf
la petite coupole de Westminster. Pour qu'il pr
son effet, pour qu'il soit lui-même, il faut le
chez lui, sur son sol d'Irlande, sous la voûte infin
ciel, dans une des grandes plaines de Waterfor

831.

nast ou de Tara. Il faut le voir entrer, suivi d'un
nt cortège, debout dans un char triomphal que
t quatre magnifiques chevaux, salué par cin-
fanfares nationales, roulé sur l'immense vague
lamations populaires. Autour de lui 60 000,
, 750 000 hommes (je cite les chiffres les plus
s), une multitude en haillons, dévorée par la
ut un peuple dont il est l'espérance, l'apôtre, le
ur et le roi.

nte sur la vaste plate-forme; sa fière stature se
dans le ciel gris d'Irlande et domine cet océan
nes. Quelle haute taille! Comme il porte noble-
a tête sur ses puissantes épaules! Que d'éclat,
vie, que de douceur dans ses grands yeux bleus!
va parler, il parle, un profond silence s'établit,
s'élève sonore, éclatante, harmonieuse, « elle
ur les ondes légères de l'air avec l'aisance d'un
nous dit le poète, et parvient au dernier rang
aste auditoire ». (1) Tantôt l'orateur se penche
t et étend la main droite sur la foule; tantôt il
te fièrement en arrière et croise les bras; main-
il les ouvre, il découvre sa poitrine, comme s'il
embrasser l'Irlande entière. La parole jaillit de
r frémissante, brûlante, impréparée. Et de quoi
il? de quoi peut-il parler, sinon de ce qui rem-
âme, de son cher pays?

ntends, dit-il, j'entends chaque jour la voix
ve de l'Irlande qui me crie : Dois-je toujours at-
et toujours souffrir?... Non, mes concitoyens,
souffrirez plus, vous n'aurez point en vain de-

Aloft and clear from airy tide to tide,
It glided easy, as a bird may glide,
To the last verge of that vast audience sent...
(Bulwer Lytton, *The new Timon*).

ussi le portrait d'O'Connell par Cormenin, *Livre des Orateurs*,

mandé justice à un peuple de frères. L'Angleterre n'est plus ce pays de préjugés où le seul mot de papisme soulevait tous les cœurs et les portait à d'injustes cruautés. Les représentants de l'Irlande ont employé leur temps à faire passer le *reform bill* qui a ouvert de larges écluses au peuple anglais; ils seront écoutés quand ils demanderont à leurs collègues de faire justice à l'Irlande, et si, par hasard, le Parlement était sourd à nos prières, alors nous ferions appel à la nation anglaise, et si celle-ci elle-même se laissait aller à d'aveugles préventions, nous rentrerions dans nos montagnes et nous ne prendrions conseil que de notre énergie, de notre courage et de notre désespoir. »

Assurément O'Connell s'inquiète peu de la forme littéraire ou grammaticale de ses discours; son langage n'est pas toujours châtié; sa parole, c'est la nature dans sa grandeur et sa simplicité. Aussi bien ne s'adresse-t-il pas à une académie, mais au peuple, à son pauvre et misérable peuple; et il se fait peuple lui-même pour l'atteindre, pour le remuer jusqu'au fond de l'âme. S'il sait le faire pleurer, il sait aussi le faire rire; s'il s'élève sans effort jusqu'aux pensées les plus sublimes, il descend parfois jusqu'aux plaisanteries les plus triviales. Quand il lui arrive de traiter les lords du Parlement de *vieilles femmes en pantalons*, de *têtes de sanglier*, etc., il choque Montalembert, il blesse le goût, mais le peuple rit aux éclats et applaudit avec frénésie celui qui le venge en quelques mots de trois siècles de souffrances.

Aussi jamais homme en aucun temps, en aucun pays, n'a exercé par la parole un empire plus souverain. Il domine ses chers Irlandais, ils n'ont plus de volonté que la sienne, ils aliènent leur liberté, leur fortune, leur vie entre ses mains. « Agenouillez-vous et prions », dit-il à la foule; la foule s'agenouille et récite le chapelet. « Maintenant, découvrez-vous, et la main haute, prêtez serment. » Ils se découvrent, lèvent la main et

irent sur les Évangiles. D'un seul mot, il les conduisait jusqu'au cœur de l'Angleterre. Mais ce mot, il ne le dit jamais, parce qu'il estime qu'il faut toujours se montrer irréprochable dans la réclamation du droit, et que ceux-là qui ont recours à la force ne sont pas dignes de la liberté. « Irlandais, s'écrie-t-il un jour de sa voix tonnante, aimez-vous votre patrie? — Oui! oui! — Eh bien! pas de désordres, pas de complots, pas d'émeutes. Quiconque vous prêche l'insurrection vous expose à périr. Celui-là, fuyez-le, saisissez-le, livrez-le à l'autorité pour qu'elle en fasse justice. Oui, souffrez avec patience, respectez la propriété, la religion l'ordonne; mais réclamez avec énergie : la subordination, toujours; la dégradation, l'abjection, jamais! »

Et tandis que nos parlementaires, avec toutes leurs belles harangues, parviennent à peine à déplacer cinq ou six voix dans nos assemblées, que produit l'éloquence d'O'Connell? Elle obtient justice pour l'Irlande, elle force l'intolérance protestante à proclamer la liberté de conscience et, dans l'immense empire britannique, des millions d'âmes affranchies par sa parole saluent O'Connell comme l'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

Montalembert revint plus tard de son premier jugement. Dans son beau livre : *De l'avenir politique de l'Angleterre*, il consacre à O'Connell un chapitre spécial; il nous décrit ses luttes suprêmes pour le rétablissement du *Home rule*, il nous fait assister aux grands meetings que l'orateur organise dans ce but; il nous le montre dans les prisons de l'Angleterre pendant que l'Irlande se désole et prie, et que les évêques, réunis en concile, ordonnent de réciter dans les églises cette prière : « O Dieu tout-puissant et éternel, ayez pour agréable de jeter un regard de compassion sur le peuple de ce pays et mettez, dans votre miséricorde, une fin à ses souffrances. Donnez-lui la patience pour en-

durer ses grandes privations et remplissez les cœurs de ses gouvernants de l'esprit de vérité, d'humanité et de justice. Et comme votre serviteur Daniel O'Connell, qui a travaillé avec tant de zèle et de persévérance à obtenir ces biens sacrés, est aujourd'hui retenu en captivité, donnez-lui la grâce de supporter ses épreuves avec résignation, et daignez, par votre miséricorde, accorder qu'il soit rendu à la liberté pour la direction et la protection de votre peuple, par N.-S. et Sauveur Jésus-Christ. *Amen.* »

Quelques années après, en 1847, O'Connell mourant traversait la France se rendant en Italie. Montalembert, avec une délégation de catholiques, vint le saluer à son passage. Mais laissons la parole à Louis Veuillot, l'éloquent témoin de cette scène touchante.

« Je dirai un souvenir que j'ai bien gardé! J'ai eu le bonheur de saluer O'Connell peu de jours avant sa mort, lorsqu'il traversait Paris pour se rendre à Rome. Nous étions quinze ou vingt, pas plus; tous inconnus, excepté Montalembert qui nous conduisait. Dans ce grand Paris nous formions à peu près tout le parti catholique. Si Montalembert avait voulu réunir des notoriétés, il eût risqué d'être seul.

« O'Connell déjà mourant était sorti pour respirer un peu! Nous attendions son retour sous les arcades de la rue de Rivoli, à la porte du modeste hôtel où il était descendu. La journée finissait, une journée d'hiver triste et pluvieuse, et nous nous entretenions douloureusement d'un échec que notre cause venait de subir à l'une des deux Chambres. Elle avait été battue avec mépris selon l'usage. C'était notre situation ordinaire. Notre petit nombre aussi nous faisait pitié.

« O'Connell, disions-nous, voit autour de lui un peuple. » En ce moment, il rentrait. Nous l'aperçûmes dans sa voiture et nous enlevâmes nos chapeaux. Quelques passants nous demandèrent qui c'était. — C'est

Connell. — Ah! qui est-ce O'Connell? — L'un de ous, le médecin J.-P. Tessier, esprit et cœur des plus auts, mort depuis sans laisser de trace et que la li- erté aurait tiré de l'ombre, répondit : « Ce n'est rien, est un homme! » Et se tournant vers moi : « Hélas! ajouta-t-il, pauvre Irlande! pauvre liberté! Cet omme est mort!!! »

« Nous montâmes attristés. Malgré sa fatigue, O'Connell oulut nous recevoir. Nous le vîmes assis dans un fau- uil, enveloppé de couvertures, pâle et épuisé. Monta- mbert lui adressa la parole... « Nous sommes tous s enfants, lui dit-il, ou, pour mieux dire, vos élèves. ous êtes notre maître, notre modèle et notre glorieux écepteur. C'est pourquoi nous venons vous apporter ommage tendre et respectueux que nous devons à omme qui, de nos jours, a le plus fait pour la di- ité et la liberté du genre humain, et spécialement ur l'éducation politique des peuples de l'Occident.

« Vous n'êtes pas seulement l'homme d'une nation; us êtes l'homme de la chrétienté tout entière. Votre oire n'est pas seulement irlandaise, elle est catholi- e! Partout où les catholiques renaissent à la pratique s vertus civiles et se dévouent à la conquête de leurs oits légitimes, après Dieu, c'est votre ouvrage. Par- ut où la religion tend à s'émanciper du joug que usieurs générations de sophistes et de légistes lui ont rgé, après Dieu, c'est à vous qu'elle le doit! Puisse tte pensée vous fortifier, vous rajeunir dans vos in- mités et vous consoler dans les douleurs dont votre ur si patriotique est aujourd'hui accablé!... »

« O'Connell, continue Louis Veuillot, répondit par elques mots que nous pûmes à peine entendre. « Ne blissez pas... Pour moi, je meurs... arriver à Rome... urage! » O'Connell mourant, sans voix, sans geste, tait en ce moment la force visible de Dieu parmi hommes, le bras séculier de l'Église. Nous n'étions

pas même au berceau, et celui que nous regardions à bon droit comme notre chef n'était déjà plus qu'un cadavre. Nous nous retirâmes l'âme brisée. Il nous semblait que tout était fini, et qu'O'Connell de moins, la longue nuit reprenait son empire. « Mais non, me dit Tessier, non. Il faut que le grain meure. Ce n'est que le semeur qui tombe. Il a semé, la moisson lèvera. Attendons les trois jours. » (1)

(1) L. Veuillot, *Mélanges*. O'Connell, on le sait, mourut à Gênes un mois après, léguant « son âme à Dieu, son corps à l'Irlande et son cœur à Rome ».

CHAPITRE VI

LES HOMMES DE « L'AVENIR ». — LES PREMIÈRES RELATIONS AVEC LAMENNAIS ET LACORDAIRE.

I

En Irlande, Montalembert a trouvé l'Église pauvre, mais libre et maîtresse des âmes; en France, toute autre est sa situation. Si, au premier abord, l'Église y semble plus heureuse, ce n'est là qu'une apparence. Emmaillottée dans les liens du Concordat et des articles organiques, trop étroitement unie au gouvernement de la Restauration, elle est devenue en peu d'années aussi odieuse qu'impuissante. Depuis longtemps le parti libéral lui fait une guerre acharnée. Journaux, pamphlets, chansons, théâtres, ne cessent de répandre contre la religion et ses ministres les calomnies les plus grossières, les insinuations les plus malveillantes. Aux journées de Juillet, l'Église paraît donc vaincue au même titre que la vieille royauté. Dans toute la France, une violente réaction d'impiété se produit. A Paris, Notre-Dame et l'archevêché sont saccagés, tous les temples fermés; M^gr^ de Quélen se cache comme au temps des persécutions; poursuivis à coups de pierre, les prêtres quittent la soutane et se déguisent pour secourir les cholériques. En province, on ferme les séminaires, plusieurs évêques chassés par l'émeute se

réfugient à l'étranger; on expulse les curés de leurs presbytères et des milliers de croix sont renversées par des mains sacrilèges. (1)

Naturellement les journaux libéraux redoublent de mensonges et d'outrages; les uns apprennent à leurs crédules lecteurs que les prêtres ont médité une immense Saint-Barthélemy et que tous les frères Ignorantins sont armés de poignards empoisonnés; d'autres annoncent gravement que le christianisme est mort. Jules Janin convie le monde à assister aux funérailles d'un grand culte. (2) « La vieille religion, écrit Henri Heine, est déjà tombée en dissolution. La majorité des Français ne veut plus entendre parler de ce cadavre et se tient le mouchoir devant le nez quand il est question de l'Église. » (3)

Déjà, pour la remplacer, chacun s'évertue : « Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu? » chante le poète de Rolla. Sous l'œil bienveillant du parti révolutionnaire, un mauvais prêtre, l'abbé Châtel, fonde l'Église française; le Père Enfantin se déclare le messie promis de cette époque troublée et proclame la réhabilitation de la chair.

Quant au gouvernement, il se tait, il a peur, il garde une attitude indifférente et plutôt hostile. « Le nouveau roi affecte de n'avoir pas de religion, de ne pas assister aux cérémonies publiques de l'Église, de faire travailler le dimanche dans son palais. » (4) — « Le moment arrive, affirme Casimir-Périer aux évêques, où vous

(1) Voy., dans la magistrale *Histoire de la monarchie de Juillet*, par M. Thureau-Dangin, t. I, le chapitre intitulé : *la Réaction antireligieuse après* 1830.

(2) Cette expression est de M. Dubois, inspecteur général de l'Université. Mais J. Janin, dans son *Livre des cent un*, exprime la même opinion : « Cette religion, dit-il, était bien malade; la révolution de Juillet l'a tuée tout à fait. »

(3) H. Heine, *De la France*, p. 210.

(4) Lettre de l'ambassadeur de Sardaigne à son gouvernement, citée par M. Thureau-Dangin.

urez plus pour vous qu'un petit nombre de dévotes. »
« Jamais, dit Montalembert, on n'a vu une nation
si officiellement antireligieuse. » Et comme lui-même,
milieu de cette société voltairienne, témoigne hau-
ient de ses sentiments chrétiens, on le montre du
gt dans les rues : « Voilà un jeune homme qui fait
pâques! » (1)
Telle est la situation. Que font cependant les catho-
ues? D'entendre chaque matin sonner le glas de
rs plus chères croyances, cela ne suffit pas à les
acher à leur léthargie. A force de compter sur l'appui
pouvoir, ils ne savent plus compter sur eux-mêmes.
ppés de stupeur, manquant de foi et d'énergie, ils
guissent dans un abattement qui conviendrait tout
plus « à des moutons en présence du boucher ». (2)
« Les évêques, dit Louis Veuillot, intimidés et comme
ablés demeuraient cois ». (3) Garder le silence, at-
dre patiemment l'avènement de Henri V, c'est le
t d'ordre. « On veut se passer de nous, Messieurs,
it à ses prêtres Mgr Devie, évêque de Belley; eh
n, tenons-nous calmes dans cette espèce de nullité. »

II

C'est alors que parut un prêtre de génie, qui sem-
it suscité par Dieu pour jouer dans notre pays le rôle
'Connell et émanciper l'Église de France. Il faut lui
dre cette justice, M. de Lamennais fut le premier
rès le *Correspondant* toutefois) qui osa relever fière-
nt la croix renversée, affirmer à la face du monde
vitalité puissante du christianisme, dire aux libé-
x : « Vous cherchez l'Église dans la poussière d'un

(1) *Mémoires* de M. de Melun.
(2) Expression de l'*Avenir*, 23 octobre 1830.
(3) *Rome et Lorette*, t. I, p. 39. Cité par M. Thureau-Dangin.

trône abattu : *Christus surrexit, non est hic!* » et aux prêtres : « Vous tremblez devant le libéralisme, catholicisez-le et la société renaîtra. »

M. de Lamennais avait, en 1830, quarante-huit ans. A le voir, rien de l'agitateur, rien de la stature imposante d'O'Connell. Un petit homme au corps grêle, aux cheveux plats, au teint bilieux; un visage empreint de tristesse et plein de caractère avec ses pommettes saillantes, son long nez acéré et ses joues émaciées. D'ordinaire le regard est timide et voilé, mais en parlant son œil gris s'allume et brille d'un feu sombre et pénétrant; la voix d'abord si douce qu'à peine parvient-elle aux oreilles vibre bientôt, parfois grave, parfois stridente, moqueuse, lançant des éclats de rire aigus.

Une âme puissamment douée anime ce corps chétif, une âme fiévreuse, agitée par de perpétuelles tempêtes. Avec ses amis, Lamennais se montre d'une tendresse passionnée; mais qu'ils y prennent garde, qu'ils sachent bien que ses affections sont tyranniquement soumises à l'esprit. Lui qui ne se laissa jamais dominer par personne, il aime ceux-là seuls qui se laissent dominer par ses idées; les autres, il les dédaigne ou les hait, il les maudit ou les insulte. Dans cet esprit impérieux, mais sincère et altéré de vérité, les idées se choquent, se heurtent, produisant tantôt les ténèbres du doute, tantôt des éclairs sinistres qui illuminent l'horizon des siècles. Véritablement Lamennais a des yeux de prophète; il a pressenti et prédit avec une clairvoyance merveilleuse les principaux événements de ce siècle et de l'autre, l'infaillibilité pontificale, la chute du pouvoir temporel, l'avenir de la démocratie et sa régénération par le christianisme. Quand il tient ou croit tenir la vérité, il ne se possède plus lui-même, il s'y attache avec une sorte de fureur, il vous prend à la gorge pour vous l'imposer sans retard; puis, poussant son idée jusqu'à ses dernières conséquences, il

l'épuise et l'abandonne sur sa route pour en embrasser d'autres écloses à l'extrémité de ses déductions. « Au cavalier pressé d'arriver, qu'importe les coursiers morts laissés derrière lui? » Personne ne possède au même degré que Lamennais la faculté d'oublier. « Ceux qui annoncent hautement la prétention d'être invariables, dit-il, ceux-là s'abusent, ils ont trop foi en leur imbécillité... La vérité croît, s'élargit sans cesse, parce qu'en elle-même elle est infinie...; et, puisqu'elle est infinie, nul, quel qu'il soit, à quelque point qu'il lui soit donné d'être, ne saurait se flatter de la posséder complètement. Entre elle et lui quelle proportion? Quelle mesure commune? Coquille imperceptible, qui sur le rivage se dirait : « J'ai en moi l'Océan! »

C'est ainsi que Lamennais a d'abord défendu l'autorité absolue des rois au même titre que la prédominance des papes. Mais, en attaquant le gallicanisme, il s'est heurté au pouvoir royal. Poursuivi, condamné, aigri par là même, il s'est retourné pour la maudire contre la monarchie traditionnelle; il a prophétisé sa ruine. Et voilà qu'en trois jours d'orage le trône de France s'est effondré, les rois sont de nouveau voués à l'exil. De toutes parts les peuples s'agitent. Par-delà les Alpes et les Pyrénées, de l'autre côté du Rhin et de la Vistule, l'Italie, l'Espagne, la Belgique et la Pologne se soulèvent au nom de la liberté. Le moment est venu. Avec la même raideur qu'il combattait pour les rois, le sombre polémiste se prépare à lutter pour l'émancipation des peuples; il entreprend de réconcilier l'Église et la démocratie.

Le premier, il a donc eu l'idée de cette réconciliation, il a travaillé sincèrement et de toutes ses forces à la réaliser. Mais cette tâche magnifique, Lamennais, à cause de son âpre et violent génie, était l'homme du monde le moins propre à l'accomplir. Œuvre de patience et de douceur, d'obéissance et d'amour, de jus-

tice et de prudence, elle devait, pour aboutir, pour ne pas rester une infructueuse équipée, se produire à l'heure de Dieu, avec l'appui de l'épiscopat et sous la direction suprême de la papauté.

III

Ce fut un profond étonnement lorsqu'on apprit que M. de Lamennais, le fougueux apôtre du droit divin, allait fonder un journal quotidien libéral. M. Harel du Tancrel en avait pris l'initiative; l'abbé Gerbet organisa tout avec une merveilleuse activité; Lamennais quitta la Chesnaie et vint se fixer à Juilly. On décida que le journal s'appellerait l'*Avenir* et paraîtrait le 16 octobre 1830 avec cette fière devise : *Dieu et la liberté!* Autour du maître se rangea une petite phalange de disciples jeunes, ardents et dévoués. En première ligne l'abbé Lacordaire; puis l'abbé Gerbet, auteur d'un excellent livre sur l'Eucharistie, celui que Cousin définissait « un ange mystique (1) » et que d'autres ont comparé à Fénelon; l'abbé Rohrbacher, le meilleur historien français de l'Église, possédant une science immense et une bonté plus grande encore. Parmi les laïques, M. de Coux dont les idées économiques et sociales sont étonnamment suggestives; M. Harel du Tancrel, rédacteur en chef du journal; le baron d'Eckstein, ancien directeur du *Catholique*, un noble esprit très érudit, très original, (2) désintéressé de tout, excepté de la vérité; MM. d'Ault-Dumesnil, d'Ortigues, Waille, etc. Telle était,

(1) Montalembert, *Journal*, 7 décembre 1830.

(2) Sa haine des Classiques n'avait d'égale que son admiration pour Shakespeare : « Je l'ai entendu, raconte M. de Carné, proposer une rencontre à un galant homme qui s'était permis d'appeler Shakespeare un Apollon coiffé d'oreilles d'âne : « Ne le répétez pas, Monsieur? » s'écria le baron au milieu d'un rire fou auquel il finit par s'associer. » *Souvenirs de ma jeunesse*.

isait Lamennais, l'avant-garde de l'armée catholique
archant à la conquête des peuples.

Du fond de l'Irlande, Montalembert apprend par son
mi Cornudet et par l'abbé Busson l'apparition de
Avenir. « Le titre en est heureusement choisi, écrit
e dernier ; l'ouvrage, je l'espère y répondra. La main
ui en dirigera la rédaction est exercée. Les idées
u'on y exprimera ne seront, j'ai lieu de le croire, ni
troites ni surannées ; elles seront larges, universelles,
omme les besoins de l'époque, et propres à raffermir
ien des convictions ébranlées dans l'ordre politique
t dans l'ordre religieux. Si l'on suit cette ligne dans
composition de cette nouvelle feuille périodique,
lle peut faire beaucoup de bien ; mais, *si l'esprit de*
ystème venait à s'y mêler, ce qu'à Dieu ne plaise, ce
e serait qu'une source de plus de disputes, de dis-
ordes même, d'agitation et de haine. » (1)

Quand Montalembert reçoit le prospectus du jour-
al, il est dans le ravissement. « Enfin, s'écrie-t-il, de
elles destinées s'ouvrent maintenant pour le catho-
cisme. Dégagé à jamais de l'alliance du pouvoir, il
a reprendre sa force, sa liberté et son énergie primi-
ves. Pour ma part, dépouillé d'un avenir politique,
me détermine à consacrer mon temps et mes études
la défense de cette noble cause. Si l'on veut de moi
l'*Avenir*, j'abandonne tout. » (2)

En vain, quand les premiers numéros paraissent,
ornudet le met-il en garde : « Les articles de M. de
amennais sont sublimes d'éloquence, mais j'y trouve
u fiel... Ne compromet-il pas un peu le succès de
on œuvre, en émettant des opinions tranchées qui
ffaroucheront beaucoup d'âmes honnêtes? » Déjà
lontalembert a écrit au directeur de l'*Avenir* : « Tout

(1) Lettre à M. de Montalembert, le 24 septembre 1830.
(2) Lettre à Lemarcis, 10 septembre 1830.

ce que je sais, tout ce que je peux, je le mets à vos pieds. » (1) — « Je serai heureux, répond Lamennais de vous être associé pour la défense de la plus belle cause pour laquelle les hommes puissent combattre : Dieu et la liberté... Quelque sujet que vous vouliez traiter, l'*Avenir*, Monsieur, vous ouvrira toujours ses colonnes. » (2)

Le lendemain de son retour, le 5 novembre, Montalembert court chez Lamennais. C'est dans un petit salon enfumé de la rue Jacob qu'il rencontre le Maître pour la première fois. En voyant entrer ce bel adolescent aux longs cheveux blonds, aux regards brillants d'enthousiasme et de pureté, et dont l' « angélique visage, » (3) nous dit M. de Carné, rappelait assez la figure de ces étudiants d'Université tour à tour joyeux et rêveurs qu'on voit dans les romans d'outre-Rhin, l'œil en arrêt sur les étoiles, Lamennais a tressailli jusqu'au fond de l'âme. Il est bien plus séduit encore lorsque Montalembert lui ouvre son âme débordante de foi et de vaillance, altérée de dévouement et d'idéal, ornée de connaissances au-dessus de son âge par leur étendue et leur variété. Jugeant quelle précieuse recrue Dieu lui envoie, le directeur de l'*Avenir* ne néglige rien pour se l'attacher; il l'embrasse; il l'enveloppe de tendresse; sans le laisser respirer, il l'entraîne sur la cime élevée de ses idées et lui entr'ouvre de brillantes perspectives de combats et de victoires pour Dieu et la liberté. Quand le jeune homme se retire, il est presque fasciné et écrit dans son journal : « Quel bonheur! Mes plus

(1) *Journal*, 26 octobre 1830.

(2) Lettre du 2 novembre 1830. — Nous avons eu la bonne fortune, mon confrère le P. Baudrillart et moi, de faire aboutir l'échange des lettres de M. de Lamennais et de M. de Montalembert. A cette occasion, M. Eug. Forgues a bien voulu me communiquer la correspondance si intéressante de M. de Lamennais. Qu'il reçoive ici l'expression de ma vive reconnaissance.

(3) Le mot est de F. Ozanam.

belles illusions vont se trouver remplies! Voilà peut-être la journée la plus importante de ma vie. » (1)

Cependant, Montalembert hésite encore. D'une part, les tendances démocratiques et républicaines de Lamennais lui semblent excessives; il souffre aussi d'abandonner le *Correspondant*, où il compte tant de sympathies. La nuance religieuse et philosophique de ce journal lui plaît, bien qu'il le trouve terne en politique. « Vous êtes trop vieux, mon cher, dit-il avec un air mutin à M. de Carné, un des principaux rédacteurs de cette feuille; à vingt-cinq ans, vous parlez toujours comme si vous en aviez déjà cinquante. » Sur quoi celui-ci remarque malicieusement : « Si, au lieu de naître en 1810, M. de Montalembert avait été, comme moi, de 1804, ce qu'il nommait la *question d'âge* n'aurait probablement pas disparu entre nous, car elle persista même après que mon jeune ami fut devenu mon chef illustre et que nous eûmes vieilli au service de la même cause. » (2)

IV

Quelques jours après, le 12 novembre, comme Charles se trouvait chez Lamennais, un jeune homme entra et se mêla à la conversation. C'était Henri Lacordaire, un des rédacteurs de l'*Avenir*. Dieu avait choisi cette heure pour rapprocher deux âmes faites l'une pour l'autre; il leur suffit d'un regard et de quelques paroles pour se reconnaître et former une de ces amitiés qui ne meurent plus. Pourtant ils venaient de loin l'un et l'autre, et en quelque sorte des pôles opposés de la société française. Lacordaire était issu de la bourgeoisie. Son

(1) *Journal*, 5 novembre 1830.
(2) De Carné, *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 179.

père, ancien soldat de l'Indépendance aux États-Unis, l'avait nourri dans les idées libérales. Lorsque l'impuissance du monde à remplir son âme l'eut rendu chrétien, prêtre et religieux, Henri Lacordaire ne trahit point pour cela les convictions de sa jeunesse, il les garda toute sa vie et mourut, c'est lui-même qui le dit, en catholique pénitent et en libéral impénitent. Isolé jusqu'alors au milieu du clergé royaliste, souffrant de l'inutilité de sa vie, il allait partir pour l'Amérique et devenir vicaire général de New-York. « Je n'avais vu que deux fois M. de Lamennais, disait-il plus tard, mais je ne voulais pas quitter la France sans approcher sa personne de plus près, sans lui demander sa bénédiction pour un jeune homme navré par instinct des mêmes douleurs qui consumaient son génie invincible. Je le vis, je saluai cet homme grand et simple sous le modeste toit de ses pères : il me permit de l'aimer. » (1)

A peine à la Chesnaie, en effet, Lacordaire est subjugué, quoiqu'il s'en défende. Peut-être l'est-il plus pourtant par les idées que par la personne du maître. « C'est un druide ressuscité en Armorique, écrit-il, et qui chante la liberté d'une voix un peu sauvage. Le ciel en soit béni! Ce mot est éloquent sur toutes les lyres, même quand il n'y reste qu'une corde, comme à Sparte (2). » Aussi Lacordaire accepte-t-il avec enthousiasme de collaborer à l'*Avenir*.

Montalembert nous le peint en une page éloquente, tel qu'il lui apparut en ce jour dans l'éclat et le charme de la jeunesse :

« Il avait vingt-huit ans... Sa taille élancée, ses traits fins et réguliers, son front sculptural, le port déjà souverain de sa tête, son œil noir et étincelant, je ne sais quoi de fier et d'élégant en même temps que de modeste

(1) *Avenir*, 8 février 1831.
(2) Lettre à M. Lorrain, 25 mai 1830.

lans toute sa personne, tout cela n'était que l'enveloppe l'une âme qui semblait prête à déborder, non seulement lans les libres combats de la parole publique, mais dans es épanchements de la vie intime. La flamme de son egard lançait à la fois des trésors de colère et de ten- lresse; elle ne cherchait pas seulement des ennemis à ombattre et à renverser, mais des cœurs à séduire et à onquérir. Sa voix, déjà si nerveuse et si vibrante, pre- ait souvent des accents d'une infinie douceur. Né pour ombattre et pour aimer, il portait déjà le sceau de la louble royauté de l'âme et du talent. Il m'apparut char- nant et terrible, comme le type de l'enthousiasme du ien, de la vertu armée pour la vérité. Je vis en lui un lu, prédestiné à tout ce que la jeunesse adore et désire e plus : le génie et la gloire. » (1)

Entre deux âmes aussi pures, aussi ardentes, l'affec- ion marche vite. Le 9 décembre, Lacordaire écrit de uilly à Montalembert : « M. Féli (2) m'autorise à vous ffrir de faire partie du conseil de direction. Nous avons ous reconnu en vous une simplicité et une bonté qui ous rendront agréables et utiles des relations fréquen- es. » Ceci est le premier billet, un peu réservé encore t simplement aimable. Quelques jours se passent. Mon- alembert va servir la messe de Lacordaire dans la cha- elle d'un couvent de Visitandines au pays latin : il ommunie de la main du jeune prêtre. « Déjà nous nous imions, dit-il, comme on s'aime dans ces purs et géné- eux élans de la jeunesse et sous le feu de l'ennemi! » acordaire veut qu'ils se tutoient, en frères, en plébéiens, et Montalembert y consent. Nous avons sous les yeux les lettres que Lacordaire adressait à son ami entre deux batailles. Il s'en dégage je ne sais quel parfum pénétrant de tendresse, de poésie et de piété qui rappelle la corres-

(1) Montalembert, *le Père Lacordaire; Œuvres*, III, 400.
(2) C'est le nom que ses disciples donnaient familièrement à M. de La- ennais.

pondance de saint Bernard ou de saint Anselme. On nous pardonnera d'en citer parfois quelques extraits. (1)

Sur ces entrefaites, les numéros de l'*Avenir* des 16 et 17 novembre furent saisis. Ils contenaient deux articles; l'un, de Lamennais, sur l'oppression des catholiques; l'autre, de Lacordaire, sur la nomination des évêques. On traduisit les deux journalistes devant la cour d'assises, comme prévenus d'avoir provoqué à la désobéissance aux lois et au mépris du gouvernement. Quelques jours avant le procès, Montalembert dut faire un court voyage en Angleterre : « Tâche d'être de retour, lui écrivit Lacordaire, ta présence sera la moitié de mon inspiration. En attendant, prie pour ton ami, afin qu'il soit digne de la cause qu'il représentera ce jour-là. Adieu, que Dieu et les flots te gardent! » Montalembert ne manqua pas à l'appel de son ami. On sait avec quelle éloquence Lacordaire se défendit lui-même, et nous ne pouvons rapporter ici sa chaleureuse plaidoirie. « Je me suis convaincu, disait-il à ce propos, que le sénat romain ne serait pas capable de m'effrayer. » Comme l'avocat général affirmait que les prêtres étaient les ministres d'un souverain étranger, le jeune polémiste eut une réplique admirable : « Monsieur, lui dit-il, nous sommes les ministres de quelqu'un qui n'est étranger nulle part, de Dieu! » Sur quoi, un brave ouvrier, décoré des glorieuses journées, vint avec émotion lui serrer la main : « Comment vous nommez-vous, mon prêtre, mon curé? Vous êtes un brave homme! »

Les débats se prolongèrent pendant quinze heures. L'arrêt ne fut connu qu'à minuit : c'était un acquittement. Impossible de décrire l'enthousiasme de la foule qui avait attendu jusqu'à la fin pour acclamer les deux prêtres. Montalembert et Lacordaire partirent ensemble

(1) Cette correspondance est inédite. Lacordaire a malheureusement détruit la plupart des réponses de son jeune ami.

par les rues désertes. Ils longeaient les quais, marchant lentement, bras dessus bras dessous, se rappelant l'un à l'autre les émotions de cette belle journée. Une noble jalousie rongeait le cœur de Charles; il souffrait, son *Journal* nous l'apprend, de n'avoir pu, lui aussi, rendre témoignage pour sa foi, affirmer devant tous ses chères et saintes croyances. « C'est toujours ainsi que j'arrive trop tard, que je manque les occasions de dévouement et de courage! » (1) Cependant il félicitait Lacordaire « saluant en lui l'orateur de l'avenir »; mais Lacordaire, nous dit-il, « n'était ni enivré ni accablé de son triomphe. Pour lui les petites vanités du succès étaient moins que rien, de la poussière dans la nuit. » — « Que parles-tu de gloire, Charles, disait le jeune prêtre, parlons amitié; les plus grandes luttes ne nous émeuvent qu'à demi, elles nous laissent la force de songer avant tout à la vie du cœur... Les jours commencent et finissent selon qu'un souvenir aimé se lève ou se tait dans une âme. » Et comme Montalembert insistait, prenant bonheur à décrire les motifs de sa tendre admiration : « Hélas! Charles, répondait Lacordaire, nous ne devrions aimer que l'Infini, et voilà pourquoi, quand nous aimons, ce que nous aimons est si accompli dans notre âme! »

Nul doute qu'avant de se quitter, Montalembert n'ait confié à son ami un désir qui, depuis quelque temps, hantait sa pensée, celui de quitter le monde et de se faire prêtre. Il venait de recevoir une lettre de H. de Bonnechose, ce jeune avocat général de Besançon, avec lequel il s'était lié sur la tombe même de sa sœur. Et cette lettre, disait-il, est « admirable. Il m'explique les motifs qui l'ont déterminé à entrer dans les ordres et emploie les arguments les plus convaincants, les plus touchants pour me porter à suivre son exemple. Il me raconte avec des détails délicieux comment il a prié

(1) *Journal*, 28 novembre 1830.

pour moi et m'envoie un crucifix que je porterai toujours comme un souvenir de lui et de ma sainte Élise... Ne dois-je pas suivre le conseil qu'il me donne, puisque j'ai maintenant une cause fixe, déterminée, restreinte, à défendre, celle du catholicisme, puisque je rêve la persécution et le martyre, comme je rêvais jadis le ministère et la tribune? ». Et doucement, avec son grand bon sens, Lacordaire modérait les élans généreux de Charles, l'assurant qu'avec son besoin de vie et de mouvement il valait mieux rester dans le monde et y combattre pour l'Église. « Tu as raison, répondait tristement Montalembert, le repos et la paix ne sont pas mon élément, surtout quand le monde est en feu. J'aime le bruit, les luttes, les agitations de l'humanité. Et puis mon cœur n'est plus assez rempli de Dieu. Je porterais dans le sanctuaire une âme trop mondaine, et ce fantôme d'amour qui me poursuit toujours sans se réaliser jamais. » (1)

Vers cette époque Montalembert éprouva une peine profonde. « Le cœur de l'homme est si grand qu'aucune joie ne suffit pour le remplir; quelque grande qu'elle soit elle-même, il reste toujours de la place pour la douleur. » Celui-là même qui lui adressait cette touchante pensée, G. Lemarcis, mourut à Nice, après vingt-six années de souffrances et de langueur. En mourant, il léguait à son ami ses livres, ses objets les plus précieux et sa mère à consoler. Montalembert accepta ce legs suprême, il s'ingénia à consoler cette pauvre mère, mais il ne pouvait se consoler lui-même. La tendresse de Lacordaire l'y aida puissamment : « Mon ami, lui écrivait le jeune prêtre, la perte que tu viens de faire n'est pas réparable puisque tu l'aimais et que tu ne l'as plus... Je me représente combien je te pleurerais, si Dieu fermait tes yeux pour ne plus les rouvrir en ce monde. Oh! je pleurerais beaucoup et je t'aimerais toujours... Sois homme,

(1) Lettre du 17 décembre 1830, *Journal.*

ami, et prions Dieu qu'il ne nous rappelle qu'ensemble, pendant que nous sommes jeunes, avant que l'âge ait glacé malgré nous les épanchements de nos cœurs... » (1)

Et comme, en dépit de ces tendres exhortations, Montalembert continuait de s'abandonner à sa douleur, Lacordaire le reprit en ces termes charmants : « Tu me parles de ton cœur usé et blasé. Cela est mal. Je ne croirai jamais que le cœur s'use, et je sens tous les jours qu'il devient plus fort, plus tendre, plus séparé des liens du corps à mesure que la vie et la réflexion détruisent l'enveloppe où il était étouffé! Si ton cœur est usé, tu n'en eus jamais, tu ne fus jamais capable d'amour... Le cœur peut mourir en tuant le corps; je ne connais pour lui que cette fin, mais c'est la fin du combat par la victoire... » (2)

V

Sous ces influences, on le comprend, Montalembert était gagné à l'*Avenir*. Il essaya de rapprocher ce journal du *Correspondant*, d'unir les deux feuilles dans une action commune pour la défense de l'Église. L'alliance allait se conclure; Charles se portait médiateur entre la timidité royaliste du *Correspondant* et la fougue démocratique de l'*Avenir*. « Déjà, je dressais le statut, écrit-il, et me dévouais de cœur et de corps à ce nouvel intérêt, quand tout à coup l'abbé de Lamennais, irrité et gêné par la résistance que nous lui opposions sous plusieurs rapports, nous déclara qu'il n'y avait pas d'alliance possible entre lui et le *Correspondant*. Il ne veut ménager personne, et surtout pas les évêques ni la noblesse de province, ce qui, selon nous, est fort absurde. J'ai été désolé de ce despotisme : toutefois je re-

(1) Lettre à Montalembert, Juilly, 27 février 1831.
(2) Lettre à Montalembert, Juilly, 12 mars 1831.

connais que lui seul peut faire quelque chose de valable pour le catholicisme et que sans lui tout sera pâle et impuissant. » (1)

Cette dernière raison triompha des hésitations de Charles. Il assista encore à plusieurs conférences contradictoires organisées par le *Correspondant* entre les catholiques et les saint-simoniens du *Globe*. « Une première réunion eut lieu, dit M. de Carné, dans le petit logement que j'occupais sur le jardin du Luxembourg, dont les lilas en fleur venaient mêler leurs parfums à ceux de nos beaux rêves. Je vois encore M. de Montalembert aux prises avec l'honnête M. Bazard, le pape en exercice contre lequel s'organisait une sorte de schisme; j'entends notre jeune ami retracer avec une verve entraînante la magnifique histoire de la papauté dans le monde catholique, et me souviens de quelques traits acérés lancés au Père Suprême qui luttait alors contre M. Enfantin, très vivement soutenu par la plus belle moitié de l'Église saint-simonienne. » (2) Montalembert publia aussi dans le *Correspondant* les quelques articles mentionnés plus haut, (3) puis il abandonna ce journal qui ne tarda pas à disparaître devant l'*Avenir*, « comme un esquif perdu dans l'orageux sillage d'un gros vaisseau ».

Pendant cette guerre de presse que nous allons exposer, Montalembert continue ses études de droit et subit avec succès ses examens de licence. A chaque instant, nous le trouvons en uniforme, montant la garde ou parcourant les rues de Paris, pour réprimer les émeutes si fréquentes à cette époque. Sa consolation est de rencontrer parfois au corps de garde, Cornudet et Saint-Laumer; car Charles demeure fidèle à ses premières amitiés. Il en forme de nouvelles aussi et de bien précieu-

(1) Lettre du 24 novembre 1830.
(2) Carné, *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 183.
(3) Voy. le Chapitre : *Un étudiant en* 1830. — *La Révolution de Juillet*.

ses. Par une providentielle coïncidence, le 12 novembre, le jour même où il fait la connaissance de Lacordaire, il renouvelle avec l'abbé Dupanloup la liaison commencée jadis chez le duc de Rohan. En vain s'efforce-t-il de convertir le jeune ecclésiastique aux doctrines de l'*Avenir*, Dupanloup se montre intraitable. « Malgré tout, dit Montalembert, c'est un charmant prêtre, plein de piété et d'ardeur. » (1) Et en l'absence de l'abbé Busson, il le choisit pour confesseur.

Il semble que pendant ces quelques mois de vie intense et fiévreuse, le monde déplaise moins à Montalembert, car nous le trouvons plus souvent dans les salons parisiens. Le salon qu'il préfère à tous est celui de M^me^ Swetchine. L'amie de Joseph de Maistre habite Paris depuis quatorze ans, quand Montalembert lui est présenté, le 12 janvier 1831. En attendant qu'il lui voue une affection toute filiale, Charles ne tarde pas à l'apprécier comme elle mérite de l'être. « C'est la seule femme de Paris, écrit-il dans son *Journal*, qui ait vraiment de l'exaltation et de la foi, la seule qui me semble vraiment femme, c'est-à-dire enthousiaste, aimante, croyante, comme doit l'être une femme. Sa conversation me fait beaucoup de bien. » (2)

Delphine Gay (M^me^ de Girardin), la muse de ce temps, muse rieuse et bonne enfant, ne manque pas de convier Montalembert à ses soirées; et elle le fait d'une façon charmante. Qu'on en juge : « Ne pourriez-vous nous donner un moment de votre soirée aujourd'hui, Monsieur? Nous serons au coin du feu avec M. de Lamartine, qui sera bien heureux de vous rencontrer; et, d'ailleurs, il me semble que, dans une réunion de poètes, l'auteur du bel article de l'*Avenir* sur la prière des Polonais est indispensable. » (3)

(1) *Journal*, 12 novembre 1830.
(2) *Journal*, 16 mai 4831.
(3) Lettre de Delphine Gay à Montalembert, 24 avril 1831.

Charles continue aussi à voir Cousin, mais leurs rapports n'ont plus le même abandon, la même confiance; l'aversion du philosophe pour les idées démocratiques de M. de Lamennais est sans bornes; pendant des heures, il invective contre les rédacteurs de l'*Avenir*, qu'il traite de « gens de la sacristie », de « bonzes », de « mauvais citoyens ». « Non seulement je m'opposerais à ce qu'on vous donne la liberté d'enseignement, s'écrie-t-il un jour, mais si j'avais le pouvoir, je vous ferais tous fusiller! » Montalembert s'amuse fort de ces absurdes boutades, mais il ajoute tristement : « Je crains bien de perdre son amitié qui m'est si chère. » (1)

En revanche, Chateaubriand, auquel Montalembert rend visite, lui fait un « immense éloge » de l'*Avenir*; Michelet l'encourage avec ardeur; Lamartine lui envoie des vers. « Je vous ai promis quelques vers de moi pour l'*Avenir*, écrit-il à Charles. En voici que je vous prie d'y insérer si vous les en trouvez dignes. C'est une réponse à une satire de la *Némésis* qui a été répandue ici à profusion et m'a réellement enlevé le peu de voix qui m'ont manqué... » (2)

De son côté, Balzac offre à Montalembert ses *Contes et romans philosophiques* et sa *Peau de chagrin;* il insiste vivement pour qu'il en soit rendu compte dans l'*Avenir*. Nous ne résistons pas au plaisir de citer cette lettre curieuse :

« Le but de profonde moralité caché dans mon livre échappe à beaucoup de critiques malveillants qui ne voient que la forme, et j'avoue que je suis vivement touché lorsque quelque critique veut bien dégager mes intentions de leur sauvage enveloppe. Tous nos maîtres ont mis la moelle dans un os à l'exemple de la nature.

(1) *Journal*, 28 novembre 1830.

(2) Allusion à l'échec qu'il venait d'éprouver en se présentant aux électeurs du Nord. *Lamartine à Montalembert*, 15 juillet 1831.

« J'ose espérer que l'*Avenir* parlera d'un livre, où le incipe *Dieu* ressort vivement de l'ensemble d'une mposition sceptique en apparence, et dans laquelle précipitation de l'étudier m'a laissé faire des fautes.

« J'ai pris la liberté de vous faire attendre votre emplaire; je désire vous offrir la deuxième édition. entreprise mal jugée que j'ose faire y sera posée sur véritable base et je me présenterai au jugement de tre esprit si distingué, plus large, plus vaste, ou ieux, moins incomplet.

« *La Peau de chagrin* est la formule de la vie hu- aine, abstraction faite des individualités, et, comme disait M. Ballanche, tout y est mythe et figure. Elle t donc le point de départ de mon ouvrage. Après endront se grouper de nuance en nuance les indivi- ialités, les existences particulières, depuis la plus mble jusqu'à celle du roi, jusqu'à celle du prêtre, rniers termes de notre société. Dans ces tableaux, je ivrai les effets de *la Pensée dans la vie.* Puis un autre vrage, intitulé : *Histoire de la succession du mar- is de Carabas,* formulera la vie des nations, les ases de leurs gouvernements, et, sous une forme illeuse, démontrera évidemment que les politiques urnent dans le même cercle et sont stationnaires, que repos est dans le gouvernement fort et hiérarchique. ous partageons beaucoup ces idées, je crois, et je vous xpose succinctement mon plan, afin de faire excuser retard que j'ai mis à vous offrir une œuvre incom- lète encore.

« J'aurais eu le plaisir d'aller vous voir si j'avais onnu votre adresse. Faute de ce, je vous envoie ce mot au bureau du journal, et sous huit ou dix jours j'aurai l'honneur de vous y apporter mon ouvrage moi-même » (1).

(1) Balzac à Montalembert, août 1831.

« ... Je suis infiniment confus de tant d'amabilités, répond Montalembert, et d'autant plus que je ne m'y reconnais pas le moindre droit... Je n'ai pas besoin de vous dire l'impression que vos trois volumes ont produite sur moi. Quelle que soit l'opinion que j'aie sur la tendance de vos écrits, il m'est impossible de n'être pas maîtrisé par votre talent et votre originalité et de ne pas tout lire avec le plus vif intérêt. Quant à cette tendance en soi, vous me permettrez de vous dire avec ma franchise toute catholique que si je n'étais pas arrêté par les explications et les promesses que vous m'avez données dans une précédente lettre, je la condamnerais formellement. Votre morale des Phélémites, là, franchement, est exécrable.

« Mais j'aime mieux vous remercier au nom de tous les jeunes gens qui ont connu la pauvreté de l'admirable deuxième partie de *la Peau de chagrin*. Votre femme sans cœur est à faire pleurer de vérité. Je vous le dis sans compliments, je crois que c'est le tableau le plus vrai de la société actuelle qui ait encore été tracé... » (1)

Alfred de Vigny goûtait tellement l'*Avenir*, qu'il exprima le désir de collaborer à cette feuille et se fit présenter à Lamennais : « ... Il me tarde beaucoup, écrivait-il à Montalembert, que M. de Lamennais soit de retour (de Juilly). Je désire au moins autant que lui une entrevue qui peut ne pas être sans résultats. Je crois à sa tolérance comme à son génie, et je pense bien que nulle opinion exprimée avec franchise ne peut le blesser ni l'éloigner d'un homme auquel il a témoigné quelque estime. Nous sommes dans un temps où un point doit suffire à rallier les hommes qui veulent sauver leur pays et servir l'humanité. Soyez assez bon pour m'apprendre son retour. J'irai vous voir d'ici à peu de

(1) Montalembert à Balzac, 17 novembre 1831.

jours, chez vous ou à l'*Avenir*, et vous renouveler les témoignages de mon estime et de mon affection. » (1)

Comment ne pas déplorer, en lisant cette lettre, que Lamennais n'ait pas accompli jusqu'au bout sa haute mission? Dieu ne lui avait-il pas donné le génie pour réunir et attirer dans l'Église les nobles esprits qui rayonnaient alors autour de lui? Son orgueil et sa chute ont eu des conséquences incalculables. A. de Vigny devint donc rédacteur de l'*Avenir*. Il envoya, sous le nom de *Lettres parisiennes*, plusieurs articles de critique signés Y. « ... Au nom de Dieu et de la liberté, mon cher vicomte, laissez-moi choisir entre l'alpha et l'oméga. J'ai pris la dernière lettre de mon nom, l'Y, et je demande qu'on me la laisse. J'y vois l'avantage de ne pas dire si hautement à tout le public : C'est un ami qui juge un ami. Je pourrai faire plus de bien aux ouvrages que j'aime en laissant croire à plus d'impartialité... » (2)

Mais Victor Hugo se montre plus ardent encore dans sa sympathie. Il se déclare partisan absolu du journal catholique. Pour lui comme pour Lamennais, l'Europe ne sera sauvée que par la domination spirituelle du Pape. Les notes intimes de Montalembert nous montrent le poète assistant, le 3 février 1831, au banquet des rédacteurs de l'*Avenir*, et buvant à leur succès. Un autre jour, nous le trouvons rue Jacob, assis entre Lamennais et Montalembert et leur racontant avec indignation je ne sais quelle cérémonie païenne qui venait d'avoir lieu au Panthéon, — indignation piquante pour ceux qui ont vu la cérémonie bien autrement scandaleuse et païenne des obsèques de V. Hugo, le 1er juin 1885. — Mais alors, quoi d'étonnant que Charles se laisse séduire par le génie du grand poète. « Pour nous, jeunes gens de

(1) A. de Vigny à Montalembert, janvier 1831.
(2) A. de Vigny à Montalembert, février 1831.

ce siècle dont il est presque le contemporain et le camarade, un lien tout spécial nous attache à cet homme dont les œuvres expriment et résument si complètement tout ce qu'il y a d'élevé et de généreux dans notre époque. Chantre inspiré des traditions et des croyances chrétiennes, il gémit de honte et de colère sur les dévastations de la vieille Église..., il ose proclamer au monde qu'il n'y a qu'une liberté vraie : la sainte liberté du Christ; il ose parler d'un Dieu libre et vengeur dans un temps où ce Dieu n'est pour les uns qu'un instrument, pour les autres qu'un fantôme oppresseur!... Enfin, hier encore, quand la France venait d'inscrire dans ses fastes une révolution que rien n'avait encore ternie, c'est la voix de Victor Hugo qui s'élève pour chanter cette gloire nouvelle, mais aussi pour respecter de royales infortunes, pour défendre des souvenirs augustes et sacrés, pour montrer la croix du Christ debout au milieu de l'éruption et la main de Dieu imprimée au sein de la lave dévastatrice. Voilà sa vie, voilà sa gloire, voilà pourquoi il est à nous, notre poète, notre maître, notre ami. » (1)

Victor Hugo, lui aussi, apprécie la noble et généreuse nature de Montalembert; il le reçoit souvent, il lui lit ses vers et ses tragédies, il lui écrit, après ses articles, des lettres pleines d'affectueux éloges. Ensemble, ils visitent les musées et le Salon. V. Hugo lui-même y convie Montalembert : « ... Je serai bien charmé, écrit-il, de faire avec vous cette promenade d'art, de poésie et d'amitié. Une bonne journée comme celle-là, c'est toujours cela de pris sur la vie. » (2) Ils projettent même d'entreprendre un voyage en Italie.

Quand paraît *Notre-Dame de Paris* (13 février 1831), Montalembert en rend compte dans l'*Avenir*. Il juge

(1) *Avenir*, 11 avril 1831.
(2) V. Hugo à Montalembert, 6 mai 1831.

l'œuvre en se plaça le. Roland fut
et de l'écrivain. Il lo e tenir plus
ment flétri les ténéb s moins
noire ; il le convie à p cœur
vient d'ouvrir. « Il dé l'ir ie
l'esthétique chrétienne
Il montrera l'art catho
ment avec les institutio
catholicisme, marchant
monde et périssant com
du despotisme et de l'hé
à l'histoire quelle constit
pouvoir a jamais fait autan ...es
et agricoles, pour leur bi ... gloire et leur
amour-propre, que la religion catholique, lorsqu'elle jeta ces chefs-d'œuvre de l'art, ces éternels aliments de travail et de vertu, au sein non pas seulement de superbes capitales, mais de chétives bourgades, d'obscurs et lointains villages, lorsqu'elle les sema avec une admirable profusion là où rien ne les appelait, ni routes, ni commerce, ni châteaux, ni populations nombreuses, rien que la pensée de Dieu et la prière du pauvre.

« Il dira aussi, cet heureux champion d'un passé admirable, il dira la gloire pure de ceux qui élevèrent ces monuments sacrés; il parlera de ces masses d'ouvriers enthousiastes, unis par les liens de mystique confrérie, et travaillant de génération en génération à des œuvres éternelles. Il parlera de ces architectes innombrables qui n'ont laissé d'autres traces de leur vie que leurs créations gigantesques; anonymes sublimes, on ne les vit jamais inscrire fastueusement leur nom à côté de celui de Dieu; ils cachaient joyeusement leur gloire dans celle de la sainte Église du Christ, et quand leur mission laborieuse était achevée, ils mouraient comme ils avaient vécu, dans la simplicité de leurs

ce siècle dont il est p
rade, un lien to
dont les œuvr
tout ce qu
époque
chré
défaut, dit-il; pour M. Victor Hugo, c'est un crime. »
Montalembert blâme également le funeste penchant qui prédomine dans *Notre-Dame de Paris*, de sacrifier le point de vue idéal au point de vue matériel, de « matérialiser la pensée »; il signale « l'usage trop prodigue du ressort de la douleur et de l'horreur, » et « ce mélange continuel du grotesque au tragique, cette abondance de plaisanteries forcées et inutiles, dont l'auteur se plaît à parsemer son ouvrage, et quelquefois les passages les plus pathétiques ». Victor Hugo ne tint pas rancune à son jeune ami de ces critiques, fort justes d'ailleurs. « J'étais venu pour vous remercier, lui écrit-il; en vérité, je ne sais en quels termes le faire. J'espère être plus heureux pour vous voir un de ces jours et je tâcherai de vous dire, car il ne faut pas moins qu'une longue causerie pour cela, à quel point votre article m'a comblé et charmé. » (2)

Mais il est temps d'exposer l'œuvre même de l'*Avenir* et la part que prit Montalembert à cette croisade catholique. Comme ses ancêtres partaient autrefois pleins de joie et d'espérance pour délivrer la patrie du Christ, arrosaient de leur sang les routes de l'Orient, puis s'en revenaient vaincus, mutilés, sans avoir aperçu Jérusalem, mais glorieux et fiers quand même parce qu'ils avaient versé leur sang pour Dieu, ainsi le fils des Croisés, après l'enthousiasme des premiers jours, s'étant jeté trop avant dans la lutte dangereuse des idées, en sortira couvert de blessures. Il n'en aura pas moins ac-

(1) *Avenir*, 11 avril 1831.
(2) Victor Hugo à Montalembert, 11 avril 1831.

ompli une œuvre généreuse et féconde. Roland fut
)eut-être imprudent, a-t-on dit, de ne pas se tenir plus
:approché de Charlemagne. Il n'en demeure pas moins
ın héros, et entre les guerriers déjà réfugiés au cœur
de la France, et celui qui se bat au val des Pyrénées, je
sais bien qui mon cœur salue le premier.

CHAPITRE VII

LES IDÉES DE « L'AVENIR ». — LA SÉPARATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT.

Le jugement de Rome ayant frappé quelques thèses de l'*Avenir*, les Catholiques n'ont plus regardé ce journal qu'avec une sorte de terreur religieuse; ils l'ont abandonné, comme on déserte une région ravagée par un tremblement de terre; les historiens traversent rapidement cette époque fiévreuse, ils se défient et se hâtent de condamner, de peur d'être condamnés à leur tour. Cependant, quand on pénètre dans ces ruines encore brûlantes, — le cœur rempli d'amour pour l'Église et de soumission filiale envers le Saint-Siège, — quand on s'attarde à feuilleter et à lire ces pages jaunies par le temps, une immense tristesse, un regret poignant vous envahit, à la vue de tous les trésors, de toutes les nobles espérances ensevelies dans ces quelques volumes. (1)

En effet, bien qu'il n'ait guère vécu plus d'une année, l'*Avenir* a tracé dans l'Église de France un long et profond sillon. Ce n'est pas seulement par le génie et l'éloquence de ses rédacteurs qu'il est remarquable; il l'est bien davantage par le nombre et la valeur des idées qu'il a semées, idées généreuses et hardies, idées justes

(1) L'*Avenir* a été publié en six volumes in-8°, chez Vanlinthout à Louvain, en 1831.

t lumineuses dans l'ensemble, téméraires et erronées sur uelques points, idées dont certaines ont l'éclosion lente t demanderont peut-être un siècle pour arriver à maurité. Mais à cause de cela même, ne sont-elles pas oujours jeunes et nouvelles?

L'*Avenir* ne s'est pas contenté d'émettre des idées, il a combattu pour les répandre, s'efforçant vainement d'entraîner par son exemple le troupeau timide et languissant des Catholiques. On ne conteste guère aujourd'hui l'énergie et l'heureuse influence de son action.

Montalembert a partagé la plupart des idées du célèbre journal, il en a vécu, il a exprimé les plus généreuses dans des articles débordants d'enthousiasme. A vrai dire, Lacordaire, Montalembert et de Coux furent à eux seuls l'*Avenir*. Ils ne quittaient point la brèche, faisant chaque jour le numéro, tandis que Lamennais, toujours souffrant et retiré dans sa solitude de Juilly, se contentait de diriger de loin ses lieutenants et d'écrire parfois quelque article à sensation. Mais surtout Montalembert a pris une très large part aux luttes de ses amis pour la conquête de la liberté religieuse. Le lecteur nous pardonnera donc d'exposer, plus complètement qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour, *les Idées* et *l'Action* de l'*Avenir*. C'est ainsi qu'en écrivant la vie de quelque vaillant capitaine, les historiens se plaisent à raconter la bataille où leur héros s'est distingué, bien qu'il n'ait pas eu lui-même la direction de la guerre.

I

L'Avenir affirme qu'une ère nouvelle se prépare pour la France et pour le monde. Des hautes cimes où se complaît son puissant esprit, Lamennais aperçoit l'aurore de cette rénovation, il entrevoit la terre lointaine où le peuple se reposera au sortir du désert. « Tout renaît,

dit-il, tout change, tout se transforme, et les brises de l'avenir apportent aux peuples comme les parfums d'une terre nouvelle; ils s'élancent impatients à travers les flots vers ce but inconnu de leurs vœux. (1) »

La révolution française a misérablement avorté parce qu'elle n'était pas chrétienne. Après avoir complètement isolé l'homme et le citoyen, elle les a enchaînés dans les liens d'une centralisation tyrannique. Seule la bourgeoisie a profité du changement survenu. De grandes injustices sociales subsistent; il faut qu'elles disparaissent. Que demandent les peuples? la liberté et l'égalité chrétiennes.

La liberté dont il s'agit n'est pas « une liberté vague, qui n'est que l'impatience de toute règle et de tout frein, mais une liberté positivement définie, qui, conforme aux lois de la nature bien ordonnée, a son principe dans le droit le plus pur, dans un droit tel qu'on ne peut le renverser, sans détruire logiquement toute justice sur la terre... la liberté pour la famille, la commune, la province et la nation entière d'administrer respectivement leurs intérêts particuliers et leurs intérêts communs ». (2)

Les peuples réclament l'égalité! c'est-à-dire « l'amélioration du sort des masses partout si souffrantes, des lois de protection pour le travail, d'où résulte une plus équitable distribution de la richesse commune;... qu'une législation sans entrailles, refuge éternel du privilège que vainement on s'efforce de déguiser sous des noms menteurs, ne repousse plus de toutes parts le pauvre dans sa misère; que les biens destinés par le Père céleste à tous ses enfants, lui deviennent accessibles; que la fraternité humaine cesse d'être un mot dérisoire et vide de sens. En un mot, suscités de Dieu pour prononcer à

(1) *Avenir*, 28 juin 1831.
(2) *Avenir*. Même article.

lle société son dernier jugement, les peuples
tée à comparaître et rappelant les siècles écoulés,
ont dit : « J'ai eu faim, m'avez-vous donné à
r? J'ai eu soif, m'avez-vous donné à boire? J'étais
avez-vous vêtu? J'étais délaissé, êtes-vous venu à
'étais en prison, m'avez-vous visité? »
appui de cette idée première et fondamentale,
nais invoque l'autorité de Chateaubriand, qui
e lui aussi ce grand mouvement. Nous ne résis-
as au désir de citer cette étonnante prophétie :
. Société, telle qu'elle est aujourd'hui, n'existera
mesure que l'instruction descend dans les classes
ures, celles-ci découvrent la plaie secrète qui ronge
social depuis le commencement du monde; plaie
la cause de tous les malaises et de toutes les agi-
populaires. La trop grande inégalité des condi-
t des fortunes a pu se supporter tant qu'elle a été
d'un côté par l'ignorance, de l'autre par l'orga-
n factice de la cité; mais aussitôt que cette iné-
est généralement aperçue, le coup mortel est
. » (1)

teaubriand, *Essai sur la littérature anglaise*, t. II, p. 391. C'est
mprennent aujourd'hui Rome et les évêques. — « Une ère nou-
enue pour l'humanité, disait récemment Mgr Ireland... Les tradi-
passé s'évanouissent; de nouvelles formes sociales, de nouvelles
litiques se lèvent... Il n'est pas nécessaire d'argumenter long-
ur montrer qu'il faut imprimer au gouvernail de l'Église des
nts nouveaux et déployer aux mâts de nouvelles voiles... » (*Dis-
noncé à Baltimore, le* 18 *octobre* 1893.)
isqu'il est reconnu de tous que les grandes questions de l'avenir
questions sociales, les questions qui touchent à l'amélioration de
ion des grandes masses populaires, il est d'une importance sou-
que l'Église soit trouvée toujours et fermement rangée du côté
anité et de la justice envers les multitudes qui composent le corps
nille humaine... (*Cardinal Gibbons*).
.. Dans le conflit entre le capital vivant et le capital mort.., le
l'Église est de protéger les pauvres, les travailleurs, qui ont accu-
s richesses communes de l'humanité... » (*Cardinal Manning*).
... Les sentiments et les aspirations du Socialisme sont certaine-
rétiens. S'affliger de l'extrême inégalité des conditions, constater

II

Or, déclare l'*Avenir*, l'Église ne peut demeurer étrangère à cette transformation politique et sociale. Au fond, ce mouvement vient du Christianisme ; c'est lui qui a imprimé dans les âmes cet amour du droit et de la justice, cette aspiration vers la véritable égalité. Aussi les nations catholiques, la Belgique et l'Irlande donnent-elles le signal, se souvenant que le Christ les a délivrées de l'esclavage, et qu'à travers les siècles troublés du moyen âge la liberté s'est développée sous l'œil maternel de l'Église. De plus, ce changement doit favoriser l'expansion de la vraie religion et réaliser la divine promesse qui lui est faite d'embrasser toutes les nations dans son unité. Deux causes l'ont arrêtée dans sa marche progressive, l'état de servitude où elle est tombée à l'égard du pouvoir politique, la rupture entre la science et la foi. Longtemps, remarque à ce sujet Lamennais, l'Église tint en ses mains le sceptre des Sciences, et ce fut une des causes de l'ascendant qu'elle acquit sur les

l'abîme qui sépare le Lazare et le Dives, se déclarer partisan de la fraternité et de l'égalité essentielle de tous les enfants d'un même père.., si c'est là l'esprit du socialisme (?), c'est aussi l'esprit du Christianisme... » (*Evêque de Derby*, 14 octobre 1887).

« ... Le Christianisme est le meilleur moyen de dénouer le problème de la production de la richesse et de sa répartition. Il faut encore aller à lui pour résoudre cette partie de la question sociale, autant du moins que l'imperfection de notre nature peut le permettre, comme il faut l'appeler à résoudre les autres, si l'on veut avoir des solutions bonnes et équitables... *Instaurare omnia in X°.* » (*Cardinal Bourret*, Janvier 1894.)

— « ... La révolution sociale est à l'ordre du jour : Déjà deux camps sont formés, l'un pour l'attaque, l'autre pour la défense... L'Église sait son devoir... La clef de tous les progrès est dans ses mains... A ceux qui doutent de l'efficacité de sa mission envers la démocratie, elle répond : Ne savez-vous pas que des pierres du désert Dieu est capable de tirer une postérité immortelle ! » (*Cardinal Thomas*. 1894.) Nous pourrions multiplier ces citations

esprits. (1) Il est temps qu'elle le reprenne. N'est-elle pas la lumière du monde? En ce qui touche à la science, l'Église a une magnifique course a remplir. « C'est à elle qu'il appartient de féconder le chaos et de séparer une seconde fois la lumière des ténèbres. » (2) — « Tout ce qu'il y a de vérité, tout ce qu'il y a de justice et de beauté dans le monde, vient de votre Dieu et de votre religion... Prêtres, sortez donc de votre sommeil, reparaissez le sceptre du monde intellectuel à la main, au milieu des nations qui vous ont méconnus. Montrez-vous à elles de nouveau, tels que vous leur parûtes, lorsque vous leur apportâtes du fond du sanctuaire toutes les lumières et la civilisation. » (3)

(1) La réforme de l'enseignement théologique, l'initiation du jeune clergé aux sciences modernes dans le but d'augmenter son action et la régénération des sciences par l'Église, ce sont là les thèses favorites de Lamennais et de son école : « Ne craignons pas de l'avouer, écrivait-il, la théologie si belle par elle-même, si attachante, si vaste, n'est aujourd'hui, telle qu'on l'enseigne dans la plupart des séminaires, qu'une *scolastique mesquine et dégénérée*, dont la sécheresse rebute les élèves et qui ne leur donne aucune idée de l'ensemble de la Religion, ni de ses rapports merveilleux avec tout ce qui intéresse l'homme, avec tout ce qui peut être l'objet de sa pensée. *Ce n'était pas ainsi que la concevait saint Thomas, lui qui, dans ses ouvrages immortels, en a fait le centre de toutes les connaissances de son temps.* Empruntez-lui cette méthode admirable qui coordonne et généralise, et joignez-y ces vues profondes, ces hautes contemplations, cette chaleur, cette vie, qui caractérisent les anciens Pères. Alors disparaîtra ce pesant ennui qui éteint parmi les jeunes gens destinés au Sacerdoce le goût de l'étude et même le talent. Retranchez de vos cours tant de vaines questions qui les fatiguent sans fruit et leur enlèvent un temps précieux qu'ils emploieraient bien plus utilement à s'instruire de choses applicables au siècle où ils vivent, et au monde sur lequel ils doivent agir. Tout a changé autour de nous; les idées ont pris et continuent de prendre incessamment des directions nouvelles; institutions, lois, mœurs, opinions, rien ne ressemble à ce que virent nos pères. A quoi servirait le zèle le plus vif sans la connaissance de la société au milieu de laquelle il doit s'exercer... Ce n'est point par ce qu'ils savent que les ennemis du Christianisme sont forts, mais par ce qu'ignorent ses défenseurs naturels... »
(*Des progrès de la Révolution.* — Devoirs du clergé dans les circonstances présentes.)
(2) *Avenir*, 30 juin 1831.
(3) *Avenir*, 2 janvier 1831.

Enfin l'Église catholique seule est capable de fonder et d'affermir le nouvel ordre social qui se prépare. Toute tentative faite sans elle pour affranchir les peuples aboutit au despotisme ou à l'anarchie. Ne le voit-on pas assez? « A côté de l'anarchie qui menace de dissoudre la société civile, subsiste-t-il un pouvoir vraiment fort? En vérité, il ne reste que l'autorité pontificale. » C'est pourquoi l'*Avenir* demande à l'Église de se jeter dans le torrent démocratique, non point pour l'arrêter, car sa marche est irrésistible, mais pour le régulariser, le diriger, l'amener à son but sans désordre. Et Lamennais se tourne vers Rome, il salue avec enthousiasme le Vicaire du Christ qui, reprenant la tradition des grands papes du Moyen Age, des Innocent III et des Grégoire VII, entraînera les nations chrétiennes vers les magnifiques destinées qu'elles ne font qu'entrevoir encore : (1)

« Oui, certes, il se prépare quelque chose d'extraordinaire; une grande époque approche ou plutôt elle commence déjà : *Jam albescit messis*. La civilisation chrétienne, à l'étroit dans ses anciennes limites, presse sur tous les points la barbarie qui cède et recule devant elle. Bientôt une parole puissante et calme, prononcée par un vieillard, dans la Cité-Reine, au pied de la Croix, donnera le signal que le monde attend de la dernière régénération. Pénétrés d'un esprit nouveau, conduits à la science par la foi, à la liberté par l'ordre, les peuples ouvriront les yeux et se reconnaîtront pour frères, par-

(1) Celui que le prophète de l'*Avenir* salue en ces termes magnifiques, ce n'est pas Grégoire XVI, mais un jeune homme inconnu que Dieu avait marqué au front pour de hautes destinées. Joachim Pecci était alors à Rome préparant son doctorat en théologie; il avait vingt ans, comme Montalembert. Devenu pape sous le nom de Léon XIII, il a d'un coup de barre vigoureux lancé le navire de l'Église dans la direction qu'indiquait l'*Avenir*. On peut facilement retrouver les idées que nous venons d'exprimer dans cette admirable encyclique *De conditione Opificum*, dont un écrivain plus libéral que chrétien disait justement : « C'est un baiser du Christ à ses pauvres, et l'embrassement du peuple par l'Église. » (A. Leroy-Beaulieu... *La Papauté*, p. 16).

ce qu'ils auront un Père commun, et fatigués de leurs longues discordes, ils se reposeront aux pieds de ce Père qui n'étend la main que pour protéger et n'ouvre la bouche que pour bénir. » (1)

III

Mais pour accomplir cette haute mission, pour diriger le mouvement démocratique et social, il est nécessaire que l'Église regagne la confiance et l'amour des masses. Car, manifestement, le peuple se défie et s'éloigne de la religion. « Le prêtre, en beaucoup de lieux, reste seul dans le temple désert : ses enseignements ne sont plus écoutés, sa parole est stérile. Fort ou cru tel, il excite la haine parce qu'on redoute sa domination ; faible, il passe à travers la foule sous la sauvegarde de son indifférence et de son mépris. »

Pourquoi cela? demande Lamennais. — Parce que le prêtre est devenu « le gendarme de la royauté, » (2) l'instrument de l'administration. N'est-ce pas l'archevêque Maury lui-même qui disait cyniquement : « Avec une

(1) *Le Pape*, *Avenir* du 22 décembre 1830. Que l'on écoute maintenant et que l'on compare une autre voix éloquente qui nous arrive en ce moment même de l'autre côté de l'Atlantique : « Salut à Léon XIII, Pontife de son siècle, chef providentiel de l'Église dans cette grande crise de l'histoire. Il semblait qu'elle fût arrivée à l'heure suprême de sa vie au milieu des hommes. L'abîme entre elle et le siècle s'élargissait de plus en plus ; les gouvernements l'avaient rejetée et la combattaient ; les peuples n'avaient plus confiance en elle ; les mouvements sociaux de l'humanité s'accomplissaient sans elle. Les catholiques effrayés et découragés se faisaient de l'isolement une loi, presque un dogme. Léon parle, Léon agit, Léon règne. L'Église est lancée à travers le monde, on en sent la présence, on l'estime et on l'écoute avec une attention jusque-là inconnue. » (Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul, *L'Église et le siècle*, 18 octobre 1893.)

(2) Dans le même sens L. Veuillot écrivait en 1849 : « M. Thiers voudrait aujourd'hui fortifier le parti des révolutionnaires contents et repus, dont il est le chef, d'un corps de *gendarmes en soutane* à cause de l'insuffisance manifeste des autres. » (Lettre à Mgr Rendu.)

bonne police et un bon clergé l'empereur peut être toujours sûr de la tranquillité publique ; car un archevêque, c'est aussi un préfet de police. » Est-ce donc là le rôle que le Christ a assigné à ses apôtres? Quoi d'étonnant après cela, que les hommes trouvant la servitude près de l'autel, se soient effrayés de Dieu et éloignés du prêtre? A son tour, si le prêtre veut regagner l'âme du peuple, il faut qu'il ne passe plus à ses yeux pour un agent du pouvoir, il faut qu'il rompe avec les anciens partis et renonce à tout espoir de restauration. C'est évidemment un sacrifice, l'*Avenir* en convient ; mais ce sacrifice ne renferme rien d'odieux ni d'illégitime. Il ne s'agit pas en effet d'effacer de sa mémoire les bienfaits reçus, d'étouffer le penchant du cœur pour de grandes infortunes, de devenir hostile à ceux qu'on a aimés, mais de placer la religion au-dessus des intérêts de parti et de ne plus la faire servir au triomphe d'une cause terrestre.

Ainsi parlaient, toujours en devançant leur temps, Lamennais et ses amis. Mais la situation n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui. La majeure partie du clergé et des évêques professait un royalisme ardent, et le Souverain Pontife lui-même regardait encore comme nécessaire l'union du trône et de l'autel. (1) Aussi les légitimistes accueillaient-ils avec indignation les idées de l'*Avenir*. Accablé d'invectives, traité de renégat, dénoncé

(1) De nos jours, c'est le Pape lui-même qui demande au clergé et aux catholiques français de sacrifier leurs espérances de restauration et de séparer la cause de l'Église de la cause monarchique : « Seule, dit-il, l'Église de Jésus-Christ a pu conserver et conservera sûrement jusqu'à la consommation des siècles sa forme de gouvernement... Mais, quant aux sociétés purement humaines, c'est un fait gravé cent fois dans l'histoire que le temps, ce grand transformateur de tout ici-bas, opère dans leurs institutions politiques de profonds changements. Parfois il se borne à modifier quelque chose à la forme de gouvernement établie ; d'autres fois il va jusqu'à substituer aux formes primitives d'autres formes totalement différentes, sans en excepter le mode de transmission du pouvoir souverain... » *Encyclique du* 12 *février* 1892.

au Saint Siège, Lamennais trempait sa plume dans le fiel et perdait toute mesure. Il excommuniait, il maudissait ceux qu'il ne pouvait convertir; il qualifiait de « mysticisme politique également servile et idiot » les idées qu'il avait jadis professées et traitait la royauté déchue de « tyrannie sans échafaud », d' « absolutisme sans volonté », d' « oppression stupide qui ne profitait qu'à quelques hommes vendus... Dans l'enfer légal qu'on nous avait fait, ajoutait-il, nous ressemblions à ces malheureux que Dante a peints se traînant sous des chapes de plomb et comme eux nous n'apercevions devant nous que cette éternité. » (1)

Après le service funèbre pour le duc de Berry, la populace, on le sait, saccagea les églises et l'archevêché de Paris. Lamennais se trouvait alors à Juilly; on le prévient de ce qui se passe, on lui demande quelques mots d'appréciation; il répond par un article plein de bile et d'anathèmes contre les royalistes: « ...Catholiques, dit-il, quel délire égare donc ces hommes, qui pour l'intérêt d'un autre homme, d'un seul, ne craindraient pas de bouleverser leur patrie de fond en comble et de la livrer à toutes les horreurs d'une anarchie interminable? Eh bien! sachez-le, ce délire que vous ne concevez pas, que vous ne savez comment nommer, a un nom pourtant, c'est ce royalisme qui se qualifie de pur... qui dans toute la création ne connaît qu'un droit, celui de la souveraineté à ses yeux inadmissible, qui adore premièrement le roi et ensuite Dieu, à condition qu'il sera fidèlement soumis au roi, et qui naguère vendait à celui-ci avec vos libertés religieuses l'avenir de votre foi... » (2)

L'effet de cet article est déplorable; ces violences peuvent faire un mal profond au journal et aux intérêts qu'il défend. Personne ne le sent mieux que Montalem-

(1) *Avenir*, 1831.
(2) *Avenir*, 18 février 1831.

bert. Bien qu'il n'ait pas été légitimiste comme Lamennais, sa nature généreuse s'indigne de voir jeter l'outrage à un parti vaincu. Il écrit donc un contre-article : *A ceux qui aiment ce qui fut.* Quand il en donne lecture au comité de rédaction, Lacordaire seul l'approuve, les autres le blâment comme un désaveu du Maître. Charles ose alors envoyer l'article à Lamennais, qui se fâche, exige des coupures et finit enfin, le 6 mars 1831, par le laisser passer. En voici un extrait qui suffira à faire connaître les vrais sentiments de Montalembert :

«... Si vous saviez combien nous respectons les affections malheureuses, combien nous vénérons le long enthousiasme de votre fidélité, combien surtout la foi qui nous est commune avec vous excite notre sympathie, vous regretteriez les dissentiments qui nous séparent, vous reconnaîtriez en nous les enfants d'un même père, des chrétiens qui gémissent de ne pouvoir être unis avec d'autres chrétiens dans toutes leurs pensées, et qui cherchent à les rassembler tous dans une unité plus haute que celle qui peut être dissoute par les événements de la terre...

«... Catholiques de tous les partis, ce que nous vous demandons nous l'avons fait; il y a longtemps que nous luttons devant Dieu pour sacrifier les intérêts du temps à une cause éternelle et céleste. Aujourd'hui la lutte est finie, le sacrifice est consommé. Comme vous, nous avons gémi, nous avons pleuré sur les ruines de nos affections, sur de légitimes ambitions cruellement déçues, sur de bien chères espérances indignement trompées; mais aujourd'hui, réunis au pied des autels qui nous restent, nous reprenons courage et nous nous réjouissons de la sainte joie qui faisait tressaillir nos pères avant de marcher aux combats de la foi. Comme vous, nos cœurs sont pleins de mélancolie, mais nous les ouvrons à une divine espérance. Comme vous nos yeux sont humides de larmes, mais nous les tournons vers

orizon où apparaîtra un jour l'astre éternel qui ndra échauffer et vivifier le monde. » (1)

Ainsi les rôles sont renversés. Ce n'est point Lamenis qui contient ses jeunes et ardents collaborateurs, nme son âge et son expérience sembleraient le deander; ce sont eux au contraire qui doivent réparer excès de cet esprit fougueux. Mais il est certaines ssures qu'il est plus facile de faire que de guérir. ssiez-vous mille fois raison, vous ne persuaderez perne par la violence et l'injure, et jamais ne s'est eux appliqué le mot charmant de saint François de es : « On prend plus de mouches avec une cuillerée miel qu'avec une tonne de vinaigre. »

IV

Cependant Lamennais poursuit avec une logique placable toutes les conséquences de sa thèse. Ce n'est assez, ce n'est rien pour l'Église de rompre avec les iens partis. Pour reprendre son influence, il faut 'elle reprenne sa liberté ; pour être libre, il faut qu'elle sépare de l'État et résilie le Concordat. Voilà le grand t lâché, voilà le roc sur lequel va se briser la barque l'*Avenir*.

Aux yeux de Lamennais et de ses amis, si la société se uvait dans l'ordre voulu par Dieu, l'Église et l'État vraient être « inséparables comme l'âme et le corps. » (2) is, présentement, les concordats, le concordat fran- is surtout, doivent disparaître. Ils se comprenaient x siècles de foi, avec un pouvoir qui se renouvelait ns changer, alors qu'il n'y avait qu'une seule croyance, que le prince, cherchant vraiment l'intérêt de l'Église,

1) *Avenir*, 6 mars 1831.
2) *Avenir*, 18 octobre 1830.

était considéré comme le vicaire temporel du Christ. Mais au milieu de la grande démocratie qui s'établit en Europe, l'Église ne peut rester exposée à devenir le jouet des perpétuelles variations de pouvoir inséparables de cette forme politique. Sous ce despotisme administratif, qui est l'âme de tous nos gouvernements, le Concordat et les articles organiques, « *désorganiques* », dit l'*Avenir*, produisent nécessairement l'asservissement de l'Église. Des ministres qui ne sont pas catholiques, qui peuvent être juifs, athées ou francs-maçons, nomment les évêques et les curés, règlent leurs rapports avec le Saint-Siège, disposent des séminaires, etc. Un pareil état de choses est insupportable ; il a pour résultat le mépris et l'aversion des peuples. Donc il faut supprimer le concordat et proclamer l'indépendance absolue du pouvoir spirituel. (1)

C'est là au fond la thèse importante de l'*Avenir*, et Lacordaire en est le champion le plus ardent. Dans les seize premiers numéros du journal, sept fois il fournit l'article principal et presque tous traitent ce sujet brûlant. L'invective passionnée, la protestation indignée, le défi généreux, s'échappent comme une lave enflammée de sa plume redoutable. Quand il prouve au clergé l'incompétence des ministres dans la nomination des évêques, on dirait Tibérius Gracchus haran-

(1) Un écrivain éminent, malheureusement étranger à nos croyances, M. Taine, ne juge pas moins sévèrement que l'*Avenir* le Concordat de 1802. « Cette nouvelle alliance, dit-il, qu'il a conclue en 1802 avec l'Église, n'est pas un mariage religieux, le sacrement solennel par lequel autrefois à Reims elle et lui se promettaient de vivre ensemble et d'accord dans la même foi, mais un simple contrat civil, plus exactement le règlement légal d'un divorce définitif et motivé... L'État assigne à l'Église un petit appartement distinct et lui sert une maigre pension alimentaire; après quoi il s'imagine qu'envers elle il est quitte; bien plus, il se figure qu'elle est toujours sa sujette, il prétend à la même autorité sur elle; il veut conserver tous les droits que lui conférait l'ancien mariage; il les exerce et il y ajoute. Cependant il admet dans le même logis trois autres Églises qu'il soumet au même régime... etc. etc. » *Le Régime moderne*, II, 60.

uant les plébéiens de Rome : «... Quelle sera pour ous la garantie de leur choix? Depuis que la religion atholique n'est plus la religion de la patrie, les minis-es de l'État sont et doivent être dans une indifférence égale à notre égard. Est-ce leur indifférence qui sera otre garantie? ils sont laïcs, ils peuvent être protes-ants, juifs, athées. Est-ce leur conscience qui sera notre garantie? Ils sont choisis dans les rangs d'une société imbue d'un préjugé opiniâtre contre nous. Est-ce leur préjugé qui sera notre garantie? Ils règnent enfin depuis quatre mois. Est-ce leur passé qui sera notre garantie? ils n'ont ouvert la bouche que pour nous menacer; ils n'ont signé d'ordonnances ecclésiastiques que pour sanctionner les actes arbitraires dont nous étions victimes; ils ont laissé debout les agents qui vio-laient nos sanctuaires, qui y faisaient pourrir des morts devant Dieu; ils ont souffert qu'on fît de notre habit sur tous les théâtres le vêtement de l'infamie, tandis que leurs lieutenants généraux nous ordonnaient de le por-ter, sous peine d'être arrêtés comme des vagabonds sortis de leur bagne; ils ne nous ont pas protégés une seule fois sur un seul point de la France; ils nous ont offerts en holocauste prématuré à toutes les passions : voilà les motifs de sécurité qu'ils nous présentent! Voilà les hommes de qui vous consentiriez à recevoir vos collègues dans la charge des premiers pasteurs. » (1)

Et l'*Avenir* réfute péremptoirement les objections qu'on lui oppose. Avant tout, le clergé doit renoncer au budget des cultes. Remarquez, ce n'est pas l'État qui doit refuser de payer; en le faisant, il se rendrait parjure; le traitement qu'il sert aux prêtres n'est qu'une dette, une faible indemnité pour d'immenses spoliations; mais l'État regarde ce traitement comme un salaire, et ce salaire même n'est pas respecté comme celui des em-

(1) *Avenir*, 25 novembre 1830.

ployés civils; on le supprime ou on le rogne à volon

— « Nous sommes payés par nos ennemis, par ce qui nous regardent comme des hypocrites ou des i béciles et qui sont persuadés que notre vie tient à l argent. Ils sont nos débiteurs sans doute; et c'est le pi qu'étant nos débiteurs, ils soient parvenus à croi qu'ils nous font une aumône et une aumône absur Leur traitement en devient si injurieux, que des homm qui le souffrent tombent nécessairement au dessous mépris. Figurez-vous un débiteur qui, rencontrant s créancier, lui jetterait dans la boue un peu de monna en lui disant : « Travaille, fainéant, travaille! » Voi comment nous traitent nos ennemis, et il y a aujou d'hui trente ans et quatre mois que nous nous baisso pour ramasser... » (1)

« Rejetez cet or avec horreur, s'écrie Lamennais; c quiconque est payé dépend de qui le paye..; le mo ceau de pain qu'on jette au clergé n'est que le titre son oppression. »

— Mais tout sera perdu, *fors l'honneur*. Nous sero libres, il est vrai, mais comme le prolétaire que rien peut atteindre parce qu'il n'a rien.

« — Vous serez comme le prolétaire qui *prend s bras et s'en va*, avec Dieu de plus pour patrimoine, av l'espérance qui ne trompe pas, avec des millions d'âm qui vous aiment. Votre maître n'en avait pas tant et a vaincu. Ne pouvez-vous conquérir une seconde fois monde, et, si vous ne le pouvez pas, pourquoi voule vous que le monde entretienne à grands frais une on bre décédée? Votre tombeau lui coûte trop cher, si vie n'y est pas... » (2)

— Mais, comment vivra l'Église sans dotation?

— « Dieu le sait pour moi et j'ignore bien davantag

(1) *Avenir*, 15 novembre 1830 (Lacordaire).
(2) *Avenir*, 27 octobre 1830 (Lacordaire).

mment elle vivra sans sa liberté... Du lendemain us ne savons qu'une chose, c'est que la Providence se vera plus matin que le soleil... L'ouvrier aura sa nourure, car elle lui fut promise. Un cheveu ne tombera s de nos têtes, car ils sont comptés... N'avez-vous s l'exemple de l'Irlande et de l'Amérique, ajoutent mennais et Montalembert? Le zèle créera des ressours immenses... Jamais le peuple n'aime plus le prêtre ue quand il est pauvre comme lui. Rien n'est respecté mme une indépendance légitime achetée par des priations volontaires... »

« Ministres de Celui qui naquit dans une crèche et ourut sur une croix, remontez à votre origine, retrezvous volontairement dans la pauvreté, dans la souffrance, et la parole du Dieu souffrant et pauvre reprendra sur vos lèvres son efficace première. Sans aucun utre appui que cette divine parole, descendez comme s douze pêcheurs au milieu des peuples et recomencez la conquête du monde... » (1)

— Mais que feront nos ennemis quand nous ne serons plus à leur solde?

— « Je l'ignore... Quand on veut être libre, on se lève n jour, on y réfléchit un quart d'heure, on se met à enoux en présence du Dieu qui créa l'homme libre, uis on s'en va tout droit devant soi, mangeant son pain omme la Providence l'envoie... La liberté ne se donne as, elle se prend. Et si vous l'avez perdue, si vous en vez manqué sous les rois qui se disaient vos amis, n'en cherchez qu'une cause; vous l'attendiez aux portes de leurs palais. Cela suffit; la liberté ne descend jamais l'escalier des Rois... Qu'ils touchent à nos vies, qu'ils touchent à nos consciences, nous n'aurons qu'à nous croiser les bras, le sol de l'Europe s'enfuira sous leurs pieds; la fortune mobilière des deux tiers du monde

(1) *Avenir*, 18 octobre 1830 (Lamennais).

subira la plus épouvantable catastrophe et ils en sont déjà tout pâles de peur : le palais de la Bourse nous répond de nos temples, leur or nous répond de notre Dieu. » (1)

— Mais tous les privilèges ecclésiastiques seront supprimés.

— « Comment le prêtre, répond Lamennais, posséderait-il des privilèges politiques, quand pour personne il n'existera de privilèges politiques? Citoyen de son pays au même titre que tous les autres, jouissant des mêmes droits, que pourrait-il d'ailleurs demander, désirer de plus? Mais il lui restera néanmoins un grand, un magnifique privilège, le privilège du dévouement, le privilège du sacrifice. Et celui-là il ne saurait le perdre, car il le tient de Dieu. C'est Dieu qui l'a établi pour être l'homme du peuple, le confident de ses misères, le médecin de ses douleurs secrètes, le dépositaire de ses larmes, l'interprète de ses besoins, le protecteur, l'ami, le père, la providence vivante de tous ceux qui ont faim et soif, de tous ceux qui pleurent, et il n'y a personne qui les console. Souffrir avec eux, mourir pour eux, voilà, encore une fois, le privilège du prêtre, et il sera temps pour lui de le céder lorsqu'on le lui disputera. » (2)

Certes ces idées respirent la foi la plus généreuse. Excessives en quelques détails, on ne saurait contester qu'elles ne renferment un grand fonds de vérité. Rome les jugea pourtant déplacées et inopportunes. Cette fois encore, les rédacteurs de l'*Avenir* devançaient leur temps. Ils n'avaient pas mission pour dénoncer le Concordat et l'ardeur qu'ils y déployèrent fut sans contredit la principale cause de leur condamnation. « En voulant hâter certaines réformes, dit très justement Lamennais lui-même, on les retarde souvent,

(1) *Avenir*, 15 novembre 1830 (Lacordaire).
(2) *Avenir*, 30 juin 1831 (Lamennais).

:e que toute tentative d'améliorations sociales chez
ıations qui ne sont pas mûres pour elles, ne produit
dinaire, au lieu du bien qu'on espérait, que des souf-
ces stériles et des crises quelquefois mortelles. » (1)
ne s'est-il appliqué à lui-même ses propres pa-
s! L'Église ne peut tolérer qu'on trouble les âmes
d'imprudentes provocations. Elle a pour les peu-
la prudence et la patience d'une mère. Elle sait
frir beaucoup du présent parce que l'avenir lui ap-
tient. Là où les gouvernements comptent par mois,
compte par siècles. Qui ne se rappelle après quelles
oisses cruelles Rome a signé le concordat français?
n'a porté avec elle le poids de ces sacrifices que sa
esté repoussait, que sa charité consomma? Ce traité,
l'a pour sa part observé fidèlement et veut l'ob-
er jusqu'au bout. Peut-être des temps plus calmes
olus heureux permettront-ils de le modifier dans le
s de la liberté. Que si au contraire cette séparation
s'accomplir par une secousse violente, l'Église ne
nt pas la persécution; elle sait que ses fils la tra-
eraient avec un noble courage; mais il lui répugne
la provoquer. (2)

Avenir, 29 juin 1831.

Cette question soulevée par l'*Avenir* est aujourd'hui plus que ja-
à l'ordre du jour. Peut-être ce siècle ne s'achèvera-t-il pas sans
le soit tranchée. Dans l'ardeur passionnée d'une discussion parle-
aire, un vote de lassitude ou de surprise est bientôt rendu. Au fond
eur cœur les meilleurs de nos évêques désirent cette séparation, tout
edoutant pour le clergé des campagnes ses conséquences immédiates.
l ne fallait que ma vie pour obtenir la résiliation du Concordat
ais, disait il y a quelques années Mgr X., nonce à Paris, je monte-
avec joie à l'échafaud. » — « Réclamée d'abord par les adversaires de
ise, écrit M. de Vogüé, cette séparation n'a pas tardé à séduire ce
y a de plus vivant et de plus ferme dans le monde religieux; les
ardents à l'embrasser sont aujourd'hui les jeunes prêtres qui man-
avec amertume le pain qu'on leur jette avec mépris... Le jeune
gé subit avec impatience sa claustration dans l'ombre silencieuse des
isties, il veut rentrer dans le siècle, prendre part aux prédications
iales, se prononcer sur toutes les questions qui intéressent les ci-
ens; il sait que cette large activité lui sera défendue aussi longtemps

V

Quelle sera l'attitude des rédacteurs de l'*Avenir* envers ce gouvernement dont ils proclament si haut la nécessité de se séparer? Cette attitude est très nettement indiquée par Montalembert lui-même : « Si nous avons accepté la révolution de Juillet, dit-il, c'est que nous avons découvert dans cette crise douloureuse un avenir de grâces célestes et d'infinie miséricorde. Mais, quant au pouvoir qu'elle a enfanté, nous ne lui avons engagé notre obéissance et notre amour qu'à la seule condition de sa fidélité à la mission dont il est chargé par la Charte et dont Dieu lui demandera compte. » (1)

Ainsi l'*Avenir* accepte la nouvelle monarchie; il ne la combattra pas de parti pris, pourvu qu'elle respecte la liberté religieuse. Dès le 16 octobre 1830, Lamennais en prévient les ministres avec son énergie habituelle :

que la surveillance jalouse de l'État le confinera entre les murs du temple... » (*Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1894, p. 684). — D'autre part, des esprits sincèrement libéraux pressent le pape d'accomplir cette séparation : « La plus libérale initiative à prendre pour un grand pape, la plus nécessaire à la dignité et à l'autorité de l'Église, écrit M. Et. Vacherot, c'est de rompre à tout prix les liens de vasselage qui l'enchaînent à l'État. Il faudra tôt ou tard dénoncer le Concordat de Bonaparte qui a fait un fonctionnaire de tout prêtre rétribué. Il n'en coûtera pas un centime de plus à l'Etat, qui servira simplement la rente de sa dette à notre clergé dépouillé de ses biens par la Révolution. Ce sera un acte de justice réparatrice, que salueront les libéraux de tous les partis. Quand le pouvoir spirituel n'aura plus le vulgaire souci d'intérêts matériels à sauvegarder, sa diplomatie sera plus simple, plus libre et plus digne dans ses allures vis à vis des Puissances de ce monde. » (*Revue de Paris*, 1er juin 1894, p. 48). — Si en effet la séparation s'accomplissait ainsi d'une manière vraiment équitable et libérale, tout le monde y gagnerait, l'État plus encore que l'Église ; mais si la dénonciation du Concordat était le signal d'une persécution religieuse, la République, affirme M. A. Leroy-Beaulieu, périrait dans cette crise. *La Révolution et le Libéralisme*, passim.

(1) *Avenir*, 6 mars 1831.

« Rallions-nous franchement, complètement, à tout uvoir qui maintiendra l'ordre et se légitimera par justice et le respect des droits de tous. Nous ne lui manderons aucun privilège, nous lui demanderons liberté, lui offrant notre force en échange. Mais qu'on sache bien, si, dans l'entraînement d'une passion eugle, qui que ce soit osait tenter de nous imposer s fers, nous avons juré de les briser sur sa tête. »
Par suite, à la première violation d'une liberté, au emier déni de justice commis par hostilité ou par blesse, l'*Avenir* jette le cri d'alarme. Rien ne lui ıappe; la moindre faute est relevée avec courage, train et véhémence. Qu'on se rappelle comment fut ité par Lacordaire « *ce sous-préfet* » qui avait osé re entrer de force un cercueil dans l'Église. Parfois core Lamennais se montre excessif et brutal. Montanbert est plus maître de lui-même. Il exulte de se ıtir dans la bataille, de donner des coups et d'en evoir. « Nous bénissons la Providence de nous avoir és au milieu d'une époque où quiconque sent couler ns ses veines quelques gouttes de sang chrétien au- it besoin d'un grand effort pour rester oisif. Ces com- ts sont notre repos, parce qu'ils sont la joie de notre nscience. » Mais, comme il n'y a point de haine dans n cœur, il n'y a pas non plus d'amertume dans ses rits; de temps en temps seulement on voit percer ıe pointe d'aristocratique dédain et le défi plein de illance du gentilhomme. Le ton général est l'enthouasme, la foi et la piété. N'est-ce pas Montalembert qui, 15 janvier 1830, adresse à ses adversaires cet appel ıonyme? « A force de combattre, on a quelquefois resque l'air de haïr et cette pensée seule nous est mère... Nous poursuivons ceux qui se sont faits nos nnemis de tout l'amour que nous portons aux biens acrés qu'ils voudraient nous ravir. Mais qu'ils cherchent à surprendre sur nos lèvres un murmure d'ini-

nelle consolation. Celui qui s'est nommé le Fils de l'homme a légué l'instrument de son supplice à l'humanité, et, pendant dix-huit siècles, l'humanité s'est prosternée devant ce legs sacré. Jusqu'à lui, les rois et les riches seuls avaient eu des enseignes et des bannières. Il en donne une aux pauvres, au genre humain tout entier, et les riches et les rois abdiquent les leurs pour l'adopter.

« La croix du Christ a présidé à toutes les destinées du monde moderne. Elle s'est associée à toutes ses adversités et à toutes ses gloires. Elle a servi de base à ses institutions et d'étendard à ses armées. Elle a consacré les pompes les plus illustres de la civilisation, comme les émotions les plus intimes de la piété..... C'est du haut de la croix que la terre a reçu les premières leçons d'une liberté, la seule vraie, d'une égalité, la seule possible. Elle est l'abrégé de notre histoire, le code de nos devoirs, la garantie de nos droits, le signal de notre affranchissement, le sceau de notre avenir.

« Et maintenant il s'est trouvé dans le monde un peuple qui s'est proclamé le pontife de la civilisation, le libérateur des nations, le maître de l'avenir, et ce peuple a brisé la croix! Ce peuple, c'est le peuple de Paris. Oui, il faut le dire, le peuple de Paris tout entier. Car, si nous dénions ce nom au groupe de forcenés qui ont accompli cet attentat, nous ne pouvons le refuser à ceux qui l'ont toléré!..... Notre cœur se soulève à la pensée de cet affront, et nous nous écrions avec l'un des généreux compagnons de nos luttes et de nos croyances : « Hâtez-vous de remplacer ces croix d'or par des croix de bois, afin qu'il s'élève quelque chose entre Paris et le ciel pour en détourner la foudre.... »

L'article se terminait ainsi :

« Pour nous qui avons été les témoins impuissants de ses injures (la religion), et dont le cœur a été navré par ses douleurs, nous sentons qu'à sa voix divine la

orce et la vie nous reviennent; nous puisons dans le ouvenir de ses épreuves et de ses triomphes de quoi touffer notre désespoir et vaincre notre défaillance. ous rentrons avec une ardeur nouvelle, une ardeur nctifiée par la douleur, dans la carrière où notre onscience nous a lancés.

« S'il nous eût été donné de vivre au temps où Jésus int sur la terre et de ne le voir qu'un moment, nous ussions choisi celui où il marchait couronné d'épines t tombant de fatigue vers le Calvaire; de même, nous emercions Dieu de ce qu'il a placé le court instant de otre vie mortelle à une époque où sa religion sainte st tombée dans le malheur et l'abaissement, afin que ous puissions la chérir dans notre humilité, afin que ous puissions lui sacrifier plus complètement notre xistence, l'aimer plus profondément et de plus près.

« Nous ramassons avec amour les débris de sa croix our leur jurer un culte éternel. On l'a brisée sur nos mples, nous la mettons dans le sanctuaire de nos eurs, et là, nous ne l'oublierons jamais. De la terre où nous l'a détruite, nous la replaçons dans le ciel, là, nous lisons encore une fois autour d'elle cette role divine : *In hoc signo vinces.* »

respectera tous les droits et tous les intérêts, la pr
tion si longtemps cherchée entre le salaire, les for
le travail de l'ouvrier.

Cette vérité que le monde semblait avoir ou
l'*Avenir* a été le premier à la redire à notre siècle.
prévu et inauguré ce qu'on appelle aujourd'hui le
vement social chrétien. « Ce sera d'abord, disai
mennais, comme un point qu'à peine on apercevra,
faible agrégation dont on se rira peut-être. Peu à
ce point s'étendra, cette agrégation se dilatera,
affluera de toutes parts, parce qu'elle sera un refu
tout ce qui souffre et dans l'âme et dans le corp
l'humble plante deviendra un arbre dont les ram
couvriront la terre et sous le feuillage duquel
dront s'abriter les oiseaux du ciel. »

Tout d'abord, M. de Coux dénonce, attaque les éc
mistes philosophes, les Smith, les Say, les Sismo
qui ont fait prévaloir en Europe des théories fauss
dangereuses. Il les accuse de s'occuper de la ric
et des moyens de la produire, en négligeant l'ho
lui-même. Il définit leur système « la théologie
intérêts matériels... une sorte de physiologie soc
étrangère à toute croyance et limitée par cela m
aux seules combinaisons qui se résolvent en écus.
« Dans ses rapports avec chaque peuple, dit-il très j
ment, la richesse dépend évidemment de deux co
tions, d'abord de la somme totale des choses utiles
possède un pays, et puis de la manière dont elles
réparties. Les économistes ne s'occupèrent que d
première de ces deux conditions, et encore ils la s
rent mal, puisqu'ils ne classèrent parmi les riche
que les choses matérielles, comme si les vertus mor
bien qu'inappréciables en argent, n'étaient pas a
des valeurs... » (1) Exclusivement attachés à déterm

(1) *Avenir*, 10 janvier 1831.

es lois les plus favorables à la production des richesses natérielles, « ils se gardèrent bien de se demander si a répartition de la fortune publique n'avait pas autant l'importance que son accroissement, car ils auraient rencontré devant eux le catholicisme ». Cette religion en effet, dit Lamennais, ne permet pas que la valeur du travail, descende au dessous de certaines limites. « L'esprit protestant, devenu plus tard l'esprit philosophique, tend au contraire à diminuer indéfiniment le prix du travail, pour augmenter en proportion et la quantité des produits et les bénéfices sur les produits. » (1)

Mais les économistes ont un autre tort, insiste l'*Avenir*. Ils ont voulu persuader aux peuples que le catholicisme, non seulement ne répondait plus à leurs besoins, mais était l'ennemi de leur bien-être. Ils ont réprouvé le célibat ecclésiastique, la vie religieuse, l'observance des fêtes, le mépris du luxe, « sages garanties contre la surabondance de la population et l'avilissement de la main d'œuvre. » A force de les entendre répéter que l'attachement aux trésors de l'éternité privait les hommes de trésors plus prochains, l'ouvrier a fini par les croire; il s'est détaché d'autant plus facilement de l'Église que le sacerdoce, « engourdi au pied du trône », a dédaigné jusqu'à ce jour l'étude des questions économiques. « Or, quand la foi en une autre vie commence à décliner, l'amour de la vie présente, seul bien que l'incrédulité laisse à ses disciples, s'accroît et se formule. » (2)

Cependant les sciences ont progressé merveilleusement. Fécondées par l'activité humaine, ces sciences ont enfanté mille industries nouvelles qui ont bouleversé rapidement les anciennes relations sociales. Or, à quoi ont abouti les théories des économistes et l'application des sciences à l'industrie? « A subordonner,

(1) *Avenir*, 30 juin 1831.
(2) *Avenir*, 29 décembre 1880, et 10 janvier 1831.

III

Là, Montalembert se sépare de Lamennais qui est républicain et de Lacordaire qui est démocrate. Toute sa vie Charles demeura aristocrate de regrets et d'aspirations comme de naissance.

Cela ne l'empêchait nullement d'ailleurs d'aimer le peuple, de défendre en toute rencontre ses droits et ses libertés. Mais le gouvernement aveugle, besogneux, ignorant et tyrannique des masses et de leurs élus lui faisait horreur. Il déplorait amèrement que l'absolutisme eût corrompu, que la Révolution eût dépouillé et détruit l'ancienne noblesse. Il désirait la voir se relever de ses ruines, sortir de son effacement, abdiquer ses préjugés et son dégoût de l'action, affluer dans nos chambres et prendre la direction des affaires. Il lui citait l'exemple de la *Gentry* anglaise, de cette multitude de gentilshommes campagnards qui remplissent les *Communes*, tout en gardant pour elle exclusivement l'administration provinciale et cantonale : « Noblesse de France, propriétaires fonciers, s'écriait-il,... vous possédez la moitié du sol, vous êtes par votre nombre, par votre foi, par vos vertus, par vos richesses même invincibles. Comment oseriez-vous donc rester plus longtemps à part des luttes qui décident tous les jours des plus chers intérêts de la patrie? Remplissez avec zèle le devoir sacré d'électeurs et donnez au pays des mandataires qui sachent comprendre la véritable union de l'ordre et de la liberté... Jetez le poids de vos vertus dans la balance où Dieu pèse les destinées de la France et ne souffrez plus que le marteau d'un forçat ou la bourse d'un spéculateur l'entraîne dans la boue. » (1)

(1) *Avenir*, 6 mars 1831.

Que de fois Montalembert et Lacordaire abordèrent dans leurs causeries intimes ce sujet brûlant! Lorsque le prêtre parlait à son ami du « malheur de sa naissance », le jeune gentilhomme s'indignait. N'avait-il pas le droit après tout d'être fier de son nom? Nous ne résistons pas au plaisir de faire assister nos lecteurs à l'un de ces débats passionnés et éloquents. Celui dont nous allons parler eut lieu plusieurs années après l'*Avenir*. Mais Lacordaire et Montalembert avaient toujours les mêmes idées et cette discussion trouve ici sa place naturelle. Quant à la question de fond, après avoir entendu les deux avocats, chacun pourra décider.

Ce fut Montalembert qui ouvrit le feu en dénonçant dans une lettre « *l'esprit infernal de la démocratie moderne* ». Lacordaire releva vivement cette expression et dressa contre l'aristocratie un violent requisitoire. C'est à elle, dit-il, qu'il faut attribuer le protestantisme, « religion de princes et de gentilshommes, » le gallicanime, l'incrédulité du dix-huitième siècle et la ruine des monastères. « Tous les maux, toutes les ruines, toutes les impiétés, toutes les servitudes sont sorties de cette source. » Aujourd'hui, la noblesse revenant par l'expérience à un peu de foi, ne va pas « plus loin que la religion de Louis XIV et de Bossuet... Aucun mouvement généreux n'est parti de là depuis cinquante ans... Si la démocratie moderne est souillée jusqu'à présent de bien des préjugés, elle le doit au régime précédent dont elle a eu le malheur de sucer le lait... C'est parce que l'édifice ancien n'est pas croulé tout entier que nous sommes encore esclaves... Tu te perds, mon ami, continue Lacordaire, avec ton goût dépravé pour l'aristocratie. C'est une cause dont le songe n'existe même plus... et par conséquent absurde pour toi qui as consacré ta vie au christianisme... Dieu est en travail d'une société nouvelle... Nous ne devons rien attendre que des éléments nouveaux cachés dans le sein

haletant des peuples modernes, et, sans prévoir quelle sera la forme future de leur existence, essayer à force de charité, de foi et de raison, de les réconcilier à l'Église catholique, seule source de l'ordre et de la liberté sur la terre... Trois obstacles s'opposent seuls à notre route, l'absolutisme monarchique, la vanité aristocratique, l'incrédulité née de la monarchie et de l'aristocratie...' »

La réponse de Montalembert ne se fait pas attendre. Elle est longue, fière, véhémente, ironique. « Tu attaques à la fois l'aristocratie dans le passé, dans le présent et en ce qui me touche personnellement. Je vais tâcher de te répondre sur ces trois points. » Avec sa science historique plus complète, il n'a pas de peine à réfuter les allégations de son ami touchant le passé de l'aristocratie ; il prouve qu'on ne peut la rendre responsable du protestantisme : « elle se partagea, comme le monde européen tout entier, entre le principe catholique et le principe nouveau, mais tous les documents du temps montrent bien que ce partage fut égal, sinon prépondérant du côté du catholicisme. » — L'aristocratie n'a rien de commun avec le gallicanisme : « ... Cette belle doctrine a été créée et mise au monde par les légistes, que tout le monde s'accorde à regarder comme les pères et les premiers représentants de la démocratie moderne. Ce sont eux qui ont forgé le gallicanisme pour l'usage de la monarchie, en même temps qu'ils renversaient le droit féodal. » Puis, Montalembert trace un brillant tableau de cette époque féodale, pendant laquelle « l'Église était plus belle et plus glorieuse qu'elle ne l'a jamais été... Le monde se couvrait non seulement de couvents, mais d'hôpitaux, d'innombrables asiles pour toutes les misères humaines, de cathédrales sublimes... Tout parlait de Dieu à l'homme et tous les hommes parlaient sans cesse à Dieu. » Il montre ensuite la monarchie et la démocratie unissant leurs efforts

espérances quelconques, au delà du lucre qui est leur seul Dieu et leur seule croyance. Si le Ciel n'envoie un secours inespéré, rien ne pourra égaler dans quelques années la barbarie morale et intellectuelle de nos populations rurales : et pendant que quelques nobles âmes, du sein de la jeunesse corrompue des écoles, reviendront à Dieu, nos paysans tomberont de plus en plus à l'état de brutes savantes; car, s'ils ne croient plus, en revanche ils savent tous lire et chiffrer.

« ... Maintenant, demandez au curé de chaque village à quoi il attribue cette immense décadence de la race française, et chacun vous répondra : C'est au café où l'on reçoit et où on lit le journal *démocrate;* c'est au notaire, à l'avocat, au médecin *démocrate* qui use de son influence et de sa richesse pour pervertir l'esprit du pauvre, en lui donnant l'exemple d'un mépris affiché pour la religion; c'est surtout au maître *démocrate* de quelque usine, bâtie avec les pierres du château ou du monastère voisin, qui entasse dans ses fabriques une population exploitée avec une impitoyable persévérance, qui la prend dès la plus tendre enfance pour mieux l'abîmer, qui la force de travailler le dimanche et la laisse s'enivrer le lundi, enfin qui la livre systématiquement à tous les genres de corruption. Et tous ces hommes-là, ayant encore plus horreur du prêtre que du gentilhomme, parce que l'un les gêne encore tandis que l'autre n'est plus rien; plongés dans l'ignorance la plus grossière sur tout ce qu'il importe le plus à l'homme de savoir, ne vivant que dans le matérialisme où leur exemple enfonce chaque jour davantage les masses qu'ils dirigent, tous ces myrmidons de l'intelligence se posent fièrement comme les représentants du progrès, comme les dépositaires de la raison humaine et les bienfaiteurs de l'humanité. Ce excès d'orgueil joint à cet excès d'impiété, voilà ce qui caractérise non seulement la tendance dominante en France, mais encore dans tous les pays où ce qu'on ap

le les *idées françaises* ont pénétré... Et voilà ce que ppelle l'*esprit infernal de la démocratie moderne...* »
Quant à lui, Montalembert, non seulement il ne rêve pas rétablissement de l'ancienne aristocratie, dont les dé-s ne lui inspirent aucune confiance, mais puisque la nce veut être gouvernée démocratiquement, et que la mocratie n'est pas contraire à la loi divine, il s' « incline vant elle comme devant la loi suprême de son pays »...
e ne me poserai pas en aristocrate, je ne formulerai au-n système de ce genre, d'abord parce que je n'en ai pas ensuite parce qu'*un catholique a des choses bien au-ment pressées à accomplir*. Je sais d'ailleurs que mon our pour l'Église me distinguera toujours suffisam-nt de toutes les nuances de la démocratie, depuis le i jusqu'au *National*. Je ne me déclarerai donc pas n adversaire, mais je lui dirai ses vérités toutes les s que je le pourrai, parce que je crois qu'il est du oir de tout chrétien de parler haut et ferme à toute ssance qui abuse de sa force ou qui menace d'en abu-; parce que le langage tenu si longtemps du haut des ires catholiques aux rois et aux grands, s'adresse au-rd'hui à la grandeur qui les a remplacés. Comme chré-n et comme homme d'ailleurs, je ne crois pas plus à faillibilité des peuples qu'à celle des rois, et je ne serai nais le courtisan ni des uns ni des autres. Pourquoi is-je substituer à l'idole monarchique de mes pères, ole sanguinaire des plébicoles modernes? Tu me prédis je ne serai plus rien : mais, que suis-je donc et qu'ai-risquer? Mon regret est de n'être pas quelque chose n de pouvoir mieux risquer tout ce que je serais. Ma le ambition est d'être un homme de cœur et un homme i, dans un siècle où je ne vois partout en première ne que des lâches et des menteurs : et si Dieu prolonge vie de quelques années, je ne mourrai pas sans avoir sé aux gens de bonne foi quelques livres et quelques ours où j'aurai dit la vérité sur le passé et le présent,

selon la mesure de mes forces et selon une assez belle devise naguère inventée par « la vanité aristocratique » : *Sans espoir et sans peur!....* » (1)

Si Lacordaire n'admit pas toutes les théories de Montalembert sur l'histoire de l'Aristocratie, il se déclara du moins satisfait de ses nobles conclusions. « Personne plus que moi, lui répondit-il, n'est convaincu de la sincérité et du désintéressement de ta vie. Dès que tu es persuadé comme moi que c'est un crime d'unir aujourd'hui la cause de Dieu et de son Église à un parti politique quelconque soit monarchique, soit aristocratique, soit démocratique, il est impossible que nos dissentiments, s'il y en a, soient de quelque valeur... Nous avons toujours mis l'Église avant tout et au-dessus de tout, et n'avons accepté du libéralisme que des principes généraux, ou vrais en eux-mêmes absolument, ou relativement nécessaires... »

IV

Du reste, en appliquant les réformes administratives que proposait l'*Avenir*, on eût évité la plupart des inconvénients que redoutait Montalembert sous un régime de pure démocratie. Mais ces mesures étaient trop profondes et trop justes pour avoir chance de prévaloir; Lamennais les empruntait d'ailleurs en grande partie à M. de Villèle et à ses anciens amis du *Conservateur* et de l'extrême droite.

Tout d'abord, le journal se prononce nettement et en toute occasion contre la centralisation. Un des premiers, il ose condamner ce colossal édifice de tyrannie, « ce déplorable et honteux débris du despotisme impérial. » (2) — « Nous croyons servir notre pays, exprimer

(1) Montalembert à Lacordaire, 20 septembre 1839.
(2) *Avenir*, 7 décembre 1830.

es vœux, en nous déclarant ennemis irréconciliables de
e monstre social, en le vouant chaque jour à l'ani-
nadversion des peuples. » La pensée dominante, fixe,
i l'on veut, des rédacteurs de l'*Avenir* est que la cen-
ralisation, pour peu qu'elle se perpétue, achèvera de
étruire jusqu'aux derniers vestiges de notre existence
ociale. Las du pouvoir absolu, le pays se jette dans l'a-
archie pour reprendre le pouvoir absolu quand l'anar-
hie lui est devenue insupportable; car, entre ces deux
xtrêmes, il ne s'est encore ménagé aucun point d'arrêt,
par conséquent il ne peut sortir de l'un sans retomber
nmédiatement dans l'autre. (1)

Nous ne pouvons malheureusement reproduire les
bleaux saisissants dans lesquels l'*Avenir* nous décrit
vaste réseau d'intrigues et de corruption enveloppant
pays tout entier, cette immense et tyranique corpora-
on qui, depuis les ministres jusqu'au préfet, depuis le
réfet jusqu'au garde champêtre, depuis le receveur
énéral jusqu'au rat de cave, tient entre ses mains tous
s intérêts de la France, administre la religion et débite
science comme elle fabrique du tabac, « déplace les
nites du juste et de l'injuste aussi aisément et aussi
uvent qu'elle change de personnel. » Il importe donc
secouer ce joug odieux. Mais que mettre à la place?
Tout a passé sous le niveau révolutionnaire. La so-
té nouvelle, « qui se réduit à une collection d'indi-
lualités n'est que l'égoïsme humain s'exprimant sous
formes infiniment multipliées ». (2) C'est pourquoi
rchitecte de la nouvelle société réclame comme base
son organisation politique la liberté d'association.
te liberté, il la veut très étendue, mais soigneuse-
nt réglée par les lois.

Nous demandons la liberté d'association, parce que

(1) *Avenir*, 2 octobre 1831.
(2) *Avenir*, 3 janvier 1831.

partout où il existe soit des intérêts, soit des opinions, soit des croyances communes, il est dans la nature humaine de se rapprocher et de s'associer; parce que c'est là encore un droit naturel; parce qu'on ne fait rien que par l'association, tant l'homme est faible, pauvre et misérable tandis qu'il est seul : *Væ soli!* parce que là où toutes classes, toutes corporations ont été dissoutes, de sorte qu'il ne reste que des individus, nulle défense n'est possible à aucun d'eux, si la loi les isole l'un de l'autre et ne leur permet pas de s'unir pour une action commune. L'arbitraire pourra les atteindre tour à tour ou tous à la fois avec une facilité qui amènera bientôt la destruction complète des droits; car, il y a toujours dans le pouvoir même le plus juste et le plus modéré une tendance à l'envahissement, et la liberté ne se conserve que par un perpétuel combat. » (1)

Toutefois l'*Avenir* se rend compte, qu'étant donné l'hostilité du gouvernement, cette liberté nécessaire et primordiale sera longtemps attendue. Cherchant alors parmi les ruines encore fumantes de la révolution, Lamennais ne trouve plus debout que deux forces sociales, la famille et la commune. Ce sont elles qu'il va prendre comme fondement de l'édifice politique.

V

La commune! nom à la fois populaire et chrétien, dont le sens est malheureusement perdu pour nos législateurs révolutionnaires. Car, affirme l'*Avenir*, au moyen âge on ne bâtissait pas seulement d'admirables cathédrales, mais les citoyens jouissaient de libertés très étendues :

(1) *Avenir*, 7 décembre 1830. *Des doctrines de l'Avenir*, article de Lamennais.

« Les petits esprits de notre siècle ont un souverain mépris pour le moyen âge, et pourtant il y avait dans ce moyen âge des libertés qui rendraient ivre de bonheur la France du dix-neuvième siècle, et que le vulgaire, instruit par nos modernes politiques, ne soupçonne même pas. S'il les connaissait, ces libertés, il se croirait aujourd'hui le plus esclave des peuples. Il a fallu le joug superbe d'un Louis XIV, la tyrannie affreuse de la République une et indivisible et le bras puissant d'un Napoléon pour abattre l'une après l'autre toutes ces libertés, toutes ces franchises locales et les déraciner du sol français... » (1)

Qu'on abolisse donc le cens qui pèse l'intelligence au poids de l'or et que chaque membre de la commune participe à l'élection de ses notables. Ainsi sera résolu le délicat problème du suffrage universel. « Il est imprudent d'appeler la multitude à élire des hommes chargés de décider des intérêts trop généraux ou trop élevés pour qu'elle en puisse juger, trop éloignés pour qu'elle en soit touchée. Elle ne le pourrait sans danger et les intrigants auraient bon marché de sa crédulité et de son défaut de lumières... Mais, demandez-lui quels sont ces hommes, là, tout près d'elle, que la voix publique désigne comme les plus honorables et les plus éclairés ». (2)

Ce conseil de notables administrera, *dans une mesure très large* fixée par la loi, les affaires strictement communales, son budget, sa police, ses écoles et une partie des routes. L'État n'interviendra par le commissaire royal qu'en cas de conflit, d'assistance, ou pour des motifs d'ordre général nettement déterminés.

Les notables de chaque commune éliront les notables du département ou de la province. L'*Avenir* regrette

(1) *Avenir*, 3 janvier 1831.
(2) *Avenir*, 3 janvier 1831.

les anciennes provinces, que des intérêts communs et des affinités locales profondes avaient créées, et dans lesquelles subsistaient encore, en dépit de l'absolutisme, des germes précieux de libertés. Pour les étouffer, la Révolution a découpé la France, « comme le ciseau capricieux d'une jeune fille découpe le papier qui joue entre ses doigts, » en une foule de fictions administratives qui ne répondent à rien. Quoi qu'il en soit, il faut étendre les libertés provinciales et réduire l'autorité tyrannique des préfets, « ces satrapes, ces proconsuls, étrangers aux intérêts et aux affections de chaque localité, indifférents aux pays auxquels on les prépose... » Les notables de la province se réuniront tous les six mois sous la présidence du commissaire royal. Édifices, routes et canaux, entretien des prisons et des prisonniers, secours accordés aux indigents et aux communes éprouvées, emprunts pour les travaux d'utilité provinciale, etc., seront directement de leur ressort. L'assemblée délèguera ses pouvoirs à une commission permanente et responsable, prise dans son sein et présidée par le commissaire royal. Ce dernier est par sa fonction même le modérateur de toutes les discussions. Il n'exerce plus sur les questions d'intérêt local qu'une surveillance toute paternelle. Son intervention se borne à assurer l'exécution des lois et à protéger les administrés contre les écarts des hommes de leur choix.

Cependant l'*Avenir* se défend vivement d'être *fédéraliste*. Le morcellement du pays en petites républiques fédérales serait, à son avis, un irréparable malheur. Il proclame que l'unité politique de la France est sous tous rapports une nécessité de premier ordre. « Le peuple français, dit-il, nous paraît, comme à M. de Maistre, *un peuple missionnaire*, et son influence morale sur le reste du monde, dans l'ordre de la Providence, nous semble tenir en grande partie à cette unité et à la suprématie de Paris. » Mais si l'unité politique est

une condition de gloire et de bonheur, l'unité administrative constitue la plus intolérable des tyrannies.

Le pouvoir central serait législatif et exécutif. Le pouvoir législatif comprendrait deux chambres, la chambre des Communes nommée par les notables de la Commune, et le Sénat nommé par les notables de la province. Le vote du budget, la surveillance des actes du ministère, les améliorations d'un intérêt général, les codes à reviser ou à compléter, la juridiction des provinces et des communes à déterminer, telles seraient les principales attributions des Chambres.

Quant au pouvoir exécutif, il nommerait les commissaires royaux auprès des Conseils de province et les agents subalternes chargés de pourvoir aux besoins d'un ordre général. Il aurait sa hiérarchie financière; les tribunaux relèveraient de lui; il disposerait de l'armée, de la marine et serait exclusivement chargé de nos relations extérieures. Avec de pareils moyens d'action, il demeurerait assez fort pour faire tout le bien qu'une administration centrale est capable d'accomplir. (1)

VI

Telle est, dans ses lignes générales, l'organisation politique que l'*Avenir* rêve pour la France. Si l'on songe qu'à l'époque où Lamennais et ses amis formulaient leurs idées, les libéraux alors au pouvoir disputaient au peuple l'élection des conseils municipaux et généraux, on ne manquera pas de trouver ce système singulièrement progressif.

Et cet ordre politique, s'écrie Lamennais, s'établira,

(1) l'*Avenir*, 3 janvier, 30 septembre, 2, 9 et 14 octobre 1831.

en dépit des obstacles, non seulement en France, mais en Europe, à mesure que l'Église reprendra son action, et d'une extrémité à l'autre de l'échelle sociale pénétrera les âmes de son esprit divin. « Délivrée des chaînes que lui avaient imposées les souverainetés absolues.... l'Église deviendra, non par l'exercice d'aucune juridiction, mais par sa force intime et toute spirituelle, le plus ferme appui des libertés publiques, lesquelles se confondront avec sa propre liberté. »

La liberté ! C'est le mot fatidique qui revient toujours. On ne lit pas une page de l'*Avenir* sans le retrouver plusieurs fois. Nous finissons par en être fatigués et énervés, nous surtout qu'une longue suite de déceptions a presque rendus sceptiques, et à qui la liberté ne semble plus qu'un fantôme divin, mais décevant et insaisissable. Eux y croyaient de toute l'ardeur de leur foi. Et c'était chose nouvelle et étrange alors d'entendre retentir ce nom sur des lèvres chrétiennes et sacerdotales. Pour eux, la liberté c'est l'avenir, c'est le salut : « Catholiques, comprenons-le bien, nous avons à sauver notre foi et nous ne la sauverons que par la liberté. Il n'y a de vie désormais que dans la liberté, dans la liberté entière pour tous, égale pour tous. »

Nous venons de les voir réclamer la liberté d'association et les libertés politiques. Ils ne revendiquent pas avec moins d'ardeur la liberté d'enseignement. Le monopole universitaire leur fait horreur : « Ce sont les choses et non les hommes que nous attaquons, disent-ils. Les hommes nous sont inconnus; il est impossible que l'Université n'en possède plusieurs de grand mérite et beaucoup dont le caractère est honorable. » Mais les privilèges dont jouit cette institution sont odieux et incompatibles avec toute espèce de liberté quelle qu'elle soit. Nous les combattrons avec la dernière énergie, au nom du droit naturel et comme une violation de la Charte. Qu'importe que nous soyons mille fois condam-

nés à l'amende! Qu'importe qu'il faille cinquante ans de peines avant d'être libres! « Il en a fallu trois cents aux premiers chrétiens. Mais aussi ils purent se dire sans orgueil les fondateurs de la liberté des peuples et personne n'a pu se vanter de la leur avoir donnée : ils n'ont eu à en remercier que Dieu. » (1)

Il en est de même pour les libertés de conscience et de la presse. Délivrer la presse périodique de toute entrave fiscale ou judiciaire, cela fait partie du programme de l'*Avenir*. « La presse, dit Lamennais, n'est qu'une extension de la parole; elle est comme elle un bienfait divin, un moyen puissant, universel, de communication entre les hommes et l'instrument le plus actif qui leur ait été donné pour hâter les progrès de l'intelligence générale. » (2) L'un des rédacteurs, M. de Coux, va jusqu'à écrire : « *Nous voulons la licence de la presse*, afin que les catholiques puissent jouir de la liberté. Nous n'entendons pas dire que ce genre d'abus ne soit pas un très grand mal; seulement nous croyons que ce crime est comme beaucoup d'autres spécialement du ressort de la loi divine. »

Leur rêve serait de voir les prêtres, les catholiques, se saisir de cette arme redoutable qu'on leur oppose, la retourner contre leurs détracteurs, et, à force d'intelligence et de courage, faire triompher le bien et la vérité. « Loin que l'ordre soit détruit par le libre combat de l'erreur contre la vérité, affirme Lacordaire, c'est ce combat même qui est l'ordre primitif et éternel... La vérité persécutée a triomphé partout de l'erreur protégée et puissante : voilà l'histoire... Il n'y a qu'une preuve que tout ne soit pas mensonge, vaine illusion, jeu de l'esprit, c'est que quelque chose haï depuis l'origine, esclave depuis l'origine, blessé et sanglant depuis

(1) *Avenir*, 12 octobre (Lacordaire).
(2) *Avenir*, 7 décembre 1830.

l'origine, a pourtant triomphé depuis l'origine de tous les obstacles humains. Et, ce quelque chose battu des flots, vous croyez qu'il périra par la liberté! Beaucoup d'hommes ont secoué la tête en passant devant le Christ; mais, je vous le jure, je n'en ai point rencontré dans l'histoire dont le blasphème ait égalé le vôtre. Vous ne connaissez pas le Galiléen.

« Catholiques, croyez-moi, laissons à ceux qui n'ont foi qu'aux princes de la terre les espérances de la servitude. Laissons-les dire que tout est perdu si la presse parle, et s'enfoncer dans des conséquences lamentables où ils n'auront plus qu'à choisir entre la destruction de l'ordre et celle de la raison. Ce sont des enfants d'un jour qui n'ont pas encore vu d'éclipse, et qui se tordent les mains en invoquant je ne sais quels dieux. Pour nous, voyageurs depuis longtemps sur cette terre, ne nous troublons pas de si peu, et, notre crucifix sur la poitrine, prions et combattons : les jours ne tuent pas les siècles, la liberté ne tue pas Dieu. » (1)

Paroles hardies, généreuses, mais imprudentes. Depuis des siècles l'Église n'en avait pas entendu de semblables. La papauté se considérait dans le monde, et avec raison, comme le plus ferme rempart du principe d'autorité. Lui demander brusquement de se transformer, de se mettre à la tête du mouvement social et politique, c'était s'exposer à ne pas être entendu ; l'exiger comme une nécessité impérieuse et immédiate, c'était courir après un désaveu. Des hauteurs sereines où depuis dix-neuf siècles il observe les agitations des peuples, le pilote de l'Église n'a jamais perdu de vue les intérêts de la chrétienté ; instruit par l'expérience et guidé par l'esprit de Dieu, il ne jugea pas qu'il fût temps encore de changer de direction et d'attitude.

D'ailleurs, dans cette revendication ardente des li-

(1) *Avenir*, 12 juin 1831.

bertés, l'*Avenir* eut plusieurs torts. Le premier fut de s'allier sans réserve suffisante aux libéraux. A vrai dire, ses rédacteurs protestèrent souvent contre cette accusation. « L'*Avenir* sait que les hommes de la révolution proprement dits, c'est-à-dire cette fraction des libéraux qui ne songent qu'à détruire pour gouverner, au lieu de songer à édifier pour vivre libres, sont trop loin du catholicisme pour qu'on puisse rien attendre d'eux... D'où il suit, qu'il n'aurait pu sans perdre le sens, ni faire alliance avec la révolution en soi, ni identifier sa cause avec celle des champions de la révolution, comme on l'a imbécillement répété de bouche en bouche. » (1) On continua pourtant à le répéter; et, maintes fois, par son langage violent et presque révolutionnaire, par ses diatribes acerbes et injustes, l'*Avenir* sembla justifier cette accusation.

Un autre tort de Lamennais et de ses amis, c'est d'avoir exalté outre mesure les libertés de conscience et de la presse, les canonisant en quelque sorte, les proclamant comme d'irréfragables conséquences du libre arbitre de l'homme, sans réserver les droits absolus de la vérité et l'intérêt supérieur des âmes. Si ses rédacteurs se fussent contentés de dire : « Ces libertés, vous les avez proclamées comme le fondement de la société actuelle ; nous avons le droit d'en jouir, et nous les revendiquons », l'*Avenir* eût été inattaquable.

Malgré ces erreurs, ces témérités et ces violences, que nous ne cherchons pas à dissimuler et que nous voulons juger comme le Saint-Siège lui-même, l'œuvre de l'*Avenir* n'en reste pas moins une œuvre de lumière et de progrès. En dépit de la malheureuse défection de Lamennais, nous souhaitons à l'Église de France, dans es temps troublés qu'elle traverse, des défenseurs aussi ntrépides, aussi désintéressés, aussi dévoués, possédant

(1) *Avenir*, 16 mars 1831.

au même degré les dons de l'esprit et du cœur. Nous souhaitons à notre jeunesse contemporaine des chefs comme Lacordaire et Montalembert, qui la dirigent et l'entraînent aux nobles combats de la vérité et de la foi. Notre siècle vieilli, épuisé, touche à la fin de son long effort, et l'inanité de tout ce qu'on lui a promis comme un affranchissement ou un progrès, perce de toutes parts. Après tant d'égarements et de déceptions, la jeunesse, inquiète de l'avenir, dégoûtée du réalisme scientifique, altérée de croyances supérieures, s'oriente avec sympathie vers la vieille foi de ses pères. Puisse-t-elle aller jusqu'au bout et entendre après un demi-siècle l'éloquent appel que lui adresse Montalembert :

« Ah! oui, elle reparaîtra victorieuse, cette foi à qui Dieu n'a pas donné pour un jour ce monde où nous vivons... La voilà qui, toute meurtrie qu'elle est, rebondit victorieuse et immortelle, au sein de la société épuisée... Vous qui proclamez à l'envi la fin de nos croyances... regardez, au sein de votre camp même, cette bannière nouvelle qui s'élève; n'est-ce pas la foi, incomplète, incertaine, dévoyée, mais toujours elle, qui reparaît dans ce groupe d'hommes nouveaux?... (1)

« ... C'est qu'on ne prive pas impunément l'homme de son pain, c'est qu'on ne retire pas au genre humain, à ce fiévreux qui, depuis soixante siècles, s'agite sur son lit de douleur, le seul breuvage qui puisse désaltérer sa poitrine haletante. Rejetez le don de Dieu, si tel est le caprice de votre orgueil, rasez tous les asiles de l'humanité, tarissez toutes les sources de son bonheur; mais avant d'achever votre œuvre, entendez sa voix séculaire qui vous demande de quoi remplacer ce que vous ruinez et qui vous somme d'inventer du moins quelque fantôme qui puisse lui tenir lieu de notre Dieu.

(1) Ce que Montalembert dit des Saint-Simoniens, combien plus justement pourrions-nous l'appliquer aux *Néo-chrétiens* de notre fin de siècle !

« Pour nous, quand même nous ne pourrions rien ur cette foi divine pendant notre courte vie, quand ème nous ne serions pas destinés à voir se lever sur France le jour de sa victoire, quand même elle de- rait y languir longtemps encore dans l'oppression et ans l'oubli, est-ce à dire pour cela qu'il faille dése- érer d'elle comme d'une simple mortelle? Et, parce ue le soleil de sa prospérité a disparu, ne trouverons- ous pas dans notre souvenir un rayon pour dorer son alheur?

« ... Foi de nos pères, sainte religion de notre Ré- empteur, toi qui as essuyé les larmes de nos premières nnées, toi qui béniras, qui consoleras toutes celles qu'il ous reste à vivre; nous t'avons connue dans la pompe es cours, au milieu des hommages des rois; nous t'ai- ions dès lors avec ferveur, mais aujourd'hui, dans apparente déchéance où te laisse une volonté toute- uissante, nous t'aimons d'un amour qui s'accroît de oute l'ingratitude du monde. Dans ton abandon d'un noment, nous puisons un nouveau courage pour t'a- lorer, comme s'il y avait moins de distance entre ton nfinie grandeur et nous. Dix-huit siècles ont passé sur on beau front sans le rider, et nous savons que ta eauté est éternelle, qu'elle survivra à l'aveugle dé- lain de tes ennemis, comme au culte de notre admira- ion et de notre tendresse. Si des mains impies te pla- ent au cercueil, nous t'y poursuivrons de notre amour. Que d'autres aillent au loin chercher une foi nouvelle, ériger de nouveaux sanctuaires, mais nous, laisse-nous te suivre dans ton désert, laisse-nous n'avoir d'autre refuge que ton sein, fidèles à toutes tes destinées, fidèles à ta liberté et à ta misère. » (1)

(1) *Avenir*, 3 août 1831.

CHAPITRE IX

LES IDÉES DE « L'AVENIR. » L'ÉMANCIPATION CHRÉTIENNE DES PEUPLES.

I

L'*Avenir* ne considère pas seulement la France; il est catholique comme l'Église, et sa sollicitude embrasse tous les peuples. Ne voyez-vous pas, répète-t-il sans cesse, comme l'Europe insensiblement se transforme et s'oriente vers la liberté? — Et s'adressant à l'Église : C'est vous qui devez donner au monde la vraie liberté. Les temps sont venus de reprendre la conquête spirituelle des nations que Jésus-Christ vous a laissées en héritage. Voilà que depuis deux siècles vous ressemblez à « une mer qui abandonnerait ses rivages », et vos ennemis vous comparent faussement à un vieillard qui s'éteint et dont le pouls bat toujours plus lentement. « Votre puissance se perd, dit Lamennais, et la foi avec elle. Voulez-vous sauver l'une et l'autre, unissez-les toutes deux à l'humanité, telle que l'ont faite dix-huit siècles de christianisme. Rien n'est stationnaire en ce monde. Vous avez régné sur les rois, puis les rois vous ont asservie. Séparez-vous des rois, tendez la main aux peuples, ils vous soutiendront de leurs robustes bras, et, ce qui vaut mieux, de leur amour. » (1)

(1) *Affaires de Rome*, p. 26.

L'*Avenir* rêve donc une grande république chrétienne, dont le Pape serait non le dominateur mais le modérateur et l'arbitre, garantissant la liberté, faisant prévaloir la justice et la raison sur la force matérielle. « S'il existait dans une certaine position un homme qui sentît cela et qui se plaçât, pour ainsi dire, au milieu de l'action divine, jamais il n'aurait paru sur la terre rien de si grand que cet homme. »

La France a donné le signal de cette transformation nécessaire, car « la France est le centre principal de la pensée et du mouvement intellectuel dans le monde ». Mais les autres peuples vont suivre, ils suivent déjà. Ce sont les nations catholiques, l'Irlande, la Belgique, la Pologne, chez lesquelles a lieu le réveil. « Notre tâche est de préparer l'avenir que Dieu réserve aux peuples destinés un jour à se rassembler comme une seule famille au pied de la Croix. »

Dans cette campagne Montalembert est au premier rang. Il laisse Lamennais poser les principes généraux, Lacordaire traiter des rapports de l'Église et de l'État, M. de Coux approfondir avec une pénétration singulière les questions sociales et politiques ; lui s'occupera surtout des affaires étrangères. Changer la face du monde, restaurer les nations catholiques, consoler et fortifier la plaintive Irlande, tirer l'héroïque Pologne de son grand tombeau, pacifier le schisme d'Orient, et au dessus des peuples chrétiens, établir la souveraineté spirituelle et pacifique du Pape, quelle magnifique et noble carrière! Montalembert s'y précipite, la conscience tranquille, le cœur exalté par l'espérance. Sa jeunesse et sa foi méprisent tous les obstacles. Il lui arrive d'ailleurs de précieux encouragements.

« Vous êtes éloquent, Monsieur, lui écrit Victor Hugo, et vous plaidez de belles causes. Sur cinq révolutions d'émancipation et de liberté qui ont éclaté en Europe depuis quarante ans, la Française, la Grecque, l'Irlan-

daise, la Belge, la Polonaise, le christianisme en a quatre, et sur les quatre qui sont du christianisme, le catholicisme romain en a trois. Il ne tiendra pas à vous et à quelques autres notables esprits qu'il n'ait aussi celle de France. Je vous applaudis de toutes mes forces. Dès 1823, il y a huit ans de cela, je mettais en tête de quelques vers intitulés *La Liberté : Christus nos liberavit.* C'est là ma pensée, c'est aussi la vôtre. A quelques nuances près, nous sommes d'accord, et j'en suis heureux. J'ai lu vos beaux articles, je les ai relus, il me tarde d'en causer avec vous. » (1)

Cependant, comme elles sont loin encore les régions splendides vers lesquelles Lamennais dirige le vaisseau de l'*Avenir!* Que de dangers, que d'écueils l'attendent! Ne va-t-on pas l'accuser de pousser les peuples à l'insurrection et de faire cause commune avec les révolutionnaires? C'était le temps où Armand Carrel écrivait : « Nous chercherons, nous, à soulever les peuples contre les rois pour la liberté du monde; nous le ferons au grand jour, par la presse, partout où pénètrent nos feuilles; nous le ferons en secret, par nos intelligences, là où il n'est pas plus permis d'imprimer que de penser et d'écrire. C'est notre droit, c'est notre rôle. » La presse royaliste eut donc beau jeu pour faire des rapprochements et accabler l'*Avenir*. Et Rome, ayant pour tout ce qui était révolutionnaire une horreur instinctive et trop justifiée, ne se montra pas insensible à ces clameurs. Le P. Ventura, supérieur des Théatins, esprit libéral pourtant, écrivit aux rédacteurs de l'*Avenir* :

« ... Depuis que vous avez invité, excité, poussé les peuples avec toute la puissance de la parole, approuvé, loué toutes les révolutions faites, applaudi d'avance à toutes les révolutions à faire, vous avez dû soulever

(1) V. Hugo à Montalembert, 18 janvier 1831.

contre vous tous les amis de l'ordre, tous les hommes véritablement catholiques, car tout cela n'est rien moins que catholique.

« Votre tort devient d'autant plus grand que vous paraissez prêcher la révolution au nom de la religion... En cela vous tombez dans l'excès contraire à celui que vous avez reproché aux gallicans; car, s'ils font de la religion, dites-vous, l'alliée du despotisme, vous en faites l'alliée de la révolution; ils soulèvent les peuples contre le catholicisme, vous le rendez suspect, odieux aux rois. » (1)

Lamennais répond par une dénégation énergique; il somme le P. Ventura de fournir la preuve de ses inculpations. Nous n'avons provoqué aucune révolte, dit-il, mais avec saint Thomas... « nous avons soutenu et nous continuerons de soutenir que, lorsque le souverain, violant fondamentalement la loi divine de justice qui est la source unique de toute vraie légitimité, opprime le peuple et lui ravit ses droits religieux, civils, ce peuple a le droit incontestable de se donner un autre souverain... Si donc il existe des pays où le peuple gémisse sous une oppression semblable, *nous applaudissons d'avance aux révolutions à y faire*, et, à moins de renoncer à vos principes, vous devez y applaudir comme nous. » (2)

Telle est en effet la doctrine de saint Thomas et d'un grand nombre de théologiens (3); les gallicans soutiennent au contraire qu'il n'est jamais permis de se révolter contre les princes. Pour les catholiques la ques-

(1) Lettre à l' « *Avenir* », 9 février 1831.
(2) *Avenir*, 12 février 1831.
(3) Voici le texte de saint Thomas : « Le régime tyrannique est injuste, parce qu'il a pour fin non le bien commun, mais le bien particulier de celui qui gouverne; en conséquence, la destruction de ce régime n'a point le caractère de sédition, excepté le cas où elle entrainerait de si grands désordres que la multitude des sujets souffrirait plus de cette destruction que du régime tyrannique lui-même. » (Sum. 22, q. XLII, art. II, ad. 3.)

tion reste donc libre, bien que la pensée de saint Thomas semble prévaloir aujourd'hui. (1) Ce n'est donc point pour avoir émis cette doctrine que l'*Avenir* a été blâmé, mais pour l'avoir soutenue sans modération, « avec cette logique absolue, dont parle Montalembert, qui perd toutes les causes qu'elle ne déshonore pas. » (2) S'il existe une question délicate et qui demande une grande discrétion, c'est assurément celle-là. L'Église ne peut admettre que ses fils la compromettent par des affirmations violentes ou téméraires. Dans sa sollicitude pour les droits et les libertés de ses fidèles, elle compte plus sur la force morale que sur la violence, et, si parfois elle reconnaît au peuple le droit d'insurrection, elle ne lui conseille jamais de s'en servir.

II

Mais entrons dans le détail. Grégoire XVI devait d'autant moins goûter les tendances de l'*Avenir*, que les débuts de son gouvernement venaient d'être troublés par une insurrection. Elle éclata au commencement de 1831 dans la Romagne pontificale et de là s'étendit aux duchés Italiens. Maîtres de Bologne, d'Ancône, de Pérouse, de Modène et de Parme, les insurgés appelèrent la Lombardie aux armes contre l'Autriche. Il fallut l'intervention énergique de cette puissance pour rétablir l'ordre. L'*Avenir* réprouva ces émeutes provoquées par les sociétés secrètes et dont les auteurs convoquaient

(1) « Les grands théologiens de l'Église, un Thomas d'Aquin, un Suarez, jettent dans leurs ouvrages des fondations solides pour la démocratie politique qui prend dans le siècle présent sa forme la plus complète. Ils affirment et prouvent que tout pouvoir politique vient de Dieu par l'intermédiaire du peuple dont les rois et les princes sont des délégués et que le *peuple possède un droit inaliénable de révolte* quand ses chefs deviennent des tyrans. » Mgr Ireland, *Questions actuelles*, XXI.

(2) Montalembert, *Œuvres polémiques*, III, p. 422. *Le Père Lacordaire.*

l'avance au Vatican l'assemblée constituante de l'Italie libre et unifiée. « Il appartient à des âmes plus pures de poser les fondements de la liberté d'un pays;... Là où la liberté est ennemie de Dieu, elle ne saurait aboutir qu'à la tyrannie... Nous ne craignons rien pour Rome... et, si le droit des gens ne la défend pas, Dieu enverra quelque misérable mettre dans le Capitole une corde au cou de ces nouveaux Rienzi, qui n'oublient dans leurs complots que Dieu et la liberté. » (1)

Tout autre est la cause de l'Irlande. C'est au nom de la liberté religieuse que ce pays combat ses oppresseurs. Aussi l'*Avenir* ne manque aucune occasion de signaler ses malheurs et d'encourager ses efforts. Jamais la fidélité religieuse des Irlandais et le dévouement des prêtres catholiques à leur troupeau n'ont été plus éloquemment célébrés que dans les articles de Montalembert analysés plus haut. Voici en quels termes Alfred de Vigny les apprécia :

« J'ai enfin un moment pour vous écrire, Monsieur, et vous parler du plaisir que m'ont fait vos deux articles. J'y ai trouvé un rare talent d'observation, un enthousiasme sage (chose rare aussi), et des tableaux artistement tracés. Celui de la résistance des prêtres Irlandais, dans l'*Avenir* du 5 janvier, est aussi vigoureux que la constance chrétienne de ces martyrs. J'envie à l'Irlande à présent la liberté et la pauvreté de son clergé, l'élection de ses évêques et leur *Chaumière épiscopale*, alliance de mots qui nous est inconnue... L'honneur redouble en eux les forces de la Foi. On vous doit beaucoup remercier d'avoir aussi soigneusement examiné cette belle nation, et je placerais volontiers vos lettres à la suite des *Lettres édifiantes...* » (2)

De son côté la Belgique qui combattait alors pour

(1) *Avenir*, 1er mars et 23 avril 1831.
(2) Alfred de Vigny à Montalembert, janvier 1831.

l'indépendance fut ardemment soutenue par l'*Avenir*. On sait que les traités de Vienne avaient réuni la Belgique et la Hollande en un seul État sous la domination de la maison d'Orange. Comment, le 15 août 1830, fatigués du joug tyrannique et vexatoire qu'on leur imposait, blessés dans leur liberté religieuse et encouragés par le succès des journées de juillet, les Belges se soulevèrent et chassèrent les Hollandais, nous n'avons pas à le raconter. En quelques jours quatre millions d'hommes avaient déchiré la carte d'Europe dressée en 1815 par les cinq grandes puissances. Qu'allait-il advenir? L'irritation des cours du Nord fut profonde à ces nouvelles. Hésitant tout d'abord, le gouvernement français résolut de protéger l'enfant premier-né de notre Révolution. L'opinion l'exigeait d'ailleurs; les journaux le réclamaient à grands cris; à leur tête l'*Avenir*, le plus enthousiaste, le plus belge de tous. La jeune nation savait reconnaître la sympathie du journal français. C'est en Belgique qu'il comptait ses abonnés les plus fidèles, ses actionnaires les plus dévoués. De toutes parts on lui adressait des lettres pleines de gratitude, on souscrivait pour ses procès, pour ses œuvres; les prêtres quêtaient dans leurs églises; le comte Henri de Mérode et le marquis de Beauffort lui envoyaient, entre deux batailles, des articles fort remarqués. Je ne sais s'il est un sujet sur lequel l'*Avenir* revienne avec autant d'insistance. Dans l'ardeur impatiente qu'il déploie pour la Belgique, s'il lui échappe d'amères critiques, d'injustes soupçons à l'endroit de la diplomatie française, il faut le regretter. Quand par exemple il flétrit « les infâmes intrigues, la révoltante duplicité » de nos ministres, quand il engage les Belges à se défier et à se débarrasser de notre protection, il est impossible de souscrire à ces violences. Mais ce n'est pas là le ton ordinaire du journal.

Parmi tant de pages consacrées à la Belgique, il en est

une peu connue de Lacordaire qui résume à merveille la politique de l'*Avenir* sur la question. Elle fut écrite au moment de l'entrée du prince Léopold à Bruxelles. Qu'on nous permette de la citer :

« ... En ce moment si grave, nous qui aimons la Belgique comme une sœur, mais comme une sœur née du même père et de la même mère, c'est-à-dire du Christ et de la liberté, nous avons un besoin vrai de lui redire l'amour que nous lui portons, et combien nous avons à cœur que ses destins soient pacifiques et prospères. Quand elle chassa ses oppresseurs, qui lui avaient été donnés par l'étranger, et qui, ne se souvenant pas qu'ils avaient à faire pardonner leur origine, voulaient outre leur race lui imposer leur langue, leur enseignement, leurs dettes et leur religion, nous applaudîmes à son affranchissement. Quand, un mois plus tard, elle combattit dans Bruxelles pour sa révolution, et qu'Anvers brûlé sur les rives de deux pays éclaira la gloire de l'un et la honte de l'autre, nous fûmes contents que le sort des armes eût été si beau pour elle... Quand elle décréta sa constitution et que nous vîmes sa liberté si jeune encore devancer de bien loin celle de la France, nous catholiques, nous fûmes fiers d'être les premiers après avoir été les derniers... La Belgique victorieuse et libre eut besoin d'un chef. Autrefois, dix chevaliers plutôt qu'un seraient venus des quatre coins de l'Europe offrir leur bras et leur puissance à tel pays qui eût manqué d'un nom royal, et si on leur eût demandé après la bataille d'où ils étaient, ils auraient répondu comme le dernier Guise à Naples : « *Je suis né dans la felouque qui m'a apporté ici.* » Les affaires ne vont pas de la sorte en notre temps. La Belgique offrit sa couronne à un jeune prince français ; on n'en voulut pas, de peur que la France ne fût soupçonnée d'aimer encore la gloire... (1)

(1) Les Belges offrirent le trône à M. le duc de Nemours ; le roi Louis-Philippe son père crut devoir décliner cet honneur.

Alors nous désirâmes que la fière Belgique n'allât point de cour en cour chercher sur des canapés tranquilles quelque roi assez complaisant pour se lever devant une couronne... et demandât à ses vieilles traditions un signe d'autorité plus simple et plus grand...

« Mais la Belgique a consommé son choix ; elle a trouvé un roi qui a bien voulu d'elle... Nous souhaitons qu'elle vive dans la paix et dans la liberté, sous la protection du Dieu dont elle a honoré la cause par ses armes et par ses délibérations... par cette mission qu'elle avait reçue d'élever la première le *labarum*, qui conduira mieux et plus loin que celui de Constantin les siècles dont nous sommes les vedettes aventurées. Nous souhaitons qu'elle devienne un spectacle qui encourage les Catholiques à conquérir leur affranchissement, et qu'elle soit un reproche à tous ces oppresseurs qui, en présence de tant de pays où la liberté fleurit à l'ombre de la foi, calomnient encore les enfants du Christ.... » (1)

III

Mais, de tous ces soulèvements de peuples, le plus dramatique, celui qui excite la sympathie passionnée de l'*Avenir* et de Montalembert, c'est l'insurrection de Pologne. Après son monstrueux écartèlement à la fin du siècle dernier et ses espérances si cruellement déçues pendant le premier Empire, ce malheureux pays avait obtenu en 1815 des institutions et une charte particulières. Cette charte renfermait la liberté de la presse et l'abolition de la confiscation. De plus, nous dit Montalembert, « elle confiait à des assemblées électives l'administration des provinces et des communes et

(1) *Avenir*, 20 juillet 1831.

ne permettait au roi de choisir les membres de la Chambre haute que parmi les candidats présentés par cette Chambre même. » Mais les illusions des Polonais ne durent guère. On ne tarde pas à leur reprendre l'une après l'autre ces libertés éphémères. En 1825, Nicolas remplace Alexandre et les actes arbitraires du grand duc Constantin portent à leur comble le mécontentement. Lorsqu'au mois de novembre 1830 Nicolas déclare son dessein de réprimer la révolution française, la Pologne, persuadée que la France se souviendra des 200,000 Polonais morts pour elle sur les champs de bataille, arbore l'aigle blanc et se soulève tout entière. « Nous couvrirons les Français de nos poitrines, s'écrient les révoltés et nous nous unirons à eux pour reconquérir la liberté. » Le 2 décembre, les Russes sont chassés de Varsovie; quelques jours plus tard l'insurrection est générale.

Quelle n'est pas à ces nouvelles l'exaltation de la France! Elle se sent remuée jusqu'au fond de sa vieille générosité. La pensée qu'en se révoltant la Pologne attire sur elle les armées que la Russie préparait contre nous, attendrit et enflamme les cœurs. « Toute la France est polonaise, » s'écrie Lafayette. Et l'attention se détourne des émeutes bourgeoises de Bruxelles, pour se reporter ardente, inquiète, vers les luttes héroïques qui vont se livrer là-bas dans les neiges de la Lithuanie.

Combien Montalembert n'est-il pas plus ému encore! Car, cette insurrection est religieuse et sainte. Dès le premier jour une « envie furieuse » le prend de quitter tout et de partir en Pologne. Ce désir s'accentue à chaque bulletin de victoire ou de défaite. Un instant nous le voyons tout à fait décidé; il va voir M. Chodsko et le général Fabvier pour savoir d'eux les moyens les plus pratiques de parvenir à Varsovie. Mais ces messieurs le détournent de son projet; sa famille, ses amis, l'*Avenir*, tout le retient en France. « Avec

quel regret, dit-il! Pourquoi faut-il sacrifier ces rêves sublimes? Pourquoi l'homme n'est-il pas surtout une volonté dans ce monde? » (1) A défaut d'épée, il combattra du moins avec la plume.

« Enfin, s'écrie-t-il, dès le 12 décembre 1830, elle a jeté son cri de réveil, enfin elle a secoué ses chaînes, et en a menacé la tête de ses barbares oppresseurs, cette fière et généreuse Pologne, tant calomniée, tant opprimée, tant chérie de tous les cœurs libres et catholiques. Puisse-t-elle reprendre sa place parmi les nations du monde, cette nation qui a si longtemps lutté pour sa liberté et qui a gardé pure et sans tache l'antique foi de ses pères...

«... Quel est celui qui, ayant un cœur d'homme dans la poitrine, ne palpitera de joie à la nouvelle de la sainte révolte des Polonais? Mais nous, Catholiques, avec quel transport de bonheur et en même temps avec quel pieux recueillement ne recevrons-nous pas cette nouvelle et éclatante réponse de Dieu à nos longues prières! Que de miséricorde envers la cause que nous défendons avec une dévorante ardeur, dans cette protestation successive de tous les peuples catholiques, dans cet élan invincible vers leur indépendance politique et religieuse... » (2)

— Mais les Gallicans relèvent l'article, déclarant qu'on n'a pas le droit de résister aux rois. — « Trois siècles passés, répond l'*Avenir*, n'ont pu prescrire contre l'indépendance de la Grèce... La force ne peut prescrire en trente ans contre l'indépendance d'une nation dix fois séculaire... Les peuples seraient trop vils si la justice les livrait si vite entre les mains de leur bourreau, je veux dire entre les mains du temps. » (3)

— Mais cette guerre est inopportune, impossible,

(1) *Journal*, février 1831.
(2) *Avenir*, 12 décembre 1830, *la Révolution de Pologne*.
(3) *Avenir*, 25 décembre, 1830.

les adversaires. — Elle est juste et cela suffit;
plus que juste, elle est sainte, déclare Montalem-
Le lendemain du jour où elle chassa d'injustes
la Pologne demeura prosternée quarante heures
es autels pour y consacrer sa liberté naissante...
ndemain, on vit des capucins mêlés aux soldats
vec eux des redoutes et des batteries, des évê-
porter leurs trésors aux pieds des députés du
nobles filles devenues sœurs de charité pour
, des prêtres défendant la liberté avec la pa-
me et s'écriant comme Urbain II ou saint Ber-
Qui est avec Dieu, Dieu est avec lui! Un peu
l, dans toute l'Europe, retentissait ce manifeste
ar un évêque catholique, dont la signature y
première et où une nation parle de la mort
Providence comme en parlent les martyrs.
, ce sont dix mille hommes qui partent de Cra-
ur venir au secours de leurs frères et qui de-
à genoux la bénédiction de leur évêque. Et
avec ces drapeaux où il y a une croix rouge,
canons, ces armes, ce bruit, où vont-ils? Ils
ant de combattre, prier aussi leur pontife de
combat et lui jurer de mourir pour Dieu et la
Et ces hommes qui entrent à cheval par une
la ville, ayant en main la croix et un sabre à
? Ce sont de pauvres pères Bernardins qui ont
ans leur cloître, près du crucifix, de vieilles ar-
moyen âge et qui ont pensé, comme quelques
de ce temps-là, qu'il y a des cas où le religieux
dans la poussière du champ de bataille
quille que sur la cendre. Et ces autres qui sont
le paysans armés de faux? Ce sont des curés
sent leurs paroisses à l'ennemi. *Partout*
partout des enseignes bénies : et, après
général qui la racontera avec un
frères ont rapport au
r
s-
po-
and
ur la
: « ... Vos
aux larmes.
t entière. »

Quant au ministère, il engage les Polonais à se calmer, à ne pas prononcer la déchéance des Romanoff; il cherche à obtenir de l'Angleterre qu'elle offre sa médiation en même temps que la France; Palmerston lui répond par un glacial et cynique refus : « Notre commerce n'y a aucun intérêt. » Et c'est tout. « M. Casimir Périer, le ministre intègre, intrépide et respecté, dit encore Montalembert, recula devant les périls de l'inconnu, devant les entraînements de la lutte avec la Sainte Alliance debout, compacte, victorieuse et passionnément ennemie de la France libérale. » — « J'en appelle à la raison de la Chambre, s'écriait le ministre, car ici ce n'est pas l'émotion et l'enthousiasme qui doivent prononcer, c'est la raison; la France doit-elle chercher la guerre? doit-elle recommencer la campagne gigantesque où se perdit la fortune de Napoléon? Cette guerre qu'on nous demande, y pense-t-on? C'est la guerre à travers toute la largeur du continent Européen? c'est la guerre universelle, objet de tant d'ambitions délirantes, de tant de chimériques passions... »

Ces puissantes raisons ne suffisaient pas à l'*Avenir*. Il ne séparait pas l'intérêt et l'honneur de la France. Une pétition en faveur de la Pologne fut rédigée par Montalembert, (1) adressée aux deux Chambres et affichée sur les murs de Paris. — Est-ce que nous vous demandons de faire traverser à nos troupes le continent Européen? Non, mais prenez une fière attitude. « Avec quel courage nous ferez-vous des lois, quand les plus saintes lois, celles de justice et d'humanité, subissent, au milieu du silence des rois, la plus éclatante violation?... Que le désir craintif de maintenir la paix n'impose pas silence au cri de votre conscience!... La paix avec le remords et l'ignominie n'est point la paix; elle est plus ruineuse que la guerre la plus sanglante, car elle dé-

(1) *Avenir*, 25 juillet 1831.

vore la dernière et la plus précieuse ressource des peuples, leur honneur... Des démonstrations sont tout ce que le despotisme russe attend pour céder. » (1) Et quand une guerre serait nécessaire : «... Déjà la Baltique est libre de ses glaces. Pourquoi une escadre française ne vogue-t-elle point à pleines voiles vers l'embouchure de la Néva? C'est sous le feu des batteries de Cronstadt, au bruit de notre canon, qu'il fallait demander grâce pour la Pologne. Un amiral, voilà l'ambassadeur qu'il nous faut. Ces notes officielles, nous osons l'assurer, seront reçues avec respect... »

Et comme les ministres restent dans leur inertie, l'*Avenir* s'exaspère, devient acerbe jusqu'à l'injustice. Volontiers dirait-il avec Carrel : « Il y avait plus de fierté sous le jupon de la Pompadour. » Il maudit ces trônes qui « ne permettent pas à la pitié de passer. » (2) — « Un égoïsme sec et froid, dit-il, a pénétré dans toutes les sommités sociales... Rien ne pourra émouvoir les gouvernements, nous le savons. Ils sont devenus comme ces statues de bronze que les peuples arrosaient de sang pour les attendrir, mais qui n'avaient point de cœur et qui ne rendaient d'oracles qu'en faveur de la victoire. » (3)

Cependant, après une lutte acharnée et d'inutiles prodiges, la Pologne est écrasée. Chaque jour le cercle de fer se resserre autour d'elle pour l'étouffer. Le douze septembre, à l'heure même où Varsovie succombe, Montalembert écrit :

« A pareil jour il y a cent quarante-huit ans, la chrétienté fut sauvée, et sauvée par l'héroïque nation qui meurt aujourd'hui pour elle; le 12 septembre 1683, Sobieski, à la tête de ses Polonais, dissipa l'armée des Barbares qui assiégeait dans Vienne le chef de l'Empire et devant qui tremblait le monde civilisé...

(1) *Avenir*, 26 juillet 1831.
(2) *Avenir*, 10 mai 1831.
(3) *Avenir*, 9 juin 1831.

« ... Le douze septembre! Ah! savons-nous ce qui se passe aujourd'hui à Varsovie, aujourd'hui en la plus belle journée de leur histoire? Comme naguère devant Vienne, la Barbarie est campée là, guettant sa proie, et nul n'a quitté ses foyers, et nul n'a franchi sa frontière, pour la lui arracher, sanglante et épuisée. Peut-être est-ce déjà fini, peut-être le cheval du cosaque baigne-t-il ses pieds dans le sang des fils de Sobieski... » (1)

Et quand tout est consommé : « Catholiques, conclut l'*Avenir*, sachez qu'il faut de grandes souffrances pour créer de grandes choses. L'Europe peut-être va être *broyée* de nouveau, mais ce sera pour être *mêlée*, comme l'a dit un homme de génie qui écrivait sous le ciel même d'où la barbarie s'avance vers nous. Ceux-là même qui viennent boiront sans le savoir du vin de la liberté, et ils remporteront sous leur soleil à demi éteint un souvenir de nos champs heureux qui fleurira tôt ou tard. Que l'espérance ne meure pas dans vos cœurs, mourût-elle partout. Que la foi, la charité, Dieu, l'avenir, tout ce qui consola vos ancêtres en de plus terribles occasions vous consolent à votre tour afin que vous puissiez transmettre aux autres âges, pleine et pure, la coupe qui vous fut gardée au milieu des impérissables traverses de ce monde.

« Catholiques! la Pologne est vaincue. Agenouillons-nous près du cercueil de ce peuple trahi; il a été grand et malheureux. »

(1) *Avenir*, 12 septembre 1831.

CHAPITRE X

L'ACTION DE « L'AVENIR ». — L'AGENCE GÉNÉRALE POUR LA LIBERTÉ RELIGIEUSE ET L'AFFAIRE DE L'ÉCOLE LIBRE.

Il faudrait avoir vécu en 1831 pour se faire une idée de l'agitation, de l'effervescence que produisit l'*Avenir*. Aux accents passionnés du vaillant journal, les catholiques se réveilleut, se lèvent, montrent enfin quelque vie. Quelle n'est pas la surprise des adversaires! — Est-il bien vrai que ce soit la religion catholique? Est-ce qu'elle vivrait encore, se demandent-ils? — Mais non, c'est une lampe dans un tombeau fermé », déclare le *Globe*. — « Allons donc! répond Lacordaire, nous donnons rendez-vous au *Globe* à la cinquantième année du siècle dont nous sommes les enfants. » (1) — Puis, s'adressant aux catholiques : « — Entendez-vous ces gens qui s'en vont publiant que nous sommes morts?... Prêtres, laïques, hommes, femmes, enfants, vieillards, donnons-leur un démenti d'action. Que nul n'attende pour cela son voisin; que chacun se montre vivant pour le Dieu vivant. » Parler, ce n'est rien; agissons. A quoi bon des idées si on ne les réalise pas? La liberté ne se donne point, elle se prend, elle se conquiert par une lutte incessante. « On est libre quand on veut l'être,

(1) *Avenir*, 7 janvier 1831. Or, le 15 mars 1850, par une coïncidence curieuse et grâce aux efforts de M. de Montalembert, la loi sur la liberté de l'enseignement secondaire était votée.

quand on sait s'unir et combattre et mourir plutôt que de céder la moindre portion de ce qui seul donne du prix à la vie humaine. » (1)

Et comme des officiers encouragent leurs soldats avant la bataille, Lamennais et ses amis s'efforcent d'affermir les chrétiens contre la peur. — « Si vous saviez quelle peur ont les méchants de ceux qui n'ont pas peur! — Soyez hommes, et pendant que la peur s'en va bêlant ses niaises lamentations, tendez à vos frères une main et posez l'autre sur votre épée. » (2) — Mais, soupire l'*Ami de la religion*, « que peut-on contre l'arbitraire, quand on n'a pour soi ni les ministres, ni les chambres, ni les magistrats, ni l'armée, ni le peuple? Que peut-on tout seul contre des émeutes et des révolutions? — L'*Ami de la religion* se trompe, répond l'*Avenir* : On n'est jamais tout seul contre l'arbitraire; on a pour soi Dieu, puis la force naturelle d'une cause juste, puis la parole qui tôt ou tard tue les oppresseurs, puis le devoir de se défendre, de peur que la société ne devienne la proie de quelques hommes hardis, et enfin la foi qui fait que rien n'est impossible. » (3) — « Si vous n'étiez en France qu'une impuissante minorité, insiste Lamennais, nous vous dirions : Puisque vous ne pouvez obtenir des hommes iniques, qui abusent contre vous de leur force, la paix et la liberté, sans lesquelles il n'est point de patrie, agenouillez-vous une dernière fois près du tombeau de vos pères, et puis levez-vous, partez, quittez cette terre de tyrannie, et cherchez sous le ciel un lieu où il vous soit permis d'adorer selon votre conscience... Mais vous êtes vingt-cinq millions... vous avez des droits, des droits reconnus; si on vous les ravit, n'en accusez que vous-mêmes; ils seront à l'abri de toute atteinte, lorsque vous aurez

(1) *Avenir*, 16 octobre 1830, premier numéro du journal.
(2) *Avenir*, 5 novembre 1830.
(3) *Avenir*, 12 août 1831.

érieusement résolu de les défendre... Gémissez moins et
ıchez vouloir... Que vous manque-t-il, sinon le concert
ui donne du courage aux plus faibles, et d'où naît une
ction vigoureuse et continue?... » (1)

C'est pourquoi, conclut l'*Avenir*, nous allons marcher
votre tête, vous donner l'exemple de l'action, vous
ıontrer comment on défend ses libertés. Il se peut que
otre génération ne voie pas le salut du peuple, « mais
lle n'en sera pas moins *la race par qui le salut aura été*
ıit en Israël. Rien n'est vain dans l'ordre moral et sur-
ıut les efforts tentés pour la justice ».

C'est cette action de l'*Avenir* audacieuse et féconde
ı'il nous faut exposer. Aussi bien, ce ne sera pas nous
:arter de notre sujet, puisque Montalembert y joue un
)le prépondérant; et les catholiques de nos jours dé-
)rientés et divisés y pourront trouver un encourage-
ıent et un modèle.

I

Avant d'agir, il faut s'associer. « Une action com-
une implique l'idée de concert, et par conséquent
organisation. Organisons-nous donc légalement; for-
ons une grande confédération qui embrasse la France
ıtière, une vaste société d'assurance mutuelle, où cha-
ı trouve la garantie de sa sûreté et de ses droits; que
ls sont menacés seulement, la voie des réclamations
ıs est ouverte; qu'elles partent de tous les points du
ys pour arriver, dans les formes voulues, au gouver-
ment et aux chambres; que chaque commune ait son
nité qui correspondra avec un comité central établi
ıs le chef-lieu du département, afin de donner tout à
ois plus de mouvement et d'ensemble aux démar-

Avenir, 26 novembre 1830.

ches légales destinées à faire parvenir au pouvoir qui s'égarerait les avertissements, les vœux, les plaintes, et, s'il le fallait, les volontés de la France. » (1)

En conséquence les rédacteurs de l'*Avenir* décidèrent de fonder une Agence générale pour la défense de la liberté religieuse. Juilly fut le centre et le berceau de l'entreprise. Depuis le mois d'octobre 1830, Lamennais partageait avec l'abbé de Salinis, son ami, la direction du célèbre collège. Plusieurs prêtres de sa *Congrégation de Saint-Pierre* l'avaient suivi, entre autres l'abbé Gerbet. Autant le directeur de l'*Avenir* détestait Paris, autant il affectionnait ce tranquille séjour, si propice au travail de l'esprit et aux méditations solitaires. Il y demeura près d'une année. Dans les magnifiques allées du parc il retrouvait les traces de Thomassin, de Malebranche et de Bossuet. L'une de ces allées, qui longe les bords de l'étang, semble l'avoir attiré davantage et a depuis gardé son nom. C'est là, qu'enveloppé dans sa longue douillette noire, il élaborait ses projets de réforme religieuse et les articles de son journal. Les élèves le voyaient peu, il ne leur parlait jamais. « La pâleur et la mélancolie de son visage, dit M. Hamel, la vivacité et la profondeur de son regard et plus encore peut-être la singulière énergie de ses traits qui contrastait tant avec la maigreur et la débilité de son corps, inspiraient à tous le respect et la crainte. On eût aimé à le contempler de près, mais chacun redoutait sa présence. » (2)

Chaque semaine Montalembert, Lacordaire et les autres rédacteurs de l'*Avenir* venaient se reposer à Juilly et prendre le mot d'ordre du maître. Dans son Journal, Charles nous décrit l'un de ces voyages : « *Samedi*, 30 *juillet*. Départ à 7 heures du matin pour Juilly. Cinq heures de route, charmantes malgré le soleil, la

(1) *Avenir*, 30 octobre 1830. Article de Lamennais.
(2) Ch. Hamel. *Histoire de* Juilly, 3e édition, p. 435.

poussière et la laideur du pays, grâce à cet homme admirable, dont la conversation est délicieuse et dont la tendresse est tout à fait paternelle. Nous sommes arrivés à temps pour le dîner de la communauté de Juilly qui m'a reçu à merveille. J'y ai passé toute cette journée et celle du lendemain dimanche. Ce sont deux des journées les plus calmes, les plus satisfaisantes, les plus heureuses de ma vie. Qu'il ferait bon demeurer au sein de ces frais ombrages, de cette paisible retraite, de ces vastes corridors, auprès de ces prêtres si saints et en même temps si gais, de ces jeunes élèves de mon maître si pieux, si instruits, si doux, si heureux, enfin auprès de l'illustre écrivain qui veut bien me traiter en disciple chéri et me confier ses pensées les plus intimes. Il a consacré ces deux journées à me révéler son magnifique système de philosophie, qu'il m'a lu lui-même sur le manuscrit. C'est sublime de pensée et d'exécution. Quel bonheur d'être si jeune initié à une doctrine qui lève tous les voiles et résout toutes les énigmes de ce monde ! L'admirable rideau de verdure que forme le parc pacifie et adoucit l'âme. On y travaille incomparablement. J'y ai composé mon article sur *la Foi* qui vaut mieux que tout ce que j'ai fait encore... »

Mais il faut s'arracher à ce doux repos à peine entrevu et retourner sur la brèche où Lacordaire l'appelle : « ... Je t'envie aux ombrages de Juilly, qui sont bien beaux sur la tête de mon pauvre René (1) et qui pourraient le retenir plus longtemps que je ne veux. Ne leur obéis pas; reviens près de nous. Ils mentent s'ils te disent que tu peux rester sans nous causer de l'ennui... » Ce fut à l'une de ces visites, le 16 décembre 1830, dans le grand salon de l'abbé de Salinis, que l'on jeta les bases de l'*Agence générale*.

(1) Montalembert avait reçu les noms de *Charles René;* Lacordaire aimait à lui donner ce dernier prénom.

Grouper en une vaste ligue qui embrasse la France entière tous les catholiques d'action, tel est le projet. A la tête de cette ligue sera l'*Agence générale* de Paris. Cette agence suscitera et reliera fortement entre elles les associations semblables de catholiques militants qui se formeront dans chaque diocèse. « Chacune d'elles aura sans doute sa vie propre, sa comptabilité particulière, son mode d'organisation et d'activité, suivant les besoins de chaque pays; mais, en se créant des rapports avec l'Agence générale, il en résultera une action plus universelle et plus régulière, qui mettra en communication toutes les ressources avec tous les besoins. » De même que l'*Avenir* est l'organe de l'Agence Centrale, toute association devra autant que possible posséder son journal. Cette ligue d'associations aura un but exclusivement religieux, défensif et offensif : défendre contre toute atteinte arbitraire les droits des catholiques, conquérir les libertés promises et nécessaires. (1)

Il est certain qu'avec des hommes aussi énergiques et éloquents, tout cela, comme disait Lacordaire, pouvait en une année devenir formidable. « Nous qui naissons dans un siècle où il est si dur de vivre, mais si glorieux de combattre, écrivait Montalembert, si jamais le découragement venait nous saisir, si jamais nos cœurs fatigués doutaient de Dieu et de son éternelle sollicitude, songeons aux merveilles de l'Association catholique qui ne commença qu'avec sept membres et qui, après quinze

(1) Voici le programme même que s'impose l'Agence :

« 1° Le redressement de tout acte contre la liberté du ministère ecclésiastique, par des poursuites devant les Chambres et devant tous les tribunaux, depuis le conseil d'État jusqu'à la justice de paix...

2° Le soutien de tout établissement d'instruction primaire, secondaire et supérieure contre tous les actes arbitraires attentatoires à la liberté d'enseignement, sans laquelle il n'y a plus ni Charte, ni religion.

3° Le maintien du droit qui appartient à tous les Français de s'unir pour prier, pour étudier ou pour obtenir toute autre fin légitime également avantageuse à la religion, aux pauvres et à la civilisation... »

ans de luttes, a conquis l'indépendance religieuse de l'Irlande et jeté les fondements de son indépendance nationale... » (1)

II

Sans tarder on se met à l'œuvre. Avant tout il faut constituer l'*Agence générale*. Elle se compose d'un conseil directeur de sept membres et de donateurs associés à raison de dix francs par année. Ces donateurs atteignent rapidement le chiffre de douze cents et les fonds ainsi recueillis s'élèvent en quelques mois à 31.513 francs. On emploie exclusivement cette somme pour la cause catholique. Lamennais préside le Conseil de l'Agence, mais les membres les plus actifs sont Lacordaire, Montalembert et de Coux.

A peine constituée, l'Agence commence sa courageuse campagne. Poursuivre devant les Chambres et les tribunaux, depuis le conseil d'État jusqu'à la justice de paix, le redressement de tout acte contre le ministère ecclésiastique, tel est le premier point de son programme. Pour le réaliser, déclare l'*Avenir*, « nous avons eu, nous avons et nous aurons encore, grâces à Dieu, des procès catholiques. Laissons aux laïcs le soin de protéger nos intérêts civils, mais, pour nos intérêts religieux, cherchons des prêtres qui sachent les défendre. » Est-ce que saint Yves n'était pas avocat?

Advocatus, et non latro,
Res miranda populo.

Est-ce que l'Église ne permet pas aux clercs de plaider pour eux-mêmes et pour les pauvres? C'est pourquoi Lacordaire écrit au bâtonnier des avocats de Paris qu'il

(1) *Avenir*, 18 janvier 1831.

entend reprendre sa place parmi ses anciens confrères. « Des événements immenses ont changé la position de l'Église dans le monde; elle a besoin de rompre tous les liens qui l'enchaînent à l'État et d'en contracter avec les peuples. C'est pourquoi, dévoué plus que jamais à son service, à ses lois, à son culte, je crois utile de me rapprocher de mes concitoyens, en poursuivant ma carrière dans le barreau. » (1) A cette nouvelle, grand émoi au Palais. Longtemps le Conseil des avocats fait attendre sa décision; poussé à bout par de nouvelles instances, il rejette la demande à la majorité de douze voix contre cinq. Sur quoi l'*Avenir* peut écrire : « Séparé de son évêque par une hérésie, du sanctuaire par un de ces éclatants scandales qui établissent une infranchissable barrière entre le coupable et l'Église, M. Lacordaire aurait été admis, comme d'autres l'ont été, à jeter sur l'infamie du lévite la noble robe de l'avocat; mais il est prêtre, soumis avec une ardente obéissance à ses pères dans la foi, il est prêtre pur de toute tache, libre de tout blâme, dévoué à ses devoirs de prêtre et prêt à leur donner son sang comme il leur consacre tous les moments de son existence, et à ce titre le conseil de discipline le déclare incapable d'achever son stage. » (2)

Ce refus ne décourage pas Lacordaire. « Je n'ai qu'un principe en politique, écrit-il à Montalembert, c'est de ne jamais reculer d'un pas. On n'a de force que par cette invincible fermeté. » L'*Agence* ne s'arrête pas davantage dans la voie qu'elle s'est tracée : « Ceux qui essaieront de violer vos droits, dit-elle aux catholiques, nous trouveront devant eux debout, la tête haute, prêts à combattre et prêts à mourir plutôt que d'en rien céder. » Pour commencer, elle cite devant le conseil d'État et menace d'un procès le préfet et les autorités de Nîmes qui

(1) Lettre citée dans l'*Avenir* du 27 décembre 1830.
(2) *Avenir*, 26 mars 1831.

nt laissé abattre les croix et outrager les catholiques.

A Aix, c'est un officier français qui fait jeter en prison omme vagabonds de saints religieux parce qu'ils porent le costume de capucin. « N'aura-t-on plus en France e droit de vivre et de se vêtir à sa guise? » s'écrie l'*Avenir*. — Et le général Delort est poursuivi devant les tribunaux compétents jusqu'à son transfert dans une autre ivision militaire.

L'affaire des Trappistes de la Meilleraye a plus d'importance encore. Quelques religieux chassés de France ar la Terreur s'étaient réfugiés en Angleterre et vaient fondé à Ludworth une Trappe florissante. Pendant son exil Louis XVIII les connut et les admira. Monté ur le trône, il se souvint qu'ils étaient Français et charea son ambassadeur de leur dire que la France ne seait pas pour eux une terre ingrate, s'ils voulaient y ransporter leur règle et leur industrie. Ils cédèrent la voix de leur souverain. Une frégate française alla s prendre sur les côtes de l'Angleterre et les ramena ans leur pays. Ils s'établirent en Bretagne, à la Meilleaye, dans une vieille abbaye qu'ils achetèrent du fruit e leur travail. Ce n'étaient que des ruines et des lanes : ils relevèrent les unes, ils fécondèrent les autres. es fermes où l'on suivait une méthode perfectionnée inrent enrichir un terrain longtemps abandonné ; des sines de plusieurs natures, dont les produits étaient rechercés pour leur qualité, créèrent une concurrence ui tournait au profit du peuple en mettant sur le marhé de meilleurs objets à plus bas prix.

Ils faisaient trop de bien aux autres pour ne pas se ire à eux-mêmes beaucoup d'ennemis. Les révolutionires de la Loire-Inférieure dénoncèrent la Trappe de Meilleraye comme le centre de l'agitation légitimiste Vendée et demandèrent la suppression du monastère. sympathie des religieux, de l'abbé en particulier, pour famille de Charles X était certaine et naturelle ; quant

au complot, il n'existait que dans l'imagination des dénonciateurs. Cependant un arrêté du préfet de Nantes prononça la dissolution de la communauté et des troupes nombreuses cernèrent la Trappe.

« La maison où demeuraient ces hommes, ces Français, disait l'*Avenir*, a été prise de vive force; on les y a tenus emprisonnés pendant six jours, sans laisser sortir ni entrer personne; au bout de six jours des gendarmes s'y sont précipités au galop et le sabre nu, menaçant de jeter dehors les habitants qui ne l'auraient pas évacuée dans deux heures. La plupart n'ont plus ni famille, ni fortune : on les a mis sur les chemins avec des passeports pour n'être pas arrêtés comme des bandits, après avoir été traités comme tels, et ils n'iront pas même où ils voudront; on leur a enjoint de regagner le lieu de leur naissance pour y être sous la garde de la haute police... » (1)

Aussitôt l'*Agence* écrit au R. P. Abbé : « Nous vous conjurons de ne pas sacrifier à l'amour d'une fausse paix votre liberté et la nôtre. Nous ne vous demandons qu'un mot : transportez sur nos têtes vos infortunes, vos droits, vos devoirs; nous vous promettons de ne rien négliger pour défendre dignement la grande et noble cause que vous nous aurez confiée. » Le R. P. Abbé accepte et l'action s'engage aussitôt. Un membre de l'*Agence* vient s'établir au monastère pour organiser la résistance. « Opposons à la force qui abuse d'elle-même avec tant de lâcheté la puissance du droit, écrit Lacordaire, et souvenons-nous que, si la mission du chrétien sur la terre est de souffrir pour consoler ceux qui souffrent, il en a une autre non moins grande qui est de conserver la justice à ceux qui sont faibles, en résistant à ceux qui sont forts. »

Après avoir adressé une pétition aux Chambres pour

(1) *Avenir*, 20 octobre 1831. Lettre de l'Agence à la Chambre des députés

réclamer justice, l'*Agence* entame trois procès : deux au civil, pour obtenir la réintégration de l'Abbé de la Meilleraye dans la jouissance de ses biens et requérir des dommages-intérêts, le troisième au criminel contre les auteurs de l'attentat. Naturellement les Chambres refusent de laisser poursuivre M. Casimir Périer, et les tribunaux se déclarent incompétents. L'attitude énergique de l'*Agence* déconcerte néanmoins les adversaires des Trappistes. Bientôt ceux qui sont restés reprennent, sans être inquiétés, leurs costumes et leurs exercices religieux. De leur côté, les expulsés fondent en Angleterre et en Irlande deux nouvelles maisons qui deviennent vite très florissantes. « Et voilà ce qu'on gagne, dit très bien M. Thureau-Dangin, à persécuter les moines. »

III

Mais l'*Agence* ne défend pas seulement les droits de l'Église, elle veut conquérir les libertés nécessaires et promises; en premier lieu, la liberté d'enseignement, base et garantie de toutes les autres.

Dès le commencement de janvier 1831, elle la demande aux Chambres. « Un gouvernement maître de l'éducation de la jeunesse pourrait façonner à son gré la foi, les opinions, les mœurs des générations! Lui donner ce pouvoir, c'est installer le despotisme dans le fond des âmes mêmes. Tout homme, pour qui la liberté n'est pas un vain mot, doit repousser, comme le plus révoltant, ce monopole des intelligences. » (1) En même temps l'*Agence* fait appel aux catholiques. « Les pères de famille, les jeunes gens qui se souviennent avec horreur de l'éducation qu'ils ont reçue, sont supplés d'adresser aux Chambres des pétitions semblables.

(1) *Avenir*, 18 janvier 1831.

« Il est temps que vous usiez de toutes les voies légales; il est temps que l'esprit d'association, l'esprit de pétition, l'esprit de vie se forment parmi vous. » Et de toutes parts on entend s'élever à travers la France des milliers de voix ardentes; les unes invoquent le droit des pères de famille, les autres la raison, la foi et la Charte, toutes réclament la liberté; en quelques mois trois cents pétitions signées de plus de quinze mille Français encombrent les tribunes des Chambres. Que vont décider les députés? Ils écoutent dédaigneusement un rapport qui leur est fait à ce sujet, les uns dormant sur leurs bureaux, les autres ennuyés d'être occupés d'une si chétive affaire, puis ils passent à l'ordre du jour.

« Catholiques, ne perdez pas courage, insiste l'*Agence*, les plus belles victoires ont été précédées par de pareils échecs. Nous nous chargeons de réveiller ces mandataires infidèles à la liberté et à leurs propres engagements. »

Il existait à Lyon un vieil usage en vertu duquel les enfants pauvres destinés au service de l'Église recevaient les premiers éléments des lettres dans des écoles chrétiennes ou *manécauteries*, spécialement surveillées par le curé de chaque paroisse. Le 29 mars 1831, M. de Montalivet, ministre de l'instruction publique, ordonna au recteur de l'Académie de Lyon de faire fermer ces écoles.

Cette menace décida l'*Agence*. « Puisque l'Université poursuit la liberté d'enseignement jusque dans des enfants de chœur, nous la mettrons aux prises avec des hommes. Cette liberté existe d'ailleurs; la France l'a prise au mois de juillet 1830. Nous allons faire comme elle. » Et des affiches furent apposées sur tous les murs de Paris. On y lisait :

« L'*Agence générale pour la défense de la liberté religieuse* fonde une école gratuite d'externes, sans autorisation de l'Université, rue des Beaux-Arts, n° 5, à Paris

Elle y enseignera les éléments de la religion, du français, du latin, du grec, de l'écriture et du calcul, etc...

« L'instruction sera donnée aux enfants par des membres même de l'*Agence générale*, M. de Coux, l'abbé Lacordaire, le vicomte de Montalembert, qui prennent sur eux la responsabilité légale de cette école...

« L'École ouvrira le lundi, 9 mai prochain... »

Elle ouvrit en effet à la date indiquée. Au-dessus de la porte d'entrée une grande inscription portait ces mots :

LIBERTÉ D'ENSEIGNEMENT.

AGENCE GÉNÉRALE POUR LA DÉFENSE DE LA LIBERTÉ RELIGIEUSE.

ÉCOLE GRATUITE.

En présence d'un assez grand nombre de spectateurs et d'une douzaine d'enfants, Lacordaire prit la parole : « Nous sommes rassemblés, dit-il, pour prendre possession de la première liberté du monde, de celle qui est la mère de toutes les autres, sans laquelle il n'existe ni liberté domestique, ni liberté de conscience, ni liberté d'opinions, mais tôt ou tard l'esclavage, l'asservissement de tous les hommes à la pensée d'un seul homme... » La police ne parut pas le 9 mai.

Le lendemain, pendant la classe, un commissaire entra, accompagné de trois agents : — « Au nom de la loi, dit-il, je déclare l'école fermée et j'avertis les enfants qu'ils aient à ne plus s'y représenter jusqu'à décision de justice. » Sur quoi, sans même répondre au commissaire ébahi, Lacordaire dit aux enfants de s'agenouiller, récita le *Sub tuum* et ajouta : « Mes enfants, vous êtes ici par ordre de vos parents; nous les remplaçons, nous sommes vos pères et vos mères; vous êtes dans nos bras comme dans les leurs; nulle puissance que celle de la justice ne peut nous séparer. Vous serez ici demain à huit heures. »

Ils n'y manquèrent pas. Le 11 mai, vers 3 heures, le

commissaire reparaît ceint des couleurs nationales. Il presse les instituteurs d'obéir aux lois existantes. Interpellé sur la nature d'icelles, il se contente de montrer piteusement sa commission rogatoire. Les trois instituteurs déclarent alors qu'ils ne céderont qu'à la force.

— « Au nom de la loi, je somme les enfants ici présents de se retirer. »

— « Au nom de vos parents dont j'ai l'autorité, répond Lacordaire, je vous ordonne de rester. »

Trois fois la même sommation est répétée, suivie chaque fois de l'impérieuse défense de Lacordaire. Profondément émus de l'accent solennel de ces injonctions et encouragés par la fière attitude de leurs maîtres, les enfants demeurent immobiles et s'écrient : Nous resterons! Aussitôt des sergents de ville les saisissent et les entraînent. Puis vient le tour des professeurs. Lacordaire engage Montalembert et de Coux à se retirer : « Mes amis, leur dit-il, je suis ici chez moi, — et s'asseyant sur un lit de sangle qu'il a fait apporter, — je reste ici avec la loi et mon droit. » — « Un tel lit serait peu convenable, » observe le commissaire. — « Et ne savez-vous pas, Monsieur, qu'un prêtre sait au besoin dormir sur des planches. » Mais sur un signe de l'officier, les sergents s'avancent et touchent au bras le directeur de l'École, qui sort en protestant.

Chez le juge d'instruction Montalembert fit cette déclaration : « Je reconnais avoir ouvert et tenu une école gratuite pour deux motifs. D'abord pour obéir à ma conscience de chrétien et de citoyen; ensuite dans l'intention, non point de désobéir aux lois de mon pays, mais de me conformer au contraire pleinement et entièrement à la loi fondamentale et suprême, à la Charte de 1830. » Comme il signait le procès-verbal, le magistrat fit cette remarque : « Vous avez un bien beau nom, Monsieur; il est inscrit dans l'histoire. » Charles avoue qu'il eut envie de répondre : « Et l'action que

'accomplis aujourd'hui est de nature à l'illustrer encore, » mais il se contint (1).

L'affaire vint le 3 juin devant la septième chambre de olice correctionnelle. Mais Lacordaire réclama le jury. Il a été vraiment sublime, dit Montalembert. On ne eut se faire une idée, à la lecture de son discours, de effet qu'il a produit. De violents applaudissements l'inerrompaient presque à chaque phrase. » (2) — « ... Nous isons un défi à l'Université. Nous le lui proposons deant vous, Messieurs, qui êtes les magistrats du pays, evant tous ceux de nos concitoyens qui sont ici préents, devant la France : c'est de tirer au sort partout ù elle le voudra douze pères de famille qui seront os juges... » Le tribunal se déclara incompétent. rité de ce premier échec, le gouvernement en appela evant la cour; celle-ci statua sur l'affaire le 17 juin, etint la cause et fixa les plaidoiries au 28 du même ois. Or, dans l'intervalle du 17 au 28, un grave évéement se produisit qui changea la marche du procès t mit Montalembert au premier rang. Son père mouut.

IV

Depuis quelque temps les nobles exemples et les arentes prières de Charles avaient ramené à Dieu le ieux gentilhomme. Son affection pour son fils deveait presque respectueuse; il était ému jusqu'aux larmes à la lecture de ses articles. « Quand je le vois, isait-il, je suis tenté de lever mon chapeau. » Jusu'au dernier jour, sa voix s'éleva à la Chambre des pairs faveur de la liberté, et de la religion. Le 15 et le

1) *Journal*, 10 mai 1831.
2) *Journal*, 3 juin 1831.

18 avril il parlait encore pour défendre la Pologne et s'opposer à la loi qui condamnait à l'exil ses princes bien-aimés. « Qui l'eût dit, lorsqu'il y a deux mois je l'entendais avec un si vif plaisir écraser le ministère à la tribune? Les immenses travaux auxquels il s'est livré pendant cette dernière session ont épuisé ses forces. Il s'est livré au bien de la patrie avec un abandon admirable, un désintéressement sans égal, un courage qui ne l'a jamais délaissé... » (1) Sa mort, racontée par Lacordaire aux lecteurs de l'*Avenir*, est belle comme la mort de tout vrai chrétien.

Ayant senti dès le premier jour que sa maladie était mortelle, « toute sa pensée se tourna vers l'éternité. Il ne la ramenait du ciel que pour entretenir sa famille du sort qu'il lui laissait, se fiant à la Providence du soin de le remplacer, interrogeant son fils d'une voix chaque jour plus faible et plus rare sur les affaires des catholiques; et quand l'espérance de la vie le reprenait, ce qui arriva surtout quand il n'y avait plus d'espérance, il disait des choses infiniment touchantes sur la vie chrétienne qu'il voulait mener avec son fils. Il communia avec la plus fervente piété. La mort étant proche, il faisait un effort pour demander encore une fois le pain de vie, qu'il ne pouvait déjà plus porter, et un léger égarement se mêlant à sa pensée qui errait parmi tout ce qu'il avait aimé, il priait son fils de venir communier avec lui. Son âme luttait tous les jours entre le souvenir de sa fille enlevée à quinze ans et l'amour infini qu'il portait aux débris de sa famille. Cet amour l'eût sauvé s'il avait pu l'être. Mais la voix de sa fille fut plus puissante au fond de sa tombe que la parole de ceux qui étaient restés; il s'en alla par une pente naturelle vers le cercueil : il y avait bientôt deux ans qu'il n'avait embrassé sa fille. Pourtant depuis trois jours on avait

(1) *Journal*, 21 juin 1831.

conçu un plus grand espoir, la maladie avait suspendu son activité; lorsque le 20 juin, à trois heures de l'après-midi, une crise violente se manifesta. Le malade repoussa doucement les remèdes, en disant : « Je mourrai ce soir par l'ordre de Dieu ». Sur le soir, il reçut le dernier sacrement des chrétiens et quand l'aurore du lendemain se leva, ses yeux ne pouvaient plus voir que la lumière de l'éternité. Il avait vu celle du monde cinquante-trois ans... » (1)

Comment dépeindre la douleur de Montalembert? Elle fut cruelle et profonde, comme à Besançon après la mort de sa sœur. « ... Mon père mort!... Ah! pour moi la vie n'est qu'un calice continuel, un rêve, une lueur de bonheur aussitôt suivie d'une catastrophe... Jamais pour moi ne s'est réalisée la touchante parole de l'Écriture : *Dieu mène jusqu'aux portes du tombeau et en ramène...* J'avais pourtant fait de bien bon cœur, à l'Église de l'Assomption, et renouvelé le soir à côté de son lit de mort le vœu de me consacrer au sacerdoce, de renoncer à la vie publique si Dieu voulait me le conserver encore quelques années... Il ne m'a pas écouté... Quand finira cet enchaînement d'épreuves, cette longue série d'angoisses, ces déchirements si souvent renouvelés?... *Usquequo non parcis mihi nec dimittis me?... Dimitte ergo me ut plangam paululum dolorem meum.* » (2)

Dans ces jours sombres et accablants qui suivirent la mort de son père, Montalembert eut pour le soutenir sa foi chrétienne, le sentiment très vif de sa responsabilité envers les siens, mais aussi d'incomparables amis. « Cornudet et Lacordaire m'accablent à l'envi des consolations les plus intimes, du dévouement le plus exclusif, et du sein de ma misère je bénis Dieu de ce qu'il a dai-

(1) *Avenir*, 4 juillet 1831.
(2) *Journal*, 22 juin 1831.

gné m'accorder des amis sans pareils. » Lacordaire surtout fut admirable. Il passa deux nuits entières à consoler Montalembert, à prier et à pleurer avec lui. « Rappelle-toi, lui disait-il plus tard, qu'il y a un lit de mort, une nuit de veille funèbre qui s'élèveront toujours dans mon souvenir, pour me dire qu'il n'y a personne à qui je dois tant qu'à toi... C'est depuis lors surtout que notre amitié est devenue un choix austère dans une vocation commune de travaux et de pensées, le mariage de deux âmes qui s'unissent pour accomplir le travail de la vie. » — « Pauvre cher Henri, dit de son côté Montalembert, quel bienfaiteur il est pour nous! Non, jamais je n'oublierai cette nuit lugubre passée entre la mort et l'amitié... Mais comment ai-je le courage d'aimer, puisqu'il suffit que mon cœur s'entrelace à quelque autre cœur, que ma vie dépende de quelque autre vie, pour qu'aussitôt Dieu tranche le lien qui l'unit à moi et appose le sceau de la mort sur mon affection?... » (1)

Peu de temps après, Lacordaire lui écrivait de Touraine où il était allé prendre quelques jours de repos : « Ta maison se relèvera par la double force du catholicisme et de la liberté; elle commencera ces familles nouvelles qui seront la noblesse de l'époque future, et elle sera ainsi de deux mondes, ce qui est très rare, semblable à ces plantes heureuses qui croissent au bord d'une eau très pure et qu'on voit au fond en même temps que sur la rive du lac ou du ruisseau... » Et encore : « J'ai vécu cette année avec des hommes rares et avec un homme dont le nom anéantira tous les autres de ce siècle excepté celui de Napoléon; j'ai commencé ma carrière publique avec quelque éclat, j'ai eu bien des émotions d'amour-propre et aussi des émotions toutes chrétiennes; en ce moment, j'habite au bord de la Loire une cure charmante entourée de vi-

(1) *Journal*, nuit du 21 au 22 juin 1831.

nes, d'un parterre et d'un petit bois. Eh bien, ni les rands hommes, ni les succès, ni le fleuve, ni l'amitié le qui que ce soit au monde, rien, rien ne m'a été loux comme toi. » (1)

Comment ne point parler aussi de Lamennais et de Mme Swetchine? « Elle s'est intimement associée à mes ouffrances, dit Montalembert au sujet de cette der- nière... Elle a répandu sur mon malheur une lumière oute chrétienne... Elle m'a contraint d'abdiquer pendant quelques instants l'égoïsme qui fait le fonds de ma dou- eur et de toutes les douleurs. Elle a pour moi une af- ection de mère et j'éprouve pour elle un vrai sentiment le fils... » (2)

Quant à Lamennais, il s'est empressé d'écrire à son pauvre enfant « la lettre la plus délicieuse, la plus su- blime qu'il soit possible d'imaginer » : « ... Nous avons ous part à ce calice si amer à la nature : n'oublions pas que notre Sauveur y a bu le premier, qu'il l'a épuisé usqu'à la lie, et si notre âme aussi est triste jusqu'à la nort, songeons que notre espérance a sa racine dans les rands mystères de douleur... Que je voudrais de toute non âme adoucir votre peine! mais l'homme est si mpuissant pour l'homme! C'est sa plus douloureuse nisère!... » (3) — Il essaye du moins, il accourt de uilly, il promet à Montalembert de lui servir de ère; pendant de longues heures il verse sur son pauvre cœur les flots de la consolation la plus effi- ace, la plus douce, la plus chrétienne... Il m'a presque nspiré une joie religieuse de la catastrophe qui m'en- ève mon meilleur ami... Jamais la parole de l'homme n'a été plus puissante... Maintenant, je veux me jeter entre les mains de Dieu, m'y abandonner, tout accepter,

(1) Montalembert dit de cette lettre dans son Journal qu'elle est à garder parmi les *Sanctissima cordis*.
(2) *Journal*, 6 juillet 1831.
(3) Lamennais à Montalembert, Juilly, 21 juin 1831.

vivre avec le passé et avec l'avenir d'un autre monde, dans le cercle des êtres aimés que j'ai perdus... » (1)

V

Cependant Charles de Montalembert se trouvait investi de la dignité de pair de France et n'était plus justiciable au criminel des tribunaux ordinaires. « Voyez ce Français investi de la dignité de pair, remarquait avec raison l'*Avenir*. Une nouvelle vie toute de privilèges commence pour lui. Toutes les juridictions criminelles sont frappées de mort à son égard... Le droit de faire des lois, c'est à toujours qu'il le possède ; il le transmet à ses enfants... Eh bien, ce citoyen étouffé sous le poids des prérogatives ne peut pas être maître d'école ! » (2) — Mais convenait-il que Montalembert réclamât aussitôt un privilège dont la mort venait à peine de dépouiller son père. Il éprouvait à accomplir cette démarche une vive répugnance. Pour en triompher Lamennais eut besoin de toute son éloquence. « Trois motifs me décidèrent, dit Charles lui-même, le respect dû à la mémoire et à la volonté expresse de mon père, le désir de ne pas m'associer publiquement aux attaques dirigées de toutes parts contre la Chambre des pairs et la pensée, qu'en usant de mon droit, je donnerais plus d'éclat à la cause de la liberté d'enseignement. » (3) Montalembert refusa donc de comparaître devant la Cour d'appel et écrivit au baron Pasquier, demandant à être jugé par ses pairs conjointement avec ses deux amis, puisque l'action était indivisible. Il le vit même à ce sujet. — « Vous vous égarez, mon enfant, lui dit avec bonté le président de la Chambre Haute qui lui portait beaucoup d'intérêt.

(1) *Journal*, 3 juillet 1831.
(2) *Avenir*, 16 juillet 1831.
(3) *Journal*, 27 juin 1831.

n suivant une autre voie vous aviez un bel avenir; ous auriez pu devenir quelque chose. — Il me suffit e devenir quelqu'un, » répondit Montalembert.

Il paraît que les pairs se montrèrent en général fort écontents de la demande qu'on leur faisait... N'était-e pas souverainement inconvenant de les convoquer our une si chétive affaire? « S'il plaît à ce jeune homme, isait l'un d'eux, de laisser tomber par la fenêtre un ot de fleurs sur la tête d'un passant, nous fera-t-il ussi réunir? » Tous les pairs ne pensaient pas de même 'ailleurs. « Certes, lui écrivait l'un d'eux, le marquis de reux-Brézé, j'élèverai, moi aussi, ma faible voix pour éfendre la liberté d'enseignement. Je suis bien disposé ne pas manquer à la réclamer toutes les fois que occasion s'en présentera. Laissez-moi vous faire mon incère compliment de la brillante occasion qui vous st offerte de plaider cette noble cause devant la France ntière et d'une manière si solennelle. Vous le ferez avec lent, j'en suis sûr, et avec une connaissance approfondie e la matière. C'est un beau début parlementaire que elui-là, surtout à votre âge... » (1) Enfin, après de longs ébats et d'interminables délais, la Chambre des pairs econnut sa compétence et fixa le 19 septembre pour onnaître de l'affaire.

Qui eût cherché Montalembert au matin de ce jour important pour lui l'eût trouvé à l'église Saint-Ger-ain des Prés, faisant sa veillée d'armes comme les eunes chevaliers du moyen âge. Après s'être confessé l'abbé de Lamennais, il communia, demandant à Dieu je cite ses propres expressions) « qu'aujourd'hui ma arole ne fût pas impuissante sur le cœur de mes juges, que sa gloire et sa sainte religion retirassent quel-ue profit de ce que j'allais faire. » Une seule pensée iste a traversé son âme, la pensée de son père et de

1) Lettre du 19 juillet 1831.

sa sœur : « Je pensais combien leur éternelle absence rendait vide et désolée ma vie, même dans ses jours les plus brillants... » (1)

Cependant un groupe nombreux d'amis l'entourent. Au premier rang Victor Hugo, de plus en plus affectueux. « Vous êtes toujours le meilleur et le plus noble des amis, lui a écrit le poète. Votre lettre m'enchante. Certainement je veux un billet pour votre *représentation*. Je ne sifflerai pas vos juges, quoiqu'ils soient sifflables, mais je vous applaudirai comme je vous aime, du fond de l'âme. » (2)

Aussi est-il venu prendre Charles chez lui et ils se rendent ensemble au Luxembourg. A l'entrée des prévenus tous les regards se tournent vers eux; toutes les lorgnettes sont braquées; les tribunes regorgent de monde, de femmes surtout. On a trop répété que les juges étaient sympathiques aux accusés; l'indifférence domine parmi eux; quelques-uns mêmes se montrent franchement hostiles. Ces vieillards sceptiques, (je parle ici du plus grand nombre), qui ont assisté à tant de révolutions et porté tant de harnais divers, considèrent comme une escapade d'écoliers l'affaire qu'ils vont juger. Il paraît cependant qu'ils furent promptement saisis aussi bien par l'éloquence des prévenus que par l'étrangeté du spectacle. Leur curiosité s'éveille lorsque le président appelant tout d'abord M. de Montalembert, ils voient paraître à la barre un tout jeune homme, presque un enfant, vêtu de grand deuil, dans l'attitude grave et modeste qui convient à sa situation. Interrogé sur son nom et ses qualités, il fait cette réponse : « Charles de Montalembert, maître d'école et pair de France. » A ces mots des murmures éclatent, on se regarde, on s'étonne : un pair de France instituteur d'enfants pauvres! le rapprochement est nouveau et singulier.

(1) *Journal*, 19 septembre 1831.
(2) Lettre de Victor Hugo, 6 septembre 1831.

Après les plaidoiries des avocats Mes Frémery et Lafargue, après le réquisitoire du procureur M. Persil, Montalembert se lève de nouveau. Si son visage est plus pâle qu'à l'ordinaire, si sa voix tremble d'émotion aux premières phrases qui s'échappent de ses lèvres, il se sent sous l'action du Dieu qu'il a reçu le matin même et son cœur reste tranquille et fier. « J'ai pris la parole, sans éprouver, à mon très grand étonnement, aucun sentiment de timidité ». (1)

L'exorde est habile et insinuant. L'orateur invoque en termes touchants la mémoire de son père; l'éloge qu'il fait de la noble Chambre, au moment même où l'on discute sa suppression, lui concilie les esprits. Montalembert lui demande pardon de son extrême jeunesse avec une modestie charmante; et la Chambre lui sourit déjà, suivant l'expression du duc de Broglie, « comme un aïeul sourit à la vivacité généreuse et mutine du dernier enfant de sa race. »

« Vous le savez, Messieurs, dit-il, lorsque le 9 mai je fis en faveur de la liberté d'enseignement la tentative qui m'amène en ce moment devant vous, je n'avais certes pas lieu de craindre que ma voix jeune et inconnue se fît sitôt entendre dans une enceinte où venait de retentir une voix qui m'était si chère, et qui, j'ose le dire, n'était indifférente ni à la liberté ni à la France. (*Mouvement d'approbation.*)

« Il n'entre pas dans mes intentions de retracer ici les divers incidents qui ont différé le jugement définitif de cette cause jusqu'au jour où un cruel malheur me jeta solitaire dans le monde et orphelin parmi vous.

« Si, dans les premiers instants qui suivirent ce jour fatal, j'avais obéi à l'inclination de ma douleur, j'aurais peut-être répudié les conséquences de la dignité dont la mort venait de m'investir, et je me serais soumis à la

(1) *Journal*, 19 septembre 1831.

sentence des juges naturels de mes concitoyens. Mais le souvenir de la volonté expresse de celui qui n'était plus, la pensée de ce que je devais à sa mémoire, à ses collègues, à cette dignité même qu'il avait toujours estimée si haut, me détermina à invoquer une prérogative écrite dans la Charte, et à ne pas m'associer tacitement au dédain que l'on cherchait à soulever de toutes parts contre la pairie. Bientôt, quand je vis mes droits consacrés par un arrêt souverain, j'osai me féliciter d'avoir offert au premier corps de l'État une si brillante occasion de donner à la France la plus précieuse de ces libertés publiques, dont il était naguère l'appui tutélaire, de se rajeunir, pour ainsi dire, par sa bienfaisante sympathie pour les générations nouvelles et futures.

« Justifié par ces considérations, Messieurs, je ne me sens pas moins, en ce moment solennel, presque accablé par le poids de la responsabilité que j'ai prise sur moi. Je sais que par moi-même je ne suis rien, je ne suis qu'un enfant; et je me sens si jeune, si inexpérimenté, si obscur, que pour m'encourager il ne faut rien moins que la pensée de la grande cause dont je suis ici l'humble défenseur. Aussi, ai-je pour me soutenir devant vous, et le souvenir des paroles prononcées pour cette même cause, dans cette même enceinte, par mon père, et la conviction que c'est ici une question de vie ou de mort pour la majorité des Français, pour vingt-cinq millions de mes coreligionnaires; et le cri unanime de la France pour la liberté de l'enseignement; et les vœux unanimes de ces quinze mille Français dont nous avons nous-mêmes déposé les pétitions à l'autre Chambre; et les droits des milliers de familles dont les rejetons germaient là où l'arbitraire n'a plus laissé que des déserts : en un mot, l'image d'un passé cruel à réparer, d'un avenir incalculable à assurer, et par-dessus tout le nom que je porte, ce nom qui est grand comme le monde, le nom de Catholique. (*Mouvement.*)

« J'ai besoin de me rappeler toutes ces grandes choses non seulement pour y puiser du courage, mais pour convaincre mes juges que je n'ai été guidé dans tout ce que j'ai fait par aucune inspiration de vanité, aucune soif de bruyante distinction. On sait assez que la carrière où je suis entré n'est pas de nature à satisfaire une ambition de places et d'honneurs politiques ; on sait assez que pour les catholiques le pouvoir et l'opposition sont aujourd'hui, grâces au ciel, également stériles. Il est une autre ambition non moins dévorante peut-être, non moins coupable, qui aspire à une réputation et qui l'achète à tout prix ; celle-là je la renie comme l'autre. Personne plus que moi n'a les yeux ouverts sur les inconvénients qu'une publicité si précoce entraîne pour la jeunesse ; personne plus que moi ne les redoute. Mais il y a encore dans le monde quelque chose qu'on appelle la foi ; elle n'est pas morte dans tous les cœurs : c'est à elle que j'ai donné de bonne heure mon cœur et ma vie. Ma vie... une vie d'homme, c'est aujourd'hui bien peu de chose ; mais ce peu de chose, consacré à une grande et sainte cause, peut grandir avec elle ; et quand on a fait à une cause pareille l'abandon de son avenir, j'ai cru et je crois encore qu'il ne faut fuir aucune de ses conséquences, aucun de ses dangers... »

L'orateur expose ensuite les griefs contre l'Université qu'il attaque à trois titres différents, comme jeune homme, comme Français et surtout comme catholique. C'était la première fois qu'un orateur se posait nettement comme catholique dans une assemblée politique française, pour y revendiquer à part l'intérêt de la religion. « On connaissait, dit M. Foisset, des légitimistes, des orléanistes, des bonapartistes, des républicains et parmi eux il pouvait se trouver des catholiques, mais des catholiques proprement dits, des catholiques sans autre dénomination, l'on ne savait ce que c'était, l'on n'en soupçonnait pas l'existence possible. »

Cette nouveauté d'idées et d'attitude augmentait l'intérêt que portait d'ailleurs à son comble l'éloquence pénétrante de Montalembert. Les pairs l'écoutaient avec une attention religieuse. A leur étonnement, déclare l'*Avenir*, on eût dit une de ces peuplades du Nouveau Monde lorsque, immobile et respirant à peine, une mélodie inconnue arrive à son oreille. De temps en temps l'Assemblée frémissait cinglée comme par un coup de fouet vigoureux :

« ... On sait pour qui les ministres réservent leur clémence, on sait de quel bord il faut être pour trouver en eux tolérance et complète intelligence de la liberté la moins restreinte. En présence de ce dévergondage monstrueux qui déshonore nos théâtres, qui exerce paisiblement ses honteux ravages sur les masses, qui s'étale jusque sous la moindre échoppe de caricatures, où est ce zèle pour le maintien des lois, où est cette force morale, cette infatigable vigilance dont nous avons été les premières victimes? Plaisante chose en vérité qu'un pouvoir qui se tait et s'efface devant la débauche et l'impiété, quand elles montent sur les tréteaux devant des milliers de citoyens, et qui se retourne pour aller prendre au collet vingt enfants et trois maîtres d'école...! » (*Approbation marquée.*)

Ailleurs, comparant le premier Empire au gouvernement actuel : « .... Lui du moins, s'écriait-il, nous donna la gloire en échange de la liberté; il nous éblouit avant de nous asservir. Iéna marque l'année où l'Université fut annoncée à la France et à peine eut-elle été fondée que Napoléon alla camper à l'Escurial. C'était compréhensible; mais, quand on est très avare de gloire, il ne faut pas l'être tant de liberté... » (*Sensation prolongée et mouvement marqué d'assentiment sur les bancs de la Cour.*)

Voici en quels termes enflammés il revendique la liberté d'enseignement :

« Vous le savez, y a-t-il un seul établissement de l'Université, où un enfant catholique puisse vivre dans sa foi? *Le doute contagieux*, *l'impiété froide et tenace* (1) ne règnent-ils pas sur toutes les jeunes âmes qu'elle prétend instruire? N'en sont-elles pas trop souvent souillées, ou pétrifiées, ou glacées? L'immoralité la plus flagrante, la plus monstrueuse, la plus dénaturée, n'est-elle pas inscrite dans les registres de chaque collège, et dans les souvenirs de chaque enfant qui y a passé seulement huit jours? La contagion n'est-elle pas chaque année plus mortelle, ne dévore-t-elle pas chaque année des milliers d'enfants? Et cependant, chaque année l'infâme ne vient-elle pas élargir le cercle de ses ravages, et arracher au foyer paternel de nouvelles victimes? Catholiques, nous sommes las de ces sacrifices impies, nous sommes las de prostituer ainsi à la créature de la Convention et de l'Empire ce que nous aimons le plus au monde. Nous vous redemandons nos enfants; nous vous redemandons leur honneur, leur pureté, leur foi, leur vertu. Vous n'oseriez refuser à des juifs, à des protestants le fruit de leur amour; vous n'oseriez rester sourds aux cris de leurs cœurs. Pourquoi faut-il que nous, catholiques, nous soyons sans refuge et sans secours? Vos lois nous proclament la majorité du peuple français : ah! pour Dieu! ôtez-nous ce vain titre, et rendez-nous à ce prix les libertés que nul n'a le droit de constester à la minorité la plus chétive! (*Mouvement.*)

« A tout cela que répond le pouvoir : « J'ai une loi que je prépare : attendez-la. » Attendre! mais quoi? Nous avons la Charte, elle nous suffit. Et d'ailleurs n'avons-nous pas attendu assez longtemps? N'avons-nous pas vu naître des lois par centaines, des lois pour payer des prêtres juifs, pour vendre les forêts de l'État, pour

(1) Lamennais.

confisquer le fonds commun de l'indemnité, pour régler les intérêts les plus minimes, et des choses que la pudeur défend de mettre de niveau avec les droits des catholiques et l'avenir de la jeunesse française? Et toujours : « Attendez ma loi. » Mais *ce plus bref délai possible* que citait tout à l'heure le procureur général, qu'en faites-vous? Mais notre droit de citoyen et de père, qu'en faites-vous? Attendez ma loi. Mais notre vie et celle de nos enfants s'usent et se passent; mais ils deviennent la proie de l'ignorance si nous les gardons sous le toit paternel, de la corruption si nous les en éloignons. Qu'importe? Attendez ma loi. Mais nos devoirs envers eux ne sont pas remplis, mais notre conscience est dévorée de remords, mais notre foi en est outragée chaque jour. Attendez ma loi, et s'il y en a parmi vous dont la patience se lasse, qu'ils sachent que nous avons des commissaires de police, des sergents de ville, des scellés et des amendes pour ceux qui aiguillonneraient de trop près le gouvernement du roi....

« Ainsi vous parlerait, Messieurs, tout catholique à ma place. Ainsi je vous parlerais moi-même si j'étais père de famille, et ce langage, quelque étrange qu'il puisse vous sembler, ce langage, du moins, dans la bouche d'un jeune homme, d'un laïque, d'un étudiant, ne saurait vous paraître suspect. C'est la conviction la plus profonde, ce sont les souvenirs les plus pénibles qui me dictent aujourd'hui ces paroles. C'est le cœur encore navré de ces souvenirs, que je déclare ici que, si j'étais père, j'aimerais mieux voir mes enfants croupir toute leur vie dans l'ignorance et l'oisiveté que de les exposer à l'horrible chance, que j'ai courue moi-même, d'acheter un peu de science au prix de la foi de leurs pères, au prix de tout ce qu'il y aurait de pureté et de fraîcheur dans leurs âmes, d'honneur et de vertu dans leurs cœurs. » (*Mouvement général.*)

Ces émotions, ce *mouvement général,* qu'enregistre presque à chaque phrase le compte-rendu officiel, témoignent assez de l'effet produit par la parole vibrante et convaincue de Montalembert. Mais c'étaient là des sentiments bien fugitifs. Ils n'atteignaient pas le fond de ces âmes rongées le plus grand nombre par la routine, le scepticisme et l'intérêt personnel. Après un instant de surprise, la majorité se ressaisissait elle-même, et l'on entendait ce mot voler de bouche en bouche : Fanatisme! Fanatisme! « M. de Brézé m'a confirmé tous ces détails, écrit Montalembert. Il m'a dit que j'avais étonné tout le monde, mais qu'on me regardait *comme un jeune homme fanatisé* ». (1)

La péroraison est la partie la plus remarquable du discours. Nous nous reprocherions de ne la point citer.

« Le monde, nous crie-t-on de toutes parts, s'est retiré de nous. Eh bien, nous sommes restés seuls, aussi seuls qu'on peut l'être avec dix-huit siècles de souvenirs et une espérance immortelle. Mais ceux qui répudient ces souvenirs et qui dédaignent cette espérance, qu'ils nous laissent au moins la liberté dans notre abandon et notre solitude; qu'ils n'aillent pas s'effaroucher de nos chétifs efforts, et par prudence, qu'ils défendent à leur épouvante de trahir leur faiblesse. De deux choses l'une : ou nous avons pour nous la vérité et le droit, et alors ils doivent au moins les respecter; ou nous ne sommes que des êtres égarés, impuissants, trahis par la destinée et par l'avenir; alors pourquoi accélérer notre dernier soupir, pourquoi conjurer par votre despotisme contre notre agonie? Ah! si notre foi doit mourir, souffrez au moins que nous lui choisissions un tombeau et que ce tombeau soit la liberté du monde! C'est notre foi qui, la première, a levé la noble bannière sous laquelle le genre humain est aujourd'hui en

(1) *Journal,* 19 septembre 1831.

bataille. C'est bien la moindre chose qu'elle puisse s'en servir comme d'un linceul. (*Vive sensation.*)

« Mais je ne sais pourquoi j'usurpe ainsi le langage de la tristesse et du découragement quand mon cœur est plein de ferveur et d'espérance. Non, je ne pense pas que ma foi doive mourir. Non, je ne pense pas que le souffle qui lui donna la vie soit fait pour s'éteindre sous un souffle mortel. C'est parce que je la crois vivace et forte d'un éternel avenir que je lui ai consacré ma vie courte et obscure. Et non seulement je crois qu'elle vivra, mais je crois qu'elle seule peut faire vivre le monde. Elle seule peut rendre le bonheur et la paix à ce peuple auquel nous nous faisons gloire d'appartenir, à ce pays objet de nos plus chères affections, à ces masses populaires qui fondent et détruisent les royautés terrestres, et pour qui ces royautés sont toujours stériles. Humbles disciples de cette religion que l'on ignore et que l'on oublie bien plus qu'on ne la repousse et qu'on ne la méprise, il nous eût été doux de montrer dans les épanchements de nos âmes avec celles de nos élèves tout ce qu'elle renferme de fécond et de consolant pour le pauvre et pour l'enfant. Peut-être nos efforts n'eussent-ils été ni infructueux ni dédaignés. Demandez à ces vingt enfants, la plupart enfants du pauvre que deux jours de vie publique suffit pour rassembler autour de nous, demandez-leur s'ils ne déplorent pas notre absence, si leurs jeunes cœurs n'étaient pas déjà pleins de sympathie et d'affection pour nous. Ce que nous avons fait pour eux, nous voudrions nous et nos frères le faire pour tous nos concitoyens, et toute notre vie consacrée à cette œuvre nous paraîtrait courte et bien remplie. Notre vie, c'est toute notre richesse, et nous la dévouerions de bien bon cœur à servir notre Dieu dans la personne de ses pauvres; *Christo in pauperibus*. Notre plus belle récompense serait de leur expliquer l'auguste mystère de leur pauvreté, et de leur r

er le prix sublime qui attend leurs vertus inconnues. us remplirions ainsi la sainte et primitive mission de re foi, en travaillant pour le bien de la classe la plus nbreuse et la plus pauvre, de celle pour qui la civi- tion avec toutes ses pompes est restée sans consola- n et sans asile. Nous leur dirions avec un de ces mmes envoyés il y a dix-huit siècles pour prêcher monde Dieu et la liberté : *Nous n'avons ni or ni ar- t, mais nous vous donnons tout ce que nous possé- s nous-mêmes.* Nous n'avons ni trésors, ni jouis- ces matérielles à vous offrir, mais nous vous donnons t ce que Dieu nous a donné, tout ce qui a fait à nous re consolation et notre bonheur; nous vous offrons qui sauve, ce qui bénit, ce qui fait vivre, la foi, spérance et l'amour. (*Approbation dans les tribunes.*)

« Qu'il me soit permis en finissant, nobles pairs, de iger ma pensée vers vous qui êtes appelés à me ger, qu'il me soit permis de vous dire quelle pure et atante gloire s'attachera à vos noms si vous écoutez voix de la Charte et de la conscience publique. Dé- sitaires des éléments d'ordre et de stabilité que ré- me si impérieusement la société actuelle, ne com- omettez pas ce dépôt dans l'opinion, en élevant contre nvincible marche du genre humain les faibles bar- ères d'une légalité liberticide. A la fois juges et jurés, risconsultes et législateurs, ou bien votre arrêt va romulguer l'existence d'une grande et sainte liberté, rite à la fois dans les lois de Dieu et dans celles de la atrie ; ou bien, ce que je n'ose croire, il constatera aux eux du monde que la France gémit dans la servitude plus scandaleuse, la plus avilissante, la servitude des nes. Pairs de France, souffrez que je vous le dise avec e franchise héréditaire, ne soyez pas infidèles à votre ble mission, et dans ce moment même... dites à la nce que vous avez beaucoup fait pour la liberté et ur elle.

« J'en ai dit assez, nobles pairs, pour vous prouver que ma foi religieuse m'a surtout guidé dans cette entreprise; j'en ai dit assez, je l'espère, sinon pour justifier, du moins pour expliquer ce qu'il peut y avoir d'étrange dans cette tentative d'un écolier de vingt ans. J'ai maintenant toute confiance en votre jugement et en celui de l'opinion publique. Je me féliciterai toute ma vie d'avoir pu consacrer ces premiers accents de ma voix à demander pour ma patrie la seule liberté qui puisse la raffermir et la régénérer. Je me féliciterai également toujours d'avoir pu rendre témoignage dans ma jeunesse au Dieu de mon enfance. C'est à lui que je recommande le succès de ma cause, de ma sainte et glorieuse cause; je la dis glorieuse, car elle est celle de mon pays; je la dis sainte, car elle est celle de mon Dieu. »

Quand Montalembert épuisé et tremblant d'émotion se rassit auprès de Lacordaire, une vive agitation se produisit; elle dura longtemps; les tribunes étaient transportées d'admiration; un certain nombre de pairs vinrent féliciter le jeune orateur; quelques-uns pleuraient (1); tous étaient d'accord qu'un homme venait de se révéler qui ferait honneur à la France et à l'Église. On murmurait le nom de William Pitt qui débuta lui aussi à vingt-deux ans aux communes d'Angleterre. On redisait de Montalembert ce qu'on avait dit de Burke : « *He darted into fame* », du premier bond il conquit la renommée.

L'émotion durait encore quand M. de Coux commença son discours; il ne réussit pas à se faire écouter. M. Persil, légiste étroit et rampant à travers les textes, lui répondit. Lacordaire s'était réservé pour la réplique et « l'heureuse audace de son improvisation, dit

(1) M. de Montalembert l'atteste lui-même dans son *Journal*, 19 septembre 1831; l'*Avenir* le remarque également. Parmi les pairs qui viennent le féliciter, Montalembert cite MM. de Brézé, de Béranger et de Sesmaisons.

ontalembert, réveilla l'attention des moins sympathi-
ues. » Son exorde est classique ou mériterait de le de-
enir : « Nobles pairs, je regarde et je m'étonne... etc.
ous ne citerons que les dernières paroles :

«... Quand Socrate, dans cette première et fameuse
use de la liberté d'enseignement, était prêt à quitter
s juges, il leur dit : Nous allons sortir, vous pour
vre, moi pour mourir. Ce n'est pas ainsi, mes nobles
ges, que nous nous quitterons. Quel que soit votre
rêt, nous sortirons d'ici pour vivre : car la liberté et
religion sont immortelles, et les sentiments d'un
ur pur, que vous avez entendus de notre bouche, ne
rissent pas davantage. »

Le lendemain 20 septembre, la cour rentra en séance et
rès quatre heures et demie de discussion secrète con-
mna les prévenus au minimum de la peine, à 100 francs
mende. Huit membres seulement se prononcèrent
ur l'acquittement : MM. le duc de Duras, le duc de
uchy, le prince de Poix, le comte de Béranger, le
rquis de Brézé, le marquis de la Tour du Pin Mautau-
n, le comte de Vogüé et le baron de Beurnonville.
vant l'opinion c'était une victoire; elle ne devait être
gnée définitivement que vingt ans plus tard. Mais ce
pide moment a été l'un des plus féconds de notre
cle. « De cette pensée dévouée, de cette résolution
rdie, écrit M. de Falloux, naquirent les protestations,
s actes qui ont rempli l'histoire des catholiques jus-
'en 1848 et qui ont trouvé l'opinion publique toute
ête pour recevoir et pour sanctionner une loi en
50. » (1)

(1) De Falloux. Préface à la correspondance du P. Lacordaire et de
me Swetchine, p. XVII.

CHAPITRE XI

L'ACTION DE « L'AVENIR ». — LA PROPAGANDE EN PROVINCE.

L'impression de ces événements fut profonde, au moins dans la partie vivante et intelligente de l'Église et du pays. De toutes parts affluèrent les témoignages flatteurs dont Montalembert disait dans son journal : « De la gloire! en voilà... Mais qu'est-ce que cela fait pour le bonheur? » Michelet salua dans ce jeune homme de vingt et un ans un des premiers orateurs du siècle. (1) Victor Hugo se déclarait enthousiaste d'une éloquence qui devait plus tard se retourner contre lui-même. (2) Quand le discours eut été publié, des inconnus, officiers, fonctionnaires, etc, arrêtèrent maintes fois Montalembert dans la rue pour le féliciter. Au cours d'un voyage que nous raconterons plus loin, Montalembert dormait dans son cabriolet de la malle-poste à Mâcon, pendant qu'on changeait de chevaux. « Tout à coup, dit-il, un homme m'éveille en me sautant au cou : « Vous êtes M. de Montalembert, n'est-ce pas?... Je suis « inconnu de vous et de plus employé du gouvernement;

(1) Lettre datée de septembre 1831, adressée aux bureaux de l'*Avenir*

(2) « Victor Hugo vient me voir avant dîner et je le reconduis jusqu chez lui. Nous faisons des plans de voyage ensemble en Italie pour l'an née prochaine. Il m'adresse les plus grands éloges sur mon discours q l'a enthousiasmé, à ce qu'il dit. » *Journal*, 25 septembre 1831.

votre plaidoyer a ému toute la France ; souffrez
e vous en félicite et que je vous embrasse. » C'é-
lirecteur de la poste qui venait de lire mon nom
feuille du courrier. Pour moi, ajoutait le voya-
e ne crois pas avoir éprouvé de ma vie une émo-
latteuse. »

tranger la sympathie ne fut pas moins vive. Les
abondent : nous n'en citerons qu'une seule d'un
holiques les plus distingués de Belgique, le vi-
Vilain XIIII : «... Catholique, je veux dire à mon
ute la reconnaissance, tout l'amour dont je suis
pour lui, à cause du témoignage qu'il vient de
à notre foi : simple et vrai, humble et har-
nt de foi et d'éloquence, ce témoignage est su-
il fait honneur à Dieu et couvre son auteur de
Bravo, cher comte; bravo et merci! Mais je
vous dire combien tout ce qui a suivi votre
m'a rendu triste. D'abord, cette pitoyable con-
tion. J'avoue que je m'attendais bêtement à une
ion. Mais ce qui m'afflige plus que l'injustice
se par la Chambre, c'est l'apathie, c'est l'in-
nce de la nation... Croyez-vous vraiment que
rance soit encore sauvable, cette France qui
s d'intelligence pour comprendre, plus de senti-
our admirer, plus de cœur pour aimer, dès que
n catholique qui agit ou qui parle... L'abbé de
nais est-il toujours bien certain que l'avenir ter-
nous appartienne?... En tout cas, il faut une vi-
se secousse qui vienne saisir au collet et réveiller
s abominables nonchalants, qui se pâment et
t à des *Peau de chagrin* et n'ont pas un regard
vérité ». (1)

(1) Vicomte Vilain XIIII à Montalembert, 11 octobre 1831.

I

Il nous reste à dire ce que fit l'*Agence générale* pour étendre son action, organiser les comités de province et imprimer aux catholiques cette « vigoureuse secousse » dont tout le monde proclamait la nécessité. Dans leur zèle tout apostolique, Montalembert, de Coux et Lacordaire se partagèrent le monde. L'un, M. de Coux, se mit en rapports avec la Belgique et les États-Unis. De la Nouvelle-Orléans, de Boston, et d'autres villes de la grande république arrivèrent bientôt des encouragements flatteurs pour les apôtres de la liberté. Lacordaire s'octroya l'Italie et la Suisse ; Montalembert obtint la Pologne, la Suède à qui il envoya des missionnaires, (1) l'Allemagne où les articles de l'*Avenir* étaient traduits chaque jour et l'Irlande en faveur de laquelle il recueillit 80.000 francs. Leur but, Montalembert lui-même nous le fait connaître : « Chercher à émouvoir les cœurs des catholiques français par le récit des épreuves et de la constance de leurs frères... et renouer ainsi, autant qu'il dépend de notre faiblesse, ces liens de religieuse et fraternelle union qui enserraient autrefois le monde et que les malheurs des derniers siècles ont si cruellement relâchés. »

Mais c'est la France qui demeure leur principal centre d'action ; c'est là qu'il s'agit de combattre et de vaincre. Et les trois champions se divisent aussi ce terrain de leurs luttes généreuses. « A la place des neuf départements du Midi qui complètent ta circonscription, écrit Lacordaire, je prendrai Bayeux, Coutances, Évreux,

(1) Quelques jours après la publication de son article sur la Suède, un jeune vicaire de Châteaulin, M. Morisset, écrivit à Montalembert que son article le décidait à partir pour la Suède ; il partit en effet et son exemple fut suivi par plusieurs autres prêtres de France et d'Allemagne.

éez, Rouen, Amiens, Arras et Cambrai. De cette ma-ière j'aurai tout le Nord et une partie de l'Ouest, tu uras tout le Midi, M. de Coux l'Est et le milieu de la rance. Beauvais et Strasbourg formeront seuls une nomalie qu'il faut te passer et je garderai Ajaccio, our que tu ne sois pas le seul à faire quelque chose e capricieux. Cependant je ne le garde qu'à demi; ar, si tu t'avises de passer en Corse et qu'on t'y donne n bon dîner, je suis un homme perdu... » (1) Ils ont ite fait après cela de trouver dans ces diocèses les ca-holiques les plus intelligents et les plus actifs; ils leur crivent, ils entreprennent pour les voir des voyages énibles d'un bout de la France à l'autre, ils les pous-ent à la lutte : « Il y aura toujours l'un de nous en ourse, dit encore Lacordaire, pour visiter les évêques, s curés, etc. » (2) Déjà l'esprit d'association se ré-eille, on voit surgir des groupes d'hommes enflammés 'amour pour les libertés religieuses.

C'est l'*Association Vosgienne* qui s'organise la pre-ière; puis à Metz, l'*Association patriotique et popu-aire de la Moselle*. Elle se propose, chose curieuse, e revendiquer, avec la liberté de l'Église, l'amélio-ation morale et physique des travailleurs. Elle de-ande « l'abolition de toutes les lois conçues dans l'in-érêt de certaines classes de la société, au détriment es classes pauvres et laborieuses, soit que ces lois aient our résultat une injuste répartition des charges pu-liques, soit qu'elles constituent, en faveur des proprié-aires fonciers et des capitalistes, des avantages con-aires à l'ordre naturel des sociétés, tels que ceux qui érivent des monopoles, prohibitions, etc. » Strasbourg e tarde pas à imiter Metz. D'autres, en dépit d'innom-rables difficultés, s'établissent dans le Quercy, à Mantes,

1) Lacordaire à Montalembert, 6 octobre 1831.
2) Lettre du 4 octobre 1831.

à Poitiers, à Alby. Chaque jour le mouvement grandit. Si certains évêques ne le combattaient, il embrasserait bientôt toute la France. Ajoutons que les associations diocésaines fondent des journaux. Parmi ceux qui collaborent le plus puissamment à l'œuvre de l'*Agence,* il faut nommer l'*Union bretonne* de Nantes, le *Berruyer*, la *Gazette du Nivernais*, le *Mémorial Agenais,* le *Courrier Lorrain* dirigé par M. de Dumast, et le *Courrier de Strasbourg* qui compte en Bavière et en Allemagne de nombreux lecteurs.

Montalembert, nous venons de le dire, s'était chargé de vingt-deux départements du Midi. Pour donner à nos lecteurs une idée de son esprit de prosélytisme, nous l'accompagnerons dans le voyage qu'il accomplit au mois d'octobre 1831. Son récent discours à la chambre des Pairs l'avait rendu célèbre et contribua beaucoup à l'éclat et au succès de son entreprise. Il partit seul le 27 septembre, désolé de se séparer de Lacordaire. Depuis la mort de son mari, M^me^ de Montalembert s'était retirée en Angleterre et les deux amis ne se quittaient plus. Ils habitaient sous le même toit, partageaient leurs travaux, leurs repas même, se querellaient quelquefois, mais s'aimaient de plus en plus. « Sa tendresse, disait Montalembert, pourrait me tenir lieu de famille, si quelque chose dans ce monde pouvait tenir lieu de ces affections qui ne sont pas de notre façon, mais de celle de Dieu ». (1) C'était donc pour eux une grande tristesse de se séparer. Ils s'en consolaient en s'écrivant presque tous les jours. « Je ne te verrai pas pendant un mois, mon cher pèlerin de la liberté; je suis comme ces peuples qui se lèvent, qui se couchent et qui n'ont pas de soleil... » (2) — « Oh! écris-moi tous les jours, tous les jours. Songe que je te voyais le matin, que je te voyais le soir, que

(1) *Journal,* 24 juillet 1831.
(2) Lacordaire à Montalembert, 30 septembre 1831.

je te voyais à toute heure et prends un peu pitié de ma solitude. Tu as le Rhône, les Alpes, les félicitations, les disputes, l'enivrement d'un voyage pour te passer de moi, et moi je n'ai que toi pour me passer de toi... » (1) Ils se rendaient compte des moindres événements de leur vie, et cela d'une façon si charmante qu'on nous pardonnera de citer encore :

« ... Demain, nous quittons cette rue de l'Université. Nous n'avions plus rien qui nous y attachât, moi du moins puisque tu n'y es plus. Nous coucherons rue de Vaugirard, n° 98, dans cette grande maison. Elle est bien. Outre une cour d'entrée, elle a sur le côté une grande cour sablée et un jardin agréable. Nous nous y promènerons. M. Féli occupe le rez-de-chaussée, à gauche; la chapelle est au-dessus de son salon, et à côté deux chambres charmantes pour M. Gerbet et M. Combalot. Au-dessus d'eux, au second, personne jusqu'à présent. Au troisième, à gauche, dans le coin au fond, une chambre pour moi qui a deux fenêtres, dont la vue embrasse un immense horizon, depuis les collines de Montmartre jusqu'au château de Meudon, et sur un plan moins éloigné, St-Sulpice, l'Abbaye, l'Arc de Triomphe de l'Étoile, les Invalides, etc., et tout près le jardin de la maison qui se voit, comme s'il avait été fait pour être vu de là. Ce n'est pas le plus beau de ma chambre. On y entre par une porte qui est au fond du corridor. Il y a une autre porte intérieure par où l'on passe dans une jolie chambre que j'ai retenue pour toi et où l'on peut entrer d'un autre côté. Ainsi nous serons ensemble et nous entrerons chez nous sans passer ou en passant l'un chez l'autre... » (2)

« Reviens vite, mon cher ami, écrit-il quelques jours plus tard, nous avons besoin de toi; je ne puis vivre

(1) Lacordaire à Montalembert, 6 octobre 1831.
(2) Du même au même, 16 octobre 1831.

plus longtemps sans toi. Chaque jour je vais dans ta chambre qui est près de la mienne ouvrir la fenêtre et mettre tout en ordre, comme si tu étais déjà près de moi... J'étais tout triste ces jours derniers à l'idée de notre changement. Qu'on est heureux quand on naît et qu'on meurt sous le même toit sans l'avoir jamais quitté! Mais il n'y a plus de ces choses-là dans le monde ; les riches mêmes sont vagabonds comme les autres. Les palais ont cessé d'être héréditaires comme les cabanes : nous ressemblons tous à ces bûcherons qui se font un abri de quelques jours au pied d'un arbre et qui, après avoir détruit tout ce qui est autour, coupent aussi le tronc contre lequel ils appuyaient la tête et s'en vont. Faisons nous du moins une amitié éternelle au milieu de ce monde où il ne reste rien de durable et d'immobile; que nos cœurs nous soient le foyer de nos pères... » (1)

II

Cependant Montalembert poursuit son voyage. Il arrive à Lyon le 29 septembre et y séjourne quelque temps. Tout l'attire, tout l'enchante dans cette ville, « sa position unique au centre et sur les bords de deux des plus belles rivières de France; les amphithéâtres de bois et d'édifices qui la couronnent, ses maisons gigantesques, ses ponts interminables, ses vastes places, ses célèbres manufactures et surtout sa population si industrieuse, si active et si intelligente, véritable type des prolétaires de nos jours ».

Mais combien plus l'intéressent les souvenirs chrétiens dont cette cité abonde? « Quel catholique, dit-il, ne s'approcherait pas avec vénération de cette ville qui fut en France le berceau de la vraie religion et où se

(1) Du même au même, 20 octobre 1831.

eva pour la première fois au milieu des supplices la croix du Christ? Qui ne foulerait avec vénération cette terre imprégnée du sang de tant de martyrs et consacrée à jamais par les gloires d'une Église qui revendique à juste titre le nom de *prima sedes Galliarum?* Aussi voyons-nous Montalembert s'en aller prier dans les catacombes de l'Église de l'*Antiquaille*, qui « servaient d'asile aux premiers chrétiens, de palais à leurs premiers évêques, de prison à leurs premiers martyrs ». Avec l'ardente piété qui le distingue, il est plus ému encore par Notre-Dame de Fourvières, dont le sanctuaire n'avait pas alors les proportions qu'il a de nos jours. « Il y a, nous dit-il, dans cette modeste chapelle un charme que ne possèdent pas les plus imposantes cathédrales du Nord et auquel on s'abandonne avec une ineffable douceur. »

Mais nous ne pouvons suivre Montalembert dans les descriptions attachantes qu'il nous fait des monuments religieux de Lyon et des œuvres catholiques écloses dans cette ville. Aussi bien ne s'y arrête-t-il guère lui-même; il a autre chose à faire qu'à admirer, et, le soir de son arrivée, dans un banquet organisé par l'abbé Combalot, il commence son « métier de propagandiste » et obtient un grand succès. Le lendemain il se rend chez l'administrateur du diocèse, Mgr de Pins, qui l'appelle *hussard du Catholicisme* et, après une vive discussion, lui permet d'établir son *Association Lyonnaise*. (1) Aussitôt de courir chez tous les lecteurs et donateurs de l'*Avenir* dont il a les noms, de les convoquer, de les grouper, d'enflammer leur zèle. La première réunion a lieu dans un magasin. Un certain nombre de jeunes et obscurs catholiques, prêtres, commis-voyageurs, libraires, caissiers, « assis sur des comptoirs, échangent leurs pensées et leurs affections devant Dieu et les confondent en un commun

(1) *Journal*, 30 septembre 1831.

dévouement à la cause de la liberté et de la foi ». Les choses durent se passer à peu près de la sorte au IIe siècle, lorsque Pothin et ses compagnons arrivèrent de Smyrne à Lugdunum. Ce petit groupe forme le comité central de l'œuvre. Le lendemain, réunion générale des associés. « On me *plaque* sur un fauteuil d'où je les harangue ». (1) — « ... Nous espérons, dit-il, que tous ceux qui sont vraiment les fils de l'Église se rapprocheront de plus en plus, qu'ils comprendront enfin la grandeur de leur vocation, qu'ils s'aimeront à cause de leurs misères et de leurs espérances communes, qu'ils feront un seul corps et une seule âme pour le salut de tous, pour la paix de la patrie, pour la gloire de Dieu. L'*Association Lyonnaise* a bien mérité des catholiques; elle attirera sur leurs travaux la bénédiction de la douce Vierge qui protège Lyon et la Pologne... » Un mois après l'association comptait déjà plus de 700 membres actifs.

Il convient de parler ici d'un événement dont Lyon fut le théâtre quelques semaines plus tard. Montalembert se trouvait à Lyon lorsqu'une terrible émeute éclata. Quatre-vingt mille ouvriers, poussés par une misère très réelle, arborèrent un drapeau noir avec cette devise : « *Vivre en travaillant ou mourir en combattant*, » chassèrent les troupes de ligne et devinrent maîtres de la ville. Autant Montalembert avait été écœuré des excès révolutionnaires de Paris, autant il admira l'esprit de foi qui se manifesta dans cette crise mémorable au sein des masses pauvres et victorieuses. Témoin oculaire, il a tracé de ces quelques journées un tableau saisissant qui mérite d'être reproduit. Jamais n'a été mieux établie l'influence heureuse du prêtre dans les insurrections populaires.

« Au plus fort de la mêlée qui eut lieu sur la montagne des Collinettes, aux portes mêmes du séminaire, raconte Montalembert, lorsque des gardes nationaux

(1) *Journal*, 2 octobre 1831.

ésignèrent au peuple le séminaire comme étant le yer de tous leurs maux, on entendit des ouvriers leur pondre en criant : « *Non, non, Vive la religion, vi-nt les prêtres, ce sont eux qui nous ont nourris l'hiver rnier!* » Plus tard, lorsque déjà les troupes et la garde tionale étaient assiégées dans l'Hôtel de Ville, on vit un être courageux se présenter au milieu du feu pour nner aux mourants le secours de son ministère sacré. s ouvriers le reçurent à bras ouverts, le conduisirent près de leurs blessés gisant sur le pavé; et là, pour ie rien ne pût troubler l'auguste secret du dernier tretien du mourant avec le ministre de Dieu, ils for-èrent à distance respectueuse un cercle armé autour chaque confessionnal sanglant.

« Le combat terminé, la seconde ville de France restée ndant quelques jours au pouvoir du peuple, aucun sordre ne fut commis, aucune vengeance particulière ercée. Celui qui écrit ces lignes peut affirmer que mais il n'a vu de ville où la tranquillité fût plus com-ète, l'ordre mieux observé, la liberté de chacun mieux rantie que dans la ville rebelle. L'on vit se renouveler ors dans les hôpitaux de Lyon ce qui s'était passé après s journées de juillet dans les hôpitaux de Paris : tous s blessés demandaient un prêtre avant de songer au irurgien; tous ou presque tous reçurent les sacrements l'Église avec recueillement et ferveur; et les respec-bles aumôniers de l'Hôtel-Dieu et de la Charité eurent consolation de ne pas voir mourir un seul des infor-nés confiés à leurs soins dans l'impénitence finale. Ce t être un grand et sublime spectacle que celui de ces lessés de divers partis, acharnés la veille les uns contre s autres, aujourd'hui réconciliés et unis dans la souf-rance et la mort par les ministres du Dieu qui sut aussi ouffrir et mourir pour les hommes.

« Une sentinelle fut placée à l'archevêché pour pré-server le premier pasteur du diocèse de toute insulte.

Dans les postes établis par les ouvriers victorieux, l'o
de porter les armes aux prêtres avait été donn
scrupuleusement observé. Les convois eurent lieu
toute la solennité possible, et l'on vit une fois plu
cinq cents ouvriers, armés comme au jour du com
suivre les prêtres qui accompagnaient au cimetiè
corps de l'un d'eux. Toutes les fois que le Saint Viat
était porté à un mourant, les ouvriers exigeaient
fût placé sous un dais, et eux-mêmes l'accompagn
l'arme au bras. Ce que j'écris ici, je l'ai vu; de m
que le dimanche qui suivit immédiatement le com
j'ai vu les églises remplies de ces braves ouvrier
chemise, encore noirs de la fumée et de la poussièr
combat, prosternés humblement au pied des autel
Celui qui donne la victoire et la paix... » (1)

III

De Lyon, Montalembert se rend dans le Daupl
accompagné de l'abbé Combalot, il parcourt le di
de Grenoble, allant d'une bourgade à l'autre, tantô
voiture, tantôt à pied. Il entre dans les presbyt
s'assied à la table des curés qui lui font fête. Quand
arrivée est connue, tous les prêtres du pays se ras
blent; à Châtenay, ils sont plus de trente. Le j
missionnaire leur parle, il leur prêche le zèle, l'ac
le travail; il leur fait sentir leur force réelle; ma
faut qu'avant tout ils soient libres, que l'Église
libre. Le plus grand nombre pense comme lui et
clame. « Pour savoir ce qu'il éclata alors d'enthousia
pur et désintéressé dans les presbytères du jeune cle
a écrit Montalembert, il faut avoir vécu dans ces ten
lu dans leurs yeux, écouté leurs confidences, s

(1) Montalembert, *Œuvres polémiques*, t. I, p. 235.

mains frémissantes, contracté dans la chaleur du
at des liens que la mort seule a pu briser... »
is cependant, il rencontre des opposants. « Le
de Saint-Marcellin est un adversaire déclaré de nos
ines; mais c'est un homme vraiment distingué. Je
eprends et, après deux heures de discussion, je le
mine à s'abonner à l'*Avenir* et à organiser dans son
n l'*Association Dauphinoise*. » — « Monsieur le
e, lui dit en le quittant ce bon curé, si jamais
vous fixez dans ce pays, j'userai pour vous servir
'à ma peau. » (1) Un autre le reçoit à sa pauvre
; il offre tout ce qu'il peut, mais on lui a récemment
500 francs : « C'est pour me punir, dit-il, de n'avoir
onné à l'*Avenir* jusqu'à mon dernier sou. » Par con-
évêque de Grenoble, Mgr Philibert de Bruillard, re-
ort mal le voyageur et lui interdit de fonder aucune
ation dans son diocèse. Il n'y a qu'à s'incliner.
ant de quitter l'Isère, Montalembert visite la Grande
reuse. Nous n'essaierons point de décrire son en-
iasme, parce qu'il prend soin de nous avertir que
impossible : « Ce sont des beautés dont le souvenir
ernel, que l'on ne peut décrire, mais que l'on sent
bien que mal quand on est seul, délicieusement
l on est avec ceux qu'on aime. » Pour commencer,
rivant au pied de la montagne, il serre « avec
port » la main du premier frère qu'il rencontre :
habit de moine, dit-il, a un charme tout parti-
r à mes yeux; j'ai une sorte de pressentiment que
ndosserai un jour. » Il ne l'endossera pas, mais il le
iera à jamais. Au reste, l'accueil qu'il reçoit au
stère est bien de nature à le charmer. « On m'admet
signe honneur qui n'est accordé qu'aux princes et
évêques de dîner au réfectoire des Chartreux... On
ait asseoir à la place du général de l'ordre, à la

(1) *Journal*, 7 octobre 1831.

place qu'ont occupée pendant tant de siècles tant de grands et saints hommes. J'étais tout confus de voir ces bons Pères s'avancer d'un pas majestueux, les yeux baissés, pour me servir... » Mais plus que les égards que l'on a pour lui, plus que l'admirable pays qui entoure la Chartreuse, la vie même des religieux séduit Montalembert. Pendant deux jours, il s'initie à leur règle, il pénètre dans leurs cellules, il assiste à la grand messe et à l'office de nuit qu'il trouve sublime. « C'est comme une vision des jours antiques, écrit-il. Mon âme est comme absorbée par ces cloîtres, ces chants, ce silence céleste. Oh! religion, oh! catholicisme, que de grandeurs, que de beautés dans ton sein! Je ne puis me coucher, je reste debout jusqu'à trois heures du matin, après être sorti trop tôt de l'église. Le spectacle que je viens de voir m'absorbe tout entier... Je parcours l'album des voyageurs; j'y trouve avec un douloureux intérêt le nom de mon bien-aimé Gustave... Six mois se sont à peine écoulés depuis sa mort, et on dirait six siècles, tant j'ai souffert, tant j'ai senti, tant j'ai lutté depuis lors... » (1)

Et Montalembert écrit sur l'album du monastère cette pensée mélancolique : « J'ai donc vu le bonheur, je ne l'ai vu qu'un jour. » — Le lendemain, en effet, il faut se remettre en route; Lacordaire l'en presse, lui reprochant de perdre son temps et son argent : « ... Je traverse rapidement la Grande Chartreuse que j'aime et que j'admire plus que jamais, je saute par dessus la table du Père Abbé où je te vois assis avec cet air doux et humble que tu sais prendre à ravir pour tromper les gens. Vite, que je te gronde sur tes dépenses. Es-tu fou? Crois-tu que nous signerons ton budget à présentation? On t'avertit que nous n'avons plus le sou; arrange-toi. Sérieusement, bon ami, sois modéré et raisonnable.

(1) *Journal*, 8 octobre 1831.

'est énorme ce que nous avons dépensé ici et voici le rocès de la Meilleraye. Nos Trappistes valent bien tes etits tripotages de propagande. »

Mais Montalembert se montre blessé de ces observaions; il réplique en des termes qui désolent Lacordaire t provoquent cette charmante épître :

« ... Je suis aimée, disait une grande reine à son mie, il vient de me battre ». J'ai toujours trouvé ce mot-là divin. Quand je t'écrivis à Marseille cette pauvre lettre qui t'a rendu si triste, je me croyais arrivé avec toi sous un ciel plus clair, dans une ville d'Orient, de Grèce et d'Italie, dans un air plein du parfum des orangers, dans un pays catholique et admirable pour faire du bien à l'âme. J'ai été séduit de loin par le plaisir que tu devais éprouver, par l'accueil qu'on te faisait, et comme ce pauvre esclave qui disait une injure en passant aux triomphateurs, je t'ai dit du mal de toi. Comment as-tu pu penser que nous étions ingrats envers toutes tes fatigues portées de si bon cœur? Dieu sait que nous attendions tous tes lettres avec impatience et qu'elles étaient longtemps notre entretien. Nous aimions, nous admirions ta patience, ta grâce, on dévouement, ce que tu as seul entre nous tous. l était impossible que sur chaque point nous fussions oujours absolument de ton avis... »

Comme il a visité le diocèse de Grenoble, Charles arcourt les diocèses de Gap, de Digne, d'Aix, de Marille et d'Avignon. C'est une tournée triomphale. rêtres et fidèles continuent d'accueillir le nouvel 'Connell avec des transports tout méridionaux. Seuls s évêques s'obstinent dans leur froideur. L'un d'eux ourtant, le saint évêque de Digne, Mgr Miollis serre ans ses bras le jeune apôtre de la liberté religieuse.

Jamais, dit Montalembert, je n'oublierai ce vénéable vieillard, vêtu d'une soutane de bure, dans son umble et modeste palais, parlant avec autant d'é-

nergie que de simplicité, véritable type du prélat de nos jours. C'est de bien bon cœur que je me suis agenouillé devant lui pour lui demander sa bénédiction. Je lui conserverai un souvenir et une affection éternelles... » (1) Le clergé de Digne se distingue entre tous par son zèle pour l'*Avenir* et ses doctrines. Parmi les plus fervents, Montalembert signale les abbés d'Alzon à Digne et Sibour à Aix. Au reste, il ne s'adresse pas seulement au clergé, il prêche aussi le peuple. A Avignon, où il arrive après quatre nuits passées sans se mettre au lit, il réunit chez un tourneur un grand nombre d'ouvriers. Un jeune commerçant, M. B., qui hésite entre le catholicisme et le Saint-Simonisme, lui fait des objections. « J'argumente longtemps, dit-il, et les applaudissements, l'émotion de ces braves ouvriers qui m'écoutent forment peut-être le succès le plus flatteur que j'aie encore obtenu ». (2)

Montalembert s'en revenait heureux et fier de sa sainte mission. « ... Ces jours, écrivait-il, demeureront éternellement gravés dans ma mémoire avec l'image des catholiques qui m'ont comblé de leur affection... C'est le temps le plus brillant et le plus beau de ma vie. » Il ne se doutait pas combien son bonheur devait être éphémère et que la tempête allait bientôt dissiper ses rêves généreux. A Lyon, on lui remit des lettres de Lacordaire et de Lamennais qui l'attendaient depuis plusieurs jours. Ces lettres annonçaient la suspension de l'*Avenir*.

« Au 15 octobre, disait Lacordaire, on a fait une perte de cent abonnés. Cette perte réduisait encore l'existence du journal. Enfin la correspondance annonce un découragement si grand partout, une haine si violente, des bruits si divers et si multipliés, tous

(1) *Journal*, 17 octobre 1831.
(2) *Journal*, 2 novembre 1831.

l'une nature funeste, tous injurieux, tous semblables à ceux que tu nous as fait connaître toi-même, qu'il devient impossible de ne pas prendre une position nouvelle. Il s'agissait de choisir entre une mort forcée et une mort de notre pleine volonté. Nous avons préféré la dernière comme plus digne d'hommes dont la conscience est méconnue, après avoir essayé de servir leur religion et leur pays. Quelques mois de plus n'eussent avancé en rien la cause de la liberté catholique et nous eussent ôté cette forte manière de mourir parce que nous le voulons... Le silence est aujourd'hui la seule force de notre cause... Il est temps que l'on voie notre œuvre avec calme en cessant de nous y voir... M. de Maistre a dit que le *Sabbat* était nécessaire à toute grande œuvre. Je te laisse cette réflexion... »

Puis, craignant que ces nouvelles n'affligeassent trop l'âme ardente de Montalembert, Lacordaire, d'une main délicate, versait le baume sur la blessure de son ami :

« ... Mais je ne puis te cacher en finissant, mon noble et doux ami, combien ton absence, ton chagrin présumé, tes déplaisirs possibles de ceci, m'ôtent toute tranquillité... Songe à ce que nous souffrons depuis six semaines, chaque jour apportant une goutte amère dans notre calice déjà si plein; songe qu'il vient un temps où le courage tombe comme les flots et songe surtout que sur cette terre tu n'entendras jamais une voix comme celle qui te supplie de n'être pas chagrin, d'être homme, de pardonner, s'il y a à pardonner... Tu as été le crépuscule d'un saint et glorieux jour. Puis le jour tombe. Qu'est-ce que cela fait à celui qui en a été le dernier rayon? C'est le 10 novembre que je t'ai vu pour la première fois; je ne puis croire que cet anniversaire sera douloureux. Si cruel qu'il soit, il n'ôtera rien aux délices de l'année qui vient de passer. Elle

sera éternellement dans mon cœur, con
qui vient de mourir ». (1)

Quant à la lettre de Lamennais, elle
sage, la plus chrétienne résignation : «
semé dans la société des germes qui ne
riles. Le temps les développera... Voy
dans ce qui se passe la sainte volonté
chons de le servir d'une autre manière
que nous fera sa bonté... » (2)

Montalembert bouleversé, attéré, dit
d'écrire : « Que la volonté de Dieu soit
rude... Grâce au ciel, je ne me repens
que j'ai fait. J'ai gagné un ami admirab
j'ai gagné surtout une mission, une
dominer et vivifier toute ma vie. *Je j*
fidèle ». (3)

(1) 29 octobre 1831. Sauf la dernière phrase cett
comme toutes les précédentes.
(2) Lamennais à Montalembert, 29 octobre 1831.
(3) *Journal*, novembre 1832.

CHAPITRE XII

E PROCÈS DE « L'AVENIR ». — ROME ET L'ITALIE.

I

Jn jour, dans je ne sais quelle croisade, un des ancê- ; de Montalembert marchait au combat, en avant l'armée, précédant tous les chevaliers et le roi lui- me : « Rentre dans le rang, lui cria-t-on. — Mais ne vais que le pas. — Alors moins que le pas, » ré- ɹua le roi. Vainement ses descendants prirent-ils ır devise ces mots : *Moins que le pas*, ils l'oubliaient haque bataille. Montalembert et ses amis l'oublièrent si au moment de l'*Avenir*. Ils partirent soixante ans ρ tôt. A vrai dire, ils ne pouvaient attendre. Ce x départ et l'obstination qu'ils montrèrent quand les rappela dans le camp, expliquent le blâme qu'ils reçu. Ce blâme ne s'adressait-il pas autant à leur ıérité, à leurs violences, à leur entêtement qu'à rs doctrines mêmes? Mais quel dommage qu'ils ent venus si tôt, qu'ils ne soient plus là! Si au dé- ɑ de notre siècle agité l'*Avenir* pouvait tout à coup paraître avec sa généreuse vaillance, ses idées d'a- nt-garde et le génie de ses rédacteurs, qui donc ɔnoncerait à Rome ses tendances démocratiques et ɔciales?

C'est que, insensiblement, majestueusement, à son

heure, la papauté a évolué dans le sens indiqué par l'*Avenir*. La démocratie — que ce soit un bien ou un mal, peu importe, c'est un fait — la démocratie triomphe partout, devient maîtresse des deux mondes. La papauté pouvait-elle ne pas reconnaître ce fait indéniable? L'ayant reconnu, pouvait-elle y demeurer indifférente? Toute l'histoire n'est-elle pas là pour montrer l'Église immuable dans sa doctrine, mais subordonnant sa politique et son attitude aux besoins des hommes et des sociétés. Apostolique et populaire à ses origines, civilisatrice et éducatrice des barbares aux cinquième et sixième siècles, aristocratique et chevaleresque au moyen âge, elle préside aux croisades avec Urbain II et Innocent III et se jette avec Jules II et Léon X dans le mouvement brillant de la Renaissance. Jamais le rôle de la papauté n'a été plus effacé, plus difficile que pendant la période des monarchies absolues, et le dix-neuvième siècle a marqué la reprise de son ascendant. Tout annonce aujourd'hui qu'elle sera démocratique au vingtième siècle. Déjà Léon XIII a fait le premier pas et ses successeurs ne peuvent réagir, parce qu'ils ne peuvent manquer à leur mission de conducteurs de peuples. Déjà, sur les routes nouvelles qu'ils suivent en ce moment, les évêques de France retrouvent et signalent avec sympathie les traces de leurs aventureux devanciers.

« En 1830, écrivait tout récemment le cardinal de Rouen, surgit une pléiade d'hommes éloquents qui jetèrent en traits de flammes au monde étonné leurs paroles et leurs écrits pour revendiquer au nom de l'Évangile les meilleures aspirations de la société contemporaine, pour dégager la liberté de tous les crimes par lesquels on avait voulu la déshonorer et préparer le rendez-vous de la paix entre l'Église et le peuple réconciliés. Ils se montrèrent braves jusqu'à la témérité, hardis jusqu'à l'imprudence. L'Église dut rappeler dans

n camp retranché cette avant-garde héroïque qui l'a-
nturait en des parages dangereux. Ils revinrent fré-
issants, mais résignés, consolés même par l'espérance
avoir ouvert la campagne de l'avenir, comme ces ex-
orateurs des terres lointaines qui meurent sous un
el inhospitalier, heureux d'avoir porté le drapeau de
ur pays à des rivages que d'autres achèveront de con-
uérir... » (1)

Mais en 1831 les évêques français ne parlaient pas
nsi. Ils crurent vraiment que par ses idées de dé-
ocratie et de séparation l'*Avenir* perdait l'Église et ils
combattirent à outrance. Les uns le dénonçaient dans
urs mandements, d'autres en défendaient la lecture à
urs prêtres; des jeunes clercs soupçonnés de sympa-
ie pour les nouvelles doctrines furent éloignés des
dres sacrés. On destitua des professeurs et des curés
arce qu'ils lisaient la feuille suspecte. Sans cesse par-
ient de France des lettres épiscopales suppliant le
ape de censurer ces révolutionnaires, ces hérétiques,
s schismatiques qui troublaient l'Église et scandali-
ient les âmes.

Cette opposition persévérante finit par l'emporter.
près treize mois d'un combat de chaque jour, il fallut
nger à la retraite. Montalembert, nous l'avons vu,
oyageait dans le Midi, lorsque fut arrêtée cette impor-
nte résolution. Le lendemain, on en prit une autre
on moins grave. Lacordaire descendit dans la chambre
e Lamennais : — « J'ai réfléchi, dit-il, nous ne pouvons
as finir ainsi. Il faut nous rendre à Rome pour justifier
os intentions, soumettre au Saint-Siège nos pensées.
uoi qu'il arrive, cette démarche éclatante, preuve de
incérité et d'orthodoxie, sera une bénédiction pour nous
t une arme arrachée aux mains de nos ennemis. —
Oui, répondit Lamennais, il nous faut partir pour Rome ».

(1) Cardinal Thomas, *l'Église et la démocratie*, janvier 1894.

Le sort en était jeté. On rappela Montalembert. La décision l'affligea profondément. Malgré son extrême jeunesse, il semble avoir seul entrevu tout ce qui est arrivé depuis, le blâme arraché au Saint-Siège et l'interruption plus ou moins longue de cette renaissance catholique dont l'*Avenir* avait donné le signal. — « Et si nous sommes condamnés! » s'écriait-il avec angoisse. — C'est impossible, Charles, répondait Lamennais, nous ne pouvons être condamnés ». (1) Tant sa foi dans les idées qu'il défendait était absolue! Le 15 novembre parut le dernier numéro de l'*Avenir*. On y lisait :

« Si nous nous retirons un moment, ce n'est point par lassitude, encore moins par découragement, c'est pour aller, comme autrefois les soldats d'Israël, consulter le Seigneur en Silo. On a mis en doute notre foi et nos intentions mêmes, car, en ce temps-ci, que n'attaque-t-on point? Nous quittons un instant le champ de bataille pour remplir un autre devoir également pressant. Le bâton du voyageur à la main, nous nous acheminerons vers la Chaire éternelle, et là, prosternés aux pieds du pontife que Jésus-Christ a préposé pour guide et pour maître à ses disciples, nous lui dirons : « O Père, daignez abaisser vos regards sur quelques-uns d'entre les derniers de vos enfants, qu'on accuse d'être rebelles à votre infaillible et douce autorité : les voilà devant vous; lisez dans leur âme; il ne s'y trouve rien qu'ils veulent cacher; si une seule de leurs pensées, une seule, s'éloigne des vôtres, ils la désavouent, ils l'abjurent. Vous êtes la règle de leurs doctrines; jamais, oh non! jamais ils n'en connurent d'autres. O Père, prononcez sur eux la parole qui donne la vie parce qu'elle donne la lumière et que votre main s'étende sur eux pour bénir

(1) Nettement, *Histoire de la Littérature française sous le gouvernement de juillet*, II, 329.

ur obéissance et leur amour! » Lamennais et Lacordaire se mirent en route le lendemain. Deux jours après, e 24 novembre, Montalembert partit à son tour et rejoignit à Lyon les pélerins de la liberté.

Ces chrétiens qui s'en vont ainsi pleins d'abandon, le foi, de tendresse filiale, consulter le Père de leurs mes, lui soumettre leurs perplexités et leurs espérances, ccomplissent, comme on l'a dit, un acte digne du emps de saint Louis. On ne saurait se défendre d'admirer leur touchante sincérité. Jusqu'à un certain point eur démarche est logique encore. Après avoir, avec ant de verve et de raison, attaqué le vieux gallicanisme, ie convient-il pas qu'ils en appellent à Rome? Et pourant, tout le monde aujourd'hui l'avoue, rien de plus mprudent et de plus dangereux que cet appel. Rien de lus français aussi. Ce n'est pas de la sorte qu'agit 'Connell. Il parle, il lutte pendant quarante ans, il sauve Irlande sans consulter le pape une seule fois et se conente de lui léguer son cœur en mourant. Et si l'Église es États-Unis s'est développée avec tant de splendeur en otre siècle, elle n'a pas eu besoin pour cela de l'intervention de Rome. (1) Celle-ci, d'ailleurs, est pleine de rudence et de réserve. Elle montre pour notre liberté lus de respect que nous n'en avons nous-mêmes. Deuis plus d'un an, ne laissait-elle pas l'*Avenir* prêcher s projets de réforme religieuse? Sans prendre garde ses violences, sans tenir compte des dénonciations ultipliées, le pape se taisait et refusait d'intervenir. La émarche de Lamennais et de ses amis ne pouvait donc u'être désagréable au Saint-Siège : « Jamais, écrivait ans les *Débats* M. de Sacy, jamais l'esprit inquiet qui

(1) « Vous autres, Français, nous disait Mgr Ireland, vous manquez d'initiative personnelle. Le fidèle ne veut rien faire sans son curé, le curé consulte son évêque, qui lui-même prend l'avis de Rome. Pendant tout cela le mal triomphe. Si nous avions agi de la sorte, l'Église d'Amérique était perdue. »

Quel contraste entre l'âme de Lamennais et la sienne! e maître est dominé par ses idées politiques et sociales; ut revêt à ses yeux une couleur de tyrannie ou de mort. – A la frontière, ses papiers sont saisis et portés à l'é- èque : que d'invectives n'a-t-il pas contre les évêques ui se font douaniers! — Dans les hôtels, l'aubergiste oit adresser cinq rapports par jour au gouvernement : Croyez-vous, dit Lamennais, qu'un patient qui a be- oin de cinq visites de médecin par jour puisse se bien orter? » — Dans les rues : « Voyez comme tout le nonde ici a l'air bâillonné ; les soldats ressemblent à des aquais; l'esclavage obscurcit tout. » — En visitant les alais de Gênes, aux colonnes de marbre dorées, aux ortes recouvertes de poudre de lapis lazuli broyée qui oûte 150 francs par once : « Et dire, remarque amère- ent Lamennais, que les maîtres de ces splendides de- eures refusent peut-être un verre d'eau aux pauvres! » uis, le long de la route il montre à ses amis, « à demi aché sous des ronces et des herbes sèches, le squelette de uelque village semblable à un mort que ses compagnons ans leur fuite n'auraient pu achever d'ensevelir. »

L'âme de Charles n'est point hantée par de si lugubres nages; elle ne se nourrit point d'amertume, mais d'en- ousiasme et d'émotions religieuses. Il visite les musées, critique les tableaux et les statues. Le peuple de Gênes i plaît par sa gaieté, sa franchise toute catholique, la anière sympathique dont il parle de ses grandes fa- illes; mais les églises ne lui plaisent point; il préfère ces basiliques éblouissantes de marbre et d'or la plus etite église gothique de France. « Il y a trop de rillant, trop de recherche, trop de profane, une ab- ence trop complète de mystère et de mélancolie! » (1) A ucques, la cathédrale où le plein cintre domine dans oute sa pureté, excite son intérêt; agenouillé devant la

(1) *Journal*, 13 décembre 1831.

nous est propre n'a mis la Cour de Rome, cette sage Cour, plus mal à son aise ». (2)

II

Cependant les trois pèlerins de la liberté continuent leur voyage. Ils descendent le Rhône. « Bientôt, dit Lacordaire, les montagnes s'écartent, l'horizon s'élargit, le ciel devient plus pur, la terre plus somptueuse, l'air plus doux : C'est la Provence. » On aperçoit Avignon, la ville papale, la ville aux mille clochers, la ville *Sonnante*, comme l'appelait Rabelais, et Montalembert montre à ses amis le palais des papes. « Le voyageur, dit-il, qui arrivant du Rhône aperçoit de loin sur son rocher ce groupe de tours liées entre elles par de colossales arcades, à côté de l'illustre cathédrale, est saisi de respect. Je n'ai vu nulle part l'ogive jetée avec plus de hardiesse. On dirait les gerbes d'un feu d'artifice lancées en l'air et retenues avant de tomber par une main toute-puissante. On ne saurait concevoir un ensemble plus beau dans sa simplicité, plus grandiose dans sa conception. C'est bien la papauté tout entière, debout, sublime, immortelle, étendant son ombre majestueuse sur le fleuve des nations et des siècles qui roule à ses pieds... »

A Aix, une foule nombreuse entoure la diligence poudreuse qui amène les voyageurs, on les acclame, on les escorte jusqu'à leur hôtel; le lendemain tout le clergé veut assister à la messe de Lamennais. Se séparant nettement de ses collègues, l'archevêque reçoit dans son palais les rédacteurs de l'*Avenir* et leur présente l'élite de son clergé et de ses diocésains. A Marseille, mêmes démonstrations sympathiques de l'évêque Mgr de Maze-

(1) *Débats*, 8 juillet 1832.

nod et des fidèles ; pélerinage à Notre-Dame de la Garde ; Montalembert y prie avec ferveur, il tient à servir à l'autel le sacrifice offert par Lacordaire.

D'Antibes à Gênes, les trois amis sont profondément saisis par la beauté de la nature. Montalembert qui suit cette route pour la première fois est dans le ravissement. Le maître a résumé dans un tableau délicieux leurs communes impressions : « Cette route, dit-il, côtoie presque toujours la mer, au sein de laquelle ses bords charmants découpent leurs formes sinueuses et variées comme nos vies d'un instant dessinent leurs fragiles contours dans la durée immense, éternelle. Aucunes paroles ne sauraient peindre la ravissante beauté de ces rivages toujours attiédis par une molle haleine de printemps. D'un côté la plaine à la fois mobile et uniforme, où apparaissent çà et là quelques voiles blanches qui la sillonnent en des sens divers. Sur la pente opposée, des montagnes, que coupent de fertiles vallées ou de profonds ravins, les inépuisables richesses d'une nature tour à tour imposante, gracieuse, qui s'empare de l'âme, y apaise les tumultueuses pensées, les amers ressouvenirs, les prévoyances inquiètes, et peu à peu l'endort dans la vague contemplation de je ne sais quoi d'insaisissable comme le son fugitif, de mystérieux comme l'univers et d'infini comme son auteur. Cependant, telle est la puissance des premières impressions que, dans ces riantes et magnifiques scènes, rien pour moi n'égalait celles qui frappèrent mes jeunes regards : les côtes âpres et nues de ma vieille Armorique, ses tempêtes, ses rocs de granit battus par des flôts verdâtres, ses écueils blanchis de leur écume, ses longues grèves désertes, où l'oreille n'entend que le mugissement sourd de la vague, le cri aigu de la mouette tournoyant sous la nuée et la voix triste et douce de l'hirondelle de mer. » (1)

(1) Lamennais, *Affaires de Rome.*

contact journalier d'un homme supérieur
la Ferronnays avait prié son ami M. Rio d'
de son fils. Impossible de rêver un disciple
sant. Nature exquise et tourmentée d'as
vées, esprit avide de connaître, mais cœu
avide de se donner et d'aimer, Albert av
pressentiment mélancolique de sa mort
par suite une piété vraiment touchante. « I
il m'est arrivé, raconte M. Rio, quand j'e
dans une église pour en examiner les tab
trouver seul au bout de la nef, et d'ap
compagnon humblement agenouillé dev
pelle ou un sanctuaire dont il n'osait pa
seuil; plus d'une fois aussi, en approcha
l'avertir, j'ai vu le pavé fraîchement m
larmes. »

C'était là, on le conçoit, une amitié t
pour Montalembert. Dieu l'avait placé
comme une céleste consolation, sur ce
Rome où l'attendaient tant d'épreuves.
recueillit avec reconnaissance, et la gar
mort. Au bout de quelques heures leu
déjà très ancienne. Montalembert fit aus
la connaissance de l'avocat Tommaseo;
suivit son voyage vers Rome, où Lamen
daire étaient pressés d'arriver. M. Rio e
Ferronnays promirent du reste de les y r
chainement.

III

Ce fut le 30 décembre 1831 vers le soi
rédacteurs de l'*Avenir* entrèrent dans l
Leur voyage avait duré 25 jours. Penda
gence les emportait lentement d'une vill

es routes désertes, pour charmer leur ennui ils con-ersaient. Et déjà dans ces causeries intimes se dévoilait e fond des âmes. Ni les uns ni les autres ne croyaient une condamnation de leurs doctrines. — « Si pour-ant la chose arrive, insinuait Lacordaire, il faudra ous soumettre pleinement et sur-le-champ. — Pour oi, répliquait Lamennais, je suis bien résolu à garder ous le rapport politique et social l'indépendance la lus absolue. — Alors pourquoi demander un jugement, i nous sommes résolus à ne pas l'accepter? » Et d'à-res discussions s'élevaient, dont Lacordaire disait plus ard à Montalembert : « Une fois sur le chemin de Rome, on dissentiment avec M. de Lamennais a été complet t je n'ai plus cherché avec d'horribles angoisses qu'à ompre toute solidarité avec lui. » (1) Quant à Monta-embert, il souffrait de ces disputes et cherchait à les apaiser. Esprit et cœur, il était dominé, *médusé* par amennais. « C'est lui, disait-il, qui m'a engendré à la éritable vie morale. » En retour, le maître avait pour on disciple bien-aimé des tendresses toutes mater-elles.

La première impression des voyageurs à Rome est énible. C'est en plein hiver ; la neige couvre la cam-agne romaine. « Nous souffrons beaucoup du froid t de l'humidité, écrit Lamennais ; heureusement on ous promet que cela durera peu. » Quelle erreur! ientôt un autre froid plus douloureux va les saisir, le roid des âmes. En vain sont-ils allés se prosterner sur e tombeau des saints Apôtres. « Nous nous sommes genouillés, Lacordaire et moi, auprès de la balustrade ui entoure la Confession de Saint Pierre : notre pèle-rinage était accompli. Nous étions venus, comme nous l'avions promis, porter aux pieds des Apôtres notre pro-testation de catholiques et d'hommes libres. Pour moi,

(1) Lettre à M. de Montalembert, 19 août 1833.

j'ai adressé à mon Dieu une courte mais fervente prière ; je l'ai supplié de protéger notre démarche, tout en me résignant à ce que voudra sa Providence infaillible. Quelle que soit l'issue de notre entreprise, puisse Dieu s'en réserver toute la gloire ! le bonheur d'avoir servi sa cause et celle de la liberté me suffit... » (1) Malgré tout, la transition est trop brusque et ils le sentent vivement. A la confiance succèdent l'impatience et l'inquiétude. Ce n'est plus la vie fiévreuse et enthousiaste de France, ce ne sont plus les ardeurs dévorantes de la lutte, les saints combats au grand soleil pour Dieu et la liberté, ce ne sont plus les cris de colère des adversaires heurtés par les idées, ni les applaudissements des fidèles, mais le calme imperturbable d'une ville gouvernée par des vieillards et des sages, la réserve défiante et obséquieuse, un accueil glacial qu'ils trouvent dans leurs premières visites au clergé et à la chancellerie apostolique. C'est à peine s'ils découvrent quelques personnes sympathiques, comme le cardinal Micara, les PP. Olivieri et Ventura. La plupart les reçoivent mal, ou même, comme les cardinaux Bernetti et Zurla, vicaire du pape, refusent de les recevoir.

Que signifie cet accueil ? Car il a un sens ; Lamennais le reconnaît lui-même. « Il est rare, dit-il, qu'à la cour romaine on agisse au hasard, par caprice, par emportement. Ce fait a donc une raison. » La raison, c'est que Grégoire XVI est mécontent de cette mise en demeure publique et théâtrale ; au fond il s'indigne contre cette turbulence française qui a donné, je crois, autant de mal à la cour de Rome que tout le reste de l'univers réuni. Personne plus que le pape n'apprécie le génie de M. de Lamennais et les services qu'avec ses collaborateurs il a rendus à l'Église. Aussi ne peut-il se résoudre à frapper d'aussi vaillants soldats. En vain

(1) *Journal*, 31 décembre 1831.

s gouvernements lui en font un devoir, en vain la ajorité des évêques français l'en supplie, en vain les suites, qui ont combattu jadis à bon droit le système roné de Lamennais sur la certitude, et les princiaux cardinaux, Zurla, Lambruschini, etc. lui dénonent ces dangereux révolutionnaires, le Saint-Père réste. Pourtant il a horreur de la révolution qui en ce oment même trouble les États de l'Église ; il sait que ans le dernier numéro de leur journal les rédacteurs e l'*Avenir* ont proposé, comme moyen de résister aux ouvernements oppresseurs, la fraternité des nations, il 'ignore pas leurs thèses hardies sur la séparation des glises et de l'État et sur les libertés de la presse ; il ouve ces idées inopportunes et dangereuses, mais il nnaît aussi leur foi profonde, leur zèle ardent pour Saint-Siège et il repousse la pensée de leur infliger n blâme public. Il préfère se taire, il veut leur donner délicate leçon du silence. Puisse-t-elle leur suffire ! Elle suffit à Lacordaire. Seul il comprend la misériordieuse sagesse de Rome, et que, ne voulant pas approuver, elle ne peut rien faire de plus favorable que e se taire. « Le silence, répète-t-il à Montalembert, est près la parole la première puissance du monde. » Ce lence, au contraire, irrite Lamennais, exaspère cette me violente. Le fougueux Breton, incapable de se ontraindre et de se taire, quand même il l'eût voulu, 'entend rien à cette réserve italienne. Est-ce que les aints se sont tus? Est-ce qu'on doit craindre la véité? « Voyez-vous cette pendule? On lui dirait : si tu onnes dans dix minutes, on te coupera la tête, que lans dix minutes elle ne sonnerait pas moins l'heure u'elle doit sonner. Faites comme cette pendule, messieurs! quoi qu'il puisse arriver, sonnez toujours votre heure! » Quant à lui, il est venu chercher un jugement, il veut un jugement ; il ne partira qu'après l'avoir obtenu.

« Je sais bien, dit-il au P. Ventura, que je mourrai

à l'hôpital et que l'on ne me comprendra qu'après ma mort; mais il faut des victimes à toutes les grandes causes et je suis prêt à me sacrifier pour la mienne. » (1) Déjà, dans l'intimité des lettres et des entretiens, il lui échappe d'étranges et significatives paroles : « Le pape est un bon religieux qui ne sait rien des choses de ce monde et n'a nulle idée de l'état de l'Église et de la société... Ceux qui mènent les affaires sont ambitieux, cupides, avares, lâches comme un stylet, aveugles et imbéciles comme les eunuques du Bas-Empire. Voilà le gouvernement de ce pays-ci, voilà ceux qui conduisent tout! »

Ces invectives ne laissent pas que d'effrayer les deux disciples. Les yeux de Lacordaire se dessillent de plus en plus. Prêtre d'une foi vive et d'une piété profonde, il pense à Luther et recule épouvanté devant le sinistre avenir qui lui apparaît, l'hérésie et le schisme. « Ces dispositions de M. de Lamennais, écrivait-il plus tard à Montalembert, se montraient à découvert dans tous ses entretiens et me semblèrent à moi en particulier tellement dépourvues de sagesse, de convenance et de vérité qu'un refroidissement pénible vint détruire tous les charmes de notre cohabitation. » (2) Montalembert lui, restera longtemps encore aveuglé par son affection; il ne veut voir dans les paroles du maître que de regrettables boutades; il s'efforce de calmer cette âme inflexible et de la ramener à la confiance à force de tendresse. On peut constater en lui des regrets, de la souffrance, des illusions, des plaintes, du mécontentement parfois; de la résistance, de la rebellion jamais.

On dit que l'écho des violences de Lamennais parvint aux oreilles du Souverain Pontife. Pour toute réponse, il demanda aux trois pèlerins un mémoire ex-

(1) *Journal*, 24 mars 1832.
(2) Lacordaire à Montalembert, 4 janvier 1834.

atif des doctrines de l'*Avenir*. Lacordaire écrivit ce doyer éloquent que Grégoire XVI lut et relut plurs jours de suite. « Le pape s'occupe sérieusement notre mémoire, écrit Montalembert. Le cardinal netti a dit à l'abbé Martin de Noirlieu que c'est pour *ne vraie pâture*. » (1) Quelque temps après, le sali 25 février, de très bonne heure, le secrétaire du linal Pacca, doyen du Sacré Collège, vint apporter lettre de son maître. Montalembert a conservé dans journal et nous avons sous les yeux le résumé de e note. Elle disait en substance que le Saint-Père, ut en rendant justice à leurs bonnes intentions et ur talent, voyait *avec mécontentement* qu'ils avaient ué *certaines controverses au moins dangereuses*, que s doctrines seraient examinées, mais que cet examen vant être long, le pape les engageait à retourner France, où il leur ferait savoir en son temps ce aurait décidé. » Sur quoi Montalembert ajoute : est la ruine de nos espérances; il faut cependant signer et attendre notre justification de Dieu et des ements qu'il dirige. Il n'y a rien qui puisse inquiéotre conscience, rien qui puisse éveiller le moinremords dans notre âme. » (2)

ant à Lacordaire, il jugea cette réponse honorable eine de modération. « Tout en annonçant une dén, dit-il, elle permettait de croire qu'on n'en ait donner aucune, mais laisser le temps couvrir es plis nos personnes et nos actes. » — Lamennais roidement la lettre et déclara qu'il resterait à Rome r attendre la décision promise. Vainement Lacore insista pour le départ : « Rester à Rome, répé-il, c'est manquer à nos promesses de soumission olue, c'est désobéir au pape et le contraindre à des

) *Journal*, 16 février 1832.
) *Journal*, 25 février 1832.

rigueurs dont il n'a pas la pensée. » Lamennais s'obstina. S'il avait commis une faute en venant à Rome, il en commettait une seconde en y restant. (1)

Toutefois la patience du pape n'est pas épuisée. Bien qu'il connaisse parfaitement, comme il le dit plus tard à Montalembert, la résistance de Lamennais, il consent le 13 mars à recevoir les trois voyageurs et leur témoigne « beaucoup de bonté ». (2) Mais laissons Montalembert nous raconter cette fameuse entrevue : « Enfin arrive le jour de notre audience si impatiemment désirée. La bonne M^me^ Ankwicz se met en prières dans une église pendant qu'elle dure. Moi-même j'étais vraiment accablé par la pensée des choses importantes qui auraient pu se passer dans cette audience et surtout de la grandeur de la Papauté. Comme toujours j'ai été pleinement désappointé. Après avoir attendu une heure dans diverses antichambres du Vatican, le cardinal de Rohan arriva et nous introduisit bientôt dans le modeste et petit cabinet où se trouvait le Saint-Père. Nous fîmes les génuflexions d'usage et baisâmes ses pieds sacrés. Puis nous nous relevâmes et restâmes debout en face du Pape également debout et vêtu d'une soutane blanche sans le moindre ornement. J'étais vivement ému à l'idée de cette grande puissance qui se trouvait devant moi, la seule que je reconnaisse, la seule à laquelle je veuille obéir, la seule qui ait à mes yeux une mission divine. J'aurais dû être mis à l'aise par l'excessive simplicité, je dirais presque, le manque de dignité du Souverain Pontife. Il a fort bonne mine, mais rien d'élevé et de spirituel. Il avait une de ses mains dans sa poche. Pendant environ un quart d'heure, il nous a parlé avec beaucoup de bonté et d'affabilité de M. Varin, curé de

(1) A vrai dire, Lamennais, ne pouvait alors rentrer en France sans s'exposer à être jeté en prison. Les tribunaux venaient de le condamner à payer 60,000 francs à M. de la Bouillerie.

(2) *Correspondance de Lamennais*, II, 233.

nève et de Genève même, du frère de M. de Lamennais, de ses écoles en Bretagne, de la piété des catholiques français. Il a rappelé le mot de je ne sais quel cardinal, que les Français iraient tous en enfer ou en paradis, mais qu'il n'y aurait point de purgatoire pour eux; il a demandé si les troupes françaises étaient bien fidèles au gouvernement actuel et a loué chaleureusement l'Association Lyonnaise pour la propagation de la foi. Le cardinal de Rohan lui a fait un très grand éloge de ma mère et lui a demandé sa bénédiction pour elle et pour Arthur. (1) Le Pape est ensuite allé lui-même chercher une statue en argent représentant le Moïse de Michel-Ange pour nous la montrer; il nous a distribué des médailles dorées de son prédécesseur Saint Grégoire, a béni les chapelets que nous lui présentions et nous a congédiés fort gracieusement, sans qu'il lui fût échappé une seule parole ayant le moindre rapport à notre mission et aux destinées de l'Église. » (2)

On a vivement reproché à Grégoire XVI de n'avoir pas su trouver un mot paternel et sorti du cœur pour apaiser les cruelles angoisses « du plus grand apologiste de l'Église au XIX^e^ siècle » (3). On s'est étonné qu'il n'ait eu avec lui qu'une conversation banale, au lieu de celle que Lamennais désirait éperdument. Nous répondrons qu'en consentant à recevoir le directeur de l'*Avenir*, après les propos que celui-ci avait tenus sur sa personne, le Saint-Père faisait preuve d'une réelle magnanimité, et que, hélas! les conseils les plus tendres, les exhortations les plus paternelles eussent échoué contre cette obstination bretonne. En présence d'un esprit aussi absolu, trois partis s'offraient à Grégoire XVI : ou céder, c'est-à-dire abandonner à Lamennais la direction de l'Église, le pape ne le devait pas; ou briser sa résis-

(1) Le frère de Montalembert, qui venait d'entrer à l'école de Saint-Cyr.
(2) *Journal*, 13 mars 1832.
(3) Spuller, *Lamennais*, p. 202.

tance, il ne le voulait point; ou se taire, c'est ce qu'il fit et il eut raison. « Oh ! je sais bien cette histoire, écrivait Lacordaire à son ami, et, la main sur la conscience, la main sur les reliques des saints et sur la sainte Eucharistie, je déclarerais à la face de Dieu et des hommes que jamais je ne vis de conduite plus imprudente, plus inconséquente et moins chrétienne que celle de M. de Lamennais dans cette affaire et que Rome ne m'a jamais paru plus sage et plus grande. » (1)

IV

Montalembert a depuis rendu pleine justice aux intentions du Souverain Pontife. « Son silence, a-t-il écrit, était l'avertissement le plus paternel, le plus doux qu'on puisse imaginer, celui qui laissait le moins de traces, qui ne décidait rien et ne compromettait personne. » Mais alors il était trop jeune et trop engagé dans l'œuvre de l'*Avenir* pour le comprendre. Il ne pouvait croire à une condamnation. Sans cesse et sous toutes les formes il le répète dans son journal. « Il se peut qu'on nous demande des explications sur certains points qui effarouchent, mais il est positivement clair, d'après tout ce que nous voyons et entendons, qu'on ne nous condamnera pas, que l'arrêt sera : *Nil censurâ dignum* ». (2) Cette œuvre sublime de défense religieuse, ces luttes généreuses pour Dieu et la liberté, c'était son avenir, c'était sa vie, il ne concevait pas qu'on pût l'obliger à y renoncer. « Lorsque je me prononçai pour la cessation absolue de toute action, disait plus tard Lacordaire, lorsque chaque matin je venais si doucement au bord de ton lit détruire tes rêves, t'annoncer le repos,

(1) Lacordaire à Montalembert, 4 janvier 1834.
(2) *Journal*, 4 janvier et 10 février 1832.

e prédire que l'abbé de Lamennais s'enfonçait dans une oie sans issue, toi, non par imprévoyance, non par ingratitude, non par insensibilité, tu me repoussais durement, car j'attentais à ta vie, je venais t'enlever le out acquis de ton existence et en ce moment-là, je serais mort déchiré pour toi dans mille affreux supplices que u n'aurais pu être tendre et bon pour moi. On donne a vie pour son ami, mais il est un million de fois plus difficile de tuer à cause de lui l'intérêt de sa vie. Voilà e secret de tes sentiments à cette époque... » (1)

Aussi, lorsqu'après l'entrevue que nous avons racontée, Lacordaire annonça qu'il rentrait en France, cette décision affligea profondément Montalembert. Ce brusque départ lui semblait une faute, presque une trahison. De vives explications eurent lieu à ce sujet entre les deux amis. « Tu nous compromets, tu nous perds, disait Montalembert. — Je sauve mon âme, répondait Lacordaire. — Tu perds ton honneur, répliquait l'ardent jeune homme ; u nous abandonnes en pleine bataille, tu découvres ux yeux du monde nos dissentiments intimes. Nos enemis vont regarder ta fuite comme une protestation, une accusation contre notre attitude. — Et que e partez-vous avec moi, puisque le Pape le conseille, et que tant de fois vous avez promis de lui béir. — Tu sais bien que M. Féli ne le veut pas et qu'il ui est impossible de rentrer en France. Est-ce que tu ne proposerais de faire comme toi, de l'abandonner? Abandonner Lamennais, l'apôtre de la liberté et de outes les grandes causes modernes, cet écrivain de génie qu'on a nommé à la tribune le dernier des Pères de l'Église, le docteur éloquent et célèbre, le prêtre vieilli et couronné depuis vingt ans par l'admiration et la confiance du monde catholique, abandonner mon meilleur ami, mon général, mon père, alors surtout

(1) Lacordaire à Montalembert, 2 juillet 1833.

qu'il est malheureux et en proie à d'atroces perplexités! Cette idée seule révolte tout ce qu'il y a dans mon âme de sentiments élevés et généreux! — Crois-tu donc, répondait Lacordaire, que je ne sente pas tout cela? Mais il est des cas où la foi et la raison doivent dominer les plus légitimes affections... Oh! jeune homme trop aimé, que vous traitez légèrement des choses sacrées et terribles et que vous ne savez pas les tourments de la conscience qui lutte contre le génie!... » Et comme Montalembert l'accusait d'exagération et d'ingratitude : « Ne doute ni aujourd'hui ni jamais, répliqua Lacordaire, de mon respect sincère, de mon attachement bien vrai, de ma mémoire éternelle pour l'abbé de Lamennais. Quoi qu'il arrive, j'ai des devoirs envers lui qui ne périront qu'avec ma vie, et, au fond des plus tristes prévisions, je rencontrerai toujours son image comme une tentation puissante, comme une lumière qui me fera souvent douter de la mienne et me plongera dans d'affreuses mélancolies... »

Puis il adressait à son ami une prière qu'il devait souvent renouveler par la suite, celle de soumettre aveuglément à l'Église son esprit et ses idées. « Au nom du ciel, Charles, combats en toi ce funeste penchant à une indépendance qui annulerait ta réputation, ta force et surtout les services que tu peux et que tu dois rendre à l'Église... Tu m'as l'air d'oublier que le dévouement et la soumission à une autorité que l'on a soi-même reconnue et pour ainsi dire créée est le dernier degré, la suprême victoire de la liberté... » — Je restai sourd à sa voix, raconte Montalembert. Il me plaignit et m'excusa : « Tu es plus jeune que moi; par cela seul tu te trompes plus souvent que moi. »

C'était le 15 mars; Lacordaire devait quitter Rome le lendemain. Il passa la soirée dans la solitude et la tristesse. Ne pouvant dormir, il écrivit à Montalembert une longue lettre d'adieux et de recommandations su-

nes. Nous n'en citerons qu'une seule phrase : « Je persuadé que si le bon Dieu nous sait quelque gré e que nous avons fait depuis quinze mois, c'est ıcoup plus pour les petits et quotidiens sacrifices de ps et de patience, pour notre dévouement pour i dire matériel, que pour les grandes explosions de ıt et de courage. »

e lendemain matin, il reprit la route de France, ac- é de découragement et emportant au cœur une sure saignante. Son ami l'avait quitté froidement, il ait de l'amitié, il doutait de lui-même, il doutait de , excepté de Dieu et de son Église. Sa vie lui parais- perdue et brisée ; et, à voir l'ardeur apostolique l déploya au soin des cholériques dans les hôpitaux Paris, on demeure persuadé qu'il conçut le vif désir martyre. Peut-être l'idée lui vint-elle d'offrir sa our sauver l'âme bien-aimée qu'il jugeait mena- et dont il s'exagérait les périls. En tout cas il en- rit dès lors avec acharnement de l'éclairer, de l'ar- ıer à l'influence de Lamennais, de la conserver pour lise. Il se sentait tout pour cette âme ; il l'aimait une passion véritablement maternelle, avec une ion telle que Dieu en allume parfois dans le cœur es saints et qu'il finit toujours par absorber dans amour. Nous n'hésiterons pas, quand nous les ren- rerons, à citer ces pages brûlantes d'une amitié toute le, toute spirituelle et dont certaines sont les plus es, les plus éloquentes peut-être qui aient jamais été tes dans aucune langue. Elles feront connaître La- laire, mais aussi Montalembert qui était digne de inspirer.

... Quand j'arrivai le soir à Milan, après ne t'avoir vu depuis sept jours, et n'avoir pas cessé un seul ment de penser à toi, je fis faire du feu dans ma mbre, je dînai, je récitai mon bréviaire et regar- ıt à ma montre qui marquait huit heures, je me ré-

jouis de tout le temps que j'avais pour t'écrire. Il ne me vint pas même à la pensée d'aller regarder la cathédrale de marbre dans la demi-clarté de la nuit. Mais quand j'eus appuyé mes coudes sur la table et que je vins à me rappeler tout ce que j'avais à te dire, je fus saisi d'un si profond sentiment de tristesse qu'il me fut impossible de tracer une ligne ni de toucher même ma plume. Je pleurai amèrement.

« A quoi bon, me disais-je, le fatiguer toujours de moi? Hélas! parvenu à l'âge où l'on ne se fait plus d'amis, parce qu'on ne peut plus mêler ensemble avec personne les commencements de la vie dont le souvenir est ineffaçable, j'ai voulu tenter une dernière fois de lier tout mon être à un autre homme. Je me croyais encore assez jeune, non pas que je ne susse le nombre de mes années, mais parce qu'aucune passion violente n'avait usé mon âme, que jamais le cœur d'une femme n'avait approché du mien, et que je n'avais trouvé aucun cœur de jeune homme jusque-là qui fût assez pur pour se plaire dans un ami, selon le langage de l'Écriture, au delà même de l'amour. Un instant mon rêve s'était accompli. Nous avions mêlé ensemble, non le commencement de notre vie, mais le commencement singulier de notre carrière publique, tout plein de jeunesse et d'aventures, et, après tant de jours heureux, tristes, dévorés par le travail et l'enthousiasme, après des jours comme on n'en voit qu'une fois dans sa vie, compagnons de croyances, de combats, de proscription, de voyages, il me semblait qu'enfin Dieu m'avait trouvé celui qui me consolerait à jamais d'être sans famille sur la terre, et j'étais sûr de le garder, car j'étais sûr que personne ne l'aimerait comme moi. Mais Dieu, qui est jaloux, s'est joué de cette affection. Et je repassais dans ma mémoire, mon pauvre bien-aimé ami, tous mes sujets de chagrin. Je ne pus me résoudre à t'écrire ce soir-là. Il doit m'écrire, me disais-je, il faut que je voie ce qu'il m'écrira. Que puis-je lui

dire qu'il ne sache et qu'est-ce que l'écriture en comparaison de la parole? S'il a été insensible à des choses qui auraient fondu la pierre sur mon cœur, si j'eusse aimé la pierre, sera-t-il touché de ce qu'un pauvre malheureux lui écrira à cent lieues de lui? Je raisonnais de la sorte à l'infini, et, sentant au milieu de mes larmes combien je t'aimais et que pourtant je n'étais pas si indigne d'être aimé aussi, je ne pouvais m'expliquer ta conduite que par un secret dessein de la Providence qui voulait plus que jamais me retirer du monde, et détruire en moi ces illusions qui s'en vont les dernières et que je n'avais pas voulu perdre jusque-là pour ne pas cesser d'être homme avant de devenir ange, ce qui arrive à tant de chrétiens.

« Ce n'étaient pas les seuls chagrins que j'emportais le long de ma route. Je me représentais vivement la froideur qui s'était introduite dans d'autres relations (Lamennais). J'étais mécontent de ce qu'une opinion qui s'était formée en moi après un mûr examen eût été repoussée avec amertume et presque comme hostile. Était-ce là le fruit d'un dévouement si entier? Faudra-t-il soumettre toutes mes pensées, aller aussi loin qu'on peut aller sans rompre avec l'Église? N'aurai-je la paix qu'en m'abandonnant pieds et poings liés? Eussé-je eu tort, j'étais profondément blessé de tous les manques d'égards que je souffrais depuis trois mois (1), et l'idée de porter le joug plus longtemps m'accablait d'autant plus que je ne comprenais pas la possibilité de le rejeter avec honneur. Je voulais aller m'ensevelir au fond d'une campagne, ne plus vivre que pour un petit troupeau d'hommes, trouver toute ma joie en Dieu et dans les champs. On verra bien, me disais-je, que je suis un homme simple, et sans ambition. Adieu les grands travaux! Adieu le renom et les grands hommes! J'en ai connu

(1) Du 15 décembre 1831 au 15 mars 1832.

Pendant son séjour à Rome, Montalembert résuma ses impressions sur le catholicisme dans le Lyonnais et le Dauphiné ; il envoya deux articles sur ce sujet à l'*Union Bretonne* de Nantes. Lacordaire lut les articles de son ami et lui signala deux défauts : « C'est d'abord une exagération de louanges tout à fait outrée. Il semble qu'il n'y soit plus question d'hommes et que tu as parcouru des contrées idéales... Ce n'est pas là, mon cher ami, la vraie peinture des choses toujours mélangées de bien et de mal... Tu es romancier, tu n'es pas historien, tu fais de l'amour et non du vrai... Tu as déjà loué plus d'hommes à vingt-deux ans que je n'en louerai pendant toute ma vie... »

Mais il reproche surtout à Montalembert le ton provocant qu'il emploie à l'égard des ministres et des hommes en place : « Est-ce que la vérité n'a pas assez d'ennemis sur la terre sans lui en créer à plaisir? Rien dans notre temps n'a plus nui à la cause du vrai que le ton d'inimitié sans miséricorde avec lequel on a voulu l'imposer aux esprits. Est-ce ainsi que des hommes doivent parler à des hommes? Dieu lui-même s'est habitué à leur parler avec plus de respect. Qu'arrivera-t-il? A trente ans, quand tu commenceras ta carrière politique, tu auras partout autour de toi des ennemis décidés à étouffer ta voix et ton talent. Ils t'abreuveront de chagrin, et toi, doux et sensible, mon pauvre orphelin venu de l'étranger, tu achèveras de ruiner ton âme dans la mélancolie... On ne sert pas sa cause par l'injure, et le plus grand service qu'on puisse lui rendre à sa cause, c'est de grandir sa vie par le travail, de l'honorer par une modération forte et de devenir un homme entouré des respects de son temps...

« Un jour, ajoute avec raison Lacordaire, tu sauras quel était entre tes amis le *véritable,* le désintéressé, celui qui te parlait pour toi et non pour lui, celui qui songeait à ta vie et non à la sienne, qui eût voulu en te pré-

ervant des écarts naturels de la jeunesse, faire de toi out ce que tu pouvais être. J'ai péché contre Dieu dans na vie, mais, au jour du jugement, Dieu me rendra le émoignage que je n'ai jamais péché contre toi... » (1)

V

Ainsi Montalembert est resté à Rome avec Lamennais. Rome et Lamennais l'ont retenu, l'une par l'invincible attrait de ses monuments, de ses souvenirs chrétiens, de ses trésors d'art religieux; l'autre par son attachement de jour en jour plus tendre et surtout par ses malheurs. Toutefois, Montalembert n'est pas seul avec Lamennais. La Providence a pris soin de l'arracher à l'influence trop exclusive du sombre polémiste. D'un côté il ne tarde pas à se faire avec les familles polonaises et irlandaises établies à Rome, les Ankwicz, Rzewuski, Lubomirski, Malcolm, etc., d'agréables relations; d'autre part, M. Rio et Albert de la Ferronnays arrivent de Florence et décident d'habiter avec leurs deux compatriotes.

Cette décision est une grande joie pour tous, sauf pour M. le comte de la Ferronnays. En confiant son fils à M. Rio, il a recommandé à ce dernier d'inspirer à Albert une grande tolérance politique et de combattre sa tendance à l'exaltation religieuse. Qu'on juge de son inquiétude et de son effroi, lorsqu'il apprend en quelle société va vivre son fils. Le comte regarde Lamennais comme un fanatique, et, tout en rendant justice à Montalembert, il craint pour Albert la compagnie d'un jeune homme aussi enthousiaste. « Il faut, écrit-il à M. Rio, une organisation morale bien vigoureuse pour supporter sans danger l'exaltation de quelque genre

(1) Lacordaire à Montalembert, 4 juin, 13 juillet 1832.

qu'elle soit. M. de Montalembert est un homme hors ligne, une véritable exception. Sa forte tête, sa raison éclairée, sa rare intelligence, la supériorité de son esprit, tout cela peut l'aider et le préserver des écueils contre lesquels viendrait se briser bien promptement une raison moins forte que la sienne ; il peut sans danger peut-être voguer sur une mer où notre pauvre Albert ferait promptement naufrage. » (1) Tout cela tourmente un peu M. Rio, mais n'empêche point les deux jeunes gens de vivre dans un accord parfait. Chaque jour voit s'accroître leur intimité. Quels trésors d'exquises émotions Montalembert doit trouver dans ces rapports, nous le dirons plus tard. Quant à son jeune ami, il y puise dès le commencement une grande force pour son cœur, une vive lumière pour son esprit.

Avec M. Rio ils visitent les monuments de la Rome païenne et de la Rome chrétienne. Quelquefois Lamennais les accompagne. Un matin ils s'acheminent le long de la voie Appienne et s'en vont à la recherche des Catacombes. C'est qu'en 1832 elles n'étaient pas connues commes elles le sont depuis les admirables travaux de M. de Rossi. Bien peu de voyageurs s'aventuraient de ce côté et rien ne saurait peindre l'état de délabrement où elles se trouvaient. Au delà d'une grille, Montalembert et Rio s'engagent au hasard dans une sombre galerie. Tout y est encombré de ruines et dans un désordre inexprimable. Pas une croix, pas une chapelle, pas un signe de vénération quelconque. Le prêtre qui les guide ne sait rien, ne leur montre rien que des tombeaux vides et croulants. Ils arrivent enfin à un escalier dont les marches sont usées par les pas des premiers chrétiens qui les montaient pour aller au supplice. Montalembert très ému s'agenouille, il baise avec transport cette pierre immortelle ; il est navré,

(1) Rio, *Épilogue à l'art chrétien*, II, 137.

l s'indigne de l'abandon où il voit ce lieu le plus aint et le plus glorieux de la chrétienté, ce berceau anglant de notre foi, « où les premiers pontifes célé-raient à la lueur d'une pauvre lampe les mystères aints et après la prière qui fortifie disaient aux fidè-es : « Vous voulez régénérer le monde, eh bien! sa-hez souffrir et mourir! » (1)

Nous ne suivrons pas Montalembert dans ses excur-ions à travers les monuments, les palais, les églises t les musées de Rome. Il y continue avec passion ses tudes esthétiques; il y déploie la clairvoyance et l'ac-ivité qu'il apporte à toutes choses. « C'est lui, confesse I. Rio, qui me fit remarquer ces vieux cloîtres de Rome levant lesquels j'avais dédaigneusement passé en 830. » Quelque admiration que lui inspirent Saint-Pierre t le Panthéon, il garde pour le gothique une préférence bstinée. Les églises « travesties à la grecque » ne plai-ent ni à Montalembert ni à Lamennais. « Rien qui appelle la vieille cathédrale avec ses formes symbo-iques, ses voûtes qui montent sans fin, ses flèches élan-ées vers le ciel comme d'ardentes aspirations, ses or-nements variés et significatifs, ses jours mystérieux, es lointains échos. » Au Vatican, une fresque fait au eune voyageur une impression profonde et il la regar-lera toute sa vie comme le chef-d'œuvre de l'art chré-ien : c'est la *Dispute du Saint Sacrement* de Raphaël. « Pourquoi faut-il, s'écriait plus tard Montalembert, u'aussitôt après avoir terminé ce véritable poème, Raphaël ait cédé aux suggestions du serpent? »

Bien plus encore est-il ému de sa visite aux ateliers d'Overbeck, le délicieux artiste allemand. Laissons-le dire lui-même ses impressions. « Ici, écrivait-il, je suis resté ébahi. Puis j'ai senti mon cœur se rafraîchir et se dilater en voyant que c'est encore au sein du ca-

(1) *Journal*, 20 janvier 1832. — Lamennais, *Affaires de Rome*, p. 93.

tholicisme, et du catholicisme le plus fervent, qu'est déposé le seul germe d'avenir qu'il y ait de nos jours pour l'art. Jamais je n'oublierai les esquisses à demi terminées que ce cher Overbeck m'a montrées aujourd'hui. Overbeck, c'est le Pérugin ressuscité, ou plutôt c'est un composé de ce qu'il y a de plus pieux et de plus délicat dans le Pérugin, Frà Angelico de Fiesole, Frà Bartolommeo, et ce Lorenzo Lotto qui alla mourir à Lorette en peignant un tableau de la Vierge, afin d'être occupé d'elle à ses derniers instants. Et c'est aussi l'homme lui-même, à part de tous ses ouvrages, qui est admirable. Une tête d'une pureté et d'une expression ravissante, d'où rayonne tout ce qu'il y a dans la piété de plus austère et de plus élevé, une beauté de saint! C'est qu'en effet il est un saint. J'ai su par son directeur l'abbé Martin, que depuis qu'il est devenu de luthérien catholique, tous les dimanches il communie avec sa femme et son jeune fils, et tous les jours, avant de commencer son travail, il se met en oraison, ne prenant ses pinceaux qu'après que la prière l'a suffisamment rapproché de Dieu. Jamais il n'a peint que des tableaux de sainteté; il ne veut pas en peindre d'autres. Aussi les misérables badigeonneurs qui sont ici à l'École de France disent, quand il passe : « Tiens, voilà Jésus-Christ! » Puis quelle profonde intelligence il a de l'Écriture par le sentiment! Enfin, c'est un artiste dans toute la portée du terme, un artiste comme j'en avais rêvé, mais comme je n'eusse jamais espéré en trouver un dans ce siècle-ci. Les Italiens ne le comprennent pas le moins du monde. » (1)

Le soir, réunis au foyer commun, les quatre amis échangent les émotions de la journée. Comme ils témoignent à Lamennais la plus respectueuse déférence et recueillent avidement ses moindres paroles, celui-ci,

(1) *Journal*, 4 février 1832.

vi de cette docilité, épanche volontiers sur eux les ésors de son génie, et sa conversation ouvre à ses auteurs les horizons les plus vastes et les plus variés. ı ne manque jamais avant de se séparer de lire quelues chants de la *Divine Comédie*. Car Dante est alors uteur préféré de Montalembert; il ne s'en sépare oint (1), il l'emporte dans ses courses, il le met à n chevet; il explique à ses amis la pensée mystéeuse du poète, il résout avec compétence les proèmes historiques et politiques du moyen âge, qui nbarrassent si souvent le lecteur. Enfoncé dans son uteuil, Lamennais écoute silencieux les explications de n disciple. Peut-être compare-t-il sa destinée orageuse celle du vieil Alighieri. Que de souffrances, que de ntradictions n'a pas éprouvées ce fier et indépendant nie pour amener le triomphe de ses idées? Car, il mait lui aussi la vérité avec violence, jusqu'à pourivre à coups de pierres ceux qui le contredisaient, squ'à écrire : « Ce n'est pas avec des arguments, st avec le couteau qu'il faut répondre à ces brutales ctrines. » N'a-t-il pas maintes fois assailli la cour maine de ses brûlantes invectives? N'a-t-il pas placé niface VIII dans son enfer? Mais ce que Lamennais blie sans doute de se dire, c'est que Dante s'est reıti de ses colères, c'est qu'il a confessé à la face des cles les égarements de son orgueil, c'est qu'il est ort revêtu de l'habit de Saint-François, offrant à eu les larmes de son cœur en expiation de ses fautes. Quant à Albert de la Ferronnays, tout autres sont

(1) Nous avons vu et feuilleté avec émotion ce livre tout couvert des les et des pensées de M. de Montalembert. On peut lire sur la première ge : « Cet exemplaire acheté à Florence, lors de mon premier séjour Italie avec M. de Lamennais en 1831, m'a servi pendant notre doux voyage Venise à Rome avec Anna en 1836, puis à nos lectures à quatre, à Vilersexel en 1837-1839. Il a fait naufrage avec nous à Madère en 1842. — epris après la catastrophe de 1848, pendant la session de l'Assemblée Nationale. »

ses pensées en écoutant Montalembert faire sa lecture. Il voit sans doute passer devant ses yeux l'image radieuse de Béatrix et il donne à cette figure idéale une forme réelle et bien vivante.

VI

Tout le monde a lu le *Récit d'une Sœur*. Cette délicieuse et émouvante histoire de deux âmes chrétiennes qui se rencontrent, qui s'aiment et que la mort sépare, après qu'elles se sont unies dans une première et dernière communion. C'est à Rome, au mois de janvier 1832 que commence cette histoire, où Montalembert jouera jusqu'à la fin un rôle important. Albert rend visite à la comtesse d'Alopeus que le comte de la Ferronnays a connue à Saint-Pétersbourg ; il est frappé jusqu'au fond du cœur de la rare distinction d'Alexandrine, âgée de vingt-trois ans, et un sentiment s'empare de lui ardent, profond, idéal et religieux. Celle qui l'inspire en est digne du reste, moins encore par sa remarquable beauté que par l'élévation de ses sentiments. Nous n'en donnerons ici qu'une seule preuve. Née dans la religion luthérienne, Alexandrine fait à Dieu dès l'âge de quinze ans le solennel abandon de son bonheur en cette vie et demande à ce prix la claire vue de la vérité. Cette vérité, Alexandrine doit y parvenir par la voie de l'amour chrétien, épuré par le sacrifice et transfiguré par la mort.

Montalembert assiste donc à l'éclosion charmante de cet amour ; il reçoit les confidences d'Albert. « Nous nous comprenions et nous nous aimions tant, lui écrivait ce dernier, quelques mois plus tard ; nos cœurs éprouvaient l'un pour l'autre une sympathie si difficile à retrouver... Tu n'étais pour moi ni froid ni railleur. Tu comprenais tout et depuis que tu n'es plus là

j'ai si besoin de toi! Car je sens *mon malheur* faire dans mon cœur des progrès effrayants... » — Et Montalembert répond : « ... Je veux seulement te dire et te répéter combien je t'aime. Je ne me croyais plus capable de m'attacher si tendrement à un nouvel ami. J'espère que tu ne m'oublieras pas et que sous le ciel perfide de Naples, tu ne perdras jamais cette énergie de sentiments religieux et politiques que je voyais avec tant de joie grandir dans ton cœur... » (1) Ce qu'Albert se propose dès le premier jour, c'est qu'Alexandrine devienne catholique. Dans le but d'obtenir cette conversion, il fait à Dieu l'offrande de sa vie. Un matin, de très bonne heure, sans prévenir personne, il revêt un froc de pèlerin et nu-pieds accomplit le pèlerinage célèbre aux sept basiliques de Rome. Que les sceptiques sourient de cette exaltation. Les âmes chrétiennes comprendront seules, comme le remarque M^me^ Craven, cet acte inspiré par une foi vivante et un puissant amour.

Montalembert assiste avec ses amis aux imposantes cérémonies de la Semaine Sainte. Parmi tant d'émotions qu'il éprouve alors et qu'il confie sans apprêt et toutes brûlantes encore à son journal, il nous plaît d'en rappeler une seule, afin de montrer une fois de plus la sincérité et l'ardeur de ses sentiments catholiques. Il s'agit de la bénédiction du Pape donnée le Jeudi Saint, du haut de la loge de Saint-Pierre au peuple assemblé sur la place. « Non, rien ne saurait égaler cette scène; aucune imagination ne pourrait en atteindre la sublime beauté; jamais l'homme n'a pu inventer ni concevoir une solennité semblable... Mon cœur débordait d'admiration et d'amour; mes yeux étaient baignés de larmes... Voir ce sublime vieillard, couronné de la tiare, porté sur son trône, flanqué de ces deux éventails de queue de paon dont les yeux

(1) *Récit d'une Sœur*, lettre du 19 mai 1832.

signifient tout ce qu'il lui faut de vigilance pour les besoins de l'Église, levant les bras au ciel comme pour y prendre d'innombrables bénédictions, puis les versant sur le peuple agenouillé à ses pieds et sur le monde entier, au bruit des fanfares, des canons, des cloches et de ce bourdonnement populaire qui surpasse tout; puis, quand il a fini de bénir, ouvrant ses mains comme s'il n'avait plus rien à donner au peuple que son cœur. Ah! quel spectacle! Voilà ce qu'il faut voir et puis mourir!... Que n'eussé-je pas donné pour voir une armée chrétienne prosternée sous cette divine bénédiction au moment d'aller combattre ou en revenant de la victoire! Et si j'avais pu, moi, être dans cette armée, me jeter aux pieds du vicaire de Dieu, baiser ses pieds sacrés et lui offrir en échange de sa bénédiction mon épée, ma foi, ma vie, mourir en combattant pour lui!... Mon Dieu, je vous remercie et vous bénis de ce moment de glorieuse émotion... » (1) On ne dira pas que ces lignes, écrites dans les graves circonstances que nous savons et sous les yeux de Lamennais, soient le langage d'un révolté. Après ces fêtes, M. de la Ferronnays rappela son fils à Naples. Albert partit directement le 23 avril, et il fut convenu que Montalembert et M. Rio l'y rejoindraient en suivant la route du mont Cassin. Pendant ce voyage, M. de Lamennais, qui s'obstinait de plus en plus à obtenir un jugement pontifical, se retira dans un couvent à Frascati; il voulait y travailler à un ouvrage sur l'état de l'Église et retremper son âme dans la solitude.

VII

Pour ne rien perdre des curiosités de la route, Montalembert et Rio décident de partir à pied. Lamennais les accompagne une partie du chemin et les suit des yeux

(1) *Journal*, Jeudi saint, 19 avril 1832.

ju'à ce qu'ils disparaissent à l'horizon. « Jamais il vait été plus tendre, écrit Charles, jamais je ne me senti plus de dévouement et d'affection pour lui. » (1) première journée est délicieuse. Tantôt les voyageurs versent des bois et des ravins charmants, tantôt ils vissent une éminence, d'où l'on aperçoit au loin la literranée, le dôme de Saint-Pierre et une infinité gracieux villages construits comme des nids d'oiseau sommet de quelque rocher. Pendant la première tie du jour, la conversation ne tarit point; ils parlent leurs études, de leur avenir, ils échangent gaiement rs impressions. A Frascati, ils sont témoins d'une émonie touchante; ils rencontrent Notre-Seigneur, e l'on porte à tous les infirmes de la ville pour les iter et les consoler. « Cela me rappelle, dit Montaibert à son compagnon, l'admirable spectacle que i vu à Rome il y a quelques jours sur la place Saintrre : le saint Sacrement allait passer devant le corps garde, on fit sortir le drapeau; on l'étendit à terre mme un tapis sous les pas du Maître, tandis que le être bénissait les soldats prosternés... Plus je vois alie, plus je suis enchanté de la piété populaire... ez-vous remarqué, cher ami, au coin de la rue de *la lonna* cette inscription : *Averte che Dio te vede*; (2) ces croix de bois, ces madones qui se dressent à chaque s, ces paysans qui portent le scapulaire sur la poitrine à leur chapeau?... Tout dans cette attrayante contrée rle au cœur du catholique; tout lui rappelle cette lle et poétique vie de nos pères, où la foi n'était pas incident, mais la douce habitude de chaque jour, de aque heure, le principe de chaque pensée, de chaque notion, la gloire du riche et du puissant, la consolaon et la joie du pauvre... ». (3)

(1) *Journal*, 27 avril 1832.
(2) Pensez que Dieu vous voit.
(3) *Journal*, 27 avril 1832.

Quand ils sont fatigués de parler, ils lisent; chacun d'eux porte en effet son volume de Dante. C'était le soir, à l'*Ave Maria*. « Je me souviens encore, dit Rio, de la couleur du ciel, de la couleuvre qui venait de traverser notre chemin, de la perspective et du chant lointain qui venaient de frapper nos yeux et nos oreilles, quand mon compagnon se mit à lire sur un ton de recueillement attendri les premiers vers du huitième chant du *Purgatoire* qui ne devraient jamais être lus qu'en pleine mer ou en pleine campagne, à la portée d'une cloche de village :

« Déjà c'était l'heure qui tourne vers la terre les regrets des navigateurs et qui attendrit leurs cœurs, à la pensée du moment où ils dirent adieu à leurs doux amis;

« L'heure qui blesse d'amour le nouveau pèlerin, s'il entend de loin la cloche qui semble pleurer le jour près de mourir... » (1)

« Il restait encore assez de jour pour lire avec toute la lenteur qu'exigeait ma trop récente initiation, les deux ou trois chants suivants jusqu'à cette belle paraphrase de l'oraison dominicale : « O notre Père, qui es aux cieux, etc... » belle et courte prière qui semblait faite tout exprès pour des voyageurs fatigués; car nous l'étions à tel point qu'en arrivant à notre première étape, nous sacrifiâmes toutes les riantes perspectives d'un voyage pédestre, pour nous embarquer humblement sur un prosaïque voiturin, avec deux moines franciscains qui allaient prêcher une mission dans les Abruzzes, sans autre bagage que leurs bréviaires et quelques sermons manuscrits. C'était plus qu'il n'en

(1) Era già l'ora che volge il disio
Ai naviganti, e intenerisce il core
Lo dì ch'han detto a dolci amici addio;
E che lo novo peregrin d'Amore
Punge, se ode squilla di lontano
Che paia il giorno pianger che si muore.

fallait pour exciter les soupçons des douaniers de la frontière, dont la consigne n'admettait aucune acception de personne ni de costume, et malgré les réclamations des deux pauvres missionnaires, renforcées par les nôtres, les manuscrits furent impitoyablement confisqués, c'est-à-dire envoyés à la police napolitaine qui devait prononcer en dernier ressort sur leur orthodoxie! Et les deux prédicateurs devaient se détourner de leur route, pour se faire absoudre de toute complicité avec les conspirateurs qui menaçaient la sûreté de l'État!... » (1)

Cependant les jeunes voyageurs approchent du mont Cassin. Mais laissons Montalembert nous décrire l'arrivée au célèbre monastère : « Il apparaît de loin assis sur la crête d'un rocher, au milieu des nuages et des neiges. Cette vue termine admirablement celle de la magnifique vallée que l'on suit jusqu'à San Germano. A peine arrivés dans cette jolie petite ville, nous nous mettons à gravir la côte qui conduit au monastère et qui a trois milles de long. A chaque pas que nous faisions, l'enivrement augmentait. D'abord on contemple à son niveau, et bientôt à ses pieds, les ruines presque encore entières de la forteresse qui défendait le couvent en dominant San Germano et le pays d'alentour, forteresse où l'abbé tenait garnison comme premier baron du royaume de Naples. Plus vous montez, plus se déroule à vos pieds une plaine immense, d'une verdeur éblouissante, couverte de bois et de prairies, semée de villages et de villes (parmi lesquelles Aquino, patrie du grand saint Thomas), bornée, à une distance énorme, par des montagnes boisées jusqu'à mi-côte, et quelques-unes couronnées de neiges éternelles. Jamais je n'ai eu sous les yeux un espace à la fois si vaste, si varié, si pittoresque. Le roc même que nous gravissions était tapissé

(1) Rio, *Épilogue* II, p. 140.

de longs herbages, de broussailles d'aubépine, de fleurs de mille couleurs, que broutaient en paix des troupeaux guidés par des bergers revêtus du manteau si noble et si élégamment porté par le peuple de ce pays. A chaque pas, des croix de bois, d'antiques chapelles creusées dans le roc, des reposoirs, d'où l'œil se perd sur cette immense contrée, qui naguère appartenait tout entière à l'abbaye. Et au sommet, l'âme s'arrête sur ce monastère si célèbre dans l'histoire de l'Église, le plus ancien de l'Italie, le berceau de la foi et de la civilisation européennes, où, depuis quatorze siècles, se conserve le dépôt de la règle monastique, d'où sont sortis quarante-deux papes, où les moines se comptaient naguère par milliers. »

« Ne pressent-on point dans ces quelques lignes, dit très bien M. Foisset, le souffle d'où sortira un jour l'*Histoire des Moines d'Occident*? » (1)

A Naples, Montalembert retrouva les familles de la Ferronnays et d'Alopeus. On le reçut avec la plus grande cordialité. Toutefois le comte ne se départait pas d'une certaine défiance. A ses yeux, le disciple préféré, l'héritier présomptif de Lamennais restait suspect. D'ailleurs M. de la Ferronnays vit trop peu Montalembert à ce voyage pour apprécier à leur juste valeur l'énergie de sa foi, les ressources de son esprit et l'élévation de son caractère.

Lorsque toutes les églises gothiques de Naples et des environs eurent été passées en revue, après des excursions charmantes au temple de Pæstum, à Pompéi et aux montagnes d'Amalfi, il fallut songer au départ. Les lettres que Lamennais adressait presque chaque jour à son disciple débordaient à la fois de tendresse et de souffrances: « ... Que ton affection m'est bonne est douce, mon Charles bien aimé! Que mon pauvre cœur, même

(1) Foisset, *Montalembert*, p. 125.

de loin s'appuie délicieusement sur ton cœur! Oh! comment te rendrai-je, cher enfant, le bien que tu me fais? Je n'ai à te donner que le dévouement du plus tendre ami que tu auras jamais et l'amour d'un père... » Mais en même temps sa solitude lui devenait pesante, et il se plaignait en termes touchants « d'être séparé de tout ce qui m'est cher, n'ayant personne qui m'aime et que je puisse aimer, personne qui s'intéresse à ce qui fait ma vie et notre vie commune, personne à qui je puisse, dans la plénitude d'une âme qui déborde, communiquer une seule pensée et encore moins un sentiment... » (1)

De son côté, Lacordaire pressait vivement Montalembert d'abréger son voyage : « Je suis effrayé du temps que tu veux encore rester loin de nous. Il est bien commode de vivre loin de ses amis quand on mange des oranges de Naples et qu'on regarde le soir la mer et le Vésuve. Oh! mon doux ami, revenez, car on n'est pas bien loin de vous. Notre ciel n'est pas bleu, nos violettes sont mortes, les lilas fleurissent, mais quand tout serait beau et vivant, il faut que vous reveniez pour que je vive un peu... »

Les trois amis se séparèrent donc. Cette séparation fut triste, car une fraternelle intimité s'était formée entre eux pendant ces quelques mois et ils voyaient s'évanouir le rêve qu'ils avaient formé de visiter ensemble le nord de l'Italie, Sienne, Milan et Venise. « Tu ne te figures pas, mon cher Albert, écrivait Montalembert, combien j'ai souffert ces jours-ci de la ruine totale de nos plans : J'ai senti profondément combien mon voyage (si tant est que je le continue) en sera tout décoloré. » (2) Quelques jours plus tard il avait rejoint à Rome M. de Lamennais.

La situation restait la même. Rome refusait de parler

(1) Lamennais à Montalembert, 28 avril, 9 mai 1832. Les premières réponses de Montalembert n'ont pu être retrouvées.

(2) Montalembert à A. de la Ferronnays, 19 mai 1832.

et Lamennais de partir. Pour provoquer une réponse décisive, le directeur de l'*Avenir* se faisait menaçant et déclarait qu'il allait reprendre son journal. On l'y poussait du reste, le P. Ventura, le P. Olivieri et bien d'autres. « Le Père Ventura ne comprend rien à tes scrupules, écrit Montalembert à Lacordaire, à ta timidité subite, à l'étrange jugement que tu portes sur Rome après l'avoir vue comme nous. Il est encore plus énergique que nous dans le désir de recommencer le plus tôt possible nos œuvres et nos combats. Le P. Olivieri (1) dit absolument la même chose; il m'a répété l'autre jour que jamais on ne nous condamnera ici.

« Nous avons fait (je dis nous, parce que M. Féli est venu passer une huitaine à Rome), trois connaissances très importantes ces jours-ci : Mgr Froscolo, patriarche de Jérusalem, élève et très familier du Pape, Mgr Castracani, secrétaire de la Propagande, le R. P. Mazetti, carme, théologien des plus estimés. Ces trois hommes, tous les trois notables en dignité, tous les trois vieillis dans les congrégations, nous ont tous trois répété que nous ne serions pas condamnés ici, que nous avions très mal fait d'interrompre l'*Avenir* et que tout ce que nous pouvions faire de mieux était de le reprendre. Le P. Mazetti a ajouté que nous pouvions nous battre avec tous les évêques du monde jusqu'à ce que Rome eût parlé... » (2)

Lacordaire avait plus de clairvoyance; il déclarait la résurrection de l'*Avenir* matériellement et moralement impossible. « Matériellement, écrivait-il à Montalembert, parce qu'on ne trouvera d'argent ni du côté des catholiques ni du côté des libéraux... Sous le rapport moral, c'est bien autre chose encore.

« Nous tirons nos adversaires de la position détesta-

(1) Dominicain, commissaire du Saint Office, « forte et vaste tête, dit Lamennais, unie à un cœur simple et bon. »

(2) Cette lettre du 2 juin 1831 est la première des lettres de Montalembert à Lacordaire qui ait été conservée.

le où notre soumission les a placés; nous vérifions outes leurs prophéties. M. de Lamennais devient un omme qui a attaqué les évêques en s'appuyant sur le aint-Siège, et qui voyant le Saint-Siège lui retirer sa rotection, va donner des leçons aux évêques et au Saint-iège en s'appuyant sur un parti étranger à l'Église. Au ieu que, en Belgique et en Irlande, c'est *tout* le clergé ui a fait alliance avec un parti politique pour une cause ommune, ce seront ici quelques hommes se séparant u clergé, pour s'allier avec quelques autres hommes iés par tous leurs antécédents à un libéralisme impie t qui le deviendra plus que jamais dans le cas d'une estauration. De ce jour M. de Lamennais sera perdu ans l'opinion du clergé, et *ses meilleurs amis n'en parleront plus qu'en gémissant.*

« Charles, écoute bien ce que je vais te dire : quand M. de Lamennais créa l'*Avenir*, il perdit une grande artie de ses anciens amis, des plus ardents de ses collaborateurs ; s'il exécute son nouveau plan, souviens-toi u'un plus grand nombre d'amis et de collaborateurs 'abandonneront, et que trompé par les libéraux dans ne action sans possibilité de succès, *il n'y a rien 'assez triste dans le langage pour dire ce qui arrira.* »

Dans le courant de juin un évènement se produisit ui porta à son comble l'exaspération de Lamennais et le hagrin de Montalembert. Trompé par la diplomatie isse, comme il l'a reconnu plus tard, Grégoire XVI puia son encyclique aux évêques polonais. Ce document, ans lequel le Souverain Pontife semblait réprouver insurrection de 1830 et recommandait la fidélité enrs le bienveillant empereur de Russie, (1) produisit un

(1) Nous citerons seulement deux phrases de l'encyclique du 9 juin. Nous avons appris que les affreuses calamités qui ont désolé votre oyaume n'ont pas eu d'autres sources que les manœuvres de quelques abricateurs de ruse et de mensonge qui, sous prétexte de religion, dans

effet déplorable, et les ennemis de la Pologne en tirèrent les plus fâcheuses conséquences. Montalembert qui avait embrassé avec tant d'ardeur la cause polonaise en fut profondément affecté. En effet, bien qu'elle ne frappât point l'*Avenir* d'une façon directe, l'encyclique n'indiquait-elle pas clairement les idées politiques et sociales du pape? N'était-ce point comme un suprême avertissement donné à Lamennais? Nous verrons que, loin d'en tenir compte, il mit à bout la patience pontificale par un dernier défi, et attira sur sa tête la condamnation qu'on eût voulu lui épargner. Cependant il se décida à quitter Rome. « Au mois de juillet, écrivait Montalembert, nous partirons pour Florence, de là à Venise, de là encore d'après une idée que je viens de suggérer à M. Féli, à Munich, et enfin à Bruxelles où nous comptons être du 1er au 15 septembre. C'est là où nous nous retrouverons tous et où nous mettrons un terme, si Dieu le permet, aux fâcheuses dissidences qui ont éclaté parmi nous. » (1)

notre âge malheureux élèvent la tête contre la puissance légitime des princes...

« ... Votre très puissant empereur se montrera plein de bonté pour vous, il recevra toujours avec bienveillance les bons offices que nous ne manquerons pas d'interposer en votre faveur et les demandes que vous lui ferez pour le bien de la religion catholique que professe le royaume et à laquelle il a promis de ne refuser en aucun temps sa protection. »

(1) Lettre de Montalembert à Lacordaire, 2 juin 1832.

CHAPITRE XIII

LA CONDAMNATION DE « L'AVENIR. » — L'ENCYCLIQUE « MIRARI VOS. »

I

« C'était au mois de juillet, vers le soir. Des hauteurs ui dominent le bassin où serpente le Tibre, nous je- mes un triste et dernier regard sur la ville éternelle. es feux du soleil couchant enflammaient la coupole de int-Pierre, image et reflet de l'antique éclat de la Pa- auté elle-même. Bientôt les objets décolorés dispa- rent peu à peu dans l'obscurité croissante. A la lueur outeuse du crépuscule on entrevoyait encore çà et là, long de la route, des restes de tombeaux; pas un ouffle n'agitait la lourde atmosphère, pas un brin 'herbe ne soupirait : nul autre bruit que le bruit sec t monotone de notre calèche de voiturin, qui lente- ent s'en allait dans la plaine déserte.

« Cette manière de voyager, lorsque rien ne vous resse, est la plus agréable que puissent choisir ceux ui doivent rechercher une stricte économie. On séjourne, n voit mieux le pays que dans les voitures publiques. Notre bon Pasquale, toujours d'humeur égale, abrégeait os longues heures de marche par sa conversation spi- ituellement naïve. Représentez-vous une large figure leine et ronde, empreinte d'un singulier mélange de

simplicité et de finesse malicieuse, voilà Pasquale. Il fallait l'entendre raconter comment retenu au lit pendant quarante jours par une jambe cassée, il revint à Rome juste à temps pour ne pas retrouver sa femme remariée : ce n'est pas que sa douleur eût été inconsolable, si le second mariage avait rompu le premier; car, libre alors, peut-être serait-il devenu cardinal, peut-être pape; qui sait? On avait vu des choses plus extraordinaires. Pourquoi pas lui autant qu'un autre? Ne valait-il pas bien celui-ci, celui-là? Un peu de bonheur, un peu de faveur, on arrive à tout avec cela. Et quelle douce vie pour Pasquale! Que de loisir, que de repos, que de *far niente!* Je supprime le reste; j'ai voulu seulement donner une idée du genre d'esprit qui caractérise le peuple romain et de sa mordante verve. » (1)

C'est de cette façon charmante et ironique tout à la fois que Lamennais nous raconte son départ de Rome avec Montalembert. Ainsi, de temps en temps, sous l'influence de la nature ou de l'affection, les sombres nuages qui d'habitude voilent son âme se déchirent, laissant apparaître l'éclat du soleil. Montalembert cherche tendrement à arracher Lamennais à ses pensées; il essaie de lui faire partager sa passion pour l'art chrétien. Arrive-t-on dans une ville célèbre par ses monuments, aussitôt le disciple devient le maître, il rappelle les événements importants dont cette cité fut le théâtre; à Orvieto, par exemple, comment Clément VII s'y réfugia après le sac de Rome et pour prévenir la disette d'eau en cas de siège, fit construire ce puits colossal que les voyageurs admirent encore. Dès le soir de leur arrivée, il entraîne Lamennais contempler au clair de lune la fameuse cathédrale de cette ville, une des quatre métropoles gothiques de l'Italie. Le lendemain, tous deux la visitent en détail. Ce qui les frappe surtout, c'est son « incomparable façade cou-

(1) Lamennais, *Affaires de Rome*, p. 110.

e des délicieux bas-reliefs exécutés par les Pisans. »
ous semble entendre Montalembert : « Vous avez
les yeux, mon père, une des œuvres les plus cu-
ses de l'école de Pise. C'est un poème immense com-
çant avec l'univers et finissant au jugement dernier.
lmirez-vous pas comme ce travail respire la foi?
lle exquise expression dans ces figures et quelle vie
s ces scènes! » L'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*
alors très indifférent lui-même en matière d'esthé-
e; d'autres pensées hantent son esprit. Cependant
ourit à l'enthousiasme de son « cher enfant »; il
ent à admirer « ces beaux marbres d'une belle
te jaune, ces innombrables figures qui s'animent
mblent sortir de la pierre sous les rayons du soleil
nidi. » Longtemps Lamennais s'arrête devant la tête
raham endormi; il la fait remarquer à Montalem-
. « Le patriarche, dit-il, voit dans son sommeil les
nées de sa race liées à celles du monde. Son regard
ne embrasse les siècles avec une puissance en
que sorte créatrice : l'avenir entier du genre humain
ble éclore sous les plis de son large front ». (1)
ais le plus souvent Lamennais reste insensible aux
tions d'art. Il laisse Montalembert explorer seul les
veilles du monde nouveau qu'il découvre à chaque
Aussi Charles continue-t-il à thésauriser. A Viterbe,
s apprennent ses notes, il va prier sur le tombeau de
te Rose; il rêve d'écrire la vie de cette merveilleuse
nt, morte à la fleur de l'âge sous l'habit de saint
ançois, en héroïne de la liberté guelfe contre la ty-
nie gibeline. Il arrête même le titre du futur ouvrage :
toire d'une jeune Ultramontaine. (2) Sienne, ville
nge et charmante, vraie ville du douzième siècle,
hante le jeune voyageur. Il salue avec transport

1) Lamennais, *Affaires de Rome;* Montalembert, *Journal,* 12 juil-
1832.
2) *Journal,* 11 juillet 1832.

« le dôme, l'inimitable dôme avec sa façade rivale de celle d'Orvieto et son intérieur sans rival, avec son baptistère, avec ses chaires, avec les remarquables fresques de Pinturicchio, attribuées en partie à Raphaël ». (1)

Les deux pèlerins arrivent à Florence le 16 juillet. « Nous y avons fait d'excellentes connaissances et rencontré une sympathie et une affection incroyables, » écrit Montalembert. (2) Là, une troisième faute est commise plus grave que les deux premières. Lamennais se rend avec Montalembert chez l'internonce du pape et lui déclare brusquement son intention de recommencer l'*Avenir*. « Puisqu'on ne veut pas me juger, dit-il, je me tiens pour acquitté. » Après ce défi en quelque sorte officiel, Grégoire XVI ne peut plus garder le silence. A ce moment même Mgr Polidori rédige l'encyclique que le pape se propose d'adresser aux évêques à l'occasion de son avènement. On donne à ce prélat l'ordre de blâmer certaines doctrines soutenues par l'*Avenir;* mais, en raison des services rendus par Lamennais, ce blâme doit être indirect et conçu dans les termes les plus généraux.

Cependant Montalembert met à profit son nouveau séjour dans la patrie de Dante et de Savonarole. Il dévore, nous dit son journal, l'histoire de la royauté de J.-C. à Florence; il va s'enfermer au célèbre couvent dominicain de Saint-Marc et passe de longues heures dans le cloître à lire les manuscrits inédits de Savonarole, « ces admirables invectives contre le classicisme corrupteur de l'éducation, contre le paganisme avec tous ses souvenirs antiques, ses héros profanes, sa littérature obscène et son art voluptueux ». Il songe même un instant à écrire l'histoire du célèbre agitateur chré-

(1) *Journal*, 14 juillet.
(2) Montalembert à Lacordaire, 3 août 1832.

en. (1) Mais bientôt une autre figure se dresse devant i, rayonnante et pleine d'attraits, celle du B. Fra Angelico, dont les délicieuses peintures couvrent les murs e Saint-Marc. Cette figure, nous dit Montalembert, a te « conquis la première place dans mes affections *ittoresques* ». (2) La *Déposition de Croix* du Beato le énètre de piété et de componction, et c'est de son cœur a dû jaillir la touchante prière qu'il attribue « à une ne jeune et pieuse » en présence de ce tableau :

« Oh! quelle surabondance d'amour de Dieu, d'immense et ardente contrition devait avoir ce cher Fra ngelico le jour où il a peint cela! Comme il aura médité et pleuré ce jour-là dans le fond de sa petite celle sur les souffrances de notre divin maître! Chaque up de pinceau, chaque trait qui en sortait semblent tant de regrets et d'amour provenant du fond de son ne... Quelle émouvante prédication que la vue d'un reil tableau!... Donnez-moi, Seigneur, quelque part cette componction immense; qu'en contemplant ses uvres, mon cœur soit si profondément initié par ce raphique religieux au mystère de vos douleurs que songe sans cesse à y prendre part, à entrer dans tte voie de la croix avec l'entraînement de l'amour, utes les fois qu'il vous plaira de m'envoyer quelques eines. Je devrais peut-être borner ma demande à la umission; mais c'est trop peu. Oh! oui, l'entraînement e l'amour, c'est là ce que je souhaite, ce que j'ose vous pplier de m'accorder après avoir vu toutes les œures de votre peintre. D'autres y voient simplement es œuvres d'art; moi, j'y aurai puisé, je le sens, d'ineffables consolations, de profonds enseignements ». (3) Cette ardente prière est le plus sincère hommage qu'on

(1) *Journal*, 20 juillet : « C'est un admirable sujet et bien à ma portée; mais j'en ai déjà tant! »
(2) *Ibid.*, 23 juillet.
(3) Montalembert, *Œuvres*, *Art et Littérature*, p. 106.

ait jamais rendu à Fra Angelico; elle n'honore pas moins l'âme élevée qui a su ressentir et exprimer de si religieux sentiments.

Après huit journées fécondes pour son esprit et pour son cœur, Montalembert quitte Florence le 24 juillet 1832 et se rend à Bologne. Là, il éprouve, nous disent ses notes intimes, « un mouvement d'admiration amoureuse, d'émotion, de jouissance bien vive et bien pure à la vue de la *Madone avec Saint François*, le chef-d'œuvre de l'école bolonaise ». C'est à Montalembert que l'auteur de ce ravissant tableau, Francesco Francia, doit d'être connu dans notre pays. « Contemporain et émule du Pérugin, nous dit le jeune voyageur, il mérite de prendre place avec lui, Fra Angelico et quelques autres, dans ce cercle de peintres d'élite où doivent se concentrer les admirations du chrétien ». (1)

Mais il faut se hâter, dans la crainte de fatiguer le lecteur. Mentionnons seulement, à Ferrare, une excursion au cachot du Tasse, et à Padoue une visite aux grandes fresques de la chapelle de l'Arena. Ces fresques inspirées de Dante sont, d'après Montalembert, « l'œuvre capitale de Giotto ». Enfin « Venise apparaît à l'horizon, sortant des eaux, belle et unique au monde! Nous nous embarquons, à Fucina, dans une de ces noires gondoles qui ont l'air de cercueils flottants, et qui portent le deuil de l'ancienne Venise. Nous entrons dans la ville par le canal de la Giudecca. Je suis ravi de l'architecture mauresque des palais et même du bon goût de l'architecture classique des églises. Mais quelle ruine! quelle solitude! quel silence! Je ne m'attendais à rien d'aussi funèbre. Toutes les maisons tombent en ruine. Tous les palais semblent abandonnés. Le *canale grande*, bordé de ces ravissants palais mauresques, est désert. Et pourtant Venise, à cause de la mer et du go-

(1) *Journal*, 26 juillet 1832.

thique, me plaît au-dessus de tout; je la préfère à Florence, que je préfère à Rome ». (1)

Par bonheur M. Rio se trouve à Venise, et comme il a résidé longtemps dans cette belle cité, il en fait les honneurs à ses compatriotes. Pendant les quelques jours que Lamennais lui accorde, Charles, guidé par son ami, étudie les œuvres des frères Bellini dont l'un signait ses tableaux : *Gentilis Bellinus amore incensus crucis.* Il leur préfère toutefois Carpaccio et Cima de Conegliano, qu'il proclame le prince de l'École chrétienne de Venise. Cependant Lamennais s'impatiente et fixe le départ au 4 août. Une chose console Montalembert, c'est que M. Rio consent à être du voyage. Il s'agit de gagner Munich par le Tyrol et Inspruck. Le maître a décrit en des pages charmantes cette traversée pittoresque où Montalembert retrouve ses impressions d'Irlande. « Nous arrivâmes à Munich par un jour d'orage, vers le soir. Le ciel achevait de s'éclaircir; quelques nuages seulement restaient encore suspendus à l'horizon. Rien n'égale le spectacle qui vint nous ravir au coucher du soleil, quand ses derniers rayons se réfractant dans ces vapeurs flottantes les teignirent de couleurs dont nul langage ne saurait peindre la richesse, l'éclat et les nuances infinies perpétuellement changeantes ». (2) Hélas! non, le ciel ne s'est pas éclairci; tandis qu'ils admirent ces merveilleux effets de lumière, les pèlerins n'aperçoivent pas un autre orage plus terrible qui se prépare derrière eux; ils ne se doutent pas que dans quelques jours la foudre va les frapper.

(1) *Journal*, 29 juillet. Ce passage a été cité par M. Foisset dans sa notice sur Montalembert, p. 129.

(2) *Affaires de Rome*, p. 124.

II

Munich était alors l'Athènes germanique, le centre du mouvement religieux et littéraire en Allemagne. Une pléiade d'hommes distingués s'y trouvaient réunis, de grands philosophes comme Schelling, Baader et Joseph Görres, de jeunes et brillants professeurs, réservés d'ailleurs à la plus triste fin comme Döllinger, des savants, des artistes de premier ordre comme les frères Boisserée, les peintres Hess, Schnorr et Cornélius. Entre eux et les voyageurs français il y avait déjà, remarque M. Rio, une sorte d'harmonie préétablie. L'*Avenir* comptait à Munich de chauds partisans, et François Baader en était devenu, par l'intermédiaire de Montalembert, le collaborateur très actif. L'accueil des Bavarois fut donc plein de cordialité. Chaque jour apportait à Montalembert une jouissance, une lumière nouvelles. Tandis que Lamennais se livrait avec Schelling à de profondes discussions sur l'avenir du catholicisme et de la science, (1) Sulpice Boisserée essayait de prouver à Montalembert l'origine germanique de l'ogive; J. Görres renchérissait sur Boisserée; il soutenait avec éloquence la supériorité esthétique de ses concitoyens et affirmait que l'Allemagne avait été la grande initiatrice de l'Europe à l'Art chrétien. Sans prendre à la lettre ces théories exclusives, Montalembert admirait sincèrement l'art germanique; il visitait les musées de Munich, la Pinacothèque et la belle galerie du château de Schleissheim. Le remarquable ouvrage de Sulpice Boisserée sur la cathédrale de Cologne, celui de M^me^ Schopenhauer sur la peinture allemande et flamande ache-

(1) Lire dans M. Rio, *Épilogue à l'Art chrétien*, II, p. 166, un très curieux résumé de ces entretiens rédigé par Lamennais lui-même.

vaient son éducation esthétique. Mais, après toutes ces études, Fra Angelico, Francia et Raphaël demeuraient toujours ses peintres de prédilection.

Cependant le 28 août, Lacordaire arrivait à Munich. Ce n'était pas, comme on pourrait le croire, pour se réunir à ses amis; au contraire. Ayant appris leur prochain retour à Paris et ne voulant pas se compromettre dans une résurrection de l'*Avenir*, il décida de s'exiler : « ... Je quitte Paris et la France, écrivait-il à Montalembert, car j'ai pris mon parti et je veux garder à l'égard de ce qui va se faire une neutralité complète, que je ne puis observer qu'à l'étranger... » (1) Munich était une ville catholique et la vie y coûtait moins cher qu'ailleurs : ce furent les raisons de son choix. Mais la Providence avait d'autres motifs de l'y envoyer. Cette décision inquiéta vivement Montalembert. Qu'allaient penser, se demandait-il, les catholiques de Munich en constatant le dissentiment des rédacteurs de l'*Avenir?* Il ne le cacha point à Lacordaire. « Mon ami, la nouvelle de ton arrivée à Munich a mis le comble à la douleur que tu m'as causée... Je te l'avoue franchement, le bonheur que j'éprouverai à t'embrasser avant de nous séparer si cruellement est plus que compensé par le cruel embarras où tu vas nous mettre à l'égard de nos amis de Munich... Je serai toujours ton ami et ton dévoué quand même. Il y a des liens que rien ne peut briser sur cette terre; je sens que celui qui nous unit est de ceux-là. » (2)

A peine a-t-il connu par les journaux l'arrivée et l'adresse de Lacordaire, Montalembert court chez lui : « J'ai un moment de vrai bonheur, dit-il, en le revoyant, en le pressant contre mon cœur, mais ce bonheur se change en amère tristesse, quand je songe à l'immense distance de toute nature qui va maintenant

(1) Lacordaire à Montalembert, 15 août 1832.
(2) Montalembert à Lacordaire, 21 août 1832.

nous séparer. Je suis surtout désolé de me voir privé de sa direction, des conseils et des avertissements de sa tendre amitié, la plus tendre de toutes celles dont j'ai jamais été l'objet. Il m'a fait sur l'exagération de mes opinions et de mon caractère d'excellentes observations ». (1) — « Henri, dit enfin Montalembert, tu vas venir chez M. Féli. — Non, » répond Lacordaire. Montalembert insiste, s'indigne : « Ce serait un scandale pour la ville entière, ce serait faire au maître une peine, une injure profonde. » Bref, Lacordaire se laisse entraîner. Lamennais le reçoit avec un ressentiment visible; mais la rencontre est solennelle. Pendant deux heures ils discutent. Avec toute sa raison, toute sa foi, toute son éloquence, Lacordaire lui démontre les dangers, l'impossibilité de reprendre maintenant l'*Avenir*. A la fin Lamennais cède : « Oui, c'est juste, dit-il, vous avez bien vu. » Quelle joie pour Lacordaire ! On convient même de fonder une Revue catholique, en attendant que l'*Avenir* puisse être repris. « Après quelques difficultés, dit Montalembert, je me prêtai bien volontiers à ce projet, en sacrifiant mon vif désir de rester à Munich pendant l'hiver. » (2)

Le surlendemain (30 août) Schelling, Görres, Baader, Döllinger, les principaux écrivains et artistes de Munich offrirent aux voyageurs français un banquet d'adieu aux portes de la ville. Le repas fut servi avec magnificence. On y but à Lamennais, à l'union des catholiques de France et d'Allemagne. Pour couronner la fête, le jeune peintre Schottlauer fit entendre les chansons nationales des montagnards de la Bavière. Tous les cœurs vibraient à l'unisson. « C'était, dit Montalembert, un de ces moments de joie aveugle qui précèdent la chute dans l'abîme. » Soudain la porte

(1) *Journal*, 28 août 1832.
(2) *Journal*, 30 août 1832.

ouvrit et Lamennais sortit si doucement que l'ar-
'y prit pas garde et continua de chanter.
ques minutes se passèrent; Lamennais rentra.
issait calme, presque souriant, absolument maître
Personne n'eût pu se douter qu'il venait de re-
une nouvelle qui déchirait son âme et brisait sa
insista gracieusement pour que l'artiste répétât
iplets chantés en son absence. Quand on sortit,
Lacordaire par le bras et lui dit à voix basse :
iens de recevoir une encyclique du Pape contre
nous ne devons pas hésiter à nous soumettre. »
, il se mit à causer de la façon la plus aimable
es philosophes allemands qui l'entouraient. On
les bords de l'Isar, pour aller prendre le café
armant village de la Nosker-Schweige. Pendant
ccursion assez lointaine, Lamennais ne se départit
seul instant de son sang-froid. Pas un mot, pas
te qui trahît la profonde douleur qui rongeait
ne. Quant à Montalembert, ne sachant rien, il
nous dit-il, d'une gaieté folle. (1)
oir, lorsque Lamennais se retrouva seul avec
s compagnons, son cœur put se soulager; il leur
document pontifical; sa voix tremblait d'é-
, mais il ne lui échappa aucune parole d'amer-
contre le Saint-Siège.
Le Saint-Père en remplissant un devoir sacré de
nistère apostolique, lui écrivait le cardinal Pacca,
pendant pas voulu oublier les égards qu'il aime
pour votre personne, tant à cause de vos grands
que de vos anciens mérites envers la religion.
clique vous apprendra, monsieur l'abbé, que
nom et les titres mêmes de vos écrits d'où l'on a
s principes réprouvés, ont été tout à fait sup-
s.

urnal, 30 août 1832 et Rio. *Épilogue* II, 173.

« Mais comme vous aimez la vérité, et désirez la connaître pour la suivre, je vais vous exposer franchement et en peu de mots les points principaux qui, après l'examen de l'*Avenir*, ont déplu davantage à Sa Sainteté. Les voici :

« D'abord elle a été beaucoup affligée de voir que les rédacteurs aient pris sur eux de discuter en présence du public, et de décider les questions les plus délicates qui appartiennent au gouvernement de l'Église et à son chef suprême, d'où il a résulté nécessairement la perturbation dans les esprits et surtout la division parmi le clergé, laquelle est toujours nuisible aux fidèles.

« Le Saint-Père désapprouve aussi et réprouve même les doctrines relatives à la liberté *civile* et politique, lesquelles, contre vos intentions sans doute, tendent de leur nature à exciter et propager partout l'esprit de sédition et de révolte de la part des sujets contre leurs souverains. Or cet esprit est en ouverte opposition avec les principes de l'Évangile et de notre sainte Église, laquelle, comme vous savez bien, prêche également aux peuples l'obéissance et aux souverains la justice.

« Les doctrines de l'*Avenir* sur la *liberté des cultes* et la *liberté de la presse*, qui ont été traitées avec tant d'exagération et poussées si loin par MM. les rédacteurs, sont également très répréhensibles et en opposition avec l'enseignement, les maximes et les pratiques de l'Église. Elles ont beaucoup étonné et affligé le Saint-Père; car si, dans certaines circonstances, la prudence exige de les tolérer comme un moindre mal, de telles doctrines ne peuvent jamais être présentées par un catholique comme un bien ou comme une chose désirable... »

L'encyclique *Mirari vos* développait ces divers points et blâmait énergiquement : 1° l'idée que l'Église a besoin d'une régénération et qu'il est nécessaire de la séparer

it; — 2° l'alliance avec les libéraux révolution-
même sous le prétexte d'obtenir plus de liberté
s catholiques; — 3° l'approbation donnée aux
s des peuples contre les princes; — 4° et enfin
ndication *imprudente* et *immodérée* des libertés
se et d'opinion.

chevant sa lecture Lamennais ajouta : « c'est
lamnation de la liberté et l'abandon de la na-
é polonaise. » Puis, après un silence : « Dieu a
il ne me reste plus qu'à dire : *Fiat voluntas*
à servir ces deux causes par mes prières, puis-
e défend par l'organe de son vicaire sur la terre
ervir par ma plume. » Et longtemps il marcha
g en large dans la chambre, l'air sombre et
parlant avec véhémence, mais n'exprimant que
es d'adhésion à la volonté du Pape. Les trois
eurs de cette scène tragique restaient muets de
e et d'admiration. Quand Rio se fut retiré, La-
s s'assit et écrivit spontanément cette courte et
déclaration :

s soussignés, rédacteurs de l'*Avenir*, membres
seil de l'Agence pour la défense religieuse,
nvaincus, d'après la lettre encyclique du sou-
pontife Grégoire XVI en date du 15 août 1832,
ne pourraient continuer leurs travaux sans se
en opposition avec la volonté formelle de celui
eu a chargé de gouverner son Église,
oient de leur devoir, comme catholiques, de dé-
que, respectueusement soumis à l'autorité su-
du vicaire de Jésus-Christ, ils sortent de la lice
ont loyalement combattu pendant deux années.
agent instamment leurs amis à donner le même
e de soumission chrétienne.

conséquence,

L'*Avenir*, provisoirement suspendu depuis le
embre 1831, ne reparaîtra plus;

« 2° L'Agence générale pour la défense de la liberté religieuse est dissoute à dater de ce jour. Toutes les affaires entamées seront terminées, et les comptes liquidés dans le plus bref délai possible. »

On dit que ce soir-là Lamennais prolongea longtemps sa prière. Que se passa-t-il alors entre son âme et Dieu? Problème mystérieux et difficile à pénétrer. Mais il dut se livrer un de ces combats terribles qui décident d'une grande destinée. Nous n'admettons pas qu'on puisse accuser Lamennais d'hypocrisie et nous ne pouvons parler de ce grand esprit qu'avec la plus douloureuse sympathie. Sa sincérité fut aussi grande que son obstination. Il était l'homme du monde le moins capable de ruser et de calculer. Mais quelle situation poignante que la sienne! « Seigneur, nous semble-t-il l'entendre dire, vous savez que j'ai aimé la vérité avec passion et votre Église avec emportement. Votre Église, j'ai voulu la tirer de servitude, la rendre indépendante des puissances du monde, la placer au milieu des peuples comme la source de toute lumière, de toute justice et de toute liberté. J'ai lutté toute ma vie pour elle, j'ai souffert, j'ai éprouvé des angoisses et des contradictions sans nombre... Mais je ne pouvais m'attendre à voir le chef visible de cette Église, auquel je ne demandais qu'un mot d'encouragement et d'espérance, réprouver mes efforts, me condamner et me briser à jamais dans mes idées et dans ma vie. »

Il n'est pas douteux davantage que Dieu n'ait répondu à cette prière désespérée de son prêtre, lui montrant dans une miséricordieuse lumière la vérité de la situation, lui faisant entendre ces mêmes conseils que Lamennais formulait naguère pour l'édification du peuple chrétien : « Es-tu donc chargé de gouverner mon Église? Que n'en laisses-tu le soin à ceux que ma grâce a choisis et que dirige mon Esprit... Ne sont-ce pas tes propres idées et tes vues personnelles que tu

prétends défendre plutôt que mon Église? Obéir, sortir de soi, c'est être libre... Une des plus dangereuses tentations est celle de l'orgueil dans le bien... Alors arrivent les chutes terribles qui étonnent et consternent, les chutes inattendues, effrayants exemples des jugements divins... Prends garde à l'orgueil, car il est le père de la haine, de l'envie, de la violence, de la fausse sécurité et de l'endurcissement. Sorti de l'abîme, il s'y replonge : le reste est le mystère de l'éternelle justice... ». (1)

Et Lamennais s'inclina d'abord sous cette parole de vie et de vérité. Il tenta de lutter et de se défaire de lui-même, lutte pathétique, pleine d'angoisses, pendant laquelle ses ennemis politiques encoururent une terrible responsabilité, en contribuant par leurs récriminations et leurs calomnies à le pousser dans l'abîme. Hélas! il ne pouvait se vaincre, faire abstraction de ses idées, qu'à l'aide d'une grâce supérieure obtenue par une piété profonde, et cette piété lui manquait. Pour nous le défaut de piété, conséquence de son défaut de vocation, fut la véritable cause de la chute de Lamennais. Depuis longtemps il était dispensé du bréviaire. Bientôt il cessa de célébrer la messe, c'est-à-dire de retremper son âme à la source même de la vie divine. C'est alors que débordèrent les torrents d'amertume et de colère que sa correspondance nous a révélés. Il abandonna Dieu, Dieu le laissa à lui-même. Il était fini. On le vit lâcher l'une après l'autre les vérités saintes qu'il avait défendues, les anneaux de cette chaîne céleste qui le rattachait à Jésus-Christ... Chute profonde et lamentable!... jusqu'à cette dernière larme qui parut sur ses joues au moment de sa mort et, nous voulons l'espérer, toucha le cœur de Dieu.

(1) Lamennais, *Réflexions sur l'Imitation*, liv. III, *passim*.

III

Dès le lendemain de ce jour fatal on s'occupa du départ. Les Bavarois montraient une grande sympathie. « Au moment où la science et la liberté ramenaient toutes les âmes au catholicisme, disait le protestant Schelling, il est désolant de voir l'Église briser ses propres armes entre les mains de ses enfants. » (1) Quant à Lamennais, il semblait soumis et croyait l'être en réalité. Lacordaire et Montalembert n'avaient pas eu un instant d'hésitation ; mais ils souffraient cruellement : « C'est la ruine de ma vie morale et religieuse, répétait Montalembert... Moi qui n'ai plus d'autres foyers que des tombeaux, je suis inconsolable de voir s'écrouler l'édifice qui m'abritait... Je n'ai plus de cause! Mon Dieu, faites-moi la grâce de surmonter cette cruelle épreuve! » Il n'arrivait pas à comprendre le désaveu infligé à ce « grand et saint homme », et que Rome l'eût condamné en des termes si énergiques. Une telle accumulation d'épithètes (2) contre cette liberté sainte à laquelle il avait donné son cœur, et plus encore peut-être l'abandon de la Pologne, lui paraissaient inexplicables. Mais voyant souffrir son « père bien-aimé », il refoulait ses sentiments en lui-même et redoublait de prévenances et de tendresses pour le consoler.

Ils partirent pour la France le 2 septembre. Lamennais ne fit que traverser Paris. Il ne prit même pas le temps d'aller aux Roches, chez M. Bertin, où V. Hugo l'ap-

(1) *Journal*, 31 août.

(2) « ... Absurda illa ac erronea sententia, seu potius deliramentum...; deterrima illa ac nunquam satis exsecranda et detestabilis libertas libraria actis...; detestandam illorum insolentiam et improbitatem condemnant, qui projecta, effrenataque procacis libertatis cupiditate æstuantes... etc. »

lait par cette lettre charmante adressée à Montambert : « ... Transmettez cette prière instante à l'abbé Lamennais; dites-lui qu'il trouvera ici M. Bertin, le eillard le plus grave et le plus vénérable, en désacord politique et religieux avec lui, il est vrai, comme vec moi, mais plein de l'admiration la plus profonde our son caractère et pour son génie. Dites-lui que ce ra une journée destinée à l'amitié, au loisir, à la erdure, aux champs, à l'oubli de tout ce qui n'est pas on et saint sur cette terre; dites-lui qu'il faut qu'il ienne, parce que c'est la seule occasion que je puisse voir de le rencontrer en ce moment, étant ici pour n mois. Dites-lui tout cela et venez tous deux que je erre vos bonnes et nobles mains... Allons, un bon oui. e vous embrasse tendrement. » (1) Lamennais n'accepte point et s'enfuit à la Chenaie avec Lacordaire. l est triste, découragé et ruiné : « Je n'ai plus que des lettes, écrit-il; je vieillis en m'appauvrissant toujours. Quand on jettera dans la terre ma vieille carcasse, ce qui ne tardera guère, elle y tombera nue, à moins qu'on ne me fasse l'aumône d'un linceul. » Bien que sa fortune soit assez restreinte, Montalembert envoie six cents francs chaque trimestre à la Chenaie, et Lamennais accepte simplement cette offrande de son fils bien-aimé.

Lui reste seul à Paris. Son frère Arthur poursuit ses études à l'École militaire et Mme de Montalembert s'est retirée en Angleterre. Ses meilleurs amis sont absents; un seul se trouve à Paris, M. d'Herbelot, professeur d'histoire au collège Henri IV, mais il est mourant et n'a pas la foi. Charles va s'asseoir à son chevet, il veille le pauvre malade, il l'exhorte, le ramène à Dieu, lui procure une sainte mort. Rien de pénible comme ces premiers jours de solitude. C'est en vain que Montalembert se réfugie dans l'étude : « Qu'est-ce que

(1) Victor Hugo à Montalembert, 17 septembre 1832.

l'étude auprès du bonheur et de la gloire du combat? » (1) Pour ces âmes ardentes, pour ces soldats enivrés des ardeurs de la bataille, l'inaction est un martyre, elle les ronge lentement : « Nous éprouvons tous, lui écrit Lamennais, comme la sensation du vide; nous sommes de pauvres oiseaux enfermés sous le récipient d'une machine pneumatique... Que faire? ajoute-t-il. Prendre patience, puisque c'est Dieu qui nous a mis là, et chercher dans un autre genre d'occupation et pour ainsi dire dans l'atmosphère de la science, l'air qui nous manque. » (2) Ils s'encouragent mutuellement; si l'un faiblit, l'autre le relève, le soutient par de bonnes paroles. Hier, c'était Lamennais; aujourd'hui, c'est Lacordaire : « Tu es le plus jeune de nous, le plus libre par ta fortune et surtout par ton caractère purement civil. C'est donc une folie de te laisser abattre, parce qu'il y a pour un temps quelque incertitude sur les pensées qui t'ont dominé jusqu'ici... Les rêves de l'homme passent comme l'ombre qui rafraîchit un instant quelques pieds de terre et bientôt s'évanouit. Qui est-ce qui fait de sa vie ce qu'il veut? » (3) Enfin, Montalembert à son tour prêche à Lamennais l'espérance et la soumission : Je suis triste de voir que ma propre tristesse se soit communiquée à vous. Je comptais sur votre courage comme sur un patrimoine qui m'appartient en commun avec vous et je me persuade que vous le retrouverez bien vite... Pour le moment, il y a une force immense dans le silence et la soumission... »

Si Montalembert encourage les autres, c'est qu'il souffre moins lui-même; en peu de temps, sa solitude

(1) Lettre inédite à Albert de la Ferronnays, 10 novembre 1832. Il écrit encore à Cornudet : « Je sens que je ne suis plus fait pour l'existence studieuse et solitaire de ma jeunesse. Mes foyers sont trop déserts, mon cœur trop vide, mon imagination trop pleine pour cela. Il me faut du bruit et de l'action... » 16 septembre 1832.

(2) Lamennais à Montalembert, 14 octobre 1832.

(3) Lacordaire à Montalembert, 10 octobre, 26 novembre 1832.

s'anime et se peuple comme par enchantement. Attirés par la haute intelligence du jeune apôtre, un grand nombre d'hommes distingués se pressent chaque dimanche, dans son salon de la rue Cassette. « Là, dit Ozanam, les plus illustres champions de l'école catholique nous ouvrent les trésors de leur conversation; d'autres y viennent qui ont défendu de l'épée et arrosé de leur sang le domaine de leurs convictions; de jeunes officiers belges ou polonais, des diplomates distingués; puis des hommes d'une autre école qui viennent, comme des pèlerins d'un autre empire, contempler quelques instants l'esprit d'union et de douceur qui règne parmi leurs adversaires. Là sont venus tour à tour MM. Ballanche et Sainte-Beuve, Savigny jeune et de Beauffort, Ampère fils et Alfred de Vigny, de Mérode et d'Eckstein. » Dans une autre lettre Ozanam cite de Coux, d'Ault Dumesnil, Mickiéwicz, et il ajoute : « Victor Hugo doit y venir »... « Dimanche dernier, continue-t-il, une causerie très intéressante s'est établie entre Lherminier et M. de Montalembert; nous sommes restés jusqu'à minuit pour les écouter. Victor Considérant y était aussi; on a beaucoup parlé de la misère actuelle du peuple et on en a tiré de sinistres présages pour l'avenir... Les points de doctrine sur lesquels Rome a demandé le silence ne sont pas remis sur le tapis; la plus sage discrétion règne à cet égard... On s'anime, on réchauffe son cœur et l'on emporte avec soi une douce satisfaction, un plaisir pur, une âme maîtresse d'elle-même, des résolutions et du courage pour l'avenir. » (1)

Cette lettre d'Ozanam est du 19 mars 1833. Moins de deux mois après, associé à quelques amis, il fondait, rue du Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, l'œuvre admirable des Conférences de Saint-Vincent de Paul. « Qui

(1) Ozanam, *Lettres*, I, p. 69, 77.

sait, dit très bien M. Curnier, l'ami et l'historien d'Ozanam, si ce qui fut dit chez M. de Montalembert des intérêts de la classe pauvre ne fit pas germer à leur insu dans des esprits si bien préparés la première pensée de l'œuvre à laquelle j'ai déjà fait allusion, de la société de Saint-Vincent de Paul. » (1)

IV

Mais il en est tout autrement en Bretagne. Le soleil ne s'y est point levé; de sombres nuages obscurcissent les âmes; aucun ami ne vient distraire les solitaires de leurs angoisses; en revanche, il y vient des journaux qui s'acharnent contre les vaincus, mettent en doute leur sincérité et leur bonne foi. Rien n'exaspère Lamennais comme ces attaques injustes; elles réveillent en lui l'amour de la lutte, lui arrachent des plaintes amères, des jugements excessifs sur le pape, les évêques et les gouvernements. On sait qu'effrayé des invectives du Maître, désespérant de l'adoucir, prévoyant « sa chute comme si déjà elle eût été accomplie, si malheureux intérieurement, si désolé, si anéanti qu'il lui était impossible d'aller plus avant », (2) Lacordaire s'enfuit de la Chenaie. Arrivé à Dinan, il passe la nuit à écrire à Montalembert, il lui explique les motifs de son départ, puis il s'oublie lui-même; ce qui l'inquiète à cette heure, c'est moins son propre avenir que celui de son ami; avec son grand sens, avec la pénétration de son cœur, il dissipe les ombres, lui indique clairement le but de sa vie. Tout d'abord il fait un tableau saisissant des partis qui divisent la France, doctrinaires, légitimistes et républicains. Il qualifie ces derniers « de

(1) Léonce Curnier, *La Jeunesse de Fr. Ozanam*, p. 61.
(2) Lettre à Montalembert, 11 décembre 1832.

us sans idées, d'ambitieux absurdes, qui n'auraient ur de rien, ni du souvenir de Marat, ni d'aucun autre re s'il y en avait...

« ... Si les républicains triomphent, continue-t-il, c'est-dire cette lie ambitieuse de chaque ville et de chaque ourg, ils seront l'horreur de la liberté..; ils n'éviteront de ire mourir de rire qu'en faisant mourir de peur... et la rance fatiguée se jettera un jour dans les bras d'Henri V ui fera de nous ce qu'il lui plaira. Déception! déception et toujours déception! Et pourquoi? parce que la rance est un pays qui n'a pas compris une seule fois n trois cents ans ce que c'est que la liberté, pays où s uns ont peur de la messe, tous de l'inégalité des ngs, et où ces deux idées forment la somme de la phiosophie courante... En France, c'est la religion qui anque; ce n'est pas le souverain, c'est le peuple qui st peu digne. Qu'il vienne des consuls, des ducs ou autres chefs, le fond restera le même, et ce n'est pas la eine de sacrifier sa vie à de misérables querelles entre es ambitieux... »

Que doit donc être Montalembert au milieu de tous es partis? « Un homme qui exerce une magistrature levée, sans trop songer à la gloire, parce qu'il n'y a uère de gloire aujourd'hui, mais en songeant au bien ui est possible, même sous les monarchies de juste ilieu. Un honnête homme, éloquent, sérieux, est dans us les temps une belle chose; ce n'est ni Démosthène Mirabeau, mais de la vertu couronnée d'un peu de oire. »

Toutefois cela ne suffit pas : « Tu ne te contenteras pas la politique; tu es trop élevé pour t'absorber dans ce atère à demi éteint. Une âme comme la tienne ne peut oir qu'un but, le but que Dieu lui-même a eu, un but ligieux... Ta place est marquée, tu écriras des livres uchants, tu seras de la race des Silvio et des Manzoni, tu ne seras qu'un agitateur vulgaire, *un criard de*

Chambre, un Lafayette sans Amérique et sans 89. » (1)

En rentrant à Paris, avant même de voir sa mère, Lacordaire court chez Montalembert. Celui-ci ne lui cache pas qu'il désapprouve sa fuite de la Chenaie; il lui reproche vivement ce nouvel abandon. En vain Lacordaire parle-t-il de la révolte de Lamennais : « Tu le calomnies, s'écrie Charles; toutes ses lettres prêchent la soumission. » Et il écrit au Maître pour lui exprimer tous ses regrets « de la folie de Lacordaire ».

«... Vous connaissez l'intimité de nos rapports et la tendresse mutuelle qui nous unit : c'est justement ce qui rend plus pénible pour moi que pour tout autre, cette folle scission;... vous exercez sur lui, quand il est en votre présence, un tel ascendant, qu'il n'ose pas vous dire tout ce qu'il a dans l'âme. Il a l'air convaincu; et cependant ses propres idées lui restent sur le cœur comme un poids oppressif qu'il ne peut secouer que par un violent effort. Je le plains, non seulement à cause des obligations que je lui ai, mais parce que c'est grande pitié de voir un talent comme le sien perdu pour la cause de la vérité et de la liberté...

« Adieu, mon père bien-aimé, mon meilleur ami, adieu! Je prends la part d'un fils, d'un ami le plus tendre et le plus dévoué à tous vos chagrins, à toutes vos espérances, à tous vos travaux. Je sens plus que jamais, depuis que vous êtes loin, que ma vie est enchaînée à la vôtre. Et ce n'est que justice; c'est vous qui m'avez donné une vie nouvelle. Comment ne vous la consacrerais-je pas tout entière? Priez pour moi. » (2)

Lamennais répond qu'il regrette de n'avoir pu vaincre l'antipathie de Lacordaire, et que toute association quelconque de travaux avec lui pour atteindre un but

(1) 11 décembre 1832. — Nous avons joint à cette citation quelques phrases d'autres lettres de la même époque qui complètent la pensée de Lacordaire.

(2) Montalembert à Lamennais, 17 décembre 1832.

n est désormais impossible. « J'ai des vœux
i, des vœux très sincères, mais des paroles point...
sidences sur les doctrines ne sont qu'un pré-
De discussions et de développements de sys-
il n'y a pas eu l'ombre de cela; mais trois ou
fois des oppositions de sentiments sur des points
liers. Lacordaire a fait parmi nous l'office *d'a-*
. Il m'a toujours semblé qu'il y avait dans cette
quelque chose qui ne s'ouvrait pas, une arrière
re impénétrable... » (1)
e fois la rupture est complète, définitive, et Mon-
ert se trouve placé entre ces deux hommes qui
it d'une égale tendresse. Ils vont se disputer ar-
nt son âme, Lamennais avec toutes les séduc-
e son génie et de ses idées, Lacordaire avec son
sens, son amitié et son éloquence passionnées.
uadé que l'état de ton esprit tenait à tes rapports
n homme supérieur à nous deux, écrit ce der-
'ai cherché à te prémunir contre un ascendant
ta vie. Je ne l'ai pas fait, Dieu m'est témoin,
lousie, par une haine personnelle, mais par un
infini pour toi, comme une mère cherche à dé-
r son fils d'un penchant qui ne peut le rendre
ux... Ma vie tout entière est à toi. Je serais heu-
ujourd'hui si tu l'étais. C'est toi seul qui manques
bonheur... »
e moment Lamennais l'emporte; Montalembert
it pas au péril que lui signale Lacordaire; et,
il apercevra le danger, il ne rompra pas pour
vec le maître, il le suivra avec angoisse jusqu'au
le l'abîme, jusqu'à ce que tout soit consommé;
uivra par affection, car il l'aime tendrement; par
ur, ne voulant point l'abandonner dans son

traits de diverses lettres, 12 décembre, 26 décembre 1832, 12 fé-
33.

malheur; par zèle religieux aussi, avec le vif désir de le conserver à l'Église. Ces luttes éperdues entre de telles âmes forment le spectacle le plus pathétique, le plus saisissant qu'on puisse concevoir.

V

Cependant les jours passent et raniment dans l'esprit de Lamennais le désir de l'action; il devient manifeste qu'il ne pourra longtemps se résigner au silence. Ses grands rêves de réforme sociale le poursuivent et le tourmentent. « Il y a des instants, écrit-il à Montalembert, où le désir du combat bouillonne dans l'âme et y produit des angoisses inexprimables. » Après tout, sa vie n'a-t-elle pas un but? N'a-t-il pas reçu une mission d'en haut? Que s'est-il proposé en dernier ressort? De travailler au bien des hommes, à la régénération des sociétés. Il a toujours cru, il croit plus que jamais que cette œuvre de salut s'accomplira par l'Église. Est-ce sa faute si l'Église ne l'a pas compris? Et ne reste-t-il pas du bien à faire en dehors d'elle?

Ainsi raisonne Lamennais, et Montalembert devient le principal confident de ses desseins : « ... Je suis convaincu, lui écrit le maître, que toute action catholique, c'est-à-dire toute action qui suppose le concours du clergé ou sa neutralité, est absolument impossible aujourd'hui et continuera de l'être jusqu'à ce que Dieu, par des moyens qui nous sont inconnus, ait opéré une immense réforme dans l'Église... La hiérarchie veut obstinément tout ce que les peuples ne veulent pas et repousse obstinément tout ce que les peuples veulent... » (1) Par conséquent, laissons aller le pape et les évêques, et mêlons-nous de ce qui nous regarde et de ce qui ne les regarde pas... ».

(1) Lamennais à Montalembert, 12 février 1833.

essons « de nous occuper des affaires propres à la re-
gion... » et évitons « de traiter aucune question sous
e point de vue théologique. » Plaçons-nous sur le ter-
ain politique et social; parlons désormais comme
rançais et amis de l'humanité. (1)

Ainsi Lamennais, comme l'ont fait avant lui d'autres
érétiques, invoque en faveur de la nouvelle campagne
u'il médite la distinction fameuse du spirituel et du
emporel; il oublie qu'il a lui-même condamné et flétri
ette distinction dangereuse; il oublie qu'il est prêtre
t que, par ce fait même, toute question traitée par lui
evêt forcément un caractère religieux. C'est par cette
orte de côté, par la politique et les questions sociales,
ue Lamennais va sortir de l'Église; c'est par cette
oute détournée qu'il va s'éloigner du catholicisme;
'est par cette pente fatale qu'il va glisser dans la ré-
olte.

Cette fois Montalembert, malgré sa jeunesse, voit le
éril, jette le cri d'alarme et ne craint pas de signaler
u Maître les inconvénients du système qu'il préconise.
près avoir reconnu, dans une longue lettre datée du
février 1833, qu'il est lui-même attiré vers la poli-
que, aussi bien par sa situation que par ses goûts per-
onnels, Montalembert s'efforce d'en détourner Lamen-
ais et invoque pour cela deux sortes de considérations.
es premières sont relatives à l'état actuel des choses :
« Un grand fait domine tout l'horizon politique, dit-il,
'est le dégoût toujours croissant qu'inspire cette même
olitique, non seulement aux âmes élevées et honora-
les, mais aux masses. » En outre la soif des croyances,
des idées philosophiques, scientifiques et religieuses
augmente dans la jeunesse à mesure que s'accroît le
dégoût politique. Ces deux assertions sont démontrées
solidement par des faits précis.

(1) Phrases extraites de diverses lettres, 23 janvier et 12 février 1833.

Rien ne paraît donc moins propice que l'état actuel de la société pour la tentative de Lamennais. « Voyons maintenant, ajoute Montalembert, si votre propre position s'y prête mieux? »... Le jour où le maître abandonnera l'élévation où il se trouve « pour descendre dans la plaine boueuse où s'agitent et se salissent les partis, quel accueil en recevra-t-il?... Les carlistes, le juste milieu, le maudiront à l'envi. Peut-il même compter sur l'appui des libéraux? Les uns le verront apparaître avec antipathie, à cause de son caractère de prêtre; d'autres avec une jalousie que la franchise et l'éloquence de son langage rendra chaque jour plus acharnée. Supposé même que Lamennais réussisse à les convaincre de sa bonne foi, quels misérables auxiliaires n'aura-t-il pas conquis?...

« Je dis que, même dans ce cas, votre position sera loin d'être aussi belle qu'elle l'est aujourd'hui et qu'elle l'a été jusqu'ici; je dis que votre passé tout entier, votre gloire, votre attitude aux yeux de l'humanité vous placent malgré vous dans le camp du catholicisme... Je dis qu'en renonçant à votre position de prêtre et d'ultramontain, vous scinderiez votre vie en deux, et que la dernière moitié serait bien loin d'égaler la première en puissance, en originalité, en éclat; je dis enfin que la postérité s'étonnera de ce que, ne pouvant pas être à la fois Père de l'Église et chef de parti, vous ayez préféré ce dernier rôle à l'autre.

« Ne serait-il pas plus naturel, mon bien-aimé père, et en même temps plus glorieux pour vous, de profiter des circonstances évidemment providentielles où se trouve l'Église et où nous nous trouvons nous-mêmes, pour nous renfermer dans le cercle des études, de la science, de la théorie; pour chercher à répondre autant qu'il nous sera possible à cette soif de pensées plus sérieuses, plus hautes, plus désintéressées que la politique, à nous emparer ainsi des âmes encore

pures et honorables de la génération qui s'élève, au lieu de nous fatiguer à prêcher dans le désert à la génération qui s'en va? La Providence et votre génie vous permettent de faire plus que personne dans ce nouveau but par votre admirable philosophie; M. de Coux y travaillera par son économie politique; M. Gerbet, par sa philosophie de l'histoire; chacun de vos autres disciples feront de même à mesure qu'ils grandiront et se formeront.

« Pourquoi descendre dans l'arène des passions du jour? Certes, vous n'avez pas à vous reprocher d'avoir été infidèle à la liberté du monde et de la patrie. Vous avez fait pour elle tout ce qu'un homme pouvait faire; vous lui avez rendu le témoignage le plus glorieux et le plus pénible. Je le soutiendrai toujours, votre plus belle gloire, à mon avis, sera d'avoir parlé de liberté au monde avec un cœur pur et une bouche pleine des louanges de Dieu; ce sera d'avoir purifié sa cause et de l'avoir montrée à la postérité revêtue d'une sorte de virginité chrétienne, parée de tout l'éclat du sacerdoce. Vous lui avez fait retrouver les titres de sa divine origine, vous avez reconcilié avec elle bien des âmes effrayées du culte sanguinaire par lequel on la profanait. Cette gloire-là est unique au monde, unique dans les annales de l'Église, comme dans celles des peuples; l'humanité reconnaissante ne l'oubliera jamais; elle se chargera de réaliser la pensée que le premier vous avez déposée dans son sein... Si vous descendiez de cette atmosphère sublime, vous manqueriez d'air, soyez-en sûr.

« Ces idées ne sont pas seulement les miennes, mon bien-aimé père; elles me sont répétées de toutes parts. M. Ballanche, dont vous connaissez le respect enthousiaste pour vous, me les exprimait sous une autre forme, il y a peu de jours. M. Döllinger m'écrit de Munich à ce sujet dans les termes les plus formels.

« Je dois vous dire en outre que nous avons été tous très peinés de certaines expressions qui vous ont échappé sur l'Église, le Pape, etc., dans votre lettre au P. Ventura et ailleurs. Nous savons parfaitement à quoi nous en tenir sur vos opinions à cet égard, mais vous n'ignorez pas à quelles déplorables interprétations donnent lieu les paroles les plus innocentes, si elles sont le moins du monde imprudentes, et nous craignons que ce qui vous échappe dans l'épanchement de votre cœur avec nous, ne se glisse aussi malgré vous dans les lettres que vous adressez à d'autres; elles reçoivent, comme vous le verrez bientôt, la plus grande publicité... » (1)

Les réponses de Lamennais sont débordantes de tendresse : « ... Mon enfant bien-aimé, répète-t-il, mon âme t'enveloppe et te serre de tout son amour. » Mais il demeure inflexible dans sa ligne de conduite. D'ailleurs il reproche à Montalembert de ne pas le comprendre, « d'enfermer dans une coque de noix une question vaste comme le globe ». Ce n'est pas de la misérable politique du jour qu'il s'agit, mais de la transformation de la société et de l'affranchissement du genre humain. Il n'est pas question non plus d'agir aujourd'hui même, mais dans un avenir indéfini. Déjà se forment et se rassemblent les matériaux dont Dieu se servira pour construire son édifice... « Cela s'accomplira, déclare-t-il, sans qu'il y ait une seule pensée qui ne soit humble et soumise, une seule volonté, un seul désir qui se sépare de l'unité, qui tende à réagir contre l'autorité... Si je voyais l'orgueil essayer de devancer l'action divine et de lui substituer la sienne, je tremblerais que tout ceci n'aboutît au schisme et à l'érection de nouvelles sectes... » (2)

Lamennais, on le voit, cherche encore à se faire illusion;

(1) Montalembert à Lamennais, 5 février 1833.
(2) Lamennais à Montalembert, 12 février et 15 mars 1833.

il prétend ne point sortir de l'Église, tout en travaillant dans le champ des étrangers; il oublie la divine parole que l'Épouse du Christ peut s'appliquer à elle-même : « *Qui non est mecum contra me est, et qui non colligit mecum, spargit.* » (1)

(1) « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui ne recueille pas avec moi, dissipe. »

CHAPITRE XIV

LA RENAISSANCE DE L'ART CHRÉTIEN ET « LES PÈLERINS POLONAIS », MARS-JUILLET 1833.

Tandis que Lamennais, dévoré du besoin d'agir, aigri par sa condamnation et par les attaques de ses adversaires, déclare qu'il ne s'occupe plus de l'Église, mais de politique sociale, tout autre est l'attitude de Montalembert. « Vos jugements sur l'Église sont bien sévères et bien désespérants, écrit-il au Maître, car enfin, c'est toujours l'Église, c'est toujours l'Épouse de Dieu. » Pour lui, il entend demeurer dans l'enceinte sacrée, agir et combattre dans l'Église et par l'Église. On ne la sert pas seulement aux avant-postes; le champ de bataille est immense et la lutte générale. Les uns défendent ses libertés, d'autres sa doctrine, sa morale et ses souvenirs séculaires. Charles a vite trouvé son terrain d'action, c'est l'Art Chrétien. Dans cette forteresse abandonnée depuis des siècles et que personne ne lui disputera, Montalembert se retranche; il lutte contre les Vandales et les païens avec son activité ordinaire, finit par déterminer un mouvement important et triompher de l'opinion.

I

Le domaine de l'Art Chrétien, on peut le dire, est infini comme son idéal; il commence aux fresques des

atacombes, continue par les basiliques romanes, et épanouit dans tous les pays, sous toutes les formes, ec une fécondité et une variété admirables. Mais c'est écialement de l'art religieux du moyen âge dont il est uestion ici. Le style gothique, on le sait, s'appela d'aord français, *opus francigenum*, et naquit au onzième ècle dans la vallée de l'Oise, en pleine Ile-de-France. régna pendant trois cents ans avant de s'éteindre vers milieu du quinzième siècle au souffle païen de la enaissance. L'ogive caractérise l'architecture gothique, ogive dont les lignes gracieuses pareilles à nos prières, élancent vers le ciel, puis, « se rencontrant devant ieu, s'inclinent et s'embrassent comme des sœurs ». (1) es artistes de génie, des chrétiens obscurs inspirés par ur foi, ont porté ce style à sa plus haute perfection et mé sur tous les points de l'Europe ces merveilleuses thédrales qui constituent l'hommage le plus parfait ndu par la créature à la Divinité. A elle seule, la rance possède 150 cathédrales, sans compter plusieurs illiers d'églises qui remontent au temps où fleurissait véritable art chrétien. Le moyen âge a laissé en outre remarquables abbayes comme le Mont-Saint-Michel, lairvaux, Fontevrault, etc., des palais et des châteaux élèbres, Avignon, Pierrefonds, Coucy et cent autres.

Or, depuis la Renaissance, l'art païen a détrôné l'art rétien; on ne conçoit que du mépris pour les monuents gothiques, et les meilleurs esprits, Fénelon en te, considèrent les cathédrales comme d'informes roduits de la barbarie. Aussi, quand on ne les laisse as tomber en ruine, on les mutile, on entreprend de s *gréciser*, on badigeonne stupidement les murs et les olonnes; on élève dans le sanctuaire des autels prétenus ioniques, doriques ou corinthiens qui sont le plus ouvent d'un goût affreux.

(1) Montalembert, *Du Vandalisme en France.*

D'autre part, pendant que le gouvernement transforme en prisons les plus illustres abbayes du royaume, une société financière, *la Bande Noire*, s'est fondée; elle achète pour les démolir, les châteaux, les monastères, les chapelles, tous les débris de l'ancienne France; et le sol revendu ensuite en détail aux paysans et aux industriels produit d'importants bénéfices. « En 1832, dit Montalembert, le vandalisme règne seul et sans frein,... il se vautre dans la destruction... On tremble à la seule pensée de ce que chaque jour il mine, balaye ou défigure. »

Telle est en résumé la situation; tel est le terrain sur lequel Montalembert va se placer pour provoquer une réaction artistique, et sauver ce qui subsiste encore des monuments du passé.

A vrai dire, deux voix éloquentes se sont élevées avant la sienne. Dans le *Génie du Christianisme*, Chateaubriand a proclamé au monde scandalisé d'un tel paradoxe, qu'il existait une esthétique chrétienne, que le christianisme fournissait aux arts un idéal plus parfait et plus divin que toutes les autres religions; il a célébré la beauté mystérieuse des cathédrales gothiques, « avec la sorte de frissonnement qu'elles font éprouver, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets qui retracent les labyrinthes des bois, l'effet pittoresque des deux tours hautaines sur l'azur du ciel. » Cette description est ingénieuse et poétique; n'est-il pas permis de la trouver un peu superficielle et de penser que Chateaubriand n'a point pénétré le symbolisme des vieux architectes? Pour lui, l'art est chrétien dès qu'il s'applique à un sujet chrétien. Michel-Ange, Carrache, Poussin, Lebrun traitant des sujets chrétiens, sont des artistes chrétiens; et Chateaubriand met les Invalides, Saint-Pierre de Rome et Sainte-Sophie bien au-dessus des cathédrales.

De son côté, V. Hugo a flétri dans ses premiers vers
es destructions de la *Bande noire:*

O débris! Ruines de France,
Que notre amour en vain défend;
Séjours de joie ou de souffrance,
Vieux monuments d'un peuple enfant!
. . . . . .
Vous que l'honneur eut pour abri!
Arceaux tombés, voûtes brisées!
Vestiges des races passées!
Lit sacré d'un fleuve tari!...

Rien n'a plus contribué que son roman *Notre-Dame de Paris* à populariser le moyen âge. « Montalembert vit dans ce livre, nous dit M. Rio, un appel adressé sous la forme la plus séduisante, à ce qui restait encore de susceptibilité esthétique dans le sentiment national, engourdi et dépravé par trois siècles de domination païenne en matière de goût. » Un article du poète paru dans la *Revue des Deux-Mondes* sous ce titre *Guerre aux démolisseurs!* acheva, comme une brillante sonnerie de clairon, d'exciter l'ardeur de Montalembert.

Mais ces idées généreuses n'ont point d'écho au delà de l'école romantique, et un vide se fait sentir dans ces jugements. Ce vide, c'est celui de la pensée fondamentale, du sens chrétien, de ce *mens divinior* qui animait tout l'art du moyen âge et spécialement son architecture. On peut se demander si V. Hugo voit dans cette campagne autre chose qu'une nouvelle mine littéraire à exploiter. Pour lui, comme on l'a dit, l'art romantique n'est qu'une fleur tardive éclose entre les ogives de l'église dépeuplée. Son enthousiasme paraît manquer de conviction. Le poète n'en viendra-t-il pas, dans quelques années, à comparer les tours de sa chère cathédrale à deux gigantesques oreilles d'âne? Bien différents sont les idées, les sentiments, l'œuvre de Montalembert.

Le zèle qui l'anime est né chez lui dès l'enfance, en

remarquant le culte respectueux et presque filial des Anglais pour leurs monuments historiques. Les voyages de Charles en Suède, en Italie, en Allemagne, l'avidité avec laquelle il a exploré les églises, les musées, les bibliothèques ont fortement développé son éducation artistique. Il a vu dans ces pays, où le vandalisme n'a point amoncelé les ruines qui attristent notre sol, il a vu debout et restauré avec une savante fidélité tout un monde de vieux édifices religieux et civils; ainsi il a compris que les longs souvenirs font les grands peuples et qu' « immoler aux préjugés les plus arriérés ce qui fait le charme d'une patrie et la gloire de l'art, c'est un crime national dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire. » Dans ses entretiens avec d'illustres artistes tels que Cornelius et Overbeck, avec des écrivains tels que Görres et Boisserée, Montalembert s'est initié au mystérieux symbolisme du moyen âge, qui est en quelque sorte la théologie de l'art chrétien; il a saisi les lois de l'esthétique religieuse que la France ne connaît pas encore.

De la sorte, il s'est fait une idée très nette de l'art chrétien. Pour lui cet art veut une harmonie complète entre l'œuvre et la foi qui la produit. Il faut que l'artiste possède non pas seulement le génie de la peinture, mais le sentiment profond des beautés de la religion et, autant que possible, cette précieuse flamme de la foi que son œuvre doit me communiquer. Une église n'est point un théâtre, ni une halle, ni un observatoire, c'est une maison de prière : tout doit m'y porter à prier; ces tableaux de piété doivent exciter en moi un sentiment de piété, ce qui n'aura pas lieu si l'église du Crucifié ressemble au temple de Thésée, si l'on métamorphose Dieu le Père en Jupiter, la sainte Vierge en Junon ou en Vénus habillée, les martyrs en gladiateurs, les saintes en nymphes et les anges en amours! En un mot, dit très bien M. Foisset, « l'art chrétien n'est autre chose que l'incar-

tion de la foi chrétienne dans toutes les œuvres d'art
i sont consacrées à une destination religieuse ». (1)
Mais Montalembert n'apprécie pas seulement l'art
rétien, il est profondément chrétien lui-même et c'est
ce titre surtout qu'il va combattre le vandalisme.
à où vous venez admirer et rêver, dit-il à Victor Hugo,
oi je viens adorer et prier. » S'il aime si passionnément
églises du moyen âge, c'est qu'il y retrouve la vieille
de ses pères qui l'anime lui-même; elles ne repré-
ntent pas seulement à ses yeux une idée, une époque
iginale, des croyances éteintes, le « lit sacré d'un fleuve
ri, » comme parle V. Hugo, mais la foi vivante qui
borde de son cœur, tout ce qu'il y a de plus élevé dans
a âme, de plus auguste dans ses espérances.

Cette croix allongée qui forme le plan de toutes les
thédrales, n'est-ce pas la croix sur laquelle expira le
uveur du monde? L'inclination du chœur ne repré-
nte-t-elle pas la tête du Christ inclinée pour mourir?
ie signifie la triplicité des portails, des nefs et des
tels si elle n'est le symbole de la Trinité divine? mais
faut laisser Montalembert parler lui-même. « L'orgue,
t-il, n'est-ce pas la double voix de l'humanité, le
i glorieux de son enthousiasme mêlé au cri plaintif
sa misère? Ces roses éclatantes de mille couleurs,
tte vie végétale, ces feuilles de vigne, de chou, de
erre, moulées avec tant de finesse, n'indiquent-elles
as une sanctification de la nature humble et popu-
ire par la foi?... Enfin, la vieille église tout entière,
u'est-elle, si ce n'est un lieu sacré par ce qu'il y a
e plus pur et de plus profond dans le cœur de vingt
énérations, sacré par des émotions, des larmes, des
rières sans nombre, toutes concentrées comme un
arfum sous ces voûtes séculaires, toutes montant vers

(1) Foisset, *Montalembert*, p. 125. — V. aussi Montalembert, *Mélanges d'Art*, p. 180.

Dieu avec la colonne, toutes s'inclinant devant lui avec l'ogive dans un commun amour et une commune espérance. » (1)

Voilà pourquoi le vandalisme est aux yeux de Montalembert plus qu'une brutalité ou une sottise, c'est un sacrilège; et le fils des Croisés nous déclare qu'il va le combattre avec « un véritable fanatisme ». (2)

II

Il s'agit avant tout d'arracher à la destruction les derniers monuments chrétiens et féodaux. Mais que faire pour cela? D'abord se rendre un compte exact de l'état des choses, étudier le mal que l'on entend guérir et l'ennemi que l'on veut combattre. « La lutte sera longue, les obstacles seront nombreux, les ennemis acharnés, dit Montalembert; il faut nous habituer à les regarder en face, à les compter et surtout à peser leur valeur. » Déjà, dans ses courses de propagande à travers le Dauphiné et la Provence, dans ses excursions en Normandie et en Picardie, Montalembert a reconnu les Vandales et rassemblé contre eux bien des armes. Un mois après son retour de Munich, le 13 octobre 1832, il entreprend d'explorer le sud-ouest de la France. Son voyage, il est vrai, a diverses causes, mais la raison artistique est dominante. Successivement il visite Tours, Poitiers, Angoulême, Périgueux, Bergerac, Moissac, Agen, Toulouse et Bordeaux; il séjourne dans chacune de ces villes, rayonne dans les environs, étudie les églises et les châteaux, entre en relations avec le clergé, la noblesse et tous ceux qui peuvent le renseigner. Son rêve serait d'engager tout ce qui est jeune, intelligent et patriote

(1) *Revue des Deux-Mondes.* 1er mars 1833.
(2) *Du vandalisme en France.* Œuvres, t. VI, p. 9.

ns une sorte de croisade en faveur de l'art chrétien.

Quand son enquête est achevée, quand il a recueilli nombre de faits suffisant, Montalembert rentre à ris (18 novembre). Son premier soin est de faire part ses observations aux hommes de bonne foi, de dé-ncer et de stigmatiser publiquement les ravages de la nde noire. Si chaque ami de l'art national agissait nsi, la victoire ne se ferait pas attendre. Pour insérer n rapport, la *Revue des Deux-Mondes* lui ouvre ses lonnes; Charles donne à son article la forme d'une ttre à Victor Hugo, comme au premier champion de la use qu'il va défendre. Le poète d'ailleurs se déclare armé de l'honneur qui lui est fait; le jour même où arait *le Vandalisme en France,* le 1er mars 1833, Victor ugo invite avec instance Montalembert : « Je serai harmé, lui écrit-il, de vous remercier encore, et de ous féliciter de votre irrésistible lettre sur les Van-ales. C'est bien de la gloire pour moi et bien de la onte pour eux... Vous écrivez d'un beau style et avec ne belle âme... » (1)

Le *Vandalisme en France* est un réquisitoire véhé-ent et passionné, un pamphlet où se mêlent à la fois s effusions d'une foi ardente, les cris de colère et les illeries sanglantes. D'un bout à l'autre, il fait penser u mot de M. Didron : « En archéologie, je ne connais père ni mère. » Après avoir rappelé ce qui se fait à étranger, en Italie, en Angleterre, en Belgique, en avière et dans toute l'Allemagne pour protéger les difices historiques, Montalembert prend vigoureuse-ent l'offensive. Afin de mieux diriger ses coups, il éta-lit une sorte de classification entre ses adversaires :

« Tout le monde doit reconnaître, dit-il, que le van-alisme moderne se divise en deux espèces bien diffé-entes dans leurs motifs, mais dont les résultats sont

(1) Victor Hugo à Montalembert, 1er mars 1833.

également désastreux. On peut les désigner sous le nom de vandalisme *destructeur* et de vandalisme *restaurateur*.

« Chacun de ces Vandalismes est exploité par différentes catégories de Vandales que je range dans l'ordre suivant, en assignant à chacune d'elles le rang que lui mérite son degré d'acharnement contre les *vieilleries*.

I. VANDALISME DESTRUCTEUR.

Première catégorie. — *Le gouvernement.*

Deuxième catégorie. — *Les maires et les conseils municipaux.*

Troisième catégorie. — *Les propriétaires.*

Quatrième catégorie. — *Les conseils de fabrique et les curés.*

En cinquième lieu, et à une très grande distance des précédents, *l'émeute.*

II. VANDALISME RÉPARATEUR.

Première catégorie. — *Le clergé et les conseils de fabrique.*

Deuxième catégorie. — *Le gouvernement.*

Troisième catégorie. — *Les conseils municipaux.*

Quatrième catégorie. — *Les propriétaires.*

L'émeute a au moins l'avantage de ne rien restaurer. »

Montalembert attaque successivement chacune de ces catégories; il censure avec âpreté le gouvernement « non seulement à cause de ce qu'il a fait, mais encore à cause de ce qu'il laisse faire ». Il lui reproche d'avoir transformé Fontevrault, la célèbre, la royale, l'historique abbaye en maison centrale de détention, le palais d'Avignon en caserne, le château de Foix en prison, etc. Il flagelle le béotisme municipal et l'inintelli-

nce des propriétaires qui détruisent sans hésiter les onuments les plus remarquables. Il faut lire ces pages tiriques qui cinglent les Vandales comme des coups fouet. Nous n'en citerons qu'un exemple. Dans son cursion à travers le Périgord, Montalembert visite les ines de l'abbaye de Cadouïn et décrit avec enthou- asme les trésors de peinture, de sculpture et d'archi- cture qui se trouvent enfouis dans ce désert. Le cloître rtout est un vrai chef-d'œuvre de l'époque de transi- on qui a précédé la Renaissance. « Je crois, dit Mon- lembert, qu'il n'existe pas en France un morceau de temps plus riche, plus fini, plus orné. » Et il nous présente les propriétaires de l'abbaye refusant de la der aux Trappistes et occupés à la démolir :

« ... Au moment où je m'y suis trouvé, une tour exagone très ornée était sous le marteau. La pioche l'ouvrier a atteint sous mes yeux une charmante ulpture qui formait, à ce que je pense, le chapiteau la retombée d'une voûte... Ils ont rempli la moitié cloître de bûches, de fagots et de poutres, qu'ils ont tassés le plus haut possible contre ces délicieuses ulptures; et chaque jour, en les déplaçant, on abat uelque tête, quelque figurine, on enlève quelque pen- ntif, on défonce quelque colonnette des croisées. ns l'autre moitié, ils ont parqué des pourceaux; i, des pourceaux! C'est la litière d'une truie qui oc- pe la place du trône de l'abbé, au-dessous du bas- lief de Jésus portant sa croix; ces représentants des opriétaires broutent le jour dans l'enceinte intérieure e bordent les arceaux du cloître, et la nuit ils se utrent sous les trésors de beauté dont je viens de vous rler.

« J'ai senti le rouge me monter au front en contem- ant ce spectacle. Il n'y a qu'en France, pensais-je istement, où je rougirais ainsi; il n'y a qu'en France un voyageur soit exposé à rencontrer une dévasta-

tion aussi sacrilège, un mépris aussi effronté de l'art, de la religion, de l'histoire, de la gloire du pays. »

Quant au clergé, Montalembert lui reproche avec respect, mais avec douleur et raison, de s'associer au goût antichrétien qui date de l'époque où il a été lui-même dépossédé peu à peu de sa popularité et de sa puissance, de renier les inspirations du symbolisme catholique pour introniser dans ses églises « les pastiches d'un paganisme réchauffé et bâtard »; il critique ses restaurations de mauvais goût, sa manie de tout badigeonner, de tout reblanchir; il fait appel à sa foi, à son dévouement pour sauver les chefs-d'œuvre dont il est dépositaire.

« Fils du vieux catholicisme, s'écrie-t-il en terminant, nous sommes là au milieu de nos titres de noblesse : en être amoureux et fiers, c'est notre droit, les défendre à outrance, c'est notre devoir. Voilà pourquoi nous demandons à répéter, au nom du culte antique, comme au nom de l'art et de la patrie, ce cri d'indignation et de honte qu'arrachait aux papes des grands siècles la dévastation de l'Italie : *Expulsons les Barbares!* »

Cet appel énergique fut entendu; il eut son écho dans toute la presse; les journaux du temps mentionnèrent avec éloges l'article de Montalembert. Nous lisons dans l'*Union* qu'il causa en Belgique une vive sensation; les savants d'Allemagne applaudirent le jeune polémiste et Boisserée revendiqua l'honneur de lui avoir donné l'exemple. En France, ce ne sont pas seulement Sainte-Beuve, Ampère, Vigny, Michelet, Lerminier, mais des jeunes gens, des prêtres, des gentilshommes qui lui écrivent de tous les points du pays. Nous avons sous les yeux ces lettres nombreuses. Quelques-unes sont des protestations; la plupart louent et encouragent Montalembert. « Nous vous soutiendrons, dit l'une, nous répandrons vos chefs-d'œuvre, nous les apprendrons par cœur... Avec votre âme de feu et la magie de

tre style vous êtes sûr de réussir. » — « Figurez-us, dit une autre, la joie d'un homme bien en colère i ne sait pas ou qui ne trouve pas les expressions ur bien rendre ce qui l'irrite et à qui on les fournit bitement : voilà le service que vous m'avez rendu et vous en remercie de tout cœur... » D'autre part, on i signale de nouveaux actes de vandalisme, on lui mande des plans d'église et des conseils artistiques : .. Où faut-il chercher le peintre religieux et dé-ntéressé qui sache peindre notre foi et veuille travail-r, non tant pour un vil lucre que pour l'édification de s frères et l'ornement de la maison de Dieu et des uvres?... »

Ainsi Montalembert n'est plus seul. Outre M. Rio i fut dans toute cette campagne son lieutenant lèle, de nombreux soldats viennent peu à peu se nger autour de lui. Des articles semblables au sien raissent dans les provinces. Émile Souvestre, par emple, dénonce dans l'*Europe littéraire* le vandalisme Bretagne. « Les plaintes que tu as poussées le pre ier engendrent de nouvelles plaintes, écrit Lamen-is; je doute qu'elles arrêtent la dévastation, mais moins elles protestent contre et c'est déjà un bien. » mennais a tort de douter. Déjà quelques faits signi-atifs annoncent qu'une réaction va essayer de se pro-ire. C'est ainsi que les habitants de Cadouïn excités r leurs prêtres ne tardent pas à s'unir pour racheter restaurer leur vieille abbaye. Certes la victoire n'est s gagnée. Il faut de longs efforts pour détourner le urs d'un fleuve et pour modifier une opinion trois is séculaire. On l'a bien dit, c'est un travail d'Hercule u'il s'agit d'accomplir. Pendant plus de trente ans, des intervalles irréguliers, Montalembert y travaillera ec énergie. Les grandes luttes politiques et religieuses xquelles il se trouvera mêlé ne lui feront pas perdre e vue ce but spécial. De nobles esprits s'associeront

d'ailleurs à ses efforts, des écrivains comme Rio, Vitet et Mérimée, des artistes comme Viollet-le-Duc, Lassus, Lenoir, Ballard, etc. Nous assisterons à leurs combats et à leur triomphe; nous les verrons ranimer parmi nous le sentiment et le goût de l'art chrétien et opérer une nouvelle renaissance, contre-partie de celle du seizième siècle.

III

Malgré sa résolution sincère de garder le silence sur toutes les questions soulevées par l'*Avenir* et de ne point rentrer d'ici longtemps dans l'arène politique, Montalembert se trouve bientôt ramené sur ce terrain dangereux et contraint de parler pour la défense d'une cause qui lui est chère entre toutes, la cause polonaise.

La Pologne, nous l'avons vu, a succombé presque en même temps que l'*Avenir*. Tous deux, l'héroïque nation et l'aventureux journal, se sont levés ensemble pour défendre la liberté religieuse. Aussi imprudents l'un que l'autre, aveuglés par leur fougue généreuse, sans calculer la force de leurs adversaires, ils se sont jetés dans la mêlée. Ceux qu'ils espéraient entraîner ne les ont pas suivis; ceux qu'ils regardaient comme leurs protecteurs naturels ont réprouvé leur témérité. Rome a blâmé l'*Avenir* et Grégoire XVI, trompé par la diplomatie, n'a vu dans les Polonais que des révolutionnaires indignes de pitié. Jusqu'en 1837 on leur refusera même l'entrée des États Pontificaux, s'ils n'ont un passeport signé de leurs vainqueurs.

Cependant, après la lutte suprême, l'émigration a commencé; les fils de la Pologne se répandent sur la terre étrangère. En Angleterre, en Allemagne, en France surtout où plus de 3,000 se réfugient, on les

cueille avec sympathie. Mais Montalembert leur mon-
e plus que de la sympathie. C'est de l'admiration
'il éprouve; c'est un enthousiasme respectueux et
ndre. Les Polonais lui semblent des croisés qui revien-
nt des saints combats, des martyrs échappés au fer
e leurs bourreaux. Et il se multiplie d'autant plus
our les secourir qu'il voit les royalistes et les catholi-
ues « remplis contre eux d'une animosité vraiment
évoltante... Ce fut la plus lourde croix, dit-il, pour
ne foule d'âmes chrétiennes que l'émigration polo-
aise renfermait dans son sein. J'ai le droit d'en par-
r, car nul peut-être n'a reçu sur ce point plus de dou-
oureuses confidences, et nul, j'ose le dire, n'a plus fait
our amener chez les catholiques un changement
eureux, en commençant par le bon et paternel Gré-
oire XVI. »

Comment nommer tous les héros du patriotisme qui
evinrent les amis de Montalembert et dont il a pu dire :
Je leur ai dû l'un des premiers biens de la vie, l'hon-
eur de connaître et de comprendre la grandeur et la
eauté des causes vaincues » ?

Entrons dans son salon de la rue Cassette un jour de
ception polonaise. Nous y remarquons le général
niaziewicz, le comte Czapski, MM. Volodkowicz,
'orcell, Zaleski, Zan, le poète Vitrowski : « Jamais je
aurais mis le pied en France, déclare ce dernier à
ontalembert, si je ne m'étais consolé par la pensée
'y rencontrer quelques hommes comme vous. » Ce
ersonnage à l'allure martiale qui maintenant s'a-
osse à la cheminée, c'est le vaillant Dwernicki, le pré-
dent du comité central de l'émigration, le héros qui
vec 2,000 Polonais battit 12,000 Russes à Stoczek; cet
utre qui s'entretient avec Montalembert, c'est Dem-
nski, l'auteur de la retraite « presque fabuleuse » de
thuanie, après laquelle ses compatriotes se dispu-
ient comme des reliques les débris de son uniforme en

lambeaux; il vient d'écrire l'histoire de cette campagne et demande à son jeune ami s'il convient de la publier : « Non, répond Montalembert; votre récit est attachant et intéressant au suprême degré; mais il révèle des dissensions entre les généraux qui pourraient compromettre la cause polonaise. » Et le général ajourne sa publication (1). Voici deux jeunes gens qui entrent : Ce sont les comtes Ladislas et César Plater, frères de la « Jeanne d'Arc polonaise » Émilie Plater, qui donna le signal de l'insurrection de Lithuanie. « Je suis très lié avec César Plater, écrit Montalembert à Lamennais; il joint une excessive ferveur religieuse à un courage romanesque, et personne n'est aussi populaire parmi ses concitoyens » (2).

A plusieurs reprises le prince Adam Czartoryski, le descendant des Jagellons, le « patriarche de la nation en exil », honore de sa visite le jeune étudiant. « Nous l'avons vu, disait-il plus tard, doux, calme, intrépide, portant le deuil de sa patrie, mais dressant parmi nous la sereine majesté de son front et de ses beaux cheveux blancs, comme un témoignage de ses inébranlables convictions et une protestation contre l'iniquité dont l'Europe était complice... »

Plus fréquemment encore vient chez Montalembert le « Bayard de la Pologne », le comte Ladislas Zamoyski, dont la noble figure se détache parmi ces glorieux vaincus « comme un grand chêne frappé de la foudre au sein d'une forêt incendiée. » (3) Il a vingt-sept ans alors et descend de ce héros chrétien du seizième siècle dont l'histoire a enregistré cette admirable parole : « Je donnerais la moitié de ma vie pour ramener dans le sein de l'Église catholique ceux qui l'ont quittée, mais je la donnerais tout entière pour empêcher qu'on ne le fît

(1) Montalembert à Mlle Ankwicz, octobre 1832.
(2) Montalembert à Lamennais, 21 mars 1833.
(3) Montalembert, *Éloge du général Zamoyski.*

ar la violence. » D'une taille élevée, d'une bravoure éroïque, le visage tailladé de glorieuses cicatrices, ujours occupé de son Dieu et de son pays, généreux squ'à se dépouiller de tout pour ses compatriotes, prenant tous les jours, nous dit-il, à se passer de uelque chose, attaché seulement à « ce sabre chéri » ont il espère se servir plus tard et ne trouvant au su- t des Russes bourreaux de sa patrie que ces mots subli- es : « Je ne les juge pas, je prie pour eux », tel nous paraît le général Zamoyski. N'est-il pas digne de evenir l'ami de Montalembert? Nous verrons par leur rrespondance intime qu'ils devinrent amis en effet et restèrent toujours (1).

Mais plus que tous les autres un personnage attire ttention; c'est le poète polonais Adam Mickiéwicz, rte de géant lithuanien à la physionomie singulière- ent expressive. Bien qu'il n'ait guère plus de trente s, il paraît avoir beaucoup vécu : ses traits angu- ux, son front sillonné de rides, ses cheveux blanchis, s joues déflorées, tout annonce la vieillesse de sa uffrance. Les yeux sont bleus et rêveurs, les lèvres rtes et légèrement dédaigneuses; il ne rit jamais, ême au milieu de l'hilarité générale et garde sans sse un masque imperturbable et grave. Si vous l'ar- chez à son silence, vous entendez une parole hési- nte d'abord, abrupte, mais bientôt cadencée et d'un arme étrange. Car ces dehors cachent une âme dan- sque, pleine d'un feu intérieur et sous bien des rap- rts Mickiéwicz ressemble à Lamennais.

Depuis longtemps Montalembert connaissait les *Son-*

(1) Que madame la comtesse Zamoyska, veuve du général, celle que ntalembert nomme si bien « la compagne intrépide de ses luttes et de périls, la compagne infatigable et douce de ses souffrances et de son elin », daigne recevoir ici l'hommage de ma respectueuse gratitude, pour oir bien voulu me communiquer la correspondance de M. de Montalem- rt avec son mari.

nets de Crimée ; il avait tressailli d'enthousiasme en lisant l'*Ode à la Jeunesse :*

« Heureux, chantait le poète, celui qui succombe dans la carrière trahi par sa noble ardeur ! d'autres le suivront ; son corps est un escabeau de plus vers le temple de la gloire.

« Rallions-nous, jeunes amis, car le chemin est rude et glissant. Rallions-nous épaule contre épaule, concentrons nos pensées et nos âmes dans un même foyer.

« Sors de tes fondements, vieil univers ; nous allons te pousser dans des routes nouvelles et, dépouillant ton écorce pourrie, tu renaîtras au jour de ton printemps...

« Les glaces inertes se rompent, les préjugés font place à la lumière ; salut ! aurore d'indépendance ! après toi le soleil de la liberté ! »

L'histoire de Mickiéwicz n'avait pas moins touché Montalembert. Arraché tout jeune encore de son pays, le poète languit quelque temps au fond des cachots de Wilna ; puis, séduits par ses chants, les geôliers le laissèrent aller et il vint à Rome. Mais celle qu'il aimait ne put le suivre. « Pensez-vous quelquefois à elle ? lui demandaient ses amis. — Quelquefois je n'y pense pas, » répondait-il (1). En apprenant le soulèvement de la Pologne il accourut, prêt à tous les sacrifices. Longtemps la police prussienne le retint aux frontières et lorsque, après mille aventures, il toucha enfin le sol natal, il était trop tard, la Pologne venait de succomber. Comme Dante dont il avait la foi et le sombre génie, Mickiéwicz reprit le chemin d'un exil qui devait être sans retour. N'ayant pu empêcher la défaite de son pays, il voulut au moins l'immortaliser dans ses vers. Depuis les sanglots et les malédictions des prophètes de Sion, a-t-on dit, le monde avait rarement entendu une voix aussi

(1) *Journal* de Montalembert, 7 janvier 1832.

aissante, aussi indignée, chanter les malheurs d'un euple (1).

De son côté, le poète connaissait déjà Montalembert, rsqu'ils se rencontrèrent pour la première fois dans un alon polonais, vers la fin de septembre 1832. En li- nt *l'Avenir*, Miçkiéwicz était devenu chrétien jusqu'à exaltation et songeait à se faire prêtre (2). Com- ent n'eût-il pas été attiré par ce beau jeune homme u cœur de flamme, dont les yeux rayonnaient d'espé- ance et qui aimait si tendrement la Pologne? Leur timité grandit à mesure qu'ils se virent. Le poète enait de composer en français l'*Histoire de l'Avenir*, ù il flétrissait les aberrations régnantes. Il chargea ontalembert de revoir son livre; et comme celui-ci ui faisait remarquer qu'un tel ouvrage indisposerait gouvernement de Louis-Philippe contre les émigrés olonais, Miçkiéwicz n'hésita pas et jeta son manus- it au feu. Quelle fête n'était-ce pas pour l'esprit et cœur lorsqu'aux réunions du dimanche Montalem- ert suppliait son ami de réciter en français quelque agment de ses grands poèmes. Et après s'être fait ier, Miçkiéwicz consentait. Debout, le corps en avant, eil inspiré, la voix émue et vibrante, avec les apparen- s d'un visionnaire céleste, en phrases hachées et pit- resques, il disait la sublime invocation de Konrad à la trie dans le grand drame des *Aïeux* :

« J'ai souffert, j'ai aimé, j'ai grandi entre les sup- ices et l'amour. Mon âme est incarnée dans ma pa- ie, et son âme a revêtu mon corps... Moi, la patrie, n'est qu'un. Je m'appelle *Million!* car j'aime et je uffre pour des millions d'hommes. Je regarde ma trie en deuil comme un fils regarde son père livré supplice de la roue, et je sens les tourments de

1) G. Sand.
2) *Journal*, janvier 1832.

toute une nation, comme la mère ressent dans son sein les souffrances de son enfant... Mon amour dans le monde ne s'est pas reposé sur un seul être, comme l'insecte sur une rose, il ne s'est reposé ni sur une famille, ni sur un siècle ! Moi, j'aime toute une nation, j'ai saisi dans mes bras toutes ses générations passées et à venir; je les ai pressées sur mon cœur comme un ami, un amant, un époux, comme un père. Je voudrais rendre à ma patrie la vie et le bonheur, je voudrais en faire l'admiration du monde. » (1)

Puis à son tour Montalembert lisait un fragment des *Ksiengi*. (2) « Je n'ai jamais vu d'enthousiasme plus vif que celui que Mickiéwicz a excité chez ces jeunes gens, écrivait Montalembert à Lamennais. Cela a enlevé tout le monde ; ils ont applaudi avec fureur. Le fait est que c'est admirable. » (3)

On ne se contentait pas dans ces réunions d'admirer Mickiéwicz ; on se communiquait les nouvelles de Pologne, et ces récits de tyrannie et de persécution exaltaient les âmes au plus haut point. On agissait aussi, on constituait des comités de bienfaisance, on établissait des sociétés littéraires et historiques. « Je suis devenu, écrit Montalembert, membre de la Société littéraire polonaise que le prince Czartoryski a formée ici, et qui a pour but de réunir et de publier tous les documents et renseignements qui peuvent intéresser la nationalité polonaise. » (4)

Avant tout, les émigrés se préoccupent de fonder des écoles spéciales où la jeunesse polonaise pourra « se pénétrer de l'esprit catholique. » Non seulement Montalembert les aide à recueillir des fonds pour cette œuvre, mais il s'occupe activement de créer un collège

(1) Mickiéwicz, *Les Aïeux, les Martyrs.*
(2) *Livre des Pèlerins.*
(3) Lettre à Lamennais, 22 février 1833.
(4) Lettre à Mlle Ankwicz, 1er avril 1833.

ıne maison de hautes études pour les exilés. L'abbé
n de Lamennais lui offre un séminaire à Fougères et
Féli promet de trouver quelques professeurs pour les
ıtes études. Il voudrait grouper ces chers jeunes
ıs à la Chenaie, mais comment les nourrir? « Je
ıgis, écrit-il à Montalembert, d'avoir présenté des cal-
s d'argent à ces pauvres Polonais. S'il ne fallait
'un peu de mon vieux sang pour fonder leur établis-
nent, je le donnerais de grand cœur. Malheureuse-
ıt je n'ai que cela et cela ne suffit pas. » (1)
Dans une de ces réunions, Montalembert engage vi-
ment ses amis à fonder un journal français, animé d'un
ge esprit catholique et destiné à relier fortement les
ıigrés et à défendre leur cause devant l'Europe. « Si
chose était faisable, lui écrit Lamennais, je croirais
ssible d'obtenir des résultats immenses. On prendrait
question de liberté sous toutes ses formes et dans
ıtes ses applications. Ce serait admirable, ce serait
ıt l'avenir du monde... » (2) Pour réussir, Montalem-
rt se donne « une peine cruelle », il se rend chez les
incipaux pairs et députés et leur demande d'accepter
titre de fondateurs honoraires du journal et de se
rter garants du caractère élevé de l'entreprise. « La-
ette, Tracy, Arago, Barrot ont été fort bien, écrit-il
Lamennais; Bignon a reculé, Mauguin a été d'une
ffisance et d'une insolence à la fois pitoyable et in-
ne. En général ce sont de bien pauvres gens... » (3)
elques jours plus tard, le journal parut, mais les
onnés ne parurent pas; l'indifférence du public le
ssa mourir. Lacordaire avait prévu cet échec : « La
logne, disait-il, n'a plus pour elle que Dieu et le
nps... Personne ne s'abonnera à ce journal, personne
le lira, personne ne comprendra son but; il sera

1) Lamennais à Montalembert, 2 mai 1833.
2) Lamennais à Montalembert, 1er mai 1833.
3) Montalembert à Lamennais, 23 mai 1833.

une occasion de persécution pour plusieurs Polonais et avant dix mois tu auras perdu beaucoup de peine, beaucoup d'argent pour faire dire de toi ce que M. Sainte-Beuve disait dans le *National* : « M. de Montalembert considère trop les choses au point de vue poétique. »

IV

Cependant l'exil démoralisait les émigrés polonais. Déracinés du sol natal et réduits à une inaction dangereuse, ils ne tardèrent pas à se diviser. Les uns se livraient contre leurs chefs à d'injustes récriminations, les autres se jetaient dans le parti révolutionnaire, un bon nombre ne cherchaient qu'à s'étourdir et à s'amuser. Inquiet de ces symptômes, Mickiéwicz se demande comment retenir ses concitoyens sur la pente fatale. Il rêve de sanctifier leur exil, d'épurer leurs âmes et de les préparer par la foi et le sacrifice aux revanches prochaines. C'est dans ce but qu'il écrit le *Livre des Pèlerins polonais*.

Comparant le martyre de la Pologne à la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il regarde sa patrie comme une sainte victime destinée à expier et à racheter par ses souffrances les iniquités de l'Europe. Il importe donc que ses compatriotes se montrent dignes de leur sublime destinée. Certes, l'idée est grande et hardie. Ici la mission du poète semble se confondre avec celle du prêtre et de l'apôtre. C'est ce qu'a voulu exprimer un peintre polonais, M. Statler, lorsqu'il représente la cathédrale de Cracovie remplie d'une foule immense, attentive et recueillie et Mickiéwicz montrant du doigt le ciel et lisant au peuple son hymne de foi et de réconciliation.

Aussi Montalembert fut-il ravi lorsque Mickiéwicz, lui exposant son dessein, le pria de s'y associer et de tra-

ire en français le *Livre des Pèlerins*. A Rome, chez comtesse Ankwicz, Charles avait commencé l'étude du olonais. — « Mais je ne sais pas suffisamment votre ngue, dit-il au poète. — Eh bien, je vous l'enseignerai, serai moi-même votre professeur. » Montalembert re-sa, « ayant honte, déclarait-il, d'employer niaisement temps si précieux ». A défaut de Mickiéwicz il s'adressa M. Bogdan Janski, saint-simonien devenu catholique ‘âce aux livres de M. de Lamennais et de M. Gerbet. l'ai trouvé, écrivait-il à Mme Ankwicz, que les difficultés gmentaient au lieu de diminuer à mesure que j'avan-is. Cependant, je n'ai pas encore perdu courage; au ntraire, je viens de me compromettre par une dé-arche aussi présomptueuse que ridicule, en permet-nt que mon nom paraisse comme traducteur des ad-irables *Ksiengi* de M. Mickiéwicz. En vérité, ce n'est s moi qui ai fait cette traduction, comme vous devez en le penser; je n'ai fait que la vérifier et la travailler. est M. Janski qui a fait le mot à mot dont je ne serais mais venu à bout... » Lamennais, consulté par son dis-ple, l'approuvait ardemment : « C'est le livre de l'hu-nité entière, écrivait-il... Sans oublier toute la dis-nce qui sépare la parole de l'homme de la parole de eu, j'oserais presque dire quelquefois : cela est beau mme l'Évangile. » Et déjà, il annonçait à son disciple *Paroles d'un croyant :* « Avant d'avoir lu Mickiéwicz, vais commencé un petit ouvrage d'un genre fort ana-gue. Comme ce ne sont pas de ces choses qui deman-nt à être faites de suite, peut-être le continuerai-je, je m'y sens quelque attrait. Toutefois n'en parle à sonne; je te le montrerai... » (1).

Malheureusement aux beautés sublimes du *Livre des erins* se mêlaient çà et là des jugements excessifs sur politique européenne. Loin de pallier ces violences,

) Lamennais à Montalembert, 16 mai 1833.

Montalembert les réédita lui-même dans un avant-propos rempli d'ailleurs de poésie et des vues les plus élevées. L'image de Nicolas persécutant ses chers Polonais hantait son esprit; il venait de lire *Mes Prisons* de Silvio Pellico et de se lier avec Andryane qui sortait du Spielberg. « J'ai rarement dans ma vie, écrivait-il, éprouvé une émotion plus profonde, une indignation plus bouillante qu'au récit qu'il m'a fait de ses quatorze ans de captivité ». (1) Il ne faut point perdre de vue toutes ces relations, si l'on veut comprendre l'état d'esprit de Montalembert. Dans nombre de pages, on reconnaît le ton habituel à Lamennais. Aussi bien ce fut lui qui leva par ses encouragements les scrupules du jeune auteur. N'oublions pas que Montalembert avait vingt-trois ans. « Je ne trouve, mon Charles, lui écrivait le maître, rien de trop fort dans ton avant-propos. Il faut se taire ou dire ce qu'on pense et exprimer ce qu'on sent. Je ne suis pas moins content de la forme que du fond. Il y a dans ta parole toute l'énergie d'une âme noble et fière... C'est une touchante et magnifique chose que ce travail. *Jamais tu n'as rien fait qui en approche* et j'espère que ces belles et pures paroles ne seront point perdues. » (2)

Lamennais n'était pas seul à louer Montalembert. « Cette publication est grave, lui écrivait Michelet; je ne connais que l'ouvrage de Silvio Pellico qu'on puisse lui comparer... » — « Vous savez bien, déclarait le doux Ballanche, qu'au fond nous marchons sous le même drapeau; aussi mes observations n'auraient porté que sur certains détails de la forme... » — « Je suis presque aussi Polonais que vous, mon bien cher ami, insistait Victor Hugo, et vous savez combien je vous aime de l'être plus que moi, combien je me blâme de l'être moins que vous. En amour pour cette noble Pologne

(1) Montalembert à Lamennais, 22 février 1833.
(2) Lamennais à Montalembert, 4 et 5 mai 1833.

ne le cède qu'à vous... » (1) — « Comptez-moi armi vos pèlerins, déclarait un autre et des plus distingués ; des esprits prévenus ou timides pourront vous trouver trop véhément dans vos mépris pour le pouvoir du jour ; mais j'ai une trop haute opinion de l'âme humaine, de ses droits divins et de sa destinée providentielle pour ne pas m'associer à votre éloquente indignation contre l'ignoble matérialisme qui nous flétrit encore plus qu'il ne nous opprime... » Toutefois l'auteur de cette lettre, M. de Corcelles, engageait Montalembert à négliger désormais ceux qui gouvernent pour adresser aux peuples : « ... Parler aux masses, les rassurer, les convaincre, les émouvoir et les exalter, voilà, je me semble, la mission des hommes de votre ordre... L'introduction aux chants à la fois si tristes et si calmes du poète polonais m'a paru parfaitement noble. Une résignation pleine de confiance convient à des martyrs ; mais ceux qui plaident comme vous leur cause et commencent ainsi à les venger doivent tenir un autre langage. Toutes les cordes d'une lyre ne peuvent gémir sur le même ton... » (2)

Mais bientôt des voix sévères se firent entendre au milieu de tous ces éloges. Lacordaire n'avait connu la préface des Pèlerins qu'après sa publication ; il la critiqua avec une rude franchise : « Pour te punir de l'avoir écrite, disait-il à Montalembert, je te donnerai au moins cinq ou six fois la discipline, si jamais tu deviens bénédictin et que je sois ton supérieur. » (3) Grégoire XVI,

(1) Victor Hugo à Montalembert, 23 juin 1833.
(2) M. de Corcelles à Montalembert, 1er juillet 1833.
(3) Lettre du 15 juillet 1833. — L'amitié de Montalembert avec Mickiéwicz se maintint jusqu'en 1843. Vers cette époque, le poète tomba dans un illuminisme étrange et se lia étroitement avec Michelet et Quinet, devenus les pires ennemis de l'Église. Une rupture s'ensuivit fatalement entre les deux amis de 1832. Pour comprendre l'état d'esprit de Mickiéwicz et jusqu'où il porta le ressentiment, il suffit de citer l'absurde jugement qu'il formula en 1848 sur Montalembert : « Robespierre et Saint-Just, déclarait-il, eurent

nous le verrons bientôt, jugea comme Lacordaire ; mais, hélas ! il ne se contenta pas de menacer, il frappa.

plus de christianisme que lui. » Le poète polonais mourut à Constantinople le 26 novembre 1855, consolé par sa foi religieuse qu'il ne perdit jamais entièrement, malgré ses erreurs et ses révoltes passagères.

CHAPITRE XV

L'ALLEMAGNE CATHOLIQUE EN 1834

I

voix discordantes, ces affectueux reproches, ne
t pas que de troubler Montalembert. Il n'avait
la politique qu'en passant, pour défendre une
ju'il juge sacrée entre toutes, la cause de la reli-
t du malheur, et le voilà compromis! Manifeste-
'heure n'est point propice aux luttes de ce genre.
me, s'il reste à Paris, dans ce foyer d'agitation et
re, il sera tenté de nouveau et entraîné par
rant, mieux vaut qu'il s'éloigne. Lacordaire et
vetchine l'en pressent vivement, et en cela, ils
accord avec sa conscience et sa raison. Dès long-
l'ailleurs, Montalembert songe à visiter l'Allema-
y poursuivre ses études d'art et d'histoire reli-

tte vie de voyageur et d'étudiant, écrit-il, ouvre
moi toute la sphère du passé, avec ses innom-
s richesses. En France, au contraire, je serais
é et absorbé par le présent, et c'est justement ce
t qui fait mon supplice dans la vie privée, par
ce de tout lien de famille (1), dans la vie publi-

de Montalembert s'était retirée à Londres, où elle avait ses biens,

que, par l'impuissance à laquelle me condamnent des convictions contradictoires entre elles, et qu'il m'est impossible de déraciner. Ce n'est pas ma faute si je suis seul dans le monde, et je ne saurais ressusciter les morts que j'ai perdus. Ce n'est pas ma faute non plus si, avec la meilleure volonté du monde, je ne puis rien pour Dieu et pour la liberté. Il m'est impossible de séparer dans mon cœur et dans ma pensée deux plantes qui y ont grandi en s'entrelaçant l'une à l'autre depuis mon berceau; mais ce serait assurément ma faute, si je me condamnais à rester là où chaque jour le sentiment de cette impuissance et de cette solitude devient plus cuisant, plus humiliant et plus amer. » (1)

Cette lettre est adressée à Lamennais, qui n'est guère partisan du voyage d'Allemagne. Mieux aimerait-il voir Montalembert retourner en Italie. Pour Lamennais, rien, si ce n'est la Bretagne, n'égale « ce ciel doré et vaporeux, cette riche nature, ces cadres toujours fuyants de montagnes pittoresques, ces lignes magiques de l'horizon, ces vallées si gracieuses, et, au milieu de tout cela, ce que les arts ont de plus ravissant, et cette mer de souvenirs où l'on se plonge sans cesse ». Et puis « la pensée de cette longue absence, de cette séparation indéfinie me trouble et m'abat. La volonté de Dieu! »

Toutefois, Montalembert ne veut pas se mettre en route sans embrasser le Maître, sans lui prêcher une dernière fois la soumission et le silence. A la nouvelle de cette visite, l'âme de Lamennais se dilate; cette perspective de revoir son fils bien-aimé lui est douce comme le baume répandu sur les plaies d'un blessé : « ... O mon cher enfant, comme je serai heureux de te revoir!... Quelle autre consolation, surtout à cette époque de boue, a-t-on dans la solitude que de causer avec ceux

où la retenaient aussi ses amitiés d'enfance et ses relations tout anglaises.

(1) Lettre à Lamennais.

u'on aime et d'appuyer son cœur sur leur cœur!... »
Mickiéwicz et le comte Plater doivent accompagner
ontalembert en Bretagne ; Lamennais s'en réjouit, mais
les prévient qu'ils seront logés et traités chétivement,
ar la maison est assez étroite, et il n'y a pour cuisinière
u'une pauvre fille de campagne. Surtout il supplie
harles de demeurer longtemps près de lui, car « ce
oyage que tu projettes, c'est une séparation effrayante
e longueur!... Je vais compter les jours et les heures.
ne semaine m'est un siècle dans l'attente où je suis » (1).
ontalembert ne se montre pas moins tendre : « J'ai
âte de vous revoir, de vous embrasser, de m'épancher
uprès de vous; j'anticipe un immense bonheur dans
ette réunion. »

Il arriva à la Chenaie le 22 juin avec MM. Rio et
later et y demeura jusqu'au 10 juillet. Nous n'essaye-
ons pas de décrire la douceur de ces jours consacrés à
amitié, les affectueuses causeries, les promenades char-
ıantes dans les bois, le long de l'étang, à l'ombre des
hemins creux de Bretagne. Que de conseils prodigués
e part et d'autre! Que d'exhortations à la patience, à
ı soumission, à l'espérance! Un soir, Lamennais, resté
ul avec ses hôtes, ouvrit un tiroir, prit un manuscrit
commença à lire. C'étaient les *Paroles d'un croyant*.
harles fut ébloui; ces pages lui parurent admirables
e poésie, mais il y remarqua bien des choses qui
affligèrent et il supplia vivement l'auteur de n'en rien
ublier. La veille du départ, Lamennais célébra une
e ses dernières messes, et Charles communia. En-
n, il fallut se séparer; longtemps Lamennais accom-
ıgna son enfant bien-aimé sur la route de Saint-
erre de Plesguen. Montalembert pleurait, le Maître
ıit sombre. Pendant quelques jours, affirme M. Rio,
voix comme son regard prirent quelque chose de

) Lamennais à Montalembert, 5 et 18 juin 1833.

funèbre; il n'évoquait plus que des pensées de mort : « Hier, écrivait-il à Montalembert, en me promenant sur le bord de notre étang, je remarquai sous un rocher qui forme une espèce de voûte et d'où sort un chêne isolé, une place que je destinai en moi-même pour mon tombeau.

« Les frais n'en seront pas considérables, une croix gravée en creux dans le roc et quelques mottes de gazon sur le pauvre mort, voilà tout. Cette sépulture champêtre, dans un coin, à l'écart, plaît à mon imagination » (1). — « Tu es jeune et je suis vieux et fort abandonné, disait-il encore. Cultive de fois à autre les souvenirs de ma solitude, comme on cultive des fleurs sur une tombe aimée. » Lamennais prévoyait-il qu'il avait embrassé pour la dernière fois l'enfant de sa tendresse, que leur séparation était éternelle et qu'un abîme profond, infranchissable, allait se creuser entre leurs âmes?

II

M. Rio n'étant pas prêt à l'accompagner, Montalembert partit pour l'Allemagne le 3 août, seul et plein de tristesse. Après s'être arrêté pour prier dans la belle cathédrale de Metz, il franchit la frontière sans la moindre émotion, « car, disait-il, ne suis-je pas exilé dans ma patrie? » C'est ainsi qu'aux âges de foi s'en allaient ses pères, le bourdon à la main, à Saint-Jacques de Compostelle ou à Jérusalem, pour accomplir un vœu, expier une faute, recouvrer la paix du cœur. Chrétien errant comme eux, Montalembert, pendant plus d'une année, parcourut les diverses contrées de l'Allemagne, visita les cathédrales et étudia la vie religieuse des peuples.

(1) Cité par M. Rio, *Épilogue*, t. II.

l rêvait d'en rapporter un ouvrage qu'il intitulerait : *Pèlerinages d'un catholique au dix-neuvième siècle.* « J'y mêlerais, disait-il, à une description des lieux et les populations qui portent un caractère spécialement catholique, toutes les traditions, les légendes que je pourrais ramasser. J'y consignerais tous les détails de mœurs qui témoigneraient encore de l'empire de la religion. Je m'y élèverais contre le vandalisme destructeur et réparateur. Je dénoncerais enfin l'oppression dont les catholiques sont victimes dans presque tous les pays, et cela par le seul récit des faits. Peut-être tout cela pourrait avoir quelque utilité » (1). Aussi bien ses amis applaudissaient à ce projet : « Tu as juste ce qu'il faut pour cela, disait Lacordaire, beaucoup d'imagination, de piété, de tendresse, de coloris; tu ferais un livre unique... » (2) — « Je t'engage seulement, ajoutait Lamennais, — le conseil est juste, mais combien piquant sur les lèvres de Lamennais! — je t'engage à te bien garder de toute exagération..., à dire le mal comme le bien et même, en racontant celui-ci, à éviter une sorte d'enthousiasme qui fait naître la défiance. Rien n'est beau et utile que le vrai, et toutes les choses humaines même les meilleures ont deux faces. Qui n'en montre qu'une peut faire de l'art, mais, à coup sûr, il ne fait pas de l'histoire. » (3)

Le mois d'août est consacré au duché de Nassau et à la Prusse Rhénane. De Wiesbaden, où Montalembert s'arrête tout d'abord, il étudie les pays voisins, s'extasie devant les beautés de la nature, « court après les ruines, qu'il aime tant » et collectionne les antiques légendes. Mais l'état religieux et moral du peuple l'attire bien davantage. Logé près d'une école, il en profite pour faire la connaissance du maître et suivre les leçons données aux

(1) Lettre à Lamennais. Schlangenbad, près Wiesbaden, 22 août 1833
(2) Lacordaire à Montalembert, janvier 1834.
(3) Lamennais à Montalembert, 19 octobre 1833.

enfants. Il nous décrit l'excellent esprit des écoliers, leur programme d'études très varié; les cantiques par lesquels commence et finit chaque classe frappent beaucoup le jeune voyageur : « Rien de plus catholique, dit-il, que cette importance attachée à la musique dans l'éducation, comme nous le voyons dans toute l'histoire depuis Charlemagne. » (1) Ses jugements sur le clergé sont un peu sévères. Montalembert déplore que, pour obéir et souvent pour complaire aux pouvoirs protestants, le clergé renonce tous les jours davantage à une foule de cérémonies extérieures, d'usages touchants et antiques, de pratiques essentiellement catholiques, mais qu'on nomme superfluités ou superstitions; il s'indigne aussi que la tendance du parti scientifique, c'est-à-dire des prêtres qui cherchent à lutter contre le rationalisme protestant par la philosophie et l'histoire, soit regardée par beaucoup de gens comme incompatible avec l'intégrité du dogme et du culte catholique. A quoi Lamennais répond qu'il cesserait plutôt d'être catholique que d'admettre l'incompatibilité de la science avec la religion, parce que, alors, il faudrait croire ou qu'il y a des vérités qui s'excluent réciproquement ou que l'ignorance est un commandement divin.

Montalembert s'embarque ensuite à Mayence et, jusqu'à Cologne, descend « le sublime Rhin ». Les donjons en ruines, les antiques châteaux, les villes charmantes assises sur les deux rives du fleuve, réveillent dans l'âme mille souvenirs historiques. Avec quelle émotion il s'agenouille à Cologne, dans « la cathédrale de la chrétienté! » Avec quel enthousiasme il l'admire! Grâce au livre savant de Boisserée, Charles en pénètre toutes les beautés. Il s'arrête quelques jours à Bonn, ville universitaire, foyer de science et de religion. Le vénérable M. Windischmann, professeur de philosophie, reçoit

(1) Lettre à Lamennais, 22 août.

alembert les bras ouverts. Il lui présente son gen-
le jurisconsulte Walter, dont les écrits unissent à
science toute allemande une éloquence et une
é toutes françaises ; puis son fils Frédéric Windisch-
n, âgé de vingt-trois ans, et qui devait aussi bien
ter de la théologie que de la littérature et de la
ıologie anciennes. Charles voit également à Bonn
and archéologue Welcker, le théologien Klée, une
lumières de l'Église catholique en Allemagne, et le
ore Guillaume de Schlegel, qui lui fait force poli-
s, mais lui paraît « trop vain et trop Français ».
lui parlent de l'*Avenir* avec enthousiasme, regret-
sa disparition et manifestent un vif désir de le voir
ître, « en laissant de côté, autant que possible, les
tions politiques ». Mais ils blâment le voyage de
e, n'admettent la séparation de l'Église et de l'État
comme mesure transitoire, repoussent énergique-
t la doctrine du sens commun et l'alliance avec les
aux. « Les insolentes déclamations des journaux
s députés soi-disant libéraux contre l'Église, les
es serviles qu'ils adressent chaque jour aux gou-
ements pour obtenir de nouvelles persécutions, les
sières invectives contre ce qu'il y a de plus sacré
la religion..., ont creusé un abîme entre le catho-
ne et le libéralisme en Allemagne. » (1) — « Arrié-
riposte encore Lamennais, qui ne veulent pas voir
les libéraux ont une mission providentielle à rem-
comme les tempêtes et les volcans! Sans eux, le
otisme serait éternel sur la terre ; malgré leur per-
té personnelle, ils représentent la justice dans ce
de et les espérances de l'humanité. »

2 septembre, Montalembert entre dans Francfort
prend d'affection pour la vieille cité impériale. Il
à s'égarer dans ses rues tortueuses, où se trouvent

(1) Lettre à Lamennais. Fulda, 15 septembre 1833.

à peine, au milieu de nombreuses maisons du moyen âge et de la Renaissance, quelques constructions modernes, comme deux ou trois imbéciles dans une assemblée de gens d'esprit. On lui offre, du reste, dans ces vieilles demeures, l'hospitalité la plus distinguée. Le jour de son arrivée, il rend visite à Mme Frédéric de Schlegel, fille du célèbre israélite Mendelssohn. « Reçu à merveille », il y retourne le lendemain et le surlendemain; la noble dame lui raconte comment son mari, Fr. de Schlegel, un des plus puissants esprits de l'Allemagne, fut ramené au catholicisme par son amour d'artiste pour le moyen âge et comment elle-même abjura le judaïsme, « qui n'est plus, depuis dix-huit siècles, qu'une lettre morte et un corps sans âme ». M. et Mme de Schlegel furent baptisés le même jour, dans l'admirable cathédrale de Cologne, et leur conversion marqua le réveil du catholicisme en Allemagne. Montalembert est enthousiasmé de ces récits. Avec Mme de Schlegel habite son fils, M. Veith, juif converti comme elle et peintre délicieux, « rival d'Overbeck pour l'expression. Sa femme, Italienne, et ses quatre petites filles, nées à Rome, me ravissent par leur cordialité et par les souvenirs qu'elles réveillent dans mon cœur; elles me chantent le cantique exquis des Romains : *Evviva Maria e chi la creo...* » (1).

M. Veith est directeur du musée de Francfort, qui est plein de ses chefs-d'œuvre; il en fait les honneurs à son jeune hôte avec une bonne grâce infinie; ensemble ils visient le Rœtmer, la salle des électeurs et le Kaisersaal. C'est là que les empereurs d'Allemagne étaient élus et proclamés. On les y voit encore grossièrement peints, se regardant en silence, chacun dans sa sombre ogive, les uns couronnés de laurier, les autres ceints du diadème germanique.

(1) *Journal*, 3 septembre 1833.

De Francfort à Fulda, de Fulda à Leipzig et à Dresde, ontalembert court nuit et jour par la diligence ; c'est Saxe qu'il s'agit maintenant d'étudier. Là, le catho-isme se trouve dans une situation bizarre. Professé ar la cour, qui en fait une espèce d'étiquette, com-ètement étranger à la masse du peuple, qui est le us protestant de toute l'Allemagne, il est de plus op-imé par les prétendus libéraux des États et maladroi-ment défendu par l'évêque. » Cependant, ajoute Mon-lembert (1), ses progrès sont incontestables. En 1809, n'y avait que trois communautés dans toute la Saxe ientale ; on y compte aujourd'hui plus de cinquante ille catholiques. » Charles se met en rapport avec les embres les plus actifs du clergé, les abbés Mende et ietrich ; il est reçu fort amicalement par M. Tieck, le rand poète, rival de Gœthe et de Schiller, et coryphée u romantisme allemand. Un des premiers, Tieck a ntrevu le parti que la poésie et l'art pouvaient tirer du oyen âge, de la chevalerie, du *Minnesang* et du ca-olicisme ; il a fouillé avec ardeur cette mine encore nexplorée et en a fait jaillir à flots des diamants et es perles merveilleuses. Voilà pourquoi Montalembert ime Tieck ; il assiste à plusieurs de ses réunions, il rencontre les hommes les plus distingués de la Saxe, ntre autres Raumer, l'historien des Hohenstaufen. Un oir, Tieck, qui a un talent de diction admirable, leur éclame la *Magie miraculeuse* de Calderon, et Charles retire émerveillé (2).

III

Le 27 septembre, départ pour la Bohême. Monta-mbert remonte l'Elbe en gondole jusqu'à Pirna, puis

(1) Lettre à Lamennais, 5 octobre 1833.
(2) *Journal*, 21 septembre 1833.

il s'engage à pied dans la Suisse saxonne, en longeant les rives du fleuve. A mesure qu'il s'avance à travers les montagnes, lorsqu'il a quitté la Saxe protestante et pénétré dans la Bohême catholique, son enchantement grandit. Sur un rocher qui domine l'Elbe, voici la statue de saint Albert, patron des navigateurs; plus loin, une croix, une douce Madone, une inscription pieuse. « Jamais je ne pourrai exprimer, dit-il, la jouissance qui s'emparait graduellement de moi à chaque pas que je faisais. De retrouver ainsi le catholicisme avec tous ses charmes, c'était vraiment passer des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, de l'exil à la patrie » (1). Le soir du second jour, il arrive à Rosowitz, petit bourg du comté de Thun : on y célèbre la Saint Venceslas, qui est le patron du lieu, et le village est en liesse. Dans chaque maison on danse, on chante, on fait de la musique, de cette musique bohême si célèbre. Montalembert parcourt les rues désertes, puis vient s'asseoir au bord de l'Elbe, sous un grand arbre, auprès d'une statue de la sainte Vierge. La lune monte lentement dans le ciel, se mire dans les eaux du fleuve endormi, éclaire le vaste château, le bois et les rochers qui le dominent. L'harmonie confuse des chants lointains jette l'âme dans une douce rêverie : « J'ai rarement éprouvé un moment plus agréable, écrit le voyageur... Mon cœur s'élance vers Dieu, je prie avec ferveur pour ceux que j'aime. Ce n'est pas trop de faire trois cents lieues pour goûter une semblable jouissance. »

Prague semble à Montalembert la plus belle ville de l'Allemagne. « La vue du Hradschin est merveilleuse, dit-il : la Theinkerde, le Rathhaus, le pont avec ses tours à chaque extrémité et ses statues innombrables, forment un inappréciable ensemble comme effet de moyen âge. » Le peuple est excellent, plein de la dé-

(1) *Journal*, 28 septembre 1833.

ion la plus sincère et la plus touchante. En revanche, arles juge sévèrement la noblesse. A peu d'excep- ns près, par son ignorance et son aveuglement, elle rappelle la noblesse française d'avant la Révolu- n. Elle n'a de moins, déclare-t-il, que la valeur et sprit. « Le catholicisme est tombé, en Bohême, dans sommeil de mort : prêtres, moines, fidèles, tous ment, sans se douter de ce qui se passe au dehors de ce qui s'agite même au sein de la société où ils ent. C'est à peine si, parmi les jeunes gens, germe sentiment du slavisme et subsistent quelques souve- s nationaux. La haine des fonctionnaires pour la re- ion est absolument ce qu'elle était sous Joseph II; lgré la piété personnelle de l'empereur, cette haine manifeste par des vexations sans nombre, que le rgé endure avec trop de patience. » (1)

A peine arrivé à Prague, Montalembert court chez rzynecki, l'ancien généralissime de l'armée polo- ise. C'est, nous apprend le *Journal*, un homme de ute stature, presque un géant, paraissant jeune en- re, malgré ses cheveux blancs. Depuis la déroute de nsurrection, Skrzynecki est interné à Prague; il vit ns une solitude complète avec sa femme et ses en- nts, lisant beaucoup la Bible, l'*Imitation* et des ou- ages militaires. Le général accueille Montalembert mme son enfant et le retient chez lui; une grande in- nité s'établit entre eux. « L'accueil que m'a fait ce evalier chrétien, écrit le voyageur, m'a comblé de ie et de fierté. » Après le repas, Skryznecki allume pipe et raconte ses héroïques campagnes; ou bien parle de l'*Avenir* et de Lamennais, qu'il regarde mme le prophète de Dieu : « Si j'étais libre, dit-il, rais m'ensevelir avec lui en Bretagne. » Quand Mon- lembert expose ses idées de silence et de soumission,

1) Lettre à Lamennais, 26 octobre 1833.

Skrzynecki s'indigne : « Pour rien au monde, il ne faut observer aujourd'hui une neutralité coupable, réplique-t-il. Nous devons nous ranger en bataille sous le drapeau de la justice et de la liberté, quelles que soient les mains qui le portent. Je suis le soldat des jacobins, parce que, tout en ayant le mal au fond de leur cœur, ils l'attaquent aujourd'hui là où il est le plus ardent et le plus puissant, c'est-à-dire dans la Sainte-Alliance. Je saurai bien me séparer d'eux lorsque le temps sera venu. »

Ces idées révolutionnaires, blâmées formellement par l'encyclique *Mirari vos*, ne diffèrent pas de celles de Lamennais; Skrzynecki les concilie avec la foi catholique la plus ardente. « Je n'ai jamais vu, écrit Montalembert, un homme, même un prêtre, plus profondément pénétré de l'idée de Dieu. Elle brille dans chacune de ses paroles, et, j'en suis sûr, dans chacune de ses pensées. » (1) Aussi, avant de poursuivre son voyage, Charles fait, sous la direction du général, une sorte de retraite pendant laquelle celui-ci lui prodigue les conseils les plus pratiques sur la nécessité de la prière, de la méditation journalière et de l'humilité. Parmi les résolutions du jeune néophyte, nous en relevons une bien extraordinaire : « Parler peu, très peu, et même pas du tout. Ne jamais déconcerter mes interlocuteurs par la brusquerie et l'originalité de mes reparties » (2).

Après la Bohême, Montalembert visita la Prusse, et

(1) Lettre à Lamennais, 26 octobre 1833. — Il écrit aussi à Cornudet le 19 octobre : « Skrzynecki a vraiment dépassé mon attente par la sincérité et la profondeur de sa piété, de sa foi, par l'angélique pureté de ses vues et de ses dispositions : C'est tout à fait le livre de Mickiéwicz en action. Il a avec M. Lamennais la sympathie la plus extraordinaire pour le présent comme pour l'avenir : je ne conçois pas comment les pensées de deux hommes qui n'ont jamais eu le moindre rapport ensemble peuvent se rencontrer ainsi... »

(2) *Journal*, octobre 1833.

s le trouvons à Berlin le 1er novembre. Il y passa jours, livré aux mêmes préoccupations artistiques eligieuses. La galerie de Berlin lui paraît une des s riches qu'on puisse voir; il y admire de beaux Van k, une *Madone* de Raphaël et l'*Embrassement de t Dominique et de saint François*, par Fra Angelico. le Savigny, le premier jurisconsulte de l'Allemagne, offre une hospitalité pleine de charme : « C'est un hommes les plus savants, les plus modestes et les s religieux que j'aie jamais rencontrés », écrit Mon- mbert. M. Alex. de Humboldt, qu'il suffit de nom- , comble d'amitiés le jeune pair de France; M. Édouard s, professeur de droit, l'historien Ranke, le savant nder, l'entretiennent à plusieurs reprises. Mais Mon- mbert fréquente aussi M. de Radowitz, alors chef at-major de l'artillerie et appelé à jouer plus tard, s son pays, un rôle politique. A ce moment, il est à te du parti catholique prussien. Charles nous le dé- nt comme un homme extrêmement instruit, ayant les x ouverts sur la conduite des princes envers l'É- e, mais redoutant avant tout la démagogie et ne donnant pas à l'*Avenir* son alliance avec les libé- x. A côté de M. de Radowitz se trouve l'archiprêtre her, très pieux et très populaire. L'un et l'autre nent à Montalembert de précieux détails sur l'état catholicisme en Prusse; ils lui signalent la lutte vive du piétisme et du rationalisme, et la tendance tout ce que la science renferme de bon et de dis- gué à se rapprocher de l'Église (1).

'hiver commençait, la pluie tombait à torrents. On t au milieu de novembre. Après avoir beaucoup té, Montalembert se dirigea vers la Westphalie. Il t pas à regretter cette résolution. « Cette province, l, est le foyer du catholicisme dans l'Allemagne

(1) Lettre à Lamennais, 15 novembre 1833.

du Nord, c'est la Bretagne germanique. La population catholique y est plus nombreuse, plus dense. On y trouve un attachement profond et unanime à la vraie religion, attachement qui a subi, sans jamais fléchir, toutes les épreuves de la domination hérétique. Processions, pèlerinages, couvents, etc., tout cela est entretenu par le peuple avec une persévérance froide et inébranlable. » (1) L'âme de ce mouvement a été la princesse Amélie Galitzin, autour de laquelle vint se ranger une phalange d'élite, Jacobi, Bernard Overberg, le restaurateur des écoles catholiques, et surtout le comte de Stolberg. Ce fut chez la veuve de ce dernier que Montalembert descendit à Münster; il passa de longues heures à l'entendre raconter la conversion de son mari, sa ferveur touchante, ses importants travaux apologétiques, et avec quelle noble douceur il supporta les attaques et les outrages de ses ennemis.

En regagnant Francfort, Montalembert visita Paderborn et s'arrêta à Marbourg, où il s'éprit de sa chère sainte Élisabeth, ainsi que nous le dirons plus tard. Au commencement de décembre, il partit pour la Bavière, admira en passant la cathédrale byzantine de Bamberg et pria sur le tombeau de saint Henri et de sainte Cunégonde. Il vit Nuremberg, Venise de l'Allemagne; il visita la fontaine de la Schöne-Brünn, unique au monde par ses statues de preux, de prophètes et d'électeurs, le porche sans pareil de l'église catholique *Notre-chère-Dame*, le tabernacle de Saint-Laurent en forme de fleur, de soixante-quatre pieds de haut, et surtout ce fameux Chemin de croix d'Adam Kraft, exécuté pour Martin Ketzel, ce chevalier chrétien qui, étant allé chercher à Jérusalem la mesure exacte de la *via crucis*, et, l'ayant perdue, retourna dans la Ville sainte pour l'en rapporter de nouveau (2). Enfin,

(1) A Lamennais, 15 novembre 1833.
(2) *Journal*, 16 décembre 1833.

me débordante d'admiration et de souvenirs, Mon-
embert arriva le 18 décembre dans la capitale de
Bavière, où il se proposait de passer l'hiver.

IV

Munich, nous l'avons dit précédemment, était alors
principal centre intellectuel et religieux de l'Alle-
agne. Le roi Louis y tentait une grande renaissance
ermanique et dépassait tous les autres souverains,
on seulement par son goût pour les lettres et les arts,
ais par l'intelligence et la générosité de son patro-
age. Montalembert rencontra réunis dans cette ville
lus d'hommes remarquables que dans tout le reste de
Allemagne. Il les connaissait déjà, il les connut da-
antage et les fréquenta journellement plusieurs mois
e suite.

En premier lieu, Schelling, le philosophe de la na-
ure et de l'art, qui n'avait bâti tant de systèmes et
emué tant d'idées que pour aboutir au catholicisme.
en était si près, que le Voltaire allemand, H. Heine,
e raillait d'être tombé dans les rets des Jésuites. « Il a
ahi la philosophie, disait-il, pour la livrer à la reli-
ion. » En 1832, Lamennais avait failli convertir Schel-
ng. Lorsque, l'année suivante, celui-ci voulut reprendre
a discussion commencée, Lamennais lui déclara qu'il
tait d'accord avec lui « sur le fond essentiel des
hoses ». Au lieu de faire entrer Schelling dans l'É-
lise, Lamennais en sortit lui-même. « Il m'est impos-
ible de vous peindre, lui écrivait Montalembert, l'é-
notion avec laquelle il m'a parlé de vous, l'intérêt
endre et touchant qu'il m'a témoigné. » (1)

A vrai dire, Montalembert trouvait la philosophie

(1) Lettre à Lamennais, 25 décembre 1833.

de Schelling par trop transcendante; il lui préférait, nous l'avons dit, le théosophe Baader. Celui-ci regardait Schelling comme son rival et traitait sa philosophie de « ragoût panthéiste avec une sauce chrétienne ». Son mysticisme original et profond allait jusqu'à l'exaltation; aux yeux de Baader, le simple croyant, initié par une grâce supérieure aux mystères de la réhabilitation des âmes, valait mieux que tous les génies du monde. Lui aussi accueillit Charles très cordialement : « Il a pris avec la plus grande chaleur votre parti, écrivait Montalembert à Lamennais, non seulement dans ses conversations, mais dans la *Gazette d'Augsbourg*. » Charles voyait Baader presque tous les jours, mangeait souvent à la même table, s'égarait avec lui dans la campagne ou le long de l'Isar. C'est alors que le philosophe se livrait à d'interminables improvisations, s'enflammant à la moindre étincelle, s'élançant à chaque nouvelle idée qu'on exprimait devant lui, et disparaissant souvent dans les nuages. Parfois ses déductions devenaient si subtiles qu'on ne les saisissait plus. Et si Montalembert témoignait quelque impatience : « On n'entre pas en pantoufles dans le ciel de l'intelligence, lui disait Baader; la tête doit être brisée aussi bien que le cœur. »

A côté de Baader, Joseph Görres, celui que Napoléon appelait la cinquième puissance continentale, dont les articles enflammés, traduits dans toutes les langues, avaient fini par réveiller le patriotisme allemand. Joseph Görres, le plus infatigable et le plus éloquent dénonciateur des iniquités de son temps, reçut d'autant mieux Montalembert qu'ils avaient l'un et l'autre une passion commune, celle de l'architecture chrétienne. Aux yeux de Görres, la principale gloire de l'Allemagne, c'était sa vieille architecture gothique; il n'en pouvait parler sans enthousiasme et avait vivement combattu l'invasion du style grec dans son pays. Mon-

embert partageait ses sentiments, mais revendiquait ur la France l'honneur d'avoir donné naissance à give. Souvent, Sulpice Boisserée, l'historien de la hédrale de Cologne, prenait part à leurs discussions, c'était merveille de voir Görres, le vieil athlète, se- ier sa belle tête léonine, s'exalter, élever sa voix, tôt terrible comme un tonnerre, tantôt douce et ca- sante comme une prière d'enfant. Charles retrou- t encore J. Görres à l'Université et suivait avec ices son cours sur la *Mystique chrétienne* : « Là uvrit pour moi, écrit-il, une source nouvelle d'étu- s et de jouissances : la nature envisagée sous le point vue catholique et populaire du moyen âge, la re- erche des noms que les peuples fidèles ont assignés x plantes, aux oiseaux les plus charmants, la décou- rte des touchantes croyances que, dans les âges de , ces âmes naïves et heureuses attachaient à une ule de phénomènes des trois règnes. » (1)

Mais les historiens, les artistes, les poètes attiraient vantage Montalembert. L'abbé Döllinger avait ac- is à trente ans, par un travail infatigable et une rare issance d'assimilation, des trésors de science, en ologie, en histoire, dans les lettres anciennes et dernes. Et ces trésors, il les ouvrait dans son en- gnement et ses conversations par une exposition ide, patiente et presque affectueuse, comme s'il n'eût u tous ces dons, accumulé toutes ces connaissances e pour avoir le plaisir de les communiquer aux au- s. Montalembert devint son ami, et nous le verrons s tard faire tous ses efforts pour apaiser ce noble rit entraîné par orgueil hors de l'Église. Nous ne ons que nommer les artistes catholiques, Hess, hottlauer, Julius Snorr et Cornélius, ce dernier, ami Overbeck et le plus grand peintre peut-être de l'Al-

1) *Journal*, 19 mai 1834.

lemagne moderne; puis le jeune statuaire
Schwanthaler. Charles entretint avec tous
relations et les visita souvent dans leurs

Montalembert fréquenta encore et appr
coup, à Munich, le poète Clément Brentano,
taisiste et charmant, auteur, peu connu en
l'Enfant au cor merveilleux, de la *Fondation*
gue, et du *Fil d'or*. Au moment où Montal
vit, Brentano n'aimait guère qu'on vantât
ses premières poésies : « Ce ne sont, disait-il,
ombres qui ne sauraient satisfaire la faim
l'âme. Il y a longtemps que je me suis repen
fessé de les avoir composées. » Ne venait-il
passer cinq années au chevet de la Sœur Ann
rine Emmerich pour recueillir ses merveilleu
lations sur la passion du Sauveur? A présen
un chrétien austère, portant le cilice; sa
chantait plus qu'au profit des pauvres et des
reux. Montalembert le trouva « éblouissant
tout à la fois religieux et plaisant ». (1) Ens
firent de charmantes excursions, d'émouvan
nages; ils visitèrent Salzbourg et les montag
Bavière. Ils voyageaient à pied ou en carri
tano racontait son histoire, les aventures d
nesse folle, et Montalembert y trouvait tant de
qu'il en oubliait les beautés de la nature.

Malgré tout, Montalembert n'était pas he
souffrait de l'isolement. Son *Journal* de cett
déborde de tristesse, ses lettres sont des c
goisse. Que de fois dans ses promenades soli
s'assit sur une pierre isolée pour pleurer à
« Hélas! disait-il, je ne suis pas le *Pilgrin d'*
poète... Tous ces artistes aiment, sont heureu
quilles; tous jouissent du présent et travaill

(1) *Journal*, 21 mai 1834.

ir. Et moi je n'ai qu'une vie manquée et une de humiliante. » En vain Lamennais le rappe- en France, à la Chenaie, lui promettant des à foison, un cheval pour ses promenades, lui ant des descriptions charmantes de sa solitude : viens, lui répétait-il... Je ne saurais t'exprimer ien je trouve de paix dans ma pauvre petite de- e... On n'entend ici que le chant des oiseaux qui nent dans nos bois, le cri des grillons, l'aboie- des chiens qui se répondent d'une ferme à l'au- quelquefois le son d'une cloche lointaine. Ton af- on m'est si chère, si douce, si nécessaire à ma re âme froissée et brisée de tous côtés... Mon vif désir est de te revoir, de te presser sur mon r, d'essayer de guérir le tien, d'y verser du moins peu de ce baume d'amour inaltérable et pur qui trise les plaies et calme les douleurs. » En même ps, Lamennais lui reprochait de trop s'enfoncer s le moyen âge : « Tu t'en vas t'enfonçant dans le é, c'est-à-dire dans le vide, d'un mouvement aveu- et désordonné, au lieu de tourner vers l'avenir la ue de ta jeune nacelle. C'est te séparer de l'huma- , c'est faire schisme avec elle, c'est choisir pour eure la région des ombres et ensevelir l'espérance s de froids et stériles souvenirs que nul souffle mme ne ranimera jamais; car la vie toujours plus e, toujours plus puissante, se développe comme la ue de l'Océan et ne rétrograde jamais... » (1)

Moi aussi, répondait Montalembert, je me rappelle aque instant nos journées de la Chenaie. Cette chère tude est sans cesse présente à mon cœur. Bien des par jour, je me transporte par la pensée auprès de s : je vous vois à votre bureau, parcourant vos bois, nt dans les chemins creux ou le long du lac char-

(1) Lettres de Lamennais, janvier et février 1834.

mant. Je voudrais être auprès de vous, je voudrais surtout que nos consciences et nos intelligences fussent plus rapprochées, aussi rapprochées que nos cœurs. Peut-être en sera-t-il un jour ainsi...; mais je pense moins que jamais à retourner en France... De quelle manière voulez-vous que je m'associe au présent ou à l'avenir? N'ai-je pas cherché à agir, à exercer une influence pour le bien? A quoi ai-je réussi, qu'à attirer sur ma jeunesse l'improbation la plus grave et la plus solennelle?... Ce n'est pas ma faute si Dieu a brisé toutes les ancres qui retenaient la nacelle de ma vie... J'y vois la preuve évidente que Dieu n'approuve pas la direction que je cherche à donner à ma vie... Que ferais-je en France? Étudier, me direz-vous. Mais quoi? Je n'ai de goût et de capacité que pour l'histoire, et certainement l'histoire, telle qu'elle est enseignée et écrite en France, est bien au-dessous de ce qu'elle est en Allemagne, ou chaque mois voit éclore des ouvrages capitaux et inappréciables sur l'histoire de la chrétienté et de la littérature au moyen âge... Ah! ajoutait-il, si vous vouliez venir me rejoindre, nous prendrions une petite maison ensemble au bord d'un lac et nous serions peut-être, sinon heureux, du moins tranquilles » (1). En attendant, l'été arriva, Montalembert quitta Munich et reprit à travers l'Allemagne son laborieux et solitaire pèlerinage.

V

C'était le 20 mai : Montalembert ne rentra à Munich que le 1er septembre. Le lecteur se fatiguerait à suivre pas à pas l'infatigable voyageur; il parcourt pendant ces trois mois la Saxe ducale, la Thuringe, où régna

(1) Lettre à Lamennais, 12 février 1834.

nte Élisabeth, le Wurtemberg, le grand-duché de de et le Tyrol. Tout en étudiant les monuments, les hédrales de Salzbourg, de Ratisbonne, d'Erfurt, de ire, de Worms, de Constance et de Fribourg, il ne nque pas d'entrer en rapports avec les principaux rsonnages qu'il rencontre. A Gœttingue, il fréquente s frères Grimm, Otfried Müller et l'historien Arnold eren, plein de vigueur malgré ses soixante-treize ans; Heidelberg, Frédéric Schlosser, Creuzer, Mittermayer, ibaut; à Spire, le chanoine Weiss, rédacteur du *Catolique*, depuis évêque; à Stuttgart, l'auteur de l'*Histoire générale de l'Allemagne*, Chrétien Pfister, et l'inénieux critique Wolfgang Menzel; à Fribourg, le anoine Hug; son guide à Tubingue est le grand ète Uhland lui-même; et Mœhler, le prince de la éologie catholique au dix-neuvième siècle, l'accueille ec sympathie. Combien l'intelligence de Montalemert se développait par le contact précoce avec tant hommes supérieurs, quels trésors de connaissances d'idées il amassait journellement, il est à peine beoin de le faire remarquer.

L'excursion dans les montagnes du Tyrol fut la partie ttoresque de ce voyage. De Bregenz sur le lac de nstance, Charles gagna Inspruck, explora la vale de l'Inn, descendit le long de l'Eisack jusqu'à tzen et remonta par Meran, en suivant l'Adige, our s'engager dans les gorges sauvages de l'Etschthal. marchait à pied, le sac sur le dos, s'arrêtait dans s églises pour y prier, dans les châteaux et les couents pour les visiter, dans les chaumières pour interger les habitants. Parfois il se disait un pèlerin franis en route pour Jérusalem (son intention était, en fet, d'accomplir ce voyage), et cela suffisait à éveiller ntérêt. Le clergé lui faisait fête, les paysans s'empressaient autour de lui; on lui posait mille questions, demandait à entendre les plus beaux airs tyroliens,

et un groupe de jeunes filles du Zillerthal lui chantait de délicieuses chansons. « Je me serais cru déjà en Orient, dit-il... Une grande familiarité s'établit sur-le-champ entre moi et ces bonnes gens simples et chrétiens ; je me sens heureux au delà de toute expression d'avoir leurs croyances et de partager leurs émotions. » (1)

Un jour, il descendit à l'auberge du fameux André Hofer qui, en 1809, souleva le Tyrol contre les Bavarois et les Français. « Le premier objet que j'aperçois, raconte-t-il, c'est la femme d'Hofer, vieille, rabougrie, avec sa pipe à la bouche. Rien ne distingue, d'ailleurs, cette maison, pas même un portrait du héros; quelques tableaux de piété, des *Haussegen* et rien de plus. Après bien des difficultés, la servante me fait monter au premier ; j'y trouve une demoiselle de vingt-cinq à trente ans, habillée à la française, c'est la fille d'Hofer. Avec un air affecté et langoureux, elle me montre l'uniforme de cérémonie de son père, qui a l'air de n'avoir jamais servi. Le gouvernement autrichien a anobli cette jeune fille, qui habite Vienne ordinairement, — être manqué et à plaindre... »

Quelques jours plus tard, Montalembert rentrait en Bavière. A la frontière même l'attendait une profonde émotion : il eut le bonheur d'assister à un véritable mystère du moyen âge, à la représentation en plein air de la passion de Jésus-Christ par des paysans bavarois : « A neuf heures, écrit-il, j'arrive à Mittelwald. Le spectacle est déjà commencé. J'entre dans l'amphithéâtre découvert, au pied d'admirables rochers. Les voix simples et pures du chœur, composé des enfants du village, annonçaient l'entrée du Sauveur à Jérusalem. Je n'entreprendrai point de décrire ce spectacle unique, inappréciable. Moi qui, au bout d'une heure, me sens fatigué et ennuyé dans le plus beau théâtre de

(1) *Journal*, 12 août 1834.

a ville, je suis resté ici (moins une heure pour dîner) la même place depuis neuf heures du matin jusqu'à ix heures du soir, sans ressentir un seul instant la moin- re diminution d'attention ou d'intérêt. Je n'aurais mais su imaginer rien de pareil. Ici même, cela n'a eu que tous les sept ans. J'aurais voulu un Christ lus digne de son rôle. Du reste tout était excellent. e me perds à chercher comment ces pauvres gens, qui e font cela que tous les sept ans, peuvent saisir si omplètement l'esprit de leurs rôles; comment leur émoire, leur tenue, peuvent être si parfaites. Pas ombre d'embarras ni d'affectation. Judas, saint Pierre, s grands prêtres et les docteurs de la loi, jouent omme les acteurs les plus consommés. Barabbas, le euple avec ses imprécations, les bourreaux avec leur reur diabolique, sont d'une vérité effrayante. Les antomimes qui représentent les types de la Passion ans l'Ancien Testament, accompagnés du chœur, qui n explique en chantant le sujet et l'application, sont un excellent effet. C'est le drame antique dans toute a pureté. Pour la première fois de ma vie, je com- rends ce que peut et ce que doit être le véritable rame, sa portée, sa force. Ce qui m'émeut le plus, est la Madeleine, représentée par une certaine Thérèse, ui a une voix excellente et les plus beaux cheveux londs que j'aie vus de ma vie; c'est enfin et surtout sainte Vierge dans sa robe rouge, son manteau bleu, vec un air si pur, si résigné, si aimant! A ses adieux vec son fils, je sens mes larmes couler avec abon- ance. Je vois finir avec le plus grand regret cette ène vraiment biblique. » (1)

Le 1er septembre, Montalembert était de retour à unich et se préparait à partir pour un autre voyage, lui d'Orient, qu'il rêvait depuis longtemps d'accomplir.

(1) *Journal*, 24 août 1834.

CHAPITRE XVI

LA DÉFECTION DE LAMENNAIS.

Nous venons de résumer les voyages de Montalembert à travers l'Allemagne et les principaux incidents de sa vie extérieure en 1834. Il nous faut maintenant revenir sur nos pas, assister au drame saisissant de sa vie intérieure, suivre les luttes douloureuses de son âme, la montrer aux prises avec des idées contradictoires en apparence, ballottée longtemps entre des devoirs opposés, déchirée entre des affections puissantes et exclusives, sortant enfin de ces épreuves, plus forte, plus fidèle, mieux préparée aux grandes destinées qui l'attendent.

I

Quand Montalembert s'éloigne de la Chenaie, à la fin de juillet 1833, son cœur est moins soucieux ; le but de son voyage paraît atteint : vaincu par ses tendres prières, Lamennais lui a promis d'être patient, de garder le silence. A peine de retour, Charles commence à lire les journaux. Quelle n'est pas sa surprise, son émotion ! l'*Ami de la Religion* contient une lettre du pape à Mgr d'Astros, archevêque de Toulouse. Depuis longtemps ce prélat avait déféré à Rome cinquante-six propositions extraites de l'*Avenir*. Tout en refusant de les condamner, Grégoire XVI

ve un doute sur la sincérité de Lamennais : « Ce on répand aujourd'hui dans le public, dit-il, nous e de nouveau dans la douleur. » Montalembert dére cette publication intempestive (1) ; d'un coup d'œil n mesure le danger; le jour même il réunit le petit upe de l'*Avenir* et l'on discute. Lacordaire et l'abbé nbalot, très troublés, proclament la nécessité d'une ivelle soumission plus explicite; c'est aussi l'avis de bé Martin de Noirlieu qui arrive de Rome; M. Gerhésite; Montalembert veut qu'on s'abstienne. Il con- t l'exaspération de Lamennais : s'il parle, il se com- mettra infailliblement. Aussi Charles écrit-il dans sens à la Chenaie :

Mon bien-aimé père... Je suis pour le silence le s absolu, d'abord parce que la pièce ne nous étant adressée directement, nous ne sommes nullement igés d'y répondre; ensuite, je ne vois pas trop comnt nous pourrions répéter purement et simplement re soumission, sans relever ce qu'il y a d'injurieux ns le soupçon de duplicité qui est déversé sur nous... » même temps il l'exhorte à la résignation et à la prunce : « Je dois vous dire tout ce que l'abbé Martin m'a té sur Rome. Il paraît qu'on y sait jour par jour tout que nous faisons, tout ce que nous disons, tout ce que us écrivons. Le cardinal Bernetti a dit : Ces messurs se taisent, mais ils agissent; *c'est le silence des ésénistes;* d'autres vous accusent de vous être fait ramontain, afin de mieux ruiner l'Église. Enfin, ce il y a de plus fâcheux, c'est qu'on a mis sous les yeux pape des copies de plusieurs de vos lettres adressées imprudents amis, dans lesquelles vous auriez exprimé t une improbation formelle de l'Encyclique, soit spoir d'un prochain changement dans l'Église. En un t, tout l'effet de notre soumission est détruit à Rome.

) Cette lettre particulière n'était point destinée à la publicité.

« Ce serait une amère folie que de lutter contre un état de choses aussi accablant. La crainte du scandale en premier lieu et ensuite votre intérêt bien entendu doivent vous déterminer à plier sous l'orage et à attendre de meilleurs jours avec humilité et résignation. Surtout, mon bien-aimé père, ajoute avec raison Montalembert, diminuez votre correspondance, puisqu'on en fait un si mauvais usage... Ce sera, j'en suis convaincu, une grande arme de moins contre vous... » (1)

Pour comprendre la juste méfiance du Saint-Siège et la sagesse des conseils de Montalembert, il suffit de parcourir les lettres de Lamennais écrites à cette époque; elles débordent de colère et d'amertume contre Rome. Lamennais n'affirme pas moins qu'on le calomnie, qu'on l'insulte : « Pour faire avaler aux évêques l'humiliant échec qu'ils ont reçu, on m'injurie et voilà tout. » (2) Il avoue toutefois que ce serait « une très grande faute de faire une nouvelle déclaration quelconque ». Il écrit cela à Montalembert le 28 juillet. Pourquoi donc, le 4 août, commet-il cette faute? C'est que le clergé de Rennes s'est ému de la lettre pontificale; l'évêque, Mgr de Lesquen, menace d'interdire les établissements de l'abbé Jean de Lamennais. Un certain nombre d'ecclésiastiques détournent les parents ou plutôt leur défendent d'envoyer leurs enfants à l'école des frères. Et quand les parents leur disent : « Mais faut-il donc qu'ils aillent se perdre à l'école mutuelle? » ces dignes prêtres répondent : « Que voulez-vous? C'est un malheur, mais moins grand que les autres. » Voilà où en sont les choses, dit Lamennais; (3) voilà pourquoi le 4 août il écrit au pape, « ne concevant pas d'autre moyen de sauver d'une destruction immédiate des écoles où 30,000 enfants reçoivent une éducation chrétienne. » Comme preuve de sa sou-

(1) Montalembert à Lamennais, 22 juillet 1833.
(2) Lamennais à Montalembert, 28 juillet 1833.
(3) Lamennais à Montalembert, 4 et 18 août 1833.

sion, il rappelle la double dissolution de l'*Agence* et l'*Avenir*; il se déclare soumis du fond du cœur et sans erve à toutes les décisions sur la foi, les mœurs et la ipline générale, mais bien décidé à ne plus s'occu- désormais des affaires de l'Église. Que si cette décla- on n'est pas assez nette, il prie Sa Sainteté d'indiquer quels termes il doit se servir pour la satisfaire plei- nent.

Cette déclaration n'est pas assez nette en effet; elle ferme, selon l'expression de Lacordaire, trop de tes de derrière. Il n'est pas admissible qu'un prêtre neure totalement étranger aux affaires qui touchent glise, et pour échapper à son autorité se renferme ns la philosophie et la politique. « J'aimerais mieux, ivait Lacordaire, me jeter à la mer avec une meule moulin au cou que d'entretenir un foyer d'espé- nces, d'idées, de bonnes œuvres même à côté de l'É- se. » (1)

Montalembert ne pense pas autrement; toutes ses let- s en font foi, toutes prêchent à Lamennais le silence, spoir en Dieu et la résignation chrétienne : «... Oh! e ne donnerais-je pas pour vous faire partager la nfiance où je suis que tout ce qui nous arrive aujour- ui est pour le mieux, que nous amassons des trésors bénédiction, non seulement dans l'autre monde, is encore dans celui-ci, et pour le progrès ultérieur nos œuvres et de nos doctrines; que pour vous tout, aux yeux de Dieu comme à ceux des générations ures, il n'y aura pas dans toute votre vie si glorieuse, pure et si pleine, des années plus belles et plus nplies que ces années de silence et d'inaction que is croyez perdues pour votre gloire et pour l'huma- é... Résignons-nous, courbons-nous sous le vent qui cruellement dissipé tous nos rêves, mais ne perdons

) Lacordaire à Montalembert, 6 octobre 1833.

pas courage. Les semences que nous avons jetées dans le monde ne seront pas perdues... » (1)

« Agir en dehors de l'Église, lui répète-t-il sans cesse, en dehors du clergé et des catholiques, mais c'est impossible, mon bien-aimé père... Tout ce que j'entends, tout ce que je vois, tout ce que j'observe me confirme chaque jour dans mon opinion. Une alliance avec le parti libéral actuel est impraticable. Où seraient nos partisans? Nous n'en trouverions pas trois en France, pas un seul en Allemagne. Si j'exprime autour de moi cette idée, on l'accueille avec autant de répugnance que de surprise... Comment pourrions-nous jouer un rôle de ce genre, sans nous trouver en présence de la hiérarchie, sans être obligé de la combattre? N'est-ce pas là pour des catholiques une position intenable? Du reste, je ne saurais admettre avec vous que la hiérarchie soit corrompue, matérialisée, que sa tendance soit radicalement mauvaise, car toutes mes idées sur l'Église seraient bouleversées... De deux choses l'une : les idées que nous avons propagées et défendues sont bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses, divines ou terrestres. Si elles sont terrestres et fausses, nous devons bénir Dieu de ce qu'il nous empêche de les défendre plus longtemps; si elles sont vraies et divines, quelle plus éclatante bénédiction de Dieu peuvent-elles recevoir que cette épreuve passagère? Quelle meilleure occasion avons-nous d'en assurer le triomphe que la pratique de l'humilité et de la résignation chrétienne?... Adieu, priez pour moi comme je prie pour vous; portez toujours dans votre cœur le plus tendre et le plus dévoué de vos fils en Jésus-Christ. » (2) Personne ne contestera que ce langage ne soit vraiment catholique.

(1) Montalembert à Lamennais, Fulda, 12 septembre 1833.

(2) Montalembert à Lamennais, Tœplitz, 2 octobre, Paderborn, 15 novembre 1833.

II

ıdant Grégoire XVI, par un bref du 5 octobre
à l'évêque de Rennes, répond à Lamennais.
ant les motifs de son affliction, il place au pre-
ng le *Livre des Pèlerins polonais*, « livre plein
:e et de témérité », précédé d'une « longue et vio-
éface » de Montalembert; il relève ensuite la dé-
n de Lamennais de rester étranger aux affaires
lise et le somme de s'engager à suivre unique-
t absolument la doctrine de l'Encyclique, à ne
ire ou approuver qui n'y soit conforme.

Charles est découvert et frappé directement lui-
Que va-t-il penser? Que va-t-il faire? Au premier
t il demeure comme foudroyé; il ne peut con-
ne plainte amère, un cri de douleur et de ré-
uoi de plus naturel! « Voilà donc la première
d'attention publique que je reçois du chef de
, après avoir jusqu'à présent consacré toute ma
e à le défendre. Me voilà dénoncé à la réproba-
s catholiques, moi qui chaque jour me détache
ce qui n'est pas catholique et qui venais de me
e à ne plus vivre que pour l'Église... » Tel est
mier sentiment, le premier cri qui s'échappe de
e blessée. Dans son cœur un double amour s'est
pé, l'amour de Dieu et de la liberté, l'amour
lise et de la Pologne martyre. Ces sentiments
donc inconciliables? Montalembert en doute à
ure, et voilà pourquoi il est si troublé; il s'exa-
lui-même la portée de l'Encyclique, il ne l'a
omprise; il se figure que le pape condamne la
et abandonne la Pologne à ses bourreaux; il
ne, il souffre à l'idée d'arracher de son cœur ces
t chères passions : «... Il y a longtemps que j'ai

sacrifié à l'Église ma carrière, mes ambitions, mes rêves de gloire... Faut-il donc lui sacrifier encore mes causes sacrées, la liberté et la Pologne, ces causes qui ont fait palpiter mon cœur presque dès le berceau, qui ont reçu depuis tous mes serments, tous mes engagements?... » (1)

Alors il tombe dans un état de crise et d'agitation sans pareil; un combat se livre dans son âme, un combat dans les ténèbres contre des fantômes, un combat très long qui dure près d'une année, très douloureux aussi, parce que Charles est seul, que ses facultés sont en jeu, sa raison, son cœur, sa conscience, qu'il s'agit de sa vie même et de tout ce qu'il aime en ce monde. Avant tout et sur l'heure il veut se soumettre, rester catholique et fils dévoué de l'Église. Il le veut sincèrement et le répète sans cesse : « Je désavoue bien volontiers tout ce qu'il y a de violent et d'excessif dans ma préface; je reconnais qu'elle est pleine de malice et de témérité. » (2) Et il ordonne de racheter l'édition de son livre. A certaines heures, surtout dans ses lettres à Lamennais, il va jusqu'à la soumission absolue, aveugle. Deux jours après avoir reçu le bref du pape, il écrit au maître :

« ... Lorsque j'ai reçu cette fatale lettre... j'ai cherché sur-le-champ une consolation dans votre *Imitation*. La Providence a voulu que j'ouvrisse justement le livre au chapitre intitulé : *De l'Obéissance et du renoncement à son sens propre*. J'ai lu avec une profonde émotion ce beau chapitre et surtout la réflexion que vous y avez jointe; j'ai aussitôt pensé à vous et je me suis demandé comment il serait possible que l'auteur de ces lignes pût jamais donner un autre exemple que celui de l'obéissance la plus *humble* et la plus *aveugle*.

« Mon Dieu ! croyez m'en, je sens aussi profondément

(1) *Journal*, Francfort, 20 novembre 1833.
(2) Lettre à Lacordaire, 6 décembre 1833.

ıe vous toutes les tortures de l'inaction à laquelle ous allons être condamnés peut-être pour toujours; je uffre autant que vous de la souffrance des peuples, s âmes nobles et fières, des amis de la justice;... mais veux fermer les yeux sur la misère et les ténèbres ı nous allons être plongés, sur la contradiction qui élève entre notre devoir d'une part et de l'autre notre i humaine, nos affections, nos sympathies, notre rai-n; grâce au Ciel, je me sens la force de tout sacrifier our conserver la lumière de la foi, de tout endurer our rester dans la communauté des fidèles, dans cette nion avec l'Église qui est le seul refuge des âmes bles-ées... » (1)

Cependant il a des retours d'angoisse et de révolte ; il aperçoit que cette soumission est passive, qu'elle xiste dans sa volonté plutôt que dans son esprit. Non, ımais il ne pourra se résoudre à tuer en lui son atta-ıement à la liberté et à la Pologne. Est-ce que le pape eut l'exiger? « Cela me semble en contradiction, dit-, avec tout ce que je sais d'histoire et de religion. Je exclus de mon esprit aucune conviction possible et ture, mais j'avoue que pour le moment il me semble sez difficile de croire à l'infaillibilité du pape en atière politique et temporelle... » (2) Encore une fois s'abuse, il est aveuglé et on ne lui demande rien de ıreil. Ne lui reprochons pas ces luttes prolongées qui ıgmenteront le prix de sa soumission finale. S'éton-r qu'il ne consomme pas sur-le-champ son sacrifice, serait montrer qu'on ne s'est jamais sérieusement taché à une idée, qu'on n'en a point vécu et qu'on a rien dans le cœur.

Bientôt ses amis le pressent d'aller jusqu'au bout, écrire au pape, d'adhérer à l'Encyclique. Ils ont rai-

(1) Montalembert à Lamennais, Francfort, 22 novembre 1833.
(2) Lettre à Lacordaire, 6 décembre 1833.

son et Montalembert ne retrouvera la paix qu'à ce prix; mais Lamennais le détourne de cette démarche: « Tu ferais à mon avis une grande faute d'écrire au pape qui ne te demande rien. Garde le silence, c'est tout ce qu'il y a de raisonnable à faire pour toi » (1). Et Montalembert, après avoir beaucoup prié et réfléchi, s'arrête à ce parti.

« Oui, je me tairai, je m'anéantirai, j'attendrai dans la solitude des jours meilleurs; je me résignerai par obéissance à ne pas faire ce que je voudrais et à faire ce que je ne voudrais pas... Mais il m'est impossible de renier ce que j'ai de plus cher et de plus sacré dans mes pensées humaines, de trahir publiquement mes affections les plus anciennes et les plus pures... Je ne puis sanctionner même de ma faible voix un système qui consacre le supplice de la Pologne et tout ce joug d'iniquité qui pèse sur le monde... Un pareil acte m'engagerait pour le reste de ma vie dans une voie où je serais toujours déchiré par la conscience d'un mensonge forcé... Je sens bien que ma position dans le parti catholique est à jamais perdue si je ne le fais pas; mais, si pour la recouvrer je faisais au pape une pareille concession, je m'estimerais aussi peu que si pour obtenir une place de Louis-Philippe, j'allais louer son gouvernement et sa personne... Dieu m'est témoin que j'obéis à ma conscience seule, interrogée avec calme et humilité. Si je fais mal, j'espère que son infinie miséricorde daignera tenir compte du désintéressement absolu de ma résolution. » (2)

Aussi bien, écrire au pape ce serait rompre avec Lamennais, l'abandonner seul sur la route fatale où il s'est engagé. Le peut-il vraiment? Son honneur se révolte à cette idée. Non, je ne vous abandonnerai

(1) Lamennais à Montalembert, 1er janvier 1834.
(2) *Journal*, 5 et 26 décembre 1833.

>int, lui dit-il, comme la pauvre Ruth à Booz, « par-
ıt où vous irez je vous suivrai, et où vous vous arrê-
rez je m'arrêterai moi-même. Votre patrie sera ma
trie et votre Dieu sera mon Dieu » (1). Et en effet,
>us le verrons, il le suivit jusqu'au bord de l'abîme,
nveloppant de sa tendresse et s'acharnant à le sau-
r. Qui donc le blâmera de sa longue fidélité à un ami
alheureux? « Jamais on n'est plus grand, lui écrivait
cordaire, qu'aux prises avec des circonstances contra-
ctoires, avec de grands devoirs s'entre-déchirant. » (2)

III

Quand Montalembert annonce à ses amis qu'il n'écrira
as au pape, leurs craintes, leur douleur sont au com-
le. Pour l'arracher à Lamennais, pour l'amener à se
>umettre, ils multiplient les démarches, exagèrent le pé-
il et livrent à son âme un assaut désespéré. On ne sau-
ait dire qu'ils ont retenu Montalembert dans l'Église,
— il était trop foncièrement catholique pour en sortir
mais —, mais ils ont contribué à le calmer, à l'éclai-
er, et l'ensemble de leurs efforts, en même temps qu'il
rouve l'ardeur de leur affection, augmente l'intérêt
u drame saisissant que nous racontons.

Parmi ces amis dévoués, Lacordaire est au premier
ng. Depuis longtemps il a pénétré l'orgueil du maître,
>n aveugle opiniâtreté; il a pressenti sa défection et
>mpu brusquement avec lui. En dépit de cette rupture,
ue Montalembert lui a beaucoup reprochée, Lacordaire
>nserve sur son ami une influence prépondérante : « Je
le dis avec une entière sincérité, l'abbé de Lamen-

1) « Quocumque perrexeris pergam, et ubi moratus fueris et ego pariter
rabor. Populus tuus populus meus, et Deus tuus Deus meus. » — Lettre
amennais, 6 février 1833.
2) Lacordaire à Montalembert, 19 août 1833.

nais n'a jamais eu le quart de l'influence que tu exerces toi-même sur moi ; toi seul as réussi à modifier quelques-unes de mes opinions, à me faire réfléchir sur toutes ». (1) Lacordaire ne mérite-t-il point d'ailleurs cette préférence par son dévouement absolu, et la haute sagesse de ses conseils? C'est vraiment une affection extraordinaire qu'il porte à Montalembert, affection tendre, pure, désintéressée comme celle d'une mère, mais d'une mère très exaltée et très passionnée. N'est-ce pas ainsi avec de douces paroles qu'une mère s'approche de l'enfant malade et blessé dont elle veut panser les plaies? « ... Je dois t'avertir, car qui t'avertira si ce n'est moi? Qui t'aime assez pour te traiter impitoyablement? Qui mettra le feu dans tes plaies, si ce n'est celui qui les baise avec tant d'amour et qui voudrait en sucer le poison au péril de sa vie. » (1)

Il l'avertit en effet; il entreprend de dissiper les ténèbres de son esprit, de réfuter ses objections, de lui faire comprendre la sagesse et la justice du chef de l'Église, de l'amener à cette soumission complète et sans réserve qui doit lui rendre la paix du cœur : « ... Tu auras beau pleurer, gémir, prier, être éloquent, être aimé, être tout ce qui est possible, tu ne seras heureux qu'au jour où tu auras rendu gloire à Jésus-Christ dans la personne de son vicaire. » Pendant toute l'année 1834 leur correspondance n'a point d'autre but. Jamais le génie et la bonté de Lacordaire n'ont jeté un plus pur éclat que dans cette lutte obscure pour le salut d'une âme aimée; jamais l'amitié humaine n'a parlé un langage plus éloquent et plus persuasif. On ne saurait trop répéter cependant que ses craintes sont excessives, qu'il dépasse souvent la mesure et, malgré lui, parle en orateur.

Lamennais est le premier objet de leurs discussions. Nous n'avons point les lettres de Montalembert, mais

(1) Lacordaire à Montalembert, 14 décembre 1833.

on perçoit sa voix, on croit l'entendre encore à travers es réponses vibrantes de son ami. Il accuse Lacordaire l'être injuste pour le maître, de le détester; il de- nande si on a eu pour lui tous les égards, tous les mé- nagements que méritaient ses services, si enfin ce n'est as une cruauté de le placer ainsi entre la révolte ou- erte et l'anéantissement de sa conscience et de sa rai- on. Dans ses réponses Lacordaire proteste de son res- ect pour M. de Lamennais; il rappelle que les papes u XVII[e] siècle n'ont pas autrement traité les solitaires e Port-Royal que Grégoire XVI ceux de la Chenaie : « La gloire, le génie, la puissance soutenant l'erreur, 'Église avait méprisé tout cela, parce que le génie, la gloire, la puissance ne sont dignes de respect qu'autant qu'ils défendent la vérité... » On ne demande à Lamen- nais que ce qu'on a demandé avant lui aux saints les lus illustres : « Les plus grands hommes de l'Église, aint Paul, saint Augustin ont eu à briser leur vie en eux, et, dans un ordre inférieur, une conversion n'est ue cela. » (1)

Ils abordent ensuite la question de l'adhésion pure et imple à l'Encyclique. Ce qui afflige le plus Montalem- ert, nous l'avons dit, c'est que Grégoire XVI semble ondamner la liberté en elle-même.

— « Tu te trompes, répond Lacordaire...; Le pape 'élève contre la liberté absolue de conscience, puis con- re la liberté d'imprimer des écrits irréligieux et immo- aux. Est-ce détruire la liberté ou bien l'établir » ? (2). t avec autant de précision que de sagesse, Lacordaire xplique l'Encyclique, en limite les justes exigences, fait ressortir la pensée profonde de Grégoire XVI. En moment Lamennais et Montalembert ne voient que tyrannie de certains princes; le pape en aperçoit une

1) 2 août 1834.
2) 3 février 1834.

autre à l'horizon, plus odieuse, plus inique que la première, la tyrannie des faux libéraux, la persécution révolutionnaire et démagogique que nous connaissons bien. « L'Encyclique a prédit que la liberté, le pouvoir, le bon, le beau, les lettres et les arts ne renaîtraient ici-bas que par l'Église, et que tous les ennemis de l'Église sont des despotes que la terre rejettera un jour de son sein avec exécration... elle ne tait pas que les maux viennent de tous côtés; elle condamne rois et sujets, le despotisme des cours comme celui des bureaux de journalistes. Mais *elle ne veut pas que, sous prétexte d'échapper à l'un, on se jette à la merci de l'autre*... Sais-tu si de ce libéralisme qui te plaît tant, il ne doit pas sortir le plus épouvantable esclavage qui ait jamais pesé sur la race humaine? Sais-tu si la servitude antique ne sera pas rétablie par lui, si tes fils ne gémiront pas sous le fouet impie du républicain victorieux?... » (1)

Lamennais reprochait à Grégoire XVI de soutenir les rois contre les peuples, d'abandonner les vaincus et de consacrer la conduite de Nicolas contre les Polonais.

— « Ne vois-tu pas, cher ami, dit Lacordaire, que le pape est dans une affreuse position? Pour être fort, il faut un point d'appui. Où est le point d'appui de l'Église maintenant? Est-ce dans les libéraux? Les princes non seulement ont le pouvoir, mais ils conservent de fait le seul débris de l'ordre qui subsiste dans la société... L'ordre social se trouvant bouleversé, nul trône n'étant stable, n'y ayant plus d'institutions chrétiennes par le fond des entrailles, l'Église, seule société vivante aujourd'hui, seule puissance libératrice qui ait été donnée aux hommes, se retrouve à peu près comme au temps des Césars, moins indifférente pourtant, parce qu'il y a encore des débris de l'ordre ancien. Elle ne se passionne donc pas pour une cause politique; elle

(1) 2 et 14 décembre 1833.

est ni légitimiste ni républicaine. Elle reconnaît les ts; elle verse de l'huile sur les plaies de la société mme elle peut. Partout où elle a encore du pouvoir r les princes ou sur les esprits, elle l'exerce; là où e n'en a pas, elle se tait et gémit... Quand on a les ains liées, les reins sanglants, une couronne d'épi- s sur la tête, on monte au calvaire sans rien dire : *sus autem tacebat.* (1)

« ... La Pologne ayant été vaincue, le pape lui recom- ande la soumission à la Providence, à l'Empereur, i rappelle l'exemple des premiers siècles où le genre umain porta le poids d'une semblable tyrannie. Et uand il y aurait encore quelque flatterie pour Nicolas ans les brefs du Pape, il faudrait pardonner à un père ui ne peut plus rien pour le salut de ses fils que par la atterie et la prière. Je baiserais les pieds de Nicolas je l'appellerais le plus grand prince du monde pour tirer de Sibérie, si je ne pouvais pas faire autre- ent. » (2)

Et comme, après tout cela, Montalembert semble ré- ster toujours, Lacordaire redouble d'instances; il sup- lie, il menace, il invective, il a recours aux objurga- ons les plus véhémentes ; puis, n'obtenant rien encore, s'accuse lui-même, il demande pardon, il fait appel la tendresse la plus passionnée.

« ... De ce moment-ci dépend ta vie et peut-être ton ernité... La retraite, l'étude, *une religion moins poli- que* et plus réelle, voilà ce qui peut te sauver... Ah! isse-moi espérer que tu redeviendras toi-même, que tu ojureras un vain orgueil, que tu seras bon et saint, ie tu ne contribueras pas à l'affliction de l'Église, la ule société subsistant aujourd'hui dans le monde, isqu'il n'y a plus de liens nulle part.

) 3 février 1834.
) 4 janvier 1834.

« Mon cœur se fend en te parlant; je sens que je t'aime jusqu'à mourir pour toi. Écoute cette voix que tu as trop dédaignée et qui t'a tant averti de ce que tu verrais arriver... Pourquoi un seul homme qui contredit toute sa vie a-t-il tant d'empire sur toi? Sous prétexte que tu ne peux l'abandonner dans son malheur, faut-il que tu abandonnes l'Église dans son malheur? Les applaudissements du Ciel ne sont-ils donc rien? Et je t'annonce que tu auras par surcroît ceux du monde, car tôt ou tard le monde venge l'Église.

« Mme Swetchine t'a écrit la semaine dernière, à Munich, en même temps que moi. Elle est tout à fait de mon avis que tu dois écrire au Souverain Pontife pour te soumettre. Je lui ai montré ma lettre précédente qui n'était que sévère; mais celle-ci je ne la confie qu'à Dieu et à toi. *Malheur à qui trouble l'Église! Malheur à qui blasphème les apôtres!* La destinée de l'Église est d'être victorieuse encore; les temps de l'Antechrist ne sont pas venus. M. de Lamennais n'arrêtera pas par sa chute ce mouvement formidable de la vérité; cette chute même y servira. Et toi, quelles seront alors tes pensées? Tu retourneras dans ton âme cette lamentable histoire; tu ne trouveras autour de toi que honte, regrets, mépris de toi-même, pitié de ton propre jugement qui t'aura égaré à ce point. Encore ce sera un grand bonheur, si tu vois que tu t'es égaré, et peut-être Dieu t'endurcira-t-il comme Pharaon. Je ne puis croire qu'il en sera ainsi. Tu profiteras de cette leçon de la Providence pour devenir meilleur. Tu as le cœur bon, tendre, chrétien; sois toi-même, sois mon ami. Jette-toi aux pieds de ton crucifix après avoir lu ma lettre et écris au pape comme tu aurais fait à saint Pierre, car c'est saint Pierre lui-même... » (1)

Lacordaire ne se contente pas d'écrire; un jour, n'y

(1) 2 décembre 1833.

ıant plus, il quitte Paris et s'en va à travers l'Allema-
e à la recherche de celui qu'il veut sauver. Il surprend
ntalembert à Marbourg, le trouve occupé de sa chère
nte Élisabeth, reste avec lui trois semaines et repart
usquement, desolé de n'avoir pas obtenu ce qu'il dé-
ait. Cependant d'autres voix se joignent à celle de
cordaire, voix également affectueuses et suppliantes.
ndis que Montalembert traine en exil sa vie doulou-
use, Albert de la Ferronnays est au comble du
nheur. Il en doit jouir si peu de temps, que Dieu ne
fait pas attendre et écarte tous les obstacles. Aucun
ıage ne ternit son ciel, et dans quelques mois il va
ouser Alexandrine. Mais il apprend les souffrances
orales de Montalembert et veut tout sacrifier :

« Tu sais le bonheur qui m'attend au printemps, lui
rit-il, mais je jure que je le retarderais volontiers pour
ler près de toi, pauvre ami... Au nom de notre ami-
é, de tout ce qui te chérit, de Dieu notre lien indisso-
ble, que le *devoir* l'emporte sur toutes les considéra-
ons qu'on pourrait t'opposer... Incompatibilité de la
ligion avec la liberté, me dis-tu : c'est-à-dire, divi-
on d'une même âme. Est-ce possible? Oh! non, ce
nt de vaines terreurs. Liberté veut dire la Croix, et
ieu l'a plantée pour être le berceau du genre humain.
egarde les progrès toujours croissants de cette liberté
epuis sa descente du Ciel. Elle a grandi, grandi, mais
marche est lente, parce qu'elle veut la foi dans tous
s cœurs. Ne la croyons donc pas morte, parce qu'elle
avance pas au gré de nos désirs. Quoi! désespére-
ns-nous de l'avenir quand jamais il n'a paru plus
splendissant? Si tout est fini, d'où vient donc cette
mpathie immense entre tous les peuples? d'où vient
e besoin universel de vie, de religion? Non, mon
ni, loin de nous les coupables terreurs! Que nos
œurs soient remplis de joie! Je vois le doigt de Dieu
ans la halte que la cour de Rome vous impose. Lais-

sez à ceux qui sont jeunes le temps de vous rejoindre, et vous reprendrez votre marche. Songez que le feu dont vous brûlez les éclaire à peine encore. Cher ami, mon entendement en politique est borné, et ce n'est qu'à toi que je fais part de mes espèces d'opinions ou plutôt de mes sentiments; car, ce que je dis, c'est ce que je sens, voilà tout. A chacun sa vocation, la mienne est le calme et l'obscurité. Pourtant, dans ces courses lointaines de l'âme, ma vie change d'aspect et mon bonheur change de nature. Je me sens alors près de toi. Mon œil fixé sur toi cherche à te deviner, et il me semble que je suis là pour te suivre dans ta course et te tendre les bras quand tu es fatigué... » (1)

Mme Swetchine, dont nous connaissons l'amitié pour Montalembert, n'est pas moins pressante dans ses conseils :

« On peut dire que rien n'est si catholique que de se tromper, car rien n'est si universel. Mais c'est à l'opiniâtreté que commencent nos torts, à cet attachement si orgueilleux et si absurde à notre propre sens. Mon cher enfant, cela serait-il possible? Serait-ce à cette idole que vous sacrifieriez? Non, vous n'avez pas idée du fardeau dont vous chargez vos épaules, des tourments que vous vous préparez, des douces joies que vous contristez en vous et que vous empêchez peut-être pour longtemps! Tant que l'abandon, le regret pieux, tendre et parlé, n'auront pas dilaté votre cœur, il ne connaîtra ni la vraie paix ni la vraie consolation...

« Si je prie pour vous! non, vous ne me le demandez pas! ma prière prend successivement toutes les formes de l'affliction, de l'inquiétude, d'un profond sentiment d'impuissance et de dénûment. Je ne puis rien pour vous, si je ne puis rendre plus étroits, plus inviolables les liens qui vous attachent à Dieu et à son

(1) 24 décembre 1833.

lise. J'ai le courage de vous voir souffrir; je sens e je n'aurai jamais celui de supporter, je ne dis pas re défection, mais seulement cette indifférence dont is nous menacez...

« Adieu, mon cher Charles; Dieu veuille verser sur is et ses précieuses consolations et sa sainte lu-ère. (» 1)

Cette sainte lumière pénétrait en effet l'âme ardente sincère de Charles. Peu à peu les ombres se dissi-ient, les fantômes s'évanouissaient; la vérité se mon-it dans son entière et inviolable grandeur et il n'y ait pas à craindre que Montalembert ne l'embrassât int aussitôt qu'il l'aurait connue.

IV

Que faisait-il en effet pendant que ses amis, inquiets le voir s'engager avec Lamennais sur une mer dan-reuse, s'agitaient sur le rivage et multipliaient les gnaux d'alarme? Oubliant son propre péril, Charles efforçait de ramer en arrière, de retenir l'imprudent ilote qui l'entraînait dans l'océan ténébreux. La mis-on que Lacordaire remplissait auprès de Montalem-ert, celui-ci l'exerçait à son tour auprès de Lamennais. our l'apaiser, il employait les mêmes arguments, la ême éloquence, les mêmes prières, la même ten-resse surtout. Était-ce donc impossible à force d'af-ction de calmer cette âme irritée, dont le cœur était profondément aimant? Montalembert voulut le tenter. ersonne ne le pouvait comme lui, parce que personne 'aimait davantage Lamennais et n'en était plus aimé : Je n'ai pas de paroles, mon Charles bien-aimé, pour dépeindre combien je suis touché de tout ce que tu

(1) 11 décembre 1833.

me dis de tendre. Ah! C'est là une grande, une immense consolation dans mes épreuves et dont je bénis d'autant plus Dieu que je vois bien devant lui que je ne la méritais pas... Je suis bien faible. Appuyons nos deux pauvres âmes l'une sur l'autre, afin qu'elles s'aident à s'élever au-dessus de la terre, vers Celui en qui seul elles posséderont la paix. » (1)

A peine Lamennais eut-il reçu, par l'intermédiaire de l'évêque de Rennes, le bref du 5 octobre, qu'il partit brusquement pour Paris. Son intention, affirme-t-il, était de remettre directement au nonce sa réponse au Saint-Père. Ce fut alors que l'évêque de Rennes, Mgr de Lesquen, « emporté par ses passions de vieil émigré, » (2) et interprétant le départ de Lamennais comme un refus de se soumettre, lança l'interdit contre lui, sans même le mettre en demeure de se prononcer définitivement. Cette décision précipitée amena la dissolution immédiate de la congrégation de Saint-Pierre et blessa beaucoup Lamennais. C'était le temps où l'évêque de Séez, dans un sermon prêché à la retraite ecclésiastique sur l'avarice des prêtres, déclarait que cette passion avait présidé à la fondation de l'*Avenir*, que les rédacteurs de cette feuille professaient le jacobinisme le plus outré, violaient la loi du dimanche, etc. Ces propos rapportés à Lamennais achevaient de l'exaspérer.

Dans sa réponse au pape (5 novembre) Lamennais déclara que l'Encyclique contenant des choses de nature diverse, pour tout ce qui regardait la doctrine et la discipline il se soumettait sans réserve, mais qu'il demeurait, à l'égard de la puissance spirituelle, entièrement libre de ses opinions, de ses paroles et de ses actes *dans l'ordre purement temporel*.

(1) Lamennais à Montalembert, 11 novembre 1833, 1er janvier 1834.
(2) M. Foisset, *Lacordaire*, I, 256.

Ses lettres à Montalembert très nombreuses à cette époque développent toutes cette distinction fameuse : Il s'agit de savoir, écrit-il, s'il existe ou non deux sociétés, l'une spirituelle, l'autre temporelle, distinctes et indépendantes, comme l'établit la tradition... ; il s'agit de savoir si le catholique soumis dans la première l'autorité de la hiérarchie est à son égard libre de ses opinions, de ses paroles et de ses actes dans la seconde; il s'agit de savoir si comme citoyen, comme électeur, préfet, député, ministre, etc., il dépend entièrement du curé, de l'évêque, du Pape, etc. ; il s'agit de savoir en un mot si le pape est de droit l'unique souverain de l'univers au spirituel et au temporel et si la théocratie absolue est chez les Chrétiens le seul gouvernement légitime... » (1)

Il ne s'agissait point d'en connaître tant et Lamennais selon son habitude pousse les choses aux extrémités; toute situation moyenne lui échappe; il s'agissait simplement de savoir si le Pape n'était pas en droit de lui demander, à lui prêtre, de faire abstraction de ses idées personnelles en matière politique, de les sacrifier même momentanément pour le bien de l'Église. (2) Montalembert ne lui cacha point le danger d'une semblable distinction.

« Vous ne pouvez assurément vous figurer, lui écrivit-il, que le Pape en restera là, qu'il laissera sans improbation une proposition aussi clairement formulée que *dans l'ordre temporel on est tout à fait indépendant de la puissance spirituelle*. Cette proposition est dia-

(1) Lamennais à Montalembert, 19 novembre 1833.

(2) N'avait-il pas d'ailleurs, dans ses ouvrages précédents (*De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil. — Des progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Église* 1825), défendu la thèse du pouvoir *indirect* des Papes, soutenant que la puissance spirituelle doit avoir à ses pieds la puissance temporelle subordonnée et soumise, et que le Souverain Pontife n'usurpe pas s'il intervient dans les affaires temporelles?

métralement opposée à l'Encyclique, à tous les actes de Rome depuis bien longtemps et, d'après ce qu'il me semble, à toutes les traditions de l'Église, au fameux texte : *Omnis potestas a Deo*, etc. J'ai l'intime conviction qu'il vous répondra et promptement que cette thèse est contraire à sa manière de voir, à l'Encyclique, à la doctrine de l'Église, et surtout s'il y pense, à la déclaration que nous avons tous signée et présentée à sa personne... »

Alors, que faudra-t-il faire dans cette position, se demande Montalembert? Pour lui, il n'y a qu'un parti à prendre, un seul, se soumettre; et il y exhorte Lamennais avec une franchise entière et dans les termes les plus pressants. S'il fait écho à ses plaintes, s'il s'emporte parfois dans ses lettres contre l'ingratitude et l'injustice de la hiérarchie, n'est-ce pas pour amener plus facilement le Maître à ses conclusions? Malgré tout, lui répète-t-il, quels que puissent être les torts de vos adversaires, « je ne vois pas d'autre parti à prendre que celui de la *soumission la plus absolue* et je n'hésiterai pas à le prendre pour mon compte. Mais s'il en est ainsi pour moi, laïc, libre, sans antécédents significatifs, combien ce devoir ne vous presse-t-il pas davantage, vous, prêtre, obligé à l'obéissance, à la soumission la plus aveugle même envers Rome, par vingt années d'éloquentes et perpétuelles protestations de dévouement et d'amour...

« Il ne s'agit plus maintenant de la liberté, des droits de l'humanité, de son avenir, choses assurément dignes d'être aimées et défendues à outrance, mais qui ne sont rien auprès du salut de nos âmes et de la paix de nos consciences. Il y a et il y aura toujours assez de philosophes, de libéraux, de patriotes, de grands et vastes génies dans le monde pour sauver toutes ces choses saintes quand il plaira à Dieu, mais il n'y a pas et il ne peut jamais y avoir assez de renoncement

lité chrétienne et d'unité dans l'Église du
.. »
rriverait-il si Lamennais, reniant son passé, se
t de Rome? Montalembert le lui prédit avec une
yance trop justifiée depuis.
masse des catholiques et le clergé, peut-être
ne seule exception, ne se mêleront pas de cher-
e qui est du domaine spirituel ou du domaine
el; ils s'intéressent fort peu à la liberté, tiennent
out à Rome et à la hiérarchie; ils ne verront en
u'un adversaire avoué de toutes deux et vous re-
ont comme un homme qu'ils doivent fuir et re-
r... Les libéraux diront, comme déjà le *Courrier*
novembre, qu'ils ne s'occupent pas des points où
es soumis et des points où vous ne l'êtes pas, que
t des subtilités peu intéressantes, mais ils vous
ont avec joie parmi les adversaires du Saint-
c'est-à-dire parmi ceux du catholicisme et de
e, et, après avoir triomphé quelques jours de cette
ion, ils vous laisseront de côté... » (1)
ennais reçoit cette lettre le 25 novembre et y
l le jour même. Après avoir remercié Montalem-
e sa franchise, il précise encore le domaine des
puissances spirituelle et temporelle (c'est sur ce
que dans son cœur il avait décidé de rompre);
are qu'on ne doit à personne « une obéissance
e, impliquant l'abandon d'une vérité et d'un droit;
renoncement à son propre sens consiste à se sou-
aux supérieurs lorsqu'ils ne commandent rien
traire à la justice et à la loi de Dieu; qu'en aban-
nt la doctrine des deux sociétés distinctes et indé-
ntes, et en s'abstenant de défendre sur le terrain
ue les intérêts de l'humanité, il agirait contre sa
ence et manquerait à son devoir, qu'il aime mieux

ntalembert à Lamennais, 22 novembre 1833.

se laisser clouer à la croix que de transiger sous ce rapport. »

— « Je persiste avec obstination dans ma manière de voir, insiste Montalembert, et tous vos amis catholiques d'Allemagne pensent comme moi. » — « Ici *nos amis* en jugent autrement, réplique Lamennais. Je ne te demande pas de m'en croire, mais de suspendre ton jugement jusqu'à ce que nous nous soyons vus. »

Cependant, le 10 décembre, arrivait à Paris une lettre du cardinal Pacca, lettre bienveillante et affectueuse dans la forme, catégorique et nette quant au fond. On blâmait la distinction finale de Lamennais, on l'engageait à réfléchir en catholique et en prêtre aux pieds du crucifix sur la nature de cette affligeante affaire et à envoyer au pape une adhésion simple, absolue et illimitée. — Il convenait d'en finir; il y avait assez longtemps que Lamennais biaisait, subtilisait; trop de patience dégénérait en faiblesse et compromettait les intérêts de la foi.

Lamennais trouvait aussi qu'il était temps d'en finir: une grande métamorphose s'opérait en lui; ses idées sociales et humanitaires l'emportaient à la longue sur sa foi catholique. Le 13 décembre, il adressa à Montalembert la sommation pontificale et la réponse qu'il y avait faite. « Cette réponse, disait-il, te satisfera pleinement; la voici :

« Je soussigné, déclare, dans les termes mêmes de la formule contenue dans le Bref du Souverain Pontife Grégoire XVI, du 5 octobre 1833, suivre uniquement et absolument la doctrine exposée dans l'Encyclique du même pape, et je m'engage à ne rien écrire ou approuver qui ne soit conforme à cette doctrine.

« Paris, 11 décembre 1833. »

Il ajoutait ces paroles terribles : « Je renonce et à la politique pratique devenue, en ce qui me concerne,

impossible désormais et *à tout sans exception ce qui a rempli ma vie antérieure*. J'essaierai quoique bien tard à en commencer une nouvelle. Je ne te dirai point mes idées là-dessus parce que je ne veux associer personne à mes destinées futures, quelles qu'elles soient. Cette raison m'empêcherait d'accepter tes si bonnes et si tendres invitations, lors même qu'elles entreraient dans mes vues d'avenir. Nous nous rejoindrons, j'espère, là-haut, mais nous marcherons par deux voies sur la terre ». (1)

Tout d'abord Montalembert ne comprit point la portée de cette lettre. Que signifiaient ces adieux? Pourquoi dénoncer ainsi leur amitié? Pourquoi Lamennais refusait-il de l'associer à sa vie nouvelle, alors surtout qu'il venait de se soumettre sans réserve à l'Église? Plusieurs jours durant, la douleur et la surprise l'empêchèrent de répondre. Il le fit enfin le jour de Noël, après avoir communié avec ferveur, et sa lettre débordait de tristesse.

Il commençait par féliciter le Maître de sa soumission, car dans sa loyauté l'idée ne lui venait point que Lamennais manquât de sincérité. « J'en bénis mille fois Dieu, disait-il... Je regarde cette inspiration subite comme une marque de sa miséricorde... Par cette sublime résignation à de mystérieuses destinées, vous avez rendu la paix à vous-même et à l'Église... » Puis il abordait le sujet de sa peine et se confondait en tendres reproches :

« Quelques passages de votre lettre m'ont semblé tellement durs, tellement étrangers à ce qui s'est passé entre nous, tellement différents de ce que j'ai toujours cru voir en vous pour moi, que s'ils n'étaient pas tracés de votre main, je n'aurais jamais pu les croire de vous.

« En m'annonçant une démarche de la plus haute importance pour vous et pour moi, vous refusez de m'en

(1) Lamennais à Montalembert, 13 décembre 1833.

dire les motifs. Vous dites plus loin « que vous all
commencer une vie nouvelle, mais que vous ne n
direz point vos idées à ce sujet, parce que vous ne voul
associer personne à vos destinées. » Enfin vous termin
par cette phrase qui m'a vraiment consterné : « No
nous rejoindrons, j'espère, là-haut, mais nous march
rons par deux voies sur la terre ». Je me perds à ch
cher le sens de ces paroles déplorables pour moi. Qu
vez-vous fait, j'ose le dire, de vos souvenirs? Comm
avez-vous oublié les relations si intimes, si tendres
paternelles, si filiales à la fois qui nous ont unis, je
dis pas depuis le commencement de l'*Avenir*, mais
puis sa fin surtout, depuis le voyage d'Italie, dep
votre séjour de Saint-Andrea-del-Valle, depuis que v
m'avez donné ce doux nom de « fils », dont j'ai toujo
été si heureux et si fier? — Qu'ai-je fait, pour méri
un changement si subit et si cruel? Comment pouv
vous croire qu'une union si intime dans le passé, d
les années les plus actives et les plus importantes de
vie, et peut-être de la vôtre, n'aient pas fait naître
moins pour moi un engagement irrévocable dans l'a
nir? Cette pensée, cette espérance, a toujours occ
le premier rang dans mon âme et je ne puis adme
un instant la possibilité d'y renoncer.

« Vous savez bien que ce n'est pas seulement le g
que j'ai admiré en vous, pas seulement les doctr
identiques à mes convictions que j'ai suivies et dé
dues, mais votre cœur surtout que j'ai aimé; votre c
si tendre, si aimant, si bon, si cruellement bless
percé de coups, qui a daigné s'ouvrir pour moi et
quel j'ai cru, dans la présomption de ma pensée,
porter quelque soulagement par mon affection et
dévouement invariables... Jamais, je puis le dire en t
sincérité, jamais aucun être humain n'a excité dans
âme plus de tendresse et de sollicitude que vous; d
les derniers événements, votre pensée a toujours é

emière dans mon âme, votre nom toujours le premier ns mes prières...

« Vous démentirez donc, je l'espère, ces paroles qui ont tant surpris et tant affligé. Je vous appartiens ut entier. Vous n'avez qu'à parler, et, aujourd'hui que a conscience ne m'inquiète plus sur la direction où us auriez pu être entraîné, j'obéirai à votre première role... Pouvoir m'associer à vous et trouver un devoir cré à vous soigner et à vous suivre serait pour moi ne consolation et une félicité sans pareilles... » (1)

Si Lamennais refusait d'expliquer à Montalembert les otifs de sa conduite, c'est que la résolution qu'il veait de prendre était terrible. « ... Peut-être vaudrait-il ieux continuer à ne te rien dire, mon Charles bienmé, répond-il, mais je ne me sens pas la force de te isser croire qu'il soit survenu le moindre affaiblissement dans ma confiance ou mon affection... » Il va donc i dévoiler ce mystère de son âme. Il a reconnu, à en pouvoir douter, que le pape se trompe, qu'il confond les deux puissances spirituelle et temporelle, rejent ainsi un point de tradition constamment proclamé ar l'Église. Grégoire XVI demande à Lamennais une lhésion absolue, illimitée à cette erreur, et cette adhéon répugne invinciblement à sa conscience, car elle nplique, à son sens, la reconnaissance de *l'infaillibilité dividuelle* du pape, quelque chose qu'il dise et dans uelque ordre que ce soit, c'est-à-dire la *réelle déification* de ce même pape.

« Cependant, continue-t-il, si je refusais cette adhésion igée, cette adhésion incompatible, au moins à mes eux, avec *quelques-uns des principes fondamentaux catholicisme,* nul doute qu'une violente tempête ne levât contre moi et que je ne fusse désigné au monde mme un rebelle et un schismatique. Les réflexions que

1) Montalembert à Lamennais, Munich, 25 décembre 1833.

me suggéra cette position étrange me conduisirent à de très grands doutes sur plusieurs points du catholicisme, doutes qui loin de s'affaiblir se sont fortifiés depuis. Alors, laissant de côté la question de vérité qui m'avait préoccupé jusqu'à ce moment, je ne vis plus dans cette triste affaire qu'une question de paix à tout prix, et je résolus de signer non seulement ce qu'on me demandait, mais encore sans exception tout ce qu'on voudrait, fût-ce même la *déclaration que le pape est Dieu*, le grand Dieu du ciel et de la terre et *qu'il doit être adoré* LUI SEUL. Mais en même temps je me décidai à cesser désormais toute fonction sacerdotale, ce que j'ai fait... » (1)

Ainsi donc Lamennais, entré dans l'Église à l'âge de vingt-deux ans, parce qu'il y trouvait une autorité infaillible, en sort aujourd'hui parce que cette même autorité contredit ses idées actuelles. Personne n'a autant que lui exalté la puissance spirituelle et temporelle des papes. Or, Grégoire XVI lui demande d'adhérer à une thèse qu'il a cent fois proclamée dans ses écrits, et Lamennais déclare que Grégoire XVI se trompe et que le catholicisme est faux. Pas un instant il ne se demande si ce n'est pas lui qui est dans l'erreur; pas un instant il ne doute de cette raison individuelle qu'il nous décrit faible et débile jusqu'à l'impuissance. Étrange logique! Ce n'est pas la raison qui le domine : ce sont les faits qui dominent sa raison, les faits que son imagination grossit démesurément, qui l'affolent, on peut le dire (car il y avait de la folie chez Lamennais, et c'est peut-être là sa principale excuse) (2). Comme il se peint bien lui-même dans les lignes qu'il adresse à Montalembert! « Mes idées suivent les événements et se modifient sans qu'il m'en coûte, suivant les lumières qu'ils m'apportent.

A cinquante-deux ans il se décide donc à abdiquer

(1) A Montalembert, 1er janvier 1834.

(2) Lire à ce sujet dans la *Correspondance catholique*, les récents articles de mon savant confrère le R. P. Roussel.

a glorieux passé, à commencer une vie nouvelle. Mais urquoi cette adhésion trompeuse à l'Encyclique? S'il croit plus au catholicisme, pourquoi craint-il encore tre désigné au monde comme un rebelle et un schis- atique? En réalité, il n'est plus retenu dans l'Église e par un étrange lien d'amour-propre, et dans son ur la défection est déjà consommée.

Montalembert s'en aperçoit et il est attéré. Pendant s jours qui suivent cette affreuse nouvelle, il ne voit rsonne; nous le trouvons errant à travers les rues de unich, oppressé, poursuivi par cet affreux cauchemar. Quelle cruelle et sévère leçon! répète-t-il; où faut-il ésormais chercher un guide et un asile? » Et pour la remière fois Montalembert se prend à douter, non as du catholicisme, comme Lamennais, mais de la li- erté. (1)

(1) *Journal*, 8, 9, 10, 11 janvier 1834.

CHAPITRE XVII

LA SOUMISSION DE MONTALEMBERT.

I

Les catholiques accueillirent la soumission de Lamennais avec des cris de joie, « joie d'autant plus excessive qu'elle était plus inattendue ». (1) Comment douter d'une déclaration si catégorique? Le pape, trompé comme tout le monde, félicita l'auteur. Mais Lamennais ne prit pas la peine de répondre. S'abstenir, dit-il, lui semblait plus respectueux; c'était surtout plus prudent. Une chance de salut restait encore à Lamennais, se taire, ne revéler qu'à Dieu la plaie de son cœur. Dieu seul pouvait en effet le guérir et rendre à son âme le calme, l'humilité et la foi. « ... Je prie Dieu sans cesse et la Sainte Vierge de vous envoyer un peu de paix, lui écrivait Montalembert. J'espère que peu à peu vous retrouverez le calme et l'abandon à la volonté de Dieu... Il est si beau de souffrir pour la justice, d'être la victime innocente des deux plus belles causes qui existent. Seul dans ce siècle vous avez défendu la liberté avec pureté et désintéressement; seul vous avez été appelé à subir un martyre intérieur pour témoigner de votre foi

(1) Lamennais à Montalembert, janvier 1834.

le votre amour pour la paix de l'Église : c'est là une ire sans pareille... et qui augmente à proportion de souffrances... Oh! prenez courage; songez à tant grands saints persécutés, méconnus, anéantis pour temps comme vous, et qui sont maintenant à jamais nds dans le ciel et sur la terre... Je suis désolé que us ayez laissé deviner l'état de votre âme à l'archeque en lui disant que vous ne vouliez plus remplir fonctions sacerdotales. Faites ainsi, puisque votre science vous y engage; mais, au nom de tout ce que us avons de plus cher en ce monde, au nom des rnières espérances de la liberté pure et sainte, ne nifestez pas au grand jour des dispositions qui jetaient l'épouvante et le désespoir dans le cœur de tous s amis déjà si attristés. » (1)

Une idée vint alors à Lamennais, lumineuse comme une rnière inspiration du Ciel : fuir l'Europe où il étouffait, il avait tant souffert, prendre comme Dante le bâton pèlerin et s'en aller en Orient, « au-devant du soI, dans cette belle et antique Asie qui m'a toujours tiré si vivement ». Il proposa à Montalembert de l'acmpagner : « S'il entrait dans tes désirs, lui écrivait-il, voir ces magnifiques contrées, il me serait doux que fisses ce voyage avec moi. Tu m'établirais dans mon mitage et, après avoir visité le Liban, Jérusalem, etc., reviendrais ici suivre le cours naturel de ta vie ». uelle joie, quelle espérance pour Montalembert! Il enurage vivement le Maître, il lui fait valoir les meilleus raisons, la santé du corps, celle de l'âme surtout. Ce vous sera une distraction puissante et nécessaire près les cruelles épreuves, l'ingratitude et la perécution que vous avez subies en Europe. » Il est presue décidé qu'on partira au mois de mai, pour s'insller à Beïrouth, au pied des montagnes du Liban, dans

(1) 26 janvier 1834.

la maison même occupée par Lamartine pendant son récent voyage.

C'est d'ailleurs Lamartine qui excite Lamennais à partir. A cette époque les deux poètes se voient fréquemment, se ressemblant sous quelques rapports, entraînés l'un et l'autre par la politique loin du catholicisme, oublieux de leur sublime destinée, épris de rêves humanitaires et marchant à grands pas vers le panthéisme. Cette tendance n'est-elle point visible dans les conseils que Lamartine adresse à Montalembert au sujet du voyage d'Orient?

« Je ne saurais trop, lui dit-il, approuver votre résolution. Vous allez visiter des scènes historiques, politiques, religieuses, qui jetteront pour vous une grande lumière sur les différents drames que l'humanité a joués, joue ou jouera, avant, pendant ou après nous. Vous en reviendrez éclairé et changé...

«... Notre temps viendra si nous persévérons dans les seules idées éternelles, celles d'humanité et de justice, de raison et de *révolution morale*. Mais il faut un dévouement qui touche au martyre pour résister aux fureurs absurdes de tous les partis étroits, vieux ou enfants. Allez donc vous tremper et vous mûrir. Vous reviendrez nous remplacer dans cette noble et ingrate lutte. Votre talent et votre âme, si vous ne les usez pas trop tôt sur des systèmes de confiance, feront un jour de la force et de la lumière pour notre patrie et pour la patrie universelle de toutes les intelligences, la seule qu'il faille reconnaître maintenant ». (1)

Cependant d'autres conseils viennent modifier les projets de Lamennais. On lui peint l'Orient sous les plus noires couleurs : « Il faut tout y porter. Ni pain ni vin dont puissent faire usage l'Européen le moins difficile. Point de vitres aux fenêtres, rien enfin, mais rien du

(1) Lamartine à Montalembert, Saint-Point, 1834.

t. » Sans doute Montalembert pourvoiera aux dé-
ıses ; mais restent les dangers à courir pendant le
ıage. La pensée d'être jeté à la mer par les Grecs l'é-
ıvante beaucoup : « Rien de plus commun chez ces
ıs-là que de jeter à la mer les passagers et de les poi-
ırder pour s'emparer de leurs-effets ». (1) Ajoutez à
a le désir de l'action qui le tourmente, et ses travaux
ımencés qui le sollicitent : « N'était ce travail qui se
sente à moi comme une sorte de mission, je te di-
s : Partout où tu seras, j'y serai aussi. Car, que
reste-t-il au monde, si ce n'est toi? Ta vie est ma
; ce sont deux flammes qui se pénètrent pour se
ıcontrer et aspirent l'une vers l'autre à travers l'es-
ce ». (2) Et puis surtout, la France le retient : « N'est-
pas encore là, malgré tout, qu'il vaut mieux vivre et
ırir? » Décidément il ne partira pas : « O ma patrie,
crie-t-il avec émotion, terre douce et sacrée, que mes
reposent dans ton sein ! De tous mes vœux, c'est là le
ıs cher et le seul à peu près que je forme désormais
ns ce monde de fantômes et de misères ». (3)

En attendant, il s'attarde trop à Paris, séjour funeste
ur un fiévreux de son espèce. De mauvais conseil-
s flattent son orgueil et l'excitent contre l'Église. En
in Mgr de Quélen l'accable-t-il de prévenances, le
ıite-t-il en enfant malade, comme on aurait dû tou-
urs faire. « L'archevêque a entièrement gagné ma
nfiance, écrit-il à Montalembert, et ce n'était pas
ıose facile. Il voudrait que je fusse ce que Léon XII
ılait me faire ; (4) je lui ai déclaré franchement que
la ne serait possible en aucune façon. » En effet, il est
op tard pour gagner Lamennais. Dans son dépit, il se
end même à regretter les services qu'il a rendus au ca-

(1) Lettre à Montalembert, 23 janvier 1834.
(2) 19 février 1834.
(3) Janvier 1834.
(4) Cardinal.

tholicisme : « En refaire une puissance ! s'écrie-t-il, je me félicite de n'y avoir point réussi ; la solution n'était pas là. » Quelquefois il répond par des invectives aux tendres supplications de Montalembert : « Tu es, en matière religieuse, d'une timidité excessive... C'est bien pour toi que le pape est Dieu... Ta religion est un mélange de superstitions féminines... Je cesserai désormais de te fatiguer d'observations inutiles. » Mais rien ne l'exaspère comme la politique. Son imagination fort excitée par la répression de certaines émeutes en France, par les cruautés de Nicolas et les plaintes des captifs du Spielberg, lui représente l'Europe comme une vaste « mer de sang qui s'étend de Cadix à Saint-Pétersbourg ; et ce sont les rois qui répandent ce sang et s'en abreuvent. » M. Guizot et le duc de Broglie n'ont plus, dit-il, qu'« à cuver le sang qu'ils ont bu. » Quant au gouvernement de Louis-Philippe, c'est « un spectre couvant la mort sous ses larges ailes de chauve-souris dans un noir et infect égout ». (1) En vérité, ne sont-ce pas là des cauchemars de malade?

Lamennais a apporté de Bretagne son manuscrit des *Paroles d'un croyant*, et le manuscrit lui brûle les mains ; il éprouve la tentation violente de le publier. Tous ses amis, Montalembert, Gerbet, Lamartine même (2) l'en détournent. Plus ils insistent, plus Lamennais s'obstine dans son idée : n'est-ce pas ainsi qu'agissent toujours les esprits faux? Bientôt sa conscience cesse d'hésiter, elle commande, elle lui fait un devoir impérieux de cette publication. On sait avec quel empressement Sainte-Beuve s'en chargea : « ... Le petit ouvrage, écrivit Lamennais, paraîtra dans une vingtaine de jours sans nom d'auteur. J'en ai retranché

(1) Lettre à Montalembert, 19 mars 1834.

(2) « Je le lui ai dit avant la publication. La vérité n'est jamais hors de la raison et du réel dans les choses sociales. » — Lamartine à Montalembert, 1834.

qui regarde Grégoire XVI. On mettra des points à la
ce. En voyant tout ce qui se fait en France et en Eu-
e, en prévoyant ce qui s'y fera bientôt, j'ai voulu
utement protester contre pour sauver ma conscience :
n arrivera ce qu'il plaira à Dieu. » (1)
A cette nouvelle, Montalembert jette un cri d'effroi.
intenant tout est bien fini. Les derniers voiles vont se
hirer et la révolte intérieure de Lamennais éclater
grand jour. A tout prix, il faut empêcher ce scan-
le :

Munich, ce 8 avril 1834.

Mon bien-aimé père, je reçois à l'instant votre lettre
23 mars dans laquelle vous m'annoncez la prochaine
écution d'un projet que je regarde comme fatal au
prême degré. Ma tendresse si vraie et si sincère pour
us m'impose le devoir de vous parler à ce sujet avec
ute la franchise d'un fils, et, j'ose le dire, de votre
eilleur ami, car je cherche en vain autour de vous
elqu'un qui puisse vous aimer comme moi.
« Je vous conjure donc, s'il en est encore temps, de
noncer à la funeste idée que vous avez conçue; j'ai
ntime conviction que cet écrit produira un scandale
mense dans un sens et ne fera point dans l'autre un
en capable de compenser ce scandale. Si votre frère,
ous vos amis et admirateurs sans exception ont jugé
tte publication inopportune au mois de juillet der-
r, que diraient-ils aujourd'hui, après l'ébranlement
i a été donné à tous les esprits sur votre compte par
derniers événements, et dans un moment où le si-
ce, la retraite, l'oubli vous sont comme imposés par
manifestations les plus évidentes de la volonté di-
e? Vous dites que vous voulez protester pour *sauver*
re honneur, mais je vous jure que vous compromet-

) Lamennais à Montalembert, 29 mars 1834.

tez votre honneur aux yeux du monde de la manière la plus grave. Au nom du Ciel, comment concilier cette prise d'armes subite avec l'adhésion signée et publiée il y a trois mois à peine? Êtes-vous donc prêt à reconnaître qu'elle était contraire à votre conscience et que vous ne l'avez signée que par amour de la paix? Mais il n'y a personne au monde qui ne vous réponde qu'il valait infiniment mieux ne pas faire cette déclaration pour la renier trois mois après, et qui ne se moque d'un amour de la paix qui accouche de la guerre après un si court intervalle. J'aurais mille fois préféré, et je parle ici, non pas en chrétien, mais en homme du monde, que vous eussiez refusé tout net de céder au pape que de venir rétracter votre concession de la sorte. Il n'y a pas un libéral qui ne rie sous cape de ce qu'on appellera avec une grande apparence de raison un véritable jésuitisme. Tout le monde vous accusera soit de mauvaise foi, soit d'une incroyable légèreté. Personne n'appréciera les motifs purs et désintéressés de votre action.

« Et une publication anonyme encore! c'est-à-dire qui n'en aura que les inconvénients, car on saura bientôt que c'est vous, et on ne trouvera dans cet anonyme qu'une source des plus déplorables suppositions.

« Quant au bien que cela peut faire, je vous demande en conscience si vous croyez par ce livre opposer le moindre obstacle au mal qui se fait ou se fera? Vous n'aurez fait que vous perdre vous-même et avec vous les espérances de tous ceux qui comptent sur vous pour leur avenir. Comment ne pas comprendre le caractère essentiellement transitoire de l'époque actuelle? Comment ne pas pouvoir attendre, attendre un peu de temps, quelques mois, fût-ce même quelques années, jusqu'à ce que de nouveaux événements viennent au moins justifier aux yeux du monde ce brusque et inconcevable passage d'une soumission absolue à la plus

atante révolte? Et quand je songe au terrible scan-
le qui en résultera parmi les catholiques, je demeure
ıiment attéré. Comment pouvez-vous être aussi im-
oyable envers moi, envers tous ceux qui vous sont
ıtés fidèles dans votre adversité et votre abandon?
el triomphe pour vos ennemis! Quelle éclatante jus-
cation de toutes leurs calomnies, de toutes leurs pen-
's! Vous dites que le silence serait infâme! Quoi! le
ence de l'obéissance, de la docilité, de la soumission
ez un *chrétien*, je ne dis même plus chez un catholi-
e, serait infâme! mais alors où en sommes-nous?
'est-ce donc que le christianisme, depuis Jésus-Christ
taisant devant Hérode, jusqu'à Fénelon?

« Pardonnez-moi l'excessive franchise de mes pa-
les; mais, je suis tellement pénétré de douleur que je
saurais mesurer mes expressions. Au nom de tout
qu'il y a de plus sacré, au nom des croyances qui
us restent encore, au nom enfin de ma tendre affec-
n pour vous et de la vôtre pour moi, ne cédez pas à
tte tentation terrible. Songez devant Dieu qu'à cin-
ıante ans vous allez tout à coup répudier la gloire, la
, les habitudes de votre vie passée. Est-ce donc trop
deux ou trois ans de méditations, de silence, avant
prendre un tel parti? Je n'ose prévoir quel sera le
gement de Dieu si vous n'agissez pas ainsi; mais le
us simple bon sens suffit pour prévoir quel sera
lui du monde. Adieu! Que Dieu vous bénisse et vous
laire! » (1)

Mais Lamennais s'attache d'autant plus obstinément
ses idées qu'on veut les lui faire abandonner, sem-
ıble aux chênes de sa Bretagne qui s'enracinent da-
ntage à chaque coup de vent, à chaque tempête
uvelle... Il s'occupe bien de l'opinion du monde! ne
st-il pas réservé le droit d'écrire sur la politique? Il

) A Lamennais, 8 avril 1834.

accomplit un devoir envers l'humanité, il obéit à sa conscience : « Suivons chacun ce que la nôtre nous dicte, d'après les points de vue différents, sous lesquels les choses nous apparaissent... Si je me trompe, quelle assurance as-tu plus que moi de ne pas te tromper »?(1) — *Les Paroles d'un Croyant* parurent le 26 avril.

II

Nous n'avons pas à juger ici ce trop fameux poème. Pour en comprendre l'effet, qu'on se figure une pierre jetée dans une fourmilière. Réveillée par ce coup de tonnerre, par ce fracas apocalyptique, la vieille société se croit en danger. Chacun s'agite en sens divers, quelques-uns pleins d'enthousiasme, le plus grand nombre avec des cris de surprise et de colère. Pendant que Guizot propose de saisir son ouvrage, le prophète a regagné la Chenaie. De là il mesure l'émotion produite et jouit franchement de son succès. Les yeux fixés sur l'horizon, il attend que l'aurore se lève ; il attendra toute sa vie. Rien de curieux comme de suivre ses impressions dans les lettres nombreuses qu'il adresse à Montalembert : « Tout de même, dit-il, la fibre humaine a vibré. » Il transcrit pour son ami les éloges reçus et enregistre avec complaisance les articles des journaux. C'est presque en souriant qu'il énumère les parodies de son livre : *Paroles d'une croyante*, *Paroles d'un mécréant*, *Deux mots d'un incroyant*, *Paroles d'un voyant*, etc. On ne lit pas seulement les *Paroles*, on les dévore, la jeunesse principalement ; les cabinets de lecture le louent à l'heure ; dans les salons, dans les cafés, dans les ateliers, sur les places publiques même, on le trouve partout ; des étudiants se convertissent : « Si ce

(1) A Montalembert, 18 avril 1834.

ıt là vos doctrines, déclare Arago, je me fais catho-
ue. » Quoi d'étonnant que Lamennais s'enivre d'un
reil succès : « Ce livre, écrit-il, a ramené Dieu sous
tentes des peuples et de la liberté. »

D'autant qu'à l'étranger ce succès est plus grand en-
re. En vain les gouvernements surveillent les fron-
res et multiplient les perquisitions; les *Paroles* ont
ntôt pénétré partout. Dès le mois de juin ce pam-
let est traduit dans toutes les langues de l'Europe,
ème en grec vulgaire, en hollandais et en norvégien.
J'en ai déjà vu trois traductions allemandes, écrit
ntalembert... l'opinion en est toujours aussi occupée,
s journaux en parlent comme de quelque chose de
ystérieux et de terrible... comme d'une armée de
0,000 hommes dont on craindrait l'invasion, sans
op savoir par où elle doit entrer... Depuis que je suis
Allemagne, aucun événement sans exception n'a oc-
pé tant de place dans la presse périodique; ce n'est
s à comparer avec les feuilles françaises. La *Gazette*
olitique de Berlin, organe le plus considérable de
bsolutisme, a déclaré franchement que c'était la ma-
festation la plus formidable qu'il y ait encore eue de
force révolutionnaire... Le roi de Prusse a défendu
n seulement votre livre, mais encore toutes les réfu-
tions qui ont été faites. Il ne veut ni du poison ni du
ntre-poison... »

A Vienne, l'effet n'est pas moins « terrible... Ce ne
nt qu'anathèmes; et chez les plus doux, gémissements
larmes... La *Gazette d'Augsbourg* déclare que si le
able venait au monde, il tiendrait ce livre à la main... »
ême impression en Italie : «... On en a fait je ne sais
mbien d'éditions françaises et italiennes à Florence...
ı ce moment, un pauvre diable de libraire nommé
orgi est en prison pour n'avoir pas voulu nommer l'im-
rimeur d'une édition qui a été saisie chez lui. Cela n'a
s empêché que la veille de mon départ on n'en pu-

bliât encore une, sans que jamais la police ait pu mettre la main sur le dépôt. » (1)

Si Montalembert tient Lamennais au courant de ce qui concerne son livre, il n'en continue pas moins à déplorer sa publication. Il lui rapporte l'opinion des catholiques allemands, celle de Görres en particulier, qui se montre très attristé. Le clergé des vallées tyroliennes, qui semble le plus isolé du monde, fait parvenir à Lamennais l'expression de sa sollicitude et de sa douleur : « Il faut qu'il *enraie*, répètent ces bons prêtres, à moins qu'il ne veuille faire un tort immense à l'Eglise ». — « Tous vos anciens amis et admirateurs sont dans la désolation, surtout Mme de Schlégel à Francfort, et M. Weiss, chanoine, directeur du *Catholique* de Spire.... tous gémissent que vous ayez abdiqué la position unique, l'autorité immense dont vous jouissiez auprès des fidèles ; tous vous supplient de vous arrêter..., et je n'ai pas besoin de vous dire que je me joins à eux du fond d'un cœur qui vous est attaché au delà de toute expression humaine... Il est inutile de répéter ici ce que je vous ai déjà dit plus d'une fois, et avec trop de dureté peut-être. (2) Puisse le ciel démentir mes craintes et mes tristes pressentiments » ! (3)

Au milieu des éloges qui lui parviennent de toutes parts, Lamennais souffre de voir Montalembert s'obstiner dans son sentiment de blâme, « sous l'empire d'une préoccupation si profonde que je ne sais comment me l'expliquer ». Aussi s'efforce-t-il de le rassurer, lui montrant l'enthousiasme des libéraux, la sympathie d'une

(1) Montalembert à Lamennais, 1834, *passim*.

(2) Une lettre importante de Montalembert à Lamennais, datée de Ratisbonne, reprochait au maître, en termes très véhéments, ses attaques contre la propriété, et le rôle qu'il donne aux prêtres dans son pamphlet. Cette lettre n'a pas été retrouvée dans les papiers de Lamennais.

(3) Montalembert à Lamennais, 15 juillet 1834. Le même jour, Lamennais recevait l'Encyclique *Singulari nos*.

rtie du clergé et les dispositions assez favorables du pe. C'est un des plus ardents disciples de Lamennais, Mac-Carthy, en ce moment à Rome, qui lui envoie renseignements optimistes. « Le pape ayant demandé mon livre pour le juger par lui-même, on lui en donné des extraits qu'il a renvoyés, voulant connaître ouvrage entier. Après l'avoir lu, il a déclaré que, mme souverain temporel, il ne pouvait pas l'approuver, mais qu'il n'y trouvait rien de contraire à la octrine de l'Église ; qu'au reste, on avait eu tort de me iter si mal à mon dernier voyage... Faut-il donc, nclut Lamennais, que mon fils bien-aimé soit plus sére pour moi que les hommes les plus instruits et les us considérés de Rome? Faut-il que ce soient quelues-uns de mes amis les plus chers qui semblent prene à tâche de verser le trouble et l'amertume dans on âme... Pourquoi donc cette obstination à tout prene du mauvais côté..., à m'envelopper de présages sistres et de vagues menaces des événements. » (1)

« Gardez-vous de compter trop sur le calme actuel Rome, répéta encore Montalembert. Nous avons été op souvent dupes d'illusions pareilles. » Grégoire XVI effet était indigné de la conduite de Lamennais ; il pouvait s'expliquer une pareille révolte, après tant solennels engagements de soumission ; les principes narchiques des *Paroles* lui faisaient horreur. Bientôt la ouvelle se répandit qu'il préparait une encyclique conce ce livre ; elle parut en effet le 7 juillet, et arriva à la enaie le 15 du même mois.

Lamennais prévenu l'attendait dès le matin. C'était de ces jours sombres et mornes où la vie semble mber goutte à goutte dans le vide de l'âme : *In animm cadit vita guttulis amarissimis*. Du fond de son goisse, c'est vers Montalembert qu'il se retourne :

) Lamennais à Montalembert, 11 juin 1834.

« ... Je pense à toi. Je cherche à me représenter les lieux où tu es, mais je ne m'en fais aucune idée, car tu es loin, bien loin; et que cette absence sera longue! Cette pensée de l'absence vous saisit plus vivement lorsqu'on vieillit, à cause de l'espace toujours plus étroit où se renferment les chances de réunion terrestre ». Le malheureux prêtre se compare au Christ dans le Jardin, appelant ses apôtres, avant sa Passion. Il le pouvait, tout prêtre étant un autre Christ, mais à la condition de faire comme ce divin modèle, de boire le calice jusqu'à la lie, de se montrer obéissant jusqu'à la mort.

Tout autre fut l'attitude de Lamennais. Un moment accablé à la lecture de l'acte pontifical, il se relève avec orgueil et défi; il se figure que cette condamnation va soulever contre Rome l'humanité entière... « Point de lâche abattement, s'écrie-t-il. Il s'agit de souffrir, voilà tout; il s'agit de passer à travers la Passion et de comparaître devant Pilate, Hérode et Caïphe... » Hélas! non. Il s'agirait simplement de comprendre qu'il ne lui appartient pas de diriger l'Église; il s'agirait de dire à celui qu'il a tant de fois salué comme le représentant de Dieu : « Que votre volonté soit faite et non pas la mienne. »

Cependant Lamennais supplie Charles de ne point s'affecter d'un événement « que Dieu a permis pour en tirer sans doute quelque bien que nous ignorons... Laissons donc faire et dire, ajoute-t-il, et attendons en paix ce qui sera. En présence de l'action divine, tous les troubles de l'âme doivent s'apaiser et toute voix doit être un soupir d'amour et un long cantique d'espérance. » (1)

Comment Montalembert ne s'affecterait-il pas? Ses illusions s'en vont l'une après l'autre : « Je demeure désolé et troublé jusqu'au fond du cœur. Pour M. Féli

(1) Lamennais à Montalembert 15 juillet 1834.

n'y a qu'un parti à prendre, la soumission; il ne le ndra pas. Mais mon devoir est de le lui conseiller en- re. » (1) Et, après avoir longtemps prié, il passe la it à écrire cette supplication désespérée, cette lettre mirable de raison, d'éloquence, de tendresse et de foi. Il exprime la douleur que lui cause la situation terri- où se trouve Lamennais; il rappelle ses avis et ses dictions si peu écoutés : « Dans le présent, dit-il, tout perdu, tout est atteint; mais il y a encore à sauver le ssé et l'avenir... Mon Dieu ! que ne donnez-vous à parole un peu du feu qui dévore mon cœur...! Je le dans toute la sincérité de mon âme, je donnerais ce il me reste de vie (présent de bien vil prix assurément, is le seul que je puisse offrir), pour faire pénétrer ns votre esprit une partie seulement des sentiments i m'agitent, de l'instinct pur et chrétien qui me guide. ï, mon bien-aimé père, vous pouvez encore vous sau- r, vous et toutes les âmes qui sont attachées à la vôtre qui suivent vos traces... Bientôt cela ne sera plus pos- le. Profitez de la dernière partie de l'Encyclique... tes courageusement que vous vous êtes trompé; dites- même si vous ne le sentez pas, par amour pour la ix, pour le salut de votre âme; faites ce sacrifice au eu qui se laissa accabler d'humiliations et de souffran- s pour nous apprendre à nous laisser humilier et per- cuter à notre tour...

« ... Je sais et je sens bien profondément tout ce qu'il a de pénible, d'impossible même, pour des forces pu- ement humaines, dans le parti que je vous conjure de rendre; mais vous devez avoir des forces plus qu'hu- aines. Je sais que ce sera briser votre vie, vous anéan- r, vous tuer; mais ce n'est pas pour rien que Dieu vous donné la gloire et le génie... Vous savez qu'il vous compensera au centuple de tout ce que vous souffrirez

1) *Journal*, 18 juillet 1834.

pour lui... Ces affreux combats de la conscience, auxquels vous serez livré en vous soumettant, sont le prix des âmes pures et justes... Mettez donc le sceau à la grandeur de votre vie passée, par ce sacrifice, le plus grand qu'un grand homme puisse faire. Croyez m'en, le ciel et la terre applaudiront également; je dis la terre, car le monde ne pardonne pas l'inconséquence; il ne pardonnera pas qu'un homme de cinquante ans renie son passé, comme vous êtes au moment de le faire... Le monde, je le sais, n'est rien pour vous. DIEU SEUL! voilà quelle doit être votre devise; elle l'a été jusqu'à présent; il faut qu'elle le soit encore; il faut ne voir que Lui...

« ... Vous avez tenté une entreprise à jamais glorieuse, à jamais sublime, de ramener Dieu, comme vous le dites, sous les tentes des peuples et de la liberté. Eh bien, il est évident que cette entreprise ne réussira pas, du moins de cette manière. Il est évident que le Dieu des chrétiens, le Dieu de l'Église, le Dieu de nos pères et du monde catholique, le seul Dieu sûr et positif en un mot, ne veut pas ce que vous voulez. Au nom du ciel laissez-lui en la responsabilité... *Vous êtes sûr de ne pas vous tromper en obéissant*. Jamais ni Dieu ni vos frères ne vous reprocheront cette erreur-là. J'ouvre votre Imitation et j'y trouve ces mots *de votre main* : « Qu'est-ce que l'erreur? la pensée d'un esprit faillible qui ne reconnaît pas de maître et n'obéit qu'à soi. » Et encore : « Si votre sentiment est bon, et qu'à cause de Dieu vous l'abandonniez pour en suivre un autre, vous en retirerez plus d'avantage. » Il me semble que c'est là une des vérités élémentaires du christianisme. »

Montalembert aborde ensuite la perpétuelle objection de Lamennais, contre laquelle viennent échouer tous les raisonnements, toutes les prières de ses amis :

« ... Vous me répondrez, je le sais, que la conscience est invincible; et moi, je vous dirai, après avoir bien réfléchi sur ce point, que le chrétien ne doit pas obéir

clusivement à sa conscience, et qu'il y a des cas où il it simplement obéir. Je ne vois pas que Jésus-Christ t tant parlé de conscience ni de convictions dans ses vines leçons. Je vois au contraire qu'il a toujours parlé l'obéissance, de la foi des petits enfants qui n'ont pas conscience. On ne peut pas ériger ceci en règle géné-le ; mais dans les cas où il y a lutte entre la conscience l'autorité, je crois que c'est celle-ci qui doit l'em-rter, parce qu'encore une fois on cesse d'être respon-ble envers Dieu et la postérité chrétienne.

« Que d'égarements n'ont point causés les prétextes de conscience! Que de crimes même n'ont pas été commis r elle! J'ai lu avec attention ces jours-ci l'histoire de ther et l'un de ses écrits, et j'ai été effrayé de la simi-tude qu'il y a entre sa marche, sa position et la vôtre. ous êtes absolument là où il en était avant la diète de orms. Il est impossible de ne pas admirer le courage, dévouement, le désintéressement de cet homme. Je is convaincu que lui aussi a obéi à sa conscience, jus-u'au moment où l'orgueil qui s'est caché dans les re-lis de cette conscience, a déchiré ce manteau sacré et a envahi tout entier. Je le répète, Luther jusqu'en 1521. été digne, comme vous l'avez été jusqu'ici, des respects u monde entier; s'il se fût arrêté à temps, son nom rait devenu un des plus beaux de l'histoire. On le pla-erait à côté des saint Bernard, des Savonarole, des Tau-r, de tous les grands hommes qui ont senti la plaie e leur temps, qui l'ont révélée, mais sans y ajouter le enin de la révolte.

« Il y a du reste une grande différence entre Luther vous, et, je ne puis vous le cacher, tout à votre désa-ntage : c'est que Luther n'a point été aussi inconsé-uent que vous l'aurez été, si vous ne vous soumettez as; c'est que Luther n'avait point été pendant vingt nnées le champion de l'infaillibilité du pape, l'éloquent sublime docteur de l'humilité et de l'obéissance, le

redoutable et invincible adversaire de l'orgueil sous toutes les formes. Il n'avait point été un des oracles de l'Église, l'espérance de tant d'âmes pieuses, l'objet du culte, pour ainsi dire, de tant de chrétiens, comme vous l'avez été. Il n'a trahi l'attente et la confiance de personne, et cependant son nom est maudit à jamais par les vrais chrétiens; ses disciples même ont renié ses doctrines. Et qui oserait dire que la pureté primitive de sa conscience l'ait justifié devant Dieu de tout le mal qu'il a fait?

« ... En un mot, il faut choisir. Il y a aujourd'hui comme il y a toujours eu, deux camps dans le monde, et il n'y en a que deux. D'un côté celui des saints, des martyrs, des prêtres du Christ, de ceux qui ont reçu le dépôt de la foi, de la tradition, des sacrements, de tous les dons du Ciel; celui des âmes simples, pures, tendres, pieuses, sœurs de la vôtre et lavées comme la vôtre dans le sang de l'Agneau. — De l'autre côté il y a le camp des méchants, des impies, des soi-disant philosophes dont l'orgueil est la seule lumière, des sophistes qui ont tué Dieu dans leur âme et ont essayé de le tuer dans celle de l'humanité, des infâmes qui sous le nom de liberté préparent à l'univers la plus odieuse tyrannie, des hypocrites qui ne veulent être libres que du joug de la vertu et qui spéculent sur la souffrance des peuples, enfin de toute cette écume du genre humain qui a renié Dieu et qui a été réprouvée par lui. Il n'y en a pas d'autres; tous les milieux, tous les tiers-partis ont disparu, et cela grâce à vous en grande partie. Il faut être tout ou rien. Aussi voyez la formidable unanimité des chrétiens sous la bannière de l'Église, quelque faibles et enchaînées que soient les mains qui la portent aujourd'hui... Je vous le dis en vérité, entre l'Église et vous, pas un n'hésitera, et ceux qui vous garderont au fond du cœur un inviolable attachement n'oseront vous le témoigner au dehors, de peur d'être considérés comme des déserteurs... »

Mais il n'en sera pas ainsi; Lamennais se soumettra; il écoutera la voix du Souverain Pontife et demeurera dans l'Église pour la consoler, la glorifier et la défendre comme autrefois; puis il se retirera pendant un temps indéterminé de la vie publique.

« Quel dommage, poursuit Montalembert, que vous ne soyez pas parti pour l'Orient il y a six mois! Que de maux épargnés à vous et à vos amis! Mais enfin mieux vaut tard que jamais... Ou si la distance vous effraye, venez vous établir avec moi en Allemagne, ou dans cette Italie que vous aimez tant, dans un endroit où nous pourrons vivre tranquilles et oubliés en attendant des jours meilleurs. Au milieu de ces orages, mettons à l'abri la paix du chrétien, cette paix inaltérable *que le monde ne donne pas,* qu'il ne peut qu'enlever et détruire. Ne vous inquiétez pas du jugement des hommes, pensez seulement à celui de Dieu et des chrétiens. Ne songez pas davantage aux obstacles matériels; il y aura toujours assez d'argent dans ma bourse pour nous deux. Je mets ma vie entière à votre disposition; et, en agissant ainsi, je n'ai pas même la consolation de vous faire un sacrifice, puisque cette vie n'est plus rien, qu'elle est brisée, anéantie, que je n'ai aucun lien, aucune affection à laquelle je doive renoncer pour m'unir à vous. M'unir à vous est mon premier devoir, mon premier besoin. Isolons-nous du présent, sortons des orages; vivons pour Dieu, pour l'avenir et l'un pour l'autre... « Appuyons nos deux pauvres âmes l'une sur l'autre, afin qu'elles s'aident à s'élever au-dessus de la terre vers Celui en qui seul elles posséderont la paix. » Ces délicieuses paroles, vous me les écriviez le 11 novembre 1833. Oh! puissent-elles être prophétiques. Je vous les répète aujourd'hui du fond de mon cœur, qui s'élance vers vous avec le plus tendre amour et en versant des larmes de douleur et d'attachement à la fois. Je vous supplie à genoux de m'écouter; je vous le demande au nom de ce qu'il y a de plus sacré

dans ce monde et dans l'autre. Ne désespérez pas ceux qui vous aiment en Dieu et pour Dieu; n'écoutez pas la voix perfide des hommes qui ne voient rien au delà de la gloire et des intérêts de ce monde; plongez votre regard dans la gloire du Ciel et dans le cœur de vos amis; vous y lirez le même précepte, la même prière : *Humilité, obéissance, résignation.*

« Encore une fois faites votre sacrifice, subissez votre martyre, immolez-vous vous même, et puis venez verser votre cœur mortellement blessé dans le mien, qui l'est aussi de toute manière; ou, dites-moi de venir vous rejoindre, où vous voudrez, quand vous voudrez... Je ne sais que faire de ma vie; il me serait très doux de vous la consacrer.

« Adieu! écrivez moi sur-le-champ. J'attends votre réponse comme le criminel attend sa sentence ou sa grâce. » (1)

A cet appel suprême, Lamennais demeure inébranlable. Sa réponse, nous l'avons déjà entendue plusieurs fois : « Suivons notre conscience. Le fond de tes sentiments est bon, mais il n'est pas réglé par la raison. Je garderai le silence aussi longtemps qu'il me sera possible... Quelles que soient les différences de nos convictions, nos cœurs n'en resteront pas moins unis, et le mien te gardera toujours une tendresse dont tu n'auras jamais qu'une faible idée sur la terre. » (2)

III

C'est une cruelle souffrance de se sentir impuissant à sauver celui qu'on aime. Tant de prières ardentes et désespérées! tant d'efforts et de tendresse dépensés inu-

(1) Montalembert à Lamennais, Mayence, 19 juillet 1834.
(2) 27 juillet 1834.

lement! Et toujours la même résistance froide et in-
ncible! Lacordaire, Gerbet, Combalot, Rohrbacher,
e Salinis, de Coux étaient partis sans rien obtenir.
ontalembert restait seul sur la brèche, mais il com-
ençait à se fatiguer, à désespérer de la victoire. Entre
es âmes de cette trempe, l'amitié ne vit pas seulement
e paroles de tendresse : elle exige une communauté
idées et de sentiments; du jour où cette communauté
existe plus, c'en est fait de l'affection; elle s'en va s'af-
iblissant, comme une lampe qui s'éteint faute d'huile.
n ne s'en rend pas compte tout d'abord; de part et
autre on continue de dire qu'on s'aime, qu'on s'aimera
ujours. Pure illusion! Un beau jour on cesse de le dire
tout est fini.

Aussi bien, Lamennais l'avait prédit, ils s'en allaient, éloignant l'un de l'autre, par des voies diverses. De plus n plus Montalembert sentait le besoin de se cramponner à ses croyances, de s'attacher étroitement à l'Église : « Vous avez beau me dire de ne pas m'inquiéter e l'Église, que Dieu saura bien la conduire. Est-ce u'on dirait cela d'une mère bien-aimée? L'Église est our moi plus qu'une mère. Je lui dois les seuls mo-ents doux et supportables de ma vie. Si la tentation ouvait me venir de la combattre un jour, je sens que a langue et ma main me refuseraient leur service ». amennais au contraire parlait avec mépris du pape et e l'encyclique, affirmait que tous les esprits éclairés ensaient comme lui : « La parole qui autrefois remua monde ne remuerait pas aujourd'hui une école de etits garçons. » Dans sa lettre du 27 juillet, il promettait e garder le silence aussi longtemps que cela lui serait ossible. Le 3 août il annonçait avec le plus grand calme ue son article : *De l'Absolutisme et de la liberté,* venait e paraître dans la *Revue des Deux-Mondes*. Trompé ar Mac-Carthy, son correspondant de Rome, Lamennais figure encore, le croirait-on? que les cardinaux et

les théologiens lui sont favorables, que le pape regrette de l'avoir condamné et désormais gardera le silence.

Tout cela indigne Montalembert; il ne peut comprendre un tel aveuglement et le déclare à Lamennais avec une grande vivacité : Comment! après un coup de tonnerre comme les *Paroles d'un croyant,* au milieu de l'anxiété générale, pourquoi lancer au pape cette nouvelle et incompréhensible bravade? Pourquoi cette rage d'imprimer, comme un jeune homme qui veut à toute force se faire connaître? Espère-t-il ainsi servir la cause de la liberté? Et la religion?... Mais il n'y pense plus!

Quant aux assertions de Mac-Carthy, Montalembert refuse d'y croire et ne conçoit pas comment Lamennais y ajoute foi. « Mon Dieu! est-il possible de se faire illusion à ce point? Pourquoi donc Rome se tairait-elle, puisque pas une voix ne s'est élevée contre la sienne, puisque tous les gouvernements l'encouragent, puisque le clergé s'est unanimement soumis... Jamais elle n'a reculé et ce n'est pas aujourd'hui qu'elle commencera... »

Mais surtout Montalembert relève avec indignation cette phrase de Lamennais : « La parole qui autrefois remuait le monde ne remuera pas aujourd'hui une école de petits garçons. « Eh quoi, s'écrie-t-il, la parole qui d'un seul mot a imposé silence au parti le plus énergique, le plus pur et peut-être le plus fort qu'on ait vu en France, la parole qui a été reçue avec une obéissance unanime par toute l'Église, contre laquelle pas un évêque, pas un prêtre, pas un fidèle même n'a osé protester... Cette parole là ne vous semble pas pouvoir remuer une école de petits garçons!... Des petits garçons qui ont sucé avec le lait de leur mère la haine de Dieu et qui sont plus étrangers à la religion que les sauvages de la Nouvelle-Hollande, je le veux bien; pas plus que la parole de Grégoire VII ne remuait les pe-

garçons chinois ou tonkinois. Mais il me semble
e la communauté des fidèles, l'Église en un mot,
ıt bien des petits garçons de cette espèce. Vous me
ez qu'une grande partie du clergé vous reste atta-
:e *en silence*. Mais je vous demande un peu ce que
ıt une adhésion silencieuse, dans un siècle comme
ui-ci, où l'on ose tout et où l'on peut tout oser sans
ıger, où aucun bras de chair ne peut même tenter
touffer les droits de la conscience. Pour moi, je ne me
viens pas dans l'histoire de l'Église d'une plus for-
lable unanimité en faveur des décrets de Rome.
mparez seulement ce qui se passe aujourd'hui à votre
ırd, avec la résistance opiniâtre que les Jansénistes
pu organiser et maintenir contre Rome, et jugez par
es progrès de son autorité. Encore une fois puissent
yeux ne pas s'ouvrir trop tard sur tout cela...! » (1)
ce ton insolite, Lamennais regimbe : « J'ai fait tous
s efforts, dit-il, pour me trouver aussi absurde, aussi
)écile, aussi extravagant que j'ai l'avantage de l'être
:s yeux et je n'ai pu y parvenir. » Comme il ne peut
porter ce langage « aigre, dur, méprisant », il n'a-
'dera plus désormais ces questions irritantes. Encore
fois, déclare-t-il, sa conviction est tellement pro-
de, que le sentiment d'autrui, simple et dépourvu
motifs qui le frappent, ne saurait l'ébranler à aucun
;ré. « Pourquoi serais-je obligé de faire céder aux
suasions des autres les miennes qui ne sont pas moins
es? » Il affirme d'ailleurs, chose étrange! qu'il n'a
ıais goûté une paix plus douce et plus absolue.
i Lamennais est parvenu à étouffer la voix de sa
science, s'il a vraiment le malheur de se trouver
reux, il n'en est pas de même de Montalembert. Lui
ffre doublement et de la défection de son ami et d'a-
retardé jusqu'à ce jour sa soumission publique. Il

(1) Montalembert à Lamennais, 29 août 1834.

n'a tant tardé, nous l'avons vu, que dans l'espoir de ramener Lamennais avec lui; aujourd'hui il est forcé de reconnaître qu'il ne peut plus rien; il faut bien qu'il songe à se sauver lui-même, à quitter la barque prête à sombrer.

A ce moment il se trouve à Munich, revenant du Tyrol et sur le point de partir pour l'Orient. Mais les amis qui devaient l'accompagner lui manquent de parole et il renonce à son dessein. Après bien des hésitations, il se décide à descendre en Italie, à visiter le Milanais qu'il ne connaît pas encore. A peine le jeune voyageur a-t-il franchi la frontière, que la police autrichienne mise en éveil par ses relations avec Lamennais, lui ordonne d'en sortir. Pour comble de malheur, il s'est fait à la tête une blessure assez grave et c'est dans cet état qu'il gagne Florence. Que de souvenirs cette ville lui rappelle et quelle tristesse de s'y retrouver seul, malade et troublé jusqu'au fond de l'âme!

« ... Oh! lui écrit Lacordaire, je ne me remets jamais en mémoire notre voyage d'Italie sans être oppressé et prêt à pleurer. Qui nous l'eût dit? Te rappelles-tu quand, à San-Remo, M. de Lamennais voulant monter sur une chaise tomba dans mes bras sans connaissance et s'y débattit? Hélas! C'était un présage, mais nous ne le savions pas. Cher ami, reviens à l'Église, il est temps, courbe ta tête devant ce que tu ne comprends pas. Tu es comme la feuille tombée de l'arbre et que le vent emporte çà et là... Certes, je ne veux pas t'affliger dans l'état où tu es... Cependant la vérité dite par ceux qui nous aiment est un baume divin. Jusques à quand n'entendras-tu pas la voix de la Providence qui te rappelle? Jusques à quand croiras-tu que tout le monde se trompe, excepté toi...? » (1)

De son côté Lamennais apprenant les souffrances de

(1) Lettre à Montalembert, 12 novembre 1834.

n fils bien-aimé le rappelle près de lui avec plus de adresse que jamais : « ... Il y a trop longtemps que fais le métier de pigeon voyageur, reviens vite *al clo nativo*... Voilà bien des mois, bien des mois que t'attends... Nous aurons un monde de choses à nous e, tant de choses que d'abord nous ne dirons rien, puis peu à peu la parole coulera dans l'intimité des ux loisirs, abondante, fraîche..., limpide à sa sortie du ur comme l'eau de la fontaine Égérie. Tu t'en sou- ns. A bientôt donc, cher, bien cher enfant, que j'aime que j'embrasse de cœur. » (1)

Cependant Albert et Alexandrine de la Ferronnays, emment mariés, se trouvaient à Pise et pressaient ntalembert de venir compléter leur bonheur. Il ac- pta et arriva près d'eux le 10 novembre. C'est là que dissipèrent ses dernières illusions sur la foi de son aître. Un ancien rédacteur de l'*Avenir* avait écrit à mennais : « Le catholicisme ne me semble plus qu'une rme morte ou mourante. » Et M. Féli avait répondu idement : « Je suis entièrement de votre avis. » Cet rêt si tranchant sur une question de vie ou de mort nsterna Charles. La pensée lui vint avec force d'adhé- r publiquement aux décisions pontificales. Il ne vou- it pas, à vingt-quatre ans, se voir exclu de « cette mmunauté des fidèles, son unique patrie, l'unique yer d'émotions et d'affections qui fût laissé à son me ». (2) Après de longues réflexions, le 8 décembre 834, jour de l'Immaculée-Conception, il envoya au ardinal Pacca un acte catégorique de soumission aux eux encycliques.

(1) 22 novembre 1834.
(2) *Journal*, 8 décembre 1834.

IV

Dieu ne pouvait manquer de bénir le sacrifi
Montalembert. Sous les actes qui coûtent tant à
nature et parfois nous déchirent le cœur la P
dence cache presque toujours des trésors. M
lembert l'éprouva. Alors les doutes cruels, les
plexités prirent fin, les orages de l'esprit s'apais
et la vraie liberté régna dans son âme.

Grande fut la joie du Pape à cette nouvelle
cardinal Pacca s'empressa de féliciter Montalembert.
personne ne se réjouit autant que Lacordaire. Po
c'était un triomphe, le fruit d'une année de lut
de prières : « Te voilà libre, écrivait-il, tu ne ré
plus de personne, tu n'es solidaire de personne,
toi-même, tu peux écrire pour l'Église ou te tair
inconvénient, ta carrière est rouverte et tu ne
pas ici que tu t'en apercevras. Quant à tes convi
tu les verras s'éclaircir naturellement, et, sans
rien de généreux, tu comprendras mieux la positi
l'Église ; tu feras la part des difficultés et des faib
sans cesser de reconnaître en elle l'inspiration to
subsistante de l'Esprit-Saint. La lumière vient à
soumet comme à un homme qui ouvre les yeux..

Et Lamennais, qu'allait-il penser? En l'isola
éloignant de lui tous ceux qu'il aimait, Dieu lui d
une grande leçon, une grâce suprême. Il s'obst
ne point la voir; il resta seul, sans chercher d'a
à entraîner ses disciples dans sa rebellion. Cepe
lorsqu'il apprit l'adhésion de Montalembert, il
dissimuler un cri de douleur. Comment! lui aussi
guait, après tous les autres! « Quel dommage q

14 décembre 1834.

plus excellent cœur tu aies si peu de tête!... Qui bligeait à une démarche que personne ne demandait toi?... En vérité il y a de la fascination!... Après t, si ce que tu as cru devoir faire te donne une ix quelconque, je m'en réjouis... J'ai perdu bien l'amour répandu çà et là, non pas goutte à goutte, is à pleine source, et cette source n'est pas épuisée, et c quelque abondance qu'elle coule, jamais elle ne ira. Dieu ne regrette pas l'eau qui tombe des nues les sables arides. Nous devons tâcher de faire comme . » (1)

Montalembert fut touché de l'accent douloureux et er de cette lettre; mais il releva vivement les re-ches de mobilité et de fascination qu'on lui adres-t : « ... Je veux vous remercier d'abord et du fond mon cœur de tout ce que votre lettre renferme de dre et de paternel. J'y ai retrouvé cette âme dé-rdante d'affection que je vous ai toujours connue. vous sais gré aussi de la franchise avec laquelle us me parlez de mon acte d'adhésion... Mais je crois e l'avenir vous montrera à vous-même de quel côté y a eu le plus *de fascination*. Ce qui m'étonne, c'est e vous voyez en moi de la *mobilité*. En vérité, je ai jamais été, je n'ai jamais voulu être autre chose e catholique et le plus catholique possible. Tel vous avez connu en 1830 et tel je suis encore. Vous m'aviez fert le moyen de concilier avec cette volonté et cette se fondamentale d'autres affections et d'autres con-ctions qui étaient très puissantes, quoiqu'à un moindre gré, dans mon âme; c'est pour cela que, bien avant connaître l'inépuisable richesse de votre cœur, je e suis attaché si passionnément à vos doctrines et à tre personne. Depuis lors, vous en êtes arrivé à re-nnaître et à proclamer tout le contraire, savoir que

(1) Lamennais à Montalembert, janvier 1835.

le catholicisme actuel était inconciliable et le dr
drait de plus en plus avec les idées de prog
de liberté. J'ai essayé aussi longtemps que possi
me cacher à moi-même que vos actes et vos p
aboutissaient à cette conclusion : mais du jour où
m'a pas été possible de me faire illusion à cet
j'ai dû manifester hautement, tant pour le repos
conscience que pour assurer ma position aux y
mes frères dans la foi, que j'étais *Catholique*
tout.

« Et, je l'avoue, cet acte m'a remis ou du moin
firmé dans la tranquillité d'esprit et de cœur qu
me souhaitez. Notre position réciproque me para
claire. Je vous suis resté fidèle et vous savez, j
dire, avec quel zèle et quel amour, jusqu'aux fro
du catholicisme; mais en dehors de ces fro
là, non, car une loi plus haute que toute affect
toute conviction humaine a dû m'y arrêter. Je
maintenant de loin vos progrès dans une route
de dangers, avec tout le tendre intérêt d'un co
fils, croyant toujours d'une foi invincible à l'
pureté de votre conscience, à l'admirable désint
ment de vos intentions. Tout ce que vous ferez ou
de répréhensible aux yeux des catholiques, ne
pirera jamais qu'une vive douleur mêlée à une
confiance dans les intentions de Dieu. Vous me
derez toujours de votre côté comme un fils ten
dévoué; j'en puise la douce espérance dans cette
mante lettre que je viens de lire, et où vous me
le langage du pur et véritable amour, avec cet
quence qui n'appartient qu'à vous. Ce n'est pa
moi, je vous assure, que vous aurez jamais à re
cet *amour perdu* dont vous parlez si délicieus
Moi aussi, hélas! j'en ai perdu dans ma vie et j
drais bien trouver en moi cette source qui ne t
et que vous avez dans votre cœur.

Voici la dernière fois que je vous parle de nos dis-
timents d'opinions, mais je vous supplie de me tenir
ore au courant, comme un ancien ami, comme un
ant éloigné, de vos projets et de vos intentions. Vous
vez compter sur ma discrétion toutes les fois qu'il
ura lieu... Adieu donc, mon bien-aimé père, je vous
e contre mon cœur et prie sans cesse pour vous. » (1)
ette lettre établissait nettement la situation des deux
s. Quant à garder longtemps des relations affec-
uses, en dehors de toute discussion politique ou reli-
use, c'était une chimère que de l'espérer. Entre eux
'y eut point de rupture, mais une séparation toute
urelle. La séparation des esprits s'accroissant chaque
r finit par amener la séparation des cœurs. En vain
ennais appelait-il Montalembert à la Chenaie, celui-
etardait sans cesse son départ. Il semblait redouter
te douloureuse rencontre. D'une part, on ne man-
erait pas, en le voyant continuer ses rapports avec La-
ennais, de suspecter la sincérité de sa propre soumission.
'autre part — et cette pensée le touchait davantage —
e pouvaient-ils se dire désormais? Lamennais l'avouait
i-même. « Sauf ce qui est de pure affection, que
ouvons-nous désormais nous dire? Nous parlons deux
ngues si diverses qu'avec la mienne je ne puis réussir,
ême dans les choses les plus simples, à me faire com-
endre de toi. » S'ils abordaient le sujet de leur dis-
ntiment, ce seraient des discussions pénibles, pas-
onnées, sans résultat. Ne valait-il pas mieux les éviter?
C'est pourquoi, au lieu de se rendre à la Chenaie,
ontalembert alla à Solesmes. Lamennais souffrit de
tte décision et s'en plaignit avec douceur. « Je doute,
-il, que tu aies beaucoup envie de me revoir. » Pour-
oi ce changement? Quant à lui, il affirme n'avoir
int changé. « C'est le même fleuve qui coule dans

(1) Montalembert à Lamennais, Paris 30 janvier 1835.

la même direction et qui en coulant prolonge des
diverses. Le fleuve c'est l'avenir, les rives ce son
idées. » Enfin, il faut se résoudre à ne cherch
bonheur qu'en Dieu et en soi : *Oblitus omnium*
viscendus et illis. Et il décrit dans un langage
de poésie le bonheur de l'âme unie à Dieu : « Qu'im
à ce moment-là ceux qui étaient près et qui s'éloig
ceux qui vinrent jadis et qui maintenant s'en vont

Bientôt les lettres elles-mêmes deviennent pl
res, les formules changent et se refroidissent. L'a
dernière lettre de Lamennais est du 17 avril 18
annonce qu'une grande tempête a déraciné les
de son parc et qu'il est obligé de vendre ses
pour payer ses dettes. C'est ainsi que la Provide
détache de tout, même de ses amis. « Je prie
ajoute-t-il, qu'il te donne une existence moins troul
Ce sont des adieux. Quelques semaines après Lam
quittait pour toujours la Chenaie et se fixait à
Voici encore, à la date du 14 juillet 1836, un d
billet très court, très froid, sur lequel Montalem
écrit ces mots : *la dernière!* Et c'est tout.

Vers la fin de cette même année, Montalemb
rendait à Rome en traversant la Suisse. Arrivé à
l'idée lui vint d'adresser à Lamennais un su
appel. Pendant de longues heures, enfermé dan
chambre d'auberge, il écrivit tout ce que lui inspi
sa tendresse et sa foi. « Autorisez-moi, suppliai
négocier votre paix avec le Saint-Père. » (1) A
étape de son voyage, Montalembert courait à la
attendant la réponse de Lamennais. A Rome il
dit longtemps encore; elle ne vint jamais.

. . . . . .

Bien des années plus tard, en 1844, une âme

(1) Nous n'avons poin
nais, mais nous tenons
son mari pendant ce

ès attachée à Lamennais, Mme Y....., supplia Monta-mbert d'avoir chez elle une entrevue avec son ancien ni. La lettre de cette dame est touchante et mérite être citée : « ... Il n'était question, écrivait-elle, ni entretien théologique, ni de raisonnements à lui faire ; us seraient inutiles. Son esprit est faussé, égaré, perdu ; ais son cœur est intact et c'est en lui que j'espère... est bien malheureux : l'isolement de son âme, la olitude de son cœur sont un triste spectacle et un grand nseignement. Il est de bonne foi dans son erreur, je uis vous l'assurer. A personne peut-être il ne dit sa ensée comme à moi et ce qu'il voudrait en retenir lui chappe malgré lui, mais il souffre. On ne se plaint as à un ami, et l'on se plaint à une amie ; aussi j'ai le ecret de ses souffrances, trop vives pour être, comme il e croit, le résultat des tristes circonstances qui envi-onnent la vieillesse.

« ... Si vous saviez combien il est plein d'égards pour ma foi, combien souvent il me dit : « Puisqu'elle vous onsole et vous rend heureuse, je me garderai bien de hercher à l'ébranler ; » si vous saviez combien il met e délicatesse à parler devant mes enfants dans le sens où il sait que je les élève ; combien enfin il évite tout ce ui peut m'être douloureux ! Ah ! si vous saviez tout ela, vous ne vous étonneriez pas de mon dévouement lui procurer quelque consolation, que je crois plus tile encore à son âme qu'à son cœur...

Un de ces jours il entra chez moi d'un air plus heu-eux que de coutume : « J'ai eu une bonne journée, » me it-il, et il tira triomphalement de sa poche la lettre d'un nfant, devenu homme, qu'il avait obligé il y a trente ns, sans l'avoir jamais revu depuis : « *Je ne suis pas gâté ur ce genre-là,* » ajouta-t-il. La conversation tomba lors sur ses ane[illegible] me parla de Lacordaire ne amertume [illegible] ne grande expression douleur. [illegible] l'abbé Gerbet, dont

il n'a certes pas lieu de se louer. Enfin il arriva à
« Oh! pour celui-là, dit-il, c'est bien différent, c'
noble cœur. Il ne m'a abandonné qu'à la de
extrémité et seulement à la seconde encycliqu
Pape. » Puis il me parla de ses voyages avec vous
raconta qu'en revenant d'Italie (tous deux) vous
rencontré un jeune enfant dont il s'était emparé :
talembert (c'est Lamennais qui parle) m'a souve
puis demandé des nouvelles de ce pauvre David.
pauvre enfant avait vécu, il l'eût aidé, car c'
caractère généreux que Montalembert; pour ses
ne reculerait devant aucun sacrifice d'argent;
ce que c'est que de se dévouer; seulement il es
tique; mais il l'est de bonne foi. J'aurais préféré
tant qu'il ne dît pas à la Chambre des pairs :
sieur Lamennais avant sa chute... » Et M^me^ Y. co
Montalembert de consentir à le voir : « J'ai la con
intime, profonde, vive, dominante qu'un jour
vous pourriez lui faire du bien... »

Nous ne connaissons point la réponse de Montale
Mais cette lettre touchante dut l'émouvoir profond
réveiller dans son cœur sa vieille tendresse d'au
Hélas! si la tendresse vivait toujours, l'espéranc
morte et c'est pourquoi l'entrevue proposée n'eu
lieu. Montalembert ne comptait que sur Dieu
ramener Lamennais. C'est vers Dieu qu'il se ret
sans cesse, l'âme pénétrée d'une sainte pitié, im
au nom des mérites passés la résurrection d
belle intelligence. Il eût donné tout son san
obtenir à Tertullien tombé la grâce d'une seule

CHAPITRE XVIII

« SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE. »

1833-1836.

Nous avons vu par quelles terribles épreuves du cœur et de l'esprit Montalembert avait passé. Après tant de luttes et de déchirements il demeurait vainqueur de lui-même. Plus la Providence avait bouleversé et comme labouré son âme, plus féconde devait être la moisson. L'heure approchait où l'Église allait recueillir les fruits de cette soumission chrétienne. Mais tout d'abord Montalembert ne le croyait pas; il jugeait sa vie « manquée et brisée »; il répétait sans cesse que « tout était fini pour lui. » Quelle erreur! Sa vie commençait à peine, et il y avait en lui assez d'aptitudes et d'ardeur pour remplir dix vies humaines.

« Rends grâces à Dieu, lui disait Lacordaire, tu ne recevras jamais de lui plus grands bienfaits... Tu n'as perdu ni honneur, ni temps, ni réputation, ni expérience. Tu au contraire gagné tout cela... Sans doute tu as été incu. Si tu avais été victorieux, tu ne saurais pas la moide ce que tu sais du côté de Dieu et des hommes... » — C'est vrai, disait Montalembert; nous avons été pés pour avoir voulu monter les premiers à l'assaut; n'empêchera pas le gros de l'armée de nous suivre mporter la place. Plus tard, quand la victoire aura

été bien gagnée, peut-être songera-t-on à ceux qui ont combattu et succombé tout d'abord... Dans tous les cas, nous aurons le jugement de Dieu pour justifier et récompenser la pureté de nos intentions et la sincérité de notre foi... » Il disait encore ces belles paroles : « La mission de l'homme pur est restée la même : le chrétien a toujours son salut à faire et son prochain à servir. » Ainsi il s'encourageait lui-même et peu à peu l'espoir renaissait dans son cœur. Déjà, pendant ses douloureuses pérégrinations en Allemagne, au milieu même des ruines de son âme, une plante avait levé dont les fleurs devaient embaumer l'Église. Nous voulons parler de « Sainte Élisabeth. »

I

Qui n'a lu ces pages charmantes de l'*Introduction* où Montalembert raconte comment il s'éprit de sa chère sainte? Il parcourait la Hesse et s'était arrêté à Marbourg, pour visiter les monuments de cette ville. Obligé de repartir au bout de trois ou quatre heures, il entre chez un libraire et lui demande s'il n'a pas quelque livre sur sainte Élisabeth. Le libraire monte au grenier et en rapporte une sorte d'almanach tout couvert de poussière. — « Si cela peut vous intéresser, voici une vieille notice. Personne ne la demande. Il me reste encore cet exemplaire. Prenez-le. » Montalembert part pour Francfort et se met à lire la brochure. Bientôt, dit-il, « je suis tellement touché, tellement bouleversé par ce récit, que tout à coup l'idée me vient d'écrire moi-même l'histoire de sainte Élisabeth et de retourner à Marbourg consulter le curé et l'auteur de cette biographie ». (1) Longtemps il hésite ; il se trouve à Butzbach,

(1) *Journal*, 18 novembre 1833.

ıs d'à moitié route de Francfort et la fatigue l'acca-
. Mais, dit-il, « je me suis prescrit de prendre tou-
ırs le parti le plus catholique. » Il ouvre donc la
re et dit au postillon : « Retournons de suite à Mar-
ırg. — Impossible, répond celui-ci, mes chevaux
ıt inondés de sueur. » Sur ce refus, Montalembert
scend de voiture et passe neuf heures dans une mau-
se auberge à attendre la diligence de Marbourg.

Le lendemain 19 novembre était la fête de sainte Éli-
beth. En l'honneur de ce jour et contre l'habitude
otestante, la cathédrale était ouverte et de petits en-
ıts y jouaient sur des tombes. « L'étranger parcourut
s vastes nefs désertes et dévastées, mais encore jeunes
élégance et de légèreté ». (1) Puis il se rendit chez le
Justi, surintendant (évêque) luthérien de Marbourg et
ıteur de la brochure qui l'avait tant frappé. M. Justi,
ès étonné d'avoir un lecteur, fit à Montalembert le plus
mable accueil. Ils causèrent longtemps de leur chère
inte et s'enthousiasmèrent à qui mieux mieux. Quand
ntalembert continua son voyage, son âme débordait
exaltation et d'amour pour sainte Élisabeth ; et « cet
nour, dit très bien M. Cochin, devait donner nais-
nce à un des chefs-d'œuvre de la langue française et
la littérature chrétienne ». (2)

Ce fut à Francfort que Montalembert apprit la con-
mnation des *Pèlerins Polonais*, qu'il entrevit la som-
e destinée de son maître et subit les premières attein-
s de cette crise morale dont nous avons raconté les
ases douloureuses. Dans ces heures de trouble et d'an-
isse rien ne fut doux et salutaire à son âme comme la
nsée de sainte Élisabeth. Que de fois, au milieu des
èbres qui l'enveloppaient, alors que Dieu lui-même
ıblait se taire et ne pas répondre à ses appels, que

) Introduction.
Aug. Cochin, *Discours prononcé à la Société générale d'éducation,*
avril 1870.

de fois l'image de la sainte surgit dans son esprit, rayonnante de tendresse et de compassion, versant pleines mains le confort et l'espérance : « (Jean) *matutina in medio nebulæ* ». (1) Aussi Montalembert s'attachait-il de plus en plus à l'idée de glorifier Élisabeth. Elle devenait vraiment la dame de ses pensées et « l'étoile directrice de sa marche. »

Si l'on veut se rendre compte du travail considérable accompli par Montalembert, qu'on lise à la fin de l'*introduction* la liste nombreuse des ouvrages qu'il a étudiés et des manuscrits qu'il a dépouillés. Rien n'a été négligé de ce qui jusqu'à ce jour avait été écrit sur sainte Élisabeth. Pas une bibliothèque importante de l'Allemagne occidentale et plus tard de la Belgique n'avait été explorée par l'infatigable historien. Après avoir entassé les documents, il voulut, comme il avait fait le premier historien de la sainte, aller de ville en ville, de château en château, d'église en église explorer les lieux et les traditions populaires : « Il m'est en vain, raconte-t-il lui-même, de visiter son berceau, Presbourg, dans la lointaine Hongrie ; mais du moins il put séjourner dans ce célèbre château de Wartbourg où elle vint tout enfant, où elle vécut jeune fille, mariée avec un époux tendre et pieux comme elle, put gravir les rudes sentiers par où elle allait consoler aux pauvres, ses plus chers amis, d'inépuisables aumônes. Il la suivit à Creuzburg, où elle fut mère pour la première fois; au monastère de Reinhardsbrünn, où il lui fallut quitter à vingt ans son époux aimé, qui allait mourir pour le tombeau du Christ, à Ramberg, où elle trouva un asile contre de cruelles persécutions; sur la sainte montagne d'Andechs, berceau de sa famille, où elle apporta en offrande sa robe

(1) Ces paroles servent d'épigraphe au premier chapitre de la sainte.

es, lorsque, d'épouse tendrement chérie, elle fut de-
ue veuve errante et exilée. A Erfurt, il approcha de
lèvres le pauvre verre qu'elle a laissé en souvenir
lle à d'humbles religieuses. Enfin, à Marbourg, où
consacra les derniers jours de sa vie à des œuvres
ne héroïque charité, et où elle mourut à vingt-
atre ans, il revint prier sur sa tombe profanée, et re-
eillir péniblement quelques souvenirs, de la bouche
n peuple qui a renié avec la foi de ses pères le culte
sa bienfaitrice ». (1)

Il fallait maintenant présenter au public les fruits
ces longues recherches et de ces pieux pèlerinages.
instant Montalembert eut l'idée de s'établir près de
ran, dans un coin solitaire et pittoresque du Tyrol.
and il se décida à rejoindre à Pise Albert et Alexan-
ine de la Ferronnays, son livre était déjà commencé.
le continua près de ses amis, dans ces jours d'inti-
té charmante et de bonheur que le *Récit d'une*
ur nous décrit. Ce fut de Pise, nous le savons, qu'il
voya son adhésion aux encycliques pontificales. Toute
matinée Montalembert travaillait; l'après-midi s'é-
ulait en promenades dans les environs, et les soirées
passaient en douces causeries. Tantôt Montalem-
rt s'efforçait de convertir Alexandrine, lui tenant de
nchants discours sur la sainte Vierge et le culte ca-
olique; tantôt Alexandrine se mettait au piano et
antait une foule de romances et de cantiques alle-
nds recueillis par Montalembert. Celui-ci à son tour
ait aux jeunes époux les chapitres qu'il venait de
mposer : « *Comment le jeune duc Louis fut fidèle à*
chère sainte Élisabeth et comment il l'épousa; com-
nt le duc Louis et la chère sainte Élisabeth vivaient
emble devant Dieu dans le saint sacrement de ma-
ge. »

(1) *Sainte Élisabeth*, Introduction, p. 8.

Cependant, les deux auditeurs ne pouvaient s'empêcher de comparer leur profond et chrétien amour à celui que leur décrivait Montalembert. Le rapprochement n'était-il pas bien naturel? « Albert fut très touché, nous dit Alexandrine, de ce nom de frère et de sœur qu'Élisabeth et son mari se donnaient, et, depuis ce temps-là, quand nous étions seuls, il me nommait souvent « *ma sœur* » et je me souviens de l'expression de tendresse angélique que sa figure prenait alors. » (1) Si sainte Élisabeth n'avait tenu une si grande place dans le cœur de Montalembert, plus d'une fois il eût envié le bonheur de ses jeunes amis. Le jour pourtant se levait pour lui; les plus belles aspirations de sa jeunesse allaient se réaliser, il touchait à la gloire tant désirée, tandis que l'ombre s'étendait déjà sur ceux dont il venait de partager la vie. Il les quitta dans la nuit du 15 janvier 1835. « A trois heures du matin, dit-il, l'on vient me chercher de la poste et il faut nous séparer. Je presse avec chaleur ce pauvre Albert contre mon cœur et suis profondément touché en sentant ses larmes couler sur ma joue. Dieu sait si je le reverrai jamais. Mais enfin, si, comme tout le fait craindre, il descend jeune au tombeau, il aura du moins connu tout ce que la vie renferme de bonheur... Ils descendent avec moi jusqu'à la porte de notre maison, et là, je m'arrache des bras d'Albert en baisant vingt fois la main d'Alexandrine. Une dernière fois je me mets à courir le long de ces beaux quais de l'Arno si pittoresques de jour ou de nuit... et je pars dirigeant enfin mes pas vers la France. » (2)

Quand Montalembert, au sortir de ce foyer d'affection, se retrouve seul sur les grandes routes d'Italie, la tristesse, le froid de l'âme le saisissent, comme un

(1) *Récit d'une sœur*, I. p. 226.
(2) *Journal*, 15 janvier 1835.

ivre oiseau qu'on jetterait tout à coup dans la nuit re et glacée. « Très cher ami, écrit-il à Cornudet, quitté Pise il y a quatre jours. Je suis accablé de ffrances morales et physiques. Cependant je vais jours nuit et jour, tant j'ai le triste besoin de me e moi-même et d'échapper à cette affreuse solitude me poursuit partout et qui, au sortir d'une vie in- e comme à Pise, est plus odieuse que jamais... Ces es, où je ne connais personne, me paraissent de nds tombeaux où je meurs de tristesse. » (1) Mais u met toujours le baume auprès de la blessure. A ne Montalembert achève-t-il d'écrire ces lignes, qu'il t entrer dans sa chambre d'auberge un homme de ite taille, dont la physionomie exprime la douceur la tendresse. C'est Silvio Pellico. Ces deux hommes se sont jamais vus; pourtant ils se comprennent t de suite et se trouvent unis l'un à l'autre par r foi commune et leurs nobles aspirations. C'est au int qu'ils ont peine à se séparer, comme si leur amitié it déjà très ancienne. « Je l'embrasse avec larmes, rit Montalembert, et me sens tout soulagé par cette urte entrevue, qui restera à jamais dans mon souve- r. » (2)

II

Après s'être détourné de sa route pour visiter à Be- nçon le tombeau de sa sœur, « le seul foyer que j'aie France », dit-il amèrement, Montalembert rentre à aris. S'il a perdu bien des illusions sur les chemins l'exil, du moins a-t-il conservé ses amis. Rio, Cor- idet, Lacordaire, César Plater s'empressent autour de

(1) Lettre à L. Cornudet, 19 janvier 1835.
(2) *Journal*, 19 janvier 1835.

lui, aussi fidèles, aussi tendres qu'autrefois. Montalembert peut également constater avec une vive joie que la situation religieuse s'est améliorée. Durant son éphémère florescence, malgré ses fautes et les tempêtes qui l'ont assailli et déraciné, l'*Avenir*, comme un arbre fécond, a jeté partout des germes de vie et de liberté. La jeunesse catholique, que le vaillant journal a suscitée pour les saints combats, continue de suivre l'impulsion reçue. Nous avons vu Ozanam, au sortir des soirées de Montalembert, fonder la société de Saint-Vincent de Paul. Visiblement Dieu bénit l'entreprise et chaque jour voit s'accroître sa bienfaisante action. Non contente de soulager les misères humaines, cette « chevalerie de la jeunesse, de la pureté et de la fraternité », (1) brûle de voir la foi chrétienne connue et admirée. Sur la demande de cinq cents jeunes gens catholiques, l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, confie à Lacordaire la chaire de Notre-Dame. Aussitôt la vieille cathédrale depuis si longtemps déserte se remplit d'une foule immense; « des flots de peuple viennent battre ses murailles, noyent la base de ses colonnes, » et l'élite de la société française est ramenée à Jésus-Christ. Au premier rang des auditeurs, est-il besoin de le dire? se trouve Montalembert, plein d'enthousiasme et d'espérance, jouissant plus qu'aucun autre du grand succès de son ami.

Le temps était venu pour Charles de prendre place à la Chambre des pairs. Il y entra le 16 mai 1835 et son premier discours (nous le dirons dans un autre volume) fut consacré à défendre la liberté de la presse et à combattre les lois d'exception proposées après l'attentat de Fieschi. Vers la même époque, Charles s'engagea dans une nouvelle croisade littéraire prêchée par l'abbé Gerbet. L'idée était grandiose, trop peut-

(1) Lacordaire.

. Il s'agissait de faire par la presse ce qu'on ne vait accomplir par la parole, de substituer à une ersité catholique de professeurs, une université ca- ique d'écrivains, en un mot, de fonder une revue inée à faire rayonner l'esprit religieux dans toutes branches de la science. L'*Université Catholique* t tous les mois et comprit cinq facultés : Sciences ieuses et philosophiques, sciences sociales, lettres ts, sciences physiologiques, physiques et mathé- ques, sciences historiques. Dans cette dernière fa- Montalembert devait publier une série de cours 'histoire littéraire et sociale des siècles catholiques. éalité il ne donna que le programme de cette his- ; mais ce programme était séduisant : il débor- d'idées nouvelles et généreuses et attestait des es considérables.

u milieu de ces occupations diverses, Montalembert négligeait point l'histoire de sainte Élisabeth. Il y acrait tous ses loisirs et prolongeait souvent son ail fort avant dans la nuit. Plusieurs fois l'abbé et attira et retint son collaborateur sous les om- es de Juilly. « Venez, venez, venez, lui écrivait-il. e retraite est plus favorable au recueillement que ubourg Saint-Germain. Nous vous espérons donc, s vous prions, nous vous assignons, au nom de sainte abeth de Hongrie, qui ne passait jamais la semaine te à Paris. » En ce temps-là aussi, M. Rio, revenu ses voyages et retiré à Saint-Germain, ébauchait s la solitude son grand ouvrage sur l'art chrétien. que semaine Montalembert allait le voir, lui com- niquait ses nouveaux chapitres. Quand rien ne rap- it à Paris le jeune pair de France, volontiers se sait-il retenir à Saint-Germain. Alors, c'étaient de rmantes promenades dans les bois et de longues series sur la terrasse. Quel gracieux tableau! re- que M^me^ Oliphant. Là-bas, à perte de vue, s'étend

la vaste forêt. Au fond de la vallée, la Seine pour[suit] paisiblement « son pèlerinage immémorial »; [ils] sur cette terrasse célèbre qui évoque tant de souven[irs] en face de ce paysage enchanteur, les deux amis échan[gent] leurs impressions sur l'art chrétien, compar[ent] leurs souvenirs, s'occupent de rouvrir la grande tomb[e] du passé et d'en exhumer les merveilles, enfouies dans de vieilles églises ou abandonnées à la destruction dans des cloîtres en ruines.

Quelques mois se passent, c'est à Solesmes que nous retrouvons Montalembert. Il est venu là, appelé par Dom Guéranger, un ancien partisan de l'*Avenir*, qui essaie en ce moment de restaurer en France l'ordre de Saint-Benoît. Le monastère est d'ailleurs charmant et paisible, assis en une riante vallée qu'arrose la Sarthe. Là, une vingtaine de moines travaillent et prient. Montalembert est charmé de leur accueil cordial et de leur gaieté communicative; il apprécie hautement les entretiens savants et pieux du prieur. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, lui rappelle le treizième siècle, le temps où vivait sa chère sainte Élisabeth. Aussi est-ce à Solesmes qu'il entreprend le tableau de cette époque et compose sa magnifique *Introduction*. L'étude ne l'empêche point de se conformer en tout aux règles de la vie bénédictine.

« Voici le cinquième jour, écrit-il à Rio, que je suis dans cette solitude et vraiment je m'en trouve à merveille... Je me lève à *quatre heures* (aies honte de ta paresse en lisant ceci) et vais aussitôt au chœur assister au chant de *matines* et de *laudes* qui dure depuis quatre heures et demie jusqu'à six heures; — puis je rentre chez moi et déjeune. — A sept heures *prime* pendant une demi-heure; je n'y vais que rarement; puis lecture ou travail jusqu'à neuf heures; alors *tierce*, la

(1) M^me^ Oliphant, t. I, p. 357.

d'messe et *sexte* jusqu'à dix heures; — deux heures
avail jusqu'au dîner, à midi. — Ce dîner est plus
frugal. On fait maigre *quatre* fois la semaine, et
'a jamais que juste ce qu'il faut pour calmer la
Il n'y a ni nappes, ni argenterie; on mange avec
ouverts de fer. Après dîner on va au chœur chanter
iserere pour demander pardon à Dieu d'avoir tant
gé; puis on a une heure de récréation en com-
avec les moines, dans le cloître ou dans le jardin.
eux à quatre, travail, lecture des journaux ou pro-
de, si je voulais. A quatre heures, *vêpres* pendant
demi-heure, puis travail jusqu'au souper qui a
à sept heures. Après le souper, une heure de ré-
ion qui se passe en causeries autour du feu avec
eligieux; à huit heures et demie, *complies*, prière
éditation au chœur jusqu'à neuf heures un quart;
chacun rentre chez soi jusqu'aux matines du len-
in. Tous les jours se ressemblent. Je n'aurais ja-
cru m'habituer ainsi; mais cela me réussit par-
nent et je compte rester ici le plus longtemps
ble, jusqu'à Noël, si je ne vais pas en Angleterre.
ays est assez joli, mais je ne suis encore sorti
ne seule fois du couvent, en partie à cause du
vais temps. Je n'ai aucune relation de cœur à es-
ici; mais l'abbé Guéranger, le prieur, est un
me très instruit et dont la conversation apprend
foule de choses. Je vais devenir d'une force éton-
en théologie, liturgie, antiquités ecclésiasti-
, etc... » (1)

ant de quitter Solesmes Montalembert se rendit à
à la Trappe de Port du Salut, près Laval. De quelles
ndes émotions son âme déborda, surtout pendant
ce nocturne des Trappistes! « Spectacle vraiment
me! dit-il dans son Journal; cette vaste église rem-

(1) Montalembert à Rio, 12 octobre 1835.

par les frères encore prosternés. Les stalles sont réfugiées aux blancs manteaux, leurs ombres se projettent sur les lambris, tout cela très faiblement éclairé par deux cierges à côté de la statue de la sainte Vierge, comme deux étoiles scintillantes et isolées dans l'air; ces voix si graves, quelques-unes altérées par la mortification et la fatigue: c'est un ensemble vraiment unique et qui reporte la pensée aux grands siècles de l'Église et de la vie chrétienne... Je me sens heureux et fier que la France, ma pauvre patrie, renferme encore des sanctuaires aussi vénérables. »

Montalembert rentra à Paris le 23 décembre. L'*Histoire de sainte Élisabeth* était presque achevée, mais elle ne parut chez Debécourt qu'au mois de juin 1836.

III

L'ouvrage est dédié à la mémoire d'Élisabeth de Montalembert morte à quinze ans. Si l'on songe au culte presque Charles entretenait dans son cœur pour cette douce enfant, l'hommage paraîtra bien naturel. N'est-ce pas elle d'ailleurs qui avait inspiré à son frère l'idée de célébrer sa glorieuse patronne?

Une longue et magistrale *Introduction* précède l'histoire de la sainte. Après la description de Marbourg, des bords pittoresques de la Lahn et de l'église aujourd'hui protestante qui porte encore le nom de Sainte-Élisabeth, l'auteur nous introduit dans les plus riches profondeurs du moyen âge. D'une main savante et habile, il esquisse à grands traits l'époque et les contemporains de la sainte. C'est comme un splendide cadre d'or dont il veut entourer son chef-d'œuvre. Et ce cadre est lui-même un chef-d'œuvre. Voici au sommet et très en relief les portraits du grand pape Innocent III et de

héroïques successeurs. Tout autour se déroulent les ncipales scènes de l'histoire au treizième siècle : en ent, la prise de Constantinople et la ruine de l'Empire c par une poignée de Francs; en Espagne, las Navas Tolosa et saint Ferdinand; en France, Bouvines et t Louis; en Allemagne, la gloire et la chute des Hostaufen; en Angleterre, la Grande Charte. Puis saint minique et saint François d'Assise apparaissent avec rs légions innombrables de saints et de disciples; les hédrales gothiques s'élèvent dans leur merveilleuse endeur; le moyen âge tout entier est là avec sa foi, arts, sa poésie, ses traditions les plus charmantes. utes les grandeurs, toutes les beautés de l'Église catolique à cette époque, sont résumées et condensées ns ces pages, les plus brillantes que l'auteur ait jais écrites.

Cette *Introduction* est en quelque sorte le second acte la campagne artistique commencée en 1833 contre vandalisme destructeur. Jadis Montalembert s'élait contre les démolisseurs, il se retourne aujourd'hui rs ses contemporains incrédules, afin de leur faire conaître ce que l'Église, cette sainte et féconde mère, a it pour la civilisation, pour les lettres, les arts, l'intelgence et la liberté; il veut apprendre aux artistes ce u'ils pourraient trouver d'inspirations dans le trésor u moyen âge, et de quels éléments de vie ils se prient, en délaissant ou en profanant tant de merveilles norées.

Depuis le *Génie du christianisme* aucune voix n'avait firmé ces vérités avec tant d'éloquence. Et cette voix t entendue. Non seulement on apprécia plus favorablement le moyen âge, on se mit à l'étudier, à l'aimer, rfois même avec trop de passion. Nombre d'écrivains tholiques s'engagèrent dans la voie ouverte par Montlembert et prirent son *Introduction* pour symbole de r foi artistique. « Lecteurs de cinquante ans, écrivait

l'un d'eux et des plus remarquables (1), rappelez-vou
ce qu'était Notre-Dame et la Sainte Chapelle en 180
La différence que vous constaterez est toute à l'honne
de M. de Montalembert, et c'est lui qui est l'auteur d
cet heureux changement... La sculpture romane
gothique reçut elle aussi des hommages légitimes
dont nous nous étions trop longtemps déshabitués...
ceux qui goûtent aujourd'hui nos épopées du douziè
siècle doivent un peu ce plaisir à l'Introduction de sa
Elisabeth. »

Relèverons-nous ici le reproche plusieurs fois adr
à Montalembert d'avoir trop exalté le moyen âge,
avoir seulement montré les beaux côtés? Ce repro
nous semble injuste. Montalembert reconnaissait f
chement tout ce qu'il y avait eu au treizième si
« de souffrances, de crimes et de plaintes ». Il ne
grettait point ces institutions disparues et n'eut ja
l'idée d'y ramener le monde. Mais combien amère
il déplorait la perte des anciennes croyances, que
ne peut remplacer dans notre société contempor
On souffrait sans doute au moyen âge, plus peut
que de nos jours, mais on savait souffrir. La pauv
la douleur ne se dressaient pas devant l'homme d
temps comme une horrible fatalité dont il était l'i
cente victime. On souffrait, mais on possédait e
le remède efficace, la consolation suprême. La foi
résolu les mystérieux problèmes de notre origine
notre destinée; la foi engendrait l'espérance e
mour, elle inspirait de nobles entreprises. On savi
sacrifier à de grandes causes, et cela valait bien,
tout, notre siècle d'égoïsme, où chacun ne songe
jouir et ne veut se priver de rien.

(1) M. Léon Gautier, *Préface de l'édition illustrée du siècle Elisa*
beth.

IV

Mais il est temps de faire entrevoir au lecteur l'idéale ure dont Montalembert s'est épris. Dès l'âge de tre ans, la descendante de saint Étienne, la fille du de Hongrie, est apportée dans un berceau d'argent cour de Thuringe; les poètes les plus célèbres de lemagne, Wolfram d'Eschenbach et Henri d'Ofter-gen y chantent sa venue. On élève la jeune sainte c son fiancé, le duc Louis, qui l'appelle sa sœur ui témoigne une affection respectueuse et tendre. ntôt Élisabeth devient odieuse aux âmes profanes ause de sa piété; on parle de la renvoyer chez père; mais le jeune landgrave s'y oppose avec rgie : « Vois-tu cette montagne qui est devant s, dit-il; eh bien, si elle était d'or pur depuis ase jusqu'au sommet et que tout cela dût m'appar-ir, à condition de renvoyer mon Élisabeth, jamais ne le ferais... Elle m'est plus chère que toutes les es et toutes les richesses du monde. »

peine est-il maître de ses États, le duc Louis s'em-sse d'épouser Élisabeth. Alors leur vie est vraiment reuse. Ainsi Dieu, dit Montalembert, « donne aux rs la rosée matinale pour qu'elles sachent ensuite ster au poids et à la chaleur du jour. » Mais au milieu ce bonheur, des joies de la maternité, des homma-et de l'éclat d'une cour chevaleresque, l'âme d'Éli-beth s'épure de plus en plus, par la mortification, umilité, la plus fervente dévotion, une sollicitude atigable pour toutes les misères des pauvres.

L'idylle se prolonge ainsi pendant sept années jusqu'au r où l'irrésistible appel de la croisade sépare les jeu-époux. Élisabeth ne sait comment se résigner à ce destin; elle accompagne son mari bien au-delà des

frontières de Thuringe et ne peut s'arracher de ses bras. « Que le Seigneur te bénisse, chère petite Élisabeth, sœur bien-aimée, mon doux trésor... Souviens-toi toujours de notre vie commune, de notre tendre et pur amour, ne m'oublie jamais dans aucune de tes prières... Adieu! » Hélas! le désespoir d'Élisabeth est bien plus déchirant lorsqu'elle apprend la mort prématurée de cet époux bien-aimé. Se levant éperdue, elle se met à courir de toutes ses forces à travers les salles et les corridors du château en criant : « Il est mort! mon mort! O mon bien-aimé frère! ô l'ami de mon cœur, ô mon bon et pieux mari, tu es donc mort et tu m'as laissée! comment vivrai-je sans toi? »

Maintenant tout l'accable, les méchants se déchaînent contre elle. Élisabeth, nous dit Montalembert, « est brutalement chassée de sa résidence souveraine; elle erre dans la rue avec ses petits enfants en proie à la faim et au froid, elle qui avait nourri et soulagé tant de pauvres; nulle part elle ne trouve un abri, elle qui avait donné asile à tant d'infortunes. Mais quand ces injures sont réparées, elle n'en est pas plus réconciliée avec la vie mondaine. Restée veuve à vingt ans, elle dédaigne la main des plus puissants princes : le monde lui fait mal; les liens de l'amour mortel une fois brisés, elle se sent blessée d'un amour divin; son cœur, comme l'encensoir sacré, se ferme à tout ce qui vient de la terre et ne reste ouvert que du côté du ciel. Elle contracte avec le Christ une seconde et indissoluble union; elle le recherche et le sert dans la personne des malheureux; quand il ne lui reste plus rien, elle se donne elle-même à eux, elle consacre sa vie à leur rendre les plus rebutants services. C'est en vain que son père, le roi de Hongrie, envoie un ambassadeur pour la ramener auprès de lui. Ce seigneur la trouve à son rouet, décidée à préférer le ciel à toutes les splendeurs royales de sa patrie terrestre. En échange de ses austérités, de ses

vreté volontaire, du joug de l'obéissance sous lequel brise chaque jour tout son être, le divin époux lui rde une joie et une puissance surnaturelles : un re-d, une prière d'elle suffisent pour guérir les maux ses frères. Enfin, à la fleur de l'âge, mûre pour l'é-ité, elle meurt en chantant un cantique de triom-, qu'on entend répéter aux anges dans les cieux.

Ainsi, dans les vingt-quatre années de sa vie, nous oyons tour à tour orpheline étrangère et persécutée, ée modeste et touchante, femme sans rivale pour tendresse, mère féconde et dévouée, souveraine issante par les bienfaits bien plus que par son rang; is veuve cruellement opprimée, pénitente sans péché, igieuse austère, vraie sœur de charité, épouse fer-te et favorite de Dieu, qui la glorifie par des mira-s avant de l'appeler à lui; et, dans toutes les vicissi-es de la vie, toujours fidèle à son caractère fonda-ntal, à cette parfaite simplicité qui est le plus doux it et le plus fragrant parfum de l'amour. » (1)

elle est en résumé cette merveilleuse histoire. Car, ne s'agit point ici d'une légende, ni d'un roman, d'une création poétique, mais d'une histoire authen-ue, dont tous les détails sont attestés par les monu-nts les plus dignes de foi; il s'agit d'un poème réel, u, supérieur à tant de poèmes païens trop admirés. poème se déroule en un style grave, élevé, souvent monieux comme les accents d'un hymne. Rien de s moderne d'ailleurs que ce style, bien que l'his-re ne le soit nullement. La langue élégante du dix-uvième siècle s'adapte avec une grâce toute natu-le au récit naïf du moyen âge; d'un bout à l'autre, une note ne détonne, pas une dissonance ne se re-rque; une âme débordante de vie et de généreuse érité anime toutes ces pages. « Je suis ravi, écrit

(1) *Sainte Élisabeth*, Introduction, p. 121.

Michelet à Montalembert. Le récit me charme sur[tout] par l'harmonie d'idées et de style... — Je crois q[ue] vous avez beaucoup de talent, remarque Villemain; [si] cela n'était pas, il faudrait que vous eussiez un don [au-]dessus du talent : car on n'écrit pas des choses [qui] soient si simples et si neuves et qui laissent tant de [sou]venirs dans le cœur. Nos artistes de style ne font [pas] cela... [1]

L'histoire de sainte Elisabeth atteste en effet un [ta]lent littéraire de premier ordre, mais elle atteste a[ussi], comme le disait Villemain, un don au-dessus du [ta]lent. Ce livre est avant tout un acte religieux, une [œu]vre de foi : « Je rougirais de te louer de ce livre co[mme] d'un beau livre, écrivait Cornudet à son ami : [il me] semble que je t'insulterais de voir une œuvre litt[éraire] dans ce livre où tu as mis toute ta foi, tout ton a[mour] pour notre sainte religion... Je le lis comme une prière qui a rencontré dans son livre un jour d[e fer]veur, avec une exaltation d'amour pour ta sainte, [pour] sa charité, pour son humilité, pour ses œuvres p[lus] que je ne puis te rendre. » [2] Au point de vu[e reli]gieux, qui préoccupait avant tout Montalembert, [l'his]toire de sainte Élisabeth est des plus importantes [illegible]

Tout d'abord elle renouvela, disons plus, el[le] [illegible] l'hagiographie, donnant ainsi un nouveau [illegible] littérature chrétienne. Sans doute les vies de sai[nts ne] manquaient pas avant Montalembert. Mais quel[les] [illegible] de saints ! qui les lisait ? Qui pouvait lire Baillet [illegible] et Godescard ? Leurs froides élucubrations [illegible] dans l'âme [illegible] profond. On y trouv[e] [illegible] de saints [illegible] [illegible] [illegible] avant tout [illegible] ressemblai[t] [illegible]

1. Lettres inédites, [illegible]
2. Cornudet, [illegible]

r, depuis Voltaire, les catholiques semblaient avoir nte du surnaturel. *Sainte Élisabeth* parut : tout chan- a; l'auteur répandit sur ces champs arides comme fleuve de poésie vivifiante; il ne craignit pas d'af- nter l'incrédulité moqueuse de notre siècle; il re- eillit et raconta avec un mélange de respect et d'amour nombreux miracles, les légendes même de sa chère nte.

« La seule pensée de les omettre, dit-il, ou même les pallier, de les interpréter avec une adroite modé- tion, m'eût révolté... C'eût été une inexactitude cou- ble... C'eût été aussi une hypocrisie, car nous vouons sans détour que nous croyons de la meilleure i du monde à tout ce qui a été jamais raconté de lus miraculeux sur les saints de Dieu en général et sur ainte Élisabeth en particulier... Même si nous n'avions as le bonheur de croire avec une entière simplicité ux merveilles de la puissance divine qu'elles racontent, mais nous ne nous sentirions le courage de mépriser les nocentes croyances qui ont ému et charmé des mil- ons de nos frères pendant tant de siècles; tout ce u'elles peuvent renfermer même de puéril s'exalte et sanctifie à nos yeux, pour avoir été l'objet de la foi de os pères, de ceux qui étaient plus près du Christ que ous; et nous n'avons pas le cœur de dédaigner ce u'ils ont cru avec tant de ferveur, aimé avec tant de nstance. » (1) Bientôt, enhardis par ce courageux xemple, les catholiques prirent goût à la vie des saints; s ne rougirent plus des miracles, n'admettant d'ail- urs que les authentiques, les triant avec cette critique vère que l'Église emploie dans ses procès de canoni- tion. De toutes parts on écrivait à Montalembert pour féliciter et l'encourager. « Je vous supplie, lui disait nzoni, de ne pas vous arrêter aux premiers pas dans

(1) Introduction, p. 128.

la carrière de l'hagiographie que vous avez (j'ose le dire parce que je le pense) ouverte d'une manière si remarquable (1). » Chacun lui demandait d'écrire l'histoire de son saint préféré. Dix vies d'hommes n'eussent pas suffi à Montalembert pour satisfaire tout le monde. Heureusement Dieu lui suscita des émules et des disciples. Saint Dominique, saint François d'Assise, saint Ambroise, sainte Monique, sainte Jeanne de Chantal, saint Paulin de Nole et bien d'autres ont trouvé depuis lors de remarquables historiens. A Montalembert revient l'honneur de l'initiative et de l'exemple.

Ce fut à peine si, au milieu du concert d'éloges qui saluait sainte Élisabeth, quelques reproches osèrent se produire. Montalembert avait peint dans son livre le tableau délicieux de l'amour de sainte Élisabeth et de son mari. Il avait montré ce chaste amour, idéalisé par la pratique commune des plus hautes vertus chrétiennes, mais agrandi par là même et s'épanchant avec tendresse et liberté. Grand scandale pour ce qui restait encore de Jansénistes. C'était le temps où dans certaines maisons religieuses on corrigeait les paroles de la *Salutation Angélique* et on interdisait soigneusement aux jeunes filles d'apprendre le chapitre du catéchisme sur le sacrement de mariage. Comment ! s'écrièrent-ils, M. de Montalembert exalte l'amour naturel, ce perfide et dangereux instinct qu'il faut étouffer dans son germe. Il ose écrire que « dans la solitude, sans autre témoin que Dieu, les deux fiancés se parlaient de leur secret et mutuel amour ». Il ajoute que sainte Élisabeth embrassait son mari ! Mais c'est là « de l'intempérance... Ce sont là des circonstances que les mères chrétiennes ne souffrent jamais et que les confesseurs empêchent autant qu'ils le peuvent... Ces détails de ménage doivent supprimés, sans quoi l'ouvrage n'aura point de

(1) A Montalembert, Milan, 22 janvier 1857.

ance d'entrer dans les maisons religieuses... etc. »(1). A ce flot de reproches Montalembert opposa que tait précisément « cet esprit de restriction et de pru-ie qu'il avait eu pour but de combattre, cet esprit i, né du Jansénisme et du Gallicanisme dans les ux derniers siècles, s'est peu à peu emparé de tout clergé français et des personnes pieuses et n'a pas contribué à amener le dépeuplement de nos égli-, en transformant la religion en épouvantail, en lui nt tous ses attraits même purement humains et en faisant inventer chaque jour de nouvelles prohibi-ns. »

« ... J'ai eu à cœur, continue-t-il, de montrer par exemple incontestable la beauté et l'avantage des ions vraiment chrétiennes, où de mutuelles incli-tions sont sanctifiées par la religion, bien différentes surément des mariages de nos jours, où le sceau un auguste sacrement est imprimé à une espèce de ntrat de vente, où deux êtres qui ne connaissent l'un l'autre que le nombre de leurs écus sont vendus n à l'autre pour la vie. C'est là, on ne saurait le nier, que sont la plupart des mariages contractés aujour-hui par des parents qui se disent chrétiens, au nom leurs malheureux enfants; et l'état de la société, et rtout l'intérieur des familles montre assez quels sont s déplorables résultats de cette profanation. Je ne is que trop que beaucoup de *mères chrétiennes*, comme us les appelez, de concert avec leurs *confesseurs*, agis-nt et pensent bien différemment à ce sujet des saintes moyen âge : mais je crois qu'il peut être permis préférer celles-ci à celles-là. Je dois ajouter qu'en-re aujourd'hui toute l'Allemagne catholique a con-rvé les mêmes usages entre fiancés que ceux qui istaient au temps d'Élisabeth... ». (2) Certes, Monta-

1) Lettre de M. X., curé de N., à M. de Montalembert, 2 janvier 1837.
2) Lettre à M. X., curé de N..., janvier 1837.

et continuera de l'être. En vain les protestants allemand ont enlevé à la chère sainte sa vieille et splendide c thédrale, (1) Montalembert lui a construit un monume plus durable que le premier ; elle y renouvelle en faveu des misérables de ce monde ses miracles d'autrefois. n'est-ce pas aussi un véritable miracle de sainte Élis beth d'avoir trouvé en ce siècle d'incrédulité un his rien tel que Montalembert ?

(1) Il y a une trentaine d'années le duc de Saxe-Weimar fit restaure Wartbourg, à la fois en l'honneur de Luther et de sainte Élisabeth ; pu invita M. de Montalembert à l'inauguration des salles consacrées spé lement à la mémoire de la sainte. M. de Montalembert, alors malad retiré en Belgique, ne put assister à l'inauguration, mais le jour où avait lieu, il reçut du grand-duc un télégramme rendant hommage à l torien qui avait glorifié sainte Élisabeth. Cette restauration par un pr protestant est certainement plus rare que n'ont été les mutilations et conséquent mérite encore plus d'être signalée. (Renseignement donn M. le vicomte de Meaux).

CHAPITRE XIX

LE MARIAGE. — SECOND VOYAGE A ROME

pendant le rayon de gloire qui illuminait le front
lontalembert ne parvenait pas à dissiper la tristesse
es pensées. Tant de nobles et ardentes amitiés ne
saient point à remplir son cœur. Sa mère, nous
ns dit, s'était retirée à Londres; elle y menait une
out anglaise, et, ne partageant point les goûts de
fils, lui laissait la liberté de disposer de lui-même.
aussi elle le laissait sans famille dans sa patrie, sans
foyer que des tombeaux, comme il disait avec
tume, et cet isolement douloureux répandit sur la
esse de Montalembert une profonde mélancolie.
is longtemps il songeait à se fixer, à rallumer le
éteint de ses pères. Mais à quelle flamme? Il est
qu'on arrive du premier coup à la rencontre pro-
ntielle et voulue par Dieu. Que de fois on croit l'a-
faite, cette rencontre! La flamme naît, grandit dans
eur; on l'entretient pendant des mois, des années
ie; puis un beau jour tout s'évanouit et l'on retombe
soi, plus seul, plus désolé que jamais.
certaines heures l'idée revenait à Montalembert de
onner à Dieu, d'être prêtre et religieux. Plusieurs
es amis l'y engageaient : « La douleur, lui écrivait
d'eux, (1) cette indicible amertume de l'âme, qui

M. Steinmetz, de Bruges, 1er novembre 1835.

dépasse de beaucoup toutes les souffrances phys[illegible] c'est le privilège par excellence. Il y a des cœurs [illegible] Dieu conserve pour lui, et [illegible] par l'isolement [illegible] Croyez-moi, il y a un mystère dans la vie de cert[illegible] hommes... C'est la colombe sur les eaux, elle ne tr[illegible] pas un pouce de terre pour se reposer; et qu'en résu[illegible]t-il? *elle retourne dans l'arche...* »

L'arche, c'était Solesmes où Montalembert se trou[illegible] alors. Comment son âme ardente et pure n'eut-elle p[illegible] été saisie par la beauté sublime de la vie religi[illegible] Lacordaire, épris lui-même de cet idéal et sur le p[illegible] de le réaliser, adressait à son ami les exhortations [illegible] plus touchantes. Il essayait de lui montrer que le mo[illegible] n'était pas digne de lui, ce monde futile, frivole, [illegible] occupé de ses plaisirs et ne sachant pas aimer.

« Nos mœurs ne sont plus chrétiennes, lui écriv[illegible] il, et on peut dire de nous tous ce que sainte Thérès[illegible] disait des pécheurs : Les malheureux, ils n'aiment pas! » Puis, rappelant à Montalembert ses épreuves passées d[illegible] son isolement présent, il ajoutait : « Si Dieu veut ton âme tout entière, faut-il s'étonner qu'il lui ôte tout ce qui pourrait l'enflammer?... Cet amour doux et légitime qui coulerait comme un baume dans ton cœur flétri, pourquoi ton Seigneur n'en aurait-il pas peur, s'il veut que tu l'aimes uniquement... Quand il nous frappe sous les verges, n'est-ce pas pour que notre sang se mêle au sien, le sien répandu si longtemps d'avance sous des coups plus durs encore et plus humiliants? N'est-ce pas pour que nous ne cherchions pas d'autre tête que la tête sanglante de notre Sauveur, pas d'autres yeux que ses yeux, pas d'autres lèvres que ses lèvres, pas d'autres épaules où nous reposer que ses épaules sillonnées par les fouets, pas d'autres mains et d'autres pieds à baiser que ses pieds et ses mains percés de clous pour notre amour, pas d'autres plaies à soigner doucement que ses [illegible]aies divines et toujours saignantes. Ah! mon ami!

mour n'est-il pas toujours l'amour? Tu te plains de pas être aimé, et Dieu t'a donné au fond du cœur amour chaste, immense et invincible... »

omme on le pense bien, l'abbé de Solesmes, Dom ranger, ne se montrait pas moins pressant dans ses seils. Tous se trompaient; Dieu ne destinait point talembert à l'aimer dans un cloître, mais à devenir milieu du monde le champion de son Christ et de son ise. Et à ce moment même, sainte Élisabeth s'apprê- à couronner son historien avec une noble fleur issue sa tige royale. Par une douce et providentielle ré- pense elle lui réservait la main de son arrière-petite- e.

Sophie, la seule enfant de la sainte qui ait laissé une stérité, avait épousé Henri II le Magnanime, duc de bant. Après bien des générations de souverains, une scendante directe d'Élisabeth, la princesse Charlotte Nassau, épousa en 1721 Jean, comte de Mérode et Saint-Empire.

L'origine de cette illustre maison de Mérode se perd ns la nuit du moyen âge. Elle est un rameau détaché l'ancienne dynastie royale d'Aragon. L'un de ses embres s'établit sur les bords du Rhin, au retour de seconde croisade. Depuis lors, burgraves de Cologne, evaliers de la Toison d'or, feld-maréchaux d'Empire, rands d'Espagne, alliés aux principales familles sou- eraines de l'Europe, les Mérode se distinguent dans utes les grandes entreprises des seizième et dix-sep- ème siècles. Au dix-huitième siècle, cette forte race ardait encore sa vigueur, témoin ce Jean-François de érode qui, chargé de défendre Berg-op-Zoom et ayant s quatre doigts de la main enlevés par un coup de bre, prend dans ses dents les rênes de son cheval et ntinue de combattre jusqu'à épuisement. *Plus d'hon- eur que d'honneurs!* telle est la fière devise que les érode portent sur leur écu; mais, avant toutes choses,

ils se font gloire d'être bons catholiques et de dés
de sainte Élisabeth.

Aucun membre de cette noble famille n'a mie
lisé la devise dont nous venons de parler que le
Félix de Mérode. Il avait trente-neuf ans lorsqu'é
révolution légitime qui devait affranchir la Belg
la foi catholique. Il parut à la tête de ce grand m
ment et l'un de ses frères, le comte Frédéric, eut
neur de donner son sang et sa vie pour la liberté
nale. Aussi, lorsque les Belges eurent à choisir
songèrent-ils à celui qu'on appelait *le prince in*
Le clergé aimait Félix de Mérode pour sa vive pi
peuple pour sa charité, tous admiraient sa haut
grité de vie, la cordiale simplicité de ses manières
tout la droiture de son caractère. Mais cet homme
que peut-être en son siècle », a dit Lacordaire
trône s'approcher de lui et n'en fut pas séduit. Il
et fit comprendre à ses amis qu'à défaut de fr
naturelles et de grandes armées le jeune royaum
besoin d'alliances étrangères, et pendant vingt-c
le roi Léopold n'eut pas de plus ferme soutien
comte de Mérode (1).

Par plusieurs côtés le comte Félix appartenait a
France. Le château de Trélon, sa résidence hab
se trouve dans le Hainaut français (2), et son m
avec Mlle Rosalie de Grammont le rattachait a
anciennes familles de notre pays. De cette
survécurent quatre enfants, le comte Werner,
vint entièrement Français et joua dans nos ass
politiques un rôle distingué, Xavier qui fut arch
de Mélitène et ministre des armes de Pie IX, pu
filles, dont l'une épousa le comte de Montalem

(1) Voir l'*Oratoire de Mgr Xavier de Mérode*, par Mgr Bes
remarquable panégyrique du ministre de Pie IX, prononcé à
24 juillet 1886, par le P. Camille Verschaffel, de l'Oratoire.
(2) A 14 kilomètres d'Avesnes (Nord).

re le marquis de Wignacourt. Ayant perdu leur
e de bonne heure, les quatre enfants furent élevés
leur sainte aïeule, la marquise de Grammont, née
lles (1) dans les principes d'une foi austère et la
ique d'une infatigable charité.
e marquis de Grammont, qui conciliait en sa per-
ne la grâce exquise de l'ancien régime et un atta-
nent fidèle aux principes de 89, avait été l'un des
cipaux actionnaires de l'*Avenir*. Très préoccupé des
tions religieuses, il recevait parfois dans ses salons
édacteurs du célèbre journal. Comment Montalem-
, alors dans tout l'éclat et le charme de la jeunesse,
il pu franchir ce seuil hospitalier sans laisser dans
eur de ceux qui l'avaient entrevu un souvenir pro-
? La Providence chargea l'abbé Gerbet d'entretenir
raviver ce souvenir. Ami de la famille de Mérode,
nait chaque année à Trélon se reposer de ses fati-
. C'était l'époque où Montalembert errait solitaire
iste à travers l'Allemagne. De temps à autre on de-
dait à l'abbé des nouvelles de l'intéressant pèlerin.
Gerbet envoyait au jeune voyageur des lettres
nes de curieux détails sur Trélon, ses habitants,
égendes, principalement celle de sainte Hiltrude,
e du huitième siècle, très honorée dans le pays.
Je vous adresse ces notes à titre de redevance,
ait-il, car je vous reconnais pour le propriétaire
l de toutes les légendes, l'aumônier de toutes les
elles gothiques, l'abbé de tous les monastères en
e, le grand maître de toutes les chevaleries, le con-
ble, le seigneur suzerain, le roi de tous les souve-
poétiques du moyen âge. C'est pourquoi, Monsei-
ur, je viens, moi, votre féal et humble vassal, vous
hommage de quelques souvenirs que j'ai glanés
vos domaines. Et puis, mon cher ami, il y a dans

(1) Belle-sœur du marquis de la Fayette.

la fontaine de Sainte Hiltrude quelque chose de meilleur que toute la poésie que vous saurez y trouver. Le bon peuple des environs croit seulement que son eau guérit les souffrances du corps. Pour moi, je crois beaucoup plus; je crois, et pourquoi pas? qu'elle a aussi quelque secrète vertu pour apaiser les troubles de l'âme. Si quelque jour vous en faites l'expérience, vous souscrirez à mon acte de foi, je vous le prédis... »

Qu'ajouter? La curiosité de Montalembert fut excitée. Un jour, ainsi que l'y conviait son ami, il voulut boire à cette merveilleuse fontaine de Trélon et Dieu réalisa au delà de toute espérance la prédiction qu'on lui avait faite. Il y trouva en effet bien mieux que sainte Hiltrude et sa poétique histoire; la petite fille même de sainte Elisabeth, Marie-Anne de Mérode lui donna ce qu'il avait rêvé toute sa vie, le bonheur dans l'amour chrétien. Nous ne dirons plus qu'un seul mot, car une respectueuse discrétion retient notre plume : Ils étaient dignes l'un de l'autre et furent fiancés au mois de mai 1836.

II

Au moment où Montalembert touche en quelque sorte au seuil du bonheur, Dieu l'arrête pour lui donner une grande et salutaire leçon. Le lecteur se rappelle le séjour de Pise, auprès d'Albert et d'Alexandrine de la Ferronnays. « Il est parti, écrivait celle-ci quelques jours plus tard, et il est parti en pleurant. Il est notre ami pour la vie et cela est bien doux. » Deux mois après, au mois de mars 1835, les jeunes époux s'embarquaient eux-mêmes pour Naples et de là pour Malte et l'Orient. Quel bonheur radieux, n'est-ce pas? Voir Castellamare et Sorrente, Pise et Naples, Malte et Smyrne, Constantinople et Odessa, Korsen, Vienne et Venise, avoir vingt ans et s'aimer! Hélas! ils n'eurent pas dix jours de com

e félicité. Cette course sous les plus beaux cieux res-
blait à la course de l'habitant des mers que le har-
du pêcheur a blessé, et qui plonge, se presse, s'agite
s'enfuit, emportant le fer dans sa plaie. Tandis
Alexandrine s'inquiète de la santé de son mari, Albert
nble pour un intérêt plus grave. « Nous voici bien-
à Pâques, écrit-il à Montalembert, et je ne le dis
à toi, mais je souffre autant que tu peux le compren-
de voir mon Alexandrine ne s'associer que d'inten-
au bonheur dont le cœur de tous est rempli. Ce
ment d'incertitude, de doute, de transition, est af-
ux. » (1)

t de loin Montalembert soutient le courage de ses
is; avec une douceur exquise il attire Alexandrine à
oi catholique et réfute ses objections. « Laissez-moi
s parler avec la plus grande franchise, lui répond-
; à votre égard celle d'une sœur m'est permise, car
e sœur ne vous aimerait pas davantage. Mon bonheur
ait d'être de la même religion qu'Albert. Mais, outre
doutes qui me restent encore, ce qui me retient le
us, c'est qu'en l'adoptant je briserais le cœur de ma
ère chérie, de ma mère à laquelle je dois le bonheur
ême d'avoir épousé Albert. Je briserais son cœur *phy-
uement* aussi bien que moralement... » De son côté
bert écrit à son ami : « Plus le temps s'écoule, plus
trouve de douceur dans ton amitié, et je remercie ar-
mment le ciel de nos relations intimes : y voir asso-
e ma femme m'est d'une douceur indicible. Reste
ami; les affections de cette nature ne peuvent que
fortifier avec le temps. Tes lettres sont toujours atten-
es et reçues comme celles d'un frère. Écris-nous donc
vent, *à elle plutôt qu'à moi*. Tu peux lui faire grand
n. Il est un sujet qu'un ami seul peut aborder; et un
i dont le cœur et les idées nous sont aussi chers, est

) A. de la Ferronnays à Montalembert, 11 avril 1835.

plus que tout autre capable de parler avec succès... »

Ne semble-t-il pas que cette lettre soit un adieu et le testament suprême de l'ami qui se sent mourir? En effet, la douleur s'acharne de plus en plus sur les deux époux. « Oh! s'écrie Alexandrine, comme les roses que je voyais dans l'avenir se sont changées en épines! Toutes mes fleurs sont séchées ou penchent leur tête. Est-ce que la rosée d'un beau jour ne la leur fera jamais relever? » Non; à Venise, une crise affreuse menace d'emporter Albert. Sa famille est mandée en toute hâte, car il n'y a plus d'espoir. Alexandrine, la charmante Suédoise, la gracieuse fille du Nord, se *désuavise*, se *désélégantise*, comme elle l'écrit à Montalembert. Elle sent que tout est fini et vend son collier de perles, parure de ses jours de bonheur : « Perles, symbole des larmes. Perles, larmes de la mer! recueillies avec larmes au fond de ses abîmes, quittées aujourd'hui avec larmes dans la plus grande des douleurs terrestres, allez enfin sécher des larmes en vous changeant en pain. » Puis elle s'installe au chevet de son mari, pleurant quand il dort et souriant quand il s'éveille. C'est dans une de ces veilles funèbres, qu'une lumière toute céleste l'inspire et qu'elle s'écrie : « A présent, je suis catholique! »

« ... Oh! chère Sœur, lui mande aussitôt Montalembert (car vous l'êtes vraiment devenue par cet acte suprême et inspiré d'en haut), quelle consolation il y a là, non seulement pour vous, mais pour lui, puisque ce sera certes à cause de lui que vous serez devenue fille de la vérité éternelle, et que votre âme sera la conquête précieuse dont il pourra se parer aux yeux de son juge miséricordieux. Vous aussi, chère Alexandrine, vous aurez pu désaltérer votre âme avide de consolations à cette source inépuisable. Vous aurez goûté le pain des forts.

(1) Venise, 3 décembre 1835. Cette lettre est la dernière écrite par A. de la Ferronnays à Montalembert.

u vous tiendra compte du sacrifice qu'il vous aura u faire. Il vous en récompensera au centuple dans nonde et dans l'autre. Il vous fera comprendre l'imse et incalculable différence qu'il y a, entre souffrir nd on a part à toutes les douces et abondantes risses que l'Église prodigue à ses enfants, et souffrir nd on n'a d'autre refuge que la foi stérile et froide pauvres protestants.

Adieu, je n'ai pas le courage de vous en dire datage. Je n'ose rien dire d'Albert! Vous comprenez affreux silence! Acceptez, je vous en prie, ce ivre petit chapelet. Puisse-t-il vous inspirer souvent ensée de vous abandonner tout entière à la tendre ié de la Mère des douleurs, consolatrice des affligés, ut des infirmes! C'est un humble gage de sympae et de compassion. Quand vous le pourrez, écrivez mot à celui qui ne craint pas de se dire votre frère, qui le sera toujours par une foi commune ainsi que r le plus sincère attachement. » (1)

Et Alexandrine répond : «... Mon ami, que Dieu vous compense d'avoir une âme si compatissante... Oui, i hâte d'être des vôtres. A moins que Dieu ne me udroie, je communierai avec Albert pour la mort ou ur la vie... J'ai bien prié pour vous à la messe; j'y porté votre chapelet que vous m'enseignerez à dire, je vous demande un autre présent. Je veux que mon emier livre catholique me vienne de vous. » (2)

Cependant Albert brûle de revoir la patrie. « Oh ! la ance! la France! s'écrie-t-il, que j'y arrive et je baisai la tête! » On part donc de Venise le 10 avril. Le yage se fait en voiture, à petites journées et ne se rmine que le 11 mai. Montalembert est là, à l'arrivée, ein d'angoisses, heureux quand même de retrouver

(1) Montalembert à Alexandrine de la Ferronnays, 15 mars 1836.
(2) Alexandrine à Montalembert, 24 mars 1836.

Albert vivant encore. Pendant un mois il reste p
heures par jour auprès de ce lit de mort. Son
partage entre sa fiancée et son ami expirant. De
scènes pathétiques et sublimes n'est-il pas
Tout le monde les connaît. Nous ne prétendons
les exposer en détail, mais rappeler seulement
de Montalembert dans cette tragédie chrétienne.
avoir contribué, comme nous l'avons vu, à la
d'Alexandrine, il introduit l'abbé Gerbet, chargé
complir l'œuvre divine. Il assiste à l'abjuration
nelle de la jeune femme et à la joie d'Albert qui
de sa main défaillante ces dernières lignes : « Seig
autrefois je vous disais nuit et jour : Permettez q
soit mienne, accordez-moi ce bonheur, sa du
dût-elle être que d'un jour. Vous m'avez écouté,
Dieu! Qu'ai-je à me plaindre? Mon bonheur fut
cible, s'il fut court; et maintenant que le reste
demande va s'accomplir, (1) votre volonté divine p
que mon ange rentre dans le sein de l'Église, m
nant ainsi l'assurance de la revoir dans peu, o
nous perdrons dans votre immense amour. »

Mais le point culminant du drame, la scène
pale fut la communion du 6 juin 1836. Pour
mière fois Alexandrine allait participer au plus a
mystère du catholicisme; Albert allait recevoir so
comme une transition dernière à la communio
nelle. « Ne convenait-il pas, dit très bien l'abbé G
que ces deux âmes pussent accomplir cette com
une et double dans le même lieu, à la même h
côté l'un de l'autre, comme à la veille d'un voy
sépare on prend en commun un dernier repas
mille?... Et comme le pauvre malade ne pouva
à l'église assister au saint sacrifice, le sacrifice
lui; et par une dispense miséricordieuse, sa ch

(1) Il avait offert sa vie pour lui obtenir la foi.

sque funèbre, fut transformée en sanctuaire. En face
e lit qui était déjà comme une espèce d'autel, où l'ami
rant du Christ offrait à Dieu sa propre mort, on éleva
crucifix et un autel, où le mystère du Christ mou-
allait se renouveler. Elle (Alexandrine) y suspendit
ornements et des fleurs, car une première commu-
n est toujours une fête. Mais les broderies que sa
n attacha au devant de l'autel rappelaient une autre
, elles avaient été portées dans une autre cérémonie,
s un autre jour que le jour de la séparation; et,
ès avoir été depuis mises à l'écart, elles sortaient
nouveau, elles reparaissaient là, comme pour nous
que la joie de ce monde n'est qu'un tissu à jour,
frêle, et que nos espérances ne sont guère qu'une
ure qui se déchire... Le sacrifice commença et il
minuit... C'était l'heure de la naissance du Christ,
sommateur de notre foi et auteur de notre ciel...
te une famille y assistait, et avec elle un ami fidèle
utes les douleurs. » (1) C'était Montalembert, troublé
u'au fond de l'âme, pénétré de la présence de Dieu,
andant devant lui ses larmes et ses prières, recueil-
là, dans cette heure unique, des émotions, des sou-
irs qui ne devaient plus s'effacer.

Cependant « Albert était au lit, raconte Alexan-
re, il n'avait pas pu rester levé. Je me mis à ge-
ux près de lui, je pris sa main, et c'est ainsi que
mença la messe de l'abbé Gerbet. Je ne savais où
ais, ce qui m'arrivait, lorsque, la messe s'avançant,
ert me fit quitter sa main, cette main que je regar-
s comme si sacrée que, dans le moment le plus
t de ma vie, je ne croyais pas manquer à Dieu en
enant. Albert me la fit quitter en me disant : Va, va,
toute à Dieu! L'abbé Gerbet m'adressa quelques
oles avant de me donner la communion, ensuite il

) Gerbet, *Dogme générateur*, p. 338.

la donna à Albert, puis je repris sa main chérie [illegible] m'attendais à le voir mourir cette nuit-là même. »

Quelques jours plus tard, le 29 juin 1836, après deux ans de mariage et à vingt-deux ans, Albert expirait. Mais Dieu est le lien immortel des cœurs et l'amour chrétien est plus fort que la mort. Jamais Montalembert ne l'avait mieux compris.

III

Il revenait à peine de conduire au cimetière les restes mortels d'Albert de la Ferronnays que le comte et la comtesse de Mérode accompagnés de leur fille arrivèrent à Paris. Ce fut un grand bonheur, après la peine très vive qu'il venait d'éprouver. On rencontre ainsi dans la vie de ces jours où la joie s'impose en dépit de tout et envahit l'âme entière, comme le fait trop souvent la douleur, sans que rien puisse contenir le flot montant de l'une ou de l'autre. Pourtant le cœur de Montalembert demeura quelque temps plein de regrets au souvenir de son ami; puis, peu à peu, comme le soleil dissipe les nuages, l'amour fit évanouir la tristesse; mais l'image d'Albert ne disparut point de sa pensée; et parfois il semblait à Montalembert qu'elle se levait radieuse et souriante dans son ciel pour l'exciter à la joie et à l'espérance. C'est d'ailleurs ce que lui insinuait en ces termes touchants Mme la comtesse de la Ferronnays : « ... Votre pauvre ami, lui disait la mère d'Albert, s'unit dans le ciel à toutes nos prières, j'en suis convaincu; il est près de vous invisiblement pendant tous ces jours. Combien il s'occuperait de vous s'il vivait encore! Quelle joie pour lui s'il pouvait être témoin de votre bonheur!... » (2)

(1) *Récit d'une sœur*, I, p. 406.
(2) Lettre inédite, Paris 17 août 1836.

août 1836, le bourg de Trélon présente une ani-
extraordinaire. Une fête s'y prépare, populaire,
appelant le moyen âge, ce cher moyen âge que
mbert aime tant. Dès le matin la foule arrive
tes les routes; on accourt des villages voisins et
de Belgique. Et ce n'est pas la curiosité qui
ces paysans, mais une sympathie toute sponta-
désir de témoigner au comte Félix de Mérode un
ieux attachement. Son éloge est dans toutes les
s : « M. de Mérode a tout fait pour les indigents
ays, répète-t-on autour de lui; si son autorité
us écrite dans la loi, elle l'est au fond de nos
t cela vaut bien autant. » (1)
ndant on s'assemble devant le château. En tête
ège, avec Montalembert, marchent deux cents
gens, en costume uniforme du pays, avec leur
e et les anciennes bannières de Bourgogne, (car
uisat de Trélon dépendait autrefois de cette pro-
puis cent vingt jeunes filles vêtues de bleu et
c escortent M^lle^ de Mérode. On se rend à l'église,
pissée de verdure et de bannières. L'abbé Ger-
bre la messe, et ce n'est pas sans émotion que
mbert se rappelle cette autre cérémonie dans
Albert de la Ferronnays communia pour la
e fois. Avant d'unir à jamais les deux fiancés,
et évoque dans une allocution charmante le sou-
u duc Louis et de sainte Élisabeth.

Vous, Monsieur, dit-il, vous n'aurez pas, comme
de l'héroïne de Hongrie, à vous séparer de tout
vous est cher pour aller combattre dans les con-
ntaines les profanateurs du tombeau du Christ.
re place est marquée dans une autre croisade
ux et de lumières pour la défense de la foi; et si,
e cours de cette glorieuse lutte, qui ne devra

à Cornudet, 22 août 1836.

finir pour vous qu'avec votre vie, quelques pensées de découragement venaient parfois vous tenter, vous trouveriez dans l'âme que Dieu vous donne pour compagne, vous trouveriez en elle, je vous le promets, un supplément, et comme une réserve d'inspirations généreuses.

« Et vous, Madame, Dieu, j'aime à l'espérer, ne vous fera pas traverser les cruelles épreuves auxquelles sainte Élisabeth fut soumise; rien ne me fait entrevoir dans l'obscur avenir un moment fatal, où vous seriez forcée de quitter, seule et proscrite, la demeure de votre époux et de vos pères. Mais, comme pour sainte Élisabeth, cette demeure ne sera pas votre unique demeure : vous en aurez une seconde qui, pour être moins brillante, ne vous en sera pas moins chère : la maison du pauvre sera la vôtre, et la vôtre sera la sienne. Voilà la part que la religion vous assigne à tous deux : à l'un, les grands combats de la foi; à l'autre, les grandes œuvres de la charité; voilà les bénédictions que je vous souhaite, ou plutôt, je n'hésite pas à le dire, voilà les biens que je vous promets. Je vous les promets non pas seulement au nom de vos jeunes vertus, mais surtout au nom de ces vertus séculaires, de cet héritage de foi, de piété, de dévouement, que votre famille vous transmettra; je vous les promets au nom de tant de prières ferventes accumulées sur vos têtes, de tant de bonnes œuvres faites par vous, au nom de tant de malheureux consolés et soulagés, au nom de tous ces petits enfants qui auront reçu le bienfait d'une éducation chrétienne, au nom de tout ce que je voudrais dire et que je dois taire; et j'ai une si grande confiance dans la protection perpétuelle que tous ces mérites vous assurent, j'ai une foi si vive dans leur puissance en votre faveur, que je ne crains pas de vous faire cette dernière promesse : c'est qu'arrivés au terme de la vie, recueillant dans vos derniers souvenirs les exemples que vos parents vous auront légués et les

rts que vous aurez faits pour les imiter, vous ne uverez, pour exprimer les sentiments de votre âme à te heure suprême, que les paroles de Tobie : « Nous mes les enfants des saints, et nous attendons cette que Dieu sait donner à ceux qui, lui ayant engagé r foi, ne changent jamais. »

e retour au château de Trélon a lieu avec le même émonial; puis les habitants, bourgeois et paysans, nent par groupes féliciter et haranguer la famille Mérode et les jeunes époux. Les uns offrent des eaux, les autres des tourterelles, des fleurs et des its, accompagnés de force discours en prose ou en s. Cependant le front des jeunes époux rayonne de e, de cette joie ineffable « qu'aucune joie plus tar- ve ne remplacera, qu'aucune douleur ne fera jamais blier. » En les voyant, on ne peut s'empêcher de nger encore au duc Louis et à sainte Élisabeth. Unis r un mystère auguste, « pleins d'humilité et de pu- té devant Dieu, pleins de charité et de bonne vo- nté envers les hommes, pleins d'amour l'un envers utre, mais d'un amour qui les entraînait tous deux rs Dieu, ils offrent au ciel et à la terre le plus doux ectacle, et d'avance ils réalisent le charmant tableau e le plus grand poète catholique a tracé d'un ma- ge chrétien :

La lor concordia, e i lor lieti sembianti,
Amore e maraviglia, e dolce sguardo,
Faceano esser cagion de' pensier santi. » (1)

IV

Un mois après leur mariage, le 6 septembre 1836,

(1) Dante, *Paradis*, c. XI. « Leur concorde et leurs visages empreints llégresse, leur amour, leur étonnement, leurs doux regards, étaient ir autrui la source de saintes pensées. » — Cité par Montalembert, *nte Élisabeth*, ch. VI.

M. et Mme de Montalembert partaient de Trélon pour l'Italie. Ce voyage dura six mois; il fut accompli en hiver; mais, l'heureuse contrée qu'ils allaient visiter n'a point d'hiver et dans le cœur des jeunes époux régnait le printemps de l'amour. « Je jouis du bonheur le plus parfait, écrivait Montalembert à Cornudet... Je me sens plus que consolé et récompensé de toutes les épreuves de ma vie. J'en eusse subi volontiers dix fois plus pour acquérir un bonheur semblable. Je ne suis plus occupé que du soin de le conserver et de la crainte terrible que Dieu ne le trouve trop grand pour cette terre et pour un pécheur comme moi, et qu'il n'y mette fin... » (1)

M. et Mme de Montalembert s'arrêtèrent d'abord près de Cologne pour visiter l'antique château de Mérode que cette famille possède depuis sept cents ans; puis ils remontèrent le cours du Rhin : « Vous avez bien fait de suivre cette route, écrivait Görres à son ami. Puisse votre vie ressembler à notre blond fleuve et s'écouler au milieu des joies de toute sorte, comme le Rhin passe entre des rives semées de vignobles, de châteaux, de forêts et de gracieux villages... » (2) Après avoir parcouru le Brisgau, la Suisse allemande et les Grisons, les voyageurs entrèrent en Lombardie par le col du Bernardino et visitèrent avec ravissement les lacs Majeur, de Lugano et de Côme. A Milan, Manzoni leur fit le plus cordial accueil, mais ils regrettèrent vivement de ne point rencontrer Silvio Pellico : « Depuis que j'ai eu le bonheur de vous voir quelques instants, écrivait à Montalembert l'auteur de *Mes Prisons*, je vous ai toujours aimé, beaucoup aimé! Nous ne nous sommes pas écrit, mais j'espère que vous ne m'avez pas oublié non plus. Je ne veux pas être oublié de vous, je veux que vous

(1) Coblentz, 16 septembre 1836. « Un mois après! »
(2) Görres à Montalembert, 22 septembre 1836.

nommiez quelquefois dans vos prières; je vous le mande en grâce. Je vous croyais bon et pieux; votre *de sainte Élisabeth* m'a fait mieux connaître encore te la grandeur de la foi que Dieu a mise dans votre e... » (1)

Les jeunes époux séjournèrent six semaines à Ve-e. C'était à la villa Paolinelli qu'avait commencé gonie d'Albert de la Ferronnays : ils y firent un lerinage et prièrent avec ferveur pour l'ami qui n'é-t plus. De là, ils coururent d'une seule traite jus-'à Rome, où ils arrivèrent la veille de Noël, juste temps pour assister le lendemain à la messe du Pape. cordaire les attendait dans la Ville Éternelle. Il y était nu, après son carême de 1836, pour se recueillir et sser à certaines rancunes politiques qui le poursui-ient le temps de s'apaiser. Ce fut là, près du tom-au des saints apôtres qu'il écrivit sa *Lettre sur le int-Siège*, dans laquelle il défend éloquemment la nduite de Grégoire XVI. A Rome aussi, Dieu lui ins-ra de restaurer en France l'ordre de Saint-Dominique. acordaire s'installa avec M. et M^me^ de Montalembert, ns la maison qu'il avait choisie lui-même : « Ce sera, rivait-il, la manière la plus commode et la plus gréable de nous voir comme aux anciens jours. Hélas! près cinq ans quelle différence de destinée entre ous! Je voyais bien l'abîme où courait notre infortuné amennais, mais qui l'eût cru si profond? Et qui eût ussi pensé que nous nous retrouverions, après cinq nnées, dans cette même Rome, avec tant de bénédic-ions. Malgré mes craintes de cœur, je suis sûr que tu rriveras ici bientôt. La Providence nous y veut, comme lle nous a voulus tous les trois à Munich, sans que nous eussions songé... » (2)

1) Silvio Pellico à Montalembert, 23 février 1837.
2) Lacordaire à Montalembert, 8 novembre 1836.

Montalembert demeura deux mois à Rome. c[es] deux mois, dit-il lui-même, passèrent comme deux j[ours]. Les monuments qu'il avait jadis visités au mili[eu de] troubles et de perplexités sans nombre, lui appar[urent] transformés par l'amour. En compagnie de sa j[eune] femme, il parcourut les basiliques étincelantes de [mar]bre, il s'agenouilla au Colysée et aux Catacombes [il er]gara dans les admirables environs de la ville. « Quo[ique] la saison ne nous fût pas favorable, dit-il, cepe[ndant] la beauté du soleil et des forêts de lauriers et de ch[ênes] verts faisait illusion au point qu'on pouvait se c[roire] en été... (1) » — « Ma femme surtout en jouissait [avec] l'ivresse d'un cœur de dix-huit ans, qui se voit t[out à] coup transporté dans un monde nouveau et ple[in de] charmes; et moi aussi je jouissais bien profondé[ment] de son enthousiasme, de son exaltation, de son [goût] merveilleusement pur et perspicace pour les arts. [illegible] de toutes les grâces que Dieu m'a données en sa [per]sonne (2). »

Le principal événement de ce voyage fut la [première] audience accordée par Grégoire XVI aux deux pèl[erins]. Montalembert avait écrit au Saint-Père pour pro[tester] contre les *Affaires de Rome* que venait de publier La Mennais. Grégoire XVI se montra fort touché e[t] [illegible] de cette lettre, il voulut en féliciter l'aut[eur] [illegible] le 28 décembre 1836, trois jours après s[on ar]rivée. Mais laissons parler Montalembert :

« Je me rendis au Vatican. A peine arrivé, on m[e fit] entrer chez le Saint-Père. Je baisai ses pieds sacrés; [il me] releva, me prit la main et la tint un certain [temps] [illegible] si patern[elle] [illegible] larmes. Il me [illegible] grande affection [illegible] toujours

(1) [illegible] Rome, [illegible] janvier 1837.
(2) [illegible] 1837.

imo conte di Montalembert. Il me félicite de mon
ement au Saint-Siège, dit du ton le plus paternel
était bien naturel qu'un jeune homme plein d'ar-
et il ajoute : de talent) fût entraîné par l'abbé
mennais, mais il compte sur moi comme sur un
voué et fidèle. Je suis si touché, si pénétré de
t et de reconnaissance, que j'ose à peine lui
. Il se félicite des preuves du détachement
et de M. de Lamennais données par Lacordaire,
alot et moi. Je parle de l'abbé Gerbet : il accueille
m assez froidement. Il fait un très grand éloge
France, du roi, des Français en général. Il me
de nos évêques, de celui du Mans (Bouvier), de
le Versailles (Blanquart-Bailleul), qu'il appelle *un*
. Enfin, après la conversation la plus familière
lus affectueuse, il me congédie en me disant : Au
! » (1)

de Montalembert assistait à la seconde audience
t lieu le 13 janvier 1837. « Nous sommes reçus
Pape à la bibliothèque du Vatican. Le Saint-
ous traite avec la plus grande cordialité, nous
seoir, nous engage à nous approcher de lui, et
ence aussitôt la conversation la plus animée. Il
ait un récit détaillé et plein de vivacité de toute
e de M. de Lamennais, telle qu'il l'a lui-même
gée et traitée. Il fait valoir, à bon droit assuré-
l'extrême modération qu'il a déployée. Il assure
fait examiner avec le plus grand soin le mémoire
ous lui avons soumis (et d'autres pièces), par une
égation de cardinaux et de théologiens à qui il
mposé le secret pontifical, de sorte qu'on n'en a
u. Il s'exprime en termes sévères sur les trames
son autorité de la part de M. de Lamennais
uello da che dimorava (le P. Ventura), trames

(1) *Journal* du 28 décembre 1836.

qu'il connaissait fort bien, dit-il. — Il fait un bel éloge de Lacordaire, et il me répète ses aimables et paternelles paroles de la première audience. — Je lui fais valoir le bon effet produit sur l'opinion par toute cette affaire de Lamennais, en faveur de l'autorité de Rome; comme aussi la publication des encycliques en France, malgré la circulaire du garde des sceaux Persil et le Code pénal. Il me dit en riant : « Moi aussi, j'aurai recours à la liberté de la presse.

« Je ne lui cache pas l'existence encore positive du gallicanisme parmi le clergé français et je lui cite comme preuve la nouvelle édition de Fleury. Il n'a pas l'air très inquiet sur ce point.

« La conversation se porte ensuite sur la Belgique. Il dit qu'étant préfet de la Propagande, consulté par les évêques belges sur la question du pétitionnement, il leur avait répondu de rester tranquilles. Il se félicite, au reste, beaucoup de l'état présent de ce pays, de la liberté dont y jouit l'Église, de l'Université catholique, etc.; mais il ajoute : « Il faut distinguer entre le bien et le moyen de l'opérer. » D'où je conclus qu'il est loin d'approuver *entièrement* la révolution belge. Enfin, après trois quarts d'heure de conversation, il nous congédie, et nous nous retirons on ne peut plus touchés de sa bonté. » (1)

Le troisième entretien pontifical fut le plus important. Il eut sur l'attitude politique gardée depuis par Montalembert une réelle influence. Nous nous contentons de reproduire les paroles du Souverain Pontife. Peut-être, si l'on voulait y prêter quelque attention, trouverait-on une grande ressemblance entre les conseils donnés par Grégoire XVI au clergé de cette époque et la direction que Léon XIII s'efforce d'imprimer actuellement à l'Église de France.

(1) *Journal* du 13 janvier 1837.

Le 17 février, raconte Montalembert, nous avons eu
e audience de congé du Pape. Je commence par lui
r le numéro de l'*Université catholique* où se trouve
nirable réfutation des *Affaires de Rome* par l'abbé
et. Je profite de l'occasion pour amener la conver-
n sur l'écrit analogue de l'abbé Lacordaire (la *Lettre*
e Saint-Siège), que l'archevêque de Paris empêche
araître. Le Pape énumère quelques-unes des mau-
s raisons de M. de Quélen, comme pour l'excuser. Je
site pas à lui dire : « Très Saint-Père, il y a d'autres
isons, ce sont les antipathies politiques du prélat. »
ape me répond avec une sincérité entière : « Je
plore extrêmement l'intervention de l'archevêque
ns la politique; *le clergé ne doit pas se mêler de*
litique. Ce n'est pas ma faute si l'archevêque se
nduit ainsi. Le roi sait, l'ambassadeur sait, et vous
urez aussi que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi
ur le rapprocher du gouvernement. L'Église est
nie de tous les gouvernements, quelle qu'en soit la
rme, pourvu qu'ils n'oppriment pas sa liberté. Je
is très content de Louis-Philippe : je voudrais que
us les rois de l'Europe lui ressemblassent. » Il me
nta ensuite en détail toute l'histoire de sa résistance
ificale à la nomination de l'abbé Guillon au siège
eauvais. Louis-Philippe déclara par son ambassa-
qu'il ne voulait pas contraindre la conscience du
. « Peu de princes, ajouta le Saint-Père, en auraient
i ainsi. »

Au moment où il nous congédie, je saisis mon cou-
à deux mains et je hasarde quelques mots sur les
giés polonais (fidèles ou revenus à la foi) qui m'ont
gé de mettre à ses pieds l'hommage de leur amour,
ur obéissance et du regret qu'ils éprouvent d'avoir
âmés par le Saint-Père. A ce mot, il m'interrompt,
e prenant les mains avec cette tendresse familière
ui est naturelle, il me dit : « Mais je ne les ai pas

blâmés, mon cher comte. » Puis il se met à me conter en détail tout ce qu'il a fait à l'égard de la Pologne, et notamment ses conversations, pendant la guerre, avec l'envoyé polonais, à qui il recommanda d'éviter une liberté *libéralesque*. Le bref par lui adressé à cette époque aux évêques de Pologne est tout à fait semblable à celui qu'il écrivit aux évêques d'Espagne au commencement des troubles de ce pays, pour leur recommander de s'abstenir autant que possible de toute participation à la politique, et de pacifier leurs troupeaux. Le Pape termine par ces paroles : « Quant aux « Polonais, je les porte tous dans mon cœur de père, « et je leur donne en votre personne ma bénédiction « paternelle. » Il fit deux ou trois fois sur ma tête le signe de la croix. » (1)

C'est là, aux pieds du vicaire de Jésus-Christ, qu'il nous plaît de laisser Montalembert, l'esprit satisfait, le cœur débordant de joie, heureux, après tant d'épreuves diverses, de se reposer enfin dans la vérité et dans l'amour.

Montalembert a vingt-six ans. Mais sa jeunesse a été plus active et plus féconde que la vie de la plupart des hommes. Cette jeunesse n'est d'ailleurs qu'un brillant prélude. De Rome, fortifié par les bénédictions de Grégoire XVI, Montalembert va s'élancer, à travers des luttes sans nombre, à la défense de l'Église et à la conquête de ses libertés essentielles.

Pour nous, avant de le suivre sur ces glorieux champs de bataille, nous nous arrêtons avec lui aux pieds du successeur de Pierre et nous y déposons ce volume uniquement inspiré par l'amour de l'Église et de la jeunesse française.

(1) *Journal*, 17 février 1837.

FIN.

TABLE

Pages.

ıs 1

CHAPITRE I

ICATION DE LA FAMILLE. — M. JAMES FORBES.

1810-1826.

ı pays des ancêtres 1
ıntalembert, seigneur d'Essé 3
..... 5
rbes; ses voyages, ses travaux 6
Charles de Montalembert 7
par son grand-père 8
ion. Lettre de Louis XVIII à M. Forbes 10
rance de M. Forbes et de son petit-fils 11
de M. Forbes sur la religion et le théâtre 12
rs sont reçus par Louis XVIII 14
lontalembert entre à Fulham 15
ide de le rappeler en France et annonce cette nouvelle
es 16
hante du vieillard 17
ıeurt subitement à Aix-la-Chapelle 19
ısson. Conversion de Mme de Montalembert 20
nmunion de Charles 21
te précocité et son ardeur à l'étude 22

CHAPITRE II

)LLÈGE SAINTE-BARBE. — PREMIÈRES AMITIÉS.

1826-1828.

ɛ à Sainte-Barbe; ses professeurs, ses camarades 26
foi contre tous. Son isolement 27

Pages.
Léon Cornudet. Les *Lettres à un ami de collège*..... 38
Le règlement de Montalembert à Sainte-Barbe..... 39
Comment la religion inspire et entretient l'amitié..... 42
Dès ce moment le catholique domine en lui le libéral..... 43
Noble ambition de servir la France. William Pitt..... 45
Les Probratimi. Un pacte d'amitié..... 46
Le duc de Rohan. Vacances à la Roche-Guyon..... 48
Rencontre de l'abbé Dupanloup..... 50
Nouvelles amitiés. MM. Rio et Lemarcis..... 52
Charles suit les cours de Cousin. Premières relations avec le philosophe..... 55
Le baccalauréat. La dernière nuit à Sainte-Barbe..... 60

CHAPITRE III

LE VOYAGE EN SUÈDE.

1829.

Charles va rejoindre sa famille en Suède..... 44
Son voyage. Ses impressions sur les Suédois..... 45
Une excursion aux mines de Sala et de Fahlun..... 47
Lettre de l'abbé Busson à M. de Montalembert..... 48
Charles à la Cour de Suède..... 50
Le roi Bernadotte..... 51
Ouverture des états-généraux..... 53
Le baron d'Anskarsward..... 54
Le catholicisme en Suède; l'abbé Gridaine..... 56
Études philosophiques et correspondance avec Cousin..... 57
L'abbé Studach initie Charles au mysticisme de Baader..... 58
Discussions avec Cornudet..... 59
Montalembert apprend le suédois et projette d'écrire une Histoire constitutionnelle de l'Europe..... 62
Lettre admirable à M. Rio..... 63
Maladie de M^lle^ de Montalembert..... 65
Le départ de Stockholm..... 66
Douloureux voyage..... 67
Mort et funérailles d'Élise de Montalembert. Henri de Bonnechose. 69
Regrets de Charles. Translation à Montmartre du cœur de sa sœur..... 71

CHAPITRE IV

UN ÉTUDIANT EN 1830. — LA RÉVOLUTION DE JUILLET.

Entretiens et correspondance avec G. Lemarcis..... 73

Pages
harles pour la vie mondaine; son désir de se dévouer
les causes.... 74
son humilité.... 77
ment à ses amis.... 79
le vie et études variées.... 80
premier article dans la *Revue française* et entre au
ndant.... 81
Villemain et de Guizot.... 82
ıtimes avec V. Cousin.... 82
ontalembert sur le Romantisme littéraire.... 86
nnaissance d'Alfred de Vigny et de Sainte-Beuve.... 87
hez M. le Comte de Montalembert.... 88
d visite à Victor Hugo et se lie avec lui.... 89
lui inspire le goût de l'architecture du moyen âge... 91
harles pour l'Angleterre.... 92
lle de la Révolution de Juillet il revient en France.... 93
es impressions sur la Révolution de Juillet.... 95
ite modifiées par les excès des libéraux.... 96
les vaincus avec éloquence.... 98

CHAPITRE V

L'IRLANDE ET O'CONNELL.

Septembre et Octobre 1880.

Connell pour affranchir sa patrie.... 101
rt veut s'y associer en écrivant l'*Histoire de l'Ir-*
.... 102
ojet échoue.... 103
l'Irlande.... 104
enthousiastes de ce pays.... 105
irlandaise. Rencontre du vieil Hennessy.... 107
irlandais.... 109
atholique d'Irlande. Mgr Murray, archevêque de Du-
.... 110
lans une église de campagne.... 112
oyage dans les montagnes de Kerry.... 115
Derrynane.... 116
hez O'Connell. Déconvenue de Montalembert.... 117
France. La famine en Irlande.... 119
O'Connell orateur; résultats considérables de son élo-
.... 120
ontalembert lui rendit justice. Leur entrevue de 1847. 124

CHAPITRE VI

LES HOMMES DE « L'AVENIR ». — LES PREMIÈRES RELATIONS AVEC LAMENNAIS ET LACORDAIRE.

Triste situation de l'Église de France en 1830.....
Débordement d'injures contre les catholiques; apathie de ces derniers.....
Portrait de Lamennais. Il entreprend de réconcilier l'Église et la société.....
Fondation de l'*Avenir*; ses principaux rédacteurs.....
Montalembert s'associe à *l'Avenir* : Première entrevue avec Lamennais.....
Rencontre de l'abbé Lacordaire.....
Son portrait.....
Les deux jeunes gens se lient d'une étroite amitié. Leurs premiers entretiens et leurs premières lettres.....
Mort de G. Lemarcis.....
L'*Avenir* et *le Correspondant*.....
Charles entre en relations avec Mme Swetchine.....
Ce que pensaient de *l'Avenir* Cousin, Chateaubriand, Michelet et Lamartine.....
Correspondance entre Montalembert et Balzac.....
Alfred de Vigny collaborateur de *l'Avenir*.....
Victor Hugo s'en déclare le partisan absolu.....
Articles de Montalembert sur *Notre-Dame de Paris*.....

CHAPITRE VII

LES IDÉES DE « L'AVENIR ». — LA SÉPARATION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT.

On n'a point jusqu'à ce jour exposé complètement les idées de l'*Avenir*.....
L'*Avenir* affirme qu'une ère nouvelle de liberté et de justice se prépare pour le monde.....
L'*Avenir* affirme que l'Église doit prendre la direction de ce mouvement.....
Pour cela il faut que l'Église reprenne en main « *le sceptre des sciences* ».....
La réforme de l'enseignement théologique.....
Éloquent appel de Lamennais au pape.....

Pages.
ue l'Église rompe avec les anciens partis..... 160
s de Lamennais tempérées par Montalembert..... 161
ue l'Église se sépare de l'État et recouvre le droit de
r ses évêques..... 164
ie le clergé renonce à son traitement. Réfutation des objec-
..... 165
ge ce débat inopportun et dangereux..... 169
de l'*Avenir* envers le gouvernement de Juillet..... 170
de Montalembert sur les *Tombeaux du Calvaire* et sur *la*
..... 172

CHAPITRE VIII

DÉES DE « L'AVENIR ». — LA RÉFORME SOCIALE ET POLITIQUE.

pour l'Église de se jeter dans le mouvement démocrati-
ur le diriger..... 176
n doit s'exercer sur le peuple par une charité efficace.... 177
doit lutter pour faire régner dans le monde la justice so-
..... 178
s de l'*Avenir* aux économistes philosophes et libéraux.. 178
portance des études économiques et sociales pour le prêtre. 181
demande le droit d'association pour les ouvriers..... 182
itiques de l'*Avenir*. Il prédit l'avènement fatal de la dé-
ie..... 183
ratie et la démocratie; opinions de Montalembert..... 184
ussion avec Lacordaire sur ce sujet..... 185
attaque vivement la centralisation..... 190
politique qu'il propose. Franchises communales et provin-
..... 193
tion du pouvoir central..... 195
ation ardente des libertés d'enseignement et de la presse. 196
l'*Avenir* sous ce rapport..... 199
e Montalembert sur *la Foi*..... 200

CHAPITRE IX

ES DE « L'AVENIR ». — L'ÉMANCIPATION CHRÉTIENNE DES PEUPLES.

doit favoriser l'émancipation chrétienne des nations..... 202
l'*Avenir* à ce sujet..... 203

Montalembert est au premier rang dans cette campagne. Encouragements qu'il reçoit de Victor Hugo.....
Le P. Ventura reproche à l'*Avenir* de pousser les peuples à l'insurrection.....
Réponse de Lamennais.....
L'Avenir blâme les insurrections italiennes.....
Comment Alfred de Vigny juge les articles de Montalembert sur l'Irlande.....
L'*Avenir* soutient ardemment la révolution belge; grande sympathie que ce journal rencontre en Belgique.....
L'insurrection de Pologne.....
Montalembert projette d'y prendre part.....
Ses articles : *la Révolution de Pologne* et *Une Prière*.....
Efforts de l'*Avenir* pour provoquer une intervention de la France.
Écrasement des Polonais. « *Le 12 Septembre* »....

CHAPITRE X

L'ACTION DE « L'AVENIR ». — L'AGENCE GÉNÉRALE POUR LA LIBERTÉ RELIGIEUSE ET L'AFFAIRE DE L'ÉCOLE LIBRE.

Il ne suffit point de parler, il faut agir énergiquement.....
Efforts de l'*Avenir* pour entraîner les catholiques à l'action.....
Projet d'une ligue générale des catholiques militants.....
Lamennais au collège de Juilly.....
Montalembert vient l'y visiter. Fondation de l'*Agence Générale*...
Son organisation.....
Lacordaire demande à être inscrit au barreau.....
Divers procès. L'affaire des Trappistes de la Meilleraye.....
Pétitions infructueuses en faveur de la liberté d'enseignement....
On décide d'ouvrir une école sans autorisation.....
Cette école est fermée par la police.....
Le jury se déclare incompétent et le gouvernement en appelle devant la cour.....
Mort de M. de Montalembert.....
Douleur de Charles. Consolations que lui prodiguent ses amis.....
Lettres touchantes de Lacordaire et de Lamennais.....
Charles de Montalembert demande à être jugé par la Chambre des pairs.....
La veillée d'armes.....
Noble attitude de Charles devant ses juges.....
Il présente sa défense.....
Grand succès qu'il obtient à la Chambre Haute.....
L'arrêt de la Cour des pairs. Importance de ce procès.....

CHAPITRE XI

DE « L'AVENIR ». — LA PROPAGANDE EN PROVINCE.

Pages.
ssion produite en France par le discours de Montalembert. 252
es flatteurs qu'il reçoit de l'étranger..... 253
l'*Agence* pour susciter un mouvement catholique en pro-
..... 254
ert, Lacordaire et de Coux se partagent les départements
iels ils doivent agir. Partout des Associations se fondent
urnaux catholiques s'établissent..... 255
Montalembert pour le Midi..... 256
té croissante avec Lacordaire. Lettres charmantes qu'é-
les deux amis..... 257
s religieuses de Montalembert à Lyon..... 258
ans un magasin l'*Association Lyonnaise*..... 259
on des ouvriers de Lyon..... 260
'ils témoignent aux prêtres et à la religion..... 261
ert parcourt le Dauphiné. Ovations qu'il reçoit..... 262
Grande-Chartreuse..... 263
propagande dans le Midi. Mgr Miollis..... 265
et Lacordaire annoncent à Montalembert la suspension
re de l'*Avenir*..... 266

CHAPITRE XII

PROCÈS DE « L'AVENIR ». — ROME ET L'ITALIE.

Novembre 1831, *Juillet* 1832.

ue le pas! » L'*Avenir* est venu 60 ans trop tôt..... 269
ii la Papauté et l'Épiscopat travaillent à ressaisir la dé-
..... 270
opposition ardente des évêques amena la suspension de
..... 271
ise par les rédacteurs d'en appeler à Rome. Dernier arti-
ournal..... 272
l penser de cet appel?..... 273
les trois pèlerins. Réception chaleureuse des catholiques
..... 274
s diverses en Italie. Passion de Montalembert pour les
nts religieux..... 276
nces artistiques à Pise..... 278
à Florence de Rio et d'Albert de la Ferronnays..... 279

Pénible arrivée à Rome. Accueil glacial que les voyageurs reçoivent à la Chancellerie apostolique.....
Sentiments de Grégoire XVI. Il ne veut point leur infliger un blâme public, mais leur donner la leçon du silence.....
Obstination de Lamennais à obtenir un jugement pontifical. Ses violences de langage.....
Le pape engage les pèlerins à rentrer en France.....
Il les reçoit en audience privée.....
Lamennais persiste à demeurer à Rome; Lacordaire se décide à partir. Vives discussions avec Montalembert.....
Lacordaire rentre à Paris; lettres touchantes qu'il écrit à Montalembert.....
Montalembert visite Rome avec Rio et Albert de la Ferronnays. Les Catacombes en 1832.....
Relations avec Overbeck.....
La lecture de la *Divine Comédie*. Dante et Lamennais.....
Albert de la Ferronnays et Alexandrine d'Alopeus; naissance de leur amour.....
La Semaine Sainte à Rome.....
Départ de Montalembert et de Rio pour Naples.....
Incidents de voyage. Le mont Cassin.....
Séjour à Naples.....
Retour à Rome. Lamennais continue à réclamer un jugement et menace de reprendre l'*Avenir*.....
L'Encyclique aux évêques polonais.....

CHAPITRE XIII

LA CONDAMNATION DE « L'AVENIR ». — L'ENCYCLIQUE « MIRARI VOS ».

Juillet-Décembre 1832.

Comment Lamennais et Montalembert quittèrent Rome.....
Préoccupations artistiques de Montalembert. La cathédrale d'Orvieto.....
Séjour à Florence. Nouvelles menaces de Lamennais.....
Montalembert s'éprend de Savonarole et de Fra Angelico.....
Venise et le Tyrol.....
Munich. Accueil empressé des catholiques bavarois.....
Arrivée imprévue de Lacordaire à Munich.....
Le banquet d'adieu. On remet à Lamennais l'Encyclique *Mirari vos*.....
Lettre du cardinal Pacca à Lamennais. Suppression définitive de l'*Avenir* et soumission de ses rédacteurs.....
Luttes intimes de Lamennais; causes de sa chute.....
Douleur de Montalembert. Retour en France.....

Pages.
: de l'inaction et du silence..... 330
hez Montalembert. Frédéric Ozanam..... 331
les Conférences de Saint-Vincent de Paul..... 331
s'enfuit de la Chenaie..... 332
ı de Montalembert. Lettres qu'il échange avec Lamen-
tte occasion..... 334
veut reprendre la lutte sur le terrain politique et so-
..... 336
Montalembert pour l'en dissuader..... 337

CHAPITRE XIV

LA RENAISSANCE DE L'ART CHRÉTIEN ET « LES PÈLERINS POLONAIS ».

Mars-Juillet 1833.

ıert se décide à s'occuper d'art religieux..... 342
de nos édifices à cette époque. *La Bande Noire*..... 343
ns de Chateaubriand et de Victor Hugo..... 344
artistique de Montalembert. Ses idées sur l'art chrétien. 346
ıre à cette campagne par des voyages..... 348
Victor Hugo sur le *Vandalisme en France*..... 349
ries de Vandales..... 350
ı résultats de cette lettre..... 352
ıert est ramené à la politique par ses rapports avec les
..... 354
ès polonais affluent dans son salon de la rue Cassette.. 355
·toryski et Ladislas Zamoyski..... 356
dam Miçkiéwicz. Son histoire. Il récite ses poésies chez
nbert..... 357
ıert travaille à fonder des écoles pour les émigrés..... 360
le Polonais..... 361
ı écrit le *Livre des Pèlerins polonais* et Montalembert
le le traduire..... 362
e du *Livre des Pèlerins polonais*. Jugements divers
ı elle donne lieu..... 364

CHAPITRE XV

L'ALLEMAGNE CATHOLIQUE EN 1834.

bert se décide à voyager en Allemagne..... 367
partir il se rend à la Chenaie. Adieux touchants à La-
..... 369

Il projette d'écrire les *Pèlerinages d'un catholique au dix-neuvième siècle*.....
Il parcourt la Prusse Rhénane; les catholiques de Bonn.....
Francfort. Visite à Mme Fr. de Schlegel et à M. Veith.....
État du catholicisme en Saxe. M. Tieck.....
Séjour à Berlin. Le parti catholique prussien.....
Excursion en Westphalie.....
Montalembert passe l'hiver à Munich; ses rapports avec Schelling, Baader et J. Görres.....
Il se lie avec l'abbé Döllinger et le poète Clément Brentano.....
Vainement Lamennais le rappelle à la Chenaie, Montalembert s'obstine à demeurer en Allemagne.....
Nouveaux voyages. Excursion dans le Tyrol.....
Le mystère de la Passion à Mittelwald.....

CHAPITRE XVI

LA DÉFECTION DE LAMENNAIS.

Pendant ces voyages, Montalembert subit une grande crise religieuse.....
Lettre du Pape à Mgr d'Astros mettant en doute la sincérité de Lamennais.....
Montalembert engage ce dernier à ne point répondre.....
Lamennais écrit au Pape qu'il ne veut plus s'occuper des affaires de l'Église.....
Bref de Grégoire XVI à l'évêque de Rennes. Blâme infligé au *Livre des Pèlerins polonais*.....
Trouble profond et douleur de Charles.....
Il se soumet aussitôt, mais prend le parti de ne pas écrire au Pape.
Efforts passionnés de Lacordaire pour l'amener à cette démarche.
Discussions des deux amis sur Lamennais et sur l'Encyclique *Mirari vos*.....
Tendres supplications de Lacordaire.....
Instances d'Albert de la Ferronnays et de Mme Swetchine.....
Cependant Montalembert s'efforce de conserver Lamennais à l'Église.....
Dans sa réponse au Pape, Lamennais se déclare indépendant dans l'ordre temporel.....
Montalembert blâme nettement cette distinction.....
Grégoire XVI exige une adhésion simple et absolue à l'Encyclique. Lamennais se soumet.....
même temps il déclare à Montalembert qu'il va commencer une nouvelle.....
[illegible] de Montalembert demandant des explications.....
qu'il ne croit plus au catholicisme.....

CHAPITRE XVII

LA SOUMISSION DE MONTALEMBERT.

1834-1835.

Pages.
rt engage Lamennais à garder désormais le silence... 418
voyage en Orient; Lamartine les encourage; ils
..... 419
s'exalte de plus en plus et annonce à Montalembert
ublier les *Paroles d'un Croyant*..... 422
ente de Montalembert pour l'en détourner..... 423
ait. Effet produit en France..... 426
t en Allemagne et en Italie..... 427
catholiques et de Montalembert..... 428
eçoit l'Encyclique *Singulari nos;* son attitude..... 429
rt le supplie ardemment de se soumettre..... 431
ié de Lamennais..... 436
ent de Montalembert, il réfute les attaques de Lamen-
'e l'Église..... 437
l'Italie; Montalembert tombe malade à Florence.... 440
ı adhésion aux deux encycliques..... 441
du cardinal Pacca et de Lacordaire..... 442
plaintes de Lamennais..... 442
de Montalembert..... 443
s relations avec Lamennais..... 445
refuse de les reprendre, n'ayant plus d'espoir qu'en
..... 447

CHAPITRE XVIII

INTE ÉLISABETH DE HONGRIE. » 1833-1836.

:ux de toutes ces épreuves..... 449
ntalembert conçut le projet d'écrire l'histoire de sainte
..... 450
echerche des documents..... 452
e auprès d'Albert de la Ferronnays..... 453
't reprend la route de France. Rencontre de Silvio Pel-
..... 455
ris; conférences de Notre-Dame..... 456
catholique; visites à M. Rio..... 457
esmes; la règle bénédictine..... 458

L'Introduction de sainte Élisabeth.....
Ses importants résultats.....
Vie de sainte Élisabeth.....
Mérites littéraires du livre.....
Il renouvelle l'hagiographie et glorifie le surnaturel.....
Il réhabilite l'amour chrétien ; une critique adressée à Montalembert.....
Touchants témoignages qu'il reçut à l'occasion de son livre.....

CHAPITRE XIX

LE MARIAGE. — SECOND VOYAGE A ROME. 1836-183

Montalembert souffre de l'isolement du cœur.....
Lacordaire l'exhorte à embrasser la vie religieuse.....
Mais sainte Élisabeth lui destine la main de son arrière-petite-fille
La maison de Mérode. Le comte Félix de Mérode et sa famille.
Les fiançailles.....
Relations intimes de Montalembert avec Albert et Alexandrine de la Ferronnays.....
Maladie d'Albert et conversion d'Alexandrine.....
La dernière communion d'Albert, sa mort.....
Lettre de Mme de la Ferronnays à Montalembert.....
Le mariage : discours de l'abbé Gerbet.....
Départ pour l'Italie. Arrivée à Rome.....
Les trois audiences de Grégoire XVI.....

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).

IBRAIRIE CH. POUSSIELGUE

Rue Cassette, 15, PARIS

PRINCIPALES PUBLICATIONS

OUVRAGES DE Mgr D'HULST

RECTEUR DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

NFÉRENCES DE NOTRE-DAME

ET RETRAITE DE LA SEMAINE SAINTE

ÊME de 1891. Les Fondements de la Moralité. In-8° écu avec notes. 5 fr.
ÊME de 1892. Les Devoirs envers Dieu. In-8° écu avec notes..... 5 fr.
ÊME de 1893. Les Devoirs envers Dieu (*suite.*) In-8° écu avec notes.

Les Conférences des années suivantes paraîtront de même

ANGES ORATOIRES
2 vol. in-8° écu. 8 fr.

MÉLANGES PHILOSOPHIQUES
Un vol. in-8° écu. 5 fr.

VIE DE JUST DE BRETENIÈRES

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE, MARTYRISÉ EN CORÉE (1866)

dition. In-18 jésus avec portrait et carte de Corée..... 3 fr.

VIE DE LA MÈRE MARIE-TÉRÈSE

FONDATRICE DES SŒURS DE L'ADORATION RÉPARATRICE

dition. In-18 jésus avec 2 portraits..... 2 fr. 50

n. 3e édition. Brochure in-8° raisin..... 1 fr.

it chrétien et le Droit moderne. Etude sur l'Encyclique *Immortale Dei*, du texte de l'Encyclique (latin-français). In-18 jésus..... 1 fr. 25

ŒUVRES DE Mgr BOUGAUD

ÉVÊQUE DE LAVAL

de saint Vincent de Paul, fondateur de la congrégation des Prêtres de la et des Filles de la Charité. 2 volumes in-8° avec 2 portraits..... 15 fr. »
. 2e édition. 2 volumes in-18 jésus avec 2 portraits..... 6 fr. »

publiés par son frère et précédés d'une notice historique par Mgr LAGRANGE.
. In-8° avec portrait..... 7 fr. 50
s. 3e édition. In-18 jésus avec portrait..... 4 fr. »

anisme et les temps présents. 5 volumes in-8°..... 37 fr. 50
OUVRAGE. 5 volumes in-18 jésus..... 20 fr. »
de l'ouvrage « LE CHRISTIANISME ET LES TEMPS PRÉSENTS. »
rist. In-16, format carré..... 3 fr. 75
leur. 3e édition. In-16, format carré..... 3 fr. 75

sainte Monique. 6e édition, ornée d'une gravure de sainte Monique et saint
'après ARY SCHEFFER. Beau volume in-8°..... 7 fr. 50
0e édition. In-18 jésus..... 4 fr. »

sainte Chantal et des origines de la Visitation. 10e édition. 2 volumes
portraits..... 15 fr. »
e édition. 2 volumes in-18 jésus avec 2 portraits..... 8 fr. »

a bienheureuse Marguerite-Marie et des origines de la dévotion au
s. Beau volume in-8°..... 7 fr. »
dition. In-18 jésus..... 3 fr. 75

de l'Eglise de France au XIXe siècle, avec une carte teintée indi-
raphie et la Statistique de la diminution des vocations sacerdotales.
brochure in-8°..... 1 fr. 50

OUVRAGES DE Mgr F. LAGRANGE

ÉVÊQUE DE CHARTRES

Vie de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, membre de l'Académie française. 3 volumes in-8°, avec 2 portraits.....

— LA MÊME. 6e édition. 3 volumes in-18 jésus.....

Histoire de saint Paulin de Nole. 2e édition. 2 volumes in-18 jésus, avec plan et vue.....

Histoire de sainte Paule. 5e édition. Beau vol. in-8° avec gravure.....

— LA MÊME. 6e édition. In-18 jésus.....

Lettres choisies de saint Jérôme. Nouvelle traduction française avec notes. 4e édition. In-18 jésus.....

OUVRAGES DE Mgr BAUNARD

RECTEUR DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE

Le Général de Sonis, d'après ses papiers et sa correspondance. 39e édition revue et augmentée d'un appendice sur les opérations militaires du 17e Corps de l'armée de la Loire durant le commandement du général de Sonis et répondant à diverses objections. In-8° écu avec portrait.....

France.....

Le Cardinal Lavigerie. Oraison funèbre prononcée à Lille en l'église Notre-Dame de la Treille, le 7 décembre 1892. In-8° écu.....

Dieu dans l'Ecole.

Tome I. *Le Collège Saint-Joseph de Lille* (1881-1888). Discours, notices et allocutions. 2e édition. In-8° écu.....

Tome II. *Le Collège chrétien*. Instructions dominicales : Les Autorités de l'École. Journée de l'École. L'École et la Famille. 2e édition. In-8° écu.....

Tome III. *Le Collège chrétien*. Instructions dominicales : L'Ame de l'École. L'Office de l'École. La sortie de l'École. In-8° écu.....

Espérance. Un réveil de l'idée religieuse en France. 2e édition revue et augmentée. In-18 jésus.....

Le Livre de la Première Communion et de la Persévérance. Édition de luxe, publié en portefeuille ou broché. Grand in-16 carré.....

— LA MÊME OUVRAGE, édition ordinaire. 5e édition. Grand in-32 carré.....

Le Doute et ses victimes dans le siècle présent. 8e édition. In-18 jésus.....

La Foi et ses victoires. Conférences sur les plus illustres convertis de ce siècle.

Tome I. In-8°. 4e édition..... 6 fr. — In-18 jésus. 6e édition.....

Tome II. In-8°..... 6 fr. — In-18 jésus. 4e édition.....

L'Apôtre saint Jean. 5e édition. In-18 jésus avec gravure.....

Histoire de saint Ambroise. 2e édition. Beau volume in-8° avec portrait et plan de Milan au IVe siècle.....

Histoire de la vénérable mère M.-S. Barat, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur. 3e édition. 2 forts volumes in-8° avec portrait. *Prix net*.....

France.....

— LA MÊME OUVRAGE. 6e édition. 2 volumes in-18 jésus.....

Histoire de Madame Duchesne, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Cœur en Amérique. In-8° avec autographe et carte.....

— LA MÊME OUVRAGE. 2e édition. In-18 jésus.....

Le Vicomte Armand de Melun. In-8° avec portrait.....

Histoire du cardinal Pie. 5e édition. 2 volumes in-8° avec 2 portraits. *(Sous presse.)*

Panégyrique de sainte Thérèse, prononcé le 15 octobre 1886. In-8°.....

UVRES COMPLÈTES DU R. P. LACORDAIRE

Précédées d'une notice sur sa vie

9 vol. in-8°. 50 fr. — Les mêmes, 9 vol. in-18 jésus. 30 fr.

On vend séparément :

aint Dominique. In-18 jésus avec portrait..... 3 fr. »
nces prêchées à Paris (1825-1851) et à Toulouse. 5 volumes in-18 jésus.
II à VI des Œuvres)..... 20 fr. »
philosophiques et politiques. In-18 jésus..... 3 fr. »
et panégyriques. In-18 jésus..... 3 fr. »
s. In-18 jésus..... 3 fr. »
ur le P. Lacordaire. In-18 jésus..... 50 c.
aint Dominique, illustrée d'après le P. Besson. In-8° raisin..... 12 fr. 50
à un jeune homme. 9e édition. Joli volume in-32 encadré..... 1 fr. 25
Marie-Madeleine. 10e édition. Joli volume in-32 encadré..... 1 fr. 25

ŒUVRES POSTHUMES DU R. P. LACORDAIRE

à Madame la Baronne de Prailly. In-8°..... 7 fr. »
E OUVRAGE. In-18 jésus..... 3 fr. 75
à M. Th. Foisset. 2 volumes in-8°..... 12 fr. 50
inédites. In-8°..... 7 fr. »
, Instructions et Allocutions. Notices, Textes, Fragments, Analyses.
I. *Sermons* (1825-1849). In-8°..... 7 fr. »
I. *Sermons* (1850-1856). *Instructions* données à l'Ecole de Sorèze (1854-1861).
..... 7 fr. »
III. *Allocutions.* In-8°..... 6 fr. »
E OUVRAGE. Tome I. 3e édition. In-18 jésus..... 3 fr. 75
II. 3e édition. In-18 jésus..... 3 fr. 75
III. In-18 jésus..... 3 fr. 50

CONFÉRENCES
DU
P. DE RAVIGNAN
4e édition.
lumes in-18 jésus. 12 fr. 50

ŒUVRES
DE
M. AUGUSTE NICOLAS
13 volumes in-8°..... 77 fr.
11 volumes in-18 jésus. 40 fr.

LE CARDINAL LAVIGERIE
ET SES ŒUVRES D'AFRIQUE
PAR M. L'ABBÉ FÉLIX KLEIN
3e édition revue et mise à jour. In-18 jésus ..... 3 fr. 50

ÉOGRAPHIE DE L'AFRIQUE CHRÉTIENNE
Par Mgr TOULOTTE
DE LA SOCIÉTÉ DES PÈRES BLANCS, VICAIRE APOSTOLIQUE DU SAHARA
In-8° avec carte..... 4 fr.

VIE
DE LA VÉNÉRABLE MÈRE MARGUERITE-MARI

PAR Mgr JEAN-JOSEPH LANGUET

NOUVELLE ÉDITION

PAR M. L'ABBÉ L. GAUTHEY, VICAIRE GÉNÉRAL D'AUTUN

PRÉCÉDÉE D'UNE ÉPITRE-DÉDICATOIRE A SA SAINTETÉ LÉON XIII

PAR Mgr PERRAUD, ÉVÊQUE D'AUTUN

In-8° raisin, avec portrait et autographes..... 10 fr.
Édition ordinaire, in-18 jésus..... 4 fr.

HISTOIRE DU P. CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

PAR LE P. E. SÉGUIN

2e édition. In-18 jésus avec portrait..... 3 fr. 50

VIES DE QUATRE DES PREMIÈRES MÈRES DE LA VISITATION

PAR LA R. MÈRE DE CHAUGY

REPRODUCTION INTÉGRALE DE L'ÉDITION DE 1659, ENRICHIE D'EXTRAITS INÉD
DES MANUSCRITS ORIGINAUX

PUBLIÉE PAR LES SOINS DES RELIGIEUSES DE LA VISITATION D'ANNECY

In-8° écu..... 5 fr.

VIE DU R. P. BARRÉ

FONDATEUR DE L'INSTITUT DES ÉCOLES CHARITABLES DU SAINT-ENFANT-JÉS
DIT DE SAINT-MAUR

Origine et progrès de cet Institut (1602-1700)

Par le R. P. HENRI DE GRÈZES, capucin

In-8° avec 2 portraits..... 4 fr.

SAINT ANTOINE
LE GRAND

PATRIARCHE DES CÉNOBITES

PAR M. L'ABBÉ VERGER

In-8° écu..... 4 fr.

SAINT GRÉGOIRE
DE NAZIANZE

SA VIE, SES ŒUVRES ET SON ÉPOQU

PAR M. L'ABBÉ BENOIT

2e édition. 2 vol. in-18 jésus. 7 fr.

VIE DE SAINT PAUL

PAR M. L'ABBÉ VIX, DOCTEUR EN THÉOLOGIE, DU DIOCÈSE DE STRASBOURG

Un beau volume in-8° raisin..... 7 fr. 50

SAINTE MARCELLE

LA VIE RELIGIEUSE
CHEZ LES PATRICIENNES DE ROME
AU IVe SIÈCLE

PAR M. L'ABBÉ L. PAUTHE

2e édition. In-18 jésus..... 4 fr.

SAINT HILAIRE

ÉVÊQUE DE POITIERS
DOCTEUR ET PÈRE DE L'ÉGLISE

PAR M. L'ABBÉ P. BARBIER

DU DIOCÈSE D'ORLÉANS

In-18 jésus..... 3 fr. 75

ELIZABETH SETON

ET LES COMMENCEMENTS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE AUX ÉTATS-UNIS

PAR MADAME DE BARBEREY

5e édition. 2 volumes in-18 jésus, avec portrait. 5 fr.

CHRISTOPHE COLOMB

D'APRÈS LES TRAVAUX HISTORIQUES DU COMTE ROSELLY DE LORGUES

PAR M. L'ABBÉ LYONS

AUMÔNIER DES RELIGIEUSES DU S.-SACREMENT A NICE

In-8e écu..... 4 fr.

GLORIFICATION RELIGIEUSE DE CHRISTOPHE COLOMB

PAR M. L'ABBÉ CASABIANCA

SECOND VICAIRE DE S.-FERDINAND-DES-TERNES A PARIS

In-12..... 2 fr. 50

8TE JEANNE DE FRANCE

(1464-1505)

DUCHESSE D'ORLÉANS ET DE BERRY

PAR MGR HÉBRARD

In-8e écu..... 5 fr.

8TE JEANNE DE VALOIS

ET

L'ORDRE DE L'ANNONCIADE

PAR MGR HÉBRARD

In-12..... 4 fr.

HISTOIRE DE MLLE LE GRAS

FONDATRICE DES FILLES DE LA CHARITÉ

PAR MADAME LA COMTESSE DE RICHEMOND

PRÉCÉDÉE DE LETTRES DE MGR MERMILLOD ET DU SUPÉRIEUR DES PRÊTRES DE LA MISSION

4e édition. In-18 jésus. 3 fr. 50. — In-8e..... 7 fr. 50

HISTOIRE DE SAINTE ANGÈLE MÉRICI

ET DE TOUT L'ORDRE DES URSULINES, DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS

PAR M. L'ABBÉ V. POSTEL

2 beaux volumes in-8e, avec portrait..... 15 fr.

HISTOIRE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE MARIE DE L'INCARNATION

PREMIÈRE SUPÉRIEURE DU MONASTÈRE DES URSULINES DE QUÉBEC

D'APRÈS DOM CLAUDE MARTIN, SON FILS

Ouvrage entièrement remanié, complété à l'aide de plusieurs autres historiens et de nouveaux documents

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION GÉNÉRALE PAR M. L'ABBÉ LÉON CHAPOT

AUMÔNIER DU MONASTÈRE DE SAINTE-URSULE DE NICE

2 vol. in-8e écu, avec 2 portraits..... 8 fr.

VIE DE M. LE PREVOST

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES FRÈRES DE SAINT-VINCENT DE PAUL

PRÉCÉDÉE D'UNE LETTRE DE MGR GAY, ÉVÊQUE D'ANTHÉDON

In-8e orné de 3 portraits..... 6 fr.

VIE DE FRÉDÉRIC OZANAM

PAR SON FRÈRE C.-A. OZANAM

3e édition. In-18 jésus..... 4 fr.

OUVRAGES DE M. LE VICOMTE DE MELUN

Vie de la Sœur Rosalie, fille de la charité. 8e édition. In-8e avec portrait... 6 fr. »
10e édition. In-18 jésus avec portrait..... 1 fr. 50

Vie de Mademoiselle de Melun. In-8e avec portrait..... 6 fr. »

La Marquise de Barol, sa vie et ses œuvres, suivi d'une notice sur Silvio Pellico. In-8e avec portrait..... 6 fr. — In-18 jésus avec portrait..... 2 fr. 50

LE R. P. H.-D. LACORDAIRE

VIE DU REV... PÈRE A.-V. JANDEL

HISTOIRE DE SAINT ALPHONSE DE LIGUORI

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

LE POÈME DE S. FRANÇOIS

DE S. FRANÇOIS D'ASSISE

VIE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE AGNÈS DE JÉSUS

VIE DU VÉNÉRABLE PÈRE LIBERMANN

Par S. Ém. le Cardinal PITRA

ÉCRITS SPIRITUELS

DU V. P. LIBERMANN DU V. P. LIBERMANN

In-18 jésus. . 2 fr. 50

VIE DE SAINT PHILIPPE NÉRI

Par S. Ém. le Cardinal CAPECELATRO

... par le P. Pierre Henri Bezin

... 8 fr.

... de France ... intimes). Précédée d'une préface de ... discours de M. l'abbé J. Lemann. In-12 ... 2 fr.

OUVRAGES DU R. P. TH. RATISBONNE

NOUVEAU MANUEL DES MÈRES CHRÉTIENNES

16e édition. In-18 raisin... 2 fr. 50

HISTOIRE DE SAINT BERNARD ET DE SON SIÈCLE

6e édition. 2 vol. in-8° raisin..... 12 fr.
LA MÊME, 10e édition. 2 vol. in-18 jésus..... 6 fr.

LES QUATRE ÉVANGILES

Traduction de LEMAISTRE DE SACY, corrigée, avec une introduction, des notes, un index et une carte de la Palestine

PAR M. L'ABBÉ VERRET

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A L'INSTITUTION NOTRE-DAME DE CHARTRES

In-18 jésus illustré.....

MONSIEUR FRÈRE ET FÉLIX DUPANLOUP

PAR M. L'ABBÉ DAIX

In-18 jésus..... 3 fr.

L'ABBÉ HETSCH

PAR L'AUTEUR DES

Derniers jours de Mgr Dupanloup

In-8°..... 7 fr.

HISTOIRE DU P. DE CLORIVIÈRE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Par le P. JACQUES TERRIEN, de la même Compagnie

In-8° écu, avec gravure..... 5 fr.

ALBÉRIC DE FORESTA

FONDATEUR DES ÉCOLES APOSTOLIQUES

SA VIE, SES VERTUS ET SON ŒUVRE

PAR LE R. P. DE CHAZOURNES

3e édit. In-18 jésus... 3 fr. — LE MÊME OUVRAGE, avec portrait... 3 fr. 50

ŒUVRES CHOISIES DE Mgr ROVÉRIÉ DE CABRIÈRES

ÉVÊQUE DE MONTPELLIER

In-8°..... 6 fr.

Vie du Vénérable Frère Jean de Saint-Samson, religieux carme, par le P. SERNIN MARIE DE SAINT-ANDRÉ, carme déchaussé. In-8° raisin, avec portrait..... 7 fr. 50

Vie de saint Vincent de Paul, par L. ABELLY, évêque de Rodez. Nouvelle édition. 2 volumes in-12 avec gravures..... 6 fr. »

Castelli (Le vénérable serviteur de Dieu, François-Marie), Clerc profès barnabite, par le R. P. L. M. FERRARI. In-18 jésus avec portrait..... 2 fr. »

Légende des trois Compagnons : La vie de saint François d'Assise racontée par les frères Léon, Ange et Rufin, ses disciples. Traduite pour la première fois du latin avec une introduction de M. l'abbé HUVELIN. In-18..... 1 fr. »

Vie du P. Chérubin de Maurienne, de l'Ordre des Frères Mineurs Capucins, par M. l'abbé TRUCHET. In-8° raisin, avec portrait..... 6 fr. »

Vie intérieure du Frère Marie-Raphaël Meysson, diacre, de l'Ordre des FF. Prêcheurs, par le R. P. PIE BERNARD. 2e édition. In-12..... 3 fr. »

VIE DE M. OLIER

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE ET DU SÉMINAIRE SAINT-SULPICE

PAR M. FAILLON, PRÊTRE DE LA MÊME COMPAGNIE

3 volumes in-8° raisin. 4e édition, avec 30 gravures..... 22 fr. 50

ŒUVRES SPIRITUELLES DE M. OLIER

Catéchisme chrétien pour la vie intérieure. Edition conforme aux éditions primitives. In-32 raisin. ..... 75 c.

Esprit d'un directeur des âmes (L'). In-32 raisin..... 70 c.

Explication des cérémonies de la grand'messe de paroisse, selon l'usage romain. In-32 raisin..... 1 fr. 25

Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes. Nouvelle édition. In-32 raisin ..... 1 fr.

Journée chrétienne (La). Nouvelle édition corrigée et augmentée. In-32 raisin..... 1 fr.

Lettres spirituelles. Nouvelle édition. 2 volumes in-32 raisin..... 2 fr.

VIE INTÉRIEURE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

OUVRAGE RECUEILLI DES ÉCRITS DE M. OLIER

Avec approbation de Son Em. le Cardinal Guibert, Archevêque de Paris

2e édition. In-12..... 3 fr.

MÉDITATIONS SUR LES PRINCIPALES OBLIGATIONS

DE LA VIE CHRÉTIENNE ET ECCLÉSIASTIQUE

PAR M. L'ABBÉ CHENART

NOUVELLE ÉDITION REVUE PAR UN MEMBRE DE LA COMPAGNIE DE ST-SULPICE

2 volumes in-18..... 3 fr.

VIE

DE M. DE COURSON

12e SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE

ET DE LA COMPAGNIE DE SAINT-SULPICE

In-18 jésus avec portrait. 4 fr.

M. TEYSSEYRRE

FONDATEUR DE LA COMMUNAUTÉ

DES CLERCS DE SAINT-SULPICE

PAR M. L'ABBÉ PAGUELLE DE FOLLENAY

In-18 jésus avec portrait. 4 fr.

De la Crèche au Calvaire. Méditations d'après saint Bonaventure et saint Ignace, avec une introduction par Mgr D'HULST. In-18 raisin..... 3 fr.

Résurrection (De la) **à l'Ascension et du Cénacle à Rome.** Méditations avec une introduction par Mgr D'HULST. In-18 raisin..... 4 fr.

Le Chemin de Croix des Enfants, précédé d'une lettre de Mgr D'HULST. 2e édition. In-18 avec gravures, relié toile de couleur, ornements en noir..... 25

Le cent..... Net..... 20 fr.

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ VERNIOLLES

LES RÉCITS BIBLIQUES

ET LEURS

BEAUTÉS LITTÉRAIRES

2e édition. In-12..... 3 fr.

LES RÉCITS ÉVANGÉLIQUES

ET LEURS

BEAUTÉS LITTÉRAIRES

In-12..... 3 f

Notre Religion, par M. l'abbé H. DELOR, curé de Saint-Pierre, à Limoges, approuvé par plusieurs Archevêques et Evêques. In-8°.....

LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

Et l'Enseignement primaire après la Révolution (1797-1830)

PAR M. ALEXIS CHEVALIER

In-8°..... 6 fr.

VIE

DU B. J.-B. DE LA SALLE

PAR M. ABEL GAVEAU, *prêtre*

3e édition. In-8° illustré. 1 fr. 50

VIE

DU B. J.-B. DE LA SALLE

PAR M. LE CHANOINE BLAIN

Fort volume in-8°..... 7 fr. 50

ENCYCLOPÉDIE POPULAIRE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. PIERRE CONIL

Fort volume in-8° jésus de 2,300 pages à 2 colonnes

Relié en 2 volumes..... 35 fr.
Relié toile chagrinée, tr. jaspée.... 40 fr.
Relié en 2 v. toile chag., tr. jasp.... 42 fr.

Relié 1/2 chagrin, tranche jaspée.... 45 fr.
Relié en 2 volumes 1/2 chagrin tranche jaspée..... 50 fr.

MANUEL DES ŒUVRES

INSTITUTIONS RELIGIEUSES ET CHARITABLES DE PARIS
ET PRINCIPAUX ÉTABLISSEMENTS DES DÉPARTEMENTS
AYANT RECEVOIR DES ORPHELINS, DES INDIGENTS ET DES MALADES DE PARIS

In-18 jésus..... 4 fr. — Relié Bradel.... 4 fr. 50

Mgr PERRAUD

ÉVÊQUE D'AUTUN, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA

DISCUSSION CONCORDATAIRE

SÉNAT ET A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Les 9, 11 et 12 Décembre 1891

2e édition. In-12..... 1 fr.

QUELQUES RÉFLEXIONS

Au sujet de l'Encyclique du 16 Février 1892

ADRESSÉE A LA FRANCE

PRÉCÉDÉES DU TEXTE DE L'ENCYCLIQUE

In-12..... 1 fr.

LE GOUVERNEMENT DE L'ÉGLISE

Ou PRINCIPES DU DROIT ECCLÉSIASTIQUE

EXPOSÉS AUX GENS DU MONDE

PAR M. L'ABBÉ P.-A. LAFARGE

Droit Public. In-8°..... 7 fr. 50

Lectures choisies du R. P. Lacordaire, extraites de ses œuvres et publiées sous la direction du R. P. CHOCARNE. 7e édition. 2 vol. in-32 encadré..... 3 fr. »

Lectures pour chaque jour, extraites des écrits des saints et des bienheureux sous la direction du R. P. CHOCARNE, des FF. Prêcheurs. 2 vol. in-32 jésus..... 5 fr. »

Manuel sur les missions dans les pays catholiques. Leur histoire, leur utilité, les diverses méthodes à employer et les devoirs des Missionnaires, par le R. P. DELPEUCH. In-18 jésus..... 1 fr. 50

Saint Luc, patron des anciennes Facultés de médecine, par le Docteur DAUCHEZ. In-8° illustré..... 1 fr. 50

Encyclique du 8 décembre 1864 et les principes de 1789 (L') ou l'Eglise, l'Etat et la Liberté, par M. Emile KELLER, député. 2e édition. In-18 jésus..... 3 fr. »

Eglise (L') **et le Droit romain.** Etudes historiques par M. C. DE MONLÉON. In-12. 3 fr. »

Esprit et vertus du B. Jean-Baptiste de La Salle. In-12..... 3 fr. 50

R. P. LESCŒUR

PRÊTRE DE L'ORATOIRE

LE DOGME DE LA VIE FUTURE

ET LA LIBRE PENSÉE CONTEMPORAINE

In-18 jésus..... 3 fr. 75

OUVRAGES DE M. CH. SAINTE-FOI

Heures sérieuses d'un jeune homme. 12e édition. In-32 encadré..... 1 fr.
Heures sérieuses d'une jeune personne. 8e édition. In-32 raisin..... 1 fr.
Heures sérieuses d'une jeune femme. 8e édition. In-18 raisin..... 2 fr.

DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

Mois du Sacré-Cœur. Extrait des écrits de la Bienheureuse Marguerite-Marie. 7e édit. In-32 jésus..... 1 fr. 25
Mois du Sacré-Cœur de Jésus. A. M. D. G. 34e édit. In-32 raisin..... 75 c.
Pratique de l'amour envers le Cœur de Jésus. 7e édition. In-32 raisin. 1 fr. 50
Mois (Petit) **du Sacré-Cœur de Jésus,** A. M. D. G., 4e édition. In-32 raisin..... 50
Mois du Sacré-Cœur de Jésus (Manuel du vœu), par le R. P. Gautrelet, de la Compagnie de Jésus. 22e édition. In-32 jésus..... 1 fr.

MOIS DE MARIE

Mois de Marie de Notre-Dame de Séez, par M. l'abbé Courval. 3e édition. In-18..... 1 fr. 50
Mois de Marie de Notre-Dame du Très Saint Sacrement. Extraits des écrits du R. P. Eymard. 5e édition. In-32 jésus..... 1 fr.
Mois de Marie du Clergé, par le R. P. Constant, des Frères Prêcheurs. In-32 raisin..... 1 fr.

MOIS DE SAINT JOSEPH

Le Mois de saint Joseph, d'après les docteurs et les saints, etc.; par Mlle Netty du Boys. 4e édition. In-32 jésus. 1 fr.

Mois de saint Joseph, le premier et le plus parfait des adorateurs, extrait des écrits du P. Eymard. 4e édition. In-32 jésus. 1 fr.

Ouvrages du R. P. Blot.
Ouvrages de M. E. Cartier.
Bibliothèque dominicaine.
Bibliothèque du saint Rosaire.
Bibliothèque franciscaine.

Bibliothèque oratorienne.
Bibliothèque du Saint-Sacrement.
Musique religieuse.
Ouvrages classiques primaires.
Ouvrages classiques secondaires.
Publications liturgiques.

L'Enseignement chrétien, bulletin bi-mensuel d'enseignement secondaire, organe de l'Alliance des Maisons d'Éducation chrétienne. 12e année..... 10 fr. par an

Bulletin de l'Institut Catholique de Paris, paraissant le 25 de chaque mois. 4e année..... 5 fr. par an

Bulletin mensuel des œuvres de la jeunesse, publié sous la direction du Comité général de l'œuvre des patronages. 10e année..... 3 fr. par an

Annales franciscaines. Les abonnements sont d'un an et commencent en septembre. Paraît une fois par mois. 32e année..... 3 fr. par an

Jour à jour, annales du Saint-Rosaire. Les abonnements sont d'un an à partir du premier en janvier. 34e année..... 2 fr. 50 par an

PARIS. — IMP. DEVALOIS, AVENUE DU MAINE, 144. — 7-93.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Lacordaire (Le R. P.) de l'ordre des Frères Prêcheurs, [illegible] par le R. P. Chocarne, du même ordre. 3e édition revue. 2 vol. in-8° avec portrait.
Le même ouvrage. 8e édition. 2 volumes in-18 jésus.

Vie du Révérendissime Père Alexandre Vincent Jandel [illegible] maître général des Frères Prêcheurs, par le R. P. Hyac. Chocarne, du même ordre. 2e édit. In-8°, avec portrait.

Meiun (Le Vicomte Armand de), d'après ses mémoires et sa [illegible] par Mgr Baunard, recteur des Facultés catholiques de Lille. 2e édition, entièrement revue. In-8° écu.
Franco.....
Le même ouvrage, avec portrait. 4 fr. 50. Franco.....

Vie de Frédéric Ozanam, professeur de littérature étrangère à la Sorbonne, par son frère C.-A. Ozanam, chapelain d'honneur de Sa Sainteté. 2e édition. In-18 jésus.

Vie de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, par Mgr Lagrange, évêque de Chartres. 4e édition. 3 forts vol. in-8° avec 2 portraits.
Le même ouvrage. 7e édition. 3 volumes in-18 jésus.

Vie de Son Eminence le Cardinal Lavigerie, par Mgr Baunard, [illegible] Facultés catholiques de Lille. 2 vol. in-8° écu avec portrait.

Vie de Son Eminence le Cardinal Guibert, archevêque de Paris, par [illegible] Pigeolet de Fontenay, vice-recteur de l'Institut catholique de Paris. 1 vol. in-8° avec portrait. (*Sous presse.*)

Vie de Mgr A. Jaquemet, évêque de Nantes, par M. Emile Lecoq, [illegible] diocèse de Nantes, professeur aux Facultés catholiques d'Angers. Précédée de lettres de Sa Em. le cardinal Richard, archevêque de Paris, de Mgr Le Coq, évêque de Nantes, et Mgr Lalanne, évêque de Luçon. 1 vol. in-8° avec portrait.

Vie de M. Le Prévost, fondateur de la congrégation des Frères de l'Instruction chrétienne (1803-1874). Ouvrage précédé d'une lettre de Sa Sainteté le Pape Léon XIII et orné de 3 portraits. In-8°

Histoire de M. Emery et de l'Eglise de France pendant la Révolution et l'Empire, par Mgr Méric, docteur en philosophie et lettres, docteur en théologie et droit canon, professeur à la Sorbonne. 2e édition, [illegible] documents inédits. 2 volumes in-18 jésus, avec portrait.

Vie de la Sœur Rosalie, fille de la Charité, par M. [illegible] ouvrage couronné par l'Académie française. 8e édition. In-8°, avec portrait.
Le même ouvrage. 10e édition. In-18 jésus, avec portrait.

Histoire de la Vie et des Œuvres de Mgr Barbey [illegible] par S. Em. le Cardinal Pitra, archevêque de Lyon. In-8° avec [illegible] autographe. .....
Exemplaires sur papier du Holl[illegible], portrait [illegible] autographe. .....

Général de Sonis (Le), d'après ses papiers et sa correspondance [illegible] Vend. 44e édition revue et augmentée d'un appendice sur les opérations [illegible] faires du 17e corps d'armée de la Loire durant le commandement [illegible] de Sonis et répondant à diverses attaques. Beau volume in-8° [illegible] trait .....

Typographie Firmin-Didot et Cie. — [illegible]

STANFORD
LIBRARIES
UNIVERSITY
LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891

DC
25
M7
v.1

Stanford University Libraries
3 6105 013 534 487

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.